00060831

RX
15/8
J
31
60831

BOMBAY BRAN(
OF THE
Roy

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

Mariano Maella lo ... 1763. *Ma ... Grav.*

RECUEIL DES VOYAGES QUI ONT SERVI A L'ETABLISSEMENT ET AUX PROGRES DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES,

Formée dans les PROVINCES UNIES des Païs-bas.

A AMSTERDAM,

Aux Dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique. M.D.CCII.

60831

00060831

A MONSEIGNEUR
DE CHAMILLART,

Controlleur Général des Finances, Ministre & Secretaire d'Etat de la Guer-

MONSEIGNEUR,

Le glorieux avantage que j'ay eû dés ma plus tendre jeunes-

nesse de vivre sous l'honneur de vostre protection, semble me mettre en droit plus qu'aucun autre de prendre la liberté de vous demander celle d'un Ouvrage que mes voyages & mes recherches m'ont fait produire, c'est MONSEIGNEUR un enfant qui entre dans toute l'étendue de la confiance de son Pere, qui ne peut avoir de prix qu'aprés vous estre consacré, & qu'en portant à sa teste le nom respectable de VOSTRE GRANDEUR; nom qui ne se prononce qu'en formant l'Idée d'une ame toute bien faisante, d'un esprit plein de douceur, de politesse, & d'accommodement, & d'une personne qui doit faire sentir à la France sous son sa-

ge Ministère, les jours les plus serains & les plus délicieux que le soleil ait encore produit.

A la faveur d'un apuy si puissant, j'ose MONSEIGNEUR, me prometttre quelque succez dans les desseins que j'ay, d'animer nostre nation à se servir des voyes que je luy mets devant les yeux, par le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrés de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-bas, pour se procurer des Richesses qui peuvent aller à l'infini, sans aprehender d'injustice, que des particuliers peuvent porter à l'excez, sans en faire souffrir les peuples, & que le public poura mettre

avec ſeureté à tout uſage légitime en échange de ſon ſuperflus, & en faiſant plaiſir aux peuples meſme les plus éloignez, ſans la crainte d'aucun facheux retour; de tels biens MONSEIGNEUR qui ne donnent jamais de remors à ceux qui les procurent, de dégouſt à ceux qui s'en ſervent, de chagrins à ceux qui en héritent, ni d'atteinte à la moindre qualité d'honneſte homme & de Chrétien, ſeront de ſa Nature de ceux à quoy Voſtre délicateſſe aſpire, pour ſeconder les intentions du plus ſage & du plus puiſſant des Monarques, pour entrer dans les vœux publiqs, & pour ſoûtenir la gloire d'un Royaume dont

dont les soins les plus importans vous sont confiez.

Je croy devoir esperer MONSEIGNEUR, que le Ciel qui se plaist à faire de continuels miracles pour la prosperité & la gloire de nostre Nation, qui vous a choisi pour rappeller sa premiere abondance, & faire par tout triompher son courage, portera la réüssite de si purs desirs au dela mesme de mes esperances, & qu'il donnera à VÔTRE GRANDEUR, de quoy mettre solidement tous les François à leur aise. Le Ciel si juste peut il faire autrement, MONSEIGNEUR, aprés vous avoir inspiré le secret de rendre la valeur une obligation de bien sçean-

ſcéance à tous les ordres militaires, en vous faiſant gagner naturellement & ſans rien prendre ſur vous-meſme le cœur des ſoldats par autant d'actes de debonnereté, que vous en ayez ſceu trouver d'ocaſions, en vous faiſant acquerir l'amour des Officiers par mille ſortes d'honneſtetez encore plus utiles que nouvelles, & en vous faiſant mériter la confiance & l'eſtime des Généraux par une infinité d'agrémens & de ſincérité pour leurs qualitez & leurs vertus.

Ce ſera dis-je, MONSEIGNEUR, aprés avoir tenu une route ſi peu uſitée, qui rend le ſervice plein d'agrément &

vostre

vostre Ministére aussi charmant que desiré ; que ce mesme Ciel pour achever en vous son ouvrage, & mettre le comble à nostre bonheur, vous fera nous procurer des richesses selon vos charitables souhaits. Heureux si des moyens qui ont rendu un des plus petits pays du Monde & des moins à son aise, plus riche & plus puissant que plusieurs grands Royaumes ensemble, peuvent avoir quelque part dans leur acquisition ; mais plus heureux si aprouvant ce foible témoignage de mon zele, vous me reconnoissez pour une de Vos créatures des plus reconnoissantes, des plus attachées, & des plus fidelles à

Vos-

VOSTRE GRANDEUR. La fin unique MONSEIGNEUR, que j'ay eüe dans ce travail est celle de tous mes empressemens à vous tesmoigner qu'on ne sera jamais avec un plus profond respect que je suis de Vostre Grandeur,

MONSEIGNEUR,

Le trés-humble, trés-obeissant & plus soûmis Serviteur,

DE CONSTANTIN.

AVERTISSEMENT.

SI les guerres dont la Providence de Dieu permet que les Etats & les Peuples soient afligez, sont acompagnées de beaucoup de maux, elles servent aussi fort-souvent, dans la suite, à leur procurer des biens à quoi ils ne se seroient jamais atendus. Cette bonne Providence abat le pécheur, mais lors-qu'il se repent elle lui donne les moiens de se relever. Le fleau de la guerre, dont elle visite les hommes, contribuë quand il lui plaît, à leur aiguiser l'esprit, & à les rendre capables de tout entreprendre.

C'est ce fleau, qui aïant battu si-longtems les habitans des Provinces Unies, les a contrains d'aller dans les païs les plus reculez, chercher les voies de subsister que le Roi d'Espagne leur ôtoit, non-seulement en les bannissant de ses ports, mais en desolant leur propre païs par le fer & par le feu, & en exerçant les plus cruelles tyrannies sur leurs personnes.

Il n'y a point d'aparence qu'ils eussent poussé leur navigation au-delà de la mer Baltique & des païs du Nord, au-delà de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne & des isles qui en dépendent ; de la mer Méditerranée, & du Levant, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs vaisseaux, & soumis leurs personnes aux rigueurs de l'Inquisition.

Il sembloit que ces tirannies devoient ruïner le païs, & faire périr la Nation; mais au-contraire elles ont causé le salut & la prospérité de l'un & de l'autre. La Nation conduite par ses Souverains naturellement sages, & s'il se peut dire, devenus encore plus sages par le péril; soutenuë par la prudence & encouragée par la valeur de son fameux Général & Gouverneur le Prince Maurice de Nassau, est allée heureusement chercher sous un autre Ciel, & parmi des peuples barbares, les secours qui lui étoient refusez par ses propres voisins.

De tous les païs, dont cette navigation forcée a ouvert l'accès aux peuples de ces Provinces, il n'y en a point qui aient plus contribué à leur richesse, & au bonheur dont on les voit joüir, que les Indes Orientales & Occidentales. Pour y aller il falloit éviter la rencontre des Espagnols & des Portugais, & cette difficulté paroissoit presque insurmontable. Néammoins ils trouvérent les voies d'en venir à bout.

Il y eut, entr'autres, *Jaques Valk*, & *Christofle Roeltius*, l'un Trésorier, l'autre Pensionaire des Etats de Zélande, qui avec divers Marchands, comme *Balthasar Moucheron*, *Jean Jansen Charles*, *Dirck van Os*, & plusieurs autres, prirent la résolution de s'ouvrir le chemin des Indes, d'où ils avoient été in-

jus-

… exclus par l'Empereur Char-… & par Philippe II. Roi d'Es-…

Ils jugérent qu'en faisant route par le Nord-est, ils pouvoient aller ensuite ranger la côte de Tartarie, & passer jusqu'à Cathai, jusqu'à la Chine, aux Indes Orientales, & jusqu'aux isles de Japan, aux Philippines & aux Moluques. L'exécution de ce dessein fut commise à ces grands hommes de mer *Guillaume Barentsz & Jaques Heemskerk*, & à quelques autres, ainsi qu'on le verra dans les Rélations qui sont contenuës en ce livre. Mais il ne paroît pas jusques-à-présent qu'il ait plu à Dieu de favoriser la découverte de cette route, & des peuples qui sont dans ces climats.

Pendant qu'on tentoit cette navigation du côté du Nord, il y eut un Hollandois nommé Corneille Houtman, qui étant en Portugal, fit, par pure curiosité, plusieurs enquêtes touchant les Indes Orientales, & sur la route qu'il falloit prendre pour y aller. Il eut souvent des conversations sur ce sujet, avec des Portugais qui en donnérent avis a la Cour. Ces sortes d'enquêtes étoient très-rigoureusement défenduës aux étrangers, & Houtman fut aussi-tôt mis en prison, d'où il ne put se tirer, à-cause des grosses amendes qu'on lui voulut faire paier.

Pour recouvrer une somme si-considérable, il s'adressa aux Marchands d'Amster-

sterdam, & leur fit entendre [illegible] vouloient le tirer d'afaire, il le[illegible]vroit tout ce qui regardoit les païs des Indes; & la route pour y aller. Ils lui acordérent ce qu'il demandoit, & il leur tint sa promesse.

Après avoir examiné son rapport, ils résolurent d'établir une autre Compagnie, sous le nom de Compagnie des Païs Lointains, dont les Directeurs furent *Henri Hudden*, *Renier Pauw*, *Pierre Hasselaar*, *Jean Jansz*, *Carel de Oude*, *Jean Poppen*, *Henri Buyck*, *Dirc van Os*, *Syvert Pietersz Sem*, & *Arent ten Grootenhuise*.

Ces Directeurs voiant que c'étoit encore une chose très-incertaine de savoir si l'on pourroit trouver un passage par le Nord, quoi-que la route eût été plus courte, & plus seure, & qu'elle eût deu moins causer de maladies, puis-qu'il n'auroit point falu passer la Ligne E'quinoxiale, résolurent l'an 1695. d'envoier quatre vaisseaux aux Indes, par la route des Portugais. Ils destinérent Houtman & quelques autres pour faire ce voiage par le cap de Bonne-espérance, & pour avoir la conduite de l'expédition.

Les instructions dont ces navigateurs furent chargez, étoient, entr'autres, d'examiner bien la route, & de conclure avec les Indiens le commerce des épiceries & des autres marchandises, particuliérement dans les païs où les Portugais n'é-

n'étoient point encore établis. On regardoit ce commerce comme fort-avantageux, d'autant-plus qu'il devoit exemter d'aller querir ces sortes de marchandises en Portugal; ce qui ne se pouvoit faire qu'avec un grand péril.

Ces vaisseaux étans revenus en Holl. ... deux ans & quatre mois après leur depart, quoi-que sans avoir fait beaucoup de gain, leur succès ne laissa pas d'exciter encore ceux qui les avoient équipez, & plusieurs autres Marchands, à pousser plus loin cette entreprise. En éfet un de ceux qui composoient la Compagnie étant mort, ils remplirent aussi-tôt sa place d'un Marchand considérable nommé *Gerard Bicker*. Ils aprirent alors que quelques autres Marchands d'Amsterdam, savoir, *Vincent van Bronhorst*, *Simon Jansz Fortuyn*, *Gevert Dirricksz*, *Corneille van Kampen*, *Jacob Thomasz*, *Elbert Simonsz*, *Joncheyn*, & *Jean Harmansz*, vouloient aussi envoier des vaisseaux aux Indes; & ils furent d'avis, que de-peur de se porter préjudice les uns aux autres, il faloit qu'ils se joignissent ensemble. Ainsi les deux flotes, consistant en huit vaisseaux, n'en composérent qu'une, & partirent conjointement du Texel, l'an 1598. sous le commandement de l'Amiral *Jaques van Nek*.

Le même dessein aïant été aussi formé en Zélande, *Balthasar Moucheron* & *Adrien Hendrikz van Haesdonck*, avec quelques autres

tres associez, équipérent à leur tour des vaisseaux, & les firent partir. Les habitans de Rotterdam excitez par ces exemples, forméirent tout-de-même une Société, & mirent en mer cinq vaisseaux sous la conduite de l'Amiral *Jaques Mahu*, pour s'en aller aux Moluques, par le détroit de Magellan, & par la mer du Sud.

Cependant l'ardeur des Marchands d'Amsterdam aïant encore augmenté, la même Compagnie, sans atendre le retour des huit vaisseaux qu'elle avoit déja, en équipa trois autres qui firent voiles le 4. de Mai de l'an 1599. sous le commandement de l'Amiral *Etienne van der Hagen*. Le 8. de Juillet suivant, on vit arriver quatre bâtimens des huit qui avoient été déja envoiez, & après avoir été déchargez on les renvoia incéssamment sous la conduite de *Jaques Willekens*.

En ce tems-là quelques Marchans de la même ville d'Amsterdam, la plupart Brabançons de naissance, s'étant joints & aïant formé une autre Compagnie pour la même fin, équipérent quatre vaisseaux, qui mirent à la mer au mois de Décembre de l'an 1599. avec quatre autres qui apartenoient à l'ancienne Compagnie. Tous ces huit bâtimens revinrent deux ans après fort-richement chargez. Mais avant leur retour cette nouvelle Compagnie en équipa encore deux, & l'ancienne y en joignit six, qui tous ensem-

mirent à la voile l'An 1600. commandez par *Jaques van Nek*, & qui dans la suite se rendirent, en divers tems, aux lieux où ils étoient destinez.

Lors-qu'on eut vû ces heureux succès, on équipa de nouveau plusieurs bâtimens à Amsterdam, en Zélande & ailleurs. Entre autres, il en fut équipé treize à Amsterdam, savoir quatre par l'ancienne Compagnie, & quatre par la nouvelle, sous le commandement de *Jaques Heemskerk & de Jaques Grenier*; & encore cinq par l'ancienne Compagnie, destinez pour les Moluques, & mis sous la direction de *Wolphart Harmansz*. Ils partirent tous du Texel au mois d'Avril 1601.

Les Espagnols outrez de colére & de douleur, tant par la confusion qu'ils avoient, que malgré eux de simples Marchands vinssent à bout de leurs desseins, qu'à-cause de la perte qu'ils en soufroient, & de celle dont ils étoient encore menacez, armérent une puissante flote, pour surprendre les vaisseaux Hollandois. Leur escadre, composée de treize navires de guerre bien-armez, aiant mis à la mer, rencontra au mois de Mai, huit de ces vaisseaux, par la hauteur des quatorze degrès. Les Hollandois, voiant l'inégalité de leur nombre & de leurs forces, quoi-qu'avec leurs équipages ils eussent aussi quelques soldats, ne perdirent pourtant pas courage. Ils se battirent vaillamment, & le Vice-amiral Espagnol

nol fut si maltraité, qu'il prit [illegible] de les laisser passer.

L'année suivante, c'est-à-dire, l'an 1602. on vit revenir des Indes trois vaisseaux richement chargez. Ils raportérent que le Roi d'Achem avoit tâché de surprendre deux des bâtimens de Moucheron, qui étoient partis de Hollande l'an 1599. que Corneille Houtman leur Commandant y avoit perdu la vie; & qu'enfin les vaisseaux s'étoient sauvez, mais qu'il étoit demeuré quelques prisonniers entre les mains de ce Roi.

Paul van Caerden, étant parti la même année, avec *Pierre Both*, pour faire aussi le voiage des Indes, & étant arrivé dans le même port, sans avoir rien sû de ce qui s'étoit passé, fut exposé aux mêmes insultes. Le Roi animé par un Moine de l'Ordre de St. François, qui étoit là comme Ambassadeur de la Couronne de Portugal, & qui y étoit venu exprès de Malacca, pour gagner l'esprit de ce Prince, emploia toutes sortes de voies afin de lui enlever son vaisseau.

Mais toutes ces tentatives aiant été faites en-vain, & le Roi aiant reconnu dans la suite qu'il avoit été séduit par les Portugais, il reçut fort-bien la flote qui y fut conduite par *Laurens Bicker*, & qui étoit partie des ports de Zélande l'an 1601. & lors-qu'elle eut [illegible] charge, qui fut fort-considérable, il fit partir quelques Ambassadeurs avec elle. Cette flote

...ant relâché à l'isle de Ste. Héléne pour faire de l'eau, il vint à la même rade une carraque Portugaise très-richement chargée, qui fut prise, & qu'on emmena. Ce même Roi d'Achem ne traita pas moins favorablement, dans la même année, *George Spilbergen*, & les vaisseaux qu'il commandoit.

Les Espagnols voiant qu'ils n'étoient pas les plus forts, mirent en pratique toutes sortes de ruses, afin de détruire les Hollandois. Ils envoiérent des émissaires auprès de tous les Rois Indiens pour décrier ces nouveaux venus. On les traita de pirates, de gens sans foi & sans honneur, de parjures, & on fit tous les éforts possibles pour les faire périr, ainsi qu'on le verra ci-après.

Les Etats & le Prince Maurice, aïant été informez de ce qui se passoit, prirent résolution, de donner à l'avenir des Commissions aux vaisseaux qui feroient ce voiage. En éfet ils en avoient besoin pour démentir les calomnies de leurs ennemis. Par ces Commissions il leur étoit permis non-seulement de se défendre, mais encore d'ataquer & de traiter en ennemis, tous ceux qui troubleroient leur commerce.

Muni d'un tel pouvoir le vaillant Jaques Heemskerk, partit de Bantam avec deux des vaisseaux de sa flote, pour aller les charger à Jahor, & aïant rencontré une carraque qui venoit de Maccau, ou

de

de la Chine, avec une riche cargaison, & montée de plus de sept-cens hommes, il l'ataqua. Les Portugais firent quelques éforts pour se défendre, mais ils furent bien-tôt tellement desemparez par le canon de Heemskerk, qu'il falut demander quartier, & on le leur acorda.

Voici la copie de deux lettres qu'ils écrivirent à l'Amiral, & à tous ses Oficiers, par lesquelles on peut connoître quels furent les sentimens des Portugais au sujet de la prise de leur carraque, & de la maniére honnête & généreuse dont les Hollandois en usérent envers eux. La premiére lettre portoit ceci.

„ C'est une ancienne pratique, que „ lors-que les Rois & Souverains ont des „ différens entre eux, on s'en prend & aux „ personnes de leurs Sujets, & à leurs „ biens. L'heureux sort de votre Amiral „ a voulu que la carraque qui venoit de „ la Chine ait tombé entre ses mains, „ ce qui n'a pu arriver que par les juge„ mens impénétrables de la Providence. „ Nonobstant cette hostilité, je ne laisse „ pas de vous envoier les rafraîchissemens „ qui vous seront présentez avec cette let„ tre, pour marque de ma reconnoissan„ ce envers vous & envers votre Ami„ ral, de la composition que vous avez „ faite à mes Portugais, & de la paro„ le que vous leur avez tenue. Je vous „ assure que je m'en souviendrai à jamais, „ & que si j'en trouve l'ocasion je vous

„ ren-

,, rendrai la pareille. Dieu veüille vous ,, tenir en sa sainte garde. Ecrite par le ,, Secretaire *Paulo Mendez de Vascolat* à ,, Malacca, le 29. de Mars 1603. & Signé, *Regulus Ermimanis*, *Andreas Fernandes*, *Domingo de Monte*, *Isaac de Gusgogo*.

La seconde lettre étoit en ces termes.

,, Les événemens de la guerre sont ,, incertains, & la victoire est entre les ,, mains de Dieu, les hommes n'étant que ,, des instrumens pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous aïez rencontré ,, & pris une riche carraque, remplie de ,, marchands, de femmes & d'enfans, ,, tous incapables de défense. J'ai beaucoup de déplaisir de ce que ce n'est pas ,, mon vaisseau que vous avez rencontré; ,, je suis persuadé que je vous aurois fait ,, connoître la différence qu'il y a entre ,, des soldats & des marchands, pour défendre leurs navires. J'ai regret de ce ,, qui est arrivé aux Hollandois dans la ,, Chine, & je trouve que l'afaire n'étoit pas si-importante, qu'on en dût ,, prendre une telle vangeance. Néammoins je vous assure que celui qui a ,, été le promoteur de cette afaire, est ,, arrêté, & qu'il en sera puni par la ,, perte de sa tête. A la vérité les bâtimens de votre nation, qui m'ont été amenez des Moluques & de la Chine, ont ,, été déchargez; mais pourtant je les ai ,, traitez favorablement. Je vous renvoie

„avec cette lettre le bâtiment sur lequel
„sont revenus les Portugais qui étoient
„dans la carraque que vous avez prise.
„Je vous assure que j'aurai une éternelle
„reconnoissance de cette faveur, qui se-
„roit encore plus grande si vous vou-
„liez bien me rendre le Capitaine & le
„R. Pére Antoine, avec le reste des Por-
„tugais que vous retenez encore ; & si
„vous vouliez négocier avec le Roi,
„qu'on nous rendît aussi ceux qui ont été
„pris dans la jonque de la Chine. A *Ma-*
„*lucca*, le 9. de Mars 1503. Signé, *Fer-*
„*nando d'Albuquerque*.

En ce même tems, *Olivier van Noord* revint en Hollande, après un voiage de trois ans. Il avoit été envoié par *Pierre van Beveren*, *Hugues Basse*, & *Jean Benning Koeckebacker*, & étoit parti de Goerée au mois de Septembre 1598. Le gain qu'il fit pour ses Marchands fut fort-peu considérable, mais il s'aquit beaucoup d'honneur, & sa Patrie y eut part : car alors les Provinces Unies eurent cette gloire commune avec les Portugais & les Anglois, qu'un de leurs habitans avoit fait le tour du monde, par le détroit de Magellan.

La navigation continuant à être heureuse & le commerce des Indes à fleurir de plus en plus, il survint une chose qui interrompit ces premiers succès & qui sembla devoir tout ruïner. Ce fut la pluralité des Compagnies qui se formérent, & le

[...]e peu de correspondance qu'il y eut entre elles. Souvent elles chargérent toutes en même tems des vaisseaux pour un même port ; ce qui faisoit baisser le prix de leurs marchandises, & chagrinoit beaucoup les Mariniers.

Les Etats Généraux aiant eu connoissance de ces inconvéniens, assemblérent à la Haie les Directeurs des Compagnies tant de Hollande, que de Zélande, & les engagérent à consentir de ne former plus à l'avenir qu'un Corps, Leurs Hautes Puissances y consentant aussi, & les autorisant pour cet éfet. Le Traité qui se fit alors fut confirmé par l'Octroi des Souverains pour vingt & un an, à compter du jour de la datte, qui étoit le 20. de Mars 1602.

Cet Octroi aiant été conclu & expédié, & la Compagnie étant devenuë par là un Corps considérable, qui avoit mis ensemble un fonds de six millions six cens mille livres, elle pensa tout de bon à profiter de ces avantages. Elle équipa donc une flote de quatorze grands vaisseaux, qui mit à la mer au mois de Juin de l'an 1602. sous le commandement de l'Amiral *Wybrant van Waerwyk*.

L'année suivante, savoir 1603. au mois de Février, on vit revenir le yacht nommé *W[...]*, qui raporta, qu'il devoit être bien-tôt suivi de cinq autres. Il fit aussi le récit de ce qui s'étoit passé devant Bantam, entre *Wolphart Harmansz* &

son Vice-amiral *Hans Bouwer* d'un côté, & Don *André Fertado de Mendoza*, qui avoit dessein de chasser les Hollandois des Indes. Mais il avoit été battu, & ceux-ci aiant continué leur route vers les Moluques, y étoient arrivez en divers tems les uns après les autres. Il aporta encore la nouvelle d'un combat avec l'Amiral *Jaques van Neck* contre trois vaisseaux Portugais, donné aux Moluques; mais qui n'avoit pas été avantageux, puis qu'aiant perdu huit ou neuf hommes, & quelques-uns de ses propres doigts de la main droite, l'Amiral avoit été obligé de quitter le combat. Ce fut le même yacht qui fit le premier récit de la prise de la carraque Portugaise, faite par *Jaques Heemskerk*, ainsi qu'on la vu ci-dessus. Et sur ces nouvelles, on fit encore partir le 18. de Décembre une autre flote de treize vaisseaux, sous *Etienne van der Hagen*.

L'an 1605. le Roi d'Espagne fit publier une rigoureuse Déclaration, par laquelle il étoit fait défenses aux Habitans des Provinces Unies, de trafiquer dans ses Roïaumes d'Espagne, & dans les Indes Orientales & Occidentales, sur peine de punition corporelle. Mais au-lieu d'intimider la Compagnie, il sembla que cet Edit n'avoit fait que lui inspirer un nouveau courage, & qu'elle en eut [illegible]aire plus à cœur. En efet elle fit aussi-tôt équiper une flote d'onze vaisseaux non-

seu-

[illegible]ment en marchandise, mais aussi en guerre, & l'aiant mise en état de défense, [illegible] en donna le commandement à *Corneille Matelief*.

A peine cette flote fut-elle en mer que les Directeurs travaillérent à en préparer une autre. [illegible] troisiéme fut composée de huit vaisseaux, qu'on pourvut non-seulement de leurs équipages, mais encore de soldats, qu'on engagea sous la condition de demeurer un certain tems en garnison dans les Indes, s'il en étoit besoin. *Paul van Careden* fut fait Amiral de cette flote.

Peu de tems aprés on vit encore revenir deux vaisseaux du premier de ces trois équipemens, tous-deux chargez de cloux de girofle & d'autres épiceries. Ils donnérent avis que l'Amiral *Etienne van der Hagen* devoit aussi arriver bien-tôt. En éfet il fut de retour au mois de Juillet suivant, aprés avoir pris plusieurs vaisseaux sur les Espagnols & sur les Portugais, leur avoir enlevé leur fort d'Amboine, & rasé celui de Tidore ; & les avoir ainsi entiérement chassez des Moluques : expédition qui fit naître une grosse querelle entre les Hollandois & les Anglois, parce-que ceux-ci favorisérent les Espagnols, & en leur fournissant de la poudre leur donnérent moien de tenir plus long[illegible].

Au mois d'Octobre suivant, il y eut encore trois autres bâtimens qui vinrent

terrir

terrir dans les Provinces Unies. Ils rapportérent que *Wybrandt van Waerwyk* étoit aussi en route pour revenir, mais qu'il avoit été contraint de relâcher à l'isle Maurice, parce-que son navire faisoit eau, & qu'il s'étoit rendu maître d'une carraque à Patane. Cet Amiral fut de retour au Printems de l'an 1604. Mais dans l'hiver qui précéda son retour la Compagnie envoya encore deux vaisseaux aux Indes, sous la conduite de *Jean Jansz Moldic*, à qui étoit deuë la gloire de la prise du fort de Tidore.

Comme on négocioit alors la paix des Païs-bas, la Compagnie équipa une nouvelle flote de treize vaisseaux, & lui donna pour Amiral *Pierre Willemsen Verhoeven*, dont le courage & la prudence éclatérent dans le combat de Gibraltar, où il fut Vice-amiral sous l'illustre *Jaques de Heemskerck*. Ce grand armement fut en quelque sorte destiné à faire connoître, qu'on ne devoit point atendre que dans un Traité de paix, les Provinces Unies voulussent se désister de la navigation aux Indes. Aussi cet article devint-il bientôt la cause d'une grande contestation de la part des Espagnols, & le sujet des principales négociations; surquoi la Compagnie ne manqua pas de faire souvent ses remontrances & aux Etats Généraux & aux Médiateurs, & de les leur présenter par écrit, afin de faire connoître qu'il y avoit une entiére nécessité de

ne

ne pas relâcher sur ce point.

En éfet cet article étant regardé de part & d'autre comme capital, & n'aiant pû être terminé, les Etats, pour dernière résolution, firent ces propositions : Ou que par le Traité de paix on consentiroit au commerce des Indes ; Ou qu'on le permettroit par une tréve pour quelques années ; Ou que les choses demeureroient sur le même pié où elles étoient alors dans les païs situez au-delà du Tropique du Cancer, & que chacun y feroit la guerre & y ménageroit ses avantages comme on avoit commencé. La Tréve de douze ans fut acceptée & concluë, & il fut réglé sous certaines conditions, que les Portugais & les Hollandois, chacun de son côté, continuëroient leur navigation ainsi qu'ils verroient l'avoir à faire, & qu'ils demeureroient en paix & en liberté.

L'afaire étoit encore sur le tapis l'an 1608. sans qu'il y eût rien d'arrêté, lors que plusieurs bâtimens revinrent des Indes, sous le Général *Matelief*, qui les ramenoit, après le siége qu'il avoit fait de Malacca, & qu'il avoit été obligé d'abandonner, pour aller combattre la flote que les Portugais avoient amenée au secours ; & après avoir fait alliance avec le Roi de Jahor.

L'an 1609. les Directeurs envoiérent encore un Pilote très-expérimenté, nommé *Henri Hudson*, avec un fliboe, pour chercher un passage à la Chine par le

Nord-

Nord-est, ou par le Nordouëst ; mais il revint sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit.

Depuis le retour de Matelief, il n'étoit point revenu d'autres vaisseaux des Indes, & l'on en avoit seulement apris quelques nouvelles par l'Angleterre. Mais l'Etat [...] il en arriva quatre, avec une grande cargaison. Leurs raports [...] les Espagnols tenoient encore *Ternate*, & que les Hollandois s'étoient emparez de *Macian* l'une des isles *Moluques*, espérant qu'avec le tems ils se rendroient aussi maîtres de *Ternate*.

La tréve étant concluë, & aïant été publiée dans les Païs-bas, on prit la résolution de faire partir une pinasse pour les Indes Orientales, avec passeport du Roi d'Espagne & des Archiducs, pour en informer les Espagnols & les Hollandois. Ce projet fut éxécuté ; & sur la fin de l'année on équipa neuf vaisseaux commandez par *Pierre Both*, & on donna la liberté aux matelots & aux soldats de mener leurs femmes & leurs enfans.

L'avarice des Marchands aïant causé divers desordres dans les ventes & achats qui se faisoient des actions sur la Compagnie, les Etats Généraux y pourvûrent par un Placard du 27. de Fevrier 1610. L'an 1610. au mois de Mai, la Compagnie fit encore partir quatre navires, dont

[do]nt *Laurens Rebel* fut le Commandant. Cet équipement fut suivi d'une autre flote considérable, qui fit voiles au mois de Decembre de la même année, sous le commandement *d'Adrien Block Martsz*. Elle rencontra proche des isles du Cap-vert dix-sept navires de guerre Espagnols, qui vinrent fondre sur elle. Mais elle les [reçut] si-bien qu'il n'en demeura pas plus de quatre qui fussent en état d'aller en Espagne porter la nouvelle du combat & de son succès.

Les Directeurs en aïant été aussi informez, jugérent bien qu'une si-rude rencontre ne s'étoit pas faite sans que leurs vaisseaux s'en fussent ressentis. Pour rétablir ce qui pouvoit leur être arrivé de desordre, & pour les renforcer, ils firent partir, au mois de Mai suivant, deux autres navires sous la conduite de *Jean Pietersz Coen*. Enfin cette navigation devint si-commune, & les forces de la Compagnie augmentérent tellement, que dans les années 1613. & 1614. elle mit en mer près de vingt-sept vaisseaux, en divers tems, & sous divers Commandans, & entr'autres sous *Reynst* & *'t Lam*. Pour bien connoître ce grand succès, on n'a qu'à jetter les yeux sur la liste des expeditions qui se firent. La voici.

An.	1605	en Juin,	15	pour cent.
	1606	en Mars,	75	
	1607	en Juillet,	40	
	1608	en Avril,	20	
	1609	en Juin,	25	
	1610	en Août,	50	
	1613	en Mai,	37	

Ce qui fait ensemble 262. pour cent.

Les afaires de la Compagnie étant sur un si-bon pié, on vit l'année suivante, c'est-à-dire, l'an 1615. les E'tats se joindre avec elle, pour envoier une puissante flote dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan, dans l'espérance de surprendre les Espagnols, & de les afoiblir beaucoup de ce côté-là, & d'aller ensuite aux Indes. *George van Spilbergen*, fut choisi pour la commander.

Il y eut quelques Marchands, dont *Isaac le Maire* étoit un des principaux, qui cherchérent des voies de supplanter la Compagnie, & de s'atirer une partie de son commerce. Pour cet éfet ils résolurent de tenter le passage dans la mer du Sud par quelque autre endroit que par le détroit de Magellan. Dans ce dessein ils équipérent deux vaisseaux, & les firent partir sous la conduite de *Cornville Willemsz Schouten*, & de *Jaques le Maire*, au mois de Juin de la même année 1615. Ceux-ci trouvérent éfectivement un passage au Sud du détroit de Magellan, qui fut nom-

…le d…it de le Maire. Par-là
…érent dans la mer du Sud, & tra-
…t. jusq…es aux Moluques : mais
…'ils fu…t arrivez à Batavia, on
…éta leur vai…au, & on le mit en sé-
questre, comm… aiant fait cette entre-
prise au préjudice de l'Octroi fait par les
Etats.

La Compagnie soufrit en ce tems-là beaucoup de perte, & de diminution dans son commerce, par le moien de certaines poudres qu'on faisoit venir, & que les marchands en détail mêloient avec leurs épiceries. Elle en fit ses remontrances aux Souverains, sur quoi ils firent publier & aficher un Placard pour prévenir cet abus.

Au mois de Juin de l'an 1617. *Georges van Spilbergen* revint terrir en Hollande, après deux ans d'absence, pendant lesquels il avoit fait le tour du monde. Il ramenoit avec lui sur son bord, Corneille Willemsz Schouten, & Jaques le Maire, qui étoient partis la même année que lui; mais dès le 22. du mois de Décembre précédent, Jaques le Maire étoit mort sur la route.

Les Etats s'aperçurent qu'il y avoit des Potentats qui étoient jaloux de la prospérité de la Compagnie des Indes, & qui emploioient toutes sortes de moiens pour la …ner; sur-tout en tâchant de détourner de son service ses plus habiles & ses plus afectionés mariniers. Cette

dé-

désertion obligea les Etats à faire un Placard par lequel elle fut très-sément défenduë.

L'an 1618. & 1619. furent à-fait favorables à la Compagnie. lui ramenérent des Indes en divers tems, jusqu'à dix navires si richement chargez, que leur cargaison fut estimée entre six & sept millions. Ces nouveaux progrès lui inspirérent un nouveau courage, non-seulement pour résister aux Espagnols, mais pour tâcher de les ruiner à leur tour: ouvrage qui fut poussé assez loin par les éforts & par l'afection de *Laurens Reael*, personnage savant & de beaucoup de conduite. Il servit neuf ans dans les Indes, où la Compagnie le revêtit des charges les plus considérables, qu'il ne quitta qu'à son retour dans ces Provinces, qui fut l'an 1620.

Les abus & les mauvaises pratiques qui s'étoient déja auparavant commises dans les achats & les ventes des actions sur la Compagnie, aïant commencé à renaître, les Etats se virent obligez de renouveller leur Placard de l'an 1610. y aïant fait quelque changement, selon la circonstance du tems.

L'an 1621. le vaisseau nomé *Goede Vreede*, arriva en Zélande, & y aporta des nouvelles de l'état où étoient les afaires des Indes. Il amena cinq enfans de Rois & de Princes pour être élevez dans ces Provinces, & instruits

dans

dans la Religion Chrétienne, selon le contenu des lettres qu'on écrivit au Prince sur ce sujet.

Au mois de Février de l'année 1622. il revint encore deux vaisseaux avec de riches charges. On aprit par eux que le commerce étoit toujours assez florissant, qu'on continuoit la guerre à Java contre ceux de Bantam, & contre les Espagnols aux Moluques & aux Manilles, & qu'on s'étoit emparé de l'isle de Banda. Ces vaisseaux furent suivis de trois autres, qui entrérent dans leurs ports au mois de Juin, & qui raportérent que les derniers vaisseaux qui étoient partis des Provinces Unies pour aller aux Indes, y étoient heureusement arrivez en quatre mois & trois jours.

L'Octroi qui avoit été fait à la Compagnie prenoit fin cette même année 1622. On vit naître alors, entre les Directeurs & quelques-uns des Intéressez, des différens qui enfin allérent si loin que les Etats furent obligez d'en prendre connoissance. Ces sages Médiateurs apaisérent tout par leur prudence. Les comptes furent rendus. On fit une distribution aux Intéressez telle que le vouloient l'équité & la raison, & elle monta à vingt-cinq pour cent, qui furent paiez en girofle. Aprés cela la Compagnie obtint encore un nouvel Octroi, pour vingt & un an, à commencer le 1. de l'an 1623.

Avec la faveur de cette continuation

d'Octroi reçue par la Compagnie, elle eut encore l'avantage de voir revenir au mois d'Octobre quatre navires, avec des cargaisons très-considérables.

Les différens entre les Anglois & les Hollandois, dont la décision demeuroit depuis si-longtems en suspens, furent aussi acommodez, moiennant une somme de huit cents mille livres, que ces derniers paiérent aux Anglois pour leur dedommagement.

La grande utilité qui revenoit au païs de l'établissement de la Compagnie, n'empêcha pas que ses envieux ne la traversassent beaucoup. Les Etats, qui en furent informez, désirant remédier à ce mal, & aux autres inconveniens qui pouvoient encore survenir, jugérent à propos de faire le 13. de Mars, 1623 une ampliation du nouvel Octroi qu'ils avoient acordé.

Aprés que *Jaques le Maire* eut découvert un nouveau passage à la mer du Sud, Leurs Hautes Puissances & la Compagnie prirent la résolution d'envoïer, par cette route, une autre puissante flote aux Indes, pour tâcher d'y ruiner les ennemis. Cet armement, qui fut commandé par *Jaques l'Hermite*, fit voiles dès le mois d'Avril; mais on avoit déja fait partir auparavant deux vaisseaux & un yacht pour y aller par la route ordinaire. Au mois de Mai suivant, il en revint

vingt deux vaisseaux, qui arrivérent à bon port.

Les injustices qui se commettoient dans le négoce des actions obligérent Leurs Hautes Puissances à renouveller pour la troisiême fois leur Placard sur ce sujet.

Au mois de Septembre suivant, le Général *Jean Pietersz Coen* entra à Goeree avec quatre navires chargez pour le compte de la Compagnie ; & un cinquiême, qui s'étoit écarté d'eux sur la route, arriva au mois de Novembre aussi suivant. En ce tems-là il y eut un petit nombre de Marchands qui achetérent tout d'un coup tout le poivre de la Compagnie, qui montoit à 19000. bales, & la somme qui en fut païée montoit à quatre millions-cinq-cents-mille livres ; ce qui me semble être une chose digne de remarque.

Au mois de Mai de l'année 1624. revint le yacht *De Haes*, qu'il y avoit neuf mois & sept jours qui étoit parti du Texel, & qui dans cet espace de tems avoit fait le voiage de Batavia, d'allée & de venuë. Il raporta qu'il avoit laissé les afaires de ce païs-là en bon état, hormis que les Anglois avoient excité des troubles à Amboine ; & que les Hollandois faisoient tous leurs éforts pour empêcher le commerce des Espagnols à la Chine, & qu'ils espéroient y réussir.

ſir. Qu'il y avoit trois ou quatre vaiſſeaux en charge, pour ſe mettre en route dès qu'ils ſeroient chargez, & revenir en Hollande; & en éfet il en arriva trois au mois de Septembre ſuivant, & un autre nommé *Heuſden*, au mois de Mai 1625. qui venoit de Surate, & qui, pour nouvelles, dit qu'il avoit laiſſé les afaires ſur un pié aſſez paſſable à Ormus, & dans les autres païs voiſins, d'où il revint encore trois vaiſſeaux au Printems ſuivant.

Parmi les batimens, qui en ce tems-là furent envoiez aux Indes, le *Schoonhoven*, aïant été battu d'une furieuſe tempête dans la mer d'Eſpagne, alla échoüer à St. Jago. Il ſe ſauva vingt-ſix hommes, qui furent emmenez en Eſpagne. Le chagrin que cette perte avoit cauſé, fut adouci par le retour de deux navires de Surate, qui arrivérent au mois de Février 1626. & par deux autres encore qui les ſuivirent de bien-prés, ſur leſquels étoit l'Ambaſſadeur du Roi de Perſe. Les nouvelles qu'on aprit par leur venuë, furent la victoire qu'on avoit là remportée ſur les Portugais, & qu'à l'égard du Roïaume, tout y étoit en armes, parce-que le fils du Roi faiſoit la guerre à ſon Pére, & qu'au départ du bâtiment les deux armées étoient en campagne.

Sur ces avis on équipa une flote de neuf vaiſſeaux pour envoier en ce païs-là. Le com-

commandement en fut donné à *Wybrant*, qui se battit vigoureusement à *Serra Leonis*, contre le Corsaire *C. Compaen*. Au mois de Juin on vit revenir en Hollande deux navires de ceux de la flote de *Jaques l'Hermite*, & cette même année ramena encore à la Compagnie un vaisseau de Coromandel.

Comme le commerce fleurissoit de plus en plus, & que tous les ans il falloit augmenter le nombre des vaisseaux qu'on envoioit, on connut fort-bien que ces avantages étoient principalement dus à la bonne conduite de ceux qui les commandoient. Cette considération si-importante engageant la Compagnie à faire choix de vaillans & prudens Amiraux, on travailla pendant l'hiver de cette année à disposer *Jean Pieterſz Coen* à faire un second voiage aux Indes, en qualité de Gouverneur Général. Il y consentit enfin, & il mit à la mer au mois d'Avril 1627. Aussi-tôt après on vit arriver le *Rotterdam*, & son retour fut suivi de quatre autres vaisseaux sous le commandement de *Jean Willemſz Verſchoor*, qui étoit parti de Hollande avec *l'Hermite*, & qui rentra au mois de Juillet dans son port.

A peine le trésor qu'ils aportérent fut-il déchargé & serré, que le Commandant *Adrien Block Martſen*, se trouva prêt à mettre à la voile, avec une flote

d'on-

d'onze bâtimens, & de faire auſſi ſon ſecond voiage, à la ſuite du Général *Jean P. Coen*. Il partit au mois d'Octobre mais les tempêtes firent périr deux de ſes vaiſſeaux, dont néanmoins les cargaiſons & les équipages furent ſauvez.

Après cela, *Jean Karſtenſen van Embden*, Marchand fameux par ſa vigilance & par ſon expérience, aïant achevé les années de ſon adminiſtration, revint dans ces Provinces au même mois d'Octobre. Il amena avec lui trois riches navires chargez à Surate. Il avoit été contraint de relâcher à Portſmouth, où l'on tint ſes vaiſſeaux arreſtez pendant un certain tems.

Au mois de Juin de l'an 1628. la Compagnie reçut cinq autres vaiſſeaux, commandez par le Sieur *Carpentier*, qui avoit été Général pour elle aux Indes: & la charge de ceux-ci n'étoit pas moins conſidérable qu'avoit été celle des précédens.

Ces proſpérités ne laiſſoient pas d'eſtre de tems en tems troublées par des accidens, à la plupart deſquels la Compagnie n'auroit pas deu s'atendre. Les Anglois arrêtoient ſes vaiſſeaux, autant de fois qu'ils en trouvoient l'ocaſion, & les armateurs de Dunquerque chaſſoient inceſſamment ſur eux. Cela lui fit prendre la réſolution, de tenir tous les ans une puiſ-

puissante flote dans la mer d'Allemagne, pour croiser sur les vaisseaux qui revenoient des Indes, & les escorter jusques dans leurs ports. L'Amiral qui commanda cette premiére flote, fut *Jean Dircksz, Lam*, qui avoit fait un voiage aux Indes. A son aproche les Capres de Dunquerque prirent le parti de se retirer.

Les trois navires venant de Surate, sous *Jean Karstensz van Embden*, dont il a été parlé ci-dessus, &c. qui avoient été arrêtez en Angleterre, aïant été relâchez, & étant arrivez à bon port, donnérent un nouveau courage à la Compagnie. Elle fit aussi-tôt encore un armement d'onze vaisseaux, qui firent voiles au mois d'Octobre, sous le Général *Jaques Speckx* avec lequel partit aussi *Jean Valbeck*, fameux Mathématicien, qu'on envoia aux Indes,

D'un autre côté on en vit revenir le vaisseau *Viane* qui avoit fait voiles de Batavia au mois de Janvier précédent, avec espérance de passer le détroit de *Baly* dans la bonne saison. Mais n'aiant pu réüssir, il alla échoüer par la hauteur des vingt & un degrés vers les terres Australes de la *Magellanique inconnuë.* Là il se vit contraint de faire le jet, & de perdre quantité de précieuses marchandises: & enfin il fut remis à flot, non sans avoir couru beaucoup de risques. Il ren-

con-

contra ensuite sur sa route la flote de *A. Block*, qui avoit essuïé de grandes tempêtes. Il raporta que quelques Javanois avoient fait complot d'assassiner le Général *Jean Pieterʃz Coen*, mais qu'ils avoient été découverts par un jeune garçon Chinois.

L'année 1629. ne fut pas moins favorable à la Compagnie, que les précédentes. Elle reçut six vaisseaux, sous la conduite de trois Commandans particuliers, & aprit par leur moien qu'après plusieurs mauvaises pratiques pour surprendre les Hollandois, le *Mataram* avoit enfin assiégé *Batavia* : mais qu'au bout de trois mois, il s'étoit vû contraint de lever le siége, & de se retirer avec perte de plus de seize mille hommes.

Pierre van den Broecke, qui avoit aussi fait un long séjour dans les Indes, & qui avoit le premier établi le négoce & des comptoirs dans la mer Rouge, & dans les païs voisins, se rendit l'année suivante dans sa Patrie. Il ramena avec lui sept navires, dont les cargaisons furent estimées huit millions. Mais ce bonheur fut acompagné d'un assez grand déplaisir, parce que de huit vaisseaux qu'il avoit eu sous son commandement il n'en ramenoit que six, en aïant perdu un où le feu se mit, sous les isles Accores, & l'autre s'étant écarté de la flote, & aïant pris le tour d'Ir-

d'Irlande, par où il vint aussi enfin à bon port. On aprit de Broecke que le Général *I. P. Coen* étoit mort subitement deux jours avant que *Jaques Speckx* fût arrivé, & que *Speckx* faisoit par provision les fonctions de Général. Enfin *Antoine van Diemen*, revint l'année 1631. avec sept vaisseaux, qui aportérent à la Compagnie des trésors incroïables.

Le Lecteur souhaitera peut-être de savoir aussi ce qui s'est passé dans les années suivantes, & ce seroit avec plaisir que je contenterois sa curiosité, si je n'avois pas rempli tout mon projet. Je n'ai eu dessein de donner en cette Préface qu'un petit abrégé du commencement, de l'accroissement, & de l'état où sont enfin parvenuës les forces de la Compagnie, dans les derniéres années que j'ai marquées. J'ai aussi voulu faire connoître que, par la bonté & la protection de Dieu, l'union, la charité & la fidélité, ont été entretenuës dans ces Provinces, entre les Souverains & les Sujets, les Directeurs & les Interessez tant principaux qu'autres ; & que les armes de la Compagnie se sont maintenuës avec gloire & avantage dans les païs étrangers. Qu'en tout tems & en tous lieux la prudence a regné dans les délibérations; & qu'enfin le Ciel a favorisé la Compagnie d'heureux succès, directement contre l'espérance de

tous

tous les ennemis & envieux de l'Etat, dont cette même Compagnie est devenue & demeuré depuis longtems un des plus fermes piliers : dequoi Dieu soit bénit éternellement, comme étant, par sa seule grace, l'auteur d'un si-grand bien.

PRE-

PREMIER VOIAGE. DES HOLLANDOIS ET DES ZELANDOIS, PAR LE NORD,

Le long de la Norvège, de la Moscovie & de la Tartarie, pour chercher un passage aux Roïaumes de Cathai & de la Chine.

LEs Anciens qui avoient un grand goût pour le merveilleux, n'ont pas manqué d'en assaisoner les fondations des Empires, & les établissemens des Etats & de présque toutes les Sociétés. Aujourdhui que le Monde est devenu plus naturel, il ne nous récite, en ces ocasions, rien que de fort ordinaire. On se trouve même quelquefois surpris, & en quelque sorte mécon-

tent, en lisant les foibles commencemens d'une grande intrigue, qui répondent si peu à sa fin, & à l'idée qu'elle a donnée. On voudroit révoquer en doute la bonne foi de ceux qui nous découvrent les motifs & les acheminemens simples, par lesquels les plus grands événemens ont été produits.

L'Empire que les Hollandois ont fondé dans les Indes Orientales, n'est pas un des moins éclatans ornemens de l'Histoire du commencement du Siécle passé. C'est en même tems un de ces événemens merveilleux, qui n'a nullement été prévu lors-qu'on a fait les premiéres démarches qui lui ont donné la naissance: & si jamais rien n'a été plus éloigné des vuës de ceux qui ont été comme les principes de la production de ce grand éfet, peut-être n'y a-t-il point eu aussi de fondation si illustre qui ait été faire presques par hazard, & avec si peu de dessein & de forces.

Quoi-que cette premiére Rélation, que voici à la tête de ce volume, ne fasse voir qu'un dessein manqué, il est pourtant certain que la navigation qu'elle décrit, a été comme le premier mouvement qu'on s'est donné dans les Provinces Unies, pour aller chercher ces riches régions dont elles se sont aquis la possession. Ce furent quelques Marchands qui aiant envie de faire fleurir le commerce, firent leurs propositions aux Etats, & obtin-

obtinrent une permiſſion dont les ſuites ont fait toute la gloire & la proſpérité de leur Patrie.

Celui qui étoit à la tête de la Société qui fit cette entrepriſe, s'apelloit Balthaſar Moucheron de Zélande. Il demanda aux E'tats Généraux, & au Prince Maurice, Amiral Général, la liberté d'aller chercher par le Nord un paſſage aux Roïaumes de Cathai & de la Chine, ce qui lui fut acordé.

Auſſi-tôt la Société fit équiper trois vaiſſeaux, un à Amſterdam, un en Zélande, & le troiſiême à Enchuiſe. Ces vaiſſeaux partirent l'an 1594. pour aller faire le tour de Norvège, de Moſcovie & de Tartarie, s'il leur étoit poſſible; & paſſer juſques à la Chine.

Le vaiſſeau d'Amſterdam eut pour Pilote *Willem* ou Guillaume Barentſz, de la ville de Schelling, qui étoit un fort bon marinier. Il prit un pêcheur de la même ville, avec ſa barque, pour lui tenir compagnie, en-cas que les deux autres bâtimens vinſſent à ſe détacher de lui, ou à s'en écarter.

Ces vaiſſeaux aïant fait voiles du Texel le 5. de Juin, allérent terrir, dès le 23. du même mois, à Kilduin en Moſcovie, iſle dont on trouvera la deſcription dans un autre endroit de ce Livre.

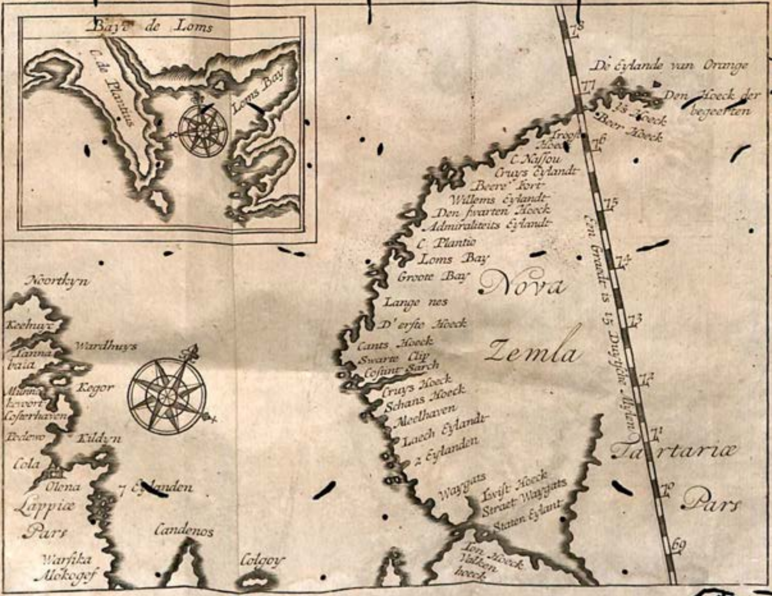
La nuit du 4. au 5. Barentſz prit hauteur, le ſoleil étant alors au plus bas, c'eſt-à-dire, entre le Nord-nord-eſt, &

l'Eſt-quart-de-Nord-eſt, & il ſe trouva par les 73. degrès 25. minutes. * Ils navigeoient alors à cinq ou ſix lieuës de terre, ſous la Nouvelle Zemble, & après avoir encore pris hauteur, ils portérent le cap à l'Eſt.

Lors-qu'ils eurent couru cinq ou ſix lieuës cette même bande, ils ſe trouvérent proche d'une pointe de terre aſſez baſſe, mais qui s'étendoit bien-avant dans la mer, qu'ils nommérent Langénes. A l'Eſt de cette pointe il y avoit une grande baie, par laquelle ils envoiérent la chaloupe à terre, où l'on ne vit perſonne. Enſuite on remarqua deux anſes entre le cap de Baxo, qui eſt à quatre lieuës de Langénes, & la pointe occidentale de la baie de Loms, qui eſt une baie large & fort-étenduë. A l'Oueſt on trouve un beau port, où il y a ſix, ſept & huit braſſes d'eau. Ce fut par cet endroit que la chaloupe s'aprocha de terre, & l'on y éleva une baliſe d'un vieux mât qu'on trouva.

On nomma cette baie, la baie de Loms, à-cauſe d'une eſpéce d'oiſeaux qu'on

*Il paroît à la fin de ce Journal que Barentſz s'étoit ſéparé des deux autres vaiſſeaux, & comme ils ſe rejoignirent par les 69. degrès, il y a beaucoup d'aparence qu'ils s'étoient ſéparez en partant de Kildin; ſi-bien qu'il ne s'agit plus ci-après que de la navigation du vaiſſeau de Barentſz avec la chaloupe ou barque de pêcheur.



Baye de Loms
C. de Plantius
Loms Bay
De Eylande van Orange
Den Hoeck der begeerten
Ys Hoeck
Beer Hoeck
C. Nassou
Cruys Eylandt
Beere Fort
Willems Eylandt
Den swarten Hoeck
Admiraliteits Eylandt
C. Plantio
Loms Bay
Groote Bay
Nova
Zemla
Lange nes
D'erste Hoeck
Cants Hoeck
Swarte Clip
Cosint Sarch
Cruys Hoeck
Schans Hoeck
Meelhaven
Laech Eylandt
2 Eylanden
Waygats
Twist Hoeck
Straet Waygats
Staten Eylant
Ion Hoeck
Valken hoeck
Een Graedt is 15 Duytsche Mylen
78
77
76
75
74
73
72
71
70
69
Tartariæ
Pars
Noortkyn
Keelnuys
Wardhuys
Tanna baia
Kegor
Kildyn
Cola
Olena
7 Eylanden
Lappiæ
Pars
Candenos
Colgoy
Warsika
Mokogef

qu'on y vit en quantité, qui étoient fort lourds, *Lom* en Hollandois signifiant Lourd. En éfet les corps de ces oiseaux paroissoient si gros à proportion de leurs ailes, qui étoient très-petites, qu'on en étoit surpris, & on s'étonnoit qu'elles pussent enlever de si lourdes masses. Ils font leurs nids sur des montagnes escarpées, pour être à-couvert des bêtes, & ils ne couvent qu'un œuf à la fois.. La vuë des hommes ne les effaroûche point: on en peut même aller prendre un dans son nid, sans que les autres qui sont auprès s'envolent, ou quittent seulement leurs places.

De la baie de Loms, ils firent voiles vers l'isle de l'Amirauté, dont la côte occidentale n'est pas nette, & où il y a peu de profondeur jusques bien-avant en mer, de-sorte qu'on est obligé de se tenir au large, & de n'aprocher de terre qu'avec beaucoup de précaution. La profondeur est même fort-inégale, & lors-qu'à une sonde on a trouvé dix brasses, quelquefois on n'en trouve que six à une autre sonde, & incontinent après on en retrouve dix, onze, & douze.

Le 6. de Juillet, à minuit, ils vinrent sous le *Swart-hoek*, ou le Cap Noir, qui gît par les 75. degrés 29. minutes, & ensuite sous l'isle Guillaume qui en est à huit lieuës, & qui gît par les 75. degrés 55. minutes.

Il y trouvérent beaucoup de bois que la

mer y avoit porté, & des Walruſſes, ou Vaches de mer, qui ſont des monſtres marins d'une force terrible, plus grands que des bœufs, & qui ont le cuir plus rude que les chiens marins, avec un poil fort-court. Leur mufle reſſemble à celui d'un lion. Elles ſe tiennent preſque toujours ſur les glaces, & on a de la peine à les tuer, à-moins que le coup ne donne juſte dans le côté de la tête. Elles ont quatre piés & n'ont point d'oreilles.

Elles ne ſont qu'un ou deux petits, & lors-qu'elles ſont rencontrées par des pêcheurs ſur des glaçons, elles jettent leur petit devant elles dans l'eau; & le prenant entre leurs jambes de devant, comme entre des bras, elles plongent avec lui & reparoiſſent diverſes fois; & quand elles veulent ſe vanger & ataquer les barques, ou ſe défendre, elles jettent encore leur petit, & vont à la barque avec une fureur extrême. A chaque côté de leur mufle elles ont deux dents, à-peu-près de la longueur d'un pié deux pouces, qui ſont auſſi eſtimées que les dents d'éléfant, ſur-tout en Moſcovie, en Tartarie, & dans les autres lieux où l'on en fait uſage; parce-qu'elles ne ſont ni moins blanches, ni moins dures, ni moins unies que l'ivoire. Le poil de leur barbe eſt comme de petites cornes preſque ſemblable à celles des porc-épics. On en a vu, l'an 1612. deux à Amſterdam, & en d'autres villes de la Hol-

Hollande : il y en avoit une vieille qui étoit morte, & une jeune qui vivoit encore. Pour contenter la curiosité des Lecteurs ils en trouveront les figures ici à côté. Les Anglois les nomment Chevaux marins, & les François, Vaches de mer : mais parmi les Russiens, qui les connoissent de tout tems, elles ont le nom de Morses.

Le 9. de Juillet ils allérent moüiller à la rade de Berenfort, sous l'isle Guillaume, où aïant vu un ours blanc, ils se jettérent dans la chaloupe, & le percérent de quelques coups de fusil. Mais l'ours se sentant blessé redoubla sa fureur, & donna des marques de la plus grande vigueur dont on ait peut-être jamais oui parler, en s'élevant & revenant du fond, où il avoit plongé, pour nager de nouveau. Les gens qui étoient dans la chaloupe, la firent nager vers l'animal, & lui passérent dans le cou une corde à nœud coulant, croïant l'enlever tout en vie, & l'amener en Hollande ; cependant ils se trouvérent fort-heureux de le voir mourir, & d'en avoir seulement la peau ; car il jettoit des cris si épouvantables, il se débattoit d'une telle maniére, il faisoit de si prodigieux éforts, que les gens qui n'en ont jamais vu, ne sauroient s'imaginer rien de semblable.

Après l'avoir ainsi fait tourmenter ils lui donnérent un peu de relâche, en ne serrant pas tout le lacet ; mais ils l'entraînoient toujours après eux, afin de le

laſſer davantage. Barentſz l'aïant fait aprocher, & lui aïant touché de la main, l'ours ſe lança avec fureur vers la chaloupe, mit ſes deux pattes ſur l'arriére, & ſe donna un tel éfort qu'il y entra juſqu'à la moitié de ſon corps. L'équipage en fut ſi éfraïé, qu'il s'enfuït à l'avant, & il n'y eut perſonne qui crût en être quitte pour moins que la vie.

L'avanture qui les délivra de ce péril fut bien-ſinguliére. Le lacet s'accrocha à la penture du gouvernail & arrêta l'ours. Comme on le vit ainſi pris, le plus hardi des matelots s'avança avec une demie-lance, & lui porta un ſi grand coup que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui nageoit alors de toute ſa force vers le vaiſſeau, l'entraîna après elle, & épuïſa tellement ſa vigueur, que le voiant beaucoup moins agité qu'auparavant, on eut moien de le tuer, & ſa peau fut aportée à Amſterdam.

Le 10. de Juillet ils reconnurent l'iſle des Croix, qu'ils nommérent ainſi à-cauſe de deux grandes croix qui y étoient. Ils moüillérent à deux lieuës grandes de terre, & étant deſcendus dans l'iſle, ils la trouvérent infertile & toute remplie de rochers, aïant une demie-lieuë d'étenduë de l'Eſt à l'Oüeſt, & à chacun de ſes bouts un banc de roches ſous l'eau.

A huit lieuës de-là eſt le Cap de Naſſau, par les 76. degrès & demi. C'eſt une pointe baſſe & unie qu'il faut éviter avec ſoin, parce-qu'il y a un banc de ſept braſſes,

brasses, qui est fort éloigné de terre. De ce cap ils firent cinq lieuës à l'Est-quart-de-sud-est, & à l'Est-Sud-est ; & alors ils crurent reconnoître les terres Nord-est-quart-de-l'est à eux. Aussi-tôt ils y mirent le cap, se persuadant que c'étoit une nouvelle terre, qui étoit au Nord de la Nouvelle Zemble. Mais le vent aïant commencé à forcer, ils furent contrains de ferler toutes les voiles ; & la mer, ensuite, devint si agitée, qu'ils navigérent plus de seize heures à mâts & à cordes.

Le lendemain ils perdirent leur petite barque par un coup de mer qui la coula à fond, & après avoir ainsi dérivé long-tems à sec, ils se se trouvérent, sur les trois heures après midi, sous la Nouvelle Zemble, tout-proche de terre.

Le 13. de Juillet on vit de dessus les hunes une grande quantité de glaces. Le 14. ils se trouvérent par la hauteur des 77. degrès trois quarts, proche d'une surface de glace toute unie, qui continuoit toujours, tant que la vuë pouvoit s'étendre. Le matin du 19. ils retournérent sous la Nouvelle Zemble, proche du cap de Nassau, & le 26. ils furent sous le cap de Trooft.

Le 29. ils vinrent par par les 77. degrès, & la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle Zemble, nommée Ys-hoek, ou, le Cap de Glaces, leur demeura droit à l'Est. On y trouva quelques

petites pierres qui brilloient comme de l'or, ce qui leur fit donner le nom de pierres d'or.

Le 31. de Juillet, aïant couru des bordées entre les glaces & la terre, par un beau tems, ils arrivérent aux Isles d'Orange, près de l'une desquelles ils rencontrérent plus de deux cents vaches de mer, qui étoient au soleil, sur le sable, pour s'échaufer. Les équipages s'imaginant que ces amphibies ne pourroient se défendre sur terre, allérent les ataquer pour en avoir les dents: mais leur fureur brisa les haches, les sabres & les piques; sans qu'on en pût tuer une seule, ni remporter autre avantage que de se saisir d'une de leurs dents qui fut cassée.

Ce mauvais succès n'avoit pourtant pas rebuté les matelots. Ils prirent résolution de retourner à bord & d'amener du canon; ce qu'ils ne purent éxécuter à-cause de la violence du vent, qui devint fort-impétueux, & fit séparer les glaces en de gros glaçons.

Au même tems ils rencontrérent un grand ours blanc qui dormoit, & aïant tiré sur lui ils le blessérent. Cépendant il ne laissa pas de fuir & de se jetter dans l'eau, où on le suivit, en faisant nager la chaloupe après lui. On le tua, & on le traîna sur la glace, dans laquelle on le piqua avec une demie-lance, pour le retourner prendre, si le vent, qui forçoit de plus en plus, & la glace qui continuoit à se séparer en gla-

glaçons, n'y eussent pas aporté un invincible obstacle.

Après ces avantures, & cette navigation jusques aux isles d'Orange, Guillaume Barentsz vit qu'il n'y avoit pas moien de passer plus avant, ni de découvrir des païs plus éloignez. Les équipages mêmes commençoient à paroître fatiguez, & peu disposez à continuer le voiage. Il fut donc résolu de s'en retourner, pour rejoindre les deux autres vaisseaux qui avoient pris leur cours vers le Weigats ou Détroit de Nassau, afin d'aprendre d'eux qu'elles découvertes ils avoient faites.

Le 1. d'Août ils reprirent la même route par où ils étoient venus, & aïant doublé les caps de Trooft & de Nassau, & plusieurs autres, ils vinrent le 8. sous une petite isle fort basse, qui gît à une demie-lieuë de terre, & qu'ils nommérent l'Isle Noire, parce-qu'elle paroissoit noire pardessus. Barensitz y aïant pris hauteur trouva qu'elle gisoit par les 71. degrès trois quarts. Il y avoit une grande anse, & le Pilote jugea que c'étoit en ce lieu-là qu'Olivier Beunel étoit venu auparavant, & que par-conséquent l'isle devoit être apellée Constintsarch.

A trois lieuës de cette isle, ils découvrirent encore une autre petite pointe, sur laquelle il y avoit une croix, & ils la nommérent la pointe de la Croix. Ensuite ils rangérent la côte pendant quatre lieuës, & doublérent une autre petite pointe,

derriére laquelle il y avoit une grande anse; & ils la nommérent le Cinquiême Cap, ou le cap de St. Laurens.

Le cap du Bastion est aussi à trois lieuës de ce dernier. Il y a une roche noire, tout-proche du rivage, sur laquelle on vit une croix. Quelques matelots étant descendus à terre connurent qu'il y avoit et des hommes, que leur venuë avoit fait fuïr; car ils y trouvérent six sacs de farine de seigle enterrez, & un monceau de pierre autour de la croix.

A une portée de petit canon de ce lieu-là il y avoit une autre croix, avec trois maisons bâties de bois, à la maniére du Nord, où ils virent plusieurs douves de tonneau; ce qui leur fit croire qu'il pouvoit bien se faire là une pêcherie de saumon. Il y avoit aussi cinq ou six cercuëil sur la terre, auprès d'autant de fosses, & ils étoient tout-remplis de pierres.

Le port est fort-beau & à l'abri de tous les vents. On le nomma le port de la Farine, à-cause de celle qu'on y avoit trouvée. Entre ce port & le cap du Bastion est la baie de St. Laurens, qui est aussi fort-belle, & à l'abri des vents de Nord-est & de Nord-ouëst. On prit hauteur au port de la Farine, & l'on se trouva par les 70. degrès trois quarts.

Le 12. d'Août on découvrit deux petites isles dont la derniére n'étoit qu'à une lieuë de terre, & on les nomma St. Clare.

Le 15. sur les trois heures après midi,

Ba-

Barentſz aïant de nouveau pris l'auteur trouva 69. degrès 15. minutes. On courut encore deux lieuës à l'Eſt, & l'on reconnut les iſles de Matfloe & de Delgoi, où le vaiſſeau ſe rejoignit le matin à ceux de Zelande & d'Enchuiſe, qui, le même jour, étoient auſſi arrivez du détroit de Naſſau.

D'abord ils crurent que Barentſz avoit fait le tour de la Nouvelle Zemble, & qu'il étoit auſſi revenu par le même détroit. A leur jonction ils ſe firent les ſaluts ordinaires ; & enſuite ils ſe rendirent compte les uns aux autres de la navigation & des découvertes qu'ils avoient faites.

Aprés cela ils reprirent enſemble leur cours vers la Hollande. Barentſz arriva le 16. de Septembre à Amſterdam avec l'yacht qu'il avoit emmené, & avec une vache marine d'une grandeur prodigieuſe, qui avoit été tuée ſur un banc de glace.

SECOND VOIAGE

Des Hollandois & des Zélandois, par le Nord, le long de la Norvège, de la Moscovie, & de la Tartarie, pour aller au Cathai & à la Chine.

CEs vaisseaux étant revenus dans la saison de l'Automne, raportérent qu'il y avoit espérance de trouver un passage par le détroit de Nassau. Les équipages du bâtiment de Zélande & de celui d'Enchuise, étoient dans ce sentiment, qui fut fort apuïé par Jean Hugues de Linschot, qui avoit fait le voiage en qualité de Commis.

Ces avis engagérent les Etats Généraux & le Prince d'Orange de faire encore équiper quelques vaisseaux pour le Printems suivant, non-seulement afin d'aller découvrir & comme sonder le passage, ainsi qu'on avoit déja fait; mais ils devoient aussi y porter des marchandises. Les Marchands eurent la liberté d'en envoier de telles qu'il leur plairoit, avec des gens de leur part pour les négocier dans les lieux où ils prendroient terre, & ils eurent exemption des droits de sortie & de toutes doüanes.

Pierre Plancius, célébre Cosmographe, fut un de ceux qu'on chargea du soin

&

& de la conduite de cette ſeconde navigation. Ce fut lui qui preſcrivit la route, & qui marqua les ſituations de la Tartarie, du Cathai, & de la Chine. Mais juſques-à-préſent on n'a pu juger s'il avoit rencontré juſte, ou non, puiſque les trois voiages qui ont été entrepris pour aller par le Nord en ces païs-là, n'ont pas eu de ſuccès, & que les routes qu'il avoit preſcrites ne furent pas ſuivies. Il ſurvint trop d'incidens, & il y eut des inconvéniens à quoi la briéveté du tems ne permit pas de remédier.

On équipa donc l'An 1595. par les ordres des Etats Généraux, & du Prince d'Orange, ſept vaiſſeaux, pour aller paſſer par le Weigats, & faire voiles vers le Cathai & vers la Chine. Il y en avoit deux d'Amſterdam, deux de Zélande, deux d'Enchuiſe, & un de Rotterdam. On en chargea ſix de toutes ſortes de marchandiſes, avec de l'argent, & l'on commit des Marchands pour les négocier.

Le ſeptiême, qui étoit un yacht, eut ordre de revenir aporter des nouvelles des ſix autres, lors-qu'ils auroient doublé le cap de Tabin, qu'on tient être la derniére pointe de la Tartarie; ou au-moins lors-qu'ils ſeroient ſi avancez qu'ils puſſent prendre leur cours vers le Sud, & qu'ils n'euſſent plus rien à craindre des glaces.

Le même Guillaume Barentſz fut encore Maître & Pilote du plus grand des deux

deux vaiſſeaux d'Amſterdam, & Jaques de Heemskerk y fut établi Commis. C'eſt ce même Heemskerk qui, douze ans après, c'eſt-à-dire, l'an 1607. s'aquit une ſi belle réputation en un fameux combat naval, qui ſe donna dans la baie & ſous le canon de la fortereſſe de Gibraltar. Gerard de Veer s'embarqua auſſi ſur ce même vaiſſeau, & c'eſt ſon Journal qui a donné lieu de mettre au jour la préſente Rélation.

Ce fut le ſecond jour de Juin 1595. qu'ils partirent du Texel, à ſoleil levant, & le 14. ils eurent la vuë des terres de Norvège. Le 22. ſur les trois heures après midi, ils virent par le travers de leur éperon, une grande baléne qui dormoit. Elle ſe réveilla au bruit du ſillage du vaiſſeau & des cris de l'équipage, & ſe ſauva par ce moien : ſans cela il eût fallu que le vaiſſeau eût paſſé par-deſſus.

Le 4. d'Août, le Vice-amiral qui étoit un peu de l'avant, toucha ſur un rocher ; mais le tems étoit ſi favorable qu'il ſe releva aiſément. Son accident fut un avis aux autres de ſe parer de ce même rocher. Le 6. le même vaiſſeau du Vice-amiral & celui de Barentſz s'abordérent & s'incommodérent fort. Le 7. on rencontra un vaiſſeau d'Enchuiſe qui venoit de la mer Blanche.

Le 14. on prit hauteur & l'on ſe trouva par les 70. degrés 47. minutes. Le 18. on reconnut deux iſles, auxquelles les

vaiſ-

Nova Zemla
Mare
Ocea
nus
Septen
trionalis
Gruwen Eck
Zanck Eck
Crujs Eck
5
6
7
9
Fretum Nassow
De Len Eck
Stenden Insel
Barn Landt
Pais des
Samoiedes

vaisseaux d'Enchuise donnérent les noms du Prince Maurice, & du Comte Frederic son frére. Le même jour, sur les six heures du soir, ils découvrirent le détroit de Nassau, qui leur demeuroit à cinq lieuës Est-nord-est.

Depuis les 70. degrès jusqu'au détroit ils navigérent toujours au-travers des glaces rompuës; mais le canal qui est justement entre le cap des Idoles & la terre des Samoïdes en étoit si rempli, qu'il ne paroissoit pas possible d'y pénétrer. Ils prirent donc le parti d'entrer dans la baie, qu'ils nommérent Baie de Trane, parce-qu'ils trouvérent là beaucoup d'huile de baléne. Cette baie est bonne; on y est à-couvert des bancs de glace, & de presque tous les vents, & l'on y peut entrer aussi avant qu'on veut, jusqu'à cinq, quatre, & trois brasses d'eau, sur un fond de bonne tenuë; mais du côté de l'Est il y a plus de profondeur.

Le 21. d'Août, cinquante personnes descendirent à terre pour reconnoître le païs. Lors-qu'ils eurent fait deux lieuës ils trouvérent divers traîneaux chargez de fourrures, d'huile de baléne, & d'autres telles marchandises. Ils trouvérent aussi des traces d'hommes & de rennes, & ils jugérent qu'il y avoit des hommes qui ne demeuroient pas loin de-là, ou que du-moins ils y venoient & y fréquentoient. D'ailleurs les Idoles qu'on voioit sur le cap les confirmérent encore dans cette opinion.

En-

Ensuite perçant plus avant dans le pais, ils espérérent trouver à la fin des maisons & des hommes, qui leur aprendroient l'état de la mer & de la navigation dans ces parages: mais quelques peines & quelques soins qu'ils se donnassent, ils ne découvrirent ni hommes ni maisons.

Cependant il y en eut une partie qui s'avançant au Sud-est vers le rivage, trouva un chemin praticable dans le marais; car en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, ils sentirent un terrein ferme; & en d'autres endroits moins profonds l'eau n'alloit que jusqu'au-dessus de leurs souliers.

Lors-qu'ils furent arrivez au bord de la mer, ils commencérent à se réjoüir, croiant avoir découvert un passage, parce-qu'ils ne voioient que si peu de glace qu'ils espéroient qu'on pourroit percer au-travers. Ils retournérent donc le soir à bord, & y portérent cette nouvelle. Le Maître avoit aussi fait avancer un yacht à rames, pour reconnoître si la mer de Tartarie étoit ouverte. Le bâtiment n'aïant pu entrer dans cette mer à-cause des glaces, se rendit sous le cap de la Croix, où l'équipage le laissa, s'en allant par terre au *Twist-hoek*, ou cap de Dispute. Là ils virent que les glaces de la mer de Tartarie s'étoient ammoncelées le long de la côte de Russie & de la pointe de Weigats.

Le 23. du même mois d'Août, ils rencon-

contrérent une loge, ou barque, de Pitzore, qui étoit construite d'écorce d'arbres cousuës ensemble, & qui étoit allée faire un tour vers le Nord, pour chercher des dents de vaches marines, de l'huile de baléne, & des oies, afin d'en charger des bâtimens de Russie, qui devoient venir par le Weigats.

Lors-qu'on leur parla ils firent entendre que ces vaisseaux devoient faire le tour par la mer de Tartarie, & passer par le travers de la riviére d'Oby, pour aller hiverner à Ugolita, place de Tartarie, ainsi qu'ils avoient coutume de faire tous les ans. Ils dirent aussi que la sortie du détroit ne seroit tout-à-fait fermée par les glaces que dans deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourroit aller en Tartarie sur les glaces, par la mer qu'ils nommoient de Marmare.

Le 25. d'Août les Hollandois retournérent à la loge, où ils furent reçus des Russiens avec des marques d'amitié à quoi ils ne manquérent pas de répondre. Les Russiens, qui avoient beaucoup d'oies grasses, leur en firent présent de huit; & les Hollandois les aïant priez que quelques-uns d'entre eux vinssent à leur bord, il y en eut sept qui les suivirent.

Quand ils furent arrivez ils têmoignérent de la surprise & de l'admiration à la vuë d'un si grand vaisseau, & en considérant la maniére & l'ordre avec lequel il étoit équipé. Ils le visitérent curieuse-

sement

sement de tous côtés. Ensuite on leur servit de la viande, du beurre, & du fromage, dont ils ne voulurent pas goûter, parce-que ce jour-là étoit un jour de jeûne parmi eux. Mais ils mangérent avidement du harang pec, l'avalant tout-entier avec la tête & la queuë. On leur en fit aussi présent d'un plein baquet, dequoi ils marquérent beaucoup de reconnoissance; puis on les remena avec l'yacht à la baie de Trane.

Le 31. d'Août Barentsz prit la route de la côte septentrionale de Weigats, où l'on trouva quelques-uns de ces hommes qu'on nomme Samoïdes, & qu'on tient pour Sauvages, quoi-qu'ils ne le soient pas absolument; car les Hollandois aïant pénétré une lieuë dans le païs, & y en aïant trouvé vingt, eurent quelque entretien avec eux. Il est vrai qu'il faisoit un si grand brouïllard, qu'il empêcha que ceux-ci ne fussent aperçus des Samoïdes, & lors-que les Hollandois les découvrirent ils en étoient déja fort-près, & ils les virent en deux troupes.

Le Trucheman s'étant détaché, & aïant devancé pour leur parler, il y eut un des Samoïdes qui vint aussi au-devant de lui, & en s'aprochant il tira une fléche de son carquois, & menaça la Trucheman de le tuer. Celui-ci qui n'avoit point d'armes, eut beaucoup de fraïeur, & lui cria en langue Russe, Ne tirez pas, nous sommes vos amis. Aussi-tôt le Samoïde mit à ter-

re

re son arc & sa fléche, & marqua qu'il étoit prêt de parler. Le Truchement lui aïant dit une seconde fois, Nous sommes vos amis, Hé-bien, répondit-il, vous soiez-donc les bien-venus; & ensuite ils se saluérent, par une inclination de tête jusqu'en terre, à la maniére des Russiens.

L'Interprete lui aïant fait quelques questions touchant l'état & la situation du païs, & de la mer qu'on trouvoit à l'Est, après le débouquement du Weigats, il répondit que lors-qu'on auroit passé une pointe qui étoit éloignée d'environ cinq jours de chemin, & qu'il marquoit être au Nord-est, on trouveroit une vaste mer au Sud-est; ajoûtant qu'il savoit cela particuliérement, parce-qu'un de ses compagnons y avoit été envoié de la part de leur Roi, avec des troupes qu'il commandoit.

Les Samoïdes sont vêtus de la maniére qu'on nous représente que les Sauvages le sont; & par cet endroit-là on peut les apeller des Sauvages. D'ailleurs ils ne méritent nullement ce nom, puis-qu'ils ont beaucoup de bon sens dans leur conduite.

Leurs vêtemens sont de peaux de rennes qui les couvrent depuis la tête jusqu'aux piés, si l'on en excepte les principaux qui se couvrent la tête de quelques morceaux de drap de couleur, doublez de fourrures. Les autres ont des bonnets de peaux de rennes, dont le poil est en-

dehors,

dehors, & qui prennent fort juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, tressez d'une seule tresse qui leur pend sur le dos, par-dessus leurs vêtemens.

Ils sont de petite taille: ils ont le visage large & plat; les yeux petits; les jambes courtes; les genoux en-dehors: ils sont legers à la course, & sautent fort-bien. Ils ne se fient guéres aux autres nations, dequoi voici les preuves qu'ils donnérent alors.

Quoi-que les Hollandois leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié dans cette premiére entrevuë, néanmoins étant retournez, le 1. de Septembre, une seconde fois à terre, & aïant demandé à voir de près un de leurs arcs, ils en firent refus, & parurent ne le trouver pas bon.

Leur Roi avoit des gardes qui alloient par-tout, qui veilloient sur tout ce qui se passoit, observant particuliérement les ventes & les achats qui se faisoient. Un Hollandois s'étant aproché un peu plus près de lui que les autres, & lui aïant fait ses civilités à la maniére du païs, lui fit un présent de biscuit: le Roi le prit, aussi avec beaucoup de civilité, & le mangea sur l'heure; mais en mangeant il tournoit les yeux de tous côtés, & regardoit atentivement ce qu'on faisoit.

Leurs traineaux sont toujours prêts, & atelez d'une renne, ou de deux, qui courent avec tant de vîtesse, qu'elles emportent

portent un homme, ou deux, plus vîte que des chevaux ne sauroient faire.

Un Hollandois aïant tiré un coup de mousquet vers la mer, la fraïeur les saisit tellement qu'ils couroient & sautoient comme des furieux. Ils s'apaisérent pourtant quand ils eurent connu qu'on n'avoit eu aucun mauvais dessein. Les Hollandois leur firent dire que c'étoient-là les armes dont ils se servoient au-lieu d'arcs.

Mais pour leur faire connoître quelle est la force & l'usage de cette sorte d'arme, il y eut un Hollandois qui aïant pris une pierre plate, grande comme la moitié de la paume de la main, fut la poser assez loin sur une éminence. Les Samoïdes, qui par les signes qu'on leur fit, comprirent qu'il alloit faire quelque chose de singulier, s'assemblérent environ cinquante, ou soixante, & allérent se placer vers le lieu où étoit la pierre. Le Hollandois tira, & aïant donné au but la pierre fut brisée en piéces, dequoi les spectateurs têmoignérent un grand étonnement.

Enfin on se sépara avec assez de caresses de part & d'autre, & lors-que les Hollandois furent dans leur yacht ils ôtérent encore une fois leurs bonnets, & sonnérent les trompettes, à quoi les Samoïdes aïant répondu à leur maniére, ils s'en retournérent à leurs traîneaux, & se mirent dedans.

Peu après on en vit revenir un sur le rivage,

vage, pour retirer une ſtatuë fort groſſiérement taillée, qu'un Hollandois avoit emportée. Il vint à bord du yacht, & aïant vu la ſtatuë, il fit entendre qu'on avoit fait une très-mauvaiſe action de la prendre. On la lui rendit, & il fut la poſer d'abord ſur une éminence, auprès du rivage, d'où on la vint enlever enſuite avec un traîneau.

Selon ce qu'on put remarquer en cette ocaſion & en pluſieurs autres; les Samoïdes tiennent ces ſtatuës pour leurs Dieux. Auſſi en avoit-on bien trouvé une centaine ſur la pointe du Weigats, qu'on avoit nommée le cap des Idoles, qui n'étoient pas mieux polies que cette derniére. Elles étoient un peu arondies par le haut, & avoient au milieu une petite élévation au-lieu de nez, avec deux petits creux au-deſſus pour marquer les yeux, & un autre ſous le nez pour marquer la bouche. On voioit devant elles beaucoup de cendres & d'oſſemens de rennes, qui faiſoient connoître que les Samoïdes leur avoient fait des ſacrifices.

Les Hollandois aïant remis à la voile le 2. de Septembre, deux heures avant ſoleil levé, ſe trouvérent, à ſoleil levant, à une lieuë du Twiſt-hoek, à l'Eſt de ce cap; & aïant couru au Nord juſqu'à midi, ils firent environ ſix lieuës de chemin. Après cela ils trouvérent tant de glaces, le vent fut ſi variable, & il fit une ſi grande brume, qu'ils furent contrains de

faire

faire de petites bordées ; & enfin ils dérivérent à l'Est de l'isle des Etats, à une portée de mousquet de terre.

Ils descendirent dans l'isle, où il y avoit quantité de liévres, & ils en tuérent beaucoup. Le 6. de Septembre quelques matelots allérent encore à terre pour y chercher une certaine sorte de pierres, qui sont une espéce de diamans, dont il s'en trouve aussi assez dans l'isle des Etats. Pendant cette recherche deux de ces matelots étant couchez l'un auprès de l'autre, il y eut un ours blanc fort maigre, qui s'aprocha doucement d'eux, & en saisit un par la nuque du cou. Le matelot ne sachant ce que c'étoit, s'écria, Qui est-ce qui me prend ainsi par-derriére? Son compagnon aïant levé la tête lui dit, Ho! mon cher ami c'est un ours, & se levant vîte prit sa course & s'enfuït. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête, & la lui aïant toute fracassée il en lécha le sang. Le reste des gens qui étoient à terre, au nombre de vingt, accoururent aussi-tôt avec leurs fusils & leurs piques, & trouvérent l'ours qui devoroit le corps, & qui en les voïant courut à eux avec une fureur incroïable, se jetta sur l'un d'entr'eux, l'emporta & le déchira en piéces, dequoi ils furent si éfraïez qu'ils prirent tous la fuite.

Ceux qui étoient demeurez dans le vaisseau & dans l'yacht les voïant ainsi fuïr, & revenir vers le rivage, se mi-

rent dans les canots, & firent force de rames pour aller les recevoir. Quand ils furent à terre & qu'ils eurent vu ce pitoiable spectacle, ils encouragérent les autres à retourner avec eux au combat, pour ataquer tous à-la-fois cet animal féroce: mais il y en avoit qui ne pouvoient s'y résoudre. Nos compagnons sont morts, disoient-ils, il ne s'agit plus de leur conserver la vie: si nous pouvions avoir encore cette espérance, nous n'irions pas avec moins d'ardeur que vous, pour tâcher de les délivrer. Mais il n'y a plus rien à prétendre qu'une victoire qui ne nous aportera ni honneur, ni avantage, & pour laquelle il faut s'exposer à un afreux péril. Nous pouvons ou prendre ou tuer l'ours, & aparemment la chose arrivera; mais il pourra en coûter la vie à quelqu'un de nous, & la gloire de la prise ou de la mort de cet animal ne doit pas être recherchée à ce prix.

Malgré ces raisons il y en eut trois qui s'avancérent un peu, pendant-que l'ours continuoit à devorer sa proie, sans se mettre en peine de voir trente hommes ensemble si proches de lui. Ces trois étoient Cornelis Jacobsz Pilote, & Hans van Uffelen E'crivain du vaisseau de Barentsz, & Guillaume Gysen Pilote du yacht.

Les deux Pilotes aïant tiré trois coups sans toucher l'animal, l'E'crivain s'avança encore un peu plus, & lui en tira un dans la tête proche de l'œil, ce qui ne lui

lui fit point quitter prise ; mais tenant toujours par le cou le corps qu'il devoroit, il l'enleva encore tout-entier. Néanmoins on vit alors qu'il commençoit lui-même à chanceler, & l'Ecrivain allant à lui avec un Ecossois, ils lui donnérent plusieurs coups de sabre, & le coupérent en piéces sans qu'il abandonnât sa proie. Enfin le Pilote Gysen lui aïant donné un grand coup de crosse de fusil sur le musle, & l'aïant fait tomber à terre, l'Ecrivain sauta dessus, & lui coupa la gorge. Les deux corps à demi devorez furent enterrez dans l'isle des Etats, & la peau de l'ours fut aportée à Amsterdam.

Le 9. de Septembre on remit à la voile, mais on trouva une si grande quantité de bancs de glace, qui venoient donner contre le vaisseau, qu'il n'y eut pas moien de passer, & l'on fut contraint de retourner sur le soir moüiller au même endroit d'où l'on avoit levé l'ancre. L'Amiral & l'yacht de Rotterdam touchérent sur des rochers, qu'ils franchirent pourtant sans en être incommodez.

Le 11. du même mois, tous les vaisseaux firent encore voiles vers la mer de Tartarie, sans pouvoir plus avancer que les autres fois, à-cause des glaces. Ainsi ils retournérent au Weigats, & gouvernérent sur le cap des Croix. Le 14. le tems devint un peu plus beau, le vent se rangea au Nord-oüest, & les courans vin-

rent avec rapidité de la mer de Tartarie.

Le même jour on traversa de l'autre côté du Weigats vers la terre ferme, pour sonder le canal, & l'on entra jusques au fond du golfe derriére l'isle de la Queuë, où l'on trouva une petite maison de bois, & un grand canal. Le lendemain matin on hala les ancres à bord, & l'on mit les mâts de hune hauts, dans la pensée d'aller une seconde fois tenter fortune, & tâcher de continuer le voiage; mais l'Amiral n'étant pas de ce sentiment demeura sur son ancre.

Le matin du 25. on vit les glaces rentrer dans le Weigats, par la bande de l'Est, si-bien qu'on fut contraint de lever l'ancre, & de sortir par l'Ouëst du détroit, pour reprendre la route des Provinces Unies. Le 30. la flote se trouva sous l'isle nommée Wardhuis, de laquelle il sera parlé ci-après plus amplement, & elle y demeura moüillée jusques au 10. d'Octobre qu'elle reprit sa route, & le 18. de Novembre elle entra dans la Meuse, après quatre mois & seize jours de navigation.

TROISIE'ME VOIAGE

Des Hollandois par le Nord, le long de la Norvège, de la Moscovie & de la Tartarie, pour aller aux Roïaumes de Cathai & de la Chine, par permission du Conseil de ville d'Amsterdam, l'An 1596.

APrès ces deux voiages, qui n'avoient pas eu le succès qu'on avoit espéré, on ne laissa pas de délibérer si l'on en entreprendroit un troisiême; mais Leurs Hautes Puissances ne voulurent pas en autoriser l'entreprise. Néanmoins il fut arrêté, que s'il y avoit des particuliers, villes, ou communautés qui voulussent faire les frais du voiage, on ne les en empêcheroit pas; & que si l'on pouvoit fournir des preuves suffisantes d'avoir réüssi, & d'avoir passé, l'E'tat donneroit une recompense considérable en argent, & la somme en fut fixée.

Le Conseil de ville d'Amsterdam, qui ne s'étoit pas rebuté, fit équiper deux vaisseaux, au commencement de l'an 1596. & les équipages s'engagérent sous deux conditions, savoir qu'ils seroient païez sur un certain pié, s'ils revenoient sans avoir réüssi; ou sur un autre certain pié, s'ils venoient à bout de leur entreprise.

La recompense qu'ils devoient avoir en ce dernier cas, étoit considérable. On ne prit que le moins de gens qu'on put, qui fussent dans le lien du mariage, de peur que l'afection qu'ils auroient pour leur familles ne les fit trop penser au retour.

Les deux Vaisseaux furent prêts à mettre à la voile au commencement du mois de Mai. Jaques de Heemskerk fut établi Maître & Commis, ainsi qu'il l'avoit déja été auparavant, & Guillaume ou Willem Barentsz, premier Pilote de l'un; & Jean Cornelisz Rijp fut établi Commis de l'autre.

Le 18. de Mai ils partirent du Vlie, & le 22. ils eurent la vuë de Hitlandt de Fayerhil. Le 30. ils se trouvérent par la hauteur des 69. degrès 24. minutes, & le 1. de Juin ils n'eurent point de nuit.

Le 2. de Juin, sur les dix heures & demie du matin, ils virent dans le ciel un phénomène surprenant. A chaque côté du Soleil il y avoit un Parélie, & un Arc-en-ciel qui traversoit ces trois Soleils. Outre cela il y avoit encore deux autres Arcs-en-ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit par la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de 28. degrès sur l'horison. Sur le midi on prit hauteur avec l'astrolabe, & l'on se trouva être pas les 71. degrès.

Le vaisseau de Jean Cornelisz étoit tou-

toujours au lof de celui de Guillaume Barentſz ſans arriver ſur lui ; ſurquoi Barentſz fit le Nord-eſt, pour venir au vent & le joindre, croïant qu'il dérivoit trop à l'Ouëſt, & en éfet cela parut dans la ſuite. Sur le ſoir, lors-qu'ils ſe furent joints, Barentſz lui dit qu'ils étoient trop a l'Ouëſt, & qu'il falloit porter à l'Eſt. Cornelifz lui répondit qu'il ne vouloit pas entrer dans le détroit de Weigats.

Ils couroient alors au Nord-eſt-quart-au-nord, & étoient à-peu-près à ſoixante lieuës au large. Barentſz étoit d'avis qu'il falloit porter à l'Eſt-nord-eſt, plutôt qu'au Nord-nord-eſt, à-cauſe qu'ils avoient fait une ſi grande dérive à l'Ouëſt. Il croioit même qu'il falloit gouverner à l'Eſt, au-moins pendant quelque tems, & juſques-à-ce qu'on eût autant gagné qu'on avoit perdu. Mais Cornelifz ne voulut point ſe rendre à ces raiſons ; au-contraire il perſiſta dans le deſſein de courir toujours la bande du Nord-nord-eſt ; perſuadé que ſi l'on mettoit le cap à l'Eſt, on entreroit dans le Weigats. Enfin il fallut que Barentſz allât le joindre & courût avec lui au Nord-eſt-quart-de-nord, au-lieu qu'ils auroient deu faire le Nord-eſt, & même gouverner encore plus à l'Eſt.

Le 5. de Iuin, ils commencérent à voir de la glace, & ils en furent ſi ſurpris qu'ils crurent d'abord voir des cignes, ceux qui étoient ſur le pont s'écriant

qu'on en voioit quantité qui nageoient. Les autres qui étoient dans les bas aïant monté sur le gaillard d'arriére, & considéré la chose d'un œil moins prévenu, leur dirent que les cignes venoient d'être convertis en glaçons. En éfet, c'étoient des bancs de glace qui étoient dédétachez & qui flotoient. Sur le minuit ils donnérent dans ces glaces, le soleil étant alors environ un degré sur l'horison au Nord.

Le 7. ils se trouvérent par les 74. degrès, navigeant le long des glaces, tout de-même que s'ils avoient couru entre deux terres. L'eau étoit aussi verte que de l'herbe; & ils présumérent qu'ils étoient proche de Groenlandt. Cependant plus ils avançoient, plus la glace étoit épaisse.

Le 9. ils découvrirent une isle, gisant par les 74. degrès 30. minutes, qui leur parut avoir environ cinq lieuës de long. Le 11. ils descendirent à terre, & trouvérent quantité d'œufs de mouëttes. Ensuite ils montérent sur une montagne si escarpée qu'elle sembloit être taillée à pié droit, d'où ils ne descendirent qu'avec une peine extrême & beaucoup de péril, parce-qu'ils ne pouvoient regarder en bas sans fraïeur, & qu'ils ne voioient au pié de la montagne que des pointes de rocher, où ils se seroient brisez s'ils fussent tombez, ou qu'ils eussent roulé. Ils se mirent donc sur les genoux & sur le

le derriére, & se coulérent doucement, sans-qu'il leur arrivât aucun accident, quoi-que Barentsz, qui étoit dans la chaloupe, & qui les voioit, doutât s'il les reverroit jamais avec lui en vie.

Le matin du 12. ils virent un ours blanc, & firent nager la chaloupe à lui, pour tâcher de lui jetter un gros lacet autour du cou. Cependant ils n'osérent l'entreprendre, parce-qu'ils le trouvérent trop furieux. Jean Cornelisz leur envoia des armes & des gens pour les renforcer, & alors ils l'ataquérent tous ensemble. Le combat dura quatre horloges, c'est-à-dire, deux heures, & enfin ils lui coupérent la tête avec une hache. Il fut porté à bord du vaisseau de Cornelisz, où on l'écorcha. La peau étoit de douze piés de long. On mangea de sa chair, mais on ne la trouva pas bonne. Cet incident fut cause qu'ils nommérent cette isle *Beeren-eilandt*, ou l'isle aux Ours.

Le 13. ils levérent l'ancre, & en navigeant ils virent, sur le soir, quelque chose de fort gros floter sur la mer. Ils crurent d'abord que c'étoit un vaisseau, mais en aprochant ils reconnurent que c'étoit une baléne morte, sur laquelle il y avoit un grand nombre de mouëttes.

Le 17. & le 18. ils trouvérent encore beaucoup de glaces, au-travers desquelles aiant passé, ils vinrent à la pointe

du Sud de l'isle, & firent tous leurs éforts pour la doubler, sans en pouvoir venir à bout.

Le 19. ils découvrirent encore une terre, & aïant pris hauteur, ils se trouvérent par les 80. degrés 11. minutes. Le païs dont ils eurent la vuë étoit fort-vaste, & ils en rangérent la côte, courant à l'Ouëst jusques par les 79. degrés & demi, où ils trouvérent une bonne rade. Mais ils ne purent s'aprocher davantage, à-cause du vent de Nord-est qui soufloit, & qui venoit tout-droit de terre, la baie s'étendant Nord & Sud en mer.

Le 21. ils jettérent l'ancre à vuë de terre, sur dix-huit brasses d'eau, & l'équipage de Barentsz s'en alla avec celui de Cornelisz pour chercher du lest à la côte occidentale. Comme ils furent de retour à bord, il y eut un ours blanc qui entra dans l'eau, & qui nagea vers leur bâtiment. Aussi-tôt laissant le travail du lest qu'ils embarquoient, ils se jettérent dans la chaloupe, & la firent nager vers l'ours, qui nagea lui-même plus d'une lieuë au large. On le suivit avec trois chaloupes & canots. La plupart des armes dont on le frapa se brisérent sur son corps. Une fois aussi de son coté, il lança ses pattes avec une si grande force contre l'étrave d'un des canots, que s'il se fût lancé de-même contre le milieu du bâtiment, il y a toute aparence qu'il

qu'il l'auroit fait tourner sens-dessus-dessous. Enfin on le tua & on le porta à bord. Sa peau avoit treize piés de longueur.

Après cela ils nagérent dans une chaloupe, plus d'une lieue vers terre, où ils trouvérent un bon port, de 16. 12. & 10. piés de profondeur; & entrant encore plus avant vers l'Est, ils eurent la vuë de deux isles qui s'étendoient à l'Est en mer. Du côté de l'Ouëst il y avoit un fort-grand golfe & une autre isle au milieu, vers laquelle aïant nagé ils y descendirent & trouvérent beaucoup d'oies sauvages, & les oies mêmes dans les nids, qui s'envolérent en les voiant. Ils en tuérent une qu'ils firent cuire avec des œufs.

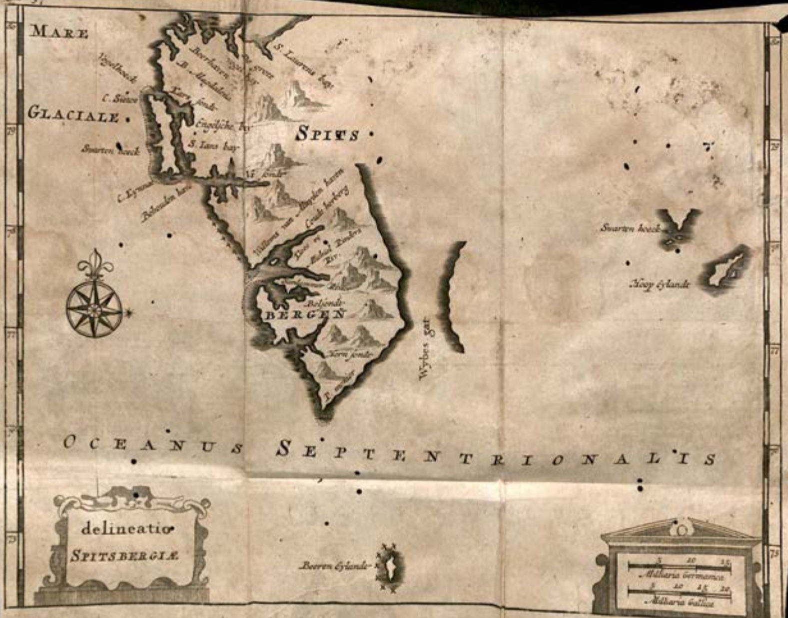
C'étoient de ces mêmes oies, dont on voit venir tous les ans un si grand nombre en Hollande, & sur-tout au Wieringen, dans la Zuiderzee. entre la Nord-hollande & la Frise, sans-que jusques alors on eût pu savoir où elles alloient faire leurs œufs; jusques-là que quelques-uns avoient écrit que ces œufs étoient des fruits de certains arbres d'E'cosse, plantez sur le bord de la mer, & que ceux qui tomboient à terre se cassoient, au-lieu que ceux qui tomboient dans l'eau venoient aussi-tôt à éclorre; & que les petits oisons nageoient dès-qu'ils étoient éclos. Il ne faut par s'étonner de ce qu'on ne savoit point encore où étoient les nids de ces oies, puis-qu'il ne paroît pas que jusques alors personne eût navigé

par les 80. degrès, ni que ce païs-là eu été découvert.

On doit remarquer qu'encore que cette isle, que ces navigateurs estimérent être le Groenlandt, gise par les 80. degrès, & même encore plus haut, il y a néammoins de la verdure & de l'herbe, & des bêtes qui la paissent, comme des rennes & d'autres animaux ; & qu'il n'y a ni herbes, ni verdure, dans la Nouvelle Zemble, qui est plus éloignée de plus de quatre degrès du Pole Arctique, & où l'on ne voit que des animaux carnassiers, comme des ours & des renards.

„Ce païs que l'Auteur du Journal qu'on „suit ici, a cru être le Groenlandt, est „le païs le plus septentrional qui ait été „découvert jusques-à-présent. Il est situé „entre le Groenlandt qui dépend de la „Norvège, & la Nouvelle Zemble, qui „dépend de la Moscovie, droit par le „travers de la Finmarchie ou partie „septentrionale de la Norvège. Cette isle „s'étend, au-moins selon la connoissance „qu'on en avoit lors-que la présente Ré-„lation a été mise au jour, depuis le soi-„xante-seiziême jusqu'au-delà du qua-„trevingtiême degré, & a, par-consé-„quent, plus de soixante lieuës d'Alle-„magne de longueur.

„Ce fut le différent d'entre Guillaume „Barentsz & Jean Cornelisz, dont il a „été fait quelque mention ci-dessus, qui „don-


MARE
GLACIALE
Vogelhoeck
S. Laurens bay
Engelsche bay
S. Jans bay
Swarten hoeck
SPITS
BERGEN
Horn sonde
Wybes gat
Swarten hoeck
Hoop eylandt
OCEANUS SEPTENTRIONALIS
delineatio
SPITSBERGIÆ
Beeren eylandt
5 10 15
Milliaria Germanica
5 10 15 20
Milliaria Gallica

„donna lieu à cette découverte de la cô-
„te occidentale de l'isle. Depuis ce
„tems-là Henri Hutson Anglois y a aussi
„navigé, duquel Hondius raporte dans
„son grand planisphére, qu'il trouva une
„côte toute ferme de glace au Nord-ouëst
„de l'isle, par la hauteur d'entre les 81.
„& 82. degrès.

„Depuis ce tems-là les Anglois y ont
„navigé tous les Etés, pour en aporter
„des dents de vaches de mer, des fanons
„de baléne, & de l'huile du même pois-
„son. C'est la Compagnie de Russie, qui
„est à Londres, qui faisoit d'abord cette
„pêcherie; mais ensuite les Hollandois,
„les François, & ceux de Biscaie, y sont
„aussi allez. Sur la connoissance qu'on
„a de ce païs, que les Anglois apellent
„Grenlandt, & les Hollandois Spil-
„berg, Spitsberg, ou Spisberg, on en a
„dessiné une carte, qui est ici jointe, où
„l'on suit principalement la carte de Jean
„Daniel de Londres.

„Cette isle, ainsi qu'il a été déja dit,
„gît entre les 76. & les 80. degrès Nord-
„nord-ouëst de l'isle aux Ours qui est au-
„dessus de la Norvège. Elle est sous un
„climat que les Anciens ont eu raison de
„tenir pour inhabitable, à-cause de sa
„froidure. Il n'y a point de païs au mon-
„de, où l'on ait de plus courtes nuits.
„Pendant les six mois d'Eté on n'y voit
„point manquer tout-à-fait la lumiére;
„& pendant deux mois des six mois d'Hi-

„ver, que le soleil est au-delà de la Lig-
„ne, & qu'à proportion de son éloigne-
„ment les jours ne sont que de douze,
„dix, huit, & enfin d'une seule heure,
„il ne laisse pas, lors-qu'il est au plus
„bas & dans le milieu de cette longue
„nuit, de monter douze degrès & demi
„sur l'horison, savoir par les 80. degrès,
„& toutes les vingt-quatre heures on y
„voit la lumiére de l'aurore. Aussi, se-
„lon Ptolomée, & d'autres encore, l'au-
„rore se peut-elle voir quand le soleil
„n'est que jusqu'à dix-huit degrès sous
„l'horison.

„Mais quoi-que le jour soit si long, &
„que le soleil luise si longtems sans in-
„termission dans ce rigoureux climat,
„cela n'empêche pas qu'il n'ait l'Eté le
„plus court & le moins chaud de tous les
„païs qui sont au Nord de la Ligne. On
„a vu quelquefois, le 13. de Juin, les
„glaces encore si épaisses & si fortes le
„long des côtes, & à l'entrée des ports,
„que les vaisseaux n'y pouvoient entrer.
„La nége même, qui y demeure toujours
„en certains endroits, avoit si peu fondu
„dans les autres, que les rennes ne pou-
„vant trouver à paitre, étoient tout-à-
„fait décharnées.

„La cause de cette grande froidure &
„de ces longs Hivers, vient de ce que le
„soleil ne monte jamais plus haut sur
„l'horison, que jusqu'aux 33. degrès,
„moins 40. minutes. Ainsi ses raions ne
„fra-

„ frapent jamais la terre que de biais, en-
„ sorte que ne faisant que glisser dessus,
„ au-lieu d'y porter, d'y entrer, & de
„ la pénétrer ; ils ne peuvent l'échaufer
„ autant qu'il seroit nécessaire. Par cet-
„ te même raison les raions du soleil n'ont
„ pas la force de dissiper les vapeurs &
„ les broüillards qui s'élèvent de la ter-
„ re, & qui demeurent sur les montagnes
„ & sur la mer, empêchant souvent que
„ les équipages des vaisseaux ne puissent
„ étendre leur vuë plus loin que la lon-
„ gueur d'un navire.

„ C'est encore par ce principe, que
„ cette terre, dont jusques-à-présent,
„ c'est-à-dire, dans le tems qu'on a pu-
„ blié cette Rélation, il n'y a que les
„ côtes qui en soient connuës, paroît tou-
„ te semée de hautes montagnes qui sont
„ toujours couvertes de néges ; & que dans
„ les plaines qui les entre-coupent, on ne
„ voit ni arbres, ni buïssons, ni fruits.
„ On n'y voit de verdure qu'une mousse
„ courte & épaisse, qui est jaunâtre, &
„ au-travers de laquelle percent de peti-
„ tes fleurs bleuës. Il y a néammoins des
„ mariniers qui disent qu'ils y ont a-
„ perçu de l'herbe verte comme du foin.

„ Les animaux qu'on y a vus, sont des
„ ours blancs, plus grands que des bœufs;
„ & des cerfs, ou des rennes, qu'on
„ apelle aussi Rangiféres. Les rennes
„ paissent la mousse, & dans un mois de
„ tems que des vaisseaux ont séjourné sur
„ ces

„ ces côtes, on les a vu devenir si grasses,
„ que la chair en étoit excellente à man-
„ ger.

„ Elles ont des cornes fort mal-unies,
„ & sont un peu plus petites que les cerfs.
„ Elles ne sont pas acoutumées à voir des
„ hommes, ainsi qu'on le peut inférer
„ de ce qui a été dit, mais elles ne s'é-
„ faroûchent pas à leur vuë. Quelque-
„ fois on en a blessé avec des mous-
„ quets, qui ont couru vers ceux qui a-
„ voient tiré, comme pour chercher du
„ secours ou du refuge entre leurs bras;
„ & elles les heurtoient si fort en les a-
„ bordant qu'elles les faisoient tomber à
„ terre.

„ On voit, outre cela, sur ces côtes,
„ des renards blancs, ou gris, & même
„ de noirs. Les Anglois y ont trouvé des
„ cornes, que les connoisseurs prétendent
„ être de licornes. Cependant celles qui
„ ont eté aportées en Hollande, ne font
„ point connoître de quelle espéce d'ani-
„ mal elles sont venuës.

„ Il y vient, dans les entrées des ha-
„ vres, une grande quantité de balénes,
„ de diverses sortes, dont il y en a beau-
„ coup qui ont jusqu'à quatre-vingts piés
„ de long, & qui sont si grosses qu'on
„ tire beaucoup d'huile de leur lard. Il
„ y en a qui n'ont point de nageoires sur
„ le dos, mais elles ont à la gueule des
„ fanons, comme de grandes barbes, qui
„ ont de longueur quelquefois jusqu'à u-

„ ne

„ne brasse & davantage. On en tire jusqu'à six cents piéces d'une même gueule. Ils sont placez au haut, & rangez comme des dents de peigne, à l'endroit où les autres poissons ont leurs dents, & il n'y en a qu'au haut. Ceux du devant & du derriére sont fort petits, si-bien que d'ordinaire on ne fait compte que sur le nombre de 400. C'est le seul profit considérable qu'on peut retirer de cette côte.

„Aux deux côtés de la tête, par-derriére, les balénes ont de grandes nageoires, par où on les harponne le plus aisément, & où on les blesse plus dangereusement. Lors-qu'on les a blessées, & que le sang leur vient à la tête, elles poussent l'eau & le sang par l'évent qu'elles ont au-dessus de la tête, aussi-haut que les tons des mâts. Après qu'elles ont plongé & perdu leurs forces à se debattre, les chaloupes s'aprochent, & l'on tire des fléches sur leur tête & dans l'évent.

„Les balénes ont une grosse peau noire, couverte d'une pellicule noire & unie comme du satin. Leur nourriture est un petit poisson, qu'on apelle en François Puce de mer, & qui n'est pas si gros que le salicot. Elles nagent la gueule ouverte, & avalent ce petit poisson en nageant, fermant leur gueule lors-qu'il y est entré.

„Il y a aussi des balénes blanches, dont

„on

„ on fait peu de cas. On y trouve des „ emperadors & des merlans, mais bien„ peu. Il y a beaucoup d'oiseaux a„ quatiques, & particuliérement des „ mouëttes, qui se postent sur les baléi„ nes mortes; deux sortes de plongeons; „ des loms qui proprement sont une espé„ ce de perroquet; des oies; des canards „ & des cannes qui font de fort gros œufs; „ & une grande quantité d'oies sauva„ ges.

„ Un peu plus avant on trouve des va„ ches marines, qu'on peut apeller des é„ léphants de mer, parce-qu'elles ont du „ raport aux éléphants, par la masse de „ leur corps, & par leurs dents. Pour „ leur peau, quoi-qu'elle soit fort épais„ se, & qu'on en ait vu à Amsterdam qui „ pesoient quatre cents livres, elle n'est „ pourtant pas estimée, à-cause qu'elle „ est peu unie, & semée de gales. Elles „ ont beaucoup de lard, qu'on peut bo„ nifier pour en faire de l'huile. Lors„ qu'elles voient une autre vache de leur „ espéce, qui est morte, elles y vien„ nent en grand nombre, & se mettant „ dessus l'échaufent & la font corrom„ pre.

„ A cinq lieuës plus avant encore, où il „ y a des canaux d'eau douce, on voit „ des chiens marins, de la même natu„ re que ceux qu'on voit dans ces Provin„ ces, c'est-à-dire, les Provinces Unies. „ C'est-là toute-la connoissance qu'on a-

„ voit

„ voit de l'état de ce païs, dans le tems „ que la préſente Rélation fut miſe au „ jour.

Le 23. de Juin, une partie des équipages deſcendit à terre, afin de voir combien l'aiguille de la bouſſole avoit de variation. Pendant qu'ils y étoient il y eut un ours blanc qui nagea vers le vaiſſeau, & qui y auroit entré, ſi l'on ne l'eût aperçu. On tira quelques coups de fuſil ſur l'ours qui retourna vers l'iſle où étoit l'autre partie des matelots. Ceux qui étoient demeurez à bord le voiant retourner, navigérent auſſi-tôt vers terre, & criérent de toute leur force pour avertir leurs camarades, qui entendant ces cris, crurent que le vaiſſeau avoit touché à quelque écueil. L'ours même en fut ſi éfraié qu'il reprit une autre route qui l'éloïgnoit de l'iſle, dequoi ceux qui étoient à bord furent fort réjouïs, parceque leurs compagnons n'avoient point d'armes.

Au regard de la variation de l'aiguille, on trouva qu'il y avoit une différence de ſeize degrès. Le 24. ils ſe firent nager, & s'avancérent fort proche de terre, où étant allez ils trouvérent deux dents de vaches, toutes deux du poids de ſix livres, & encore une autre petite. Le 25. ils rangérent la côte par les 79. degrès, & aiant découvert un grand golfe ils y entrérent, & avancérent environ dix lieuës; mais ils furent obligez de

de faire promtement leurs bordées pour en sortir, à-cause du vent contraire.

Le 28. ils doublérent un cap qui étoit à la côte occidentale, & il y avoit une si grande multitude d'oiseaux, qu'ils venoient se jetter à grandes volées contre les voiles du vaisseau.

Le 29. ils furent contrains de s'éloiggner de terre à-cause des glaces, & ils vinrent par les 76. degrès 50. minutes.

Le 1. de Juillet, ils eurent encore la vuë de l'isle aux Ours, & alors Jean Cornélisz avec les autres Oficiers de son vaisseau, se rendit à bord de Guillaume Barentsz, où n'aïant pu convenir ensemble de la route qu'il falloit faire, ils demeurérent d'acord que chacun d'entre eux prendroit son cours du côté qu'il jugeroit à-propos. Ainsi Cornelisz, suivant sa prévention, revint encore par les 80. degrès, s'imaginant qu'il pourroit passer à l'Est des terres qui y sont, & il mit alors le cap au Nord.

Au-contraire Barentsz courut la bande du Sud, à-cause des glaces. Le 11. il crut, par l'estime, être Sud & Nord avec Candinous, ou Candnoes, qui est la pointe orientale de la mer Blanche, qui leur demeura au Sud, & il porta au Sud, & au Sud-quart-au-sud-est, par la hauteur des 72. degrès ; & il crut être proche de la terre de Sir Huigh Willongbys. Le 17. il vint par la hauteur des 74. degrès 40. minutes. Sur le midi il reconnut

nut la Nouvelle Zemble, vers la baie de Loms. Le 18. il doubla le cap de l'isle de l'Amirauté, & le 19. il vit l'isle des Croix, sous laquelle il mouilla le 20. les glaces l'empêchant de passer plus avant.

Il y eut huit matelots qui nagérent dans la chaloupe jusqu'à terre, où ils allérent visiter une des croix, & se mirent au pié pour se reposer, afin d'aller ensuite visiter l'autre Ce sont ces deux Croix qui ont fait donner ce nom à cette isle. En marchant pour aller à la seconde croix ils aperçurent au pié deux ours, dequoi ils furent fort-épouvantez, comme n'aiant point d'armes. Les ours se levérent tout-droits contre la croix pour mieux voir les gens qui venoient à eux, parce-qu'ils sentent de beaucoup plus loin qu'ils ne voient; & ensuite ils coururent à leur rencontre.

Les matelots s'enfuïrent vers leur chaloupe regardant de tems en tems derriére eux s'ils étoient suivis de ces bêtes féroces. Mais le Maitre les arrêta, & menaça d'enfoncer dans le corps du premier qui fuïroit la gaffe qu'il avoit en main, parce, disoit-il, qu'il valoit mieux demeurer tous ensemble que de s'écarter, afin d'éfraïer les ours par des cris. Ils marchérent donc de leur pas ordinaire vers la chaloupe, où ils se sauvérent avec beaucoup de joie.

Le 21. de Juillet on se trouva par les 76. de-

76. degrés 15. minutes, & la variation de l'aiguille fut de 26 degrés, ou un peu davantage. Le 6. d'Août on dépassa le cap de Nassau, & le 7. on fut sous le cap de Trooft, où Barentsz désiroit être depuis longtems. Sur le soir le tems fut si embrumé qu'il fallut amarrer le vaisseau à un banc de glace, qui avoit trente-six brasses de profondeur dans l'eau, & environ seize brasses au-dessus, si-bien qu'il avoit cinquante-deux brasses d'épaisseur.

Le 9. d'Août, comme le vaisseau étoit encore amarré à ce banc de glace, le Maître qui se promenoit sur le pont, entendit un animal soufler, & vit incontinent un ours qui tâchoit de se lancer au-dedans. Il cria vîte, Tout le monde haut, & tout l'équipage étant monté, ils virent l'ours qui avoit ses griffes contre le bâtiment, & qui faisoit ses éforts pour y entrer. Ils commencérent par faire tous ensemble les plus grands cris qu'ils purent, dequoi la bête éfraïée se retira un peu plus loin. Mais elle revint aussi-tôt par-derriére le banc de glace où le vaisseau étoit amarré, & marcha fiérement droit à eux, tâchant encore de se lancer au-dedans. On avoit eu le tems d'étendre sur les hauts du vaisseau la voile de la chaloupe, & une partie de l'équipage étoit auprès du virevaut avec quatre fusils. L'ours fut blessé & s'enfuït, sans qu'on pût voir dequel côté, à-cause de la nége qui tomboit d'une grande

grande force. Il y a bien de l'aparence qu'il s'en alla derriére une des montagnes de glace qui s'étoient assemblées sur des bancs.

Le 10. d'Août, les glaces s'étant séparées, les glaçons commencérent à floter, & alors on remarqua que le gros banc de glace, auquel le vaisseau avoit été amarré, touchoit au fond, parce-que tous les autres passoient au long, & le heurtoient sans l'ébranler. On craignit donc de demeurer pris dans les glaces, & on tâcha de sortir de ce parage, quoiqu'en passant on trouvât déja l'eau prise, le vaisseau faisant craquer la glace bien-loin autour de lui. Enfin on aborda un autre banc, où l'on porta vîte l'ancre de toüei, & l'on s'y amarra jusques au soir.

Après le repas, pendant le premier quart, les glaces commencérent à se rompre avec un bruit si terrible, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Le vaisseau avoit le cap au courant qui charioit les glaçons, si-bien-qu'il fallut filer du cable pour se retirer. On compta plus de 400. gros bancs de glace, qui enfonçoient de dix brasses dans l'eau, & paroissoient de la hauteur de deux brasses au-dessus.

Ensuite on amarra le vaisseau à un autre banc, qui enfonçoit de six grandes brasses, & l'on y moüilla en croupiére. Dès-qu'on y fut établi on vit encore un autre banc peu éloigné de cet endroit

droit-là, dont le haut s'élevoit en pointe, tout-de-même que la pointe d'un clocher, & il touchoit le fond de la mer. On s'avança vers ce banc, & l'on trouva qu'il avoit vingt brasses de haut dans l'eau, & à-peu-près douze brasses au-dessus.

Le 11. d'Août on nagea encore vers un autre banc, qui avoit dix-huit brasses de profondeur, & [illegible] brasses au-dessus de l'eau.

Le 12. on s'avança vers la côte, de-peur-que le navire ne fût emporté par les glaces, & afin-qu'à tous égards il fût plus en seureté ; parce-que les plus gros bancs ne pouvoient l'aprocher, étant seulement sur quatre ou cinq brasses d'eau. Il y avoit en ce lieu-là une grande chute d'eaux qui descendoient des montagnes. Le vaisseau fut encore amarré à un banc de glace, & l'on nomma cet endroit le Petit cap des Glaces.

Le 13. du même mois d'Août, on vit dès le matin un ours, qui venoit de la pointe orientale vers le navire. Un matelot lui cassa une jambe d'un coup de mousquet, & cependant il ne laissa pas de s'en retourner & de grimper contre une montagne. Plusieurs gens de l'équipage descendirent, & l'aiant suivi ils le tuérent & l'écorchérent.

Le 15. Barentsz vint sous l'isle d'Orange, où son vaisseau se trouva pris dans les glaces, proche d'un gros banc, avec danger

danger de faire naufrage. Mais il se dégagea en s'aprochant de terre, quoi-qu'avec beaucoup de peine ; & dès-qu'il s'y fut amarré le vent tourna au Sud-est, ce qui fut cause qu'il changea de moüillage.

Pendant que tout l'équipage s'ocupoit à faire ce changement, le grand bruit qui se faisoit réveilla un ours qui dormoit-là tout-proche. Aussi-tôt il courut au vaisseau & obligea tous les travailleurs à quitter leur ouvrage, pour penser à se défendre. L'ours reçut un coup de mousquet dans le corps, & s'enfuit ainsi blessé vers l'autre côté de l'isle, où il se mit sur un banc de glace. On le suivit, & voiant la chaloupe nager à lui, il se jetta encore dans l'eau & voulut passer dans l'isle. On lui coupa le passage, & on lui donna un coup de hache sur la tête qui lui fit une blessure. On voulut redoubler le coup, mais chaque fois qu'on levoit la hache il plongeoit dans l'eau & évitoit adroitement les coups, si-bien qu'on eut beaucoup de peine à le tuer.

Le 16. il y eut dix hommes qui se mirent dans l'yacht, & nagérent vers la Nouvelle Zemble. Ils tirérent la scute sur les plus hautes glaces, qui faisoient comme une petite montagne, & prirent hauteur, pour savoir où le continent leur demeuroit alors. Ils trouvérent qu'il leur demeuroit au Sud-sud-est, & ensuite encore au Sud. Cela leur fit estimer mal-à-propos, que ce continent s'éten-

 doit

doit vers le Sud. Dans ce même tems-là ils virent les eaux ouvertes au Sud-est, & crûrent que le succès de leur voiage étoit comme assuré; de-sorte qu'ils avoient une impatience extrême de porter ces bonnes nouvelles à Barentsz.

Le 18. on apareilla & l'on voulut mettre à voile, mais on le fit en vain, car après avoir navigé avec beaucoup de difficulté il falut revenir au lieu d'où l'on étoit parti.

Le 19. ils doublérent le cap de Desir; & conçurent de nouvelles espérances de pouvoir naviger. Cependant ils donnérent encore dans les glaces; & furent contrains de reculer. Le 21. ils entrérent assez avant dans le port des Glaces, & y demeurérent à l'ancre pendant la nuit. Le lendemain matin ils se retirérent, & allérent amarrer leur bâtiment à un banc de glace sur lequel ils montérent, & dont ils admirérent la figure, comme une chose très-singuliére.

Ce banc étoit couvert de terre sur le haut, & on y trouva près de quarante œufs. La couleur n'en étoit pas non-plus comme la glace; elle étoit d'un bleu-céleste. Ceux qui étoient-là raisonnérent beaucoup sur cet objet. Les uns disoient que c'étoit en éfet de la glace, & les autres soutenoient que c'étoit une terre gelée. Quoi-qu'il en fût ce banc étoit extrêmement haut; il avoit environ dix-huit brasses sous l'eau, & dix brasses au-dessus.

Le

Le 25. d'Août, sur les trois heures après midi, la marée recommença à charier les glaçons; & ils crurent naviger par le Sud de la Nouvelle Zemble vers l'Oueſt du Weigats. Car comme ils avoient paſſé la Nouvelle Zemble, & qu'ils ne trouvoient aucun paſſage ouvert, ils n'avoient plus d'eſpérance de pouvoir aller plus loin, & ils ſe diſpoſoient à s'en retourner en Hollande, lors-qu'étant venus à la baie des Courans ils furent arrêtez par la glace, qui y étoit ſi forte qu'ils furent obligez de reculer.

Le 26. étant entrez dans le port des Glaces, ils y demeurérent pris dans les glaçons qui flotoient de toutes parts, & qui rouloient avec beaucoup de force, deſorte qu'il n'y eut pas moien de s'en tirer. Ils penſérent même perdre trois hommes, qui s'étoient mis ſur des glaçons pour tâcher de faire des ouvertures. Mais comme par bonheur pour ces trois hommes le vaiſſeau reculoit, & que les glaçons charioient du même côté où le vaiſſeau étoit pouſſé; & qu'ils étoient eux-mêmes ſouples & vigoureux, chacun d'entre eux prit ſi-bien la houpée, que l'un attrapa le couët, l'autre l'écoute, & le troiſiéme le balant du grand bras qui pendoit hors le bord, vers l'arriére; & [illegible]s trois comme par miracle, tant il étoit vraiſemblable que les glaçons devoient les emporter.

Le soir du même jour ils vinrent à l'Ouëst du port des Glaces, où ils furent contrains d'hiverner, & où ils soufrirent beaucoup, tant du froid, que par défaut de choses qui leur auroient été nécessaires, sans parler du chagrin qu'ils avoient. Le 27. les glaçons flotérent autour du vaisseau, & comme il faisoit beau tems, une partie de l'équipage descendit à terre, & y fut assez avant, pendant-que le vent qui tourna au Sud-est, & qui avoit assez de force, détachant encore plus de glaçons, les poussoit vers l'avant du vaisseau, & le faisoit tellement tanquer & en même tems culer de l'arriére, qu'il sembloit toucher le fond de l'un & l'autre de ses bouts.

Dans ce péril, qui n'étoit pas médiocre, on mit la chaloupe à la mer, pour se sauver en cas de besoin. On mit aussi un pavillon pour signal à ceux qui étoient à terre, de retourner à bord, & à la vuë de ce pavillon ils firent diligence pour s'y rendre, quoi-qu'ils crussent que le bâtiment fût déja ouvert.

Le 28. Les glaçons s'étant un peu écartez, le navire se remit en son assiette : mais avant-qu'il s'y fût tout-à-fait remis Barentsz étoit allé avec l'autre Pilote pour visiter la prouë. Pendant-qu'ils y étoient ocupez, & qu'ils étoient sur les genoux & sur les coudes pour mesurer le vaisseau, s'ouvrit par le haut : & en s'ouvrant il craqua si fort qu'ils crurent périr

...r. Le 29. lors qu'il fut tout-à-fait ...ns son estive, on fit des préparatifs, a... des pinces de fer & d'autres instru...ens, pour rompre & séparer les gla...ns qui étoient entassez les uns sur les ...utres ; sans en pouvoir jamais venir à bout ; si-bien qu'il n'y eut plus d'espérance de se dégager & d'avoir la navigation libre.

Le 30. Les glaçons recommencérent à s'amonceler de plus en plus les uns sur les autres, autour du vaisseau, à quoi contribuoit beaucoup un vent frais, & la nége qui tomboit à gros flocons, & qui haussoit encore ces dangereux remparts qui l'environnoient. Tout craquoit horriblement & dans le navire & tout-autour, & l'on craignoit de le voir crever & se séparer en diverses piéces.

Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassez sous le vaisseau, du côté d'où venoit le courant, que de l'autre, il avoit demeuré d'abord fort panché ; mais enfin ils s'amoncelérent tout-de-même de l'autre côté, & par ce moien le bâtiment se retrouva droit & monté sur ces bancs de glace, comme si on l'y eût élevé exprès avec des vérins, ou avec d'autres machines.

Le 31. il revint encore des glaçons passer sur les autres à l'avant, qui élevé... toute la prouë, en-sorte que l'étrave étoit montée de quatre ou cinq piés plus haut que le reste du bâtiment, &

que l'arriére étoit enfoncé entre les glaces comme dans un creux. On espéroit que cet incident pourroit servir à conserver le gouvernail; & que les glaçons ne viendroient plus le heurter; mais cela n'empêcha pas qu'il ne rompît aussi-bien que sa barre. Cependant si cela n'avoit pu sauver le gouvernail, il y a toute aparence que ce fut ce qui contribüa le plus à sauver le corps du vaisseau. Car si l'arcasse eût été exposée aux glaçons qui flotoient sans cesse, comme l'étoit la proüe, ils auroient enlevé tout le bâtiment & l'auroient à la fin fait renverser, ou même il auroit pu couler bas d'eau; & c'est ce qu'on apréhendoit beaucoup.

Dans cette crainte on avoit déja mis le canot & la chaloupe sur la glace, pour s'y retirer, & l'on avoit été quatre heures dans l'atente de ce qui en arriveveroit, lors que les glaces se séparérent & furent emportées par le courant. Chacun regarda ce nouvel incident comme un salut que Dieu leur envoioit, & l'on travailla de toute sa force au radoub du gouvernail & de la barre. Ensuite il fut jugé à propos de le démonter, afin-que si l'on étoit encore assiégé par les glaçons, il ne courût plus de risque.

Le 1. de Septembre, les glaçons recommencérent à s'entasser, ensorte qu'ils élevérent de deux piés tout le corps du vaisseau, qui cependant demeura encore en son entier. Après midi on fit les pré-

[...]tifs nécessaires pour traîner à terre le [...]no[...] & la chaloupe. Le 2. le vaisseau [...]encore élevé p[...]r de nouveaux glaçons, [...]i le firent si terriblement craquer, & [...]ême ouvrir en divers endroits, que [...]nobstant le mauvais tems on résolut de tirer le canot à terre avec treize tonneaux de biscuit, & deux petits tonneaux de vin.

Le 3. le vaisseau fut assiégé par de nouveaux glaçons, qui vinrent se joindre à ceux qui l'environnoient déja, & qui le tenoient si serré. Alors le safran qui étoit à l'étambord se sépara; mais le doublage demeura encore. Le cable qui étoit moüillé au vent se rompit aussi, de même qu'un cable neuf qu'on avoit amarré à la glace, de-sorte qu'il y avoit lieu de s'étonner que le corps du bâtiment demeurât en son entier, vu la violence, la quantité & la grandeur des glaçons, dont on en voioit floter qui étoient aussi hauts que les montagnes à sel que l'on voit en Espagne, & qui n'étoient qu'à une portée de fusil du navire.

Le 5. après souper, les glaçons pressérent tellement le vaisseau qu'il demeura tout-panché sur un côté, & soufrit beaucoup, quoi-que toujours sans se séparer. Néanmoins comme on ne croioit pas qu'il pût résister plus longtems, on alla [...]rter à terre une vieille voile de miséne, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets, & d'autres armes, pour fai-

re une tente proche du lieu où étoit le canot. On y porta aussi encore du biscuit & du vin, avec des instrumens de Charpentier, pour radouber la chaloupe, s'il en étoit besoin. D'ailleurs il y avoit si peu d'eau autour du navire, qu'on n'en pouvoit à la fois puiser le plein seilleau.

Le 7. cinq matelots étant allez à terre, il y en eut deux qui retournérent à bord, & les trois autres marchérent jusqu'à deux lieuës dans le païs, où ils virent une riviére d'eau douce, & quantité de bois qui en flotant étoit venu sur ses bords. Ils y virent aussi des traces de rennes & d'élans, au-moins autant qu'ils les purent remarquer aux fentes des piés, & à la différente grandeur de ces vestiges, telles qu'elles paroissoient imprimées sur la terre.

La nuit du 9. il vint deux ours tout proche du vaisseau, qu'on fit fuir par le bruit des trompettes & des coups qu'on leur tira, quoi-qu'il n'y en eût aucun qui portât, à-cause de la brune. Le 11. le tems étant calme, huit matelots bien-armez s'en allérent à terre, afin de voir si les trois autres qui y avoient déja été, avoient bien observé toutes choses, & s'ils ne s'étoient point trompez dans le raport qu'ils avoient fait touchant le bois qui étoit sur le bord de la riviére. ... après avoir été pris diverses fois dans les glaces, & s'en être retirez, ils se trou-

[illegible] cette fois serrez d'une telle maniére, qu'ils voioient bien qu'étant en Automne, & aprochant de l'Hiver, il n'y avoit plus lieu d'espérer de se dégager. Ainsi se préparant à passer-là l'Hiver, ils avoient tenu conseil tous ensemble sur ce qu'il y avoit à faire, en atendant ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner à leur égard.

La résolution fut donc prise de se munir contre le froid, & contre les insultes des bêtes sauvages; & de bâtir une hute pour cet éfet. L'ocasion fut favorable pour éxécuter ce dessein. On trouva sur le rivage jusqu'à des arbres entiers avec les racines, qui y avoient été amenez soit de Tartarie, ou de Moscovie, car il n'y en avoit aucun sur le lieu; de-sorte qu'on vit que les trois premiers matelots avoient fait un fidèle raport. Ce commencement de bonheur leur fit espérer que le Ciel leur acorderoit de plus grandes faveurs dans la suite, & que puisqu'il leur fournissoit les moiens de se bâtir une retraite, & de se chaufer; & ne pas périr de froid, ainsi qu'il auroit été inévitable sans ce secours, il leur faciliteroit aussi les moiens de s'en retourner dans leur Patrie.

Le 15. du même mois de Septembre, au matin, celui qui faisoit la sentinelle, vit trois ours, dont il y en eut un qui demeura derriére un banc de glace, & les autres s'avancérent vers le vaisseau. Com-

me les gens de l'équipage se mettoient en état de tirer, un des ours alla porter sa tête dans une baile où l'on avoit mis la viande tremper assez loin du navire parce-qu'il n'y avoit pas d'eau dans l'endroit où il étoit. Au même instant l'ours reçut un coup de mousquet dans la tête, qui le fit tomber mort.

L'autre ours demeura comme tout-étonné; il regarda fixement son compagnon étendu sur la place, & ne lui voiant plus faire aucun mouvement, il le flaira, & enfin s'en alla. On le suivit de vuë, & comme on le vit revenir, & qu'il s'éleva sur ses pattes de derriére pour se jetter sur les matelots, on lui tira un coup dans le ventre, qui le fit retomber sur les piés; & alors il s'enfuït en faisant de grands cris. On ouvrit l'ours mort, & lui aiant arraché les entrailles, on le mit sur ses quatre jambes, afin de voir s'il pourroit geler assez pour l'emmener en Hollande dans cette posture, si l'on avoit le bonheur de dégager le vaisseau.

Enfin on commença l'ouvrage du bâtiment d'une hute, par préparer un traîneau pour voiturer le bois. Dans ce même tems toute la mer gela de deux doigts d'épaisseur. Le 16. on amena quatre soliveaux d'une lieuë de loin, en marchant toujours sur la glace, ou sur la neige. Cette nuit-là il gela encore de l'épaisseur de deux doigts. Le 17. il par-

treize hommes pour aller chercher du bois, & il y en eut dix qui le voiturent, pendant que les trois autres le coupoient. Le 21. la gelée se renforça tellement qu'il fallut transporter la cuisine au fond de cale, parce-que tout y geloit.

Le 23. le Charpentier mourut, & le 24. on l'enterra dans une fente de montagne, proche d'une chute d'eaux, parce que la terre étoit si gelée qu'on ne pouvoit faire de fosse. Le 25. on posa les soliveaux, & l'édifice commença à prendre sa forme. Le 26. le vent vint se ranger à l'Ouëst & la mer fut ouverte, mais le vaisseau n'étant pas dégagé, les gens de l'équipage ne virent presque qu'avec chagrin cet adoucissement de tems.

Tout l'équipage ne consistoit plus alors qu'en seize hommes, dont il y en avoit souvent quelqu'un malade. Le 27. il gela si-fort, que lors-qu'en travaillant quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, ainsi que font souvent les ouvriers, il en emportoit la peau quand on le retiroit, & le sang y venoit. Enfin la rigueur du froid étoit si grande, qu'il n'y avoit que l'extrême desir de se sauver la vie qui pût leur faire suporter la peine de leur travail.

Le 29. le vent fut Est, & Est-sud-est, & il negea tellement toute la nuit qui précéda ce jour-là, & tout le jour, que la

la hauteur des néges empêcha qu'on ne pût aller querir du bois. On fit un grand feu le long du bâtiment pour dégeler la terre, & l'élever autour comme un rempart, afin de le mieux clorre; mais ce fut en vain, car la terre étoit gelée si-fort & si-avant qu'elle ne put se ramollir, & si l'on eût voulu en venir à bout à quelque prix que c'eût été, on y eût consumé trop de bois.

Le 2. d'Octobre la hute fut en état, & l'on y planta un mai fait de nége gelée. Le 5. on vit la mer ouverte tant-que la vuë pouvoit s'étendre, sans-que les glaces où le vaisseau étoit pris, se fondissent, de-sorte qu'il sembloit qu'on en eût bâti un mur exprès, pour l'élever de deux ou trois piés, & l'on reconnut que cet endroit étoit gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire, à la hauteur de trois brasses & demie. Le même jour on dépeça la chambre de l'avant, & l'on prit les planches pour en couvrir la hute, en forme de toit à deux égouts, ce qui fut presque achevé dans le jour. Le 7. on dépeça la chambre de poupe, pour revêtir la hute tout-autour.

Le vent, qui avoit souflé avec violence la nuit du 7. au 8. continua tout le jour, & amena tant de nége, qu'il y eut beaucoup d'aparence que ceux qui se seroient exposez à sortir à l'air en auroient été étoufez. D'ailleurs il auroit été tout-a-fait impossible de marcher aussi-loin

la longueur d'un navire, & de souffrir la rigueur du froid, & l'incommodité de l'air, pendant ce tems-là.

Le 15. il y eut un peu d'adoucissement dans l'air, si-bien qu'on put sortir du vaisseau. Un des gens de l'équipage étant à terre rencontra un ours, qu'il n'aperçut que lors-qu'il fut auprès de lui. Il tourna visage, & s'enfuit de toute sa force vers le vaisseau, L'ours courut après lui, & arrivant à l'endroit où l'on avoit mis geler l'autre ours qui avoit éte tué un peu auparavant, & qui étoit tout envelopé de nége, hormis une de ses pattes qui étoit en l'air, celui-ci s'arrêta auprès; ce qui donna moien au matelot de gagner le vaisseau, & de sauver sa vie.

Comme il étoit tout-éfraïé en entrant dans le bâtiment, il ne lui fut pas possible de proférer aucune chose, finon, Un ours, Un ours. Les autres matelots étant montez au haut pour tirer sur l'ours, ne pouvoient presque rien apercevoir, à-cause de la fumée qu'ils avoient eue dans le vaisseau, pendant-qu'ils y avoient été enfermez; & qu'ils n'auroient jamais cru pouvoir suporter, quand il y auroit eu tous les biens du monde à gagner, s'il ne se fût agi de conserver leur vie, qu'ils eussent bien-tôt perdue par l'incroiable rigueur du froid, & par les incommoditez de la nége. L'ours n'atendit pas que leurs yeux fussent dégagez: il s'en alla sans qu'ils le vissent.

Le 11. ils portérent à terre le vin & les autres provisions, & le 12. la moitié de l'équipage s'en alla coucher dans la hute qu'ils avoient bâtie, où ils souf- rent un froid extrême, parce-qu'il n'y avoit point encore de lits dressez, & qu'ils avoient peu de couvertures. Ils ne pouvoient aussi faire du feu, la cheminée n'étant pas encore faite, & la fumée étant insuportable par ce défaut.

Le 13. trois matelots s'en allérent au vaisseau, & chargérent de la biére sur un traîneau pour l'emmener; mais comme ils partoient il se leva un vent si violent, il y eut un si grand orage, & il fit un froid si terrible, que non-seulement ils furent obligez de rentrer dans le navire, mais même de laisser leur biére dehors, sur le traîneau. Le lendemain ils trouvérent le fond d'un tonneau de biére joppe de Dantsig * tout crevé par la force de la gelée; & la biére qui en avoit voulu couler, étoit gelée & prise contre le fond, comme si c'eût été de la colle forte. Le tonneau fut mené dans la hute & mis debout. On fit dégeler la biére, car à-peine y en avoit-il un peu au milieu du vaisseau qui ne fût pas gelée; mais ce qui ne l'étoit pas aïant perdu le goût de biére, à-cause que toute la force s'y étoit retirée, n'é- toit

* Biére forte & médecinale, faite avec des gratecus d'églantier.

oit plus bon à boire ; & celle qu'on dé-
oit n'avoit plus que le goût de l'eau.
s'avisa de les remêler ensemble ; ce-
dant cela ne lui rendit point le goût
a vertu qu'elle auroit deu avoir.

La nuit du 16. il y eut un ours qui tâcha d'entrer dans le vaisseau ; mais comme vers la pointe du jour il entendit les voix des matelots qui parloient, il se retira. Le 18. après avoir tiré le biscuit du canot qu'ils avoient traîné à terre, ils en tirérent aussi le vin qui n'étoit pas encore fort gelé, quoi-qu'il y eût déja six semaines qu'il geloit extrémement.

Le 19. un autre ours voulut encore se jetter dans le vaisseau, où il n'étoit demeuré que deux hommes & un mousse qui en furent fort épouvantez. Les deux hommes se jettérent dans le fond de cale, & le garçon monta au haut des haubans de miséne. Cependant quelques matelots qui venoient de la hute s'étant avançez, l'ours s'en alla droit à eux dès-qu'il les vit ; mais il s'enfuït au premier coup de mousquet qu'ils lui tirérent.

Le 20. ils retournérent au vaisseau pour en enlever toute la biére : ils y trouvérent des tonneaux que la gelée avoit fait fendre, & plusieurs cercles de fer rompus sur ceux où étoit la biére joppe. Le 24. tout le reste de l'équipage, au nombre de huit personnes, se retira dans la maison, & il y en fallut conduire sur un traîneau un neuviême qui étoit malade. Ils

y tra-

y traînérent aussi avec une peine incroiable la chaloupe de leur vaisseau, & mirent le fond en-haut, afin de pouvoir s'en servir en tems & lieu.

Enfin voiant que le vaisseau étoit pris d'une maniére, qu'on ne devoit point espérer de le voir si-tôt dégagé, ils reportérent l'ancre de tout à bord, de-peur-qu'elle ne se perdit sous les néges; & afin-qu'ils pussent encore s'en servir l'Eté suivant, dans l'espérance qu'ils conservoient de trouver alors quelque ocasion favorable de s'en retourner dans leur païs.

Cependant le Soleil, dont la vuë étoit le seul bien & le seul plaisir qui leur restoit, commençant à les abandonner, ils firent toute la diligence possible, pour conduire sur leurs traîneaux le reste des victuailles qui étoient dans le vaisseau, & les agrès nécessaires pour équiper la chaloupe, afin de les porter dans leur hute. Le 25. du même mois d'Octobre, comme ils étoient ocupez à cet ouvrage, le maître, qui leva la vuë, vit trois ours derriére le vaisseau, qui s'avançoient vers les matelots. Il fit de grands cris pour les épouvanter. De leur côté les matelots jettérent leurs bretelles à terre, pour se mettre en état de défence. Par bonheur il se trouva deux halebardes sur le traîneau, dont le Maître en prit une, & Gerard de Veer prit l'autre. Les autres coururent au vaisseau, mais il y en eut un qui tomba dans une fente qui étoit

entre

…tre les glaces ; accident qui fit trembler …les autres, parce-qu'on crut que les …roient le dévorer. Au-lieu de cela ces …s féroces suivirent ceux qui couroient …aisseau ; pendant lequel tems le Maî- …avec de Veer & celui qui étoit tombé dans la fente, firent le tour du vaisseau, & y entrerent aussi par le côté opofé à celui où étoient les ours.

Ces farouches animaux voiant qu'ils étoient entrez, s'avancérent tout-furieux vers le bâtiment, où l'équipage, qui n'avoit pour toutes armes que les deux halesardes, sur lesquelles il ne pouvoit assez se confier, tâcha de les occuper en leur jettant à la tête des piéces de bois, & d'autres choses, après lesquelles ils couroient, chaque fois qu'on leur en jettoit, comme un chien court après la pierre qu'on lui lance. On envoia un des matelots à la cuisine pour battre un fusil & allumer du feu, & un autre pour chercher des piques. Plus le matelot se hâtoit & moins pouvoit-il faire du feu, si-bien qu'il n'y avoit pas moien de tirer. Cependant les ours revenoient toujours à l'assaut avec une égale furie. On leur jetta une halebarde qui aïant donné droit sur le musle du plus grand, il commença à faire retraite, & les autres qui étoient beaucoup moins grands, le suivirent lentement de loin, & laissérent l'équipage en liberté d'emmener leur traineau à leur hute.

Le 36. la plus grande partie de l'eau fut

fut ouverte proche de terre, mais les glaces demeurérent toujours autour du vaisseau. Le 27. on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir; on lui trouva presque le même goût que celui du lapin. Le même jour on fut ocupé à accomoder l'horloge, & à la monter. On prépara aussi une lampe pour brûler la nuit, & l'on se servit pour cela de la graisse d'un ours, qu'on fit fondre. Le 29. on aporta sur des traîneaux quantité de ces herbes & autres choses que la mer laisse sur ses bords, & l'on en garnit la voile qui entouroit la hute, afin que le froid y pénétrât moins au-travers des assemblages des planches, qui n'étoient qu'à joints quarrez, le mauvais tems n'aiant pas permis de les faire autrement.

Le 1. de Novembre, sur la brune, on vit lever la Lune à l'Est, & le Soleil monta encore assez haut sur l'horison pour être vu. Le 2. on le vit lever au Sud-sud-est, & coucher près du Sud-sud-ouëst; mais tout son globe ne parut pas sur l'horison: on ne le vit que dans l'horison même, & il y en eut une partie qui demeura cachée. Le même jour on tua un renard d'un coup de hache, & on le fit rôtir.

Le 3. le Soleil se leva au Sud-quart-de-Sud-est, un peu plus vers le Sud que vers le Sud-est; & se coucha au Sud-quart-de-sud-ouëst, aussi un peu plus vers le Sud; & l'on ne vit que le haut de son globe dans l'horison, quoi-que l'endroit

de la terre où l'on prit hauteur, fût auſſi haut que la hune du vaiſſeau qui étoit là proche. Le 4. on ne le vit plus, bienque le temps fût fort calme.

Dans ce tems-là le Chirurgien prit un tonneau, ou une pipe vuide, & y fit un bain, où ils ſe baignérent les uns après les autres, ce qui leur fit beaucoup de bien. Le même jour ils prirent un renard, cette ſorte d'animal venant ſe montrer alors, au-lieu que les ours s'étoient retirez auſſi-bien que le Soleil, & on ne les revit qu'au retour de cet aſtre.

Si le Soleil avoit quitté l'horiſon la Lune y étoit venuë prendre ſa place, y paroiſſant jour & nuit ſans ſe coucher, lors-qu'elle fut en ſon plus haut période. Le 6. fut un jour ſi ſombre qu'on ne put le diſtinguer de la nuit, d'autant-plus que l'horloge qui y auroit aidé, s'arrêta ; de-ſorte que ne préſumant pas qu'il fût jour, tous les gens demeurérent long-tems couchez ſans ſe lever que pour faire leurs néceſſités ; & quand ils ſe levérent, ils ne purent diſcerner ſi ce qu'ils voioient de lumiére étoit celle du jour, ou de la Lune. Il y eut même beaucoup de diſpute entre eux là-deſſus, mais enfin ils reconnurent qu'il étoit jour, & que c'étoit même le plus haut du jour.

Le 8. ils firent entre eux une diſtribution du pain qui leur reſtoit, & on régla les rations à quatre livres & cinq onces pour huit jours, au-lieu qu'aupa-

ravant

ravant pareille ration n'étoit que pour cinq ou six jours. Pour le poisson & la viande on ne jugea pas avoir encore besoin de les distribuer, mais pour le bruvage on en manquoit, & ce qu'il y avoit de biére étoit sans force & sans vertu. Le 11. ils accommodérent un cerceau avec un rets qu'ils firent de fil de carret, pour prendre des renards, en sorte que quand un renard se trouvoit dessous, il y demeuroit pris comme dans un trebuchet, & on pouvoit tirer le trebuchet & le renard dans la hute. Au même tems ils y prirent un renard.

Le 12. ils réglérent la distribution du vin à chacun deux petites tasses par jour, & d'ailleurs ils n'eurent plus pour boire que de l'eau de nége fonduë qu'ils prenoient dehors. Le 18. le Maître distribua à tous les gens une piéce de gros drap, pour s'en couvrir, où s'en servir de la maniére qu'ils voudroient contre le froid. Le 29. on fit l'ouverture du cofre aux linceuls, & on les distribua aussi pour faire des chemises, car la nécessité pressante leur faisoit chercher toutes sortes de moiens de soulager leurs personnes.

Le 20. que le tems étoit assez beau, ils lavérent leur linge, mais il ne fut guéres bien lavé, car dès-qu'on le tiroit de l'eau boüillante, & qu'on le vouloit tordre, il geloit. Il demeuroit même gelé auprès du feu par le côté qui étoit en-dehors, & il n'y avoit que le côté de la

chemi-

chemise qui regardoit le feu qui dégelât, de-sorte qu'il faloit replonger l'autre côté dans l'eau boüillante pour le faire dégeler.

Le 22. ils mangérent ensemble un grand fromage de Hollande, de dix-sept qu'ils avoient encore, & ils partagérent le reste, afin-que chacun usât de sa part à sa discrétion. Le 23. comme ils virent des renards qui venoient se montrer, ils firent des trapes de planches épaisses, qu'ils chargérent de pierres pour les rendre plus pesantes, & mirent des bouts d'éparres dans la terre, tout-autour de l'endroit où tomboient les planches, pour empêcher les renards de creuser & de se sauver ; & ils en prirent ainsi quelques-uns.

Le 24. il y en eut deux qui se baignérent, parce-qu'ils étoient incommodez ; & en sortant du bain le Chirurgien leur fit prendre un reméde purgatif dont ils se trouvérent bien. Les 26. 27, & 28. il tomba une si furieuse quantité de nége, qu'ils en demeurérent assiégez dans leur hute, sans en pouvoir sortir pour quelque nécessité que ce fût. Mais le 29. le tems s'étant éclairci, ils commencérent à creuser dans la nége avec des pelles, dégagérent une porte, & sortirent enfin dehors, en rampant par le trou qu'ils avoient fait. Ils trouvérent leurs trapes couvertes de nége, mais ils les dégagérent aussi, & prirent ce jour-là même un renard, aliment qui leur devenoit néces-

saire,

faire, par le défaut qu'ils en avoient, & parce-qu'il n'y avoit rien autre chose à trouver dans les néges, quand même ils auroient pu les remuer. Cette chasse leur fournissoit en même tems des peaux pour faire des bonnets propres à leur garantir la tête de la rigueur du Nord.

Le 1. de Décembre les néges boûchérent encore leur hute de toutes parts; ce qui causa une si terrible fumée lorsqu'on voulut faire du feu, qu'il falut qu'ils demeurassent couchez presque tout le jour, hormis le Cuisinier qui se leva enfin pour aprêter à manger. Le 2. ils se servirent de pierres qu'ils mirent chaufer, & ils se les donnérent tour-à-tour dans leurs lits, parce-que le froid & la fumée étant également insuportables, ils avoient peine à trouver des moiens de se garantir en même tems de l'un & de l'autre de ces fleaux.

Le 3. ils entendirent de leurs lits les glaces de la mer craquer avec un bruit si horrible, qu'ils crurent que les montagnes de glace qu'ils avoient vuës pendant l'Eté & qui leur avoient paru de la hauteur de tant de brasses, se détachoient & s'amonceloient les unes sur les autres.

Cependant comme il y avoit deux ou trois jours qu'on n'avoit fait autant de feu qu'à l'ordinaire, il gela si fort au-dedans de la hute, qu'il y avoit deux doigts de glace d'épais contre le plancher & contre les murailles; & il y en avoit même

dans

dans les lits où les gens étoient couchez. Ils préparérent alors l'empoulette ou sable de douze heures, & prirent soin de la bien entretenir, afin de se conserver la connoissance du tems ; car la gelée avoit suspendu le mouvement des cadrans, quoi-qu'on [illegible] eût augmenté les contrepoids.

Le [illegible] il fit une si grande froidure, que ne la pouvant plus suporter ils se regardoient tous languissamment & en pitié, comme croiant que le froid augmenteroit encore, & qu'il éteindroit leur vie. En éfet quelque grand feu qu'ils fissent ils ne pouvoient plus se réchaufer. Le vin sec de Serez, qui est fort-chaud, gela aussi alors, & il faloit le mettre dégeler aux jours de la distribution, qui s'en faisoit de deux jours en deux jours, où ils en avoient chacun une demie pinte à chaque fois ; & après cela ils n'avoient que de l'eau, bruvage peu propre pour l'état où ils étoient, & pour le froid qui les acabloit, & encore étoit-ce de l'eau de nége.

Le 7. fut un jour aussi fâcheux que les autres. Ce jour-là on tint conseil pour aviser aux moiens de résister au froid. Il fut résolu qu'on iroit querir au vaisseau le charbon de terre qui y étoit, parcequ'il est fort-ardent & qu'il dure longtems. Sur le soir ils firent un gros feu de ce charbon, qui les réchaufa merveilleusement ; mais ils ne pensoient pas

au

au retour, & aux dangereuses suites que ce plaisir pourroit avoir. Cette chaleur, qui leur avoit fait tant de bien, ils voulurent l'entretenir & la garder tant qu'il leur seroit possible, & pour cet éfet ils bouchérent exactement leurs fenêtres, & allérent se coucher, & fort-satisfaits de se coucher si chaudement, ce qui les rendant plus guais qu'à l'ordinaire, leur donna lieu de causer longtems ensemble après être couchez.

A la fin ils se trouvérent tous ataquez de vertiges & tournoiemens de tête, les uns plus & les autres moins, dequoi ils s'aperçurent par le moien d'un d'entre eux qui étant malade les pouvoit moins supporter & s'en plaignit. Ils se trouvérent tous en grande peine, parce-qu'ils ne pouvoient se soutenir. Il y en eut pourtant quelques-uns qui se trainérent jusqu'à la cheminée & à la porte, & les ouvrirent. Mais celui qui ouvrit la porte tomba en défaillance, & se laissa aller sur la nége. De Veer qui avoit la tête assez proche de la porte, aïant oui la chute, jetta du vinaigre au visasage de celui qui étoit tombé & le fit revenir.

Lors-que la porte fut ouverte, le froid qui leur avoit fait tant de mal, leur fit du bien, & les rétablit. Sans cela ils eussent indubitablement tous expiré dans la défaillance qui les auroit pris. Le Maître leur distribua à chacun un verre de

de vin, pour leur fortifier le cœur.

Les 9. 10. & 11. le tems fut beau & clair, & le ciel tout étoilé. Cependant le froid monta à un si haut point, que ceux qui ne l'ont point senti ne sauroient se l'imaginer. Le cuir des souliers gela dans les piés aussi dur que si c'eût été de la corne, si bien qu'il n'y eut plus moien de s'en servir. Ils se firent une espéce de chaussure, comme de larges pantoufles des dessus de peaux de mouton, qu'ils pouvoient chausser avec trois ou quatre paires de chaussons l'un sur l'autre, afin de se réchaufer les piés. Leurs habits mêmes étoient tout blancs de nége & de verglas. Quand ils demeuroient assez longtems dehors, les pustules & les élevures qu'ils avoient, ou qui leur venoient au visage & aux oreilles, y geloient.

Le 14. du même mois de Décembre, ils prirent hauteur, & se trouvérent être par les 76. degrès. Le 18. il y en eut sept d'entre eux qui allérent au vaisseau, afin de voir en quel état il étoit. L'eau avoit haussé d'un pouce en dix-huit jours qu'il n'avoient point visité le bâtiment; quoi-que ce ne fût pas proprement de l'eau, mais de la glace, parce-que l'eau geloit dès le moment qu'elle venoit à paroitre au-dessus des glaces. L'eau qui étoit venuë de Hollande dans des futailles, y étoit aussi tout-à-fait gelée.

Le 24. qui étoit la veille de Noël, ils dégagérent des néges leur hute, afin d'en

pouvoir sortir ; ouvrage qu'il leur falloit alors faire tous les jours. Quoi-qu'il ne fit point de jour on ne laissoit pas de voir assez loin ; & ils virent qu'il y avoit dans la mer beaucoup d'endroits qui étoient ouverts ; ce qui s'étoit fait sans-doute lors-qu'ils oioient ou les glaces craquer si-fort. Le jour de Noël fut fâcheux ; cependant on entendit des rénards autour de la hute, qu'on auroit bien voulu tenir, pour s'en servir dans le pressant besoin. Le feu ne sembloit plus alors avoir sa chaleur ordinaire, ou du-moins elle ne pouvoit passer jusques aux objets qui en étoient proches ; car il faloit brûler ses bas avant-que la chaleur se fit un peu sentir aux piés, & on n'auroit pas senti la brulure des bas, si l'odorat n'en eût point été frapé.

C'est ainsi que se passa la fin de l'année ; & ce fut au milieu de ces souffrances que ce qui restoit de l'équipage du vaisseau entra dans l'Année 1597. Le commencement de cette année ne leur fut pas moins rude que l'avoit été l'année précédente. Ils commencérent alors à diminuer encore les rations de vin qu'ils prenoient tous les deux jours, & comme il y en avoit qui craignoient que de longtems on ne pourroit partir de ce lieu-là, espérance dont ils se flatoient toujours, ils s'épargnoient cet aliment si nécessaire, afin de le faire plus durer & d'en avoir encore lors-qu'il en vien-

viendroit un besoin plus pressant.

Le 4. de Janvier, ils mirent sur leur cheminée une lance, avec un petit morceau de toile, afin de savoir dequel côté venoit le vent; mais pour l'aprendre ils firent bien d'y regarder en mettant le [illegible] sur un [illegible] après il fut gelé, & [illegible]int [illegible] roide qu'un bâton, sans pouvoir plus joüer, ni tourner.

Le 5. l'air s'étant un peu adouci, ils dégagérent [illegible] porte qui avoit été fermée [illegible] pendant quelques jours, & l'ouvrirent. Ils se servirent de l'ocasion pour donner ordre aux chôses qui leur étoient le plus nécessaires: Entr'autres ils fendirent du bois & le portérent dans la hute; afin de n'en pas manquer, s'il étoit possible.

Tout le jour s'étant ainsi passé en des éxercices pénibles, ils se ressouvinrent au soir que c'étoit le jour des Rois, & priérent le Maitre de leur permettre de prendre au-moins quelques heures de recréation, parmi tant de peines & de sujets de douleur. Ils ne vouloient y emploïer que le vin qu'ils avoient volontairement épargné, & peut-être deux livres de farine, qu'on avoit prises pour les détremper & en froter des gargousses, & dont ils firent une espéce de bignets cuits à l'huile; ragoût qui fut mangé d'aussi bon apétit qu'ils auroient pu manger les mets les plus délicats, s'ils avoient été chacun chez soi. Ils célé-

brérent même la fête dans toutes les formes, en tirant des billets, & le Canonier se trouva Roi de la Nouvelle Zemble, païs peut-être de plus de deux cents lieues de long, situé entre deux mers.

Le 10. de Janvier, ils trouvérent que l'eau avoit monté de prés d'un pié dans le vaisseau. Le 12. ils prirent la hauteur de l'Etoile nommée l'Oeil du taureau, & il leur sembla que la hauteur de cet astre, & de quelques autres encore qu'ils avoient observez, & celle du Soleil s'acordoient fort-bien, & qu'ils étoient par les 76. degrès, mais plutôt plus haut que plus bas.

Le 13. le tems fut clair & calme, & l'on s'aperçut que la lumiére du jour commençoit à croître, car en jettant une boule on la voioit courir, ce qu'on ne pouvoit voir auparavant. Depuis ce jour-là ils sortirent tous les jours, & allérent s'éxercer à marcher, courir, jetter, afin de se dégourdir les membres. Ils remarquérent aussi bien-tôt de la rougeur en l'air, ce qui leur fut comme une Aurore avant-couriére du Soleil. L'air se trouva en même tems moins froid sur jour, si-bien que lors-qu'il y avoit un bon feu dans la hute, il tomboit du plancher & des cloisons de gros morceaux de glace qui dégeloient dans les lits, ce qui n'étoit point arrivé auparavant quelque grand feu qu'ils eussent fait : mais de nuit

nuit il geloit toujours également fort.

Le 18. comme le bois de chaufage diminuoit beaucoup, ils se servirent encore de charbons de terre, avec la précaution de ne point fermer la cheminée, ce qui fit qu'ils ne s'en trouvérent plus incommodez. Néanmoins ils jugérent à propos de les épargner, aussi-bien que le bois, & encore plus, parce-qu'ils espéroient se rembarquer sur leur petit bâtiment sans couverte, où ils auroient grand besoin de charbon. Il falut tout-de-même diminuer les rations du biscuit, tant à-cause de la consommation déja faite, que parce-que les tonneaux ne se trouvoient pas être tout-à-fait du poids qu'ils devoient. D'un autre côté la chasse des renards n'étoit plus si abondante qu'au-paravant, & cette retraite des renards avoit encore cela de fâcheux, que c'étoit un avertissement du retour prochain des ours, qui en éfet parurent bien-tôt après.

Le 24. de Janvier fut un jour clair & beau. Jaques de Heemskerk, Gerard de Veer & un autre en prirent ocasion d'aller se promener sur le rivage méridional de la Nouvelle Zemble. De Veer, lorsqu'on y pensoit le moins, aperçut un côté du globe du Soleil. Pleins de joie, ils retournérent tous trois promtement sur leurs pas porter cette agréable nouvelle à Barentsz & aux autres. Barentsz, Pilote expérimenté n'en vouloit

rien croire, parce-que selon toutes les supputations il s'en falloit encore quinze jours que le Soleil ne pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenoient qu'ils l'avoient vû, & cette contestation donna lieu à des gageures.

Le 25. & le 26. [illegible] un brouillard [illegible] grand qu'on ne se pouvoit voir; de [illegible] que ceux qui avoient gagé que le Soleil ne paroissoit point encore, croioient avoir déja gagné. Mais le 27. le tems s'étant éclairci, toute la compagnie [illegible]semble vit l'astre du jour, en toute sa sphére, sur l'horison, d'où il fut aisé de conclure qu'on en avoit vu une partie dès le 24. du mois.

Néammoins comme cette découverte est oposée au sentiment de tous les Ecrivains, tant anciens que modernes, & qu'on peut prétendre qu'elle est contre le cours de la nature, & qu'elle détruit la rondeur qu'on donne aux cieux & à la terre, ils crurent qu'il y auroit des gens qui seroient persuadez qu'ils s'étoient trompez: qu'on diroit qu'il y avoit si longtems qu'ils n'avoient vu le jour, qu'ils n'avoient pu faire un compte éxact du nombre des jours: qu'aparemment ils en avoient passé quelques-uns au lit & dans le sommeil, sans s'en être aperçus; & qu'enfin, par quelque accident que ce pût être, il faloit nécessairement qu'il y eût erreur dans leur calcul.

Mais

Mais pour eux qui ne doutoient nullement de ce qu'ils avoient vu, & qui ne vouloient pas donner lieu de croire qu'ils en doutassent, comme on pourroit faire s'ils parloient moins affirmativement, & qu'ils ne raportassent pas & les circonstances & les raisons, ils ont écrit toutes choses en détail pour faire connoître que leur compte a été exact. Ils virent donc pour la premiére fois le Soleil dans le Signe du Verseau par les cinq degrés 25. minutes, & il auroit fallu que, selon leur premiére estime, il eût été par les 16. degrés 27. minutes, avant-que de pouvoir paroître par la hauteur des 76. degrés où ils se trouvoient.

Ces choses si opposées les unes aux autres leur causoient de l'étonnement, d'autant-plus qu'ils ne croioient pas possible qu'ils se fussent trompez dans le compte qu'ils avoient fait du tems. Ils avoient marqué jour pour jour, sans en laisser passer aucun, tout ce qui étoit arrivé. Ils avoient pris garde continuellement à leurs montres, & lors-qu'elles avoient été gelées ils avoient pris le poudrier de douze heures.

Leur ocupation fut alors de faire diverses réflexions, pour concilier ce qui paroissoit dans une si grande opposition, & démêler la vérité à l'égard du tems. Ils prirent les Ephémerides de Joseph Scala, imprimées à Venise, qui commençoient à 1589. jusqu'à

 1600.

1600. & ils y trouvérent que le 24 de Janvier, qui étoit le même jour que le Soleil leur avoit paru, la Lune & Jupiter étoient en conjonction à une heure après minuit, à l'égard de Venise.

Sur cette remarque ils furent atentifs à observer cette même nuit à quelle heure ces deux mêmes planettes feroient conjonction eu égard au lieu où ils étoient, & elles y furent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire environ six heures du matin. Dans cette observation ils virent qu'elles s'aprochoient quelquefois l'une de l'autre, jusques-à-ce que sur les six heures du matin elles se trouvérent justement l'une au-dessus de l'autre, toutes deux dans le signe du Taureau. Leur conjonction se trouva au compas justement Nord-quart-au-nord-est, & le Sud du compas, ou de la boussole, étoit Sud-sud-ouest où l'on avoit le véritable Sud, la Lune aïant alors huit jours; d'où il paroissoit que le Lune & le Soleil étoient à la distance de huit rumbs l'un de l'autre.

Cette différence donc entre le lieu où ils étoient & Venise, étoit de cinq heures en longitude, & cela posé on peut compter combien ils étoient plus à l'Est que n'est la ville de Venise, savoir cinq heures, chaque heure étant de quinze degrès, ce qui fait soixante & quinze degrès, d'où il est aisé de conclure qu'ils ne s'étoient pas mépris dans leur

cal-

calcul ; mais que par le moien de ces deux planettes ils avoient trouvé la véritable longitude ; car la ville de Venise est par les 37. degrès 25. minutes de longitude, & la déclinaison étant de 46. degrès 5. minutes il s'ensuit que [illegible] qui étoit dans la Nouvelle Zembe étoit par les 11[illegible]. degrès 25. minutes de longitude, & par les 76. degrès de latitude. Toutes lesquelles circonstances on raporte ici, pour faire voir qu'il n'y avoit point eu d'erreur dans le compte du tems.

Pour ce qui regarde la différence du tems, qui étoit d'environ quinze jours, qu'ils avoient vu le Soleil à la Nouvelle Zemble plutôt qu'il n'y devoit paroitre, on laisse aux Savans à se disputer là-dessus, & à s'en démêler comme ils pourront.

Le même jour 26. de Janvier, celui qui étoit malade dans la troupe, tomba dans une grande foiblesse, & fut fort mal jusques après minuit qu'il mourut. Le 27. on creusa une fosse dans la nége auprès de la hute pour l'enterrer, à quoi on n'eut pas peu de peine, à-cause du froid qui obligeoit les gens à travailler tour-à-tour. Enfin le creux aïant sept piés de profondeur ils y enterrérent le mort. Le 31. fut un fort beau jour, où l'on pouvoit jouïr de la clarté du Soleil avec plaisir.

Les premiers jours de Fèvrier, jusques

ques au 7. compris, furent mauvais & orageux, ce qui pensa leur faire perdre courage, d'autant-plus que dans l'espérance d'un plus beau tems ils n'avoient pas tant pris de soin qu'à l'ordinaire de faire provision de bois. La hute fut de nouveau environnée de hauts remparts de nége. Le broüillard fut plus épais qu'il n'avoit été au cœur de l'Hiver, & la nége tomboit aussi-fort qu'elle avoit jamais fait. Mais ils ne se donnérent plus la même peine qu'auparavant pour dégager leur porte chaque fois; & lors-qu'il leur survenoit quelque chose qui les obligeoit de sortir, ils passoient par la cheminée, & ceux qui n'y pouvoient passer étoient contraints de faire leurs nécessitez au-dedans.

Le 8. le tems commença à devenir plus beau. On vit le Soleil se lever au Sud-sud-est, & se coucher au Sud-sud-oüest, c'est-à-dire, eu égard au cadran de plomb qu'ils avoient fait près de leur hute, & posé au juste Midi de ce lieu-là, car d'ailleurs il y avoit une différence pour le moins de deux rumbs de leurs autres compas ordinaires.

Le 13. ils nétoïérent leurs trapes. Pendant-qu'ils y étoient ocupez on vit venir un grand ours droit à la hute, où ils se retirérent tous à grand' hâte. Quelqu'un l'aïant couché en joüe, le coup lui donna dans la poitrine, passa tout-au-travers du corps, & alla sortir par la queuë, ensorte que la bale devint aussi-

plate

place qu'un denier. L'ours aïant reçu le coup fit un grand saut, & s'éloigna encore de 20. à 30. piés de la hute, où il tomba. Ceux qui coururent à lui le trouvérent encore vivant, & il leva la tête comme pour regarder qui étoit celui qui l'avoit blessé.

Comme ils n'avoient déja que trop fait d'expériences de la force de ces animaux, ils n'en demeurérent pas là; ils lui tirérent deux autres coups de mousquet & le tuérent. Ils lui fendirent le ventre & en aïant tiré plus de cent livres de graisse & de lard, ils les firent fondre, & par ce moien ils eurent dequoi entretenir leur lampe toute les nuits, ce qui ne se faisoit plus depuis quelque tems, faute de matiére : mais alors ils eurent le plaisir d'avoir chacun une lampe allumée auprès de son lit, quand ils vouloient. La peau de l'ours avoit 9. piés de long, & 7. piés de large.

Le 21. il n'y eut plus-du-tout de bois pour se chaufer, & le tems fut fort-rude, aussi-bien à cause du vent & de la nége, que du froid. Il fallut donc ramasser ce qu'on put de bois & du dehors & du dedans, & prendre jusqu'aux bûchettes qui traînoient sous les piés. Le 22. il fit plus beau. On prépara un traîneau pour aller querir du bois, mais on le trouva couvert de tant de nége qu'il n'y eut pas moien de le dégager : ainsi l'on fut contraint d'aller bien-loin, d'où néammoins on n'en rapor-

ta que peu, & avec tant de travail qu'en s'en revenant chacun perdoit courage, tant la rigueur du froid étoit grande, la peine de traîner le bois fatiguante, & les forces des ouvriers épuisées par les travaux passez & par les incommodités de celui qu'ils faisoient alors. Mais enfin il falloit pourtant ou emmener du bois, ou périr de froid.

Lors-qu'ils aprochérent de la hute, ils virent les eaux ouvertes en divers endroits de la mer, ce qui leur donna la consolation, & réveilla en eux l'espérance d'un promt départ.

Le 28. ils allérent encore au nombre de dix querir un plein traîneau de bois, l'onziême de leur troupe ne pouvant plus leur aider, parce qu'il avoit perdu le gros doigt du pié par la rigueur du froid; & cette corvée ne leur fut pas moins pénible que l'autre l'avoit été.

Le 8. de Mars on ne vit plus de glaces du côté du Nord-est dans la mer, ce qui leur fit juger qu'il falloit qu'il y eût une vaste mer Nord-est à eux.

Le 9. ils purent encore voir plus loin, & virent toute la mer ouverte au Nord-est; mais du côté de la Tartarie il y avoit encore des glaces, d'où ils conclurent que la mer n'étoit pas large de ce côté-là; même lors-que le tems étoit tout-à-fait sérein ils s'imaginoient y découvrir les terres, & ils se montroient

les

[illegible]x autres, au Sud & au Sud-est de leur hute, une terre qu'ils croioient voir comme de petites montagnes, & de la même maniére que sont ordinairement les aspects, quand ils se présentent d'abord.

Le [illegible] il se leva un vent d'Est-nord-est [illegible], que la mer regela aussi-fort qu'elle eut jamais fait. Ce tems rude fit tomber dans des rechutes ceux qui [illegible] été malades & se portant [illegible] s'étoient un peu trop exposez pendant la douceur. Depuis ce jour-là le froid alla toujours en augmentant, & fut même encore plus grand & plus insuportable qu'il n'avoit été. Un contretems si peu atendu abatit tellement le cœur de toute la troupe qu'à-peine pouvoient-ils se consoler par l'espérance d'un promt dégel, que la saison sembloit leur promettre.

La nuit du 6. d'Avril, un ours vint à la hute. Quelques éforts qu'ils fissent pour le tuer à coups de mousquets & de fusils ils ne pouvoient bien adresser leurs coups à-cause du broüillard; & d'ailleurs la poudre étoit si humide qu'elle ne prenoit point feu, & qu'ils manquoient presque toujours leur coup. L'ours descendit par les degrès qui étoient dans la nége jusques à la porte, & tâcha d'entrer: mais le Maître s'étant mis derriére, la tint si-bien fermée que l'ours s'en retourna.

Cependant il revint deux heures après, &

& monta sur la hute, où il fit un si terrible bruit que tout le monde en étoit éfraié. Il s'avança vers la cheminée, & fit de si grands éforts pour la renverser, qu'on craignit qu'il n'en vint à bout. Il déchira la voile dont elle étoit entourée, & aiant fait un ravage extraordinaire enfin il s'en retourna.

Le 8. & le 9. le vent soufla du Sud-oüest, & les glaces disparurent; mais le 10. un vent véhément de Nord-est les ramena, & en remplit la mer, en amoncelant les glaçons les uns sur les autres, ensorte-qu'il y en avoit autour de la côte encore plus & de plus hauts monceaux qu'auparavant.

Cette rigueur du tems dura jusqu'au 15. qu'ils allérent visiter leur vaisseau. Ils le trouvérent au même état où il l'avoient laissé. En s'en retournant ils virent un ours qui venoit à eux. Ils se mirent aussi-tôt en état de défence, & l'ours se retira comme s'il eût compris le danger où il étoit. Ils s'avancérent jusqu'au lieu d'où ils l'avoient vu venir, afin de voir s'il n'y avoit point quelque fosse. Ils trouvérent un grand trou dans la nége, à-peu-près aussi-profond qu'un homme est haut, étroit par-devant, & fort-large par-derriére. Ils y enfoncérent leurs piques, & sentant qu'il n'y avoit rien, il y eut un homme de la compagnie qui voulut bien y entrer assez avant.

Après cela ils s'en allérent sur le rivage de la mer, d'où ils considérérent les monceaux

ceaux de glace qui la couvroient, & qui étoient diſpoſez preſque comme des maiſons d'une grande ville, entre-coupées de tours, de clochers, de baſtions & de remparts. Le 17. ils retournérent à leur vaiſſeau au nombre de ſept. Là ils virent que l'eau étoit ouverte, ce qui les engagea à monter ſur ces monceaux de glace, & à paſſer de l'un à l'autre le mieux qu'il leur fut poſſible, juſques à l'eau, dont il y avoit ſix ou ſept mois qu'ils n'avoient aproché. En y arrivant ils virent un petit oiſeau qui plongea, & ſe cacha, ce qui leur fit croire que l'eau étoit plus ouverte qu'elle n'avoit été juſques alors.

Le 18. ils prirent hauteur, & ſe trouvérent par les 75. degrés, 58. minutes. Le 1. de Mai ils firent cuire le reſte de leur viande, qui étoit auſſi-bonne qu'elle eût jamais été, au moins ils en jugérent ainſi, & elle leur parut telle en la mangeant. Elle avoit pourtant le defaut qu'étant cuite elle ne pouvoit plus ſe garder.

Le 2. de Mai, il ſe leva un grand vent de Sud-ouëſt, qui nétoïa la haute mer, & n'y laiſſa plus de glaçons. Alors chacun commença de parler d'embarquement, & de s'en retourner en Hollande, comme étant bien-las du ſéjour qu'ils faiſoient dans un lieu ſi deſagréable & ſi incommode. Le 3. tout le reſte des glaces fut emporté, hormis celles qui environnoient le vaiſſeau.

Cependant les meilleurs vivres & qui étoient le plus capables de donner de la force, comme la viande, le gruau, & autres, leur manquoient dans un tems où ils avoient besoin de se fortifier pour pouvoir suporter le travail qu'ils avoient à faire. Dans cette vuë le Maître distribua ce qui restoit encore de lard, & il s'en trouva pour trois semaines, à deux onces par jour pour chaque homme.

Le 4. cinq d'entre eux s'en allérent au vaisseau, qui étoit plus resserré entre les glaces qu'il n'avoit encore été, puis-qu'à la mi-mars il n'étoit qu'à 75. pas de l'eau ouverte, & il en étoit alors à 500 pas. Ce fut un grand sujet d'afliction pour eux, car ils ne prévoioient pas qu'on pût trainer la scute, ni la chaloupe à la mer. La nuit un ours étant venu à la porte de la hute se retira lors-qu'il entendit des voix & du bruit, ainsi que le remarqua un des matelots qui avoit monté sur la cheminée; si-bien qu'il sembloit que les ours commençoient à s'éfraïer, & qu'ils n'osoient plus ataquer les hommes avec tant de hardiesse.

Le 5. lors-que le Soleil étoit au plus bas, ils le virent assez haut au-dessus de la terre. Le 7. & le 8. il tomba de nouveau tant de nége qu'il fallut demeurer dans la hute, où quelques matelots proposérent de parler au Maître, & de lui remontrer qu'il étoit tems de partir de ce funeste lieu. Toutefois personne n'osoit l'entre-

[illegible]e, parce-qu'il s'étoit expliqué & avoit remis le depart vers la fin de Juin, où l'on pouvoit espérer que le vaisseau seroit dégagé des glaces, comme étant la plus belle saison de l'Eté. Le 9. tout l'équipage encore plus pressé du desir de s'en retourner, pria Barentsz de parler au Maître, & de lui persuader de s'embarquer; mais Barentsz les arrêta par ses remontrances, & les fit encore différer.

Le 15. Barentsz aïant été sollicité de nouveau, parla au Maître qui lui dit qu'on atendroit seulement la fin du mois courant, & que si le vaisseau n'étoit pas dégagé en ce tems-là, on feroit ses préparatifs pour mettre la scute & la chaloupe en état, & partir. Cette réponce réjouit les gens de l'équipage, mais le terme leur parut long, parce-qu'il falloit beaucoup de tems pour radouber ces petits bâtimens, & les équiper.

Le 20. & le 21. le vent soufla du Nord-est & ramena les glaces. Néammoins, avec le consentement du Maître, chacun commença à préparer ses hardes, & ce qu'il croioit avoir besoin en son particulier pour le voiage. Le 25. on prit hauteur après midi, & l'on se retrouva par les 76. degrès, comme on avoit fait autrefois. Les 26. & 27. le même vent de Nord-est souflant avec force fit venir encore plus de glaçons. L'équipage en aïant pris occasion de presser le Maître, il permit qu'on

qu'on commençât à travailler à l'équipement, & le lendemain il y en eut sept d'entre eux qui allérent au vaisseau & en aportérent tout ce qui étoit nécessaire, entr'autres la vieille miséne pour en faire des voiles, quelques manœuvres courantes, les paquets de cordages, & autres choses.

Le 29. dix hommes s'en allérent à la scute pour la tirer vers la hute, & lui donner le radoub. Elle étoit si enfoncée dans la nége qu'ils eurent bien de la peine à l'en dégager; mais ils ne purent la tirer à eux, à-cause de la foiblesse où ils étoient, ce qui leur donna un sensible déplaisir, parce-qu'ils craignirent alors de finir là leur vie. Le Maître les exhorta vivement à faire tous leurs éforts, leur disant qu'en éfet, à-moins que de vouloir se faire bourgeois de la Nouvelle Zemble, & y préparer bien-tôt sa sépulture, il falloit rétablir cette scute, & que l'espérance du retour en dépendoit: remontrance la plus forte & la plus touchante qui se pût jamais faire.

Mais que peut la force des paroles & des raisons contre une impuissance physique! Atténüez de longue-main, & déja fatiguez du travail, ils ne la purent continuer. Ils allérent prendre du repos, & l'aprés-diné ils retournérent essaier leurs forces. La chaloupe qui avoit le fond en-haut, fut enfin retournée sens-dessus-dessous, du côté de la hute, & l'on en commença le radoub. Pen-

Pendant qu'ils travailloient avec ardeur, ils virent un ours éfroïable qui venoit à eux. Ils rentrérent aussi-tôt dans la hute où ils l'atendirent dans toutes les trois portes avec des fusils, & un quatriême monta sur la cheminée avec un mousquet. L'ours marcha aussi fiérement vers eux qu'aucun autre eût fait auparavant, & s'aprocha jusqu'à la pente des degrès d'une des portes, où il n'étoit pas aperçu de l'homme qui y étoit en garde, & qui regardoit alors vers l'autre porte. Ceux qui étoient au-dedans voiant l'ours lui criérent de prendre garde à lui. Il tourna la tête & nonobstant la fraïeur où il se trouva, il lâcha son coup, qui aïant donné au-travers du corps de l'ours il s'enfuït.

Ce spectacle fut terrible pour ceux qui le virent, car lors-que cet homme aperçut l'ours cette bête féroce étoit déja presque sur lui; prête à le déchirer; & si l'amorce du fusil n'eût pas pris feu, ainsi qu'il arrive quelquefois, il n'y a pas de doute qu'il n'eût été devoré. Peut-être même que l'animal auroit entré dans la hute, où il auroit fait un étrange carnage.

Cependant le coup dont il étoit atteint ne lui permit pas de fuir bien-loin. Lorsqu'on vit qu'il s'arrêtoit, on courut à lui avec des armes, & quand on eut achevé de le tuer on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chiens marins, enco-

encore entiers, avec la peau & le poil, qui étoient des marques qu'ils ne venoient que d'être devorez.

Le 30. tous ceux qui étoient propres à travailler au radoub de la barque s'y emploiérent, & les autres raccomodérent les voiles, ou firent dans la hute d'autres choses nécessaires pour le depart. Un autre ours vint encore se montrer aux travailleurs de dehors qui le tuérent. Le dernier jour du mois, pendant qu'ils étoient au plus fort de leur ouvrage, il en revint un nouveau qui marcha hardiment vers eux. Il sembloit que ces animaux sentoient que la proie alloit leur échaper, & qu'ils vouloient l'en empêcher en revenant ainsi trois jours de suite.

Il fallut donc encore quitter l'ouvrage, & se retirer dans la loge. L'ours les suivit. Il fut reçu d'une salve de trois coups de fusil qui portérent tous, l'un de dessus la cheminée, & les deux autres de deux des portes. Cette mort leur coûta cher, car aïant coupé la bête en piéces, & en aïant fait cuire le foix, & mangé avec plaisir, ils en furent tous malades. Il y en eut trois, entr'autres, qui furent fort mal, & on crut qu'ils mourroient. Cependant ils en furent quittes pour faire peau neuve depuis la tête jusques aux piés. Leur rétablissement ne donna presque pas moins de joie au reste de la troupe qu'à eux-mêmes; car la perte de trois hommes

mes, les auroit peut-être mis hors d'état de travailler utilement à leur retour.

Le 3. de Juin, les forces leur étant revenuës, on reprit le radoub de la barque, qui se trouva en état après six jours de travail. Sur le soir il venta si-fort de l'Oüest que les eaux se rouvrirent, & l'on se disposa pour l'embarquement. Le 4. ils allérent au nombre de onze à la scute qui étoit au bord de la mer, sur les marques, & la traînérent jusqu'au vaisseau, ce travail leur étant alors plus facile qu'il n'avoit été lors-qu'ils furent contrains de le quitter, soit parce-que la nége n'étoit pas si dure, & que la scute couloit plus doucement dessus, soit qu'ils eussent plus de courage en voiant les eaux ouvertes, & qu'ils étoient sur le point de s'embarquer.

Ils laissérent là trois hommes pour donner le radoub à la scute, qui étoit proprement une petite barque à harang, ou buche, qui étoit aiguë à l'arriére. On lui coupa une partie de l'arriére, on y fit une petite arcasse, & l'on y ajoûta quelques bordages par les côtés, afin-que le bâtiment eût plus de creux, & qu'il pût mieux tenir la mer.

L'autre partie de l'équipage qui étoit à la hute, ne travailloit pas avec moins d'ardeur aux autres préparatifs du voiage. Ce même jour ils menérent deux traineaux chargez de vivres & d'autres choses, de

la

la hute au vaisseau qui étoit, à peu-prés, à moitié-chemin de la hute, à l'endroit où l'eau étoit ouverte, afin de n'avoir pas une si longue voiture à faire lors-qu'il faudroit s'embarquer. Le 6. ils tirérent encore deux traîneaux chargez de quelques vivres & de marchandises.

Après cela il survint une violente tempête du Sud-ouëst, acompagnée de nége & de grêle, & sur-tout de pluie, chose qu'il y avoit longtems qu'ils n'avoient vuë. Les Charpentiers furent obligez de quitter leur travail, & de se retirer avec les autres dans la hute, où il n'y avoit alors plus rien de sec; car ils en avoient ôté les planches, pour radouber les petits bâtimens, & il n'y avoit resté que la voile, qui ne la pouvoit garantir de l'eau. Le chemin qui étoit couvert de nége, commença aussi à dégeler, si-bien qu'il fallut quitter les souliers qui avoient été faits de chapeau, pour reprendre les souliers de cuir, en quelque état qu'ils fussent, & s'en servir le mieux qu'on pouvoit.

Le 7. ils empaquetérent les meilleures marchandises, & celles qu'ils choisirent pour remporter, & les envelopérent de prelarts, afin de les garantir de l'eau qui ne pouvoit manquer de sauter souvent dans un petit bâtiment sans couverte. Le 8. ils traînérent les paquets au vaisseau, & le même jour les Charpentiers achevérent

vérent de mettre la ſcute en état. Le même jour encore ils traînérent la chaloupe au vaiſſeau, & le 10. ils y firent quatre tours avec le traîneau chargé. Ils tirent le peu de vin qui leur reſtoit dans de petits vaiſſeaux, afin de le diſtribuer ſur les deux bâtimens, & auſſi afin-que ſi l'un demeuroit pris dans les glaces, ainſi-qu'ils prévoioient bien qu'il arriveroit, ils puſſent aiſément faire paſſer toutes choſes de l'un à l'autre bâtiment, ou les décharger ſur la glace pour les tranſporter.

Le 11. ils eurent un nouveau ſujet d'apréhenſion. Il fit une grande tempête qui venoit du Nord-nord-ouëſt, & ils jugérent qu'elle pouvoit avoir fait rompre le reſte des glaces qui étoient ſur les bords de la mer, & fait floter, ou peut-être briſer le vaiſſeau, où étoit alors tout ce qu'ils avoient de meilleur, tant de vivres que de marchandiſes; infortune qui auroit ſurpaſſé toutes les autres qu'ils avoient eſſuïées, & contre laquelle ils n'auroient pu tenir. Mais Dieu ne permit pas qu'ils fuſſent acablez d'un ſi rude coup.

Le 12. ils s'en allérent tous avec des haches, des béches, & tous les autres outils néceſſaires, pour aplanir un chemin par où l'on pût traîner les bâtimens à la mer. Le travail fut rude. Il fallut rompre les glaces, bécher, creuſer, jetter à côté, tranſporter, & eſſuïer une fati-

fatigue qui ne se peut exprimer. Encore se seroient-ils consolez s'ils eussent pu faire tout cela en patience. Mais ils furent interrompus par un grand vilain ours, maigre & décharné, qui venoit de la haute mer sur un glaçon, & qu'ils conjecturérent venir de Tartarie, parceque qu'ils l'avoient déja trouvé autrefois à vingt ou treize lieuës au large. Comme ils ne s'atendoient pas à une pareille avanture, il n'y avoit que le Chirurgien qui eût un mousquet, & de Veer fut obligé de laisser les autres, & de courir au vaisseau pour en aporter encore deux ou trois.

L'ours qui vit que de Veer s'étoit détaché du gros, courut aprés lui, & auroit pu l'atteindre si l'on n'eût promtement tiré pour le prévenir. Ce coup fit tourner tête à l'ours : il se présenta du côté où étoit la troupe, & le Chirurgien lui en lâcha un second qui le blessa. Il s'enfuit aussi-tôt ; mais les inégalités & les hauteurs des glaces l'empêchant de fuir aussi-vite qu'il auroit fait, il fut atteint de plusieurs autres coups, qui lui firent sauter les dents de la gueule, & dont il mourut.

Le 13. il fit beau tems. Le Maître & les Charpentiers allérent au vaisseau, où ils achevérent d'équiper la scute & la chaloupe, en sorte qu'il n'y avoit plus qu'à les mettre à l'eau. Aprés cela, voiant que les eaux étoient ouvertes, & qu'il

qu'il ventoit bon frais du Sud-oüëst, le Maître dit à Barentz, qui étoit malade depuis longtems, qu'il étoit d'avis qu'on s'embarquât. Cette proposition n'eut pas plutôt été communiquée aux gens de l'équipage qu'elle fut acceptée, & l'on se disposa à mettre les bâtimens à l'eau.

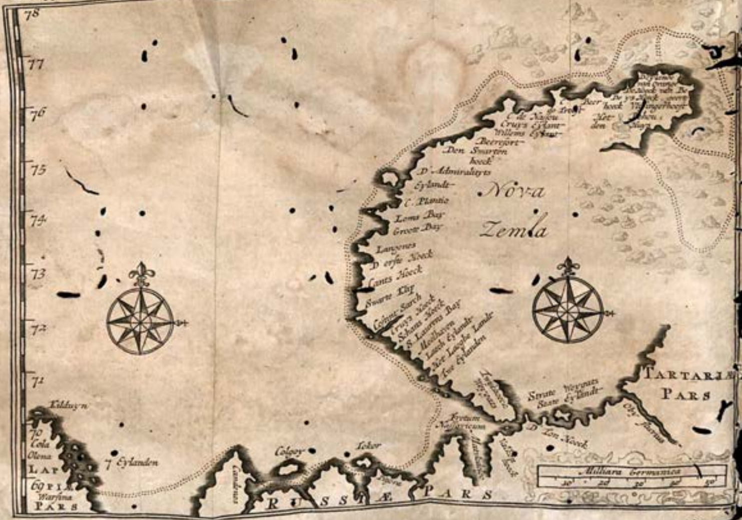
Barentsz écrivit alors un mémoire qui contenoit les circonstances de leur depart de Hollande, de leur voiage, de leur arrivée à la Nouvelle Zemble; du séjour qu'ils y avoient fait, & de leur retraite; & le mit dans une charge de mousquet, qu'il pendit à la cheminée, afin-que si quelqu'un abordoit en ce même lieu, il pût être instruit de ce qui leur étoit arrivè, pour en profiter; & savoir par quelle avanture on trouveroit là les restes d'une petite maison qui avoit été habitée pendant dix mois.

Outre cela, comme le voiage qu'ils alloient entreprendre avec deux petits bâtimens sans couverte, devoit les exposer à de grands dangers, le Maître crut devoir écrire deux lettres, qui furent signées de tout l'équipage, & mises chacune en un des bâtimens. Là il y avoit un récit de tout ce qu'ils avoient soufert en atendant que les eaux s'ouvrissent, & dans l'espérance qu'ils avoient euë qu'alors leur vaisseau seroit aussi dégagé des glaces. Qu'aïant été trompez dans cette espérance, & le navire aïant toujours demeuré pris, comme ils voioient que la

ſaiſon ſeroit bien-tôt paſſée, ils avoient été obligez de l'abandonner, & de s'exposer aux dangers d'un voiage qui les livroit à la merci des vagues & des vents. Qu'ils avoient jugé à-propos de dreſſer ce double mémoire, afin-que ſi leurs deux bâtimens venoient à s'écarter, ou qu'ils fuſſent ſéparez par la tempête, ou par quelque autre fortune de mer, ou que l'un des deux périt, on pût aprendre de l'autre comment les choſes s'étoient paſſées, & y trouver ce témoignage pour la confirmation de ce que diroient ceux qui ſeroient reſtez.

Ainſi après être convenus de toutes choſes, ils tirérent vers la mer les deux bâtimens, & onze traîneaux chargez de vivres, vin & marchandiſes, qu'ils prirent ſoin de placer le mieux qu'il fut poſſible pour leur conſervation, ſavoir ſix paquets de draps le laine fins; un cofre plein de toile, deux paquets de velours, deux petits cofres pleins d'argent, deux tonneaux de choſes ſervant à l'équipement, & des hardes de l'équipage, treize tonneaux de pain, un de fromage; un petit tonneau de lard, deux d'huile, ſix de vin, deux de vinaigre, & les habits des équipages. Tout cela paroiſſoit tant, lors-qu'on l'eut mis hors du vaiſſeau, qu'on auroit dit qu'il n'auroit pas été poſſible de le ranger dans le peu d'eſpace qu'il y avoit en deux bâtimens ſi petits.

Lors-


78
77
76
75
74
73
72
71
70
69
C. de Nassau
Cruys Eylant
Willems Eylant
Beerefort
Den Swarten hoeck
D' Admiralityts Eylandt
C. Plantio
Loms Bay
Groote Bay
Langenes
D erste Hoeck
Lants Hoeck
Swarte Klip
Crays Hoeck
S. Laurens Bay
Meelhaven
Lanck Eylandt
Tree Eylanden
Nova Zemla
Strate Weygats
Staten Eylandt
Fretum Nassovicum
D Zon Hoeck
Oby fluvius
Tartariæ Pars
Milliara Germanica
10 20 30 40 50
Kildwyn
Cola
Olena
Lap
Pia
Warsina
Pars
7 Eylanden
Colgoy
Iokor
Candenes
Russiæ Pars

Lors-que l'embarquement en fut fait, on mena auſſi à bord deux malades, Barentſz & un autre, qui furent diſtribuez ſur les deux bâtimens, que le Maître fit mettre ſur le fer l'un auprès de l'autre. Ce fut en ce tems-là qu'il fit ſigner les deux mémoires dont il a été fait mention.

Enfin le 14. de Juin 1597. à ſix heures du matin ils levérent l'ancre, & firent voiles de la Nouvelle Zemble, par un vent d'Oueſt. Ils vinrent ce jour-là juſqu'au cap des Iſles, où ils trouvérent encore beaucoup de glaces, & ils y demeurérent pris, ce qui ne les afligea pas médiocrement, dans l'apréhenſion qu'ils eurent d'y reſter. Quatre d'entre eux deſcendirent à terre pour reconnoître le païs, & ils firent tomber quatre oiſeaux des rochers à coups de pierre.

Le 15. les glaces s'étant un peu écartées, ils doublérent le cap de Fleſſingue, & vinrent juſqu'au cap de Deſir. Le 16 ils ſe trouvérent à l'iſle d'Orange, où ils allérent auſſi à terre, & y aiant fait du feu, de bois qui s'y rencontra, ils firent fondre de la nége, & en mirent l'eau dans de petits tonneaux pour en boire. Il y en eut trois d'entre eux qui paſſérent ſur la glace à une autre iſle où ils prirent trois oiſeaux. Mais en revenant, le Maître, qui étoit l'un des trois, tomba en un trou qui étoit dans la glace, où il courut riſque de périr, parce-qu'il

y avoit-là un courant fort rapide. On fit cuire les oiseaux pour les malades.

Après qu'ils eurent remis à la voile, & qu'ils furent arrivez au cap des glaces, les deux bâtimens se joignirent, & le Maître qui n'étoit pas à même bord que Barentsz, lui demanda comment il se portoit. Barentsz répondit qu'il se portoit mieux, & qu'il espéroit encore faire du chemin avant-que d'arriver à l'hotelerie. Il demanda aussi si l'on étoit au cap des Glaces, & de Veer lui aïant dit qu'oui, il souhaita qu'on l'élevât afin-qu'il pût voir ce cap encore une fois; dequoi il eut tout loisir, car ils y furent de nouveau pris dans les glaces, & les bâtimens s'en trouvérent tout-environnez.

Le matin du 17. les glaçons vinrent heurter contre ces deux petits bâtimens d'une maniére si éfroiable, que les cheveux en hérissoient dans la tête de ceux qui étoient dedans. Ils crurent toucher à leur derniére heure, ne pouvant ni arrêter le cours de ces masses flotantes, ni s'empêcher d'en être emmenez à la dérive. Ils se trouvérent même tous ensemble si serrez entre deux bancs de glace, qu'ils se firent les derniers adieux.

Enfin reprenant courage ils tâchérent de se raprocher des glaces fermes, pour y amarrer une corde, & y toüer les bâtimens, afin-qu'ils fussent moins exposez aux glaçons qui flotoient. Quand ils furent un peu raprochez, ce ne fut pas à qui

iroit

iroit amarrer la corde. Le péril étoit trop-grand. Cependant il falloit faire de néceſſité vertu, & que le fort de la balance emportât le foible. Dans cette extrémité de Veer, qui étoit le plus leger de tous, entreprit de porter la corde, & alla ſautant d'un glaçon ſur l'autre, juſques-à-ce qu'avec l'aide de Dieu il fût heureuſement arrivé ſur la glace ferme; & il atacha la corde autour d'une hauteur de glace.

Tous les autres ſortirent alors auſſi des bâtimens, & portérent avec eux les malades dans des linceuls ſur la glace, où ils mirent quelques autres choſes ſous eux, afin-qu'ils puſſent ſe repoſer. Enſuite ils débarquérent tout le reſte de ce qui étoit à bord, & tirant les bâtimens ſur la glace, ils ſe virent délivrez de la fraïeur d'une mort qui leur avoit paru preſque inévitable.

Le 18. ils donnérent le radoub à leurs bâtimens qui étoient fort incommodez de ce qu'ils avoient ſoufert. Ils calfatérent les coutures & les couvrirent de prelart, aïant heureuſement trouvé du bois pour faire fondre le goldron. Enſuite ils allérent à terre pour chercher des œufs, afin d'en donner aux malades qui en demandoient avec inſtance. Mais ils n'en purent trouver, & ne raportérent que quatre oiſeaux.

Le 19. ils demeurérent encore plus pris dans les glaces qu'auparavant, & ne

60831

virent de toutes parts plus rien d'ouvert, si-bien qu'ils crurent n'avoir prolongé leur vie que de quelques jours, à-moins que Dieu ne les délivrât par quelque nouveau miracle. Le 20. sur les neuf heures du matin, le Contre-maître vint à bord de la chaloupe, & dit que l'un des gens de l'équipage, nommé Nicolas Andrisz, paroissoit tirer à sa fin. Barentsz lui dit qu'il croioit bien aussi que la sienne n'étoit pas loin. Les gens de l'équipage qui voioient qu'à l'heure même Barentsz lisoit dans une carte que de Veer avoit faite des lieux qu'on avoit vus pendant le voiage, ne jugeoient point-du-tout qu'il en fût-là. Ils demeurérent assis & parlérent ensemble de diverses autres choses, jusques-à-ce que Barentsz mettant la carte à côté de lui, dit à de Veer, Donnez-moi à boire. Lors-qu'il eut bu il se trouva fort-mal : les yeux lui tournérent dans la tête, & il mourut si subitement qu'ils n'eurent pas le tems d'apeller le Maître qui étoit dans la scute. Nicolas Andrisz expira aussi incontinent après. Mais la mort de Barentsz afligea extrémement tout l'équipage, parce-qu'on avoit beaucoup de confiance en lui, & qu'il étoit fort expérimenté en l'art du pilotage & de la navigation.

Le 22. le vent aïant fraîchi du Sud-est, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Cependant il falloit traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, & après

les

les avoir mis à l'eau les tirer encore ſur d'autre glace, &, les y traîner plus de trente pas, avant que d'être dans un endroit dégagé & navigable. Après avoir fait ce travail, ils mirent à la voile entre quatre & cinq heures du matin, & à midi ils donnérent de nouveau dans les glaces : mais peu après elles ſe ſéparérent d'une maniére qu'il ſembloit que ce fût une écluſe qui s'ouvrît. Alors ils navigérent un peu le long de la côte, & puis tout-auſſi-tôt ils ſe retrouvérent pris, & quelques éforts qu'ils puſſent faire pour écarter les glaçons, ils n'en purent venir à bout. Enfin les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes ils continuérent à ranger la côte.

Le 23. ſur les neuf heures du matin, ils vinrent au cap de Trooſt, d'où ils ne purent s'éloigner à-cauſe des nouvelles glaces qui ſurvinrent. Le même jour ils prirent hauteur & ſe trouvérent par les 76. degrès 39. minutes. Il y avoit une aſſez belle lueur du Soleil ; mais il n'avoit pas aſſez de force pour fondre la nége, dequoi on auroit eu grand beſoin, pour avoir de l'eau à boire, car tout le monde étoit preſſé de la ſoif.

Le 24. ſur le midi on ſe dégagea des glaces à force de rames, & aïant pris le large on fit bonne route juſques au cap de Naſſau qu'on découvrit, & à la diſtance duquel on étoit à trois lieuës, ſelon l'eſtime. Trois matelots allérent à terre,

& aportérent un peu de bois qui leur servit à cuire une boüillie à l'eau qu'on apelle Matsommore, afin d'avoir un aliment chaud à se mettre dans l'estomac, dequoi ils avoient un très-grand besoin.

Le 25. & le 26. il s'éleva une grosse tempête du Sud, pendant laquelle l'endroit de la glace où tenoient les amarres des bâtimens se rompit & se sépara. Les bâtimens étant démarrez dérivérent au large, sans qu'on pût les ramener vers la glace ferme, & ils furent cent fois en danger de périr. Comme on vit qu'on ne poüvoit regagner terre à force de rames, on hissa la miséne & on porta vers la côte. Mais le mât de miséne de la scute rompit jusqu'à deux fois, de-sorte qu'on fut contraint, nonobstant la force du vent, de faire servir la grande voile. A-peine fut-elle hissée que le vent y donna de telle sorte, que si on ne l'eût promtement amenée, elle auroit fait couler à fond le bâtiment; car il puïsoit déja de toutes parts par le côté, & cet accident avec la violence de la tempête fit voir la mort comme certaine à ceux qui y furent exposez. Mais le tems n'étoit pas encore venu où le Ciel avoit marqué leur heure derniére. Il se leva subitement un vent de Nord-ouëst qui calma tout, & qui favorisa leur route vers la glace ferme, quoiqu'ils n'y parvinrent pas sans péril.

Lors-qu'ils y furent arrivez ils regardérent s'ils ne découvriroient point la

cha-

chaloupe, & n'en aïant aucune connoissance ils navigérent environ une lieuë le long des glaces, sans rien voir ; si-bien qu'ils commencérent à craindre que le bâtiment ne fût péri. Cependant il survint une grosse brume qui obligea l'équipage de de Veer de tirer un coup de mousquet, afin-qu'on leur répondit s'il étoit entendu. En éfet les autres y répondirent, & ce signal leur servit à se rejoindre.

Le 27. ils vinrent à une lieuë de la côte occidentale du cap de Nassau, où pendant qu'ils nageoient le long de la terre, ils virent sur les glaces plus de vaches de mer qu'ils n'y en avoient jamais vu, ou plutôt, ils y en virent une multitude innombrable. Ils virent aussi un gros d'oiseaux sur lequel aïant tiré à-la-fois deux coups de mousquets ils en tuérent douze. Le 28. ils débarquérent toute leur charge, & la mirent sur la glace ferme, où ils tirérent aussi les bâtimens, parce-que le vent qui venoit de la mer, poussoit les glaçons vers eux avec trop de violence.

Dès-qu'ils furent descendus sur la glace ils firent des tentes de leurs voiles, & se mirent dessous pour prendre du repos, aïant laissé un homme en sentinelle. Sur le minuit il vint trois ours vers les bâtimens. La sentinelle les découvrant s'écria, Trois Ours, Trois Ours. A ce bruit tout se réveilla, & l'on sortit de dessous les tentes avec des mousquets

chargez ſeulement de menu plomb, pour tuer des oiſeaux. Quoi-que cette dragée ne fit pas de grandes bleſſures aux ours, ils ne laiſſérent pas de reculer, & par ce moien ils donnérent le loiſir de recharger les mouſquets. On en tua un, & les deux autres s'enfuïrent.

Ils revinrent le lendemain, ſur les trois heures après midi, au lieu où l'ours mort étoit giſant, & l'un des deux autres l'aïant pris dans ſa gueule l'emporta aſſez loin ſur les plus raboteuſes glaces, où tous les deux ſe prirent à le manger. L'équipage qui voioit cela leur tira un coup de mouſquet, qui leur fit quitter priſe, & les fit fuïr. Quatre hommes étant allez ſur la place, trouvérent que dans le peu de tems qu'ils avoient eu, ils avoient déja demi dévoré le corps de leur camarade, dont voiant la grandeur on s'étonna de la force de l'ours qui l'avoit emporté par un chemin ſi difficile, puiſque ces quatre hommes eurent de la peine à en enlever la moitié qui reſtoit.

Le 30. le vent d'Oüeſt pouſſa encore les glaçons avec la même force vers l'Eſt. On vit de nouveau venir deux ours ſur un banc de glace flotant, qu'on crut être les mêmes qu'on avoit vus le jour précédent. Ils firent mine de vouloir ataquer les équipages, mais ils prirent une autre route. Sur les dix heures & demie du matin, il s'en préſenta encore un autre ſur

la

la glace ferme, qui se retira lors-qu'il entendit du bruit.

Le 1. de Juillet, à six heures du matin, qui étoit la pointe du jour, il en vint encore un sur les glaçons, qui se mit à la nage pour passer sur la glace ferme où étoient les équipages, & qui se retira au bruit de leurs voix. Sur les neuf heures, les bancs de glace qui venoient de la mer heurtérent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils firent séparer en diverses piéces celle où les équipages s'étoient retirez avec leurs petits bâtimens, & la firent floter. Cet accident fut terrible, car tous les paquets étoient sur la glace, & la plupart tombérent dans l'eau.

Il fallut alors chercher de nouvelles forces pour traîner la chaloupe, par-dessus les glaces jusque proche de terre, où ils espéroient être moins pressez par les glaçons. Mais après avoir tiré le bâtiment, lors-qu'ils voulurent aller querir les paquets, ils se trouvérent dans des périls aussi grands que tous ceux où ils avoient été; car pendant-qu'ils tâchoient de saisir un paquet, la glace rompoit entre-deux, ou-bien sous un autre paquet, & l'emportoit. Elle rompoit même sous les piés des gens à-mesure qu'ils marchoient, ensorte qu'ils ne savoient plus que faire, ni comment se sauver eux-mêmes.

Ce fut la même chose quand on vou-

lut pousser la scute, la glace rompit sous leurs pas, & la scute fut emportée avec les gens. Elle fut même brisée en quelques endroits, sur-tout en ceux qu'on avoit changez, ou reparez. Le mât fut rompu; le traversin du mât, & presque toute la scute fut mise en piéces. Il y avoit dedans encore un malade qu'on ne retira qu'avec un danger extrême de la vie pour ceux qui s'emploiérent à ce charitable ofice; car les glaçons surquoi il falloit se mettre, flotoient & heurtoient contre les autres glaçons, & le moindre coup qui auroit donné contre un bras ou une jambe, les auroit cassez.

Enfin après un tems considérable de peine & de travail, les glaçons s'écartérent un peu, & la violence de leur cours diminua. Alors ils retournérent à leur scute, & la tirérent encore sur la glace ferme auprès de la chaloupe, où elle fut un peu plus en sureté. Cette fatigue dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, tant que tout l'équipage en fut accablé. Ils perdirent ce jour-là deux tonneaux de biscuit, un cofre plein de toile, un tonneau plein de hardes & de choses servant à l'équipement des bâtimens, le cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un petit tonneau d'huile, un de vin, & des fromages.

Le 2. de Juillet, sur les quatre heures & demie après midi, le tems fut plus beau,

beau, & ſix hommes de l'équipage travaillérent au radoub de la ſcute, pendant-que ſix autres allérent à terre chercher du bois. Ils aportérent auſſi des pierres qu'on arrangea ſur la glace, pour ſervir de foïer, & y faire du feu, afin de faire fondre du goldron pour calfater la ſcute. Ils cherchérent en même tems une piéce de bois pour faire un mât, & en trouvérent. Il y avoit même du bois tout abatu, & des coins pour le fendre qu'ils emportérent, & qui étoient une marque qu'il étoit venu des hommes en ce lieu-là. La ſcute fut reparée ſur les deux heures après minuit, & enſuite ils firent rôtir des oiſeaux qu'ils avoient tuez, afin de manger & de reprendre leurs forces.

Le 3. on envoia deux hommes faire de l'eau. Ils retrouvérent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la ſcute, le cofre plein de toile, un chapeau ſorti du tonneau de hardes. Ils en emportérent leur charge, & quand ils furent de retour on y en envoia quatre autres qui tirérent tout le reſte de l'eau, & le mirent ſur la glace, où ils le reprirent quand ils firent voiles.

Le 4. fut un ſi beau jour qu'ils n'en avoient point vu de plus beau depuis qu'ils ſéjournoient ſur les côtes de la Nouvelle Zemble. Ils prirent cette ocaſion de relaver dans de l'eau de nége les piéces de velours qui avoient été mouillées d'eau ſalée, & de les rempaqueter. Le 5. Jean

Janſz de Harlem, parent de feu Nicolas Andriſz mourut auſſi. Le même jour les glaçons recommencérent à floter avec violence. Le 7. on tua treize oiſeaux, dont on fit feſtin le lendemain.

Le 9. les glaces continuérent à floter, & les eaux s'ouvrirent du côté de la terre. La glace ferme ſurquoi étoient les bâtimens & les équipages, commença auſſi à ſe ſéparer & à floter, ce qui les obligea de tirer les bâtimens à l'eau plus de trois cents-quarante pas; travail furieux, & qu'on n'auroit jamais fait s'il ne ſe fût agi de ſe conſerver la vie. Ils mirent à la voile ſur les ſept à huit heures du matin: mais à ſix heures du ſoir ils furent contrains de reporter à terre, & d'aller ſe remettre ſur la glace ferme, qui ne s'étoit point encore ſéparée en ce lieu-là.

Le 10. ils firent tous leurs éforts pour paſſer au-travers des glaçons, & nagérent toujours juſques-à-ce qu'ils ſe trouvérent entre deux grandes ſurfaces de glace, preſque comme des campagnes; mais qui ſe joignoient par un endroit. Il fallut alors décharger de nouveau les bâtimens, tranſporter leurs charges, & les traîner eux-mêmes ſur la glace juſques-à-ce qu'on eût retrouvé l'eau ouverte, ce qui ne fût qu'à plus de cent pas. Enſuite ils recommencérent à nager; mais cela ne dura pas longtems & ils furent contrains d'aller plus doucement pour

pour traverser dans un petit espace qui étoit entre deux autres campagnes de glace, qui n'étoient pourtant que deux prodigieux glaçons flotans, entre lesquels ils passérent avant-qu'ils se fussent tout-à-fait joints.

Quand ils furent hors de ce détroit le vent commença à forcer de l'Ouëst, & les prit par prouë, de-sorte qu'ils nagérent de toute leur force pour regagner la glace ferme, dont ils eurent beaucoup de peine à se raprocher. Ils y tirérent encore leurs bâtimens, & demeurérent là demi-morts de fatigue, & presque au desespoir de voir les prodigieuses difficultés qui se rencontroient.

Le 11. il vint de l'eau un grand ours fort-gras, qui s'avança droit à eux, & fut reçu avec trois mousquets [illegible] couchérent à la fois en jouë, & qui aïant tiré lors-qu'il ne fut plus qu'à environ trente pas, le tuérent tout-roide mort. La graisse toute-chaude qui sortoit de ses blessures, ressembloit à de l'huile sur l'eau où elle couloit. Quelques-uns se mirent sur un banc de glace qu'ils firent floter vers le cadavre, & lui aïant jetté une corde autour du cou l'entraînérent sur la glace, où ils lui arrachérent les dents; & lui aïant mesuré le corps ils lui trouvérent huit piés d'épaisseur.

Après cela trois hommes de l'équipage s'en allérent dans une Isle qui gisoit là devant eux, d'où ils découvrirent l'isle des

des Croix à l'Oueſt. Ils s'avancérent de ce côté-là, & traverſérent dans cette derniére iſle pour aller voir s'il n'y avoit point de marques qu'il y fût venu de nouveau des Ruſſiens. Mais ils ne virent rien qui leur pût donner le moindre ſoupçon qu'il y eût paſſé des gens depuis leur depart. Ils y prirent près de ſoixante & dix œufs de canards de montagne, & s'en retournérent joindre leur gros, après douze heures d'une abſence que le reſte de l'équipage, qui les atendoit, avoit trouvée fort longue, & qui leur avoit cauſé une grande inquiétude.

Ils raportérent que pour paſſer à l'iſle des Croix ils avoient quelquefois enfoncé juſques aux genoux, dans les eaux qui étoient ſur la glace, entre les deux iſles, & qu'ils avoient fait à-peu-près ſix lieuës d'allée & de venuë. Les autres furent étonnez de leur hardieſſe, & ſur-tout de ce qu'étant auſſi foibles qu'ils étoient tous, ils avoient entrepris de faire une courſe ſi fatiguante. Les œufs qu'ils avoient aportez furent un mets fort néceſſaire, & agréable pour eux tous, & parmi tant d'amertumes ils ne laiſſérent pas d'en faire un très-doux repas. Ils diſtribuérent auſſi alors ce qui reſtoit de vin, dont chacun eut trois mingles, ou ſix pintes.

Le 16. un ours vint de terre vers eux. D'abord ils ne purent reconnoître ſi c'étoit un ours, tant il éclatoit en blancheur,

& étoit semblable à la nége. Lors-qu'il se fut aproché on tira sur lui, & le coup aïant porté la bête s'enfuït. Le lendemain quelques-uns voulant aller dans l'isle voisine, pour reconnoître s'il y auroit quelque ouverture dans l'eau, trouvérent à moitié-chemin l'ours blessé, gisant sur un banc de glace. Dès-qu'il les entendit il prit la fuite, mais l'un d'entre eux lui aïant donné un grand coup d'une gaffe, dont le croc lui entra dans la peau, il le fit tomber sur le cul & sur ses deux pattes de derriére. Il voulut redoubler, & lui donner encore un autre coup, mais l'ours brisa en piéces le croc de la gaffe, si-bien que celui qui avoit lancé le coup tomba sur le cul à son tour. Les autres tirérent aussi-tôt sur l'ours, & le coup l'[illegible] fuïr, le matelot qui étoit [illegible] se releva, courut aprés lui avec le tronçon de sa gaffe, & lui en déchargea de grands coups sur le corps. L'ours se retournoit chaque fois, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frapoit. Cependant ses deux compagnons s'étant aprochez, ils tirérent encore une fois sur lui, & le percérent au-travers du corps, si-bien qu'il retomba sur son derriére, & ne put plus marcher qu'avec peine. Enfin ils tirérent encore une fois, & l'aïant achevé de tuer ils lui arrachérent les dents.

Le 18. ils déchargérent les bâtimens, & les aïant tirez sur la glace, ils les traînérent

nérent dessus jusques à un endroit où l'eau étoit ouverte. Ensuite ils y reportérent la charge, c'est-à-dire, à plus de mille pas ; fatigue sous laquelle ils pensérent succomber. Ils remirent alors à la voile & navigérent jusques à quatre heures & demie après midi, qu'ils furent encore pris dans les glaces, & il leur fallut tirer leurs bâtimens par-dessus, comme ils avoient déja fait tant de fois. Ils avoient alors la vuë bien-distincte de l'isle des Croix, d'où ils étoient à une lieuë, selon l'estime.

Le 19. pendant-que les vaisseaux & l'équipage étoient sur les glaces, sept hommes passérent à six heures du matin dans l'isle des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouëst, ce qui leur donna une grande joie, & les obligea de se hâter pour aller porter cette bonne nouvelle à leurs compagnons. Néammoins ils prirent le tems d'amasser une centaine d'œufs qu'on fit cuire dès-qu'ils furent arrivez, & on les distribua

Sur les deux heures après midi on travailla à mettre les bâtimens à l'eau. Il les fallut traîner plus de deux-cents-soixante & dix pas ; mais cela se fit avec un courage qui en soulagea beaucoup la peine, dans l'espérance que de cette sorte de fatigue ce seroit la derniére qu'ils auroient à essuier. Dès-que les vaisseaux furent à l'eau on mit à la voile, & l'on fit si bonne

ne route qu'à six heures du soir on eut dépassé l'isle des Croix, & incontinent après on ne vit plus de glaces, ou du-moins le peu qu'on en vit ne fit plus de peine. Ils portérent le cap à l'Ouëst-quart-au-sud-ouëst, avec un bon vent fait, qui soufloit de l'Est & de l'Est-nord-est, ensorte que selon l'estime ils faisoient dix-huit lieuës en vingt-quatre heures, ce qui leur rehaussa le courage, & leur fit espérer de la bénédiction de Dieu un heureux retour.

Le 20. sur les neuf heures du matin ils doublérent le cap Noir, & à six heures du soir ils reconnurent l'isle de l'Amirauté qu'ils dépassérent sur le minuit. Là ils virent près de deux cent vaches de mer sur un banc de glace, auprès duquel elles paissoient, & ils les chassérent, dequoi ils eurent lieu de se repentir; car cette espéce de monstres marins aïant une force extraordinaire, ils nagérent tous vers les bâtimens, comme à dessein de les ataquer, & de vanger l'injure qu'ils avoient reçuë; & ils faisoient tout-autour un bruit épouvantable, comme s'ils eussent menacé de vouloir tout détruire. La fraîcheur du vent qui poussoit les bâtimens, les sauva d'un péril qu'ils auroient bien évité s'ils avoient voulu, & qu'il n'y avoit pas eu de prudence à s'atirer.

Le 21. ils doublérent les caps de Plancio & de Langénes. Le 22. comme ils furent

furent proche du cap de Gant, l'équipage de Gerard de Veer descendit à terre pour chercher des œufs & des oiseaux. Ils n'en trouvérent point ; mais ensuite, sur le midi, aïant eu la vuë d'un rocher tout-couvert d'oiseaux, ils y mirent le cap, & y aïant jetté des pierres, ils firent tomber & prirent vingt-deux oiseaux ; & un homme de l'équipage aïant descendu sur le rocher il en raporta vingt-trois œufs.

Sur les trois heures après midi, ils vinrent à un autre cap où ils prirent près de cent-vingt-cinq oiseaux, les prenant la plupart avec les mains dans leurs nids ; car ils ne s'éfraïoient point à la vuë des hommes, & ne craignoient sans doute que les renards & les autres bêtes sauvages, à couvert desquelles ils se mettoient sur ces hautes roches escarpées, où elles ne pouvoient monter. Pour les hommes, si la vuë en eût éfaroûché ces oiseaux, ils auroient pu facilement se sauver de leurs mains, puis-qu'on ne put les aller prendre dans leurs propres nids ; où ils sembloient atendre qu'on les prît, sans se mettre en danger de se rompre bras, ou jambes, ou de périr, & encore plus en descendant qu'en montant. Au-reste il n'y avoit qu'un œuf en chaque nid, & il étoit à terre sur la roche, sans paille, ni plume, ni rien autre chose qui pût le réchaufer, de-sorte qu'il y avoit lieu de s'étonner comment ces œufs pouvoi-

voient être là couvez, & éclorre par le froid qu'il y faisoit.

Lors-qu'ils eûrent remis à la voile pour s'éloigner de la côte, le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer étoit si couverte de glaces, qu'après beaucoup de peines, & avoir couru diverses bordées, ils se retrouvérent pris dans les glaces. Le Maître qui étoit dans la scute plus au large, voiant que les autres étoient au milieu des glaces, & qu'ils y avançoient toujours, crut que c'étoit qu'ils voioient plus loin les eaux ouvertes, en quoi il ne se trompoit pas; & qu'ils vouloient gagner jusques-là. Dans cette persuasion il revira & mit aussi le cap sur eux, & tous ensemble ils portérent à la côte, où ils trouvérent un bon port à l'abri de presque tous les vents. Là ils descendirent aussi à terre, & en apportérent du bois pour faire cuire les oiseaux.

Le 23. le tems étant couvert & embrumé, & le vent venant du Nord, ils furent obligez de demeurer dans cette anse. Cependant quelques-uns étant allez plus avant dans l'isle, ils y trouvérent de petites pierres de bon or. Le 24. ils prirent hauteur, & se trouvérent par les 73. degrès 10. minutes. Le tems continuant à n'être pas favorable, ils furent contrains de demeurer encore en ce lieu-là, où ils allérent chercher des petites pierres d'or, & ils en apportérent de plus belles qu'ils n'en

avoient

avoient eû auparavant.

Le 26. sur le midi, ils remirent à la voile, & comme l'anse où ils étoient avoit beaucoup d'étenduë, il étoit déja bien minuit lors-qu'ils en furent dehors. Le 27. ils nagérent le long de la côte au-travers des glaces rompuës, & à six heures du soir ils vinrent dans un èndroit où il y avoit un courant fort rapide, ce qui leur fit croire qu'ils étoient proche de Costinsarch; car ils voioient un grand golfe qu'ils s'imaginérent qui s'étendoit jusqu'à la mer de Tartarie. Sur le minuit ils doublérent le cap des Croix, & passérent dans un canal entre la terre ferme & une isle.

Le 28. de Juillet ils rangérent la côte, & vinrent sur les trois heures aprés midi devant la baie de St. Laurens, ou sous le cap du Bastion, où ils trouvérent au-delà de la pointe deux loges de Russiens qui étoient à l'ancre. Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la joie de tout l'équipage d'être arrivez dans un lieu où ils voioient des hommes. Néammoins cette joie se resserra par la réflexion qu'ils firent que ces hommes, qui étoient au nombre de trente, n'étoient point des Hollandois, mais peut-être des Sauvages, ou du-moins d'autres gens qu'ils ne connoissoient pas, & qui pourroient les traiter en ennemis.

Cependant ils s'aprochérent du rivage avec beaucoup de peine, & les Russiens les

les voiant quittérent leur travail, & s'avancérent vers eux sans armes. En s'aprochant les uns des autres ils se firent des civilités chacun à sa maniére. Quelques Russiens reconnurent les Hollandois, & les regardérent avec compassion; & quelques Hollandois les reconnurent aussi pour être les mêmes qu'ils avoient vus au voiage précédent, lors-qu'ils avoient passé le Weigats, & dans le vaisseau desquels ils étoient allez. On pouvoit remarquer sur le visage des Russiens l'étonnement où ils étoient en regardant les autres, & les voiant si maigres & si défaits, errans dans de petits bâtimens sans ponts & tout-ouvers, au-lieu qu'ils les avoient vus dans un si-beau navire & si-bien équipé.

Deux d'entre eux vinrent fraper amicablement sur l'épaule du Maître & de de Veer, pour leur faire entendre qu'ils les renonnoissoient; car de tout l'équipage Hollandois qui étoit-là, il n'y avoit que ces deux qu eussent fait le précédent voiage, où l'on avoit vu les Russiens. Ils demandérent, autant-qu'on le put comprendre, où étoit leur *Crabble*, c'est-à-dire, leur vaisseau. Comme on n'avoit point d'interprète on leur fit entendre le mieux qu'on put qu'on l'avoit perdu dans les glaces; sur quoi ils repliquérent, *Crabble propal*; les Hollandois crurent qu'ils disoient, Le vaisseau est perdu, & ils leur répondirent aussi, *Crabble propal*, croiant dire, Oui nous l'avons perdu.

En

Ensuite les Russiens firent entendre qu'à l'autre voiage ils avoient eu du vin dans le navire. Un des matelots comprenant qu'ils parloient de boire alla tirer de l'eau, & leur en aïant présenté ils secoüérent la tête, & dirent, *No dobre*, par où l'on crut qu'ils vouloient dire, Cela n'est pas bon. Le Maître s'étant aproché d'eux, & aïant ouvert sa bouche & montré le dedans, pour faire entendre qu'il étoit tourmenté du scorbut, & demander s'ils n'avoient point de remédes pour ce mal, ils comprirent que le Maître vouloit dire qu'on avoit faim, & aïant retourné à leur loge ils en raportérent un pain de seigle, du poids d'environ huit livres, & quelques oiseaux fumez. Le Maître les remercia & leur fit aussi présent d'une demie douzaine de biscuits. Il invita deux des principaux à entrer avec lui en sa-scute, où il leur présenta encore à chacun un verre de vin de celui qu'il avoit de reste. Les autres matelots s'en allérent au lieu où étoient les autres Russiens, & y firent boüillir des biscuits dans de l'eau, afin de prendre quelque chose de chaud. Enfin ce leur fut une grande consolation d'avoir commerce avec des hommes, après avoir été privez de ce plaisir pendant treize mois.

Le 23. dès le matin, les Russiens apareillérent pour faire voiles, & tirérent de dessous les herbes qui étoient sur la lime de la mer, quelques tonnes d'huile

d'huile de baléne qu'ils y avoient enterrées, pour les porter à bord. Les Hollandois qui n'avoient pu savoir quelle étoit leur route, virent qu'ils prenoient celle du Weigats. Ils la prirent aussi, & les suivirent. Mais le tems fut si sombre & si embrumé, qu'ils se perdirent de vuë les uns les autres.

Cependant ceux-ci ne laissérent pas d'entrer dans un canal entre deux isles, & de les dépasser jusques-à-ce qu'ils furent de nouveau pris dans les glaces, sans voir aucune ouverture par où ils pussent en sortir ; ce qui leur fit présumer qu'ils étoient près du Weigats, & que le vent de Nord-ouëst avoit ainsi poussé les glaces dans le golfe. Il fallut donc prendre le parti de reculer, & de retourner jusques aux deux isles, à l'une desquelles ils amarrérent leurs bâtimens.

Le 31. ils nagérent de cette isle vers une autre où il y avoit deux croix. En les voiant ils se persuadérent qu'ils trouveroient là du monde ; mais ils n'y virent personne. Toutefois leur peine ne fut pas perduë. S'ils ne trouvérent point d'hommes ils trouvérent de la bistorte, ou *cochlearia*, herbe dont ils avoient presque tous besoin, parce-qu'ils étoient ataquez du scorbut, & tellement incommodez que la plupart étoient prêts à succomber. Ils se prirent donc à manger de la bistorte à pleines mains, parce-qu'en Hollande ils avoient beaucoup oui parler de

F sa

sa vertu, & ils éprouvérent qu'elle étoit encore plus grande qu'ils ne se l'étoient imaginé. Elle leur fit un éfet si considérable, & en si peu de tems, qu'ils en furent surpris, si-bien que ceux qui ne pouvoient déja plus manger de biscuit, en mangérent sur l'heure.

Le 3. d'Août 1597. ils délibérérent de traverser de la Nouvelle Zemble en Russie. Dans ce dessein ils mirent le cap au Sud-sud-ouëst, & navigérent jusqu'à six heures du matin, qu'ils donnérent encore dans les glaces. Cette nouvelle disgrace les toucha fort, car ils ne s'atendoient plus à y être exposez, & ils croioient en être tout-à-fait afranchis.

Le calme étant en même tems survenu, ils firent force de rames pour se tirer de là; & en éfet sur les trois heures après midi ils furent en haute mer où ils ne virent plus de glaces. Comme ils faisoient assez bonne route ils crurent qu'ils seroient bien-tôt proche des côtes de Russie; mais sur les neuf heures du soir ils se virent de nouveau environnez de glaces; accident qui pensa les desoler, & qui leur fit craindre de ne sortir jamais de ces dangereux parages.

Ne pouvant donc naviger avec la chaloupe, ni doubler le cap des Glaces, ils furent contrains de passer au-travers de celles qui les environnoient. Dès-qu'ils s'y furent engagez ils avancérent plus qu'ils ne faisoient auparavant, & enfin après beau-

beaucoup de peine, ils se retrouvérent dans les eaux ouvertes. Pour le Maître, il étoit dans sa scute, & ce bâtiment qui étoit meilleur voilier que l'autre, dépassa le cap des Glaces, après quoi ils se rejoignirent tous deux.

Le 4. sur le midi ils virent par proue la côte de Russie, & s'en étant aprochez ils nagérent tout-proche de terre, & y demeurérent sur le fer jusqu'à trois heures après midi qu'ils remirent à la voile. Ils allérent toujours rasant la côte, & faisant raisonablement du chemin jusqu'à minuit qu'ils découvrirent un iol de Russie auquel ils criérent, *Candnoes, Candnoes*; mais les Russiens répondirent, *Pitzora, Pitzora*; faisant connoître aux Hollandois qu'ils n'étoient pas encore proche de Candnoes, ainsi qu'ils le croioient, mais seulement proche de Pitzora. Cette erreur venoit de la variation de l'aiguille de la boussole, qui étoit enfermée dans une boîte garnie de cercles de fer, si-bien qu'ils s'étoient trompez de deux rumbs. Comme ils eurent reconnu l'erreur, ils jugérent à propos de se mettre sur le fer & d'atendre le jour.

Le 5. un matelot étant descendu à terre y trouva de l'herbe & quelques petits arbres. Il apella les autres & leur dit d'aporter des fusils, parce-qu'il y avoit de la chasse, dequoi ils furent fort-réjouis, car les vivres étoient sur le point de leur manquer, n'aiant plus que quelque bis-

cuit moisi. Aussi y avoit-il des gens de l'équipage qui étoient d'avis de laisser là les bâtimens, & de s'en aller par terre, parce-qu'autrement il y avoit aparence qu'il faudroit mourir de faim.

Le 6. d'Août, le vent étant contraire, ils s'encouragérent les uns les autres à nager de force, afin de sortir du golfe; mais après avoir nagé près de trois lieuës ils ne pouvoient plus avancer; tant à-cause du vent contraire, que de la foiblesse où ils étoient; & d'ailleurs la côte couroit plus au Nord-est qu'ils n'avoient cru. Le 7. ils sortirent du golfe, & vinrent à la pointe de la terre où ils avoient été auparavant. Là il fallut se remettre sur les amarres, parce-que le vent contrarioit toujours, ce qui leur fit fondre le cœur, en voiant qu'il n'y avoit point de fin à leurs peines, & sentant que les maladies & la faim les consumoient.

Le 8. & le 9. ne furent pas des jours plus favorables. Quelques-uns des gens de l'équipage étant allez à terre, découvrirent une balise entre Candnoes & la terre ferme de Russie, & ils conclurent que c'étoit là le canal par où les Russiens passoient. En s'en retournant ils rencontrérent un chien de mer mort, qui püoit beaucoup. Ils ne laissérent pas de le traîner à la scute, & de le regarder comme une bonne piéce de gibier, tant ils étoient pressez de la faim. Mais les autres les empêchérent d'en manger, leur

étant

disant que ce seroit assurément pour en mourir, & qu'il valoit mieux soufrir encore, & atendre de Dieu ce qu'il lui plairoit de faire d'eux : qu'il falloit espérer de sa bonté, qu'enfin il pourvoiroit à leurs besoins.

Le 11. ils nagérent jusques à midi qu'ils eurent un beau frais du Sud, & aiant mis les voiles ils allérent fort-vîte. Sur le soir, le vent aiant commencé à forcer, ils nagérent vers la côte, & descendirent à terre pour faire de l'eau, s'ils en pouvoient trouver. Ils dressérent aussi des tentes pour se mettre dessous, à-cause de la pluïe qui tomboit en abondance, & qui, sur le minuit, fut acompagnée d'éclairs & de grands tonuerres. Tous ces nouveaux accidens, à la suite de ceux dont ils étoient déja accablez, les mirent presque au desespoir, & en réduisirent quelques-uns à désirer la mort.

Le 12. à six heures du matin, ils reprirent un peu courage en voiant une loge de Russiens venir à eux à pleines voiles. Ils se hâtérent autant qu'ils purent pour prendre le large & la rencontrer. Le Maître passa à bord de la loge, & demanda à combien de distance ils étoient encore de Candnoes ; mais il n'en put rien aprendre faute de savoir la langue. Ils étendirent cinq doigts, & les Hollandois s'imaginérent que cela vouloit dire qu'il y avoit cinq croix sur la côte. Ils tirérent aussi leur compas de route, & mon-

trérent que les terres leur demeuroient au Nord-ouëst, & les Hollandois trouvérent la même chose à leur boussole.

Comme le Maître vit qu'on ne pouvoit tirer d'eux aucun éclaircissement, il entra plus avant dans la loge, & montrant un tonneau de poisson qui y étoit, demanda s'ils vouloient le vendre, & leur présenta une piéce de quarante sous. Ils comprirent son intention, & lui donnérent cent-deux poissons, avec de petits gâteaux qu'ils avoient fait cuire dans de l'eau où ils avoient fait boüillir du poisson. Sur le midi on se sépara, l'équipage Hollandois demeurant fort satisfait d'avoir recouvré un peu de vivres, car il y avoit longtems qu'ils n'avoient que chacun quatre onces de pain par jour, avec de l'eau, & rien de plus. Ils partagérent les poissons entre eux également, & autant les uns que les autres, sans distinction.

Le 13. deux matelots allérent à terre pour découvrir si la pointe de Candnoes s'étendoit bien-avant en mer. Au retour ils dirent qu'il y avoit toute aparence que c'étoit la même pointe qu'ils avoient cru, & sur cela le courage étant revenu à tout le monde, ils nagérent de grande force le long de la côte. Sur les trois heures après midi ils reconnurent que le cap qu'ils avoient vû fuïoit au Sud, & ne doutérent plus alors que ce ne fût le cap de Candnoes, d'où ils espéroient traverser

Nem-

l'embouchure de la mer Blanche. Dans cette vüe ils firent aprocher les deux bâtimens bord-à-bord, & se mirent au large pour passer la mer Blanche, & aller en Russie, ainsi qu'ils en étoient persuadez. Ils navigérent avec assez de succès jusques sur le minuit qu'il s'éleva une grosse tempête du Nord, qui écarta les deux bâtimens l'un de l'autre.

Le 14. le tems s'étant éclairci, l'équipage de la scute découvrit les autres à portée de la vüe, & fit tous ses éforts pour les rejoindre, mais ce fut en-vain, à-cause d'un grand broüillard qui survint. Le 15. ils eurent un beau frais, & sur le midi ils découvrirent la terre. Ils crurent alors qu'ils étoient à l'Oüest de la mer Blanche, au-delà de Candnoes.

Quand ils furent proche de terre ils virent six loges de Russiens qui étoient à l'ancre. Ils les abordérent & leur demandérent à quelle distance ils étoient de Kilduin, ou Kildun. Les Russiens leur firent entendre qu'ils en étoient encore bien-loin, & qu'ils n'étoient qu'à la côte orientale de Candnoes. Ils écartérent les bras pour faire comprendre qu'il falloit passer la mer Blanche, & qu'il y avoit beaucoup de péril à faire cette traversée avec de si petits bâtimens. Les Hollandois leur aiant demandé quelques vivres, ils leur donnérent un pain, qu'on mangea avec grand apetit, quelque sec qu'il fût. Cependant quoi-qu'ils se fus-

sent assez fait entendre, l'équipage de scute ne pouvoit se persuader d'être encore au lieu qu'on lui marquoit : il vouloit à quelque prix que ce fût avoir passé la mer Blanche.

Le 16. de Veer mit le cap sur une loge, dont on avoit eu la vûe à stribord, & qu'il n'aborda qu'avec beaucoup de peine. Il demanda à l'équipage Russien s'ils étoient proche de Zemble de Cool, ou autrement Kilduin. Les Russiens secoüérent la tête, & lui firent entendre qu'ils n'étoient qu'à Zemble de Candnoes. Les Hollandois ne voulurent point encore les en croire. Ils les priérent de leur donner quelques vivres. Les Russiens leur donnérent des plies, & le Maître les leur aïant paiées d'une piéce d'argent, fit revirer pour traverser une passe devant laquelle ils étoient alors, & par où l'on tiroit au large.

Les Russiens voiant leur manoeuvre, & qu'ils ne faisoient pas droite route, outre que le flot étoit presque passé, leur envoiérent deux hommes dans un petit iol, avec un grand pain. Ces hommes leur firent entendre qu'ils feroient bien de revenir à la loge, où l'on tâcheroit de leur donner plus d'instruction. Le Maître donna encore une piéce d'argent avec un morceau de toile à ces messagers, qui demeuroient toujours sans vouloir partir. Ceux qui étoient dans la grand loge élevérent en l'air un morceau de lard

&

& du beurre, pour faire revenir les Hollandois. Ils retournérent donc, & aïant montré leur carte aux Russiens, ceux-ci leur firent comprendre qu'ils étoient encore à l'Est de la mer Blanche & de Candnoes.

Les Hollandois ne furent pas moins surpris qu'affligez de cette nouvelle qu'ils n'avoient pu croire jusques alors, & de se voir si reculez, sur-tout à-cause de leurs compagnons qui étoient dans la chaloupe. Le Maître acheta des Russiens trois sacs de farine, le lard de tout un côté de pourceau, & la moitié de l'autre côté, avec un petit tonneau de miel, tant pour son équipage, que pour celui de la chaloupe, s'il la pouvoit rejoindre.

Cependant le flot aïant achevé de passer, ils traversérent, au commencement de l'ebe, la passe à l'entrée de laquelle ils étoient lors-que le petit ïol étoit venu les rapeller, & prirent le large, navigeant jusques-à-ce qu'ils eussent découvert un grand cap fort avancé en mer, qu'ils crurent être Candnoes. Ils jettérent l'ancre au soir sous ce cap, & firent cuire un plein pot de farine avec de l'eau; ragoût qu'ils trouvérent admirable, d'autant plus qu'ils y avoient mêlé un peu de miel. Cependant ils étoient dans une grande inquiétude au sujet de la chaloupe qu'ils ne revoioient point, & dont ils ne savoient ce qu'elle étoit devenuë.

Le 17. étant sur le fer ils virent venir de la mer Blanche une loge, vers laquelle ils nagérent. En l'abordant on leur présenta un pain, sans qu'ils en eussent encore demandé. Les Russiens leur voulurent faire comprendre le plus mieux qu'ils purent, qu'ils avoient vu leurs compagnons, au nombre de sept, dans leur chaloupe, & parlé à eux. Mais comme ils virent qu'ils n'étoient pas entendus, ils levérent sept doigts, & montrérent la scute, faisant entendre que c'étoit aussi un petit bâtiment sans couverte qu'ils avoient vu, & qu'ils leur avoient vendu du pain, de la viande, du poisson, & d'autres choses. L'équipage de la scute, qui commençoit à comprendre ce qu'ils disoient, acheva de les entendre en voiant entre leurs mains une petite boussole qu'ils avoient vuë au Contre-maître. On leur demanda s'il y avoit longtems qu'ils avoient vu leurs compagnons, & où ils étoient alors. Les Russiens firent entendre que c'étoit le jour précédent, & firent beaucoup de caresses aux Hollandois, qui ne leur en firent pas moins en les remerciant, sur-tout à-cause de la bonne nouvelle qu'ils leur avoient donnée à l'égard de la chaloupe. Le Maître fit nager de force vers le parage où la chaloupe devoit être, afin de tâcher de la rejoindre ; & après avoir nagé tout le jour le long de la côte, on trouva environ minuit une aiguade d'eau douce, où

l'on

Insula Kilduyn
14
13
15
16
Cola

... fit de l'eau, & en même tems on trouva aussi de la bistorte.

Le 18. sur les six heures du matin, ils retirérent la grosse pierre à laquelle ils étoient amarrez, au-lieu d'ancre de flotte, & continuérent à ranger la côte en nageant jusqu'à midi, qu'ils eurent encore la vuë d'un autre grand cap sur lequel ils aperçurent confusément quelques croix. Vers les six heures du soir, ils reconnurent distinctement par les marques que c'étoit le cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la mer Blanche, & sous lequel ils désiroient depuis longtems d'arriver. Ce cap est fort-reconnoissable par cinq croix qui y sont, & l'on peut voir facilement comment il fuït de chaque côté, d'un côté au Sud-est, & de l'autre au Sud-ouëst.

Pendant-qu'ils se disposoient à traverser à l'Ouëst de la mer Blanche, vers la côte de la Lapponie, ils s'aperçurent que l'eau avoit presque toute coulé d'un de leurs petits tonneaux. Ils avoient plus de quarante lieuës de chemin à faire avant-que d'en pouvoir trouver de fraîche, si-bien qu'ils jugérent à propos de nager vers terre pour y chercher quelque aiguade. Mais la mer brisoit si fort le long de cette côte, qu'ils n'osérent y aborder.

Ils remirent donc à la voile entre dix & onze heures du soir, & navigérent toute la nuit & le jour suivant par un

bon vent, qui leur fit faire beaucoup de chemin; ensorte que le 20 entre quatre & cinq heures du matin, ils virent la terre à l'Oüest de la mer Blanche, s'étant auparavant aperçus par le mugissement de la mer qu'ils n'en étoient pas loin. Ce leur fut un grand sujet de rendre graces à Dieu, qu'en trente heures ils eussent heureusement passé la mer Blanche, où il y avoit quarante lieuës d'une traversée fort-dangereuse.

Lors-qu'ils furent devant la côte & qu'ils virent qu'il n'y avoit pas moien d'avancer en navigeant, ils passérent entre des rochers, & vinrent à une bonne rade, où étant entrez ils y virent une grande loge à l'ancre, & quelques maisons sur la côte. Ils nagérent vers la loge, & y aïant amarré la scute, il descendirent à à terre, & s'en allérent à ces maisons. On les reçut fort bien; on les mena dans une étuve où ils séchérent leurs vêtemens, & où on leur servit du poisson. Il y avoit dans ces maisons treize hommes, qui alloient pêcher tous les matins, & dont il y en avoit deux qui commandoient aux autres, vivant tous fort-sobrement, & presque toujours de poisson.

Outre ces treize Russiens il y avoit encore deux Lappons avec trois femmes & un enfant, qui vivoient dans une grande pauvreté, ne mangeant que les restes des Russiens, qui leur laissoient quelques mor-

aux de p iſſon , & les têtes qu'ils jettoient & que les Lappons ramaſſoient avec beaucoup d'humilité & de remercîmens. Cette maniére de vivre donna beaucoup de compaſſion aux Hollandois, qui, en quelque état qu'ils fuſſent eux-mêmes, & quelque pitié qu'ils puſſent faire, ne purent s'empêcher d'en être émus pour autrui, & de s'étonner de la miſére de ces pauvres gens.

Le 21. le Maître fit cuire du poiſſon frais, dont les gens de l'équipage mangérent autant qu'il leur plut, ce qu'il y avoit longtems qui n'étoit arrivé; & l'on fit une bouillie d'eau & de farine, pour tenir lieu de pain. L'après-midi s'étant avancez dans le païs pour y chercher de la biſtorte, ils virent deux hommes ſur une petite montagne, & ſe dirent les uns aux autres, qu'il falloit qu'il y eût dans ces lieux-là plus d'habitans qu'ils n'en avoient vu; & enſuite, ſans faire d'autre réflexion là-deſſus, ils s'en retournérent à leur ſcute.

Ces deux hommes, qui étoient leurs propres compagnons, & de l'équipage de la chaloupe, deſcendirent de la montagne, & allérent à la loge, pour tâcher d'avoir quelques vivres. Mais comme ils étoient venus-là ſans en avoir eu deſſein, & comme ſans y penſer, & qu'ils n'avoient point d'argent, ils avoient réſolu de donner deux de leurs hautes-chauſſes, en aiant chacun deux ou trois l'un ſur

l'autre. Quand ils aprochérent d[illegible] ge, ils virent la scute qui étoit a[illegible] sur le fer, & reconnurent ceux qu[illegible] toient dedans. La joie fut réciproqu[illegible] Ils mangérent ensemble & burent d[illegible] l'eau aussi claire qu'est celle du Rh[illegible] Cologne.

Cet équipage de la chaloupe av[illegible] eu encore plus de peine que celui de l[illegible] scute, & tous les deux ensemble rendi- rent graces à Dieu de tout leur cœur, de ce qu'il avoit permis qu'ils se fussent rejoints. Le 22. leurs compagnons arri- vérent avec leur bâtiment, & alors la joie fut entiére. Ils priérent le Coq des Russiens de vouloir leur paîtrir un sac de farine, & cuire du pain, à quoi il con- sentit volontiers. Comme les pêcheurs revinrent alors de la mer le Maître a- cheta d'eux quatre merluches, qu'il fit cuire.

Pendant-que les Hollandois dînoient, celui qui commandoit les Russiens les vint voir, & comme ils avoient peu de pain il leur en fit présent d'un. Ils l'in- vitérent à manger avec eux; mais il ne le voulut pas, parce-qu'il étoit jour de jeûne, & qu'ils avoient jetté un peu de graisse, ou de beurre fondu, sur le pois- son. On ne put même obtenir de lui, ni de ses gens, qu'ils bussent un seul coup, parce-que la coupe paroissoit un peu grasse; & ils ne voulurent pas prê- ter leurs coupes de-peur qu'elles ne s'en- graif-

traitassent [illegible] ils sont superstitieux [illegible] l'observation de leurs jeûnes.

Le 23. le Maître fit un honnête présent en argent au Commandant des Russiens, & paia le Coq de son travail à [illegible]re du pain ; [illegible]quoi l'un & l'autre [illegible] beaucoup de remercîmens. Sur les [illegible] heures du soir les deux bâtimens mirent à la voile pendant le vif de l'eau. Le 24. à six heures du matin, ils vinrent aux sept Isles, où ils trouvérent beaucoup de pêcheurs, à qui ils demandérent Kool, ou Kilduin. Les pêcheurs leur montrérent l'Est, & c'étoit aussi le sentiment des équipages Hollandois. Les pêcheurs leur jettérent une merluche ; mais ils ne purent la paier parce-qu'ils étoient poussez trop vite d'un bon vent. Ils firent seulement divers signes pour marquer qu'ils remercioient, demeurant au-reste assez surpris des maniéres obligeantes de ces gens-là.

Sur les six heures du soir ils rencontrérent d'autres pêcheurs qui nagérent à eux, & leur demandérent où étoit leur *Crabble*, c'est-à-dire, leur navire ? Ils répondirent les deux mots qu'ils avoient apris, *Crabble propal*, Le navire est péri : surquoi les pêcheurs criérent encore, *Cool Brabante*, *Crabble*, par où l'on crut qu'ils vouloient dire qu'il y avoit des vaisseaux Hollandois à Cool, ou Cola

Le 25. sur le midi, ils eurent conoissan-

ſance de Kilduin, & entre une & deux heures ils vinrent au bout occidental de l'iſle. Le Maître deſcendit auſſi-tôt à terre, où il trouva cinq ou ſix petites maiſons habitées par des Lappons, à qui il demanda ſi ce païs-là n'étoit pas Kilduin. Ils répondirent qu'oui, & qu'il y avoit trois vaiſſeaux Hollandois à Cola, mais qu'il y en avoit deux qui devoient partir ce même jour.

Sur cette réponce on remit à la mer entre quatre & cinq heures aprés midi, avec intention de gagner Wardhuis. Mais pendant qu'ils faiſoient route le vent força tellement qu'il ne fut pas poſſible de tenir la mer durant la nuit. Ainſi ils paſſérent derriére deux rochers, & portérent vers terre. Ils y virent une petite hute où ils allérent, & trouvérent trois hommes qui les reçurent fort-bien. Ils demandérent à ces hommes ſi l'on pourroit trouver un vaiſſeau pour aller en Hollande. Ils firent la même réponce que les Lappons, qu'il y en avoit trois dont deux étoient ſur le point de partir.

On leur demanda s'ils voudroient bien aller à Cool, par terre, avec un des gens de l'équipage, & qu'on leur paieroit bien leur peine. Ils s'en excuſérent, & dirent qu'ils ne pouvoient s'éloigner de-là. Néanmoins ils conduiſirent le Maître avec un des matelots, juſqu'au-delà d'une montagne, où ils trou-

vérent

vérent d'autres Lappons, qu'ils engagérent à mener le matelot, en leur promettant deux réales de huit. Ainsi l'un d'entre eux ayant pris un fusil, & le matelot tenant un croc en sa main, partirent tous deux sur la fin de la [illegible]

Le 26. on toüa les deux bâtimens à terre, & l'on en tira ce qu'il y avoit, pour le mettre à l'air. Ensuite ils allérent visiter les Russiens, avec qui ils se chauférent. Ils firent aussi cuïre ce qu'ils avoient à manger, & revinrent à faire deux repas réglez par jour, comme ne doutant pas que desormais ils ne trouvassent de tems en tems des hommes, & la plupart des choses dont ils auroient besoin. Ils burent aussi du bruvage des Russiens, qu'ils nomment *Quas*, qui est fait de toute sorte de pain vieux & moisi, & qu'on ne laissa pourtant pas de trouver bon, après avoir été si longtems sans boire que de l'eau. Quelques-uns étant allez plus avant dans le païs, y trouvérent une sorte de petit fruit, de la couleur des prunelles, qui étoit à-peu-près comme les groseilles violettes, dont ils mangérent & s'en trouvérent fort-bien, car ils sentirent qu'elles achevérent de les guérir du scorbut.

Le 29. ils virent sur une montagne le Lappon qui revenoit à eux, mais sans le matelot qu'il avoit conduit à Cola. Cela les surprit & leur donna de la crainte.

Le Lappon étant arrivé rendit une lettre au Maître ; qui l'aiant promtement ouverte vit que celui qui l'avoit écrit étoit extrémement étonné de sa venuë en ce lieu avec son équipage ; qu'il les croioit tous péris depuis longtems ; que leur retour lui avoit d'autant plus donné de joie, qu'il avoit cru leur perte certaine ; & qu'il viendroit bien-tôt les trouver avec toutes sortes de ráfraichissemens. Ce billet étoit signé Jean Cornelisz Rijp.

Une si agréable nouvelle fut reçuë avec beaucoup de satisfaction. On paia le Lappon, & on lui fit encore présent d'un haute-chausses de bas, & de quelques autres hardes, si-bien qu'il fut tout-vêtu à la Hollandoise. Cet homme marchoit si vite que c'étoit une chose étonnante. Ils avoient toujours marché durant deux jours & deux nuits, & bien marché, pour arriver promtement à Cola, lors-qu'ils étoient deux ensemble ; & au retour que le Lappon étoit seul ; il n'avoit été que vingt-quatre heures en chemin. Les matelots s'imaginérent qu'il entroit un peu de sortilége dans son afaire. Il leur donna une perdrix qu'il avoit tuée en venant.

Le 30. ils demeurérent tout le jour dans l'inquiétude d'aprendre qui étoit ce Jean Cornelisz qui avoit écrit. Il leur venoit quelquefois dans l'esprit que ce pourroit bien être ce même Jean Cornelisz

qui

qui avoit été de leur compagnie; mais ensuite ils rejettoient cette pensée, parce qu'ils ne pouvoient croire qu'il fût vivant, de-même que de son côté il n'avoit pas cru qu'ils vécussent encore. Les peines qu'il avoit souffertes, & deu soufrir, leur paroissoient encore plus grandes que les leurs, & par conséquent ils concluoient qu'il n'avoit pu les suporter, & qu'il falloit qu'il fût mort. Enfin le Maitre chercha une lettre que ce Jean Cornelisz, qui avoit navigé avec lui, lui avoit autrefois écrite, & trouvant que c'étoit la même main, il ne douta plus qu'il ne fût encore en vie.

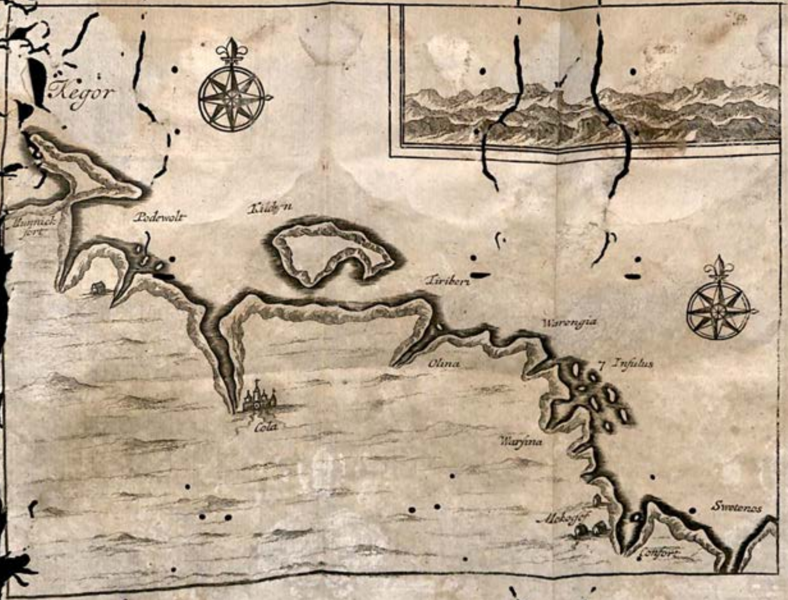
Cependant on vit un iol nager vers la côte, & lors qu'il s'aprocha on reconnut Jean Cornelisz qui étoit avec le matelot qu'on avoit envoié à Cool. Ce fut un abord de gens qui s'étoient cru morts de part & d'autre, & qui se voioient comme resuscitez. Jean Cornelisz amenoit avec lui un tonneau de biére de Rostoc, du vin, de l'eau de vie, du pain, de la viande, du lard, du saumon, du sucre, & divers autres rafraîchissemens. Le dernier d'Août ils apareillérent & partirent pour aller à Cola après avoir fait beaucoup de remercimens aux Russiens, & leur avoir bien paié le gîte, mettant à la voile sur le minuit pendant la haute eau.

Le 1. de Septembre, à la pointe du jour qui étoit vers les six heures du

ma-

matin, ils vinrent à l'Ouëst de la riviére de Cola, sur laquelle ils navigérent à voiles & à rames jusqu'à minuit. Le 2. ils continuérent à remonter la riviére, sur le rivage de laquelle ils eurent le plaisir de voir des arbres, & ils se crurent comme repassez dans un autre-monde; car ils n'avoient point encore trouvé d'arbres dans tous les autres endroits où ils avoient mis à terre. Entre sept & huit heures du soir ils joignirent le vaisseau de Jean Cornelisz. Ce fut une nouvelle fête qui se fit à l'abord des deux équipages, d'autant-plus que celui de Cornelisz avoit été au voiage de l'année précédente avec le meme Maître.

Sur la brune ils entrérent à Cola, & le lendemain ils déchargérent leurs bâtimens, & allérent à terre se rafraîchir, aprés des fatigues incroïables, afin de recouvrer leurs forces & d'être en état d'achever le voiage jusqu'en Hollande. Le 11. ils eurent permission du Gouverneur qui étoit-là de la part du Grand Duc de Moscovie, de faire conduire leurs deux petits bâtimens dant la bource ou magasin des Marchands, & de les y laisser comme consacrez, pour conserver la mémoire d'un si long & si périlleux voiage; fait par une route jusques alors inconnuë, & en de petits bâtimens sans couverte, qui avoient navigé près de quatre cents lieuës, le long des côtes & en pleine mer, jusques à Cola, dequoi les habi-


Kegor
Podewolt
Kildyn
Tiriberi
Warongia
7 Insulus
Olina
Cola
Warsina
Swetenos

bitans de cette ville étoient dans un étonnement, qu'on auroit de la peine à exprimer.

CARTE DES DISTANCES

Depuis l'endroit où l'équipage Hollandois se bâtit une hute pour passer l'hiver, c'est-à-dire, au-delà de la côte Septentrionale de la Nouvelle Zemble, jusqu'au Weigats, d'où ils traversérent à la côte de Russie, & ensuite par l'embouchure de la mer Blanche jusqu'à Cola.

DEpuis les basses côtes jusqu'à Stroombai, la route est de l'Est à l'Ouëst, pendant 4. lieuës.

Depuis Stroombai jusqu'au cap du port des Glaces, la route est Est-quart-de-nord-est, 3. lieuës.

De puis le cap du port des Glaces jusques au cap de l'Isle, la route est Est-nord-est, 5. lieuës.

Du cap de l'Isle jusques au cap de Flessingue, la route est Nord-est-quart-à-l'est, 3. lieuës.

Depuis le cap de Flessinge, jusques au cap de la Tête, la route est Nord-est, 4. lieuës.

Depuis le cap de la Tête jusqu'au cap de Desir la route est du Sud au Nord, 6. lieuës.

De

Depuis le cap de Desir jusqu'aux isles d'Orange, la route est Nord-ouest, 8. lieuës.

Depuis les isles d'Orange jusques au cap des Glaces, la route est Ouëst, & Ouëst-quart-de-sud-ouëst, 5. lieuës.

Depuis le cap des Glaces jusqués au cap de Troost, la route est Ouëst, & Ouëst-quart-au-sud-ouëst, 25. lieuës.

Depuis le cap de Troost jusques au cap de Nassau, la route est Ouëst-quart-de-nord-ouëst, 10. lieuës.

Depuis le cap de Nassau jusqu'au bout oriental de l'isle des Croix, la route est Ouëst-quart-de-nord-ouëst, 8. lieuës.

Depuis le bout oriental de l'isle des Croix jusqu'à l'isle Guillaume, la route est Ouëst-quart-de-Sud-ouëst, 3. lieuës.

Depuis l'isle Guillaume jusqu'au cap Noir, la route est Est-sud-ouëst, 6. lieuës.

Du cap Noir jusqu'au bout oriental de l'isle de l'Amirauté, la route est Ouëst-sud-ouëst, 7. lieuës.

Depuis le bout oriental de l'isle de l'Amirauté jusqu'à son bout occidental, la route est Ouëst-sud-ouëst, 5. lieuës.

Depuis le bout occidental de l'isle de l'Amirauté jusques au cap de Plancio, la route est Sud-ouëst-quart-de-l'ouëst, 10. lieuës.

Depuis le cap de Plancio jusqu'à la baie de Lomms, la route est Ouëst-sud-ouëst, 8. lieuës.

Depuis la baie de Loms jusqu'au cap des Etats, la route est Ouëst-sud-ouëst, 10. lieuës.

Depuis le cap des Etats jusques à Langénes, la route est Sud-ouëst-quart-de-sud, 14. lieuës.

Depuis Langénes jusques au cap de Cant, la route est Sud-ouëst-quart-de-sud, 6. lieuës.

Depuis le cap de Cant jusqu'au cap du Rocher noir, la route est Sud-quart-de-sud-ouëst, 4. lieuës.

Depuis le cap du Rocher noir jusques à l'Isle noire, la route est Sud-sud-ouëst, 3. lieuës.

Depuis l'Isle noire jusques à Costinsarch, la route est de l'Est à l'Ouëst, 2. lieuës.

Depuis Costinsarch jusques au cap de la Croix, la route est Sud-sud-est, 5. lieuës.

Depuis le cap de la Croix jusqu'à la baie de St. Laurens, la route est Sud-est, 6. lieuës.

Depuis la baie de St. Laurens jusqu'au Port de la farine, la route est Sud-sud-est, 6. lieuës.

Depuis le Port de la farine jusques aux deux Isles, la route est Sud-sud-est, 16. lieuës.

Depuis les deux Isles d'où ils traversérent à la côte de Russie, jusqu'à Matflo & à Delgoi, la route est Sud-ouëst, 30. lieuës.

Depuis Matflo & Delgoi jusqu'au golfe, où ils navigérent presque sur tous les rumbs de la boussole, & retournérent encore au-même endroit, 22. lieuës.

Depuis le golfe jusqu'à Colgoi, la route est Ouëst-nord-ouëst, 18. lieuës.

Depuis Colgoi jusqu'à la pointe orientale de Candnoës, la route est Ouëst-nord-ouëst, 20. lieuës.

Depuis Candnoes jusques au côté occidental de la mer Blanche, la route est Ouëst-nord-ouëst, 40. lieuës.

Depuis le côté occidental de la mer Blanche jusqu'aux sept Isles, la route est Nord-ouëst, 14. lieuës.

Des sept Isles jusques au bout occidental de Kilduin, la route est Nord-ouëst, 20. lieuës.

De Kilduin jusques au lieu où Jean Cornelisz les vint trouver, la route est Nord-ouëst-quart-de-l'ouëst, 7. lieuës.

Depuis ce même lieu-là jusqu'à Cola, 18. lieuës.

Desorte que dans ces deux petits bâtimens sans couverte ils avoient fait justement 381. lieuë.

Le 15. de Septembre ils descendirent la riviére dans une loge, pour se rendre à bord du vaisseau de Jean Cornelisz qui étoit à demie-lieuë de la ville, & l'après-midi le vaisseau descendit aussi la riviére, jusqu'à la moitié du chemin, & au-delà du détroit. Le 18. ils sortirent

de la riviére, & tirérent à la mer pour faire route en Hollande. Le lendemain sur les six heures du soir ils vinrent devant Wardhuis, où ils mouillérent, parce-que Cornelisz y devoit encore charger quelques marchandises.

Le 6. d'Octobre sur le soir, ils levérent l'ancre & partirent de Wardhuis, & le 29. du même mois ils entrérent dans la Meuse, portez d'un vent d'Est-nord-est. Le lendemain ils allérent par terre à Maaslandt-sluis, à Delft, à Harlem, & le premier de Novembre ils se rendirent à Amsterdam dans les mêmes habits qu'ils avoient portez à la Nouvelle Zemble, & avec les mêmes bonnets fourrez de peaux de renards. Là ils s'en allérent dans la maison de Pierre Hasselaar, qui avoit été un des Directeurs pour la ville d'Amsterdam, lorsqu'elle avoit fait équiper les deux vaisseaux, savoir, celui de Jean Cornelisz & celui du Maître, qui avoit été à la Nouvelle Zemble, & qui en revenoit.

Le retour du reste de l'équipage de ce vaisseau péri, surprit beaucoup de gens qui les avoient comptez pour morts; & comme le bruit s'en répandit aussi-tôt dans la ville, il vint aux oreilles du Chancelier du Roi de Danemarc, alors son Ambassadeur en Hollande, pendant qu'il étoit à table, & qu'il dînoit au Prins-hof. Le grand Bailli d'Amsterdam alla lui-même, avec deux autres Seig-

 neurs

neurs de la ville, les querir, & ils firent devant l'Ambassadeur & les Bourgmaistres d'Amsterdam le récit de leur voiage & de leurs avantures. Après cela ils se retirérent. Ceux qui étoient domiciliez à Amsterdam allérent dans leurs maisons, & les autres furent mis dans une hôtelerie, & défraïez jusques-à-ce-qu'on eût expédié leurs comptes, & qu'on les eût païez. Ils étoient en tout au nombre de douze.

SUITE DES VOIAGES

Faits pour découvrir un passage à la Chine.

CEtte derniére tentative n'aïant pas mieux réüssi que les précédentes, les Directeurs trouvérent à propos de renvoier encore chercher un passage à la Chine, par le Nord-est, ou par le Nord-ouëst. Pour cet éfet ils firent partir le dernier de Mars 1609. Henri Hudson, fameux & expérimenté Pilote Anglois, avec un flibot bien-pourvu de toutes sortes de munitions, & monté de vingt hommes d'équipage, tant Anglois que Hollandois, ainsi-qu'on le voit dans la Rélation suivante.

Henri Hudson fit voiles du Texel le

6. d'Avril 1609. & doubla le cap de Norvège le 5. de Mai. Ensuite il prit son cours vers la Nouvelle Zemble, le long des côtes septentrionales. Mais il y trouva la mer si remplie de bancs de glaces, aussi-bien que l'année précédente, qu'il perdit l'espérance de pouvoir passer plus avant cette année-là. Quelques-uns des gens de l'équipage, qui aiant été aux Indes Orientales ne pouvoient suporter le grand froid qu'il faisoit, eurent des démêlés avec les autres, les uns étant Anglois & les autres Hollandois.

Le Maître Henri Hudson leur fit deux propositions; la premiére, de s'en aller vers les côtes de l'Amérique, par les 40. degrès, se fondant sur certains papiers & certaines cartes, qui lui avoient été envoiées de la Virginie par un Capitaine de vaisseau nommé Smith, dans lesquelles il lui marquoit une mer par où l'on pouvoit passer autour de leur colonie du Sud, à son côté septentrional, & de-là se rendre dans une mer occidentale. Si la chose eût été aussi vraie que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit fausse, cette découverte eût été très-avantageuse, & eût fraié une court chemin pour aller aux Indes.

L'autre proposition étoit de chercher un passage par le détroit de Danis, & celle-ci fut généralement aprouvée. Ainsi le 14. de Mai on y porta le cap, & le dernier jour du mois ils vinrent à l'isle

de Faro, où ils furent vingt-quatre heures pour faire de l'eau, & ensuite ils navigérent jusqu'au 18. de Juillet qu'ils vinrent sur les côtes de la Nouvelle France, par les 44. degrès, & ils furent obligez d'y relâcher, pour acheter un nouveau mât de misene, parce-qu'ils avoient perdu le leur. Le lieu leur parut propre à pêcher de la merluche, & au trafic des bonnes peaux & des fourrures de pelleterie, qu'on avoit-là pour peu de chose. Mais l'équipage en usoit mal avec les gens du païs. Ils prenoient beaucoup de choses par force, & ces maniéres excitérent de grosses querelles.

Les Anglois qui craignirent de n'être pas les plus forts, aïant voulu partir delà on remit à la voile le 26. de Juillet, & l'on tint la mer jusques au 3. d'Août qu'ils terrirent par la hauteur des 42. degrès. Ensuite aïant repris le large ils navigérent jusqu'au 12. d'Août, qu'ils prirent encore terre par les 37. degrès 3. quarts. Après cela ils rangérent la côte jusques-à-ce qu'ils vinrent par les 40. degrès 3. quarts, où ils trouvérent une bonne passe, entre deux caps. Ils y entrérent le 12. Septembre, & trouvérent une des plus belles riviéres qu'on puisse voir, large & profonde, avec un fond de bonne tenuë,

Enfin le grand vaisseau vint par les 42. degrès 40. minutes; mais la chaloupe monta un peu plus haut dans la ri-

viére. Ils trouvérent sur ses bords des gens vigoureux, & qui n'étoient pas trop-traitables : mais plus avant dans le païs ils en virent de plus civilisez, qui étoient bien-pourvus de vivres, de peaux, de fourrures de martres, & de renards, & d'autres marchandises. Il y avoit des oiseaux, des fruits, des raisins même, blancs & rouges. Ils négociérent avec ces gens-là ; ils leur portérent de leurs marchandises, & les choses se passérent de part & d'autre doucement & honnêtement.

Après avoir remonté la riviére jusqu'à cinquante lieuës, ils s'en retournérent le 4. d'Octobre, & remirent à la mer : mais ils eussent beaucoup mieux fait leurs afaires, si l'équipage avoit éte mieux intentioné, & s'il ne leur eût pas manqué quelques-unes des choses nécessaires. Lors-qu'ils furent au large ils tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Les opinions furent différentes. Le Contremaître, qui étoit Hollandois, fut d'avis d'aller hiverner en Terre-neuve, & de chercher le passage de Danis par le Nord-oüest. Hudson s'y oposa, craignant que son équipage, qui l'avoit déja menacé, ne continuât à se mutiner, & que le froid de l'hiver n'achevât de leur faire consumer tout ce qu'ils avoient, & ne les mit hors d'état de s'en retourner.

Il y avoit beaucoup de gens de l'équi-

page malades ou languiſſans, toutefois perſonne ne parloit de retourner en Hollande que le Maître, ce qui le rendit ſuſpect. Enfin il propoſa d'aller hiverner en Irlande, à quoi tout le monde conſentit. Mais après cela ils relâchérent le 7. de Novembre à Darmouth en Angleterre. On en donna avis en Hollande aux Directeurs, & de ce qui s'étoit paſſé dans tout le voiage. Hudſon ofrit d'aller encore chercher le paſſage par le Nord-oueſt, moiennant qu'on lui donnât cinq cents livres en argent, un plus grand nombre de munitions, & les gages ſur le pié qu'ils avoient été réglez, à-condition que les proviſions qui étoient déja dans le vaiſſeau y demeureroient, & qu'on changeroit ſept hommes de l'équipage qui ſeroit toujours de vingt hommes : qu'ils partiroient de Darmouth vers le premier jour de Mars, & qu'ils paſſeroient le mois d'Avril & la moitié de Mai à tuer des balénes & des bêtes, proche de l'iſle de Panar : qu'enſuite ils prendroient leur cours au Nord-oueſt, pour y demeurer jusqu'à la mi-ſeptembre, & qu'enfin ils retourneroient en Hollande par le Nord-eſt d'Ecoſſe.

POUR

POUR DONNER

Aux Lecteurs une plus grande connoissance des païs du Nord, quoi-que cela ne soit pas du sujet de ce Livre, on a cru qu'on leur feroit plaisir de joindre ici une description de la Sibérie, de la Samoïede, & de la Tingoëse, tirée des écrits des Moscovites, suivant la découverte qu'ils en ont faite, & les voiages qu'ils y font ordinairement : comme aussi une Rélation touchant les Chemins, les Riviéres & les Villes, jusques à la Grande Tartarie.

Il y a un peuple en Moscovie, qui s'apelle les Enfans d'Aniconius ou Anica. Ils sont issus d'un Païsan qui se nommoit Anica. Cet homme, qui étoit fort riche en terres, demeuroit proche de la riviére de Witsogda, qui se décharge dans celle de Duna ; & cette derniére, qui après avoir reçu l'autre, coule près de cent lieuës, va se rendre dans la mer, Blanche, proche de la ville d'Archangel, ou St. Michel l'Arcange.

Anica avoit plusieurs enfans, qu'il pouvoit tous laisser riches des biens qu'il possédoit. Mais il ne pouvoit se contenir, ni résister à l'envie qu'il avoit de devenir encore plus puissant. Il voulut savoir quel étoit le païs ou demeuroient

des gens qui venoient tous les ans trafiquer en Moscovie, & qui y aportoient de belle pelleterie, & diverses sortes d'autres marchandises. Ces gens parloient une langue étrangére: leurs habits leur Réligion, & leurs maniéres étoient différentes de celles des Moscovites: ils se nommoient Samoïédes, & se donnoient encore quelques autres noms.

Ils descendoient tous les ans, avec leurs marchandises, sur la riviére de Witsogda, & trafiquoient avec les Russiens & les Moscovites dans les villes d'Ossoil & d'Ustinga, sur la Duna, où étoit alors l'étape de toutes les marchandises, & sur-tout de la pelleterie.

Le païsan Anica pressé du desir de savoir d'où ces gens venoient, & où étoit situé le païs qu'ils habitoient, où il croioit qu'on pouvoit s'enrichir extrémement, vu la belle pelleterie qu'on en aportoit tous les ans, traita secrétement avec quelques-uns d'entre eux. En conséquence de ce Traité il envoia avec eux dix ou douze de ses valets & de ses esclaves, & leur commanda d'observer bien tous les endroits où ils passeroient, les maniéres de vivre qui s'y pratiquoient, les mœurs des habitans, leurs demeures, & généralement tout l'état du païs, pour lui en faire un raport éxact.

Les Domestiques d'Anica étant de retour rendirent compte à leur Maître de ce qu'ils avoient vu. Il leur ordonna de

n'en rien communiquer à personne, & pour les engager à se taire il les traita fort favorablement.

L'année suivante il y en envoia un plus grand nombre, avec quelques-uns de ses parens, à qui il donna diverses marchandises de peu de valeur, comme de la verroterie, des sonnettes, & autres merceries d'Allemagne. Ceux-ci examinérent toutes choses, ainsi qu'avoient déja fait les précédens, & voiagérent jusqu'à la riviére d'Oby, traversant des deserts & des riviéres, qui sont les uns & les autres fort-fréquens en ces païs-là. Leur procédé avec tous les Samoïedes fut honnête, & il y en eut quelques-uns avec qui ils contractérent des alliances particuliéres, par le moien dequoi ils connurent plus distinctement que la pelleterie étoit à fort bon marché en ce païs-là, & qu'il y avoit lieu de s'enrichir extrémement par ce commerce.

Ils prirent une connoissance plus particuliére des maniéres de vivre des Samoïedes. Ils virent qu'ils n'avoient point de villes, mais qu'ils étoient assemblez par troupes; qu'ils vivoient ensemble fort paisiblement, & qu'ils étoient gouvernez par quelques-uns des plus anciens d'entre eux. Ils étoient mal-propres à l'égard du boire & du manger. Ils vivoient de chasse, ne connoissant ni pain ni blé. La plupart tiroient fort-bien de l'arc. Les arcs étoient d'un

bois pliant, & ils mettoient dessus des pierres pointuës, qu'ils aiguisoient exprès, ou des arrêtes de poisson, avec quoi ils tuoient le gibier & les bêtes, dont il y avoit en abondance.

Ils se servoient aussi d'arrêtes de poisson au-lieu d'aiguilles pour coudre, & de petits nerfs de certains petits animaux au-lieu de fil, joignant par ce moien les unes aux autres les peaux dont ils étoient couverts, & dont la fourrure, où le poil, étoit l'Eté en-dehors sur eux, & l'Hiver en-dedans. Ils couvroient leurs hutes de peaux d'élan & d'amphibies qu'ils estimoient moins que les autres.

Les Envoiez d'Anica aiant bien remarqué toutes ces choses, s'en retournérent chargez de riche pelleterie vers leur Maître, qu'ils informérent de tout ce qu'il désiroit savoir. Anica se contenta de trafiquer & de faire trafiquer ses parens en ce païs-là pendant quelques années. Ces gens, qui furent apellez Aniconiens, devinrent extrémement riches, & acheté quantité de terres. Tous leurs compatriotes s'étonnérent des prodigieuses fortunes qu'ils faisoient, ne sachant à quoi les atribuer. Ils firent bâtir des Eglises à leurs frais dans leurs villages, & même ils en firent bâtir une dans la ville d'Ozoil, sur la riviére de Witsogda, le long de laquelle ils habitoient, qui étoit toute-entiére de belle pierre de taille fort blanche. Enfin ils avoient tant de biens

qu'ils ne savoient qu'en faire.

Mais ils ne laissérent pas de faire des réflexions sur l'inconstance de la fortune, & de craindre qu'après les avoir tant favorisez elle ne leur tournât le dos, ainsi qu'elle a coutume de faire. Ce n'est pas qu'ils n'eussent lieu d'espérer, qu'aïant toujours vécu avec leurs compatriotes, & négocié avec les étrangers, sans ofenser, tromper, ou insulter personne; à quoi ils prenoient bien garde, ils seroient moins sujets aux révolutions que ceux qui en usent moins-bien.

Cependant ils prévoioient prudemment que quelque soin qu'ils se donnassent, il leur seroit bien dificile de se maintenir en Moscovie, où l'on tient, selon un commun dire, que qui n'a point d'amis à la Cour ne doit pas être regardé comme un homme. En éfet, un homme qui en ce païs-là est pourvu de quelques belles qualités, ou qui a quelque avantage extraordinaire, quel qu'il puisse être, est envié de tout le monde, & suiet à être calomnié à la Cour; & s'il n'y a point d'amis pour le soutenir, il ne manque pas d'être acablé, & de succomber à quelque heure ce soit, fût-il le plus honnête homme du monde & le plus équitable.

Les Aniciens se voiant si riches, avoient bien pensé à se faire un apui auprès de l'Empereur. Ils avoient la protection de Boris Goddenoof, qui étoit un des principaux Seigneurs de la Cour, beau-frére

de l'Empereur Fedor Ivanowitz, qui étoit alors sur le trône ; & Boris fut élu Empereur après sa mort, ainsi qu'on le voit dans l'Histoire des guerres de Moscovie, qui a été publiée depuis peu.

Ils prirent la résolution de se confier à Boris, après l'avoir prévenu par des présens, ainsi qu'ils avoient accoutumé de faire. Ils lui dirent qu'ils vouloient lui découvrir une chose qui seroit fort utile à l'Empire. Boris leur prêta volontiers l'oreille, & leur fit encore plus de caresses qu'il ne leur en avoit fait. Ils lui firent le récit de ce qu'ils avoient fait pour reconnoître le païs des Samoïedes & de Sibérie : ils l'entretinrent de tout ce qu'ils y avoient remarqué, & lui firent voir combien d'avantages & de richesses la Moscovie pourroit tirer de ces païs-là. Mais ils ne lui déclarérent point qu'ils y étoient allez d'abord & y avoient trafiqué secrétement, ni qu'ils y avoient gagné des richesses prodigieuses.

Boris charmé de cette découverte, & brûlant d'envie d'en savoir encore davantage, résolut de faire des enquêtes éxactes au sujet de ce qui lui avoit été proposé. Il assura les Aniciens qu'il les chérissoit comme ses propres enfans. Il leur fit donner des patentes de l'Empereur par où la possession de leurs terres étoit afectée à leur posterité sans contradiction, afin que tous leurs biens fussent héréditaires à perpétuité dans leurs familles, sans

en paier aucun tribut dès-à-présent & à l'avenir. Il les fit conduire dans son traîneau par les ruës de Mosco, où ils se trouvérent pendant l'Hiver; ce qui est une grande faveur parmi les Moscovites, & surtout de la part d'un grand Prince, tel qu'étoit Boris, qui gouvernoit tout l'Empire.

Tout ce qui avoit été découvert à Boris il le communiqua à l'Empereur, qui en fut fort satisfait, & lui donna pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos. Ce Seigneur ne s'endormit pas. Il emploia quelques Capitaines & quelques Gentis-hommes qui étoient pauvres, & qui dépendoient de lui, & leur donna ordre d'aller avec les Aniconiens. Il les fit habiller magnifiquement & en Ambassadeurs: il leur donna quelques soldats, & leur mit entre les mains certaines choses de peu de valeur, pour les présenter au peuple vers lequel ils étoient envoiez. Il leur ordonna d'examiner bien les passages, les riviéres, les bois, & tous les autres lieux, & d'en prendre les noms, & recommanda sur-tout de traiter ce peuple avec beaucoup de douceur, & d'avoir de grands égards pour lui dans leur conduite. Ils eurent aussi charge de remarquer les lieux qui seroient propres à bâtir des forteresses, & de tâcher d'amener avec eux quelques-uns des habitans.

Ces Ambassadeurs partirent de Mosco en fort-bon équipage, tant à l'égard des vêtemens que des armes, & pourvus

 d'ar-

d'argent & de présens, & se rendirent à Witsogda chez les Aniconiens, qui leur donnérent des gens de leur famille, de leurs enfans, de leurs amis, de leurs domestiques, pour aller avec eux. Lorsqu'ils furent arrivez aux lieux où ils étoient envoiez, ils firent toutes les remarques qu'on leur avoit ordonnées, & beaucoup d'amitiés & de caresses aux peuples. Les présens qu'ils donnérent, qui n'étoient que de peu de valeur, furent reçus comme étant très-considérables, parce-qu'ils paroissoient tels aux yeux de ceux qui n'en connoissoient pas le prix. On les recevoit même avec des acclamations de joie, & on se jettoit aux piés de ceux qui les présentoient, des habits desquels on admiroit la richesse, comme n'aiant jamais rien vu qui en aprochât, jusques-là qu'on étoit prêt de les prendre pour des Dieux.

Les Moscovites étoient obligez de se servir de truchemans, & pour cet éfet ils trouvérent ceux d'entre les Samoïedes, qui avoient fait des voiages en Moscovie, & eu du commerce avec les païsans, où ils avoient apris la langue. Par cette voie ils leur firent parler de l'Empereur de Moscovie, & leur firent entendre qu'il étoit comme un Dieu en terre, & même que c'en étoit un parmi les hommes. Enfin ils dirent tant d'autres choses capables d'exciter la curiosité, que ces bonnes gens désirérent ardemment de voir ce

qu'on

qu'on raportoit, & ceux qui leur parloient n'aïant eu pour but que de les amener là, ils furent bien-tôt d'acord ensemble; d'autant-plus que les Moscovites ofrirent de laisser quelques-uns de leurs gens en otage, & pour aprendre la langue du païs.

Ces maniéres d'agir gagnérent la plupart des gens au-deçà de la riviére d'Oby. Ils se soumirent à l'Empereur, & se laissérent taxer, s'engageant de païer tous les ans à l'Empire de Moscovie un tribut par tête, pour tous les hommes, & pour les enfans même, dès-qu'ils commenceroient à tirer de l'arc; savoir, chacun un couple de peaux de martre zebeline, qui étoient celles qu'ils estimoient le moins, mais qui étoient si estimées parmi les Moscovites, qu'on peut dire qu'elles n'avoient point de prix. Ils promirent de paier ce tribut à ceux qui seroient commis pour le recevoir, & ils n'y manquérent pas.

Après cela les Moscovites passérent de l'autre côté de la riviére d'Oby, & traversérent plus de deux cents lieuës de païs. Ils virent en ce voiage plusieurs espéces d'animaux rares, & qui leur étoient inconnus; de belles fontaines, des herbages admirables, de beaus bois, & divers Samoïedes, dont les uns étoient montez sur des élans, les autres assis dans des traîneaux tirez par des rennes, ou par des chiens qui couroient aussi vite

que

que des cerfs. Enfin ils virent plusieurs choses extraordinaires, & dont il y en eut qui leur donnérent de l'admiration; & ils tinrent des mémoires de tout ce qu'ils avoient vu, ainsi qu'il leur avoit été ordonné.

Au retour ils prirent avec eux ceux des Samoïedes qui voulurent-bien y aller volontairement, laissant de leur part quelques Moscovites sur le lieu, plus pour aprendre la langue que pour servir d'otage. Lors-qu'ils furent arrivez à Mosco ils firent leur raport à Boris, & ce Prince en informa l'Empereur. La vuë des Samoïedes fut un rare spectacle pour les Moscovites. On leur ordonna de tirer de l'arc, & ils le firent avec tant de justesse qu'on les en admira. Ils mettoient un fort petit denier dans un arbre & alloient se placer si-loin que tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de l'apercevoir, & leurs fléches portoient contre le denier autant de fois qu'ils tiroient.

D'un autre côté ces hommes sauvages regardoient avec étonnement les habitans de Mosco, leur maniére de vivre, & diverses autres choses qu'ils n'étoient pas acoutumez de voir. Mais ils ne regardoient l'Empereur qu'avec crainte & respect. La magnificence de ses vêtemens les frapoit, Ils étoient surpris de le voir tantôt à cheval, tantôt dans un carosse magnifique tiré par plusieurs chevaux; environné d'une multitude de grands

Seig-

Seigneurs qui étoient aussi très-richement vêtus.

Ils ne faisoient pas moins d'atention aux gens de guerre, à leurs fusils, à leurs habits rouges, à leur maniére d'aller par troupes, & à la quantité qui environnoit l'Empereur toutes les fois qu'il sortoit, n'étant pas ordinairement moins de quatre cens hommes autour de sa personne. Ils entendoient avec admiration le son des cloches, dont il y en a beaucoup en Moscovie. Ils considéroient les boutiques & toutes les choses qui y étoient. Enfin ils croioient être transportez dans un lieu habité par des Dieux, & ne désiroient de retourner parmi leurs compatriotes que pour leur faire le récit des choses qu'ils avoient vuës & ouïes. Ils estimoient heureux ceux qui avoient l'honneur d'être sous l'obéïssance d'un tel Prince, qui étoit plutôt un Dieu qu'un homme, & étoient ravis de pouvoir être mis en ce rang. Ils trouvoient d'un goût admirable les choses qui leur étoient servies à manger, & avoüoient qu'il y avoit bien de la différence entre la bonne chére qu'ils faisoient, & la chair cruë des bêtes & des poissons secs qu'ils avoient coutume de manger.

Ce qu'il y eut de plus important fut qu'ils promirent à l'Empereur de le reconnoître pour leur Seigneur, & de porter tous les Samoïedes à le reconnoître aussi. Ils le priérent de leur faire la grace

ce de leur envoier des Gouverneurs pour les conduire, & pour faire lever les tributs. Pour ce qui est de leur idolatrie, on ne mit pas alors ce point sur le tapis: on les laissa faire selon leurs anciennes coûtumes: mais on leur auroit fait aisément embrasser la Réligion Chrétienne, s'il étoit allé parmi eux des Docteurs capables de les instruire. Il y a même beaucoup d'aparence que les Moscovites n'auroient pas manqué à ce devoir, s'ils n'avoient pas été engagez dans de longues & fâcheuses guerres.

Après un succès si favorable les Aniconiens furent regardez de bon œil à la Cour. On leur acorda beaucoup de priviléges & d'immunités. On leur donna quelques places situées proche de leur païs, & assez considérables; si-bien qu'ils possédent cent lieuës de terrein, en divers endroits, le long des riviéres de Duna, de Witsogda & de Soebna; & ils sont demeurez riches dans tous les lieux où ils se sont répandus, se maintenant encore aujourdhui, sans qu'il ait été révoqué aucun de leurs priviléges.

Au-reste il fut résolu dans le Conseil de l'Empereur qu'on bâtiroit des forteresses le long de la riviére d'Oby, & en rase campagne, dans les endroits qui y seroient les plus propres; & qu'on y tiendroit des garnisons: qu'on y enverroit un Gouverneur Général, à qui on donneroit ordre de bien examiner le païs, d'y péné-

tirer le plus avant qu'il seroit possible, & de l'incorporer à l'Empire. Toutes lesquelles choses ont été éfectuées. Les forteresses ont été bâties du bois qui s'est trouvé sur le lieu, & avec des rangées de grosses poutres, qu'on a garnies de terre. On y entretient des gens de guerre. On y envoie des colonies, ensorte qu'en plusieurs endroits il y a des habitans qui composent des Eglises entiéres, & qui sont Polonois, Tartares, Russiens, & d'autres nations.

Outre ceux qui y sont allez volontairement, on y a condamné comme à un exil, des assassins, des traitres, des voleurs, & pour ainsi dire, l'écume des hommes, & ceux qui avoient mérité la mort. Les uns y étoient d'abord retenus prisonniers; les autres étoient en liberté, & avoient la permission de s'établir, selon que les crimes qu'ils avoient commis étoient plus ou moins atroces. Ainsi on y a bâti peu-à-peu des villes assez grandes, qui ont été habitées de toutes sortes de gens; & maintenant les choses y sont sur un tel pié, qu'il y a assez d'Eglises, de forteresses & de villes, pour égaler un Roiaume. Il faut pourtant avoüer que ce qui a le plus contribué à ce soudain accroissement, a été la franchise qu'on a acordée, & le don gratuit qu'on a fait des terres; avantages qui y ont atiré de toutes parts des gens pauvres, qui travailloient à subsister ailleurs.

Cet-

Cette grande étenduë de païs s'apelle aujourdhui la Sibérie; & l'on y a bâti une ville qui se nomme Siber. Dans les premiers tems de ces établissemens qu'on faisoit en Sibérie, ce nom, lors-qu'on le prononçoit à Mosco, étoit l'effroi des garnemens, de-même qu'est celui du Tucht-huis, ou Maison de discipline, à Amsterdam, pour ceux qui méritent d'y être mis. Car tous les garnemens qu'on découvroit étoient aussi-tôt envoiez à Sibirdam. Mais maintenant ce châtiment est devenu si commun, & en même tems si peu rigoureux, au-prix de ce qu'il étoit alors, que dès-que quelque Seigneur, ou Gentilhomme, tombe dans la disgrace de l'Empereur, on l'envoie avec toute sa famille, pour un certain tems, faire pénitence en Sibérie, & on lui donne là quelque Gouvernement où il demeure tant que la colére de l'Empereur contre lui soit apaisée, & qu'il lui soit permis de revenir. Cependant cette peine, quoi-qu'infiniment plus douce que beaucoup d'autres, est toujours un assez grand suplice pour ceux qui ne trouvent point de salut ailleurs qu'à la Cour.

Il s'agit maintenant de parler du chemin de Moscovie à Sibérie. J'en dirai ici ce que j'en sais, que je n'ai pu aprendre qu'avec beaucoup de difficulté, par le moien de quelques amis que je me fis à la Cour de l'Empereur, lors-que je demeurois à Mosco. Il fallut même que

je les sollicitasse longtems avant-que d'obtenir cette faveur. Aussi ceux qui me la firent, se mettoient-ils en danger de la vie, si la chose eût été sué. Telle est la disposition des Moscovites. Ils ne peuvent souffrir qu'on découvre aux étrangers les secrets de leur païs.

INSTRUCTION ABRE'GE'E,

Touchant les Chemins qu'il faut tenir & les Riviéres qu'on trouve en allant de Moscovie à l'Est & à l'Est-quart-de-nord-est, selon la route que les Moscovites tiennent ordinairement pour y aller: comme aussi touchant les noms des villes qui y ont été bâties par les mêmes Moscovites, & qui sont sous un Gouverneur qui commande dans le païs, & qui tâche de le reconnoître de plus en plus, aïant déja pénétré jusqu'à la Tartarie.

De Witsogda Soil, où habitent les Anticoniens, on remonte cette riviére jusqu'à une petite ville nommée Javinisco, habitée par les Moscovites. Il y a dix-sept jours de chemin de la ville de Soil jusques-là, & il faut traverser des bois & des riviéres. La riviére de Witsogda prend sa source dans des montagnes nommées Jœgoria, qui courent de la Tar-

Tartarie, par le Sud, presques jusques à la mer du Nord. La riviére de Pitsiora, qui se décharge dans la mer au-deçà de Weigats, a aussi sa source dans les mêmes montagnes.

De Javinisco on met trois semaines pour venir à une riviére nommée Ne-em. c'est-à-dire muette, à-cause de la tranquillité de son cours entre les bois. Lorsqu'on a navigé environ cinq jours sur cette riviére avec des bateaux, ou des radeaux, on est obligé de transporter par terre, pendant une lieuë, les marchandises & les hardes qu'on a, parce-que le Ne-em prend un cours détourné de la route. Afin donc d'aller par le plus court chemin on fait une lieuë par terre; puis on se rembarque sur une riviére nommée la Wyssera, qui tombe des rochers que les Moscovites nomment Camena, & qui sort dans les mêmes montagnes de Joegori. On descend cette riviére pendant neuf jours, & l'on vient à une petite ville nommée Soil Camscoi, qui à été bâtie en ce lieu-là pour la commodité des voiageurs, qui sont obligez de poursuivre leurs voiages par terre. Pour la Wyssera, elle continuë son cours, & entre enfin dans une autre riviére qu'on apelle Cam, qui passe sous la ville de Viatea en Moscovie, & se décharge dans la grande riviére de Rha, ou Volga, qui se rend dans la mer Caspienne par soixante & dix bouches. Toutes lesquelles choses sont

tres

très-certaines, aïant été vuës & éxaminées par ceux de qui je les tiens.

Après-qu'on s'est reposé à Soil-Camsthi, il vient des gens qui vous amènent des chevaux, car ce païs-là est bien-habité, & il y a beaucoup de villages & de bétail, les habitans étant Russiens & Tartares. Ces gens prennent le bagage, le chargent sur les chevaux, & vous mènent presque tout le chemin par des montagnes couvertes de sapins, de palmiers, & d'autres arbres. Il faut traverser deux riviéres nommées Soyba & Coosna, qui sont dans ces montagnes, & qui coulent toutes deux au Nord. Les montagnes qui suivent se divisent en trois parties, & sont fort différentes des autres auxquelles elles touchent. Il y a de fort-beaux bois bien-plus épais que sur les premiéres; & des pâcages merveilleux. Pendant deux jours de chemin elles s'apellent Coosvinskoy Camen. Pendant deux autres jours elles se nomment Cirginscoy Camen; & après quatre autres jours de chemin Podvinscoy Camen. Ensuite on vient à une ville nommée Vergatéria. Ces trois montagnes sont proprement des deserts, où viennent des Tartares & des Samoïedes, qui ne font que chasser pour les Moscovites. Les montagnes de Podvinscoy Camen sont les plus hautes, étant couvertes de néges en plusieurs endroits, & environnées de nuées. Le voiage y est fort-fatiguant, mais quoi-que le pié en soit

très-

trés-bas, la pente n'en eſt pas fort rude, & l'on y deſcend peu-à-peu.

Lors-qu'on eſt arrivé à Vergatéria, il faut y ſéjourner juſqu'au Printems; parce-que la riviére qui y paſſe, qu'on nomme Toera, a peu d'eau autre le reſte de l'année, comme étant proche de ſa ſource. Mais au Printems les néges qui fondent, & qui coulent de deſſus les montaggues, la groſſiſſent tellement qu'on y peut naviger avec des bateaux & des barques. Cette ville de Vergatéria eſt la premiére ville de Sibérie, & n'eſt bâtie que depuis vingt & un an, non-plus que beaucoup d'autres villes qui ſont en ce païs-là. Cependant elles ne laiſſent pas d'être bien peuplées, & les habitans y cultivent la terre comme on fait en Moſcovie.

Il y a un Gouverneur, qui tous les ans envoie quantité de grains & d'autres provisions dans tous les autres lieux de la Sibérie par les riviéres qui y ſont; & il fait pourvoir les forterreſſes & tous les autres endroits où il y a des garniſons. Il en envoie auſſi au-delà de l'Oby, dans les forts & places où l'on tient des ſoldats Moſcovites; car juſques-à-préſent on n'y a point encore bâti, & les Samoïedes ne vivent que de chaſſe, ainſi qu'on l'a déja dit.

Cette riviére de Toera ci-deſſus mentionée, on la deſcend pendant cinq jours & l'on vient dans une ville nommée Ja

Japhanim, qui n'est bâtie & peuplée que depuis deux ans.

A Japhanim on se rembarque sur la même riviére de Toera, qui après deux jours de chemin, serpente extrémement; si bien qu'il faut souvent traverser le païs pour retourner à la riviére, afin de prendre un plus court chemin. Les environs de cette riviére sont habitez par des Tartares & des Samoiedes, qui y entretiennent du bétail dont ils vivent. Ils ont aussi des bateaux.

Enfin de là riviére de Toera on entre dans une autre grande riviére qu'on apelle Tabab, à-peu-près à deux cents lieuës de Vergaturia, sur laquelle on va jusqu'à Tinnen, ville bien-peuplée, bâtie aussi depuis vingt & un an. En Hiver il y a beaucoup de gens qui prennent des traineaux à Japhanim pour aller en douze jours à Tinnen, place où il se fait présentement un grand trafic de pelleterie, entre les Moscovites, les Tartares & les Samoiedes; & ce lieu-là est commode pour ceux qui ne veulent passer que six mois en voiage. Mais il y en a qui veulent pénétrer plus avant, & qui passent bien-loin au-delà de la riviére d'Oby, tant à l'Est qu'au Sud.

De Tinnen on va jusqu'à Tobolsca, capitale des villes de Sibérie, où est le séjour du Vice-roi. C'est là que toutes les villes envoient chaque année leurs tributs, aussi-bien celles qui sont au-delà

de l'Oby, que celles qui ſont en-deçà & quand tous les tributs y ſont aſſemblez, on les envoie à Moſco ſous une bonne eſcorte. Le Gouvernement eſt ſévére, & tous les autres Gouverneurs de la Samoïede & de Sibérie ſont obligez d'obéir au Vice-roi. Il s'y fait auſſi un grand trafic des marchandiſes qu'on aporte de Moſcovie. Il y vient même des Tartares du Sud, & du fond de la Tartarie, & pluſieurs autres différens peuples, & cet abord augmente à-meſure que la réputation du païs s'étend; ce qui eſt un grand avantage pour les Moſcovites, d'autant-plus qu'aïant aquis ce grand païs ſans guerre, & l'aïant incorporé à leur Empire avec douceur, & du conſentement des habitans, il ſemble qu'ils n'ont rien à craindre, parce-que les peuples leur ſont très-afectionez, & il y a des E'gliſes par-tout. Plût à Dieu que les Eſpagnols, au-lieu des cruautés qu'ils ont éxercées dans l'Amérique, euſſent tâché de gagner les peuples avec la même douceur. Ils y auroient ſans doute réüſſi, & ils ſeroient en état d'étendre leurs conquêtes volontaires au long & au large, ainſi que je l'ai reconnu dans un voiage que j'y ai fait; au-lieu que leur tirannie fait qu'ils y ſont en abomination, & qu'ils ne ſoumettent perſonne que par force. Les Moſcovites le ſavent bien dire, l'expérience aïant achevé de leur perſuader que pour établir une nou-

velle domination, & civiliser des peuples sauvages, il faut les traiter avec humanité.

Cette ville de Tobolsca, capitale de Sibérie, est située d'un côté sur le bord d'une grande riviére nommée Yrtis, qui vient du Sud, & qui a un cours aussi rapide que le Danube. Elle se décharge dans le fleuve d'Oby, & on croit que ces deux riviéres ont leur source dans un même païs. La riviére de Tobol, d'où la ville tire son nom, coule de l'autre côté de la place.

Dans le Tobol se rend une autre riviére qui vient du Nord, & qui tombe du haut d'une montagne proche des côtes de la mer. Les Sauvages la nomment Tassa, & les Moscovites ont depuis peu bâti sur ses bords une ville nommée Pohem. Ils y ont envoié une colonie tirée de Sibérie, & prétendent y faire un grand établissement, à-cause de la beauté du païs, qui est fertile, & où il y a de beaus bois, remplis de bêtes sauvages, de léopards, de loups cerviers, de renards, de bêtes fauves, & même de martres zébelines.

Cette ville est à quinze journées de Tobolsca. La riviére d'Yrtis se jette aussi dans l'Oby à quinze journées de la même ville, par le Nord. Autrefois il y avoit une ville à son embouchure, qui se nommoit Olscoy-gorod, mais elle a été détruite par l'ordre des Gouverneurs

de Sibérie, sans qu'on en ait sçu la raison. C'est peut-être à-cause du froid, ou parce qu'elle étoit trop proche de la mer, de peur qu'il n'arrivât quelque desordre ou quelque changement de ce côté-là. Mais comme la riviére d'Oby se sépare en deux, & qu'un de ses bras s'écartant environne un grand espace de terre, & forme une isle, puis va retomber dans le premier & plus grand canal ; on a bâti en cette isle une nouvelle ville en la place de celle qui a été ruïnée. Elle s'apelle Zergolt, & est située environ cinquante lieuës plus avant dans les terres, que n'étoit la premiére.

En remontant la riviére au-dessus de Zergolt, on ne met que peu ou presque point de voiles aux barques, soit qu'il n'y vente éféctivement presque point, soit que le vent ne puisse servir, à-cause de la hauteur des terres, quoi-que l'Oby soit par-tout un gros fleuve & fort-large. On y tire donc les bateaux à la cordelle, ainsi-qu'on à coutume de faire presque dans toutes les riviéres de Moscovie. De Zergolt on remonte deux cents lieuës, & l'on vient à une forteresse nommée Noxinscoy, qui est bâtie depuis treize ans, que le grand Gouverneur envoia des gens pour reconnoître le pais, & chercher des lieux propres à être cultivez, afin d'y bâtir des villes. Cet endroit aïant paru agréable, sain, & sous un climat assez chaud, fertile, & rem-

pli

pli de diverses sortes de bêtes & de volatiles, on y bâtit le fort de Noxinscoy & l'on y mit une garnison. Il est situé au Sud-ouëst. Il y a des habitans jusqu'à former une assez nombreuse Eglise. On leur a recommandé de reconnoître de plus en plus le païs vers le climat le plus chaud, & de gagner par la douceur les habitans qu'ils y trouveront, afin d'étendre par cette voie la domination de l'Empereur au long & au large. Ces gens s'étant souvent assemblez par troupes, & aïant avancé plus de quatre cents lieuës dans le païs, y ont trouvé d'admirables endroits, de beaux païsages, mais point d'hommes. C'est un païs desert.

Ceux qui remontérent, il y a dix ans, la riviére d'Oby encore deux cents lieuës plus haut, y trouvérent un païs à souhait, & fort chaud, auquel il n'y a rien *à redire*, où il y a peu d'Hiver, ou presque point. A leur retour ils furent mandez à *Mosco*, où regnoit alors Boris Goddenoof, qui aïant été informé de tout, prit cette afaire à cœur. Aussi-tôt il ordonna que le Gouverneur de Sibérie y enverroit des gens pour y bâtir une ville. D'abord on y fit une bonne forteresse & quelques maisons, & depuis l'on a continué, en-sorte que maintenant il y a une belle ville nommée Toom, parce-qu'ils aprirent dans la suite que ce même endroit avoit été habité par des Tartares qui en faisoient leur lieu de plaisirs, & qui a-

voient un Roi nommé Altyn. Cette nouvelle ville a été souvent ataquée par divers peuples qui se tiennent à-l'entour, sous des tentes, ou en rase cumpagne; mais maintenant elle est si puissante qu'elle ne craint plus rien, & il y a bien de l'aparence qu'en peu de tems elle pourra, avec ses dépendances, passer pour un petit Roïaume.

Entre la forteresse de Notinscoy & cette ville de Toom en Sibérie, on découvre tous les jours, en pénétrant dans le païs, divers peuples qui se donnent le nom d'Ostachy, qui & s'unissent volontiers avec les Samoïedes, les Moscovites, & les Tartares de Sibérie, & en sont traitez avec douceur. Il y en a même qui leur aportent de l'or. Ils ont divers Rois, qui sont comme ceux des Indiens, c'est-à-dire, comme les petits Rois des Indes Orientales, & non comme les grands. En un mot les Moscovites s'étendent tellement de ce côté-là, qu'on on est surpris en le voiant, ou quand on l'entend dire.

Il y a aussi plusieurs forteresses & châteaux entre l'Oby & l'Yrtis, qui furent bâtis dans ce même tems-là, ou qui l'ont été depuis, & lorsque Tobolsca le fut. Ces places sont déja fort riches, & sont peuplées de Tartares, de Moscovites, & de Samoïedes qui sont civilisez. L'une se nomme Tara, & à la hauteur où elle est les riviéres d'Oby & d'Yrtis coulent à dix journées de che-

nin l'une de l'autre. Une autre s'apelle Jorgoet, ou Jorgout, qui est bâtie depuis quatorze ans, aussi-bien que Besou & Manganfoiscoygarad. Ces trois villes sont plus haut vers le Sud, & les habitans tâchent tous les jours de faire des découvertes à l'Ouest de l'Oby.

Au-deçà de ce fleuve sont les villes de Tobolsca, Sibir ou Sibier, Beresai, & plusieurs autres, toutes sur les bords de diverses riviéres, & l'on en bâtit encore tous les jours. Mais les villes de Narim & de Toom sont de l'autre côté de l'Oby. Les habitans se servent de rennes pour leurs traîneaux, & de chiens qui courent fort vîte, dont la plupart sont nourris de poisson, parce-qu'ils croient que cela leur donne de la force. Le poisson qu'ils leur donnent est le plus souvent de la raie sêche. Pour la ville de Jorgoet, elle est située, ainsi qu'il a été déja dit, dans une isle que l'Oby forme.

De Narim, en montant vers l'Est, il y a, sur une riviére nommée Telt, une forteresse à qui on a donné le nom de Comgoscoy, où l'on entretient garnison. Il y a sept ans que les habitans de ce petit fort & de la ville de Narim, reçurent ordre des Gouverneurs de Sibérie, de s'en aller avec des traîneaux & des chevaux du côté de l'Est, pour découvrir s'il y avoit d'autres peuples. Ils cheminérent pendant trois semaines, prenant leur route droit à l'Est, par de grands

deserts trouvant pourtant presque par tout un beau païs, & des arbres admirables, avec diverses riviéres. Au bout de trois semaines ils virent quelques hutes en rase campagne, & trouvérent des hommes assemblez, qui ne s'éfraiérent point à la vuë des Moscovites, parce-que ceux-ci avoient pour guides des Samoiedes & des Tartares, qui même avoient peut-être autrefois déja fait ce chemin-là, & conversé avec les habitans du païs.

En arrivant on fit beaucoup de caresses à ces habitans. Les Tartares & les Samoïedes n'entendoient pas leur langage. Néanmoins ils en comprenoient quelque chose, si-bien qu'ils entendirent qu'ils se nommoient Tingoësy, & qu'ils habitoient le long d'une riviére nommée Jeniscea, qui étoit plus grande que l'Oby : que leur origine venoit du Sud-est, mais qu'ils ne savoient pas précisément d'où c'étoit. Ils avoient un double menton ; c'est-à-dire, une grosseur qui s'étendoit du menton à la gorge, & en parlant ils cloussoient comme les coqs-d'inde. Les Samoïedes étoient ceux qui les entendoient le mieux, leur langage aïant quelque raport avec celui des Tingoeses.

A l'Est de ce grand fleuve de Jeniscea il y a de hautes montagnes, quatre desquelles jettent du souffre. Mais en-deçà, vers l'Ouëst, est un païs bas, beau, couvert d'agréables pacages, d'arbres, de divers fruits qu'on n'avoit point encore

vus.

vus, & de quantité de volatiles. Le Jenisſea, ſe déborde au Printems, à-peu-près comme fait le Nil en Egipte, & couvre plus de ſoixante & dix lieuës de bas païs, pendant lequel tems les Tingoëſes paſſent de l'autre côté du fleuve, & ſe tiennent ſur les montagnes jusques-à-ce que l'eau ſe ſoit retirée, qu'ils retournent dans ce beau païs avec leur bêtail.

Les Tingoëſes ſont gens paiſibles & doux. Ils ſe ſoumirent volontiers aux Gouverneurs de la Sibérie, à quoi ils furent portez par les Samoïedes, qui leur dirent qu'ils étoient comme des Dieux. On ne put remarquer alors quelle étoit la Réligion de ces gens-là, & depuis on ne l'a jamais pu aprendre, les Moſcovites étant trop négligens, & ne faiſant pas, à tous égards, tout ce qu'ils pourroient faire en ces païs-là pour leur avantage.

Ie ne m'étonne pas que le Weigats ſoit extrémement rempli, & pour ainſi dire, boûché de glaçons vers le Nord, parceque ces deux grands fleuves d'Oby & de Ieniſcea, y en charient une prodigieuſe quantité, auſſi-bien qu'une infinité d'autres riviéres qui s'y déchargent, & dont on ne ſait pas les noms. Tous ces fleuves y portent une ſi grande abondance de glaçons, & de gros bancs de glace, que c'eſt une choſe incompréhenſible. Ils entrainent même des bois entiers & des

bocages de leurs bords qu'ils inondent ; & c'est ce qui fait qu'on trouve beaucoup de bois floté sur le rivage du Weigats. D'ailleurs le froid est aussi âpre dans le détroit de la Nouvelle Zemble qu'en aucun autre lieu du monde, si-bien que le froid & le peu d'étenduë du détroit causent nécessairement cet éfet, que les glaçons qui y sont chariez de tant d'endroits s'y ammoncèlent, & qu'ils s'y gélent ensemble, & se prennent ensorte qu'il y en a des bancs qui ont cinquante ou soixante brasses d'épais. Cela est si vrai qu'il y a eu cette année des gens envoiez dans un petit vaisseau par Isac le Maire, pour chercher un passage, qui les ont mesurez. Le Maire avoit aussi voulu m'engager à être de la partie, * mais je le refusai ; & j'entreprendrois bien de de prouver qu'il est impossible de trouver par-là un chemin, & qu'on n'y passera jamais, quoi-qu'on fasse, si-bien qu'il faut nécessairement chercher une autre route.

Les faiseurs de découvertes, passérent encore au-delà du fleuve de Jenisceа ; mais ils tirérent à l'Est, & n'osérent pas beaucoup se hasarder vers le Sud. Ils avoient pris avec eux quelques Tingoëses, qui

* Le defaut qui est dans cette Rélation, savoir de n'avoir point de date, se trouve en quelque sorte reparé en cet endroit, qui fait connoître à-peu-près de quel tems elle est, puis-que le voiage de le Maire se fit en 1615.

qui leur dirent qu'il y avoit plus avant au Sud divers peuples qui leur étoient inconnus, & qui étoient gouvernez par des Rois, qui avoient souvent guerre entre eux, ainsi qu'on le leur avoit fait entendre.

N'aïant donc point trouvé peuplez les païs qu'ils virent, ils s'en retournérent après quelques journées de chemin, & recommandérent aux Tingoëses de faire de nouvelles recherches. Ceux-ci le leur promirent, & firent alliance avec eux. Les Moscovites aïant fait leur présens laissérent parmi eux quelques-uns de leurs gens, & quelques Samoiedes & Tartares.

L'année suivante les Tingoëses aïant envoié un certain nombre d'entre eux à l'Est, pour reçonnoître le païs, ils allérent plus loin qu'on n'étoit allé l'année précédente, & trouvérent une grande riviére, non-pas pourtant si grande encore que le Jenisçea, mais elle ne rouloit pas moins rapidement. Ils cheminérent pendant quelques jours sur ses bords, où enfin ils virent des hommes qu'ils joignirent, & en aïant fait quelques-uns prisonniers ils ne purent entendre leur langage. Cependant par signes ils crurent comprendre que ces gens-là leur disoient qu'il tonnoit souvent de l'autre côté, parce-qu'ils proféroient *Om Om*, & qu'il y avoit multitude d'hommes. En montrant la riviére ils disoient Pesida, d'où

les Tingoëses & les Tartares conclurent que c'étoit le nom de la riviére. Mais par ces mots *Om Om*, les Moscovites prétendoient qu'ils vouloient parler du bruit des cloches. En s'en retournant ils emmenérent avec eux leurs prisonniers, qui moururent en chemin, soit de fraïeur, soit à-cause du changement d'air. On en fut fort fâché. Au retour on dit que c'étoient des gens puissans, robustes, & bien-faits de corps, qui avoient de petits yeux, le visage plat, & la couleur d'un brun jaunâtre. Les Moscovites qui étoient en Sibérie aïant été informez de toutes ces choses par les Samoïedes qui venoient du païs des Tingoëses, eurent fort-grande, envie d'aller faire une nouvelle recherche. Ils demandérent des gens au Gouverneur qui leur en donna, & même des soldats, & leur commanda de mener avec eux des Tingoëses, des Samoïedes & des Tartares. Ainsi ils partirent au nombre d'environ sept cents hommes, passérent la riviére d'Oby, & traversérent les païs des Samoïedes & des Tingoëses, qui leur montroient le chemin. Leur nourriture, ils la trouvoient sur leur route, où ils tuoient des oiseaux, des rennes, des chévres & d'autres animaux, & prenoient du poisson, tout le païs étant entrecoupé de belles riviéres.

Ils arrivérent aux bords de la riviére de Pesida, où ils dressérent des tentes, & y séjournérent jusques au Printems, parce

parce-qu'ils vouloient voir la riviére ouverte, & que cette saison n'étoit pas éloignée. Mais ils n'osoient passer le Penda, à-cause de ce qu'ils avoient compris leur avoir été dit au premier voiage, & qu'ils entendoient un bruit de cloches. D'ailleurs quand le vent venoit droit de l'autre côté de la riviére, on entendoit aussi quelquefois un bruit confus de voix d'hommes, & des hannissemens de chevaux. Ils découvroient même des voiles, quoi-que rarement, & croioient que les bâtimens descendoient la riviére. Ces voiles étoient quarrées ainsi qu'elles le sont aux Indes, comme je pense.

Cependant ils ne découvrirent point d'hommes au-deçà de la riviére où ils étoient. Les eaux furent fort hautes au Printems, mais on n'en recevoit point d'incommodité, parce-que les terres étoient hautes des deux côtés. Au mois d'Avril & de Mai le païs leur parut admirable, & ils en furent tout réjouïs. Ils y virent quantité de simples & d'herbages rares, des fleurs, des fruits, des arbres, des bêtes & des oiseaux. Mais les Moscovites n'étant pas curieux, ils y firent moins d'atention que d'autres n'auroient fait. Dans toutes leurs démarches ils ne pensent qu'à leur profit. C'est une nation fort atachée à ses interêts, & bien grossiére.

Quand l'Eté fut venu ils se remirent en chemin, marchant doucement, si-

bien qu'ils n'arrivérent en Sibérie qu'en Automne. Ils firent leur raport de tout ce qu'ils avoient vu, & l'afirmérent par serment.

Le récit de toutes ces choses aïant été fait à Mosco, l'Empereur Boris & toute la Cour eurent fort grande envie qu'on fit encore une plus ample & plus exacte perquisition. Pour cet éfet on fut d'avis, de faire partir l'année suivante des Ambassadeurs avec des présens, & de les faire acompagner par des Tartares, des Samoïedes & des Tingoësses, pour passer la riviére de Pesida, & voir ce qui pouvoit être au-delà. On leur devoit donner pouvoir de traiter alliance avec les Rois, Peuples & Souverainetés, s'il s'en trouvoit. Mais sur-tout ils avoient charge de bien observer & éxaminer tout ce qu'ils verroient, & d'en faire des mémoires; car dans la persuasion où l'on étoit qu'on avoit oui des sons de cloche, on espéroit faire de grandes découvertes. Mais tous ces projets s'évanouirent à la naissance des troubles qui survinrent en Moscovie, & qui ont été suivis de si grandes guerres.

Je croi que cette riviere de Pesida termine, ou, si l'on veut, commence de ce côté-là le Roïaume de Cathai, qui confine à la Chine & aux Indes. Mais je croi que les projets des Moscovites échouëront à cet égard, s'ils font jamais de nouvelles tentatives. Le tems fera connoitre si ie me trompe.

Méan

Néammoins pendant les guerres de Moſcovie, les Gouverneurs ne laiſſérent pas de faire encore entreprendre un voiage. Il y eut même pluſieurs habitans & bourgeois de Sibérie, qui ſe mirent de la partie volontairement. Mais lorſqu'ils eurent paſſé la riviére de Jeniſcea, dans la Tingoëſe, & qu'il falut aller à pié, la plupart de ces gens-là, qui avoient acoutumé de vivre à leur aiſe & en repos dans leur maiſon, ne purenr ſuporter cette fatigue, & moururent. Enfin ce qui reſta de cette caravane trouva que les choſes étoient comme les précédens voiageurs les avoient raportées. Outre cela ils entendirent encore plus diſtinctement du bruit de voix d'hommes & de ſon de cloches. Mais comme les Tingoëſes n'étoient pas d'avis de paſſer la riviére, perſonne ne voulut s'y hazarder. Ils virent auſſi ſortir quelques flammes de certaines montagnes qui ſont en ces lieux-là, d'où ils aportérent du ſoufre, & des pierres d'or, ſi-bien que, ſelon les aparences, il y a de riches mines.

Le Gouverneur de Sibérie a auſſi une fois fait conſtruire des barques avec couverte, pour les faire deſcendre au Printems, par l'embouchure de l'Oby, à la mer; & enſuite aller le long des côtes juſques à l'embouchure de la riviére de Jeniſcea, dont il concluoit qu'il falloit néceſſairement qu'elle ſe déchargeât dans

la

la mer. Les barques devoient entrer dans cette embouchure, & remonter le fleuve pendant deux journées. Outre cela il envoia des gens par terre sur les bords de ce même fleuve, pour y séjourner jusques-à-ce qu'elles y fussent venuës, ou pour les y atendre un an entier, après quoi il leur étoit permis de s'en retourner.

Ceux qui devoient s'embarquer avoient un Commandant nommé Luca, qui devoit, aussi-bien que ceux qu'il commandoit, observer tout, & dessiner les aspects & les gisemens des côtes. Tous ces voiageurs par mer & par terre aiant éxécuté ce qu'on leur avoit ordonné, se rencontrérent éfectivement dans le Jeniscea, ou plutôt dans son embouchure, parce-que ceux qui étoient allez par terre, avoient fait des radeaux, & construit quelques petits bateaux, sur quoi ils avoient mis des gens, qui avoient descendu jusqu'à cette embouchure, où ils trouvérent les autres. Tout ce qu'ils virent s'acordoit parfaitement avec les conjectures que le Gouverneur avoit faites. Mais comme le Commandant Luca étoit mort en chemin, aussi-bien que quelques autres des principaux, ils trouvérent à propos de se séparer, & de se retirer chacun par le chemin par où il étoit venu, ce qu'ils éxécutérent heureusement.

Lors-qu'ils furent de retour ils firent devant

devant le Gouverneur un récit bien-circonstancié, & le lui aiant mis par écrit il le fit tenir à Mosco, où il fut mis tout-cacheté dans la Trésorerie, pour y être conservé jusqu'à la fin des guerres, qu'il pourroit être lu & éxaminé, afin d'en pouvoir tirer alors les utilités qu'on s'étoit promises. Il y a toute aparence que cette Rélation s'est perduë, & c'est dommage, car elle contenoit plusieurs découvertes touchant des isles, des riviéres, des oiseaux, des bêtes, jusques bien-avant au-delà du Jenifcea.

Un bon ami que j'ai eu en Moscovie, dont le frére avoit fait ce voiage, m'a donné de tous ces païs-là une carte sans connoissances, qu'il avoit faite sur le raport de son frére, qui est mort présentement. Mais depuis il est allé lui-même au Weigats, & il est informé de tout ce qu'il y a jusqu'à l'Oby; mais pour ce qui est au-delà il n'en sait rien que par ouïr-dire. Ainsi cette carte n'est qu'une premiére ébauche tant du païs que des côtes, quoi-que j'aie eu beaucoup de peine à l'obtenir, parce-qu'il iroit de savie si la chose étoit suë; c'est pourquoi je tais ici son nom.

Il y a une autre grande riviére nommée Taas, qui se rend dans l'Oby, & qui semble venir d'un grand bois assez proche du Ienifcea; d'où sort aussi une autre riviére pas éloignée de cette précédente qui tombe dans le Ienifcea. Ainsi de l'Oby on peut, par cette premiére riviére, voia-

voiager au-travers du païs des Samoïedes, & ne faire que deux lieuës par terre pour se rendre sur les bords d'une autre riviére nommée Torgalf, & descendre là avec le cours de l'eau dans le Jenisceа; cette riviére de Torgalf étant fort propre à naviger, & aiant été découverte depuis peu par les Samoïedes & les Tingoëses.

C'est une chose fâcheuse que les Hollandois n'aient pu passer par le Weigats, mais on ne voit pas que cela puisse réüssir; car ce seroit merveille si de cent fois qu'on s'y présenteroit on y pouvoit passer une fois. Que s'ils entreprenoient jamais de vouloir encore reconnoître ces lieux-là, il faut qu'ils fassent leur compte d'y demeurer deux ou trois ans, vers le Weigats, ou Pechora, où ils trouveront un bon port & des vivres. Il faudroit qu'ils fissent partir de-là des barques, comme font les Russiens, avec lesquels il seroit nécessaire de se bien entretenir; & par ce moien on les engageroit à montrer le chemin; ce qui est la véritable voie pour faire cette découverte.

Il n'y a pas de doute qu'on découvriroit plusieurs beaux païs du continent, & d'agréables isles. Il peut être même, & cela n'est pas sans vraisemblance, que l'Amérique, vers la Chine, est jointe aux autres trois parties du monde, par quelque pointe ou langue de terre, ainsi que l'Asie l'est à l'Afrique, proche de la

m.

mer Rouge. En éfet personne n'a pu dire jusques à-présent que cela soit, ou ne soit pas. On ne sait là-dessus que ce qu'on a trouvé dans quelques E'crits des Anciens Païens, qui marquent que ces trois parties du monde se sont séparées de l'autre, & qui raportent toutes les raisons qu'ils peuvent pour le prouver.

Que s'il y a séparation, il faut qu'elle ne soit que d'un détroit bien-petit. Autrement comment peut-on comprendre qu'il y ait eu des peuples dans l'Amérique, cette partie du monde si grande & si étenduë, puis-qu'Adam a été créé dans l'Asie ? Par où y seroient-ils allez, puis-qu'on ne lit point dans les Saintes E'critures qu'il y ait eu de navires ni de bateaux avant l'Arche, c'est-à-dire, avant le deluge ; ni que les créatures qui peuplent le monde, aïent tiré leur origine de divers endroits, ou d'ailleurs que du Paradis ?

On pourroit ici demander d'où sont donc venus les hommes qui se trouvent presque dans toutes les isles ? Je répons que je suis persuadé qu'ils y ont passé, mais que ce n'est qu'après le deluge. Il en est de même dans les isles de l'Amérique, où il y a un petit détroit pour y passer, comme chacun sait aujourdhui ; & il y en peut avoir un semblable entre l'Asie & l'Amérique, quoi-que beaucoup de gens soutiennent qu'il y a entre-deux vne grande mer de plus de cent lieuës

lieuës d'étenduë. Il faudra le croire lors-qu'il y en aura plus de certitude.

DISSERTATION

Du savant Jean-Isac Pontanus, où il répond aux objections de ceux qui trouvent trop de difficulté à la recherche d'un passage par le Nord ; & où il propose les moiens qui paroissent les plus seurs pour réüssir dans ce dessein.

IL y a des gens qui pourroient objecter, que ce qu'on a entrepris est absolument impossible, qu'on n'a pu en venir à bout, & qu'aparemment on n'y réussira jamais. Mais je répons qu'on a dit autrefois la même chose de la navigation aux Indes Orientales, qui est aujourdhui si heureusement pratiquée par les Hollandois & par les Portugais, ainsi que nous le dirons en son lieu. On disoit qu'il n'étoit pas possible de passer deux fois sous la Ligne, que l'espérance en étoit trop-douteuse, & que le peril étoit trop-grand & trop-certain. Ces raisons, & d'autres encore qu'on mettoit en avant, ne détournérent pas Emanuel Roi de Portugal de son dessein ; & il découvrit entiérement ce chemin au-milieu des flots de la mer, qui un an auparavant avoit

avoit été fraïé par son prédécesseur jusques au cap de Bonne-espérance.

Ce Prince aïant donné le commandement de la flote qu'il envoïoit aux Indes, à Velasco de Gama, qui l'accepta, ce Commandant s'embarqua l'An 1497. à Calismalis, ou Cadix. Il prit son cours vers l'Arabie, doubla le cap de Bonne-espérance, fit toutes les découvertes nécessaires, & arriva au Roïaume de Calicut. A son retour il déclara en présence du Roi tout ce qu'il y avoit à faire. Car outre les têmoignages des Anciens, on avoit eu de nouvelles espérances d'un bon succès dans cette navigation, par le raport de certaines gens que le Roi avoit envoiez à Aléxandrie, avec ordre de passer de-là dans la Mauritanie, qui est au-dessus de l'E'gipte, d'où ils prendroient leur cours vers l'Italie, afin de s'informer en tous ces lieux-là des personnes les plus capables, quelle route on pourroit prendre, après avoir tournoïé autour du cap de Bonne-espérance, pour aller aux Indes.

A l'égard des Anciens, il est vrai qu'il semble que la route de ce cap ait été inconnuë à Ptolomée; mais Pline raporte expressément beaucoup de choses, d'où il paroit que les habitans de Cadix l'ont autrefois fort-fréquentée jusques au-deçà du cap. Car il dit que lors-que C. Cæsar fils d'Auguste faisoit la guerre sur la mer Rouge, on y reconnut des debris de naufrages de vaisseaux Espagnols;

&

& qu'au tems que Cartage florissoit, & que sa puissance étoit redoutable, Hanno aïant navigé de Cadix jusques au bout de l'Arabie, avoit fait la description de ce voiage. Outre cela on peut inférer de Cornelius Nepos, que cette même route a aussi été connue aux Arabes: car il dit que de son tems un certain Eudoxe, qui fuïoit Lathyrus Roi d'Aléxandrie, étant revenu par la mer Rouge, passa jusqu'à Cadix, ce qui a été précisément aussi marqué par Pline.

Mais il faut finir cette digression, & retourner à notre sujet. Si donc les Portugais aïant ajoûté foi à ces témoignages des Anciens, ont eu un succès heureux, pourquoi n'aura-t-on point d'égard à ce que cés mêmes Anciens ont dit de la navigation par le Nord ? Leurs têmoignages & la chose même méritent bien qu'on fasse toutes les tentatives imaginables.

Je passe sous silence ce que les Chroniques de France & de Danemarc ont dit de ceux de Groenlandt; lesquelles Chroniques de Danemarc, Ansgarius, & ensuite Albert, Ministres de la Parole de Dieu, ont envoiées de Hambourg, quoique présentement à-peine leur nom soit connu. Mais ces choses seront nouvelles, si on les confére avec ce qu'a dit Pline qui a été déja cité. Cet Auteur raporte sur la foi de Cornelius Nepos, qu'autrefois il se faisoit une navigation par le Nord, qui étoit fameuse, & il

en met cette preuve en avant. Qu'au tems que Q. Metellus Celer étant Consul avec C. Afranius, étoit aussi Gouverneur des Gaules, le Roi des Suabes lui fit présent de certains Indiens, qui étant en mer pour aller trafiquer, avoient été poussez par une tempête, & jettez en Allemagne. Il entendoit cette partie de l'Allemagne ou le Weser & l'Elbe se jettent dans la mer; car nous avons démontré ailleurs que la domination des anciens Suabes s'étendoit jusques-là. On peut conjecturer que ces Indiens étoient partis du cap Tabin, qui est au Nord de la Tartarie, & qui est apellé le mont Tabin par Pline; & qu'ils étoient de Seres, païs qui en est voisin, & où sont présentement les frontiéres de Cathai du côté de la mer Morte, qui a été ainsi nommée, ou mer de Marmora, ou Maramarusa par les Cimbres, selon-que le raporte le même Pline sur la foi de Philémon; & que la tempête les avoit portez jusques aux côtes d'Allemagne.

Si toutes ces choses sont telles, il se trouvera que le raport des Samoïedes qu'on a vu ci-devant est véritable, & qu'il est d'une grande importance, puisqu'il fait connoitre que les Russiens prenant tous les ans leur tems pour naviger jusqu'à un certain cap qu'ils nomment Ugolitam, au-delà de la riviére d'Oby, y arrivent en cinq jours par cette même mer

mer ; avant qu'elle gèle ; si-bien que les voiages qu'on voudroit faire par le Nord, devroient être entrepris par cette même route, qui paroît la plus promte & la plus seure ; sauf un meilleur avis. Il faudroit suivre l'exemple d'E'manuel Roi de Portugal, qui, avant-que d'équiper une flote pour aller en Orient, envoia des gens pour reconnoître la mer Rouge, & les routes depuis cette mer jusques aux Indes, afin de savoir quelle étoit sa nature, & quels golfes il pouvoit y avoir.

De-même, si l'on vouloit venir à bout de passer le détroit de Nassau, ou de Weigats, ou Waigats, il faudroit envoier des gens aux frais du Public, qui prenant l'ocasion du voiage que les Russiens font tous les ans, se joindroient à eux pour y aller de compagnie. Par ce moien on sauroit certainement si la mer qui est au-delà du Weigats, est la grande mer de Tartarie, ou seulement un golfe au-delà duquel on ne puisse passer. On sauroit si le cap Tabin est toujours gelé, où, si l'on peut naviger au-delà. On pourroit, dis-je, être informé de toutes ces choses par les gens qui habitent dans ces climats, & qui les savent.

Pour faciliter cette entreprise, il faudroit y envoier un des navires de guerre du plus bas rang, & ne s'atacher pas tant à le monter d'un fort équipage, qu'à composer l'équipage d'Oficiers &

de matelots qui seroient déja acoutumez à naviger dans ces climats. Il faudroit pourvoir ce vaisseau de vivres pour un an, ou même pour plus longtems, & quand il seroit arrivé au détroit, on choisiroit l'endroit qu'on croiroit le plus propre pour hiverner, d'où l'on pourroit avoir communication avec les Russiens & les Samoiedes, & où l'on atendroit le tems du passage des Moscovites. Il seroit bon aussi que quelques-uns des Hollandois qui trafiquent au Japon, vinssent par ce côté-là au cap Tabin, ou du-moins jusques aux lieux qui en sont les plus voisins, & qu'ils reconnussent la route & le païs. Ce sont là les plus seurs, & sans doute les uniques moiens qu'on peut mettre en pratique pour éclaircir ce doute si considérable, savoir, si les vaisseaux peuvent trouver là un passage.

Je sai que d'autres estiment qu'il seroit plus seur de prendre son cours en pleine mer, & d'aller faire le tour de la côte septentrionale de la Nouvelle Zemble, jusques par la hauteur des 82. degrès, ou environ, parce que les jours & l'Eté y sont plus longs, que les glaces n'y sont pas si fréquentes, & qu'il n'y en vient pas tant de la côte; & enfin parce-que le froid y est moins âpre que par les 76. degrès, & au-dessous. Je demeure d'acord que toutes ces choses sont ainsi sur la sphère qui est extrémement inclinée &

courbée par cette hauteur, & qui élève le Soleil sur l'horison pendant près de six mois. Cependant il y a deux raisons qui doivent empêcher qu'on ne reçoive cette opinion. La premiére que nous n'avons aucune connoissance de ce climat, ni si tout y est mer, ou s'il y a aussi des terres & des isles. En second lieu, suposé qu'on puisse y naviger, la difficulté demeure pourtant en son entier, savoir, qu'il faudra descendre depuis les 80. degrès jusques par les 70. & au-dessous, & là soufrir les incommodités & la rigueur du froid & des montagnes de glaces au milieu desquelles on se trouve y demeurer séparé de toute communication avec les hommes, en des païs inconnus; être privé de la clarté du Soleil; combattre contre les bêtes sauvages; & enfin, selon toutes les aparences, périr misérablement.

C'est à cela que s'est réduit le succès des voiages qu'on a faits jusques à-présent. Le premier de ceux qui ont visité cette côte septentrionale de l'Amérique, a été Nicolas Zenetus, qui l'An 1380. après avoir été poussé çà-&-là, perdit l'espérance qu'il avoit conçuë. L'An 1500. Gaspard Cortesius, au-lieu du détroit qu'il cherchoit, trouva une riviére; & aïant été obligé de s'en revenir, il entreprit de nouveau le même voiage l'année suivante, & y périt; & sa mort fut bien-tôt après suivie de celle de son fré-

re Michel, qui mourut à la même recherche. Sébastien Gabottus, Vénitien aïant été envoié l'An 1506. par Henri VII. Roi d'Angleterre, pour chercher aussi un passage par le Nord, fut arrêté par les glaces, & s'en retourna sans fruit. Iean Varascenus, y étant allé, l'An 1524. au nom de François I. Roi de France, qui s'étoit entêté du même dessein, prit terre au cap de Bretagne, où il fut mangé avec ses gens par les Sauvages. Sébastien Gomésius Espagnol, fit cette même route l'An 1525. & tout l'honneur qu'il y aquit fut d'en amener quelques Sauvages.

Après cela les Anglois, aïant formé le même dessein, le Chevalier Hugues Villougby, vint l'An 1553, jusques par les 72. degrès, où le froid & les autres incommodités le firent périr avec son équipage. Trois ans aprés Etienne Borroveus prit le même cours, & découvrit les isles de Galgoievia, la Nouvelle Zemble, & quelques autres: mais aïant déja senti la force du froid de ce climat, & en prévoiant les suites, il partit à propos & s'en revint. Ensuite, Martinus, Forbisser, Artur Petteus, Charles Iackmannus, & Jean Davisius de la même nation, firent la même entreprise sans succès. Forbisser en 1576. s'en revint à-cause des glaces. Petteus & Jackmannus eurent le même sort en 1580. hormis qu'ils reconnurent plus distinctement quelques-unes des côtes de la Nouvelle Zem-

 ble.

ble. Davis fit l'An 1585. la découverte d'un golfe, mais jusques à-présent on n'a pu savoir où il s'étend. Enfin les Hollandois, en nos jours, s'étant rendus fameux dans l'art de la navigation, par leurs voiages, & par les découvertes qu'ils ont faites, ont aussi voulu contribuer à cette derniére; & s'en sont bien-à-quittez, quoi-que sans avoir réüssi: car on a vu ci-dessus quel a été le succès de leur entreprise. Ainsi je ne voi pas que cette route puisse être entiérement découverte, à-moins que ce ne soit par la voie que j'ai ci-dessus marquée.

RELATION
DU PREMIER VOIAGE
DES
HOLLANDOIS
AUX INDES
ORIENTALES.

Cette Rélation est tirée des Journaux de ceux qui ont fait le voiage qui y est décrit. Mais celui qui l'a donnée au Public y aïant inséré certaines remarques & additions qui sont marquées par des guillemets dans l'original, on a suivi la même méthode dans cette Traduction.

RELATION DU PREMIER VOIAGE DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

Où l'on voit tout ce qui leur est arrivé sur la route; quel est l'état, la Réligion, les mœurs & la maniere de vivre des Peuples, la qualité des païs, leur fertilité, les fruits qu'ils produisent, les animaux qu'on y trouve, & généralement tout ce qui mérite d'être remarqué.

LEs Hollandois subsistant commodément par le trafic qu'ils faisoient en Espagne & dans les autres païs de l'Europe, n'avoient point pensé jusques à l'An 1594. à faire des voiages de long cours, ni de nouvelles découvertes. Mais dans les dernieres années du quinziéme siécle, on arrêtoit leurs vaisseaux & leurs éfets dans ce Roïaume: on les confisquoit: on mettoit les Marchands & les Maîtres de vaisseau en prison, sous prétexte qu'ils venoient de païs ennemi: on les soumettoit

aux recherches de l'Inquisition : on les retenoit comme en aïant besoin pour le service du Roi : enfin on en usoit avec toute l'injustice dont on pouvoit s'aviser, & d'une maniére à ne permettre pas d'espérer de changement.

Ces considérations portérent quelques Marchands à former une Compagnie, qui s'apella d'abord, La Compagnie des Païs Lointains ; & ils équipérent quelques vaisseaux, pour les envoier aux Indes Orientales. Ils savoient que cette navigation aportoit de grandes richesses aux Portugais, & ils prirent résolution d'éprouver s'ils ne pourroient point aussi établir un commerce fixe avec les Indiens & les Insulaires, sur qui les Portugais n'auroient encore aucune domination.

D'ailleurs ils regardérent ce nouvel établissement comme un moien pour se décharger des insultes continuelles des Espagnols, & pour faire venir en droiture, dans leur païs, les épiceries, les drogues & les autres marchandises des Indes, dont l'Espagne étoit alors l'étape, & qui ne pouvoient manquer d'y aporter un grand profit. Dans ces vues ils firent équiper à Amsterdam, l'an ci-dessus marqué, quatre vaisseaux, l'un nommé Le Maurice, qu'on estimoit être du port de quatre cents tonneaux, portant six grosses piéces de canon de fonte, & quatorze petites piéces ; quatre gros pierriers & huit petits, avec des mousquets & des fusils à pro-

proportion ; & monté de quatre-vingts-quatre hommes d'équipage. Le Maître se nommoit Jean Jansz Molenaar, & le Commis, Corneille Houtman.

Le second vaisseau se nommoit *La Hollande.* Il étoit de la même capacité que le premier, & monté tout-de-même. Le nom du Maître étoit Jean Dignumsz, & celui du Commis, Girard van Beuningen. Le troisième vaisseau avoit le nom d'*Amsterdam*, & étoit du port d'environ 200. tonneaux, monté de 59. hommes, six piéces de canon de fonte, dix autres petits canons, quatre grands pierriers & six petits. Le Maître s'appelloit Jean Jacobsz Schellinger, & le Commis, René van Hel.

Le quatriême bâtiment étoit une petite pinasse, nommée *Le Pigeonneau*, d'environ trente tonneaux, montée de vingt hommes d'équipage, deux piéces de canon de fonte, six petits canons, & deux pierriers. Le Maître étoit Simon Lambertsz Mau. Ainsi les équipages des quatre vaisseaux ensemble montoient à deux cents-quarante-neuf hommes.

Le 2. d'Avril 1595. ces quatre vaisseaux levérent l'ancre du Texel, & sortirent par la passe des Espagnols. Le 19. ils eurent la vûe de l'isle de Palma, sans avoir fait aucune rencontre considérable sur leur route. Le même jour ils reconnurent Téneriffe, Gomera, & Fierro ou l'isle de [illegible], qui font partie des isles Canaries.

,, Les Isles que les Anciens avoient

,,nommées les Isles Fortunées, à-cause
,,de leur fertilité incroïable, & de la tem-
,,pérature de l'air, aïant été découver-
,,tes l'An 1402. par les Espagnols reçu-
,,rent le nom de Canaries, ou Isles des
,,Chiens, parce-qu'il y en fut trouvé une
,,grande quantité. Elles sont au nom-
,,bre de sept, savoir Lancerote, Fuerte-
,,ou-Forte-ventura, la grande Canarie,
,,Téneriffe, Goméra, l'isle de Fer ou
,,Fierro ou Ferrera, & la Palma. La
,,grande Canarie est éloignée de la plu-
,,part des autres, & a plus de neuf mille
,,habitans. Elle est le siége de l'Evêque,
,,des Inquisiteurs, & du Conseil Roïal
,,qui gouverne toutes les sept isles.

,,Il y a une montagne à Téneriffe qu'on
,,nomme le Pic de Téneriffe, ou de Ter-
,,raira, qu'on tient pour être la plus hau-
,,te du monde. On la voit distinctement
,,de six lieuës au large. On n'y peut
,,monter qu'aux mois de Juillet &
,,d'Août, parce-que tout le reste de l'an-
,,née elle est couverte de nége, quoi-
,,qu'on ne voie des néges en aucun tems
,,dans cette isle, ni dans aucune de celles
,,qui l'environnent. Il faut trois jours
,,pour monter à son sommet, d'où l'on
,,peut voir & compter facilement toutes
,,les autres Canaries, quoi-qu'il y en
,,ait quelques-unes qui en sont à la
,,distance de soixante lieuës.

,,L'isle de Fer est aussi une des plus
,,grandes, mais elle est infertile, & si
,,sè-

„ fèche qu' on n'y trouve pas une goute „ d'eau douce, si ce n'est en quelques en„ droits du rivage de la mer ; où il est „ loin & incommode d'en aller querir. „ D'un autre côté, & comme pour com„ penser cette incommodité par une voie „ admirable, la Providence de Dieu y „ fait croître, presque par-tout, un cer„ tain arbre d'une grosseur raisonable, „ qui n'a point son pareil en aucun autre „ lieu que l'on sache. Ses feüilles sont „ longues & étroites, & toujours vertes, „ sans se flétrir jamais. Il est couvert „ d'une petite nuée qui demeure toujours „ dans un même état, & qui humecte „ tellement les feüilles par sa rosée, qu'el„ les distillent continuellement une eau „ fine & claire, qui tombe en des ba„ quets, que les habitans mettent sous l'ar„ bre & tout-autour. La quantité d'eau „ qui en provient est capable non-seule„ ment de fournir à tous les usages néces„ saires des habitans, mais aussi d'abru„ ver leur bêtail.

„ Les Isles Canaries en général sont „ très-fertiles, & abondantes en toutes „ sortes de vivres. Il y a beaucoup de „ bêtail, de blés, de miel, de cire, de „ sucre, de fromage, & de peaux de bê„ tes. Le vin qui y croît est excellent „ & a beaucoup de force ; aussi en trans„ porte-t-on en divers endroits du mon„ de. C'est à ces isles, qui sont présen„ tement presque toutes peuplées d'Es-

„pagnols, que les vaiſſeaux d'Eſpagne „qui vont à l'Amérique, relâchent pour „prendre des rafraîchiſſemens.

„A la droite de ces iſles, environ à „cent lieuës de diſtance, on découvre „ſouvent une iſle qu'on nomme St. Bo„rondon. On dit que c'eſt un lieu cou„vert de verdure & fort-agréable, qu'il „eſt rempli d'arbres, & qu'il produit „quantité de vivres, que ce ſont des „Chrétiens qui l'habitent, mais on ne „ſait point dequelle nation, ni quelle „langue ils parlent. Les Eſpagnols qui „ſont aux Canaries, ſe ſont mis en rou„te diverſes fois pour y aller, mais ils „ne l'ont jamais pu trouver; ce qui a „fait croire à beaucoup de gens que c'eſt „une illuſion, ou-bien qu'on n'en peut „avoir la vuë que certains jours. D'au„tres diſent que cela vient de ce qu'el„le eſt petite, & preſque toujours cou„verte de nuäges; & d'autres prétendent „que c'eſt la force des courans qui en ſont „proches, qui fait dériver les vaiſſeaux, „& qui les en éloigne. Quoi-qu'il en „ſoit il a de tout tems paſſé pour conſ„tant que cette iſle eſt, & quelle git „à-peu-près à cette diſtance des Cana„ries.

Le 25. ils reconnurent l'iſle de Bona Viſca, ou Bona Viſta, qui eſt une de celles que les Portugais apellent les Iſles Vertes ou du Cap Vert, *Las ilhas Verdes*, qui paſſent par la hauteur des ſeize degrés. Celle de

de Bona Visca est aride, remplie de rochers, & peu habitée, parce-qu'elle n'a ni eau, ni autres rafraichissemens pour les vaisseaux.

Le 26. ils découvrirent l'isle de St. Iago, qui est habitée par quelques Portugais, & sur le midi ils allérent moüiller sous l'isle de Maïo, qui gît par les 14. degrés 50. minutes au Nord de la Ligne, & par les 8. degrés 40. minutes au Sud du Tropique du Cancer. Ils descendirent à terre & y trouvérent une petite Eglise avec une lampe suspenduë & pleine d'huile, & quelques maisons en décadence, d'où ils conclurent qu'il y avoit là des habitans, qui peut-être avoient été éfraiez, & s'en étoient fuïs plus avant.

Cette isle n'est aussi qu'une terre séche, mais il y a quantité de boucs, de chévres, de poules de Barbarie, & d'oiseaux. Il y a aussi beaucoup de sel que la mer y jette, & qu'on ne va pas querir aisément parce-que la mer brise trop. A l'Est il y a un petit ruïsseau d'eau douce, qui étoit bordé de quelques arbres de coco, dont il sera parlé plus amplement ci-aprés. Les gens des équipages étant allez à la chasse prirent plusieurs boucs, & trouvérent en leur chemin des chevaux & des charrettes ferrées, d'où ils tirérent encore une plus forte conjecture qu'il y avoit là des hommes, quoi-qu'ils n'en vissent pas un seul.

„Les Iſles Vertes, qui ſont ſont apel-
„lées par les Hollandois les Iſles Salées
„à-cauſe de la quantité de ſel que la na-
„ture y forme, furent découvertes l'An
„1572. par les Portugais, qui juſques à-
„préſent n'en ont habité qu'une partie,
„laquelle même n'eſt guéres peuplée. Il
„y en a dix qui ſont, San-Jago, Santa Lu-
„cia, San-Vincente, S. Antonio, S.
„Nicolas, Ilha Blanca, Ilha do Sal,
„Ilha de Mayo, Ilha do Fogo, & Ilha
„de Bona Viſta. Elles s'étendent de-
„puis le Cap Vert, dont peut-être il
„ſera parlé ailleurs ci-après, juſqu'à
„cent-ſoixante lieuës au large. Quel-
„ques-uns croient que c'eſt à cauſe du
„cap qu'on leur a donné ce nom. D'au-
„tres diſent qu'on les a nommées les Iſles
„Vertes, parce-que la mer qui les envi-
„ronne eſt toute remplie d'une certaine
„herbe verte que les Portugais apellent
„*Sargaſſo*, ou creſſon, parce-qu'elle reſ-
„ſemble au creſſon aquatique.

„Cette herbe couvre tellement la ſur-
„face de l'eau qu'on a de la peine à l'a-
„percevoir, & les vaiſſeaux ne peuvent
„paſſer à-travers que par un vent frais.
„Elle porte des baies dont la figure reſ-
„ſemble fort aux groſeilles blanches,
„mais le dedans en eſt vuide, & elles n'ont
„point de goût. On ne ſauroit dire,
„d'où cette herbe vient, ni comment
„elle s'engendre, puis-qu'il n'y a point
„de terres voiſines d'où elle puiſſe ſe dé-

„tacher

„tacher pour floter sur l'eau; & elle ne „peut pas venir du fond de la mer, par„ce-que la mer est extrémement profon„de en ces parages, & presque sans „fond. On commence à voir cette ver„dure lors-qu'on vient par les 20. de„grès, & on continuë de la voir jusques „par les 34. degrès, & de la voir si abon„dante & si épaisse, qu'on la prend d'a„bord pour des isles entiéres; mais ce „qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'on „n'en voit de semblable nulle part ail„leurs.

„Lors-que les Portugais découvrirent „ces isles, elles étoient desertes & inha„bitées. Maintenant elles sont abon„dantes en ris, mil, froment de Tur„quie, oranges, limons, citrons, bana„nes, ananas, ignanes, batatas, melons, „citrouilles, concombres, & en divers „autres fruits, Il y a aussi des figues, des „figues sauvages, & des vignobles qui „produisent des raisins deux fois l'année. „On y voit beaucoup de gros & de me„nu bêtail, & particulierement des „boucs, les isles du Mai, de Bonne-vuë „& du Sel, en fournissant assez pour char„ger des vaisseaux qu'on envoie au Bre„sil.

„Il n'y a pas une moindre abondance „de volatiles, comme de poules de Bar„barie, perdrix, cailles, alouëttes, & „une sorte d'oiseaux que les Portugais „apellent Frameneos, qui ont sur le

„corps

„corps des plumes blanches, & qui sont „de la grosseur d'un cigne, ou d'une „cigogne. On y trouve encore des pou-„les communes, des paons, des hérons, „quantité de tourterelles & de lapins. „La mer qui les environne est fort pois-„sonneuse, & il y a toujours un grand „nombre de carvelles pour pêcher. On „sale le poisson qu'on prend, & on le „fait sécher pour le transporter au Bre-„sil.

„La ville capitale est dans l'isle de „San Jago. Le Gouverneur qui com-„mande dans toutes ces isles de la part „de la Couronne de Portugal, y fait sa „résidence, de-même que l'Archevêque. „La juridiction Ecclésiastique de ce Pré-„lat ne s'étend pas seulement sur les isles, „mais sur toutes les conquêtes que les „Portugais ont faites au-deça du cap de „Bonne-espérance.

„Les isles du Cap Vert, sont propres „pour faire de l'eau, lors-qu'on est dans „un voiage de long cours ; car l'isle du „Mai, ainsi qu'il a été déja dit, a un „ruisseau ou petite riviére à l'Est, & „n'étant point habitée on n'y trouve „point de résistance, En revenant on „peut relâcher à l'isle de St. Antoine, „où il y a aussi une belle aiguade, avec „des rafraîchissemens de fruits, & sur-„tout de belles oranges. Il y a quel-„ques habitans Portugais, mais ils ne „sont pas en état d'empêcher qu'on n'y

„prenne

„prenne ce que l'on veut.

Le 28. d'Avril, ils eurent le Soleil sur leur zénith, ou droit sur leur tête, si-bien qu'il ne se faisoit point d'ombre, étant alors dans le 8. degré du Taureau, par la hauteur des 13. degrès 30. minutes, au Nord de la Ligne. Le 4. de Mai, sur les cinq à six heures du matin ils découvrirent deux carraques Portugaises, qui les aïant aussi vus, auroient assez voulu les éviter ; mais enfin s'étant aprochez les uns des autres, chacun baissa le pavillon. Les Portugais dirent que, selon l'estime, on devoit être à quatre-vingts lieuës de terre: qu'il y avoit vingt jours qu'ils étoient partis de Lisbonne au nombre de cinq vaisseaux, tous destinez pour Goa : qu'une de ces carraques portoit l'Archévêque de Goa, quatre cents soldats, cent-cinquante matelots, & dix-huit piéces de canon de fonte. Ils firent présent aux Hollandois de quelques marmelades & confitures, & ceux-ci leur donnérent des fromages & des jambons. Aprés cela ils se séparérent en se faisant une salve réciproque de chacun un coup de canon.

Le 9. ils furent battus d'une violente tempête. Le 10. ils eurent la vuë de sept voiles, entre lesquelles il y avoit cinq vaisseaux Hollandois, & deux barques Portugaises qui venoient de St. Thomé, Elles nagérent avec beaucoup de joie à bord

des

des Hollandois qu'elles régalérent de confitures & de sucre, & les Hollandois, leur aiant aussi fait présent de biére & de vivres, ils se séparérent les uns des autres sur la brune.

La même nuit le vaisseau *Maurice* & l'yacht s'écartérent des autres, mais ils les rejoignirent sur le midi. Le grand mât de hune de l'Amiral fut abatu d'un coup de tonnerre pendant la nuit. Ils trouvérent alors des courans rapides qui les firent reculer de cinq ou six jours. Néammoins ils portérent toûjours à route, autant que le permit le vent, qui en ces parages soufle toujours du Nord-est, & amène souvent des grains qu les Portugais apellent Turbades, ou Travades. Ces tourbillons mêlez de pluie, tombent subitement sur les vaisseaux, & les agitent avec tant d'impétuosité, qu'il semble qu'ils vont périr. Mais ils ne durent qu'une heure & demie, & quand ils cessent l'air devient si tranquille qu'il semble que la surface de la mer soit une glace unie.

Le 14. de Juin ils dépasserent la Ligne, sous laquelle ils eurent un grand calme, & beaucoup de chaleur, aiant un vent de Sud-est, qui souffle toute l'année depuis la Ligne jusqu'aux rochers nommez Abrolhos. C'est par cette raison que dès-qu'on a passé le Ligne il faut porter à l'Est, autant qu'il est possible, afin de doubler ces rochers qui courent depuis

Cabo de Bona Esperanç
C de S Sebastian
Ilhas de Bacarato
Baixo di India
Tropicus Capricorni
MOTA
PA
Medaos do Ouro
Terra dos fumos
Terra do Natall
R. da lagoa
R. de Lourenço
Monomotapa
Sena
Zimbro
Loranna
Zimbaos
Melangala
De Bay Van A
de S. Bras

puis la côte du Bresil jusqu'à trente lieuës en mer. Autrement, si l'on donnoit dans les Abrolhos, il faudroit compter que le voiage seroit fait, & qu'on n'auroit qu'à s'en retourner.

Le 27. ils dépasserent les rochers & toutes les basses, & en célébrérent la fête en faisant bonne chére. Ils étoient alors par les 18. degrés de hauteur Sud. Au commencement de Juillet il mourut un homme sur le vaisseau de Iean Molenaar. Ce fut le premier que la flote perdit. Dans ce même tems les équipages furent ataquez de la maladie qu'on apelle Scorbut, qui est causée par l'air marin, & par l'usage ordinaire des viandes salées.

Le 27. du même mois de Iuillet, ils crurent, selon l'estime, être proche du cap de Bonne-espérance. Cependant ils ne voioient point encore les terres, & étoient en assez mauvais état, y aïant sur un seul vaisseau plus de cinquante hommes malades du scorbut. Le 31. ils commencérent à voir floter des Trumbas, ou poignées de joncs avec leurs racines, ce qui est une marque qu'on n'est pas loin du cap de Bonne-espérance.

„ Ce Cap est la pointe la plus méridionale d'Afrique, qui a été ainsi nommée par les Portugais. Ce fut Barthelemi Dias qui la découvrit l'An 1493. „ ou à-peu-près en ce tems-là. Lors-

„ qu'il

„ qu'il fut de retour en Portugal, & qu'il „ fit raport au Roi Iean II. de ce qui lui „ étoit arrivé sur la route, il dit, lors qu'il „ commença à parler de ce cap, qu'il mé- „ ritoit d'être nommé le cap Tourmen- „ teux, à-cause des vents violens & dange- „ reux, qui souflent continuellement en ce „ parage. Mais le Roi lui répondit qu'il „ valoit mieux le nommer le cap de Bon- „ ne-espérance, parce-qu'il falloit tou- „ jours avoir bonne espérance de le dou- „ bler ; & depuis ce tems-là les mari- „ niers lui ont toujours donné ce nom.

„ Les Portugais qui viennent des „ Indes, ont coutume de se féliciter „ les uns les autres ; quand ils ont dou- „ blé ce cap, comptant alors qu'ils n'ont „ plus rien à craindre, & que c'est au- „ tant que s'ils étoient déja arrivez „ à bon port ; parce-qu'ils ne peuvent „ plus être repoussez aux Indes, ain- „ si qu'il arrive quelquefois quand on est „ encore au-delà du cap. Par cette consi- „ dération il est aussi fort-bien nommé le „ cap de Bonne-espérance. Les Portu- „ gais disent que Vasco de Gama est le „ premier qui l'ait doublé.

„ Un signe certain qu'on a dépassé cet- „ te fameuse pointe est de trouver ces „ joncs, ou petits roseaux couverts de „ mousse, dont il a été deja parlé ; & „ encore certains petits oiseaux, un peu „ plus grands que des hirondelles, dont „ le plumage est blanc, semé de taches

„ noires

„noires, si-bien qu'on les distingue ai-
„sément des autres oiseaux. Les Por-
„tugais les nomment des Feisons. Le
„païs qui est derriére le cap est sain ;
„l'air y est tempéré ; il a toutes les qua-
„lités propres pour être habité agréa-
„blement ; il peut produire beaucoup de
„fruits s'il étoit cultivé ; il y a quanti-
„té de cerfs & d'autre venaison.

Le 2. d'Août, environ deux heures a-vant Soleil conchant, ils reconnurent la terre ferme d'Afrique, & en furent fort réjouïs. A environ cinq lieuës de terre, au Nord-est, le païs leur parut haut & montueux ; mais en rangeant la côte plus ils avancérent plus ils le trouvérent bas. Le lendemain ils virent une riviére dont l'entrée étoit traversée d'un banc, & sur le soir ils reconnurent le cap des Aiguilles, qui est fort-bas.

Le 4. ils vinrent dans la baie que les Portugais nomment Aguada de San Bras, qui est exposée à tous les vents, hormis à celui du Nord. La côte est fort-haute, & sur la pointe la plus occidentale on voit un arbre qu'on prend pour un petit château. Cette baie est à quarante-cinq lieuës au-dessus du cap de Bonne-espérance. On y trouve une petite isle, ou plutôt un grand rocher, où il y a une multitude d'oiseaux qu'on nomme des Pinguins, de la grandeur d'un oison. Ils n'ont point d'ailes, ou du-moins elles sont si petites

&

& si courtes, qu'elles ressemblent plutôt à une fourrure, ou à du poil de bêtes qu'à des aîles; mais au-lieu d'aîles ils ont une nagcoire de plume avéc laquelle ils nagent. Ils se laissoient prendre sans s'enfuir, marque qu'ils voioient bien-peu d'hommes, ou qu'ils n'en voioient point-du-tout. Quand on en eut tué on leur trouva la peau si dure qu'à-peine un sabre leur pouvoit-il rien couper que la tête. Il y avoit aussi sur ce rocher beaucoup de chiens marins, qui se mirent en défence contre les matelots. On en tua quelques-uns, mais ni les chiens ni les oiseaux n'étoient pas bons à manger.

Le 5. sur le soir huit hommes nagérent vers terre pour aller reconnoître le païs. Pendant-qu'ils s'y promenoient, & qu'ils pénétroïent assez avant, il y eut sept hommes Noirs, qui suivant la trace que les matelots avoient faite en marchant, vinrent à la chaloupe qui étoit au bord de l'eau. Les matelots étant de re[illegible]leur firent présent de couteaux, de toile, de sonnettes, de petits miroirs, & de quelques habillemens d'étofes de laine, dequoi ils parurent ne se soucier pas beaucoup, car ils les jettérent-là. On leur versa du vin, & on leur présenta des biscuits dont ils s'accomodérent mieux. Ils donnérent alors des marques de satisfaction, & firent des caresses aux matelots, qui leur firent entendre qu'ils voudroient bien avoir des bœufs, ou des moutons.

Les

Les Noirs leur firent entendre à leur tour qu'ils en auroient le lendemain.

Le 6. quelques-uns des gens de l'équipage etant retournez à terre, trouvérent un beau païs, enrre-coupé de bois odorans, & semé de fleurs. Ils y remarquérent des vestiges d'hommes, de bêtail & de chiens, aussi-bien que les petits miroirs & les sonnettes dont le jour précédent on avoit fait présent aux Noirs qu'on avoit vus, qui étoient tout-rompus & jettez à terre avec la toile. Cependant quelques-autres habitans du païs étant venus à la chaloupe, les matelots y retournérent, mais les Sauvages se retirérent passant à leurs côtés sans en être aperçus, tant ils sont legers & adroits à traverser les bois. Ils revinrent pourtant bien-tôt après, & quand on leur eut montré du fer, qu'ils appellent Cori, ils promirent d'amener du bêtail pour donner en échange.

Après midi, vingt hommes des équipages allérent encore à terre, afin de voir s'ils ne trouveroient point de maisons, mais ce fut inutilement. Les Sauvages se mirent à leur côtés, & marchérent avec eux sans tenir aucun chemin, & sans en faire connoitre. Ils marchoient quand les matelots marchoient ; ils s'arrêtoient & s'asséioient sur leur derriére & sur leurs talons, comme des gens accroupis, quand les autres s'arrêtoient. Enfin les matelots voiant venir la

la brune, se rendirent à bord sans avoir rien fait.

Le 7. d'Août, ils retournérent à terre de bon matin, au nombre de 23. hommes vigoureux, en intention d'aller chercher les endroits où les Sauvages faisoient leur demeuer. Après avoir marché demie-heure ils les virent venir avec six moutons, pour lesquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques piéces d'argent. Mais ne pouvant séparer le fer pour le partager on se querella, & aussi-tôt les Sauvages firent de la fumée pour en donner avis à leurs compagnons. Les matelots éteignirent le feu, & les Sauvages aïant ratrapé deux moutons s'enfuïrent, mais les quatre autres furent portez à bord des chaloupes.

Les Sauvages aïant suivi les matelots dans leur retraite, leur criérent qu'ils leur ameneroient un plus grand nombre de bêtes. Sur cette promesse on refit la paix, & on convint ensemble. Les matelots versérent du vin d'Espagne à condition qu'ils auroient encore d'autres bestiaux, & qu'ils donneroient du fer en échange. Ensuite ils emplirent leurs fûtailles d'eau, y en aïant de bonne au côté occidental de la baie, qui couloit des montagnes. Il sembloit que des gens de quelque autre nation étoient aussi là venus autrefois faire de l'eau, vû qu'assez proche de l'aiguade, du côté du Sud, on

trouva

trouva un petit fort de pierre, où, autant qu'on le pouvoit conjecturer, il falloit que quelqu'un se fût retranché.

Le lendemain on mit encore du monde à terre, & en y allant on pêcha des huitres où il y avoit des perles. On cueillit un grand nombre d'herbes odoriférantes qui croissent là en abondance. Ensuite les sentinelles donnérent avis que les Sauvages venoient & amenoient du bêtail. Ils désirérent qu'on leur fit voir du fer, & en aïant pris pour la valeur de leurs bestiaux, selon qu'on en convint, les gens des équipages se rembarquérent & les menérent à bord.

Le 9. les Sauvages vinrent atendre les Hollandois sur le bord de la mer, où ils firent connoître qu'ils avoient amené beaucoup de bêtail. On se rendit sur le rivage, & l'on eut un beau bœuf pour un méchant hachereau, & un autre pour une vieille erminette de Tonnelier. Mais comme les Hollandois vouloient avoir deux bœufs pour une erminette neuve, on ne put s'accorder, parce-que les Sauvages n'en voulurent donner qu'un.

Le lendemain, dès le matin, on recommença le commerce, & l'on eut deux beaus bœufs & trois moutons pour une barre de fer du poids de soixante & dix livres, séparée en cinq piéces. On eut trois bœufs & cinq moutons, pour un couteau courbé, une hache, une pelle, une cheville de fer courte, un autre cou-

teau, & quelques autres petites piéces de fer, qui toutes ensemble ne valoient qu'à-peine quatre livres. Quand on vouloit donner un couteau pour un mouton, on en étoit fort remercié ; & si les matelots avoient eu plus de piéces de fer avec eux, ils auroient emmené plus de bestiaux, car ils voioient une grande quantité de bœufs & de brebis paître sur les hauteurs.

Les bœufs y sont fort grands, & aussi-grands que les bœufs d'Espagne : ils ont des bosses : on en vit qui n'avoient point de cornes, & qui n'en avoient jamais eu. Les moutons sont aussi fort grands, de bon goût, & si-beaux qu'on n'en avoit jamais vu de semblables. La queuë de quelques-uns étoit de l'épaisseur de demie-aune en circonférence, & il y avoit autant à manger que dans une éclanche. Au-lieu de laine ils avoient un poil semblable à celui des chévres, & aussi long. Il y a des perdrix, des cailles, des allouëttes, diverses sortes d'éperviers & de moineaux.

Les habitans de ce païs sont un peu plus petits que ceux des Provinces Unies. Ils ont le teint roux-brun, quelques-uns plus roux, d'autres moins. Ils sont fort laids de visage, & ils cherchent de se le rendre noir par de la peinture qu'ils y apliquent. Leur chevelure est semblable à celle d'un pendu, apres avoir demeuré quel-

quelque tems au gibet. Ils sont tout-nuds, hormis qu'ils mettent autour de leur corps une peau de bœuf arrondie comme un manteau, le poil en-dedans, avec une large bande de la même étofe dont ils se ceignent par le milieu du corps; & ils couvrent de la queuë de la peau de bœuf ce que la nature enseigne de tenir caché.

Il y en a quelques-uns qui se servent de deux morceaux de peau au-lieu de souliers; d'autres se mettent sous les piés de certains petits morceaux d'ais. Quelques-uns s'étoient découpé & brûlé la peau, pour se faire un ornement de ces entaillades où ils avoient mis de la graisse & de l'oint, ce qui les rendoit si puants qu'on ne pouvoit demeurer à six piés sous le vent à eux. Leurs ornemens ordinaires sont des brasselets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or aux doigts; & de petites boules d'os & de bois. Leurs armes sont de longues javelines avec des fers larges, mais fort-mauvais.

Au-reste ils paroissoient être tout-à-fait sauvages, & on les soupçonnoit d'être antropophages; car lors-qu'on avoit tué un bœuf ils prioient qu'on leur en donnât les entrailles, qu'ils mangeoient toutes cruës, en secoüant seulement le plus gros des ordures qui y étoient. Ils parlent d'une voix embarassée, & glous-sent presque comme des coqs-d'inde; à-

peu-près comme les Allemans qui habitent vers les montagnes de Suisse, & vers les Alpes Juliénes, à qui les eaux froides, ou de source, ou de nége, qu'ils boivent, causent de si grosses tumeurs sous le menton.

On ne put connoître qu'ils eussent d'autres sortes de vivres, que du bêtail, de la venaison & d'autres bêtes, & des herbes; car, autant-qu'on le put remarquer, ils avoient beaucoup de crainte de l'eau, apréhendant fort de se moüiller lors-que la mer montoit, d'où l'on concluoit qu'ils ne pêchoient point, & qu'ils ne mangeoient point de poisson. Néammoins comme on n'a pu voir leurs habitations, s'ils en ont, ni leurs femmes, on ne peut rien dire de certain sur ce point. On les a seulement vus souvent allumer du feu, ce qu'ils font très-promtement, en frotant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & ils passoient la nuit auprès de ce feu.

Il y a dans cette baie quantité de grands poissons, qui venoient la nuit contre les vaisseaux, & s'y joüoient; mais on y en trouve peu de médiocres, ou de petits, parce-que les loups-marins les devorent tous.

Le 11. d'Août ils prirent la résolution de mettre à la voile sur le soir. Ce n'est pas qu'ils n'eussent encore besoin de rafraichissemens, & que voiant beaucoup de bêtes paitre sur les hauteurs, ils n'eussent bien voulu en obtenir davantage. Mais comme les matelots se sentoient a-

foiblis

foiblis par les fréquens tours qu'il leur falloit faire dans l'eau, dont la fraîcheur leur faisoit venir des fluxions aux jambes, & qu'on craignoit aussi les accidens que pouvoit causer la mer en brisant si fort, dequoi il n'y avoit pas moien de se parer, ils levérent l'ancre à Soleil couchant ; manœuvre qui ne se fit qu'avec une peine extrême, à-cause du grand nombre des malades.

Depuis ce soir-là jusques au 2. de Septembre ils firent diverses routes étant portez de vents différens & battus de diverses tempêtes qui les faisoient écarter les uns des autres. Ce même jour, 2. de Septembre, voiant que la plupart des équipages demeuroient couchez sur les tillacs, & étoient cruellement tourmentez du scorbut, on résolut de relâcher à l'isle de St. Laurent, autrement Madagascar, qu'ils découvrirent le lendemain matin, à la pointe du jour. C'est une terre basse & unie, hormis la pointe orientale nommée le cap de San Roman, où le païs étoit montueux, le cap même s'élevant fort-haut & aïant une double montagne.

Ils coururent plusieurs bordées & louvoiérent longtems pour doubler cette pointe ; mais comme les courans & les vents forcez les en empêchoient, ils gouvernérent sur la pointe occidentale. Le vaisseau *Amsterdam* en étant proche, mit sa chaloupe à la mer avec six matelots, qui nagérent vers le cap de Ste. Marie, où

où ils aperçurent six hommes, qui voiant la chaloupe venir vers eux, s'enfuirent sur les hauteurs.

Quand la chaloupe fut proche du cap, qui est une pointe fort-haute & tout-à-fait escarpée, on y trouva trois bateaux de pêcheurs, qui se nomment Lacca. On nagea vers eux, & en aiant pris deux dont on ne pouvoit entendre le langage, on leur donna quelques grains de verre & d'autre mercerie pour des poissons, & on les quitta. Lors-qu'on fut à terre on y vit encore cinq hommes, qui ne voulurent point atendre, si-bien que ne trouvant rien que des huîtres, on prit le parti de s'en retourner à bord.

Le 9. on arma encore une chaloupe, qui rasant la côte tout-à-terre découvrit de nouveau deux bateaux pêcheurs, sous deux rochers gisant loin de terre à la portée d'un petit canon. On en prit un où il y avoit trois hommes, & l'aiant amené à bord du yacht, on acheta d'eux environ soixante brémes, pour lesquelles on leur donna des grains & de l'argent. On leur présenta aussi à boire & à manger, mais ils marquérent ne s'en soucier pas. Il n'en fut pas de-même de quelques bonnets rouges & d'autre mercerie qu'on leur donna; ils les reçurent avec plaisir.

Dès-qu'ils furent descendus dans leur bateau ils nagérent vîte vers terre, têmoignant par leurs maniéres & par leurs cris

cris combien ils avoient de joie d'être échapez. Un d'entre eux, lors-qu'il avoit vu que la chaloupe alloit à eux, s'étoit jetté de fraïeur à la mer, comme s'il eût voulu l'éviter, & se sauver à la nage ; mais à force de signes, pour lui faire entendre qu'il n'auroit point de mal, on le fit retourner dans son bateau. Ils avoient si peu d'expérience & d'entendement, que quand on les voulut faire monter à bord du yacht, ils ne savoient comment s'y prendre, & ils paroissoient n'avoir pas le sens commun.

Ils étoient fort-bien proportionez de corps, & plus hauts que les habitans d'Aguada San Bras. Ils n'avoient rien autour du corps qu'une ligature, ou bandelette, avec quoi ils couvroient ce que la pudeur veut qu'on cache, & qui n'étoit que très-mal couvert. Ils avoient de longs cheveux noirs séparez en trois, pour en faire trois tresses. Ils avoient aux oreilles de petits bois, ou des ossemens d'un pouce d'épais. Ils paroissoient être circoncis, & pour le faire voir ils retiroient un peu leur ligature.

Les autres qui étoient à terre, aïant vu que les équipages étoient en commerce avec ces trois ici, firent de grands vacarmes, & allumérent un grand feu, ainsi qu'ils avoient fait par-tout ailleurs en découvrant les vaisseaux sur leur côte.

Le 13. de Septembre, au matin, on

vit un banc étroit & long, qui couroit environ une lieuë en mer. L'yacht étant allé le reconnoître, Molenaar qui n'avoit point été averti, courut aussi de ce côté-là, & y laissa tomber l'ancre. Schellinger fit la même manœuvre, & il fallut que le vaisseau *la Hollande* la fit aussi, quoi-que le Pilote & tout l'équipage en fût fort fâché, parce-qu'ils n'étoient à l'abri d'aucun des vents de mer.

A une lieuë de St. Laurens, ou environ, il y a une isle qui leur demeura Nord-ouëst. quart-à-l'ouëst Ils la nommérent dans la suite le Cimetiére des Hollandois, parce-qu'il mourut beaucoup de gens qui y furent enterrez. Le même jour on envoia des matelots à terre pour voir s'il n'y auroit point de fruits qu'on pût aporter aux malades; mais ils ne trouvérent rien qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle venoit, ni par où elle sortoit. Comme ils ne purent passer en cet endroit-là, ils retournérent sur leurs pas, & virent des vestiges d'hommes & d'enfans, & des endroits où ils avoient fait du feu; mais il ne parut point de maisons.

Le lendemain ils passérent derriére la même isle, le brisement de la mer les chassant de l'autre rade, & les poussant de ce côté-là. Ils y mirent encore à terre des gens qui n'y trouvérent ni fruits, ni eau douce, ni bêtail, ni oiseaux, hormis

des

des hérons. Ils avoient pourtant vu quelques hommes sur le rivage; mais la mer brisoit si fort en cet endroit-là qu'ils n'avoient pu s'en aprocher.

Le 17. d'Août, au matin ils coururent la bande de l'Est, & allérent remoüiller derriére les rochers, où ils avoient été d'abord. Ils virent alors une grande fumée qui sortoit d'un bois, & y étant allez ils aperçurent deux hommes qui portoient leurs filets; mais en s'aprochant du lieu d'où venoit la fumée, ils n'y rencontrérent qu'une vieille femme & une jeune fille qui brûloient des bruïéres, & qui par signes les renvoiérent aux hommes qu'ils avoient vu marcher. Ces deux hommes, voiant qu'on les apelloit, & qu'on leur faisoit des signes, s'arrêtérent & atendirent pendant quelques momens; mais enfin ils jettérent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Les matelots les aïant bien-tôt perdus de vuë, les suivirent à la trace & vinrent enfin sur le bord d'une eau d'où ils virent sur l'autre bord à l'oposite un homme qui pêchoit, & trois enfans. Le pêcheur envoia un des enfans pour apeller d'autres gens. L'enfant revint aussi-tôt avec un vieillard, & aïant passé du côté des matelots, ceux-ci voulurent éprouver s'ils pourroient traverser l'eau avec un des petits bateaux qui étoient-là; mais comme ils n'étoient pas acoutumez à na-

viger dans des bateaux si petits, ils tombérent dans l'eau, & ne s'en sauvérent qu'à la nage. Les deux hommes voiant cela traversérent l'eau, & vinrent tout nuds, avec leurs Assagayas, Zagaies, ou petites lances, à la main, vers les matelots qui leur firent quelques petits présens, & retournérent à leur chaloupe.

Le 18. on renvoia un canot à terre, & trois hommes de l'équipage dont il étoit armé, s'avancérent d'un côté dans le païs, pour chercher s'il y avoit des fruits, pendant-que deux autres alloient aussi d'un autre côté. Ceux-ci n'aïant rencontré qu'un homme & une femme, & n'aïant pas ordre de passer la nuit à terre, retournérent à bord de la chaloupe. Mais les trois premiers traversérent un bois, & se servant de la boussole, de-peur de s'égarer, tournérent autour d'une espéce de golfe d'eau salée. Sur le soir aïant trouvé un jeune homme noir, il les conduisit à un vieillard qui paroissoit être son pére, & qui leur présenta des écrevices & de l'eau. Comme ils avoient dessein d'aller plus loin, & de voir s'ils trouveroient des rafraïchissemens, & que les deux Noirs leur faisoient entendre qu'ils vouloient dormir, ils leur firent présent de deux bonnets de nuit, & par reconnoissance les Noirs leur promirent de leur servir de guides.

Quand ils eurent marché quelque tems la faveur du clair de Lune, le plus

vieux

vieux des deux hommes se sépara d'eux, mais il ne tarda guéres à revenir ; & alors ils firent du feu & s'assirent pour se reposer. Les matelots qui n'osoient pas demeurer longtems en un endroit, se remirent bien-tôt en chemin. En marchant le jeune homme disparut aussi, & un moment après il revint acompagné de six autres hommes, qui aprochoient souvent leurs têtes les uns des autres, & paroissoient tenir conseil ensemble.

Sur cela les matelots entrérent en de grands soupçons, & ce n'étoit pas sans raison, car pendant qu'ils leur donnoient de la verroterie qu'ils avoient demandée, les Noirs en saisirent deux ; mais le troisiême s'étant dégagé délivra les deux autres. Ils commencérent alors un combat à coups de pierres, dont les matelots furent si fatiguez, qu'il fallut se rendre. Ils furent dépoüillez tout-nuds, & on leur ôta tout jusqu'à leurs armes. Ensuite ils continuérent à marcher le long de cette eau interne, jusques au lendemain au soir, & ce ne fut qu'à la nuit qu'ils arrivérent de l'autre côté. Le canot alla les prendre, & ils se rendirent à bord en fort-mauvais état, & épuisez de forces.

Le 20. on voulut encore tenter fortune, & faire une nouvelle descente. On trouva le long de l'eau interne, à la droite, quelques petites hutes où des pêcheurs habitoient. Il n'y avoit dedans que deux

hommes & quatre femmes, qui leur marquérent un endroit où ils pourroient faire de l'eau. Un des hommes alla même avec eux, & portant deux écorces d'arbres pour y puïser de l'eau, les mena dans une autre habitation où ils ne rencontrérent que deux femmes. Pour l'eau l'aïant trouvée somache, ils n'en prirent point.

Ils nagérent ensuite vers une almadie, ou petit bateau, où ils firent échange de verroterie pour du poisson; mais voulant encore nager vers une autre almadie qu'ils voioient, ils ne la purent aborder, parce-que l'eau n'avoit pas assez de profondeur. Après cela ils montérent sur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Noirs, dont le Commandant qui se nommoit André, leur fit signe d'aller vers un endroit où il y avoit très-peu de profondeur, & qui de basse eau demeuroit à sec. On craignit que cet avis ne fût pas trop charitable, & l'on crut que les Sauvages avoient envie d'atirer les gens en ce lieu-là, pour aller de nuit les y ataquer, lors-que l'eau auroit baissé. Au-lieu de cela ils allérent se mettre sur le fer dans un endroit profond, où deux almadies vinrent à leur bord pendant la nuit, & leur donnérent des écrevices; régal qui fut acompagné de la mélodie de ceux qui étoient dans le bateau. On crut encore que c'étoient des espions, & après les avoir fait retirer on fit bon

quar:

quart durant toute la nuit.

Le lendemain les Sauvages vinrent à la chaloupe avec onze petits bateaux, & priérent l'équipage d'aller voir leurs habitations qu'ils nommoient Longenau, & que là ils trafiqueroient ensemble. Les Hollandois s'aprochérent de ce côté-là, mais ils ne voulurent pas aller à terre, après ce qui étoit arrivé à leurs compagnons le jour précédent, d'autant-plus qu'ils voioient beaucoup de gens qui se tenoient cachez derriére des arbres, & que le Commandant André n'osoit aussi ou ne vouloit pas venir à eux. Il y vint pourtant enfin dans un grand canot, & aïant pris presque tout le poisson des Noirs, il le trafiqua pour de la rassade. Il étoit couvert jusques aux genoux d'une toile de coton raïée comme du coutil, ou des couvertures d'Espagne.

Les Hollandois aïant eu beaucoup de poisson, descendirent vers l'entrée de l'eau, & comme ils navigeoient beaucoup plus vîte que les Sauvages, ceux-ci s'en retournérent à terre, où ils dressérent une embuscade. Les autres étant descendus de leur chaloupe, mirent des sentinelles devant eux pour n'être pas surpris. Ensuite ils envoiérent reconnoître le païs par cinq hommes, qui étant venus à un certain coin tombérent dans une embuscade de cinquante Noirs, qui les environnérent & leur lancérent des fléches, tant-qu'ils furent contrains de se

défendre. Ils tirérent trois coups dont l'un aïant doñné dans la tête d'un des Sauvages, il tomba mort. Cet accident épouventa tellement les autres que n'osant atendre une seconde décharge, ils s'enfuïrent, & les Hollandois en étant délivrez, visitérent divers endroits, où n'aïant trouvé qu'un païs fort-sec & plein de bois, ils retournérent sur le soir à bord.

Le 22. du même mois de Septembre, dès le matin, la pinasse prit la large avec une chaloupe bien-armée, pour aller voir s'il n'y auroit point d'endroit d'où l'on pût tirer des rafraîchissemens. Le troisiême jour après le départ, ces bâtimens prirent terre à deux isles arides, où ils ne trouvérent rien de particulier, sinon qu'il y avoit des pêcheurs qui y alloient passer la nuit. A l'Est-nord-est de ces isles est une baie qu'on appelle de St. Augustin, par la hauteur des 23. degrès droit sous le Tropique du Capricorne, où ils trouvérent une belle riviére, qui venoit se jetter dans la mer par deux canaux qui descendoient du haut païs.

Lors-qu'ils furenr entrez dans cette riviére les habitans du lieu vinrent librement à eux, & furent fort surpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la pinasse naviger sans rames & sans rameurs. On acheta d'eux des moutons d'une grandeur excessive, & extrémement gras, pour lesquels on leur don-

na de la verroterie, de petits miroirs, des grains &c. Entr'autres un des matelots aïant montré une cuilliére d'étaim, ils promirent pour l'avoir un des plus beaus bœufs du troupeau : mais ce bœuf s'étant échapé, les autres vinrent ofrir chacun un des leurs pour cette cuilliére, & aïant commencé à se quereller là-dessus ils se seroient battus, si l'on n'eût acordé la cuilliére au premier, qui laissa en gage sa zagaie & un homme, jusques-à-ce qu'il eût ramené le bœuf.

Le païs qu'ils virent étoit fort-beau : on y trouva des vallées couvertes de verdure & une multitude d'oiseaux de diverses espéces, qui chantoient mélodieusement. Il y avoit aussi quantité de guenons sur les palmiers sauvages où croissent les tamarindes, ou dattes des Indes, qui rafraîchissent le foie & les reins, & consument la pituite qui est dans l'estomac, & qui par conséquent sont bonnes contre le scorbut. Les équipages étoient alors si tourmentez de cette maladie, qu'à-peine ceux qui étoient encore sains & ceux qui n'étoient que chancelans & un peu malades, pouvoient-ils tous ensemble sufire à manœuvrer les voiles; de-sorte qu'ils furent ravis de trouver ce fruit.

L'équipage de la pinasse considérant que les autres les atendoient avec impatience, & qu'il ne falloit absolument pas demeurer plus longtems sans les aller re-

rejoindre ; puis-qu'à peine y avoit-il en toute la flote encore vingt hommes sur pié, & qu'il y en avoit déja plus de soixante & dix de morts, remit à la voile, & se rendit auprès d'eux le premier d'Octobre. Leur raport fut qu'ils avoient trouvé une bonne baie, avec une riviére, & qu'on pouvoit y avoir de la viande & d'autres rafraîchissemens; nouvelle qui fut fort agréablement reçuë.

Pendant-que la pinasse & la chaloupe avoient fait leur traversée, il y avoit eu deux matelots, l'un du vaisseau la *Hollande*, & l'autre d'*Amsterdam*, qui en vertu de Sentence donnée contre eux en qualité de mutins, avoient été mis à terre, sous promesse néammoins que si dans cinq jours ils pouvoient revenir avec des oranges, ou quelques autres rafraîchissemens, on leur feroit grace; mais qu'autrement il n'y avoit rien à espérer pour eux. Depuis ce tems-là on n'entendit plus parler d'eux.

Le 30. fut marqué par la mort de Jean Dignumsz, Maître sur le vaisseau la *Hollande*, qui fut enterré dans une petite isle nommée le Cimetiére des Hollandois. Le 5. d'Octobre la lettre fermée, qui étoit signée des neuf Directeurs fut ouverte & luë devant l'équipage, qui entendit que Pierre Dirkcz Keiser, ou l'Empereur, y étoit nommé pour Maître. Sur cette déclaration tout le monde promit de lui obéir comme ils avoient fait au Défunt.

Le 7. d'Octobre, ils mirent à la voile, & le 9. sur le soir, ils vinrent dans le parage & sur la côte où la pinasse avoit été, & ils y moüillérent sur trente brasses, fond d'argille. Le 10. ils navigérent avec une chaloupe vers la riviére, aïant pour guides quelques habitans du païs, qui étant venus à leur bord leur avoient fait présent de quelques moutons, & les avoient invitez à descendre à terre, où ils les assuroient qu'ils trouveroient assez de bêtail.

En éfet lors-qu'ils furent débarquez ils eurent pour des cuilliéres d'étaim des boeufs & des moutons autant-qu'ils en purent charger. On leur donnoit pour une cuilliére un bœuf, ou-bien trois ou quatre moutons ; car rien ne leur plaisoit tant que des cuilliéres d'étaim, ou d'autres utensiles de ménage de ce même métal. Ils étoient même si passionez pour cette sorte de rareté, qu'on ofrit à un nommé François van der Does une jeune fille de dix ans pour une cuilliére, & l'aïant acceptée il la relâcha par compassion, en la voiant amérement pleurer.

Le 11. on vit beaucoup de Noirs revenir à bord avec des moutons, du poisson frais & de sec, du lait & d'autres rafraîchissemens, dont on fit prix avec eux. On fit choix alors de trois Oficiers pour aller à terre chercher un lieu propre, afin d'y porter les malades, qui avoient besoin de se rafraîchir & de prendre l'air. Ils exécutéren-

térent leur commiſſion, & le lendemain les malades débarquérent, & allérent jouïr d'un ſoulagement qu'ils déſiroient depuis longtems.

Mais ils ne trouvérent pas tout le repos qu'ils avoient eſpéré, car le 13. du mois un gros de Sauvages s'étant rendu auprès d'eux, ſous prétexte de leur vouloir vendre quelque choſe, ils remarquérent l'état de foibleſſe où ils étoient, & s'en retournérent pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire, & pour aſſembler plus de gens. En éfet ils revinrent au nombre de plus de cent, pillérent ces pauvres infirmes, & les meurtrirent de coups de pierre. Enſuite ils allérent à une autre troupe qui étoit éloignée de la premiére de la portée du mouſquet. Ceux-ci aïant un peu plus de force, & étant munis de quatre ou cinq fuſils, ſe mirent en défence, & tuérent deux ou trois Sauvages.

Le reſte des équipages qui étoient à bord, aïant entendu le bruit des armes-à-feu, nagea promtement vers terre, & à leur venuë les Sauvages prirent la fuite. On voulut les pourſuivre; mais la legéreté de leurs canots, qui étoient là au nombre de vingt-cinq, les ſauva; puis étant retournez à terre ils ſe retirérent ſur les montagnes.

Cette avanture obligea les Hollandois à faire autour de leurs malades, des retranchemens qu'ils environnérent d'arbres, &

& ils y mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes de chaque vaisseau, pour une plus grande défence. Nonobstant cette infidélité les Sauvages retournérent, quelques jours après, fort-librement à bord pour trafiquer leurs moutons. On en voioit parmi eux qui avoient encore dans leur chair des cicatrices sanglantes que le plomb y avoit faites; & l'on acheta sur la riviére des bœufs de quelques-uns au cou de qui pendoit ce qu'ils avoient pillé, portant ces choses comme si l'on n'eût pas deu s'en apercevoir, & agissant comme si ce n'eût pas été eux qui eussent fait le pillage.

Le matin du 26. quelques-uns de ceux qui étoient dans les retranchemens sortirent pour aller à la chasse, ainsi-qu'ils faisoient tous les jours, tirant, ou prenant au lacet des guenons, des perroquets, des poules de Barbarie, & divers oiseaux, qui par leur chant & par leur beau plumage faisoient le divertissement de ce desert. Ils rencontrérent un tisseran sur son métier, qui faisoit un vêtement de coton, & ils l'emmenérent prisonnier dans leur retranchement. Peu de tems après on vit venir sept canots proche du retranchement, qui aportoient du poisson à vendre. Les Hollandois voiant que les Sauvages qui étoient dedans avoient diverses choses qu'ils avoient pillées, voulurent les reprendre, & il y

eut une grande querelle sur ce sujet, jusques-là qu'on tua deux Sauvages ; on en blessa quelques autres, & l'on fit prisonniers deux hommes, deux femmes, & quatre enfans. On relâcha les deux plus petits enfans & les deux femmes, & on envoia les hommes à bord avec les deux autres enfans.

Le 30. on monta dans la riviére, où l'on mena un des prisonniers, afin de voir si l'on pourroit l'échanger pour du bêtail, ainsi que les Sauvages avoient fait entendre qu'ils étoient prêts à le faire. Quand on fut proche du rivage, les compagnons du prisonnier vinrent lui baiser les mains, sans avoir égard au risque qu'ils couroient d'être aussi arrêtez. Ensuite ils amenérent un bœuf & deux moutons pour sa rançon, mais on paia les bestiaux, on le renvoia sans rançon, & l'on retourna ensuite à bord.

La nuit suivante, l'autre prisonnier, qui n'avoit que des menottes, & les jeunes garçons qui n'avoient aucuns fers, sortirent doucement par l'un des sabords, & nagérent pour aller à terre. Le plus vieux que ses menottes empêchoient de nager se noïa, dequoi les jeunes s'étant aperçus, ils nagérent vers le canot de la pinasse pour le prendre & se sauver dedans. Mais le courant de la riviére les aïant portez à la mer, les Hollandois les retrouvérent au matin, & en menérent un vers le rivage, afin de l'échanger pour quel-

quelque bêtail, ce qui fut rejetté par les Sauvages qui ne voulurent pas seulement donner une brebis pour sa rançon. On les remena donc à bord, & ils vinrent en Hollande, l'un aïant été nommé Laurens, & l'autre Madagascar.

Le 17. de Novembre on détacha encore la pinasse, pour aller plus avant vers le Nord, & chercher s'il n'y auroit point quelque endroit où l'on pût trouver des rafraîchissemens de fruits, comme d'oranges, ou de limons. Le 25. elle revint joindre le gros, aïant été jusques par la hauteur des 20. degrès, sans rien découvrir que de pauvres Sauvages, qui étoient nuds, à la réserve de leurs parties naturelles qu'ils couvroient d'écorces d'arbres.

La querelle qu'on avoit euë avec les Sauvages au retranchement, leur aïant fait perdre la confiance qu'ils avoient auparavant, il n'y avoit plus moien de trafiquer avec eux, ni d'en recevoir des bestiaux; car dès-qu'ils voioient de loin les Hollandois paroître, ils s'enfuïoient, & refusoient de venir parler à eux. Il fut donc résolu de prendre un autre parti pour tâcher d'avoir les choses qui étoient nécessaires. Le 28. de Novembre, seize hommes s'avancérent dans le païs, & allérent jusqu'à de certains puits, où le bêtail avoit coutume de venir boire. Il y vint des Noirs avec leurs calebasses, pour prendre de l'eau. Les Hollandois

les suivirent jusqu'à leurs habitations : mais ils se dérobérent, & s'enfuïrent.

Comme ils étoient à ces habitations ils se virent incontinent environnez de plus de trois cents Sauvages qui les menaçoient de lancer leurs fléches, quoiqu'on tâchât de les apaiser en leur montrant les marchandises qu'on leur aportoit, & en leur demandant s'ils vouloient donner des bestiaux en échange. Ils temoignérent qu'ils n'y vouloient point entendre & pressérent fort les Hollandois. Dans ces entrefaites il y eut un coup de mousquet lâché inopinément, qui causa tant de fraïeur à toute la troupe, qu'ils s'enfuïrent presque tous. On les arrêta néammoins encore, & ils donnérent deux bœufs & trois moutons pour des cuilliéres d'étaim, priant qu'on se retirât, parce-que tout avoit pris la fuïte, hommes, femmes & enfans avec le bêtail.

Sur le midi quelques Noirs se raprochérent du retranchement, faisant entendre par des signes & par leurs cris qu'ils avoient aporté du lait. Cependant ce n'étoit que pour atirer quelqu'un hors du retranchement, car étant revenus l'après-midi, & Nicolas Janssen Pilote du vaisseau Maurice étant allé à eux avec deux Volontaires, ils l'atirérent à l'écart des deux autres, hors de la portée des armes ; ils les ataquérent tous trois avec leurs couteaux, & leurs petites haches, & percérent la gorge

gorge du Pilote d'une fléche qui le fit tomber mort. Ils blesserent aussi les deux Volontaires, & les auroient tuez, s'ils n'avoient pas eu de bonnes armes pour se défendre.

Au bruit que fit ce combat on vit paroître une grande quantité de Noirs, qui sortirent du bois en dansant, pour témoigner la joie qu'ils avoient de s'être vangez. Les Hollandois retirérent leur mort, & l'enterrérent avec les cérémonies qui se pratiquent à la guerre, espérant de vanger bien-tôt cet outrage. Dans ce dessein ils s'en allérent le lendemain, au nombre de quarante-huit, vers les habitations des Noirs, qui avoient tous pris la fuïte, avec leurs femmes, leur ménage & leur bêtail. Ainsi ils furent obligez de s'en revenir sans rien faire.

Le lendemain on vit venir proche du retranchement un canot où il y avoit deux Sauvages. L'un d'entre eux étant descendu à terre pour aller querir des paquets de coton, l'autre fut poursuivi à force de rames, & joint. Il se jetta dans l'eau où il fit ce qu'il put pour se défendre; mais enfin il fut pris. Les deux Volontaires l'aïant reconnu pour avoir assisté au meurtre du Pilote, il fut condamné à être ataché à un pieu dans la place où le meurtre s'étoit fait, & à y être passé par les armes. Il paroissoit avoir l'âge de quarante à cinquante ans.

La mort de ce Sauvage rompit tout commerce entre les autres & les Hollandois ; si-bien que ceuxci, qui ne voioient plus aucune aparence d'obtenir des rafraîchissemens, remenérent le premier de Décembre leurs malades à bord. Après cela ils brulérent leur retranchement, où les Noirs vinrent pourtant encore chercher ce qu'on pouvoit y avoir laissé.

Le 3. ils remontérent la riviére avec un canot & une chaloupe, afin de voir s'ils ne découvriroient rien de plus. Mais ils retournérent à bord dès le lendemain, parce-qu'ils ne purent remonter plus de trois lieuës, à-cause de la rapidité du courant. D'ailleurs ils ne virent qu'un païs desert, qu'il n'y avoit pas moien de traverser, & personne ne vouloit plus leur parler. Tout fuïoit devant eux, ensorte qu'il paroissoit que dans tout le païs on étoit averti de s'en garder, ainsi ils ne trouvérent rien qui pût les accomoder que de bonne eau, dont ils ne manquérent pas de faire provision.

Le 6. ils se mirent dans une chaloupe & s'étant éloignez jusqu'à deux lieuës de leur flote ils descendirent à terre pour chercher de la venaison. Ils en trouvérent & tuérent une bête d'un coup de fusil, ce qui mit tout le reste en fuïte. Il y en eut une qui aïant fuï vers la mer fut prise & emmenée à bord. Ils avoient alors le Soleil sur leur zénith,

& soufroient une chaleur extrême.

Les gens qui habitent le long de cette riviére & dans les lieux voisins, sont noirs, vigoureux, bien-proportionez de leur corps, tant les hommes que les femmes. Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une toile de coton sur les parties que la pudeur fait tenir couvertes. Les femmes en ont encore une autre sur le sein qui descend & couvre le reste du corps, mais il n'y a point de manches. Elles ont dans les bouts ou lobes des oreilles de grands trous à passer le bout du doigt, & elles y mettent de petits morceaux de bois. Un de leurs ornemens est des brasselets de cuivre, ou d'étaim.

Ils ne sément ni ne moissonnent : ils vivent seulement de poisson, hormis les plus riches qui ont du bêtail & s'en nourrissent. Ils habitent dans de petites hutes, où ils sont fort pauvrement, & dépourvus de tout. Leurs armes sont de petites lances, zagaies, ou assagaies, dont chacun a toujours sa pleine main & qu'ils lancent fort-adroitement. Ils apréhendent tant les fusils, qu'avec un seul on feroit fuïr cent hommes.

On trouve en ces païs-là quantité de tourterelles & de chetifs perroquets grisâtres. On y voit des perdrix & des hérons comme en Europe. Il y a une multitude de guenons, d'un tout-autre poil, & d'une autre figure que celles qui vien-

nent du Bresil, ou qui sont aportées d'Espagne. Les fruits qui y croissent sont des dattes, dont il sera plus amplement parlé ci-après, des pompons, des calebasses, & deux ou trois sortes de petites fèves, rouges, ou noires, ou blanches. Il y a du miel dans les bois, où les habitans le vont prendre; & dans les mêmes bois on entend chanter des milliers d'oiseaux.

L'herbe dont on fait l'Anil y croît sans culture. Lors-qu'on en veut teindre le fil de coton, on la cueille & on la broie à-mesure qu'on en a besoin. On n'en fait point de galettes, ni on ne la met point dans des pots pour la vendre, parce-que personne ne trafique hors du païs. Les habitans la nomment Enger. Ses feüilles sont comme celles du romarin, mais la plante ne croît pas plus haute que le thim.

Ils ont aussi diverses sortes de bois, dont ils se servent pour teindre en noir, en jaune, & en tanné. Outre cela ils ont abondance de très-bon fer & de cuivre rouge. Ils estiment tant l'étaim, que leur aïant été présenté exprès une cuilliére d'argent pour une de cêt autre métal, ils mordirent dedans, & la trouvant plus dure que l'étaim ils la refusérent.

Le coton croît abondamment sur de petits arbres qui sont dans les campagnes. Le négoce qui se fait n'est que de poisson qu'on fait sécher, ou rôtir, & on le

le porte plus avant dans le païs, où il y a une grande place habitée qu'on nomme Rango. On y porte aussi du sel & des dattes qu'on échange pour des zagaies, & pour de grands couteaux. Ils nomment les zagaies Leffo, & les couteaux Vieï.

Les hommes s'ocupent à la chasse, & les femmes à filer & à tistre de la toile de coton. Leurs alimens ordinaires sont du poisson, des dattes, des fèves, du lait, & quelquefois de la viande. Quand quelqu'un d'entre eux a tué un chef de bêtail, chacun en va querir une piéce avec promesse d'en rendre autant.

Les bœufs sont fort grands, & ont sur le dos une grosse bosse qui n'est que de graisse. Pour les faire paître, aussi-bien que les moutons, les boucs & les chévres, ils les conduisent d'un lieu dans un autre, selon les différentes saisons de l'année, ainsi que faisoient autrefois ces peuples d'Afrique qu'on apelloit Nomades. Les moutons sont d'une grandeur excessive, & extraordinairement gras; leur queuë a vingt-trois pouces d'épaisseur, & pèse près d'onze livres, poids de Hollande, si-bien qu'elle sufit pour le repas de huit ou neuf hommes.

Les hommes ont chacun leur femme. Ils se marient à onze ou douze ans & les femmes à dix. Les adultéres & les larrons sont punis de mort. On n'avoit pu remarquer qu'ils eussent aucune Religion,

mais ils aprirent dans la suite, par les jeûnes garçons qu'ils emmenérent, qu'ils observoient la Loi de Mahomet, & ils firent même voir qu'ils avoient été circoncis en leur jeunesse. Ils dirent que ceux qui circoncisent sont obligez d'avaler le prépuce qu'ils ôtent, & cela sans le mâcher.

Ils tiennent qu'il y a un Créateur qui a créé toutes choses; mais ils ne lui adressent point de priéres, & ne lui consacrent aucun jour particulier. Tous les jours leur sont égaux, jusques-là qu'ils ne leur donnent point de nom particuliers, & ils ne comptent ni par années, ni par mois, ni par semaines. Leurs nombres ne montent que jusques à dix, & ils les expriment en ces termes, *Issa*, *Rove*, *Tello*, *Effat*, *Lime*, *Enning*, *Fruto*, *Woulo*, *Sidai*, *Soulo*, c'est-à-dire, Un, Deux, Trois &c. Ils apréhendent fort le Diable qu'ils nomment Taiwaddei, parce-qu'il prend plaisir à les tourmenter souvent, & particuliérement les hommes.

,, L'isle que ses habitans apellent Madagascar, & qui est nommée de St. Laurens par les Portugais, parce-qu'ils la découvrirent le jour de la St. Laurens de l'An 1506. est estimée une des plus grandes isles du monde. Quelques-uns assurent qu'elle a dans son contour trois mille lieuës d'Italie, qui font quatre cents lieuës d'Allemag-

,, ne,

,,ne, à quinze lieuës par degré. Ainsi elle ,,doit surpasser en grandeur le Roïaume ,,de Portugal, & avoir plus de longueur ,,que n'en a l'Italie. On la tient pour ,,fort temperée, ce qui fait qu'elle est, ,,extrémement habitée.

,,Les habitans, au-moins ceux qui ,,demeurent sur les côtes, sont la plu- ,,part Mahométans. On a déja vu ,,ci-dessus, en partie quelles sont leurs ,,mœurs, leurs vêtemens, leur Réli- ,,gion, & leurs autres maniéres de vi- ,,vre; & on en aprendra encore davan- ,,tage dans la suite de ce Voiáge. En gé- ,,néral on peut dire que tous les habi- ,,tans qui sont connus jusques-à-présent, ,,& sur-tout ceux qui sont le long des ,,côtes, ont à-peu-près les qualités qui ,,out été déja marquées.

,,Marc Paul de Venise raporte que ,,l'isle est gouvernée par quatre des plus ,,anciens, qu'elle abonde en plusieurs sor- ,,tes d'oiseaux particuliers, & en diver- ,,ses autres choses. Il y a des éléphants ,,& deux espéces de licornes, dont l'u- ,,ne, qui s'apelle Ane des Indes, a des ,,pattes qui ne sont point fourchuës quoi- ,,qu'elles aïent des griffes. L'autre espé- ,,ce se nomme Orix, & a des pattes ,,fourchuës, aussi avec des griffes. On y ,,trouve une grande quantité de serpens ,,& de lezards, & un grand bois tout de ,,sandal rouge, ce qui fait qu'il n'est ,,pas estimé.

„La mer jette beaucoup d'ambre sur „ses bords. La terre produit en abon„dance du ris, de l'orge, des citrons, „des limons, & des citrouilles si grosses „qu'à-peine une homme les peut-il em„brasser: il y en a de rouges, de blan„ches & de jaunes, & elles ont meil„leur goût que celles qui croissent en „Hollande. Il y a beaucoup de gingem„bre qu'on mange tout-verd; beaucoup „de miel, & de cannes de sucre dont ils „ne savent point se servir; beaucoup de „safran, d'ivoire, d'herbes médecina„les, & de coco, ou noix des Indes.

„Cette isle produit aussi un peu d'ar„gent. Elle a beaucoup de riviéres & „de ports, qui sont souvent fréquentez „par les Mores & par les Sarrasins. Il „y a des lions, des léopards, des cerfs, „des biches, des daims, & d'autres sor„tes de bêtes sauvages, ou privées. En„tr'autres on y voit une quantité extra„ordinaire de chameaux, dont les ha„bitans mangent beaucoup, parce-qu'ils „en trouvent la chair fort saine. C'est „ce qu'en a dit Marc Paul.

Les Hollandois voiant qu'ils ne pouvoient plus avoir de rafraîchissemens, ni de commerce avec les habitans, levérent l'ancre le 14. de Décembre 1595. & mirent à la voile, pour continuer leur route vers Java. Ils furent battus de diverses tempêtes jusques au 4. de Janvier 1596. qu'ils remarquérent que la force des

des courans & les vents forcez du Sud-est les poussoient plus au Nord qu'à l'Est. Il y eut aussi un grand nombre de leurs malades qui eurent des rechutes. Ces accidens leur firent prendre la résolution, le 5. de Janvier, de retourner vers Madagascar, par la hauteur des 17. degrès, & de relâcher sous l'isle de Ste. Marie, dans l'espérance d'y trouver des rafraîchissemens.

Le 10. ils eurent la vuë de l'isle de Ste. Marie, qui est un païs assez haut & entrecoupé de diverses éminences gisant à l'Est de Madagascar, par les 18. degrès 30. minutes. Le 11. ils mouillérent l'ancre au Sud de cette isle sur quinze brasses, & le lendemain il fut résolu d'envoier un canot de chaque vaisseau avec des gens pour visiter le païs, & voir quels fruits y croissoient.

Pendant ce tems-là il y eut un canot ou iol de l'isle qui vint à bord du vaisseau nommé le *Lion de Hollande.* Il étoit de grandeur à contenir trente ou quarante personnes, y aïant tout-autour des bancs pour s'asseoir : il étoit sans couverte, bordé à quein, & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois.

Ce petit bâtiment portoit cinq hommes qui avoient du ris extrémement beau, des cannes de sucre, des limons, & une poule. Les Hollandois leur donnérent en échange des mouchoirs & des grains de verroterie, & rendirent graces à Dieu

 de

de ce qu'il les avoit si heureusement adressez. Les Sauvages demeurérent à bord du *Lion*, à boire & à manger, jusques-à-ce qu'ils fussent ivres, & ils y dansérent à leur maniére.

Cependant quelques Hollandois aïant nagé trois canots vers terre, trouvérent beaucoup d'habitans sur le rivage, qui leur aportérent des limons & des palmites. Ce dernier fruit est comme la pomme de pin, ou comme les bananes. Il croît sur de grands arbres, aux branches desquels il n'est pas ataché, mais au tronc qui est tout-épineux. Il est fort doux, & de couleur d'or. On leur aporta aussi du lait de bananes, & de stremmelis qui est une autre sorte de fruit qui ressemble aux dattes, & qui met la bouche en feu comme fait le poivre; une sorte de grosses poires grises, pâteuses par-dedans, mais rafraîchissantes & fort-saines; un autre fruit froid comme des melons, & dont l'écorce est fort épaisse; avec diverses autres sortes de fruits tous fort-sains.

Les Hollandois nagérent avec eux assez loin, & jusques à un canal qui est entre la grande isle & la petite, où ils trouvérent un mât de hune, & un mât d'artimon demi-brûlé, & ils en conclurent qu'il étoit là péri quelque carraque. Ils étoient alors trop éloignez des vaisseaux pour passer plus avant avec leurs canots; mais ils envoiérent cinq hommes avec

les

les Sauvages, pour aller visiter leurs habitations. Leur raport fut qu'ils avoient trouvé de l'eau douce. Ensuite ils nagérent tous pour retourner à bord, & en passant ils mirent encore à terre pour cueillir des fruits, & virent quelques prairies où l'on avoit mis paitre des bœufs, & où l'herbe étoit fort-belle.

Le lendemain ils retournérent à terre, & allérent à un village où il y avoit environ vingt maisons, & à un autre encore qui étoit assez proche de ce premier. Aussitôt il s'y assembla un grand nombre de Sauvages, tant hommes que femmes, & entr'autres leur Souverain, qui étoit assis sous un arbre, dont les branches entrelassées faisoient une espéce de dais sur sa tête.

Les femmes se rendirent en ce lieu, marchant avec beaucoup de gravité, & aportant sur leurs têtes diverses sortes de fruits, des poules, & d'autres choses qui furent descenduës par leurs domestiques, pour lesquelles on Leur donna de la verroterie. Le Souverain, qu'on nomme le Chéque, parut faire une grande harangue aux Hollandois, sur leur arrivée en ce lieu, & en parlant il levoit souvent les yeux au Ciel. Mais on n'entendit point ce qu'il disoit.

Le 14. du même mois de Janvier, six ou sept hommes de l'équipage du vaisseau *la Hollande* nagérent à terre pour porter des présens au Souverain, savoir

un assez beau miroir, & des grains bleus qu'ils lui pendirent autour du cou. Ce présent fut reçu sans honnêteté de la part du Chéque qui n'étoit pas moins grossier que le reste de ses Sujets, & il ne fit connoître par aucun mouvement qu'il eût dessein de répondre à cette civilité, ni de faire présenter rien de sa part.

Après cela un de leurs grands canots, qu'ils nomment Lacca, & qui a la forme des gondoles de Venise, vint avec vingt-cinq personnes à bord du même vaisseau *la Hollande*. Il portoit des chévres, des moutons, des poules, du ris & d'autres fruits, dont on acheta la plus grande partie.

Cependant le *Maurice* & la pinasse continuérent leur route vers Madagascar, & vinrent à l'isle Ste. Marie, dans un golfe environné de petites montagnes, & où il y avoit quelques rochers avec deux petites isles, l'une semée de ris, & l'autre couverte de bois. Ils s'aprochérent, & en rasant la côte ils virent plusieurs maisons parmi les arbres, sur le rivage, mais point d'hommes. Peu après ils découvrirent une riviére & un canot, avec des gens dont une partie étoit sur le rivage.

A l'instant ils mirent deux hommes à terre pour aller leur parler. Ceux-ci étant arrivez au bord de la riviére, virent dans le canot cinq hommes qui ne voulurent jamais aprocher du bord, quelques

cris qu'on fit. Les deux hommes retournérent à leur canot dans la pensée que les Sauvages permettroient plutôt qu'on allât vers eux, & ils ne se trompérent pas. Les Noirs s'assemblérent en peu de tems au nombre de vingt-deux, & invitérent les Hollandois à descendre à terre. Mais comme il étoit déja tard on remit au lendemain, faisant néammoins voir dès-lors quelque rassade qu'on ne vendit pas, parce-que les Sauvages n'avoient rien aporté.

Les hommes avoient quatre longues javelines garnies de pointes d'argent. Les femmes étoient vêtuës de toile raïée par petites barres, dont elles avoient un corps de juppe, & une robe qui leur descendoit au-milieu du gras de jambe. Les hommes n'avoient qu'un vêtement fort adroitement tissu de quelques herbes, & de diverses couleurs. Ils portoient chacun un roseau avec de l'eau salée. C'étoient de grands hommes & puissans, tels que sont communément tous ceux de cette isle.

Ils sont extrémement jaloux de leurs femmes, jusques-là que quelques Hollandois étant venus proche d'un de leurs villages, & aïant trouvé des femmes qui les reçurent bien & les menérent chez un des habitans, les hommes chassérent les femmes du village & ne leur permirent point d'y revenir tant qu'il y eut des étrangers à terre. Les hommes & les femmes marchent piés nuds & tête nuë.

Leurs maisons sont de bois & fort-basses, couvertes de feüilles de bananes & de paille de ris. Leurs armes sont de petites javelines d'un bois très-dur, de la longueur de douze ou treize piés, mais pas de plus d'un pouce d'épaisseur. Ils ont de grands boucliers de bois, dont ils se couvrent tout-entiers lors-qu'ils se baissent, ensorte-qu'on ne leur peut voir qu'une partie d'un de leurs piés. L'isle a de longueur du Nord au Sud environ un degré. Le païsage en est agréable. Elle est remplie de grands arbres très-beaus & très-verds. Le terrein est fort-haut, mais en navigeant le long de la côte on vit qu'elle étoit séparée en deux isles. Sa plus grande largeur est du côté du Nord-est. Elle est fertile en ris & en diverses sortes de vivres propres pour les hommes. Les habitans sont Saphres, c'est-à-dire, Païens, quoi-que circoncis. Le peu de séjour qu'on y fit ne permit pas qu'on pût aprendre rien de plus, touchant leur maniére de vivre.

Le lendemain on vit venir à bord du *Maurice* vingt-cinq hommes dans un canot. Ils amenérent du ris, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites fèves. On leur donna en échange de petits miroirs, des grains & d'autres choses. Ensuite il vint six autres canots avec de semblables rafraîchissemens.

Après

Après midi on vit venir du haut païs de Madagascar un grand Lanciare, en forme de galiote, dans lequel étoit le Roi qu'ils nommoient Phulo. Il y avoit huit rameurs de chaque côté du bâtiment, & les autres gens paroissoient être de la Noblesse, étant vingt-cinq en tout. Le Lanciare aborda avec un grand silence, & le Roi suivi d'un homme entra dans la pinasse, où il s'assit sur un tapis. Il fit d'abord une grande harangue, qui fut accompagnée de présens de ris & de fruits. On lui fit visiter la pinasse; on le mena tout-autour dans un petit bateau, & il parut admirer ce bâtiment. On lui donna de petits miroirs, quelques verres, de petites roses, de petites boucles d'oreilles & des grains, & après cela il s'en retourna dans sa gondole.

Il avoit autour de lui, par le milieu du corps une belle toile de coton raïée, qui descendoit jusqu'à terre, & sur sa tête un bonnet en forme de mitre d'Evêque. A chacun de ses côtés il y avoit une corne artificielle, avec des houpes aux bouts, faites très-artistement. Il étoit fort-respecté de ses gens, dont aucun n'osoit parler en sa présence. Il paroissoit avoir cinquante à soixante ans.

Les femmes se frotent le visage d'une certaine gomme blanche, pour se rendre plus belles, & portent pour ornemens du gingembre, & certaines feuilles séches, qui ont l'odeur & le goût du

clou de girófle. Celles de l'isle de Ste. Marie se paroient aussi de ces mêmes feuilles.

Le 18. de Janvier on alla enterrer dans l'isle de Ste. Marie, en présence des habitans, le Contre-maître du vaisseau *le Maurice*, que étoit mort. Les Sauvages marquérent par les signes qu'ils faisoient, que l'ame étoit dans le Ciel, d'où il s'ensuit qu'ils avoient plus de connoissance de Dieu que ceux qui habitoient le long de la riviére d'eau douce. Ils désiroient qu'on coupât aux genoux les jambes du mort, à quoi on ne voulut point entendre, & on l'enterra tout-entier.

Après cela les Hollandois entrérent dans la baie pour aller chercher de l'eau douce; mais ils n'en purent trouver, & ne découvrirent aussi d'abord aucuns habitans. Enfin lors-qu'ils furent tout-à-terre, ils découvrirent proche du rivage plusieurs petites hutes, bien-basses, à une portée de javelot l'une de l'autre. A l'instant ils virent sortir d'une de ces & hutes un homme avec une longue javeline, & un grand bouclier de bois, qui crioit de toute sa force. A ces cris tous les autres sortirent aussi des hutes qui étoient là-autour, & il s'assembla une grosse troupe toute en armes.

Autant que les Hollandois le purent comprendre par les signes qu'ils firent, ils avoient la guerre contre ceux de Madagas-

dagascar, & afin de n'être pas surpris ils avoient bâti toutes ces petites hutes au bord de la mer pour servir de sentinelles. Il y avoit aussi, sur une haute montagne, un grand village, tout-environné de pallissades, & presque inaccessible, tant la montagne étoit escarpée partout, hormis d'un côté où il y avoit un passage étroit, garni de trois palissades, & où il ne restoit d'ouverture que pour passer une personne. C'étoit là que le Chéque faisoit sont séjour. Il vint à bord des Hollandois, avec sa femme & plusieurs de ses gens, & leur aporta divers rafraîchissemens, qu'ils achetérent par reconnoissance.

Le 21. dès le matin, ils levérent l'ancre, dans le dessein de faire voiles vers la grande baie de la côte de Madagascar, & à la fin du quart du jour aiant changé de bord ils crurent courir le long & derriére la pointe méridionale de cette terre. Mais leurs cartes les avoient trompez. Ils ne trouvérent ni golfe, ni baie quoiqu'il y en eût une marquée, ni aucun abri contre les vents de Sud-est, d'Est-sud-est, & de Sud-sud-est, qui souflent ordinairement en ces parages.

Enfin le 23. ils trouvérent cette grande baie que les Portugais nomment la baie d'Anton Gil, & y moüillérent sur 22. brasses, fond de bonne tenuë, à deux lieuës de terre. Ils virent des feux à terre pendant la nuit, & le lendemain y étant descen-

defcendus ils y trouvérent douze Noirs, en fix petits canots. Ils en envoiérent fix vers un village qui étoit affez proche, vis-à-vis duquel il y en avoit encore un autre plus grand, qui étoit rempli d'habitans, avec qui ils firent des échanges de certaines chofes de peu de valeur, pour quantité de poules, du ris, du miel, du manigette ou blé de paradis, du gingembre vert, des fèves & des oranges. Les Noirs firent entendre qu'ils reviendroient le lendemain, & qu'ils ameneroient du bêtail.

Cependant la chaloupe du vaiffeau *Amfterdam* aïant nagé vers le rivage, ceux qui étoient dedans mirent à terre, & trouvérent un autre village auffi fort-habité. Le Roi étoit ceint d'un très-beau vêtement, & on porto it derriére lui un bouclier à l'Indienne, qui avoit une bordure d'or.

Le 24. la pinaffe rejoignit les autres vaiffeaux, au lever du Soleil, & l'équipage leur aprit qu'ils avoient trouvé une riviére d'eau douce, & une bonne rade qui s'étendoit bien-avant derriére une ifle d'environ deux lieuës de tour, dont le terrein étoit fort-haut; & qu'au milieu de la baie gifoient encore trois ou quatre autres petites ifles. Tous les vaiffeaux allérent moüiller d'erriére cette ifle, & le lendemain quelques hommes étant allez à terre, ils entrérent dans un village, où ils virent une grande

de maison qu'ils prirent pour un corps de garde, à-cause de deux tambours qui y pendoient. Ils achetérent du miel & un petit bœuf des habitans.

Le matin du 26. du même mois de Janvier, on vit quinze grands canots descendre de la riviére, dont il y en eut un qui aborda le vaisseau *le Maurice*, & les Noirs firent entendre que si l'on vouloit envoier un Hollandois avec eux, il demeureroit trois de leurs gens pour otages. On consentit à leur proposition, & l'on mit quelques présens entre les mains de celui qu'on envoia, pendant-que les otages étoient bien régalez & prenoient tellement goût au vin qu'on ne pouvoit le leur ôter.

Cependant on fit nager quelques canots à terre, où l'on trouva une aiguade fort commode, & d'une bonne eau qui tomboit du haut d'une petite montagne. L'isle est très-fertile en ris, limons, citrons, & bananes. Les matelots s'étant avancez un peu plus loin, ils découvrirent douze ou quinze maisons habitées. En y allant ils passérent par un endroit où il y avoit quantité de bananes. Tout-proche de ce lieu ils virent deux mains d'homme entre deux morceaux de bois. C'étoient les mains d'un Noir qui avoit dérobé des bananes, dont le corps gisoit encore sur la terre, sans sépulture.

Sur le soir l'homme qui avoit été envoié

voié avec les Noirs, s'en retourna, & l'on renvoia les otages, après leur avoir fait quelques présens. Le Hollandois avoit été fort-bien régalé de poules rôties, ou boüillies avec du ris; & il aporta une guenon qui lui avoit été donnée par le Souverain, qui étoit aussi venu deux fois à bord.

Le 27. on nagea trois canots vers terre, deux du côté du village de Spakenbourg, qui étoit à l'Oüest, & le troisiéme vers le village de l'Est, marqué par le nom de St. Angelo sur les cartes, qui étoit tout-entouré d'une forte palissade. Les deux premiers canots trafiquérent avantageusement, d'autant-plus que le Souverain, & ceux qui l'acompagnoient ordinairement, étoient ivres. Ils présentérent aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un certain bruvage fait de miel & de ris, dont ils burent tous avec plaisir, tant il étoit agréable & de bon goût.

Le village étoit composé d'environ deux cents maisons, & bien-peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps de garde avec des rondaches & de longues javelines, & chacun une petite marque blanche sur l'estomac pour se faire connoître. Il y avoit aussi une hôtelerie, où quelques-uns des matelots s'ivrérent avec les habitans.

Lors-qu'on entra dans le village, le Roi suivi de la plupart du peuple vint au-

au-devant des Hollandois, & on les reçut en chantant & en battant de la caisse, qu'ils battent à la fois des deux côtés, par-dessus avec une baguette, & par-dessous du plat de la main.

Quand le pot où étoit leur bruvage fut vuidé, ils commencérent à s'en donner les uns aux autres des coups par la tête; & en se séparant il y en eut un que sa femme emmena, & les autres alloient croisant le chemin & faisant des esses de droite à gauche, comme un vaisseau Hollandois qui louvie sur mer. Le Roi régala ses hôtes de ris boüilli, qui leur fut servi avec de certaines feüilles vertes, un peu taillées pour tenir lieu de cuilliéres. Le ris étoit assez-bien cuit.

En retournant à bord on vit quelques petites maisons qu'on prit d'abord pour des corps-de-garde: mais on trouva ensuite que c'étoient des espéces de caves, où il y avoit aparence que les principaux du lieu étoient enterrez, car il y avoit des puïts auprès, & de larges cornes pleines d'eau; & le tombeau étoit tout-proche, couvert d'une petite natte. Le corps gisoit dans un arbre creusé & mis dans une fosse, couvert d'un autre arbre aussi creusé, qui paroissoit presque tout-entier au dessus de la terre. On enleva un peu la couverture par un côté, & l'on y vit les ossemens d'un mort. Pendant-qu'on étoit là le Souverain du village de St. Angelo y vint, & pria qu'on ne touchât pas à ces peti-

petites loges, parceque c'étoit le lieu de la sépulture de leurs Phulos.

Le lendemain les Hollandois retournérent à St. Angelo, où ils négociérent sept cents livres de beau ris, & une bonne provision de poules. Ils firent boire du vin d'Espagne aux habitans, qui ont plus de passion pour le vin qu'aucun autre peuple qu'on ait vu.

Le lendemain ils allérent en trois troupes à tous les trois villages, & firent deux tours ce jour-là, dont ils rapportérent douze cents livres de ris, & ils en auroient trafiqué davantage si les habitans n'eussent point été obligez de se tenir sur leurs gardes, & d'être au nombre de trente au corps-de-garde. On leur donna pour leurs denrées des grains ou petites boules de verre, rouges & bleuës, de peu de valeur. Chacun aportoit dans son pannier une livre de ris, pour laquelle on donnoit quatre ou cinq grains rouges, blancs, ou bleus, mais ils aimoient mieux les bleus.

Ils étoient de la même figure & de la même taille que les Sauvages de l'isle Ste. Marie. Ils étoient vêtus de même, & avoient les mêmes maniéres de vivre. Leurs maisons sont posées sur des pieux, & élevées quatre ou cinq piés au-dessus de terre. On conjectura que cet exhaussement étoit pour les garantir des insectes venimeux dont il y a grande quantité. On trouve en ce lieu-là beaucoup de cristal

de

ue roche, qui eſt bien-plus dur que l'autre, & pluſieurs autres raretés. La mer y jette auſſi du coral ſur le rivage, & l'on y en amaſſa de rouge & de blanc.

Le 30. & le 31. du mois on trafiqua encore beaucoup de ris & d'autres rafraichiſſemens. Cette nouvelle nourriture chaſſa ſi-bien le ſcorbut que perſonne n'en demeura plus tourmenté, & tous les équipages généralement ſe retrouvérent ſains & en bonne diſpoſition.

Le 1. de Février 1596. ils retournérent faire un tour en chaque village pour y acheter du ris. Mais dans le grand village ſitué ſur la riviére, il y eut de la part du Phulo des défences d'en vendre. Ce Phulo étoit vêtu d'une belle toile, & avoit ſur la tête un bonnet tiſſu d'herbes vertes. On crut que cette défence avoit été faite parce-que la plupart de la moiſſon du ris étoit encore ſur le champ, & qu'il faiſoit beaucoup de pluïe; ou parce-qu'ils ne vouloient pas que le païs en demeurât dépourvu, & qu'ils craignoient qu'il ne devint cher, ainſi-qu'il étoit ſouvent arrivé. Néanmoins on en trafiqua encore aſſez, mais non-pas tant que les jours précédens. Il y avoit auſſi dix ou douze [illegible] bœufs du prix deſquels on ne put convenir.

Le 2. on eut encore beaucoup de ris, des poules & des chévres. Enſuite on prit la réſolution de remettre à la voile le lendemain. Sur le minuit il s'éleva une ſi terrible

terrible tempête du Sud, qu'on craignit que les vaisseaux *la Hollande* & *le Maurice* ne s'incommodassent extrémement l'un l'autre, & qu'ils n'allassent échoüer sur le rivage. Cependant ils furent préservez, & sur le soir l'orage cessa. Ces deux vaisseaux perdirent en cette ocasion leurs canots, que les Sauvages tirérent à terre, ainsi qu'on le vit de dessus le bord.

Le 5. quelques Hollandois retournérent à terre dès le matin, afin de racheter leurs canots, si on les avoit sauvez. Lors-qu'ils furent au milieu du frein, ils trouvérent que le courant extraordinaire de la riviére en avoit rendu l'embouchure une fois aussi large qu'elle étoit auparavant, & que les tombeaux qu'ils avoient vus étoient sous l'eau.

Ce grand flux les empêcha de remonter la riviére en nageant, & ils furent contrains de tirer à la cordelle, à quoi les Sauvages de Spakenbourg leur rendirent beaucoup de service: & ils leur firent entendre que ceux d'Angelo avoient déja dépecé leurs canots. Lors-qu'ils furent à Angelo ils les demandérent aux habitans, qui leur dirent que les houles les aïant brisez, ils étoient venus échoüer. On savoit bien qu'ils mentoient, néanmoins on envoia cinq hommes le long du rivage, qui les trouvérent hachez en piéces, toute la ferrure, jusqu'à un clou, en aïant été ôtée.

Les

Les Sauvages voiant qu'on étoit surpris & indigné de trouver ces petits bâtimens en cet état, mirent une partie de leurs hardes & leurs enfans en des canots, & remontérent la riviére. Une partie, au nombre de cinquante, vinrent armez de leurs rondaches & de leurs javelines pour empêcher qu'on ne mît à terre; & comme on n'avoit pas ordre de faire aucun acte d'hostilité, on prit le parti de retourner à bord.

Lors-qu'on eut fait le raport de ce qui s'étoit passé, il fut résolu dans le Conseil qu'on envertoit la chaloupe de chaque vaisseau, bien-armée, pour tâcher de trafiquer encore avec les Sauvages; & que s'ils en faisoient refus, on les ataqueroit, & on en useroit avec eux comme ils en avoient usé à l'égard des canots.

Ainsi le 8. du même mois de Fèvrier, on détacha trois chaloupes armées de quarante-huit hommes, pour aller proposer aux Sauvages de leur vendre quelques-uns de leurs Lanciares, ou grands canots, afin de s'en servir au-lieu de ceux qui étoient perdus. En aprochant de terre ils virent à l'Est de la riviére environ soixante Noirs armez comme il a été dit, qui sautoient fort-haut, & faisoient des bravades par leurs postures.

Les Noirs de Spakenbourg aidoient à tirer à la cordelle, mais ceux de St. Angelo aiant crié contre eux ils quittérent

&

& s'enfuïrent. Néammoins ils s'arrêtérent vers les tombeaux, où l'on vit quarante beaus bœufs qui paissoient. Mais parce-que jusques alors ceux de Spakenbourg n'en avoient point mal usé, on ne toucha pas à ces bœufs.

Ils remontérent jusqu'à St. Angelo, où les habitans s'étoient préparez au combat. Ils trempérent les pointes de leurs poignards en l'eau, & les aïant portées à la bouche ils y en laissérent tomber les goutes, pour marquer qu'ils tremperoient ainsi ces mêmes pointes dans le sang des Hollandois. Après cela ils leur jettérent une si grande quantité de pierres, qu'il n'y avoit point d'endroit où il n'en tombât. Ce procédé obligea de se mettre sur le fer, & de tirer dans le gros, plus pour épouvanter, que pour blesser. Cela ne les empêcha pas de continuer à jetter avec la même insolence, croïant que leurs boucliers étoient impénétrables aux bales, jusques-à-ce qu'enfin on en renversa morts trois ou quatre, que les autres enlevérent, se retirant derriére les maisons, au-lieu de prendre la fuite.

Peu de tems après il vint trois ou quatre d'entre eux, qui priérent qu'on cessât les actes d'hostilité, & dirent qu'ils ameneroient du bêtail. Mais l'ardeur où l'on étoit fit qu'on n'entendit pas ce qu'ils disoient; de-sorte qu'on ne laissa pas de tirer, & ils s'enfuïrent.

Dés-

Dès-qu'on ne les vit plus les chaloupes nagérent vers terre, & une moitié des équipages s'en alla vers le village pour découvrir s'il n'y avoit point de Sauvages cachez. Ils ne trouvérent qu'une petite fille d'un an qu'ils prirent, & ils pillérent le village. Cependant il arriva sans dessein, & sans qu'on ait su qui l'avoit fait, ou-bien, comme d'autres l'ont dit, suivant les ordres du Conseil des vaisseaux, que le feu fut mis dans le village au-dessus du vent; & comme les maisons n'étoient que de bois sec & de paille, il se fit un si promt ravage, qu'à peine les Hollandois purent-ils se sauver eux-mêmes. Cet accident consuma une grande quantité de ris encore en paille, de fruits & de poules.

Le butin qu'on fit en ce lieu fut deux tambours, un bouclier, un petit canot, un bouc, des botteaux de paille, des poules. On en auroit pu acheter autant pour une réale de huit, ou pour une réale & demie. L'enfant qu'ils avoient trouvé, ils le mirent à terre en se retirant, & les Noirs le revinrent aussi-tôt prendre, aïant encore préservé quelques-unes de leurs maisons, après que le feu en eut chassé leurs ennemis. Le nombre des habitans pouvoit monter à cent-trente, dont on en trouva quatre morts dans un bois où ils les avoient traînez, avec une partie de leurs utensiles qu'on y laissa. En se retirant les Hollandois passérent par le

cimetiére, où ils trouvérent plusieurs Noirs de Spakenbourg, qui leur firent des caresses, & rirent de ce qui étoit arrivé aux autres.

Pendant-qu'on étoit à l'expédition de St. Angelo, cinq ou six Noirs, parmi lesquels étoit leur Chef, se rendirent avec un canot à bord du *Maurice*, & y portérent des citrons. Comme on ouït tirer à terre, on les arrêta prisonniers, dequoi ils se plaignirent fort. Mais lorsqu'on vit le feu de l'embrasement, & qu'on le leur eut fait voir, le Phulo prit une canne avec de l'eau qu'il versa sur sa tête, pour marquer qu'il étoit innocent de ce qui pouvoit s'être passé.

Quand les gens qui avoient été à terre furent revenus à bord, & qu'on sut qu'il ne leur étoit rien arrivé de funeste, on relâcha les prisonniers, & on les remena sur le rivage. Tout y accourut, hommes & femmes, pour baiser avec un grand respect les piés du Phulo, qui envoia querir quantité de citrons pour donner à ceux qui l'avoient amené, à qui il témoigna beaucoup de reconnoissance de ce qu'il avoit été relâché. Peu aprés il vint sur le rivage beaucoup d'habitans de l'isle, qui firent des menaces de leurs lances & de leurs rondaches à l'équipage de la pinasse, mais celà n'eut point de suite.

Le 9. la chaloupe du *Lion Hollandois* nagea vers terre pour aller prendre de l'eau. Le Phulo vint trouver l'équipage &

ge, & leur aporta encore des poules, du ris & des fruits, pour marque de reconnoissance, & ils se séparérent les uns d'avec les autres en bonne intelligence. Peu après on envoia deux autres canots & une chaloupe avec 46. hommes. Lorsqu'ils furent aux tombeaux cinq ou six Noirs de Spakenbourg vinrent les prier de se rendre auprès du Phulo. Sur cette invitation on envoia trois hommes dans le village, où ils trouvérent le Phulo avec environ soixante hommes armez de leurs lances & de leurs boucliers, qui en voiant venir les Hollandois s'enfuirent dans le bois, si-bien qu'on ne put leur parler. Il en vint pourtant quelques-uns sans armes dans le village, & l'on trafiqua avec eux du ris; mais ils faisoient entendre qu'ils ne vouloient pas qu'on s'aprochât d'eux.

Les Hollandois ne leur aïant fait aucune insulte, nagérent vers St. Angelo, pour aller querir un lanciare que l'incendie les avoit empêchez d'emmener; mais il avoit été enlevé, & ils ne trouvérent personne dans le village. Ils s'en allérent vers l'autre bout qui étoit au Nord, sur la riviére, où ils trouvérent un grand nombre de Noirs, tous armez à leur maniére. Ce grand bourg leur parut être une jonction de plusieurs villages, d'autant plus qu'il y avoit quatre Phulos en différens quartiers, qui avoient chacun ses sujets, ou vassaux.

Les Sauvages envoiérent un d'entre eux vers les Hollandois pour les prier de se retirer, & de s'éloigner du rivage, moïennant quoi ils leur enverroient des bestiaux. Sur cette priére on alla se mettre sur le fer à l'autre bord de la riviére, & les Sauvages y menérent un bœuf & un bouc, faisant entendre qu'ils n'en avoient pas davantage, parce-qu'ils avoient tout déménagé, & fait transporter leur bêtail bien-loin. Les Hollandois leur donnérent en échange beaucoup de verroterie & quelques autres bagatelles, quoi-qu'ils témoignassent qu'ils ne vouloient rien, & que c'étoit un présent qu'ils faisoient, & qu'ils prioient qu'on acceptât, & qu'on se retirât. On présenta encore à chacun des principaux une petite coupe de vin, dequoi ils étoient fort avides. Le Phulo même, quelque terreur qu'il eût, vint pour en boire un coup, mais dès-qu'il eut bu, il se retira, & alla se cacher derriére les maisons.

Le 10. un canot de Spakenbourg étant venu à bord du *Maurice*, les Noirs priérent qu'on envoiât des gens à terre, parce-que le Phulo leur vouloit faire présent de quelque bêtail; mais comme il étoit déja bien-tard, on ne jugea pas à-propos d'y aller, de-peur qu'il n'y eût quelque embuscade.

Le 11. ils allérent aux tombeaux pour voir si ce qu'on leur avoit dit le soir précédent étoit vrai. Il y avoit-là quelques Noirs

Noirs en sentinelle, qui leur firent entendre qu'ils devoient entrer dans le bourg. Comme on ne voulut pas se fier à leur parole on prit cinq d'entre eux en otage, & on envoia dans le bourg deux hommes qui revinrent bient-tôt dire qu'on y pouvoit aller librement. On n'y trouva qu'un petit bœuf qu'on prit, tous les habitans s'en étant fuïs. Ensuite on alla au bourg qui étoit le plus au Nord, dont les habitans amenérent aussi un bœuf pour lequel on leur donna quatre aunes de toile, & beaucoup de verroterie.

Le 12. tous les vaisseaux levérent l'ancre & sortirent de la baie où ils avoient demeuré ancrez, sous la petite isle dont il a été parlé, habitée par quatre ou cinq differens peuples, qui leur aportoient presque tous les jours des bananes, du miel, des poules & d'autres rafraîchissemens. Ils y avoient aussi fait de l'eau qui étoit fort belle, & dont l'aiguade étoit de facile abord.

Lors-qu'ils furent presque au bout de la baie, Nord, à environ deux lieuës de terre, deux petits canots vinrent à bord, & aportérent des cannes de sucre & du ris, & en échange on leur donna de la rassade. Les Noirs invitérent à descendre à terre; mais comme cela eût été alors incommode, on aima mieux continuer sa route.

Cette grande baie d'Anton Gil est par les 16. degrés & demi de hauteur

Sud, & s'étend jusqu'à dix lieuës Nord-nord-ouëst & Sud-sud-ouëst, aïant à-peu-près cinq lieuës de large. On trouve, ainsi qu'il a été dit, une isle très-belle & très-fertile, & qui est si haute qu'au pié de la côte il n'y a rien de bas par-delà le rivage. Au bord de la côte, au Nord-est, gisent quelques rochers & trois petites isles, & ensuite on entre dans une riviére sur les bords de laquelle il y a plusieurs villages.

A moitié-chemin de l'aiguade à la baie, au côté du Nord, il y a trois villages, ou bourgs, bien-peuplez, & divers autres villages, jusques à une autre riviére qui se découvre au Nord, & ensuite on trouve la grande riviére, le long de laquelle les Hollandois achetérent presque tout le ris qu'ils emportérent. Cette riviére a deux bras, l'un qui s'étend au Nord & l'autre à l'Ouëst, & au milieu il y a une petite isle. Le village de St. Angelo est à son côté septentrional.

A main gauche, en entrant dans la riviére, est le village qu'on nomma Spakenbourg, qui est composé d'environ cent-quatre-vingts maisons, & plus haut sur la même riviére est le village du Nord, qui est aussi fort-peuplé & bien-pourvû de vivres. A l'Ouëst-sud-ouëst de l'isle est encore une riviére, sur le bord de laquelle il y a aussi un village; & c'est à cet égard tout ce qui vint alors à la connoissance des Hollandois.

Les

Les habitans de cette isle sont fort-noirs, mais ils n'ont pas les cheveux si crêpus que les vrais Mores, ni le nez & les lévres de la même forme. Ils sont forts & vigoureux. Ils aiment extrémement la boisson, s'ivrant comme des pourceaux de leur bruvage composé de miel & de ris; quoi-qu'il ne leur soit permis d'en boire qu'un certain tems. Les meubles qu'on trouva chez eux étoient fort-peu de chose, & de peu de valeur. Au-lieu de canne, ou d'autre vaisseau à boire, ils se servent d'un grand roseau au haut duquel il y a un boûchon.

Ils ont une sorte de natte sur quoi ils s'asséïent & se couchent. Elle est fort-bien ouvragée & de diverses couleurs. Ils ont de petits siéges assez propres, artificiellement travaillez, sur quoi ils posent leurs têtes, au-lieu de coussins. Ils ont des mortiers de bois, ou des blocs, où ils pilent le ris pour le faire tomber de sa paille. Chacun a son tamis pour le tamiser, ses pots pour le faire cuire, des sacs pour le mettre, & des calebasses pour le servir à manger.

Le Roi, ou Phulo, a des bracelets de cuivre aux bras, & si quelqu'un des Hollandois en avoit eu à leur vendre, ils en auroient donné tout ce qu'on auroit voulu. Il a aussi plusieurs petites boules, ou grains enfilez autour du cou, & un grand & long hachereau au-lieu de sceptre. Les Sujets vont nuds, hormis qu'ils

ont par le milieu du corps un morceau de toile faite d'écorce d'arbre. Ils sont tous fort-soumis à leur Souverain.

Le vêtement des femmes est aussi tissu d'écorce d'arbre, & descend jusques aux genoux. Il y en a qui portent des corps de juppe, & ils sont de la même étofe, mais sans manches. Leurt rets sont aussi faits de cette même écorce. Leurs ornemens sont des bracelets d'étaim ; ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre que l'on porte en Guinée, Elles ont de ces pierres qu'on nomme Laguecca, qui viennent de Ceilan.

L'ocupation des hommes est de chasser, de tirer de l'arc, de pêcher, & de nourrir du bêtail. Ce sont les femmes qui plantent, qui sèment & qui moissonnent les grains, savoir, le ris, & deux ou trois sortes de petites fèves vertes, rouges, ou blanches. Elles cultivent les bananes dont les fruits avec les grains sont la plupart de leurs alimens. Ils mangent rarement de la viande, & c'est du poisson & du lait qu'ils mangent avec ces grains & ces fruits.

Leur bêtail consiste en de beaus bœufs, dont ils font beaucoup de cas, jusques-là que quelques-uns soupçonnent qu'ils les adorent, comme font les Canarins & les Malabares dans les Indes. Ils ont beaucoup de cabris, ou petits boucs, mais peu de moutons. Ils ont quelques chiens. Leurs volailles sont des poules

&

& des canards. Ils ont diverses espéces d'autres volatiles, mais les Hollandois ne les ont point vus.

Les limons, les citrons & les oranges y sont à foison, aussi-bien que le gingembre & le blé de manigette. Il y a une racine par-dehors fort-semblable au gingembre, mais toute-jaune par-dedans, qui s'appelle Cunhet en langue Malaise, Habet en Arabe, & Cafran de las Indias en Portugais. Elle a tant de suc qu'il empêche qu'on ne sente sa force d'abord en la mangeant, mais enfin on trouve qu'elle est âpre, quoi-que non-pas tant que le gingembre. Ses fleurs sont comme de beaus lis blancs, & elle est fort-medecinale. On en trouve aussi beaucoup à Java, & en d'autres endroits des Indes, ainsi-qu'il est dit plus amplement ci-après.

Les Hollandois voiant qu'ils auroient bien de la peine à ramener les habitans, à-cause de la grande défiance & de la crainte qu'ils avoient conçuë, remirent à la voile le 12. de Fêvrier 1596. comme il a été dit, & navigérent avec un favorable vent d'Ouëst-nord-ouëst & de Sud-ouëst, jusques au 23. de Mars. Ce jour-là le vent vint se ranger à l'Est, sautant quelquefois plus au Nord, quelquefois plus au Sud. Ils trouvérent aussi des courans rapides qui venoient de derriére Java, du Sud-est, & qui les incommodérent fort dans leur route. Les calmes

les incommodérent à leur tour, ensorte qu'ils furent d'avis de gouverner sur les plus méridionales des isles Maldives.

,,Les isles qu'on nomme Maldives, ou ,,Maldivar, & qui gisent droit par le ,,travers de la côte de Comarin & de ,,Malabar, courent en mer environ cent ,,quarante lieuës d'Allemagne, à venir ,,du cap de Comarin vers le Sud. On ,,estime qu'il y en a plus de mille; car ,,il n'est nullement possible de les comp-,,ter exactement. Quelques-unes sont ,,peuplées, d'autres sont desertes & aban-,,données. En général elles sont fort ,,basses, de même que Cochin, Craga-,,nor, & d'autres païs de terre ferme, ,,& par ce moien elles sont exposées ,,à être souvent inondées de la mer.

,,Les habitans de Malabar disent ,,qu'autrefois elles étoient atachées au ,,continent des Indes, & que la violence ,,de la mer les en a séparées. Ce qui en ,,rend le nombre si grand est la quantité ,,de bouques, ou canaux, qui les séparent, ,,dont il y en a de si étroits, que les ,,beauprés des vaisseaux qui y passent ,,font tomber des feüilles des arbres de ,,l'un & de l'autre coté; & en quelques ,,endroits un homme vigoureux, se te-,,nant à une branche d'arbre, peut sau-,,ter dans une autre isle.

,,Ces isles manquent de beaucoup de ,,choses utiles, & nécessaires pour l'en-

tretien

„tretien de la vie; mais elles font rem-
„plies de cocotiers qui fuppléent à ce de-
„faut, & qui fournissent affez dequoi
„vivre, ainfi qu'on le verra ci-après dans
„la defcription de cet arbre.

„On y fait des étofes tiffuës de lin &
„de foie qui font aportez d'ailleurs,
„dont les habitans fe font de longs vête-
„temens, ou robes de chambres fort-
„belles, & ils font habillez avec beau-
„coup plus de propreté & d'honnêteté
„que les autres Indiens.

„Ils pêchent, avec des rets faits de pal-
„mes, certains petits coquillages fort luï-
„fans, & diverfifiez de couleur. On s'en
„fert en certains lieux au-lieu de menuë
„monnoie. La principale de toutes ces
„ifles eft la Maldive, où il y a une vil-
„le affez marchande, & où le Roi tient
„fa Cour. De fon nom on a fait le nom
„général de toutes ces ifles.

Sur cette route on voit en tout tems quantité d'oifeaux comme des mouëttes grifes que les Portugais apellent Garaïos. On y voit des Rabos Forcados, qui font des oifeaux noirs marquetez prefque comme des pies, & qui ont une longue queuë fenduë, à-peu-près femblable aux grands cifeaux des tailleurs d'habits. On y trouve certains oifeaux qui font tout-blancs, de la forme d'un pigeon, avec une longue queuë de fort-peu de plumes; d'autres qui font comme de petits canards, & tout-tachetez.

 Tous

Tous ces oiseaux trouvent leur nourriture dans les eaux salées, où il y a particuliérement une sorte de poisson, volant de la grandeur d'un Harang, dont quelques-uns ont deux longues nagoires, & d'autres en ont quatre, par le moien desquelles, lors-qu'ils sont poursuivis des Dorades, des Bonites, des Albocores, & des autres gros poissons, ils s'élèvent au-dessus de l'eau pour s'en garantir. Mais c'est en vain, parce-qu'étant poursuivis avec beaucoup de promtitude & de vîtesse, & leurs nageoires, qui leur servent d'aîles, se séchant, ils perdent la faculté de voler, & retombent dans l'eau, où ils se trouvent dans la gueule de leurs ennemis qui les dévorent.

Outre ce péril, qui leur est presque inévitable, ils sont encore exposez en l'air à celui d'étre enlevez & mangez par les oiseaux, si-bien qu'il n'y a de sureté pour eux ni dans l'air, ni dans l'eau. Quelques-uns se voiant poursuivis vivement & également par leurs ennemis terrestres & aquatiques, se sont jettez, pour se sauver, dans des vaisseaux où ils n'ont pu éviter leur destinée: car s'ils n'ont pas été dévorez par les grands poissons, ni mangez par les oiseaux, ils l'ont été par les matelots, qui en étoient fort-friands, parce-qu'ils les trouvoient de bon goût. Les mouëttes venoient aussi se reposer sur les vaisseaux, où se laissant prendre avec la main,

sans

ſans s'épouvanter à l'aſpect des hommes, comme n'en aïant jamais vu, elles avoient le même ſort que les poiſſons volants.

Les Bonites, ou bons poiſſons, ſont encore une nourriture agréable, quoiqu'ils aïent la chair aſſez ſèche. Leur figure eſt à-peu-près comme celle des carpes, mais ils ſont plus épais. Ils vont par troupes, & ſe tenant ſerrez ils ſuivent toujours les vaiſſeaux. Ils détruiſent une grande quantité de poiſſons volants, dont on en trouve ordinairement dix ou douze dans les entrailles d'un bonite. Les Albocores ſont ainſi nommez, comme qui diroit poiſſons ſans écailles, parce-qu'ils n'en ont point nonplus que les bonites, leur peau étant toute-unie, & fort-blanche ſous le ventre, ce qui fait qu'on les voit dans l'eau. Leur figure n'eſt pas fort différente de celle des bonites; quoi-qu'ils ſoient plus grands: on en a vu qui avoient cinq pieds de long, & qui étoient auſſi épais que l'eſt un homme au milieu du corps. Soixante matelots en avoient aſſez d'un pour leur repas. Ils ſont maigres, & n'ont qu'une arrête qui s'étend d'un bout à l'autre.

Les Dorades ſont ainſi nommez par les Portugais, parce-que dans l'eau ils paroiſſent jaunes, & qu'ils reluiſent quelquefois comme l'or. Les Anglois les nomment Dauſins. Ils ſont à-peu-près

de la figure du saumon. Ils ont meilleur goût que tous les autres poissons de mer, ou d'eau douce. Leurs écailles sont fort-petites, & leur dos, depuis la tête jusqu'à la queuë, est garni & comme hérissé de petites nageoires.

Les poissons bruns, que les Portugais apellent Tonnins, & les François Marsoüins, sont de deux sortes. Les uns ont le museau aussi pointu qu'un pourceau, & les autres l'ont tout-plat, & ont du raport aux lamies, aïant une figure de capuchon sur la tête, d'où ils sont aussi apelez Moines de mer. Ils ont ordinairement cinq à six piés de long, & une fente fort-large à leur queuë, qui est tout-au-contraire de celle de autres poissons, de-même que celle des lamies & des balénes. Ils ont la peau unie. Ils sont en-dédans tout-semblables au pourceau, le lard, la chair, le foie & le reste des entrailles; & ils se nourrissent de la même maniére.

Les matelots en aïant ouvert un, le trouvérent dans le corps un petit marsoüin, qui étoit déja assez puissant, & comme un petit cochon de laït: il fut jetté à la mer. Ils vont toujours à troupes, & lors-que la mer commence à élever ses flots, ils viennent vers les vaisseaux, & font paroître l'eau verte par leur multitude. Ils souflent & grondent comme des pourceaux, ce qui donneroit du plaisir à voir, si les Pilotes ne regardoient

doient pas leur aproche comme des préſages de tempête.

Les Chiens de mer, que les Portugais apellent Tuborons, paroiſſent ordinairement au-deſſus de l'eau par le calme. Ils nagent fort lentement. Leur peau eſt auſſi toute-unie. Ils ſont toujours entourez de ſept ou huit petits poiſſons qu'on nomme Sangſuës, qui ſont de la grandeur d'un harang, ou un peu moins. Ils ſe tiennent atachez par leur tête, qui eſt plate & froncée par-deſſus, & comme [illegible] chien marin, juſques-à-ce-qu'il ait fait quelque capture, & alors ils vont la manger avec lui. Ils entrent par ſon muſeau dans ſon corps & en ſortent ſans qu'il leur faſſe de mal. Lors-que les matelots ſont obligez de nager, ils ont grand ſoin de ſe garder de ces chiens, parce-qu'il n'eſt que trop ſouvent arrivé qu'ils en aïent entraîné au fond de la mer. Ils ne ſont pas de bon goût, & on en pêche plus par plaiſir que pour s'en ſervir.

Le poiſſon que les Portugais nomment Piſce Porco, eſt de la grandeur d'une bréme, & gronde auſſi comme un pourceau. On trouve encore ſur cette route, & en divers autres endroits de la mer, beaucoup de grandes tortuës, dont la plupart nagent même en dormant, étant naturellement fort ſujettes à dormir. Elles ſont très-bonnes à manger, & ont à-peu-près le goût de la chair de veau.

Quand

Quand le Soleil a échaufé leur écaille sur leur dos, elles se tournent, & comme elles ont le ventre en-haut les matelots s'aprochent doucement, leur fichent un croc entre les deux écailles, & les tirent dans la chaloupe.

Les Lamies s'atroupent de-même que les marsouins, & sont un peu plus petits que les balénes; mais ils n'ont point d'évent sur la tête par où ils jettent l'eau comme font les balénes.

Pendant-qu'on étoit sur la route des isles Maldives les Maîtres-valets d'eau se plaignirent que l'eau étoit beaucoup diminuée, & sur cette remontrance il fut réglé que chaque homme n'auroit plus qu'une pinte d'eau par jour. C'étoit au mois de Mai, & les chaleurs étoient déja fort grandes, si-bien que les équipages soufroient beaucoup de la soif. Il y en eut qui promirent une réale de huit pour un verre d'eau, mais il n'y en avoit point à donner.

Le 1. de Juin 1596. on eut la vue de terre, & par conséquent beaucoup de joie, par l'espérance de trouver bien-tôt de l'eau. En s'en aprochant ils trouvérent une isle, gisant devant le détroit de la Sonde, par les 50. degrès & demi de hauteur Sud. Selon leur estime ils furent persuadez que c'étoit l'isle Pugniatan, nommée par les Portugais l'isle Dengano, qui est à seize lieuës en-deça de la grande isle de Sumatra. De trois lieuës

en mer on sentit la bonne odeur des épiceries qui y croissent.

Le 6. on vit sous cette isle six ou sept canots qui n'osoient s'aprocher des vaisseaux. On arma une chaloupe pour aller raisonner avec eux, mais en la voiant avancer ils nagérent vers l'isle, & mirent leurs canots à sec. Ces petits bâtimens étoient assez longs, quoi-qu'à-peine ils eussent un pié de large, mais ils avoient deux longues piéces de bois aux deux côtés, par le haut, qui les élargissoient & servoient à les faire virer. Personne de ceux qui étoient dedans ne voulut passer, mais ils firent signe qu'on descendit à terre. L'équipage n'étant pas bien pourvu d'armes, ne put s'y résoudre.

Les insulaires qui paroissoient dans ces canots, étoient au nombre de vingt-trois, bien-armez d'arcs & de fléches. Ils étoient de grande taille & d'un teint jaune comme celui des Bresiliens. Ils avoient de longs cheveux qui leur tomboient jusques sur les épaules, ou, ainsi-que d'autres l'ont écrit, droits comme un bâton. Ils étoient tout-nuds sans avoir la moindre chose sur le corps. On n'en avoit point encore vu de pareils pendant tout le voiage, & il sembloit qu'on n'en pouvoit voir de plus sauvages qu'eux.

Le 11. on vint sous l'isle de Sumatra, à la bouque du détroit de la Sonde, où il y a une telle multitude d'isles qu'elles sont

ſont innombrables, & qu'à-peine s'aperçoit-on de la bouque. Ils moüillérent ſous une iſle de figure longue, & le lendemain aïant mis à terre ils la trouvérent déſerte, couverte de bois, & ſans eau.

Cependant on vit venir de deſſous la haute côte de Sumatra d'abord trois voiles, puis neuf. C'étoient les premiéres voiles qu'on eût vuës à l'Eſt du cap de Bonne-eſpérance. On leur envoia un canot qui les aïant abordez trouva les équipages au nombre de ſeize hommes, dont il y en avoit ſept qui ramoient, les autres étant ſous une teugue converts d'une toile de coton de diverſes couleurs, depuis le milieu du corps juſques au bas, & nuds par le haut. Quelques-uns avoient autour de leurs têtes des morceaux de toile pliez & rollez en turban.

Les Hollandois ne les pouvoient entendre: ils leur nommoient bien Bantam, & Japara, mais comme ils n'avoient pas oui parler de Sunda Calappa, ils ne comprenoient rien à ce que les autres leur diſoient. Cependant les Indiens leur montroient Sumatra, & leur marquoient par des ſignes qu'ils y pouvoient trouver beaucoup de choſes pour les accomoder. Sur cet avis la pinaſſe montée de ſeize hommes s'avança le 21. de Juin vers la haute côte, où il y avoit quelques villages, dont le plus conſidérable ſe nommoit Dampin.

Il

Il y eut aussi une chaloupe qui nagea vers l'endroit de Sumatra d'où l'on avoit vu venir ces voiles, & où elles étoient retournées, présumant que c'étoient des vaisseaux corsaires, qui croisoient sur ceux qui alloient de Manancabo à Bantam. La chaloupe moüilla le grapin sur le soir tout-proche d'une isle auprès de laquelle gisoient deux autres petites isles, d'où l'on entendoit des voix de gens qui parloient, mais on ne voioit personne.

Le lendemain ils découvrirent quatre vaisseaux qui étoient à l'ancre, & trois autres qui navigeoient de compagnie, & encore trois aussi de compagnie. La chaloupe nagea vers eux. Lors-qu'ils la virent avancer ils s'amarrérent les uns aux autres. On leur demanda si l'on pouvoit faire de l'eau quelque part, & ils montrérent un certain endroit. Les Hollandois craignant d'être mal adressez leur proposérent de venir à bord de la pinasse, & entrérent dans leurs petits bâtimens, où ils leur firent voir diverses curiosités, entr'autres un poignard doré, qu'ils nomment Cris, & une bague d'or où il y avoit un diamant de peu de valeur, étant petit & mal-taillé. Comme la terreur les avoit saisis au commencement, ils avoient halé un pierrier de fonte sur le bord, mais voiant qu'on le regardoit de-travers, ils le retirérent en-dedans.

Les Hollandois qui étoient dans la chalou-

loupe, retournérent à bord de la pinasse, où les Indiens les suivirent dans un canot. On trafiqua avec eux du poisson, du ris, des melons d'eau, des cannes de sucre, du coco, de l'ail, des oignons, & d'autres fruits qui étoient inconnus, pour lesquelles choses on leur donna de la verroterie rouge & bleuë, & ensuite on alla avec eux à Sumatra.

Sur la route, on rencontra trois ou quatre canots, où il y avoit quelques personnes qui paroissoient être du premier rang, étant vêtus d'une des plus fines toiles de couleur de bleu-céleste, & aïant des truchemans avec eux. Ils eurent la complaisance de passer un chenal d'eau salée avec les Hollandois pour leur montrer une aiguade, & ils arrivérent ensemble à un village d'environ vingt maisons, proprement construites de bois de palmier. Là on vit pour la premiére fois croître le poivre sur les poivriers qui s'élèvent comme le houblon, s'attachant à des roseaux hauts & épais. On en acheta autant qu'il en fut présenté.

On eut aussi un peu de clou de girofle & de noix muscade, comme pour servir de montre: on eut des citrons, des citroüilles, & du vin de palmier; mais on ne put avoir de viande. Les femmes avoient de fort-gros bracelets, & étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusques au bas, aïant aussi quelque chose sur le sein. Elles laissent pendre

dre une partie de leurs cheveux, & font du reste une tresse qu'elles atachent.

Après cela il vint à bord de la pinasse quatre canots qui aportérent des poules, du ris, du poivre & des caxias à vendre. Pendant qu'on trafiquoit, il y eut un fusil qui tira sans qu'on en eût dessein. Les insulaires qui en furent tout épouvantez, étendirent incontinent leurs pavois, halérent un petit pierrier de métal sur le bord, & firent des postures menaçantes avec leurs armes, se persuadant que c'étoit un acte d'hostilité qu'on avoit voulu commettre. L'équipage de la chaloupe, qui remarqua ce qui se passoit, nagea vers terre, mais quelques-uns de ceux qui étoient dans les canots sautant sur le rivage, ne leur voulurent pas permettre d'en aprocher.

Pour empêcher qu'il ne se répandît contre eux des bruits fâcheux, ils retournérent à bord du vaisseau, où ils trouvérent encore les almadies, qui atendoient leur paiement de douze réales de huit pour des caxias qu'on avoit achetez. Ces caxias sont une certaine monnoie, d'alloi plus mauvais que du plomb, dont on en enfile deux cents ensemble dans un cordon, & cela s'apelle *Una santa de Caxias*, ou *Caxas*.

Le 14. l'équipage du *Lion Hollandois* joignit une petite pirogue, & par signes & gestes engagea l'équipage de nager à bord du *Maurice*, où il entra un des insulaires

laires qui ofrit de mener les Hollandois à Bantam, moïennant que chaque vaisseau lui donnât cinq piéces de huit.

Le 17. du même mois de Juin, pendant-qu'ils étoient sous voiles, il vint une pirogue de Sumatra à bord du *Maurice*, & c'étoit celle de ce lamaneur qui étoit dans le vaisseau. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux montérent à bord, & firent la révérence au lamaneur, prenant son pié gauche dans leur main, laquelle ils passérent doucement par-dessus la jambe jusqu'au genoun, & ensuite ils la lui passérent sur le visage, depuis le bas jusques au-dessus de la tête.

Le 18. on vit une multitude d'oiseaux aussi-gros que des corbeaux, quoi-qu'on ne puisse mieux les comparer qu'à des chauves-souris, parce-qu'on ne leur vit point de plumes. Cette sorte d'oiseaux fait beaucoup de dommage aux arbres & aux herbes, & ils contraignent les païsans à veiller la nuit dans les arbres; précaution avec laquelle ils ont encore beaucoup de peine à s'en garantir. Les Indiens les mangent, & disent qu'ils sont d'aussi bon goût que les perdrix.

Le même jour le *Maurice* fut abordé par deux pirogues, dans l'une desquelles il y avoit entr'autres un homme grave, vêtu d'une fine toile de coton, traversée d'or. Les gens qui y étoient ofrirent à vendre de la betelle, de l'arecca, & un

peu

peu de coco. On prit ce qu'ils avoient & on leur donna de la toile. En se retirant ils dérobérent une chemise & d'autres morceaux de toile.

Voici les arbres & les fruits qu'on vit alors à Sumatra. Le Palmier des Indes, qu'on trouve presque dans toutes les Indes. Il y en a de quatre sortes. La premiére sorte est celui où croît le coco, ou la noix des Indes, qui est l'arbre le plus utile qui se trouve dans le monde. Il vient fort-haut & fort-droit, & ne jette ses branches que par le haut, où elles s'étendent comme celles du palmier qui porte les dattes. Le fruit croît au bas tout-proche du tronc, où il y en a dix ou douze ensemble. Ses fleurs sont semblables à celles du chateigner. Il ne croît que proche des rivages des eaux, ou en d'autres lieux sabloneux.

Il a si peu de racine, qu'on ne peut comprendre comment il peut tenir en terre; & cependant il y est si ferme, & croît si-haut, qu'on s'éfraie quand on voit quelqu'un monté jusqu'au sommet. Les canarins, ou paisans, y font de petites coches, ou entailles, en forme d'échelons, & par ce secours ils y montent avec tant de vitesse, qu'il semble que ce soient des singes, ce que les Portugais n'oseroient faire.

Ces arbres sont aussi communs à Sumatra que les oliviers en Espagne, & les saules en Hollande. Le bois, quoi-qu'un peu

peu spongieux, en est propre à beaucoup de choses, principalement à-cause de sa hauteur. Dans les isles Maldives on en construit des vaisseaux entiers, sans y emploier ni cloux, ni chevilles de fer.

Tout l'ouvrage est joint avec des cordes qui se font du brou du coco. Les feüilles servent à faire les voiles, & l'on en couvre aussi les maisons. On en fait encore des parasols & des parapluïes, de nattes & des tentes, & quelquefois des chapeaux très-fins, qui sont propres pour l'Été, à-cause de leur legéreté.

On élève quantité de ces arbres à deux fins; la premiére pour en avoir les noix; la seconde pour en tirer du vin. Les noix sont de la grosseur d'un œuf d'autruche, couvertes d'un brou qui, pendant-que le fruit est ataché à l'arbre, est vert en-dehors, comme l'escale d'une noix: mais quand le fruit est cüeilli & séché, le brou se convertit en filasse, comme celle qu'on tire du chanvre. Il sert à faire le Cairo, qui est la matiére qu'on emploie dans toutes les Indes pour ses cables & tous les cordages des vaisseaux. On l'emploie aussi à les calfater au-lieu d'étoupe & de mousse.

Le fruit, en commençant à meurir, se remplit d'une eau qui est claire, douce, rafraïchissante & agréable à boire. Chaque Lanho, qui est un coco pas encore meur, en a plus d'une demie-bouteille. Cette eau se change peu-à-peu

en

en de petits grains blancs,ou amandes comme de noïaux, qui ont presque le goût de la noisette, & qui sont encore plus doux.

L'écorce interne qui est sous le brou, & qui se convertit presque en bois, est bonne à manger avec un peu de sel, & de bon goût pendant-qu'elle est mince & tendre: mais lors-qu'elle s'est durcie on en fait des cuilliéres, des gobelets & d'autres utensiles de ménage. Les forgerons s'en servent aussi pour charbon, & elle leur est d'un fort-bon usage.

Les Indiens pilent les amandes, c'est-à-dire, les grains blancs qui sont dans le fruit, & en expriment un lait avec lequel ils cuïsent leur ris & leurs autres potages. Il n'y a que les pauvres & les esclaves qui mangent des ces grains dans leur état naturel. On en fait sécher une quantité extraordinaire, dont on fait commerce en divers païs, & dont on tire de l'huile qui est excellente à manger, bonne à brûler, & médecinale. Pendant-que le coco est encore en son brou, on le peut transporter par tout le monde sans-qu'il se gâte. Il arrive même quelquefois, à-succession de tems, que l'eau qui est dedans se convertit en une espéce de pomme jaunâtre, qui est fort-douce & de bon goût. Quand les Indiens veulent tirer du vin des cocotiers, & non-pas du fruit, ils en coupent les fleurs, & trouvent dessous une gaîne ronde, qu'ils nomment Collao, & qu'ils boûchent d'une espé-

ce d'argille si-bien que l'air n'y entre point. Au bout de quelques jours ils vont la déboûcher, & il en sort une liqueur qu'ils nomment Sura, qui est plus douce & plus agréable à boire que le petit lait, mais qui aïant été exposée au Soleil pendant une heure, ou un peu moins, se convertit en de fort-bon vinaigre, & les Indiens n'en ont point d'autre. On en distile du Fula, ou Nyna, qui est une eau de-vie aussi-bonne & aussi-forte que celle qu'on tire à Franc-fort du meilleur vin du Rhin.

On en fait encore l'Aracca, qui est le vin des Indes, & qui pareillement est bon & fort, quoi-que les Indiens le boivent comme de l'eau. Les Portugais le savent si-bien préparer avec des raisins & d'autres matiéres, qu'il se trouve quelquefois aussi-bon que le vin de leur païs. Ce même Sura sert à faire du sucre qui s'apelle Jagra; mais il n'est pas estimé, tant parce-qu'il est brun, que parce-qu'on trouve assez de sucre blanc dans les Indes.

Le dedans de l'arbre, c'est-à-dire, du cocotier, que les Portugais apellent Palmito, est beaucoup estimé. C'est un présent qu'on fait aux gens riches. Il est aussi-mince & aussi-blanc que du papier, & est naturellement comme pressé, ou plié, long & étroit, aïant depuis cinquante jusqu'à soixante plis, ou davantage, de-même qu'une main de papier.

Les

Les Indiens en font l'uſage que nous faiſons du papier, écrivant deſſus avec de de petits fers, ou poinçons, pendant-qu'il eſt vert, & l'écriture ne ſe peut effacer. On le nomme Olla, & l'on en fait tous les livres & les mémoires, qu'on cachète au beſoin comme nous cachetons les lettres.

La ſeconde ſorte de Palmier ſe nomme Arrequero parmi les Portugais. Il en ſera parlé ci-après.

[redacted]ſorte eſt le Palmier à dattes, qu'on ap[redacted]ar, dont on en trouve auſſi beaucoup en Barbarie, particuliérement dans l'iſle Gerbi. On renvoie encore à en parler dans la ſuite.

La quatriême eſpéce s'apelle Lantor en langue Malaie. Cet arbre porte un fruit de la groſſeur d'une groſſe ceriſe, d'une belle couleur d'orangé, qui a un noïau aſſez gros. On en fait une huile épaiſſe de la même couleur, qui eſt fort-ſaine, & dont le goût plait beaucoup à ceux qui y ſont acoutumez. On tient que cet arbre eſt la femelle du premier. On en trouve des deux ſortes dans la Guinée, & il en ſera parlé ci-après dans la deſcription de Java.

On vit encore à Sumatra une grande abondance de Bananes, ou figuiers des Indes, qui fourniſſent aux habitans une bonne partie de leur nourriture. Quoiqu'il y ait aux Indes diverſes ſortes de figues, les unes meilleures, ou plus groſ-

ſes que les autres, elles ſont pourtant preſque toutes de la même figure & de la même couleur. L'arbre qui les porte eſt à-peu-près de la hauteur d'un homme. Ses feüilles ont une braſſe de long & trois empans de large. Les Turcs s'én ſervent à faire des hutes pour couvrir le poivre.

L'arbre n'a point de bois, & il feroit peut-être mieux nommé une plante, ou un arbriſſeau, qu'un arbre. Les feüilles s'ouvrent lors-que l'arbriſſeau eſt monté à la hauteur de la moitié d'un homme, & à-meſure que celles qui ſont encore en-dedans pouſſent; celles qui ſont déja ſorties ſe ſéchent, juſques-à-ce que l'arbriſſeau ſoit venu à ſa perfection, & que le fruit ſoit tout-formé. La tige n'a tout-au-plus que l'épaiſſeur d'un empan, & elle eſt ſi tendre qu'on la peut aiſément couper avec un couteau.

Du milieu des feüilles, lors-que l'arbriſſeau les pouſſe, ſort une fleur auſſi-groſſe qu'un œuf d'autruche, de couleur perſe. Cette fleur jette avec le tems une longue branche, qui n'eſt pas proprement du bois, mais comme un tronc de chou, laquelle ſe garnit tout de figues qui dans leurs envelopes ſont auſſi groſſes que de groſſes fèves; & enſuite elles croiſſent à la longueur d'un empan, & ont trois ou quatre pouces de largeur, & l'épaiſſeur d'un concombre.

Ce tronc, ou branche, a toujours environ

viron deux cents figues, auſſi-preſſées les unes contre les autres que le ſont les grains de raiſin dans la grape; & deux hommes ont aſſez de peine à porter une branche qui en eſt chargée. On les coupe quand elles ſont à demi meures, c'eſt-à-dire, demi-vertes & demi-jaunes, & on pend la branche à un ſoliveau où elles achèvent de meurir en quatre ou cinq jours. Chaque arbriſſeau ne donne qu'un paquet de figues, & quand on l'a cüeilli on coupe [illegible], & auſſi-tôt il repouſſe, [illegible] juſte grandeur dans le tems d'un mois, ſi-bien qu'il produit des figues pendant toute l'année, & en ſi grande abondance que cela eſt digne d'admiration.

Les figues ont des envelopes à-peu-près ſemblables aux gouſſes des fèves. Elles ſont blanchâtres par-dedans, molles & faciles à mâcher, comme ſeroient de la farine & du beurre mêlez enſemble. Elles ſont douces & d'un goût excellent. Elles tiennent lieu à la fois de pain & de beurre, ou des autres choſes qu'on graiſſe ſur le pain. On en peut faire ſon unique nourriture, & ſe paſſer de toute autre, & il y a pluſieurs Indiens qui le font.

Les Hollandois virent encore à Sumatra du poivre noir & rond, dont la plante s'atache, ainſi-qu'il a été dit, à un roſeau haut & épais qui produit la Ta-

baxir, qu'on vend toujours en Perse poids pour poids avec l'argent. Cependant on ouvrit plusieurs de ces roseaux, mais l'on n'y trouva point de Tabaxir.

Le poivre croît sur de petites branches, ou jets, ainsi que le geniévre. Il est vert jusques-à-ce qu'il soit rempli & séché, & alors il devient noir, ce qui arrive dans les mois de Décembre & de Janvier, tems auquel on le cüeille. Ses feüilles [illegible] les de l'oranger, ma[illegible] plus petites. Elles sont vertes & ont la pointe aiguë, piquant un peu quand on les mâche.

Il croît comme les raisins dans leurs grapes, quoi que plus petit & plus clair, mais aussi plus épais que ne le sont les fraises sur leurs tiges. Les lieux où il en croît le plus sont, Malabar, Onor, Barselor, Mangalor, Calecut, Cranganor, Cochin, Coulan, Queda qui n'est pas loin de Malacca, Pedir, Camper, Anchagir, Dampin, & d'autres endroits de Sumatra. Il en croît aussi à Bantam & à la pointe occidentale de la grande Java. Les Malaies le nomment Lada; les Javans, Sahang; & les Malabres, Molanga. On trouve dans tous les mêmes endroits le poivre blanc, qui a la même force & le même goût que le poivre noir. Il n'y a de différence que dans l'écor-

l'écorce extérieure, qui est blanche, unie & sans rides.

Le poivre long croît principalement à Bengale, quoi-qu'il y en ait aussi un peu à Java. Le fruit est à-peu-près de la longueur d'un ferret d'aiguillette, mais un peu plus épais. Il est ridé & cendré en-dehors, & blanchâtre en-dedans. Son goût est presque le même que celui du poivre noir, & on peut s'en servir au même usage.

Le poivre qu'on apelle des Canarins, [illegible]s, parce-qu'il n'y a que les pauvres qui en font usage, croît dans le terrein de Goa & de Malabar, & est presque semblable au blé sarasin, hormis qu'il est cendré, & creux-en-dedans, avec de petits pepins.

Les Indiens & les autres peuples Orientaux consument extrémement du poivre, & beaucoup plus à proportion que les autres nations à qui on le porte. Ils n'aprêtent rien où ils ne jettent des poignées de poivre en grain, & sans être pilé ni concassé.

On voit encore à Sumatra une racine qui aproche fort du gingembre. Elle s'apelle en Latin *Crocus Indicus*, Safran des Indes, & Cunhet en langue Malaie. Elle croît comme le lis, & produit des lis blancs. Elle est jaune en-dedans, noueuse, cassante, & fort-aqueuse. D'abord qu'on la mâche on n'en sent pas la force, mais un peu après elle met la bou-

che en feu. On en trouve aussi beaucoup dans l'isle de Madagascar, ainsi-qu'il a été déja dit, & à Java, de-même qu'en divers autres endroits des Indes.

„Il n'importe pas beaucoup de savoir si l'isle que les Anciens apelloient „Taprobana, est la même isle qu'on „nomme aujourdhui Sumatra, ou si c'est „celle de Ceilon, puis-que nous n'avons à parler ici que de celle de Sumatra. Quelques-uns prétendent que „celle-ci soit l'isle [illegible] Salo-„mon tiroit de l'or.

„Elle gît vis-à-vis de Malacca, à-„peu-près à dix lieuës du continent, „auquel quelques-uns croient qu'elle étoit „autrefois jointe. Quoi-qu'aujourdhui „la curiosité des hommes n'ait presque „plus rien laissé à découvrir, il y a pourtant encore diversité de sentimens entre les E'crivains, au sujet de sa gran-„deur. Les uns lui donnent environ „sept cents lieuës de circuit, & deux „cents lieuës de large. Les autres di-„sent qu'elle n'a que cent soixante & „dix lieuës de longueur, & soixante „lieuës de largeur.

„Ceux qui habitent au milieu de l'isle, „sont droit sous la Ligne E'quinoxiale, „si-bien qu'une moitié courant au Sud & „l'autre au Nord, elle s'étend depuis „le sixiême degré de hauteur Sud jus-„qu'au cinquiême degré de hauteur Nord.

„Cette

„ Cette isle est fort riche en or, & don-
„ne aussi beaucoup d'argent, d'étaim,
„ de fer, de soufre, & d'autres miné-
„ raux. Entr'autres elle fournit du cui-
[illegible]e dont on fond de fort bons canons,
„ avec diverses sortes de pierres précieu-
„ ses. Il y a une montagne de soufre ar-
„ dente, qui jette continuellement des
„ flammes, de-même que le mont Gibel
„ en Sicile. On dit qu'il y a une fon-
„ taine qui ne jette que du baume.
„ Pour les épiceries & la soie, elle en pro-
„ duit & remonte [illegible]

„ L'air n'y est pas fort sain, sur-tout
„ pour les étrangers; ce qui vient apa-
„ remment du grand nombre de rivié-
„ res, eaux dormantes & bois épais, dont
„ l'isle est remplie. Il n'y a point de fro-
„ ment, ni des autres grains qui se re-
„ cueillent dans l'Europe; mais il y a u-
„ ne abondance extrême de ris & de
„ mil, & d'arbres fruitiers, qui crois-
„ sent même dans les lieux qui ne sont
„ point cultivez, & qui fournissent assez
„ de nourriture pour les habitans. On y
„ trouve encore beaucoup de miel, de
„ cire, de gingembre, de camfre, de
„ casse & de poivre. Il y a beaucoup
„ de bois de sândal blanc, & extrémement
„ du coton, dont les habitans se servent
„ pour se faire des vêtemens.

„ L'isle de Sumatra est divisée en di-
„ vers Roïaumes qui ne sont pas encore
„ connus, particuliérement ceux qui sont

„au milieu de l'isle ; auquel égard les
„Portugais n'en nomment que deux ; sa-
„voir, ceux d'Andragidan & d'Amah,
„dont les habitans sont Païens & antro-
„pophages. Pour les côtes, ceux qui y
„habitent sont Mahométans.

„Le Roïaume de Pedir est un des plus
„renommez, & après lui ceux de Pa-
„cen ; de Camparan, & de Manancabo
„où l'on fait les meilleurs Crisses, ou
„poignards, qui soient dans les Indes,
„arme dont ceux de Java, & les Ma-
„laies, aussi-bien que le reste des In-
„diens font le plus d'état, & sur les-
„quelles ils fondent leur bravoure. Mais
„c'est Achem qui est présentement le
„plus considérable Roïaume de toute
„l'isle, parce-que le Roi a soumis non-
„seulement ceux de Pedir & de Pacen,
„mais encore tout le païs Septentrio-
„nal.

„Les Portugais ne possédent rien-du-
„tout à Sumatra, ils n'ont que la liber-
„té d'y trafiquer, tout-de-même que les
„autres nations. A la vérité ils ont ten-
„té autrefois d'y faire des conquêtes,
„& quelques-uns d'entre eux tirent en-
„core quelque solde du Roi, pour y de-
„meurer toujours intriguez, & tâcher
„d'exécuter leur dessein ; mais ils n'ont
„encore pu y parvenir. Au-regard de
„la ville d'Achem, qui est la capitale de
„l'isle, & à l'égard de son Roi, il en
„sera parlé amplement ci-après, dans
„le

„ le Voiage de Georges de Spilberg.

Le 19. de Juin 1596. les vaisseaux Hollandois passant par le travers d'une petite ville, virent venir à leur bord plusieurs [illegible]ogues de Sumatra qui leur aportérent du coco, du poivre, des cloux de girofle, des noix muscades, des bananes, des poules & des oranges. Les insulaires aiant demandé si l'on venoit de Goa, ou de Cochin, & si l'on alloit à Bantam, on leur répondit qu'oui. L'échange de ce qu'ils avoient aporté se fit pour des cou[illegible]

On navigea jusqu'au 22. du même mois de Juin, par le travers du port de Bantam, & le long du détroit de la Sonde, sans beaucoup avancer. Les courans oposez à la route en furent cause en partie, & en partie les changemens de vent. Incontinent aprés minuit & jusques à dix heures du matin le vent y soufle toujours de l'Est, & ensuite il se range à l'Ouest & y demeure jusques au soir; ce qui rend le détroit fort difficile à passer.

Le 23. les Commis de chaque vaisseau commencérent à se faire nommer Capitaines, & on donna la qualité de Capitaine Major à Corneille Houtman. Ce même jour on vit dans la baie de l'isle de Java un bâtiment que les habitans du lieu nomment Jonque, qui avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec sa voile qui étoit fort-grande; & une sivadiére au beaupré. A sa cons-

truction elle paroissoit de loin semblable à une buche qui va à la pêche du harang ; mais à sa voilure elle en étoit fort différente.

Les voiles étoient tissuës de bois, & de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient aussi de bois tressé. Le corps du vaisseau étoit assemblé & joint de la même maniére que les Tonneliers joignent le fond d'une fûtaille. La jonque étoit du port de trente à quarante lastes seulement. Le pont étoit couvert de jonc, de-même que le sont quelques maisons de païsans en Hollande.

Quand les jonques ont le vent en poupe on amure les couëts à l'arriére, savoir ceux de la miséne à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre bout. Les voiles sont cousuës aux ralingues par le bas tout-de-même que par le haut, & à la même distance. Toutes ces maniéres de construction & d'agrès d'un vaisseau, sont nouvelles pour les gens qui viennent d'Europe, & ils les regardent avec surprise.

On vit aussi assez proche de la ville de Bantam plus de soixante petites barques, que les habitans nomment Praos, ou Prauwen, ou Pirogues, dont les voiles & les cordages sont de la même matiére que ceux des jonques. Ce gros de pirogues étoient des bâtimens de pêcheurs, qui s'en retournoient à Bantam, d'où les Hollandois conclurent que cette ville devoit

voit être bien-peuplée, & ils en eurent bien-tôt après une entiére certitude.

[illegible] le soir, une pirogue, où il y avoit [illegible]gais avec leurs esclaves, vint à [illegible] du *Maurice*. Ils dirent qu'ils étoient envoiez par le Gouverneur & par les habitans que l'arrivée des ces vaisseaux avoit épouvantez, & demandérent d'où ils venoient. On répondit qu'ils venoient de Hollande pour trafiquer paisiblement avec eux. Les Envoiez répondirent qu'en éfet les Hollandois étoient venus [illegible] lieu de commerce, mais que l'ocasion n'étoit pas favorable, parce-qu'il n'y avoit que cinq jours qu'on avoit envoié à la Chine cinq sommes chargées de poivre, qui sont des vaisseaux ainsi nommez par les Chinois; & que la jonque qu'ils avoient vuë le matin à l'ancre dans [illegible], cherchoit aussi sa charge le long de la côte.

Les Portugais firent assez de caresses aux Hollandois. On leur demanda des nouvelles du païs & du Roi. Ils dirent que depuis peu le Roi étant allé assiéger Palimban, ville de l'isle de Sumatra qui s'étoit rebellée contre lui, il y avoit été tué, & que son armée qui avoit déja gagné une partie de la ville, aïant été mise en desordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de se retirer: que lors-qu'on avoit parti pour aller à Sumatra, l'armée étoit forte de plus de deux cents voiles, & que la grande quantité

de peuple qu'on avoit menée, avoit été cause qu'il en étoit beaucoup mort de faim : que le Roi n'avoit laissé [illegible] fils unique, âgé seulement de ci[illegible] & que les habitans avoient é[illegible] leur Gouverneur un Seigneur nommé Chèstate, pére d'une des femmes du feu Roi.

Parmi ces Portugais il y en avoit quelques-uns qui disoient qu'ils étoient de ceux qui avoient été à Ternate, dans le vaisseau de Thomas Candish. Ils firent aussi le récit de la grande expédition & destruction que le Capitaine Lancastre avoit faite dans le détroit de Malacca, tant à l'égard des vaisseaux Portugais que des Indiens. Les Hollandois leur répondirent que c'étoient des choses où ils ne prenoient point de part, & que pour eux ils étoient venus pour acheter & bien paier.

Les Portugais les priérent de ne point paroître à la vuë des vaisseaux envoiez par Don-Antonio, de-peur d'exciter quelque mutinerie, ou tumulte, parmi les équipages ; ce qui pourroit arriver facilement par le moien de divers bannis qui étoient à Pegu, à Bengale ; à Tenafferin, à Martaban ; sur la côte de Coromandel, & en un mot, dans toutes les Indes. Ils disoient que ces gens ne cherchoient que quelqu'un qui pût leur aider à soutenir leur parti, & qu'à la vérité en ce cas on verroit bien-tôt leur faction deve-

devenir fort-nombreuse ; mais qu'il seroit dangereux de s'y fier, & que pour [illegible] le rapel de leur ban, ils feroient [illegible]compenser d'une trahison ceux [illegible] auroient rendus redoutables.

Les Hollandois priérent ces Envoiez d'ofrir leurs services au Gouverneur, & de l'assurer qu'ils étoient venus pour trafiquer dans une esprit de paix & de douceur. Les Portugais feignirent d'en avoir beaucoup de joie, & s'en retournérent.

Le même jour, le Sabandar, qui est le premier Oficier de la Cour, & devant qui passent toutes les afaires qui regardent les tributs, se rendit aussi à bord de *la Hollande*, pour demander quel étoit le sujet de la venuë de tous ces vaisseaux. On lui répondit tout-de-même, qu'ils étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries, auquel éfet ils avoient aporté de bonnes réales & des marchandises, dont ils lui firent voir une partie, dequoi il parut satisfait. Il leur dit qu'ils étoient arrivez en un lieu propre pour ce commerce, & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge, & leur fit beaucoup d'amitiés & de caresses.

Le 24. du même mois de Juin, il vint plusieurs personnes à bord, qui aportérent diverses sortes de marchandises, & qui firent beaucoup de caresses aux Hollandois. Ils les assurérent qu'ils trouveroient assez de poivre pour faire

leur

leur cargaiſon, outre-qu'on en recüeilleroit de nouveau dans un mois : que le poivre étoit cette année-là auſſi-be[illegible] auſſi-bon qu'il eût été depuis dix[illegible] à auſſi-bon marché, & qu'o[illegible] cinq ou ſix ſacs pour un Catti, qui fait environ dix-neuf florins, au-lieu qu'on n'en a ordinairement que trois ſacs pour ce prix-là. Chaque ſac pèſe cinquante-quatre ou cinq livres, poids de Hollande, ſi-bien que c'étoit environ quinze deniers la livre.

L'après-dînée le Sabandar revint à bord de *la Hollande*, où il pria Corneille Houtman, comme Capitaine Major, d'aller à terre pout rendre viſite au Gouverneur. Houtman répondit que ſa commiſſion ne lui en donnoit pas le pouvoir ; mais que ſi le Gouverneur vouloit venir à ſon bord, il pourroit retourner avec lui dans la ville. Le Sabandar propoſa auſſi que les vaiſſeaux vinſſent ancrer un peu plus proche du rivage. On y conſentit, & le même jour on alla moüiller ſous Pulo Panjan, c'eſt-à-dire, l'Iſle longue, qui gît à environ deux lieuës de la ville de Bantam.

Dès-qu'ils y furent moüillez l'Amiral, qu'on nomme Tomongon Angabaia, vint à bord, & fit dire par un Trucheman que le Gouverneur aſſuroit les Hollandois de ſon amitié, & qu'il leur faiſoit offre de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. On le remercia, & on lui fit

fit pareilles ofres. Après lui revint encore le Sabandar, acompagné des Portugais qu'on avoit déja vus. Il venoit [illegible] de nouvelles assurances d'amitié [illegible] du Roi & de son Conseil ; & il aporta beaucoup de poules, des chévres, des fruits & d'autres rafraîchissemens, disant que tout ce qui se trouvoit dans le païs, étoit au service de tous les Marchands honnêtes gens, de quelque nation qu'ils fussent.

Ces assurances de protection parurent d'autant plus sincéres, qu'en éfet on trouva en ce lieu-là des Chinois, des Arabes, des Perses, des Mores, des Turcs de Constantinople & d'autres endroits de Turquïe, des Malabres, des Peguans, & des gens de diverses autres nations. Tous ces différens Marchands firent des caresses aux Hollandois, & les reçurent bien, tant par paroles qu'en éfet, pendant-qu'ils se comportérent comme il falloit, & qu'ils ne les irritérent point.

Sur le midi le Sabandar reprit le chemin de la ville, mais les Portugais demeurérent & furent encore régalez toute l'après-dînée. Ils avertirent les Hollandois de se garder des gens de Java, parce-qu'on ne pouvoit faire aucun fonds sur leur parole ; qu'on devoit même se défier de leurs mains, qu'il ne falloit compter sur personne, ni croire que ses propres yeux.

Le

Le lendemain le Tomongon Angambaïa & le Samandar revinrent à bord, & ofrirent de la part du Gouverneu[illegible] ce dont on auroit besoin. Ils a[illegible] à leur tour de ne se fier point a[illegible] gais qui répandoient déja des calomnies, & qui étoient si doubles, qu'on ne pouvoit jamais connoître leur cœur.

Ensuite il vint encore à bord, de la part du Gouverneur, un certain Noir, Quillin de nation, qu'on nommoit ordinairement Quillin Panjan; ou le long Quillin, qui dit que tout le R[illegible]aume demandoit un service aux Hollandois; savoir, d'aller devant Palimban, dans l'isle de Sumatra, & de battre cette place de l'artillerie de leurs vaisseaux, pendant qu'on mettroit des troupes à terre pour aller prendre la ville qu'on leur abandonneroit au pillage. On le refusa le plus honnêtement qu'on put, en lui disant qu'on étoit venu pour trafiquer & non-pas pour faire la guerre.

Le 26. on vit venir à bord des gens de diverses nations, avec qui l'on trafiqua paisiblement; mais il n'y en eut pas un qui ne donnât avis de se garder des Portugais.

Le matin du 27. diverses pirogues abordérent les vaisseaux, & entr'autres celle du Sabandar, qui pria fort-instamment qu'on allât saluer le Gouverneur, & que selon la coutume pratiquée de tout tems, on lui présentât, pour marque d'al-

d'alliance & de paix, quelque présent de la part du Roi sous la domination de [illegible] étoit. Sur cette instance on en-[illegible]re hommes choisis, avec de beaux [illegible] cristal, un miroir doré, & une piéce d'écarlate.

En entrant dans la ville ils rencontrérent les Portugais, qui avec leur dissimulation ordinaire leur firent un salut, & leur aïant dit qu'ils leur baisoient les mains se retirérent. Le Sabandar les conduisit au palais du Gouverneur qui étoit encore à table. Ils atendirent qu'il eût mangé, & virent devant son plais une piéce de canon de fonte, qui pouvoit avoir deux empans de diamétre; cinq grenades, chacune aussi-grosse qu'une féve; & quelques autres petits canons avec un mortier.

Lors qu'ils furent admis à salüer le Gouverneur, ils lui offrirent leurs présens, & le priérent d'aller visiter leurs principaux Oficiers, afin de contracter alliance avec eux. Il fit répondre par son Truchement qu'il y aviseroit. Ensuite ils allérent au palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. Le Roi, ou son Conseil, leur fit aussi donner des présens de poules, de boucs, de fruits, & d'autres rafraîchissemens, qu'ils emmenérent à bord avec eux.

Le lendemain on leur fit savoir que le Gouveneur iroit les visiter, & ils se préparé

parérent à le recevoir. On fit choix de ceux qui iroient au-devant de lui, & en cas qu'il fit quelque difficu leur ordonna de s'ofrir pour ota aprochant de la ville le même jan, qui étoit un habitant de St. Thomas de Meliapur, ville située sur la côte de Coromandel, & qui étoit le Truchement du Gouverneur, vint au-devant d'eux, & leur dit que le Gouverneur atendoit leur Capitaine au port, & qu'il désiroit que le Capitaine le vint querir.

Sur cet avis les Envoiés retournérent à bord faire leur raport au Capitaine Major, qui descendit à l'instant dans la chaloupe, & envoia un homme devant lui pour avertir le Gouverneur de sa venue. Cependant le Sabandar vint à bord de la chaloupe, & proposa aux Hollandois de mettre à terre, avec ofre de de lui-même en otage. On persista dans le premier refus, & l'on dit que les hauts Oficiers ne descendroient point à terre, jusques-à-ce qu'il y eût alliance faite entre eux & les habitans du païs. Les Portugais se présentérent aussi, saluérent les Oficiers, & leur firent de grandes ofres de services.

Enfin le Gouverneur sortit du port avec seize grandes pirogues, & le Capitaine des Hollandois alla le joindre, & entrant dans la pirogue où il étoit, s'assit auprès de lui. Ils s'entretinrent de l'Etat des Provinces Unies. Le Gouverneur

verneur demanda combien de vaiſſeaux on pouvoit équiper par an, combien de mois il faudroit qu'ils fuſſent ſur la route [illegible] ſe rendre à Bantam, & principale-[illegible] [illegible] on avoit intention de faire plus d'une fois ce voiage.

En diſcourant ainſi ils arrivérent à bord, où le Gouverneur & les Gentis-hommes de ſa ſuite furent reçus avec beaucoup de déférence & de civilité par les Commis. Néammoins quand il fut invité à entrer dans la chambre du Capitaine, il commença à trembler, s'imaginant qu'on alloit le mener en priſon. Enfin à la ſollicitation du Sabandar & du Tomongen il y entra. Entre les autres gratifications qu'ils firent, ils aſſurérent que perſonne n'enleveroit ni n'acheteroit d'épiceries que les Hollandois n'en euſſent leur cargaiſon entiére, telle qu'ils la déſireroient.

Le Gouverneur aiant ſouhaité de voir les marchandiſes qu'on avoit aportées, on lui montra des velours & des écarlates; & on lui fit un nouveau préſent d'une piéce de cette derniére étofe. Dans la ſuite on lui envoia encore une piéce de velours vert. Il viſita le vaiſſeau depuis le haut juſques au bas, & marqua qu'il ſeroit bien-aiſe qu'on fit une décharge de toute l'artillerie à ſon depart, à quoi l'on ne manqua pas. Le Sabandar voulut demeurer à bord pour avoir le plaiſir de voir tirer, & enſui-

te

te il alla rejoindre le Gouverneur.

Tout cette Cour étoit richement vêtuë à leur maniére, qui étoit fort [illegible]chante de celle des habitans d[illegible]tra, dont on a parlé ci-dessus[illegible] qu'on le put comprendre par leurs discours, ils n'avoient pas beaucoup de confiance aux Portugais. On entendit dire au Sabandar qu'ils avoient ofert à la ville de Bantam la somme de deux cents mille ducats pour l'isle de Pulo Panjan; mais on les avoit refusez prace-qu'on les tenoit pour suspects, & que comme ils n'auroient pas manqué d'y bâtir une forteresse, ils auroient ruïné Bantam, où il ne peut aller ni jonque ni vaisseau sans passer sous cette isle.

Le 1. de Juillet 1596. Corneille Houtman descendit à terre avec neuf hommes à sa suite. Ils furent reçus du Gouverneur & des autres Seigneurs de la Cour fort-civilement à la maniére du païs. Ils présentérent les Patentes & les Commissions de son Excellence le Prince d'Orange, par où il leur étoit donné pouvoir de traiter alliance, afin de trafiquer en seureté, & joüir des priviléges que les autres Marchands avoient dans le païs. Cette Commission fut promtement traduite en Portugais & en Arabe, & ensuite on fit demande à la Cour d'une assurance par écrit, qu'elle promit de donner la premiére fois que les Hollandois reviendroient.

Le même soir on vit arriver à Bantam un grand Seigneur, ou Prince, à qui les Portugais donnoient la qualité d'Empereur, parce-que son pére avoit eu l'Empire absolu sur la plupart des Rois de Java. Mais on ne vouloit pas reconnoître celui-ci, à-cause qu'il avoit été longtems à Malacca, & qu'il avoit beaucoup d'afection pour les Portugais, à qui on craignoit extrémement de se voir soumis.

Néammoins il étoit bien-reçu par-tout. Les Rois mêmes venoient lui parler à mains jointes, ainsi que faisoient les esclaves à leurs maîtres. On lui atribuoit encore d'avoir mené une vie déréglée, parce-qu'il étoit fort adonné à boire, & qu'il dissipoit tout ce qu'il avoit.

Ce Prince, Roi, ou Empereur, vint le [illegible] du mois à bord du *Maurice*, avec ses deux fils & quelques Portugais. Ils visitérent le bâtiment par-tout, & allérent ensuite visiter les deux autres grands vaisseaux, observant bien toutes choses. L'Empereur ofrit ses services aux Hollandois, & leur promit merveilles.

Il étoit vêtu d'une fine toile de coton traversée d'or. Son fils aîné étoit un grand garçon d'environ vingt ans, bienfait de sa personne. Il avoit à sa ceinture un joiau d'or ovale, garni de diverses pierreries fort-grosses, dont la plupart

part étoient des émeraudes & des rubis.

Le 3. le Capitaine Major descendit encore à terre, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance qui avoit été proposée & arrêtée le premier du mois. Dans cette vuë on avoit projetté quelques articles pour les lui faire signer. Ces articles contenoient qu'on se garderoit les uns aux autres la foi donnée, & que s'il y avoit quelqu'un qui voulût insulter une des parties contractantes, elles se joindroient pour résister conjointement, & repousser leurs ennemis.

Pour aller en ville le Capitaine Houtman, & sept ou huit hommes choisis qui étoient à sa suite, avoient pris des habits de velours, ou de satin, avec l'épée au côté. De ces huit hommes il y en avoit une partie qui marchoit devant, l'autre partie derriére lui, & un d'entre eux lui portoit un parasol sur la tête. Un Trompette marchoit aussi devant, qui avoit ordre de sonner de tems en tems, & derriére tous les autres étoient dix ou douze matelots.

En chemin ils rencontrérent l'Empereur qui les mena dans son palais, hors de la ville, dans l'enceinte de laquelle il ne doit point coucher; & il leur fit servir une collation de fruits de Java & de conserves. Les Portugais, qui se disoient être bons amis des Hollandois, en-

tré-

trérent dans la ville avec eux, & les priérent de s'abaisser jusqu'à venir dans une de leurs maisons, où il y avoit un festin tout-dressé. On leur y fit mille caresses, & on leur donna mille faux têmoignages d'amitié. Entr'autres il y en avoit un que Houtman avoit vu à Lisbonne, qui lui demanda par raillerie s'il étoit devenu Duc ?

Le Capitaine Major se rendit le soir à bord, où il porta les articles qu'il avoit présentez, & qui avoient été signez du Gouverneur; par lesquels il étoit permis aux Hollandois de trafiquer à l'avenir en paix & en seureté avec les habitans du païs.

Le même jour le Sabandar avoit été à bord du *Lion Hollandois*. Ce Seigneur étoit bien-intentioné pour la nation, & lui rendit de bons services dans la suite. Il leur aprit ce jour-là quel étoit alors le prix du poivre, & quel en étoit le poids, & leur conseilla d'en acheter incessamment, parce qu'il étoit à meilleur marché qu'il n'avoit été depuis dix ans. Le Conseil général de cette petite flote ne jugea pas à propos de faire si-tôt son emplette, & il fut résolu qu'on atendroit jusqu'à la nouvelle recolte.

Le 5. du même mois de Juillet, Quillin Panjan vint à bord du Maurice, donner avis de la part du Gouverneur qu'on eût à se tenir sur ses gardes, parce-que l'Empereur, qu'ils nommérent Raïa d'Auma,

séduit par les Portugais, devoit venir les ataquer, sous prétexte de leur rendre visite. Sur cette nouvelle le Conseil s'assembla, & l'on se mit en état: on chargea le canon à boulets, on ouvrit les tonneaux où étoient les armes defensives, & on en fit distribution à chacun pour sa défense.

Le 6. le Gouverneur les fit encore avertir qu'il y avoit de grands murmures dans la ville, & beaucoup de dissention; que la plupart du peuple vouloit qu'on allât les ataquer; mais qu'il y en avoit quelques-uns qui ne vouloient pas y consentir. Les Hollandois ne faisant pas mine d'avoir reçu ces avis, envoiérent un homme à l'hôtel du Sabandar, sous prétexte de quelque commission. Il y trouva soixante fusils tout-chargez, & il en conçut de la fraieur. Le Sabandar, qui le remarqua, lui dit de se remettre, & que ces armes n'étoient là que pour chasser l'Empereur de la ville.

En efet ce Prince y avoit une puissante faction, & l'on craignoit qu'il ne s'en rendît maître. C'est pourquoi le Sabandar pria celui qui lui avoit été envoié, de recommander à ses Maitres de prendre bien garde à eux, parce-que l'Empereur sollicitoit fortement la Noblesse de lui fournir des hommes, pour exécuter son entreprise. Au-reste, dit-il, cest une chose que la Noblesse ne peut lui refuser avec honneur, & il faudra qu'elle

qu'elle ſe trouve elle-même à cet attentat ; mais on fera un ſignal d'avis, & on ſe tiendra à l'écart, & hors de la portée du canon.

Ainſi il paroiſſoit que l'Empereur, engagé par les promeſſes des Portugais, & dans l'eſpérance de faire un gros butin, en pillant tout ce qui étoit dans les vaiſſeaux, avoit pris la réſolution de les ataquer. Mais comme il eut ſoupçon que les Hollandois avoient été avertis, il voulut éxécuter ſon deſſein d'une autre maniére. Il fit préparer un grand feſtin, où furent invitez les Capitaines, les Maîtres de vaiſſeau, les Trompettes, les Muſiciens, à qui il fit dire qu'il leur vouloit donner cette fête pour ſe réjouir tous enſemble. Le jour deſtiné pour ce feſtin étoit le 8. du mois.

Le 7. on envoia deux Oficiers trouver le Gouverneur & l'Empereur, pour leur parler en particulier & leur dire qu'on les prioit de ne rien attenter contre les vaiſſeaux Hollandois ; qu'on y étoit ſur ſes gardes ; & que ſi l'on en uſoit mal, on ſeroit aſſurément repouſſé avec perte & honte. Ils prioient auſſi qu'on n'ajoûtât pas foi aux faux raports des Portugais, qui ne les calomnioient que par interêt, & qui vouloient les faire paſſer pour des pirates Anglois, nation qui étoit crainte & haïe dans tous ces quartiers là, pour les excès qu'ils y avoient commis trois ans auparavant.

L'Empereur fit l'étonné, & dit qu'il n'avoit aucune connoiſſance de ce qu'on lui diſoit. Il pria que les Oficiers des vaiſſeaux, & tous ceux qui avoient été invitez, ne manquaſſent pas de venir le lendemain, pour lui donner en cela une marque d'amitié & de confiance. Les Envoiez répondirent qu'ils feroient leur raport, & s'en retournérent.

Le 8. Ils renvoiérent un Député porter un préſent à l'Empereur. Pendant qu'il y alloit il vint un homme à bord de la part de l'Empereur pour emmener ceux qui avoient été invitez, qui s'excuſérent diſant qu'ils ne ſe portoient pas bien, & qu'ils n'étoient pas en état d'aller à un feſtin.

Lors-que cet Envoié de l'Empereur fut prêt à s'en retourner, on le mena ſous le haut pont, où voiant un grand nombre d'armes penduës, il en parut ſi éfraié, qu'il fut long-tems ſans pouvoir parler. Il s'aſſit & demanda pourquoi le Capitaine étoit irrité; puis il partit ſans rien dire de plus, & alla faire ſon raport de ce qu'il avoit vu. Il en fit auſſi le récit dans toute la ville, & par ce moien il fit perdre l'eſpérance que la plupart des habitans avoient conçue de pouvoir inſulter les vaiſſeaux, & s'en rendre maîtres.

L'Empereur voiant que ſes deux projets n'avoient pas réüſſi, fit faire ſes excuſes, & aſſurer que s'il y auoit eu quelque

que

que mauvais deſſein, il n'y avoit point participé. Il accepta le préſent qui lui avoit été envoié, & partit le 11. pour aller à Jaccatra, ville ſituée dans l'iſle de Java, environ à dix lieuës de Bantam.

Quelques éforts qu'il eût fait pour ſe diſculper, il étoit pourtant certain que les Portugais lui avoient promis quatre mille réales de 8. pour le corps & les apparaux des quatre vaiſſeaux, avec les munitions. Ils avoient ſeu lui perſuader que moiennant qu'il pût faire entrer vingt hommes dans chaque bâtiment, ils pourroient aiſément s'en rendre maîtres, & en maſſacrer tous les équipages.

Le 9. du même mois de Juillet, une Jonque vint moüiller à la rade de Bantam, & fit une ſalve de huit coups de pierriers de fonte, & pavillon blanc, en ſigne de réjoüiſſance, pour être heureuſement arrivée. Elle étoit de Bantam & revenoit de la Chine, où elle avoit fait un long voïage.

Le 12. pluſieurs Marchands Turcs & Arabes vinrent à bord des vaiſſeaux Hollandois. Entr'autres il y en avoit un nommé Goïa Raïaan, qui avoit été autrefois à Veniſe, & qui parloit Italien. Celui-ci têmoigna qu'il s'eſtimeroit heureux s'il pouvoit aller en Hollande, pour s'en retourner à Conſtantinople, qui étoit ſa patrie, parce qu'on ne pouvoit plus paſſer par Achem, dans l'iſle de Su-

Sumatra, dont le Roi arrêtoit toutes les Marchands, & avoit encore depuis peu pris deux jonques de Bantam. Il ofroit d'embarquer tous ses éfets avec lui, & de faire les Interessez ses héritiers s'il mouroit en chemin. Il assuroit aussi qu'il avoit voulu détourner l'Empereur du mauvais dessein qu'il avoit eu, & qu'il lui avoit dit qu'il ne réüssiroit pas si-facilement qu'il avoit fait trois ans auparavant, à l'égard d'un vaisseau Portugais, qu'il avoit ataqué devant Joartam, entre Madure & Java.

Le 12. on envoia trois hommes à terre, au-devant du Sabandar qui vint à bord avec eux. Il proposa au Capitaine Major d'aller conférer avec le Gouverneur, ofrant de demeurer en otage. Cette ofre ne fut pas acceptée; néanmoins il laissa son fils aîné, pendant que Hemman & Renier Verhel allerent avec lui.

Lors-qu'ils furent chez le Gouverneur, on réitéra le serment de part & d'autre. Les Hollandois s'engagérent d'assister de toutes leurs forces le Gouverneur & les Sujets, & d'agir en gens d'honneur & paisibles à l'égard du commerce; & le Gouverneur leur promit de les maintenir & de les protéger contre leurs ennemis, fût-ce contre l'Empereur même, s'il revenoit pour les insulter.

Le 14. Renier avec dix autres alla porter dans la ville diverses marchandises

dites pour faire un commencement de commerce. On lui donna une maison bâtie de pierre, ou de brique, & fort-bien commodée, pour mettre ses marchandises & pour les bien conserver, l'endroit y étant tout-à-fait propre. Ensuite le Sabandar vint les avertir de n'aller pas indifféremment dans toutes les maisons des habitans, & de n'aller chez personne trop-souvent; mais sur-tout qu'ils n'eussent point à converser avec les femmes, parce-qu'immancablement il leur en prendroit mal.

Le même jour un Javanois vint les trouver, & leur fit voir leurs trois vaisseaux & la pinasse, dessinez de la même maniére qu'on les voioit à la rade de Bantam, avec leurs pavillons du Prince, dequoi ils furent fort surpris.

Le 15. le Facteur du Capitaine de Malacca mourut à Bantam, où il fut fort regrété. Aussi le tenoit-on pour un honnête homme, quoi-qu'il fût Portugais. Il est certain qu'il avoit desaprouvé la conspiration qui avoit été faite contre les Hollandois, & qu'il s'y étoit oposé de tout son pouvoir.

Le matin du 16. le Gouverneur, le Sabandar, & l'Amiral suivis de plusieurs Gentis-hommes, se rendirent dans la maison où les Hollandois étoient logez, & aiant visité les marchandises ils en achetérent une grande partie, à paier après la recolte du poivre, au prix qu'il se vendroit alors.

 Le

Le 20. le Gouverneur alla, en compagnie de son Pére, & suivi de divers Gentis-hommes à bord du *Maurice*. Ils têmoignérent tous prendre beaucoup de plaisir à voir ces quatre vaisseaux. On leur fit présent de quelques verres & d'autres choses, & ensuite ils s'en retournérent à Bantam.

Environ ce tems-là il y eut des Marchands Chinois & Arabes qui öfrirent aux Hollandois du poivre à vendre. Mais Houtman & le reste du Conseil se persuadant que le poivre nouveau seroit encore à plus bas prix que celui auquel on le leur laissoit, ne purent se déterminer à en acheter, nonobstant qu'un Portugais, nommé Pedro de Tayda, natif de Malacca, qui avoir donné des preuves éfectives qu'il étoit affectioné aux Hollandois, leur conseillât d'en faire emplette, & les en sollicitât. D'autres honnêtes Marchands encore leur disoient que cette marchandise étoit à aussi-bon marché qu'elle eüt jamais été, & que lors-que les Chinois seroient venus il s'en faudroit la moitié qu'elle ne se donnât à ce prix.

Le Portugais Pedro de Tayda étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les côtes & les isles des Indes Orientales, & en avoit fait des cartes qu'il promit de faire voir ; ce qui fit espérer qu'on aprendroit encore plus de choses qu'il n'en avoit déja dit. Quoi que ce brave

brave homme pût dire, il fut résolu qu'on ne feroit point encore d'achat; & enfin l'on différa tant qu'on laissa passer l'occasion, & qu'on ne put rien avoir, si ce n'est des rafraîchissemens, comme des poules, des canards, des bœufs & divers fruits qu'on trouvoit tous les jours à acheter autant qu'on en vouloit.

Cependant les Portugais ne s'endormoient pas. Ils soufloient sans cesse aux oreilles du Gouverneur, que les Hollandois n'étoient venus que pour épier le païs. Pour preuve de leur dire ils alléguoient deux choses. La premiére, que leur conduite faisoit voir qu'ils n'avoient pas intention d'acheter. La seconde, qu'il n'étoit pas possible de naviguer des vaisseaux, & les amener de si loin, avec si-peu de gens d'équipage, & que par conséquent il y avoit lieu de croire qu'ils s'étoient battus contre quelques autres vaisseaux qu'ils avoient voulu prendre, & qu'on leur avoit tué la plus grande partie de leur monde; à quoi ils ajoûtoient qu'ils avoient vu plusieurs Flamands & Hollandois à Lisbonne, mais qu'ils ne ressembloient point à ceux-ci.

Ces raisonnemens commencérent à faire impression dans l'esprit du Gouverneur. Il prêta l'oreille aux Portugais, & conçut des soupçons contre les Hollandois. Outre cela ces premiers lui ofrirent une grosse somme d'argent pour ne point

permettre que ceux-ci trafiquassent dans le païs.

Comme le Gouverneur avoit déja enlevé une partie des marchandises, sous promesse de les paier en poivre, il fut plusieurs fois en conférence avec les principaux Oficiers de la flote, pour fixer le prix du poivre. Enfin il leur ofrit d'en livrer, à cinq sacs pour un Cati, à déduire sur ce qu'il devoit, & il vouloit qu'on envoiât les sacs chez lui pour les faire emplir.

Pour faire cette livraison il fit acheter tout le poivre des Chinois, dont il eut six sacs pour un Cati, ou du-moins onze sacs pour deux Catis. Mais les Portugais redoublérent tellement leurs calomnies, & revinrent tant de fois à la charge, qu'ils gagnérent la plupart des principaux Seigneurs de la Cour, & firent ensorte que le Gouverneur lui-même ne voulut rien livrer. Ce procédé fit connoître qu'on avoit en vuë d'arrêter là les gens sans les expédier, afin de les consumer.

D'ailleurs on aprénoit chaque jour de Pedro Tayda la plupart des choses qui se passoient. Cet homme, qui étoit sincére, alloit souvent visiter les Hollandois, & entretenoit amitié avec eux, & s'il eût vêcu plus longtems il y a toute aparence qu'il leur eût découvert beaucoup de choses à eux inconnuës, & peut-être bien-secrétes, touchant l'état où étoient les

les Indes. Mais le Gouverneur aïant permis aux Portugais de se défaire de lui, ces méchantes gens entrérent au nombre de seize en sa maison, le 18. d'Août, sur le midi, & l'aïant trouvé endormi sur son lit, ils le massacrérent, & il ne fut fait aucune recherche de ce meurtre.

Le 23. on ourdit contre les Hollandois une nouvelle trame, dont ils furent avertis par quelques Arabes. Le Gouverneur & le Sabandar voiant que la trame avoit été découverte, dirent qu'elle ne regardoit nullement les Hollandois; mais au-contraire la ville de Bantam, que l'Empereur avoit voulu surprendre, par le secours de quelques Rois qui étoient dans son parti, afin de s'en attribuer la régence, qu'il prétendoit lui apartenir; & que pour cet éfet il avoit plus de cent fustes toutes équipées à Jaccatra, qui se nommoit autrefois Sunda Callapsta. Les Hollandois bien-informez de tout, n'ajoûtérent pas beaucoup de foi à cette histoire, & se tinrent sur leurs gardes.

Les Oficiers de la flote se plaignirent au Gouverneur du refus qu'il faisoit de leur livrer ce qu'il avoit promis. Ils lui dirent franchement que quand un Prince comme lui manquoit ainsi à sa parole, son honneur y étoit fort interessé, & plusieurs autres choses sur un ton encore plus haut. Enfin on s'échaufa tellement en

paroles de part & d'autre, qu'on mena-ça le Gouverneur de venir devant la ville, & d'y mettre le feu.

On avoit acheté au basar, ou grand marché, vingt & un sac de poivre, qu'on embarqua pour le mener à bord, & l'on paqueta tout le reste des marchandises comme si l'on eût voulu partir. Les Portugais avoient deux jonques en charge, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandises pour Malacca. Le Gouverneur faisant réflexion sur tout ce qui s'étoit passé, craignit que les Hollandois ne les prissent, & que le Capitaine de Malacca ne le rendit garant de cette perte, comme s'étant faite dans le port de Bantam.

Ce qui augmentoit ses soupçons & sa crainte étoit qu'on avoit ordonné à la pinasse d'aller devant la ville & d'en sonder le port par-tout, pour reconnoître jusques à quelle distance on pouvoit s'en aprocher, ou plutôt pour braver le Gouverneur & intimider les habitans, qui savoient ce que Houtman s'étoit vanté de faire. Ce mouvement obligea tous les bâtimens de Java qui étoient à la rade, de couper leurs cables, & de se laisser dériver vers le rivage.

Ceux d'entre les Hollandois qui étoient dans la ville, avoient aussi été avertis, dès le matin, qu'il se faisoit à Jaccatra de grands préparatifs de fustes, pour aller ataquer les vaisseaux, afin qu'ils ne laissassent

laissent pas venir à terre un plus grand nombre de leurs gens; avis dont incontinent ils firent part à ceux qui étoient à bord, leur envoiant en même tems l'argent que le Gouverneur leur avoit rendu.

Malgré ces avis, Houtman suivi de sept hommes, alla trouver le Gouverneur qui le fit arrêter avec tous ses gens, parce-qu'entre les autres choses qu'il avoit dites, il s'étoit vanté qu'il iroit prendre les deux jonques. A l'instant même on envoia un homme au comptoir commander à ceux qui y étoient d'y demeurer, les assurant toutefois qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux, & qu'il n'y avoit de mal que de ce que le Capitaine s'étoit emporté en paroles.

Ceux qui étoient demeurez à bord, ne voiant point revenir la chaloupe, comprirent bien qu'il y avoit du desordre, & ils en murmurérent, disant qu'on pouvoit bien penser que la Régence ne soufriroit pas des paroles si-hautaines, ni qu'un si-petit nombre d'étrangers vint braver les gens dans leur païs, & leur faire des menaces, sans se vanger de cette injure.

Le 29. le Gouverneur envoia son Interprète à bord avec neuf esclaves, & un des Hollandois qui étoit dans la ville, pour dire aux autres que l'arrêt qui avoit été fait n'étoit que pour prévenir les menaces que le Capitaine avoit osé faire, & qu'on ne le retiendroit que jusques-

te que les deux jonques, qu'on chargeoit de cloux de girofle pour Malacca, fussent parties. Les Hollandois qui n'ajoûtérent point foi à ces paroles, arrêtérent aussi l'Interprète, & le mirent aux fers dans le vaisseau *Maurice*, avec tous les esclaves, hormis deux qu'ils renvoiérent vers le Gouverneur pour lui dire que s'il ne relâchoit ses prisonniers, on garderoit tout-de-même ceux qu'on avoit.

Le Gouverneur, qui, lors-qu'il reçut cette nouvelle, étoit en festin chez le Sabandar qui faisoit les noces de son second fils, se leva de table précipitamment, & jura que si son Interprète n'étoit relâché avant le coucher du Soleil, il feroit mourir tous les prisonniers qui étoient entre ses mains. Ceux-ci, à qui l'on alla faire cette déclaration, écrivirent à bord qu'on renvoiât promtement les gens du Gouverneur, & que le moindre retardement exposeroit la vie de tous les Hollandois qui étoient à Bantam.

La lettre fut portée par trois esclaves Portugais, à qui on rendit à l'instant deux des esclaves, & on leur dit qu'on auroit relâché tous les autres si le tems eût été plus beau, & que le canot eût été assez grand.

Le lendemain dès le matin, l'Interprète s'en étant retourné, on obtint du Gouverneur que la chaloupe pourroit aller à bord avec cinq personnes, & qu'on continueroit à trafiquer comme auparavant, moien-

moïennant qu'elle retournât le lendemain à terre, & qu'elle portât des marchandises. Mais les Hollandois ne voulurent rien envoïer que quelques réales de huit, & un seul homme pour dire aux autres qu'ils fissent tous leurs éforts afin d'être mis en liberté, d'autant-plus qu'il n'étoit pas possible que les vaisseaux demeurassent encore là moüillez, parce qu'ils n'avoient plus d'eau.

Celui qui étoit allé à terre fut retenu de-même que les autres, sous prétexte qu'il étoit venu seul, & qu'il n'avoit point aporté de marchandises. Cette détention aïant irrité tout le monde sur les vaisseaux, on trouva moien de faire savoir aux prisonniers qu'on avoit dessein de venir devant la ville & de la battre en ruïne. Les prisonniers répondirent que si l'on en venoit-là c'étoit fait d'eux tous; & ceux qui étoient demeurez au comptoir envoïérent tous les jours de l'eau à bord & d'autres rafraîchissemens, afin d'empêcher que leurs compagnons ne prissent une résolution, qui leur pourroit être si-fatale.

Quand l'Interprète fut arrêté, cela se fit avec tant de feu & d'emportement, qu'il sembloit qu'on voulût massacrer tous ceux qui étoient dans la pirogue, & il y en eut quelques-uns qui de fraïeur se jettérent à la mer pour se sauver. L'Interprète lui-même en fut fort épouvanté, & demanda quelle raison on avoit d'en user

de

de la sorte. Cette conduite si-précipitée ne pouvoit produire aucun bon éfet.

Le 4. de Septembre 1596. le Conseil général fut assemblé à bord du *Maurice*, où l'on résolut d'écrire au Gouverneur. La lettre portoit qu'ils requéroient qu'on relâchât leurs compagnons, & qu'on les laissât revenir à bord avec leurs éfets, sinon & à faute de ce faire, qu'on useroit de représailles en vertu de la Commission qu'on produisoit. Pour faire tenir cette lettre ils chassérent sur un pêcheur, & la lui aïant mise entre les mains, il leur promit de la rendre, & on lui donna quelques petits miroirs pour son salaire.

Le 5. comme on vit qu'après avoir atendu jusqu'à midi on ne recevoit point de réponce à cette lettre, les vaisseaux s'aprochérent de la ville, autant-qu'il leur fut possible, & mouillérent sur trois brasses. Alors le Conseil ordonna qu'on armât les chaloupes, & dès-qu'elles le furent, celle du *Lion Hollandois*, où il y avoit treize hommes, nagea vers une jonque, y jetta le grapin, & y trouva quatorze esclaves Portugais, qui ne firent point de résistance, & qui ne demandérent que la vie. A l'heure même on toüa la jonque, & on la fit venir tout-proche des vaisseaux, sans-que personne se mit en devoir de l'empêcher, quoi-que cela se fit à la vuë d'une multitude d'habitans.

La chaloupe du *Maurice* aborda une autre jonque, qui ne fit pas plus de résistance que la premiére. La pinasse gouvernoit sur une troisiéme; mais les Portugais voiant qu'on alloit s'en rendre maître, y mirent le feu, & la firent brûler jusqu'à fleur d'eau. La même pinasse en alla encore ataquer une autre & la prit. La cargaison en étoit de peu de valeur; ce n'étoit que du ris, du coco, & d'autres telles denrées.

La jonque qui fut brûlée, avoit la plus riche cargaison, au-moins s'il en falloit croire les esclaves. Elle étoit chargée de cinquante tonneaux de cloux de girofle qui brûlérent tous. Dans l'une de celles qu'on prit, il y avoit vingt tonneaux des mêmes cloux, vingt-six de poivre long, du benjoin, & d'autres marchandises, avec cinq esclaves de Malabar, qui parurent fort joïeux de se voir délivrez du joug de leurs maîtres Portugais. L'autre jonque n'étoit chargée que de vivres & d'autres denrées de peu de valeur.

La lettre que le Conseil des vaisseaux avoit écrite au Gouverneur, avoit été donnée par le pêcheur à un des Hollandois du comptoir, qui avoit couru la porter à l'hôtel du Sabandar où étoient alors les autres, afin-qu'ils en prissent lecture avant que de la faire présenter. Pendant-qu'ils délibéroient sur ce sujet l'Interprète Quillin Panjan vint les trouver, &

& leur dit que les vaisseaux étoient mouillez devant la ville, qu'ils avoient pris les jonques, & que toute la ville étoit en armes.

En même tems ils entendirent tirer sur la place, & ils en furent extrémement consternez. Aussi en avoient-ils beaucoup de sujet, car le Gouverneur, qui étoit dans son Conseil, envoia dire au Sabandar de les faire tous emprisonner. Ceux qui étoient au comptoir furent aussi conduits au palais, & de-là menez au lieu où l'on avoit acoutumé d'éxécuter les criminels, pour y être défaits. Mais il vint un nouvel ordre du Gouverneur qui suspendit l'éxécution du premier. On distribua ces pauvres gens, & les autres qui étoient encore en prison, dans des maisons de Chinois, d'où on les retira bientôt après pour les renvoier dans leurs prisons.

Le 6. Houtman écrivit au Conseil de la flote, qu'il prioit qu'on traitât les afaires avec douceur, & qu'on lui avoit fait espérer que si les jonques n'avoient point été insultées, ni pillées, on le relâcheroit. Ensuite le même Conseil reçut une lettre du Gouverneur qui demandoit qu'on n'insultât plus personne, & que le lendemain il renverroit à bord le Capitaine Major. On lui fit réponse qu'il prit bien garde à s'aquitter de sa promesse, & que s'il y manquoit on s'aprocheroit encore plus près de la ville; qu'on lui donnoit delai

delai jusques à la fin du grand marché, qui s'apelle *el gran Basar*, & qui se tient au matin.

Le 7. aprés la tenuë du grand marché, comme on vit qu'on ne recevoit point de nouvelles de la ville, on craignit que les habitans n'eussent le tems de pourvoir à leur défence. On découvrit une jonque qui couroit derriére une isle, sur laquelle la pinasse & la chaloupe armée de vingt-huit hommes, portérent tout-aussi-tôt, & la pinasse en l'abordant la fit couler à fond.

Ceux de Bantam aïant vu périr la jonque, se mirent dans vingt longues pirogues, armées chacune d'environ cinquante hommes, l'une portant l'autre, & de toutes les armes nécessaires, à leur maniére, comme de longues piques, de sabres, de rondaches, de javelots, & de quelques fusils. Toutes ces pirogues rangées en forme de croissant, portérent ensemble sur la pinasse. L'équipage de la chaloupe voïant le danger où la pinasse étoit, passérent vîte à son bord, virérent, & la mirent à flot, non sans beaucoup de peine, & laissérent aprocher les pirogues, ou fustes, jusqu'à la portée du canon. Alors ils firent un si grand feu, qu'ils incommodérent beaucoup de pirogues, & en coulérent quelques-unes à fond, & il y eut plus de cent personnes de blessez, ou de morts.

Nonobstant cette expédition, les ennemis,

mis, par les divers mouvemens qu'ils firent faire à leurs pirogues, s'aprochérent si près, qu'ils coupérent la hansiére qui tenoit la chaloupe à la touë, & sautérent dans la chaloupe, où ils se battirent bien, passant leurs lances dans les sabords, ensorte qu'on avoit de la peine à manier le canon. Mais on leur envoia de si bonnes salves de mousquets, qu'on en fit tomber plusieurs, & les autres qui étoient à babord n'osoient aborder, & ne savoient où mettre leurs blessez.

Ainsi les pirogues retournérent à la ville, & la pinasse chassant dessus, s'aprocha tellement qu'elle tira deux coups de canon sur la place, pendant-que les autres vaisseaux la canonnoient aussi de toute leur force. On tira quelques coups de pierriers sur la pinasse, mais ils étoient mal adressez, & il y en eut peu qui portassent. Néanmoins il y en eut un, & ce fut le mieux tiré de tous, qui donna au milieu du mât du *Maurice*,

Après le succès ce petit combat naval, les prisonniers Hollandois furent condamnez à la mort; mais on ne put s'acorder sur le genre du suplice. Les uns vouloient qu'ils fussent atachez à des pieux pour y être percez de fléches; les autres, qu'on les mît à la bouche du canon; d'autres vouloient qu'on les poignardât; & par ce moien l'éxécution fut remise au lendemain. Cependant les vaisseaux ne cessérent point de tirer jusques

ques à la pointe du jour, & il y eut quelques habitans blessez, entr'autres le geolier qui avoit deux des prisonniers en garde. Mais un boulet qui tomba dans le palais du Roi, mit l'épouvante dans toute la ville.

Le 8. le Capitaine Houtman envoia une lettre à bord, par laquelle il prioit qu'on ne tirât plus, & qu'on se retirât d'auprès de la ville, faute dequoi le Gouverneur avoit résolu de faire mettre tous les prisonniers à des pieux sur le rivage, & de les faire percer de fléches à la vuë des vaisseaux. Il donna en même tems avis qu'on faisoit de grands préparatifs pour aller ataquer les vaisseaux à force ouverte, & par toutes sortes de ruses: que les habitans avoient assez de forces pour l'entreprendre: que les grands Seigneurs, comme le Gouverneur, le Sabandar, le Tommongon, & d'autres encore, avoient chacun plus de trois cents hommes pour leur garde, de la vie desquels ils ne faisoient pas grand cas, & qu'ils exposeroient volontiers. Il marquoit aussi craindre extrémement qu'on ne les transférât à Malacca, & qu'on ne les livrât aux Juifs; infortune qui auroit été encore la plus grande de toutes.

Après la réception de cette lettre, les vaisseaux s'éloignérent, & on déchargea les deux jonques qui avoient été prises. Mais dans ces entrefaites on avoit toujours tiré de la ville quelques coups sur

eux,

eux, quoi-que sans blesser presonne, & de leur côté les Hollandois n'avoient pas aussi cessé de canonner.

Le 10. il vint à bord du *Maurice* une pirogue où il y avoit un esclave Portugais, qui étoit affectioné aux Hollandois. Il aporta une autre lettre de Houtman, & une, d'un certain Prêtre Portugais qui devoit se rendre à bord avec Houtman, si l'on vouloit promettre de paier trois mille piéces de huit pour sa rançon. On donnoit en même tems avis que les Portugais faisoient tous leurs éforts pour obtenir la liberté des prisonniers, quoiqu'auparavant ils eussent emploié toutes sortes d'artifices pour faire périr les vaisseaux.

On s'aperçut bien que la cause de ce changement venoit de ce qu'ils avoient grande envie de recouvrer la jonque chargée de cloux, de poivre & d'autres marchandises qui leur apartenoient, & dont ils auroient bien souhaité qu'on eût fait échange avec les prisonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient ses prisonniers & non-pas les leurs, & de cette réponse les Hollandois inféroient qu'on pourroit racheter leurs compagnons pour la somme ci-dessus mentionée.

Le 11. le Gouverneur écrivit aussi une lettre par où il marquoit qu'il pourroit relâcher les prisonniers, si l'on vouloit se tenir en repos; mais que si l'on cher-

cherchoit encore querelle, il s'en vangeroit sur eux. On répondit que si le Gouverneur vouloit entendre raison & rendre les prisonniers, les vaisseaux demeureroient encore un jour moüillez où ils étoient ; mais qu'on ne se laisseroit pas plus longtems amuser de paroles, & qu'on n'atendroit plus que jusques au lendemain.

Quelques-uns ont écrit que la lettre du Gouverneur portoit que si les Hollandois avoient dessein d'entrer en guerre, il ne s'en soucioit nullement, & qu'il se mettroit en état d'aller les visiter ; mais que s'ils désiroient la paix, il la vouloit bien aussi, & qu'il éxécuteroit toutes les conditions du Traité qui avoit été fait, ainsi-qu'il les avoit éxécutées inviolablement jusques alors. Que s'il avoit fait arrêter des gens, c'étoit par la faute des principaux Oficiers qui l'avoient menacé en face d'aller prendre des jonques, ce que personne n'avoit encore jamais osé faire ; & qu'il avoit eu droit d'arrèter & ceux qui avoient eu cette hardiesse, & leurs éfets, afin de s'en assurer jusques-à-ce que les jonques fussent parties.

Outre cela il ofroit, en cas que les marchandises fussent dépéries, d'en porter la perte, & de restituer l'argent qu'il avoit reçu, ou d'en donner la valeur en poivre. Il marquiot encore qu'il n'avoit en son particulier aucune animosité contre

tre les Hollandois ; que tout le desordre étoit arrivé par la mauvaise volonté de quelques habitans, & à-cause des paroles qu'on avoit eues avec eux ; que la premiére origine de ce touble procédoit des faux raports des Portugais &c.

Le Conseil des vaisseaux fit réponce, qu'il ne cherchoit que la paix, & de vivre en bonne intelligence avec la nation, & qu'ils étoient prêts de recompenser le dommage que les jonques auroient soufert. En éfet l'après-dinée du même jour, le *Maurice* & la *Hollande*, aiant enlevé des deux jonques qu'ils avoient prises ce qui pouvoit les accommoder, les laissérent aller à la dérive ; & les habitans qui les virent, partirent dans leurs pirogues pour aller les querir & les mettre en sureté, à quoi ils ne trouvérent aucune oposition de la part des vaisseaux.

Le soir du même jour mourut Pierre Dirckfz Keiser, premier Pilote, & très-expérimenté marinier, à la mort duquel la Compagnie des Païs Lointains & les vaisseaux qui étoient devant Bantam perdirent beaucoup.

Le 13. comme on ne reçut aucune réponce de la ville, on leva l'ancre & on mit à la voile pour aller chercher une aiguade, laissant neuf hommes prisonniers à Bantam. Il y avoit assez de lieux, sur la côte de Java, propres à faire de l'eau, mais on craignoit de n'en avoir

pas

pas la liberté parce-que le Gouverneur avoit fait poser de gros corps de gardes à toutes les riviéres. On fut donc obligé d'aller à la côte de Sumatra, le long de laquelle on navigea depuis le 14. du mois jusqu'au 18. & enfin le 19. on alla toucher à un petit village nommé Sumor en Malais, & Lampon en langue de Java.

Là on mit à terre, & l'on alla demander aux habitans en quel lieu on pourroit faire de l'eau. Ils répondirent qu'il leur avoit été défendu de la part du Gouverneur de montrer l'aiguade aux Hollandois, & de leur vendre aucuns rafraîchissemens : que néammoins s'ils vouloient donner deux fusils au Commandant du village, & promettre qu'ils ne feroient pas le moindre tort ; on les conduiroit à l'aiguade, & on leur fourniroit tous les rafraîchissemens qui seroient dans le lieu.

Tout ce que les insulaires demandoient leur fut acordé, & de leur côté ils promirent de ne faire aucune insulte, & de n'aporter aucun empêchement à ce qu'on fit de l'eau ; ce qu'ils afirmérent à leur maniére, chacun trempant dans l'eau la pointe de son poignard, & laissant tomber sur sa langue les gouttes d'eau qui y étoient, en disant qu'ils désiroient ne demeurer pas impunis s'ils ne tenoient pas leur parole.

Le 20. du même mois de Septembre,

les trois chaloupes étant allées à l'aiguade, quelques matelots demeurérent à terre sans permission. Le Commandant du village, qui se nommoit Amnaffinge, leur présenta une canne de vin qu'ils burent. Non-contens de cette canne ils en demandérent une autre, dequoi les habitans furent fort-mal-satisfaits.

Le lendemain le Maître du vaisseau *Amsterdam* étant allé au village, aprit que les matelots en avoient mal usé avec les habitans, aïant entr'autres choses cassé quelques pots où il y avoit du vin, ensorte que la plupart des gens du lieu s'en étoient fuïs, & qu'il n'y étoit point demeuré de femmes: action qui déplut beaucoup aux Oficiers & à tout le Conseil.

Quand les vaisseaux eurent quitté la rade de Bantam, on distribua les prisonniers dans la ville à ceux qui avoient perdu leurs esclaves dans le combat qui s'étoit fait. On sollicita fort ces prisonniers pour leur faire renier leur Foi, & il y en eut même à qui l'on fit des violences pour les y contraindre; mais ils demeurérent fermes contre les assauts qui leur furent livrez, si-bien qu'enfin on les laissa aller où ils voulurent.

Cependant les Portugais ne demeuroient pas en repos. Ils présentoient tous les jours des requêtes à la Régence, afin-qu'on leur vendît les prisonniers, pour lesquels ils promettoient quatre mille piéces de huit: mais par une grace

ce particuliére de Dieu ils ne purent rien obtenir.

Le 1. d'Octobre 1596. les vaisseaux levérent l'ancre du parage où ils étoient, & revinrent moüiller à une lieuë & demie de Bantam, tout-proche de l'isle longue nommée Pulo Panjan. Les prisonniers aïant apris cette nouvelle commencérent à respirer. Le 2. à Soleil levant, on vit venir à bord une petite pirogue, avec deux esclaves de Java, ou domestiques d'un Seigneur, qui aportérent des lettres des prisonniers, par lesquelles ils prioient qu'on n'aprochât pas de Bantam, & qu'on se donnât de garde d'insulter personne.

Le lendemain il vint encore à bord du *Maurice* une petite pirogue où étoit un esclave Portugais, nommé Antonio de Sylveiro, homme de bon cœur & ami des Hollandois. Il aportoit des lettres du Capitaine Houtman, qui prioit qu'on écrivît au Gouverneur, & qu'on traitât avec lui de la rançon de tous ceux qu'il retenoit. Cet avis aïant été suivi il y eut diverses propositions de part & d'autre, & enfin le 11. du mois, on convint des conditions qui suivent, savoir,

Que les Hollandois paieroient deux mille réales de huit, après quoi il seroit permis aux prisonniers de se rendre à bord. Que ce qui avoit été pris de part & d'autre seroit compensé & iroit l'un

pour l'autre, c'est-à-dire que les éfets des Hollandois, & ce qui leur étoit deu, demeureroit entre les mains de ceux qui en étoient nantis, & qu'eux, de leur côté retiendroient les cargaisons des deux jonques, l'une chargée de cloux de girofle & d'autres épiceries, & l'autre de diverses denrées; au moien dequoi tout différent seroit éteint au sujet de ce qui étoit arrivé. Qu'on feroit un nouveau traité d'alliance, & qu'on continuëroit à trafiquer ensemble.

Toutes ces conditions furent éxécutées en leur tems, & cependant on fit aller à bord, dès le même jour, deux otages, dont l'un étoit un Gentil-homme Chinois, qui avoit plus de cent esclaves à son service; l'autre étoit le Maître de la maison où les Hollandois avoient tenu leur comptoir à Bantam. D'un autre côté le Conseil des vaisseaux envoia au Gouverneur mille piéces de huit, & le lendemain encore autant, & en conséquence les prisonniers furent relâchez & menez à bord.

Depuis ce tems-là les vivandiers allérent porter toutes sortes de rafraîchissemens aux Hollandois, & ceux-ci allérent & vinrent en toute liberté dans la ville, où ils achetérent diverses parties de poivre & de noix muscade, qu'ils embarquoient à-mesure qu'ils en faisoient l'emplette, espérant desormais d'en trouver assez pour leur cargaison.

Ce

Ce paisible commerce dura jusqu'au 22. du mois que Corneille Houtman étant arrivé à bord on lui demanda comment les choses alloient en ville, & il répondit qu'elles n'alloient pas trop bien: que le Gouverneur étoit un homme changeant & qui se laissoit prévenir: d'où les autres comprirent à-peu-près en quel état étoient les afaires.

Le 23. & le 24. on envoia trois Députez parler au Sabandar touchant une nouvelle demande que le Gouverneur faisoit aux vaisseaux, qui étoit de deux cents réales de huit par chaque vaisseau, excepté la pinasse.

Quoi-que cette demande parût fort étrange au Conseil de la flote, vu qu'on avoit déja paié plus qu'il ne falloit, on déclara pourtant que si le poivre venoit à bord on ne regarderoit pas de si près, & qu'on aimeroit mieux paier trop que pas assez. Le Sabandar répondit aux Députez qui lui portoient cette parole, qu'on ne pouvoit entrer en aucun commerce que premiérement les droits n'eussent été paiez.

Le 25. Corneille Houtman alla trouver le Gouverneur qui lui dit tant de sa part que de celle du Conseil, que les Hollandois feroient bien d'aller se pourvoir ailleurs; premiérement, parce-que le conseil des Hollandois ne désiroit pas de paier ce qui leur étoit demandé, & en second lieu, parce-qu'ils ne se fioient pas

affez aux habitans, qui ne pouvoient voir de bon œil que les Hollandois achetaffent le poivre prefque fac à fac, ou tout-au-plus dix ou douze facs à la fois, & qui auroient voulu qu'on en eût embarqué un millier de facs tout-d'un-coup. En un mot il dît qu'il y avoit trop de défiances de part & d'autre, & que fur ce pié-là il n'y avoit pas moien de trafiquer enfemble.

Cependant il étoit arrivé de Malacca à Bantam un Ambaffadeur Portugais, qui s'étoit fait mener à terre dans une chaloupe, fon petit bâtiment étant moüillé derriére une ifle, quoi-que dans la fuite il vint auffi devant la ville, favoir, le 30. du mois. Cet Ambaffadeur aporta, ainfi-qu'on l'aprit depuis, dix mille réales de huit, & quelques gentileffes dont il fit préfent au Gouverneur, afin-qu'il interdît tout-commerce avec les Hollandois.

LeGouverneur ne manqua pas d'avoir cette complaifance, & fe fervit du prétexte que la Nobleffe ne vouloit pas permettre que les Hollandois trafiquaffent plus long tems fur cette côte. Ceux-ci étoient en parole avec les Capitaines de deux jonques chargées de noix & de fleur de mufcade, qui étoient venuës de ifles de Banda, & apartenoient au Maître de la maifon où avoit été le comptoir des Hollandois, & à fa Compagnie; & comme le Gouverneur favoit que le prix en

étoit

étoit presque fait, il fit défence aux Marchands d'en conclure le marché.

Le commerce aïant été interrompu de cette sorte, le Conseil des vaisseaux fit rapeller à bord tous ceux qui étoient à terre, qui furent aussi avertis par le Sabandar & par leurs autres amis qu'ils feroient bien de partir, & de ne plus retourner, s'ils ne vouloient s'exposer à être arrêtez & livrez aux Portugais. Ils emportérent quelques éfets avec eux, & firent brûler les autres. Mais ils eusent beaucoup de peine à s'embarquer, parce-qu'il étoit déja tard, & que le bâtiment de Portugal étoit devant le port, d'où quelques Portugais voulurent insulter ceux qui sortoient; mais ils trouvérent tant de résistance qu'ils les laissérent passer.

Malgré les défences, le Maître de la maison du comptoir alloit tous les jours secrétement à bord, pour traiter de cette partie de noix & de fleur-de muscade; quoi-qu'il n'osât pas la livrer hautement. Il proposa que pour lui donner lieu de se disculper, on iroit enlever ces marchandises, sous prétexte que le marché en avoit été fait, & moiennant cela il fut éfectivement conclu.

Ce même Chinois fit sortir le 31. du mois, sur le soir, un des Députés Hollandois qui étoit encore demeuré à terre, & le fit porter à bord entre deux nattes, par sept de ses esclaves, chacun armé d'un fusil & d'une pique, quoi-qu'on lui eût

ofert quatorze mille caxas, qui font à-peu-près six-vingts réales de huit, pour faire lier ce Député, & le mettre entre les mains des Portugais. Ce fut une grande preuve de fidélité qu'il donna en cette ocasion, & il en usa tout-de-même en plusieurs autres.

Le même jour un certain esclave Portugais se rendit à bord de la *Hollande*, déguisé en habit d'habitant de Java, & aporta des nouvelles d'Antonio Sylveiro, qu'on avoit mis en prison parce-qu'il avoit de l'affection pour les Hollandois, & qu'il leur avoit rendu des services. Il prioit par la bouche de cet esclave, qu'on voulût bien lui envoier six ou sept piéces de huit, pour donner à un certain esclave Javanois, qui avoit espérance de le faire relâcher pour un catti de caxas, qui vaut environ huit piéces de huit, faute dequoi il étoit à craindre que les Portugais ne le fissent pendre. Ce même messager raporta qu'il se faisoit de grands préparatifs à Bantam pour ataquer les vaisseaux; mais après y avoir bien pensé on n'osa l'entreprendre.

Le 1. de Novembre 1596. le Conseil général s'étant assemblé à bord du *Maurice*, il fut résolu de tirer vangeance du tort & des outrages qu'on avoit reçus, puis-qu'il n'y avoit plus d'espérance de faire une plus grande cargaison. Pour cet éfet les vaisseaux s'avancérent tout-proche de la ville de Bantam, & aïant pris

pris les deux jonques chargées de noix & de fleur de muscade ; les menérent à bord du *Maurice* où étoit le Chinois Maître de la maison du comptoir de Bantam, avec le consentement duquel ils étoient allez enlever ces deux bâtimens, dont la cargaison leur avoit été exposée en vente, & qu'ils prenoient au prix qu'on la leur avoit laissée.

Il y avoit dans l'une des jonques soixante esclaves, qui ne sachant rien de l'acord fait entre leur Maître & les Hollandois, vousurent se mettre en état de défense. Néanmoins dès-qu'on eut commencé à tirer sur eux, ils se jettérent tous à la mer, & se sauvérent à la nage. Deux chaloupes armées nagérent aussi vers la barque Portugaise, qui étoit tout-à-terre, pour la prendre : mais les Portugais firent un si grand feu de leurs fusils qu'on ne put l'enlever ; & un des gens de l'équipage y reçut une blessure dont il mourut quatre ou cinq jours après. D'un autre côté les vaisseaux canonnérent tellement la barque, qu'elle en demeura fort incommodée ; & ensuite ils revirérent & s'éloignérent de la ville.

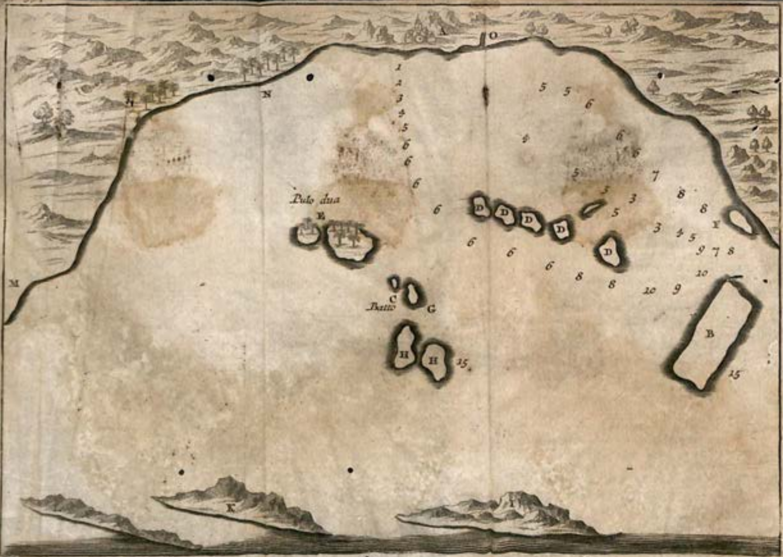
Le 2. on vit venir du large une jonque, sur qui l'on fit aussi-tôt chasser deux chaloupes ; mais l'équipage ne voulut point se rendre : ils se défendirent vaillamment s'étant pavoisez avec des nattes. Ils avoient des tuiaux en forme de sarbacane, avec

des pointes, ou petits fers de lance, & en souflant dedans ils envoioient dans les chaloupes des fléches fort-artistement faites, & qui y tomboient si dru & menu, qu'on eût dit qu'elles y pleuvoient. Il y eut cinq ou six hommes qui en furent blessez. Les blessures n'en sont pas grandes & s'aperçoivent peu, parce-que ces dards sont petits & fort-minces, ensorte qu'ils ne peuvent entrer plus avant que deux doigts en la chair; & lorsqu'ils y sont entrez, la pointe, qui est de roseau, y demeure enfoncée.

Quand on eut commencé à faire sur eux des décharges de fusils, & qu'ils virent que leurs nattes ne les en pouvoient garantir, ils se jettérent dans le canot, & échapérent à force de rames, abandonnant leur jonque, où ils laissérent deux morts. En chassant sur le canot on y tua encore trois hommes; & ensuite on amena la jonque à bord. Elle étoit chargée de ris & de poisson sec.

Après s'être retirez de devant la ville pour décharger les jonques, & en transporter les marchandises à bord, ils cherchérent les voies d'avertir les propriétaires de venir querir leur paiement; mais ils n'en reçurent point de réponce, ni n'entendirent plus parler d'eux.

Cependant les habitans de Bantam continuoient à se donner des mouvemens pour aller ataquer les vaisseaux, à quoi ils étoient fortement excitez par les Portugais,


A
O
N
H
M
Pulo dua
E
C
Batto
G
H
H
D
D
D
D
D
D
Y
B
K
I

tugais, qui leur ofroient leur secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir, afin-qu'il fit éxécuter cette entreprise; car il passoit pour vaillant & grand avanturier.

L'Empereur étoit devant Pulo Dua avec six ou sept barques, armées de cent-cinquante hommes disposez au combat. Il fit réponce qu'il ne pouvoit aller à Bantam, parce-que dans le fonds il étoit ennemi mortel de cette ville. Il sollicita même les Hollandois de se joindre avec lui, pour aller l'ataquer, & les fit assurer de son amitié & de sa protection, leur envoiant une chévre par présent, pour marque des sentimens qu'il avoit pour eux.

Peu après encore il envoia une pirogue à bord avec un autre présent de treize poules, demandant, pour venir lui-même à bord, un sauf-conduit qui lui fut acordé.

Sur ces entrefaites les habitans de Bantam équipérent deux jonques, qui allérent la nuit se mettre au large, & à la pointe du jour firent mine de prendre leur cours vers la ville, afin-que les Hollandois chassant sur elles, pussent être atirez loin de la portée du canon, & qu'on les ataquât alors avec les galiotes & les fustes destinées à cet éfet. Mais cette ruse n'eut pas de succès. Les Hollandois se tinrent en repos, & laissérent les jonques faire tous les mouvemens qu'elles voulurent.

Le 3. on vit venir à bord du *Maurice* une pirogue; où il y avoit quatre ou cinq

tugais, qui leur ofroient leur secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir, afin-qu'il fît éxécuter cette entreprise ; car il passoit pour vaillant & grand avanturier.

L'Empereur étoit devant Pulo Dua avec six ou sept barques, armées de cent-cinquante hommes disposez au combat. Il fit réponce qu'il ne pouvoit aller à Bantam, parce-que dans le fonds il étoit ennemi mortel de cette ville. Il sollicita même les Hollandois de se joindre avec lui, pour aller l'ataquer, & les fit assurer de son amitié & de sa protection, leur envoiant une chévre par présent, pour marque des sentimens qu'il avoit pour eux.

Peu après, encore il envoia une pirogue à bord avec un autre présent de treize poules, demandant, pour venir lui-même à bord, un sauf-conduit qui lui fut acordé.

Sur ces entrefaites les habitans de Bantam équipérent deux jonques, qui allérent la nuit se mettre au large, & à la pointe du jour firent mine de prendre leur cours vers la ville, afin-que les Hollandois chassant sur elles, pussent être atirez loin de la portée du canon, & qu'on les ataquât alors avec les galiotes & les fustes destinées à cet éfet. Mais cette ruse n'eut pas de succès. Les Hollandois se tinrent en repos, & laissérent les jonques faire tous les mouvemens qu'elles voulurent.

Le 3. on vit venir à bord du *Maurice* une pirogue ; où il y avoit quatre ou cinq

Chinois, avec le frére du Maître de la maison du comptoir, qui venoit pour se faire paier. Mais on ne jugea pas à propos de se fier à ces gens-là. On demanda que le propriétaire même, ou les Capitaines des jonques vinssent a bord. Le frére du propriétaire répondit que tous les trois avoient été arrêtez prisonniers de la part du Gouverneur, sous prétexte de collusion & intelligence entre eux & les Hollandois.

Le 4. l'Empereur, qui avoit eu un sauf-conduit, se rendit à bord, & requit qu'on lui donnât une des jonques vuides, puis-qu'on n'avoit pas dessein de s'en servir. On lui dit qu'on les vouloit rendre au propriétaire, s'il venoit les reclamer, & lui paier la cargaison qu'on en avoit enlevée; mais que s'il ne venoit point se présenter, on mettroit les deux jonques entre ses mains.

Cette visite fut fort-suspecte. On la regarda plus comme l'action d'un espion, que comme une démarche d'Empereur. On fit à ce Prince le récit de ce qui s'étoit passé à l'arrivée des Hollandois, & ce qu'on leur avoit raporté touchant le dessein qu'on lui imputoit, d'avoir voulu les surprendre & les ataquer. Il fit réponce qu'il savoit bien qu'il étoit fort haï à Bantam, & que c'est par cette raison qu'on l'avoit chargé de cette calomnie, qui ne devoit point trouver de créance.

Il dit aussi qu'il avoit été chassé de Jac-

catra,

catra, & qu'à Bantam on ne vouloit point le recevoir; ce qu'on n'eut pas de peine à croire, parce-qu'on avoit oui dire plusieurs fois que tout le monde se plaignoit de son mauvais gouvernement. Mais ce qui confirma encore plus dans l'esprit des Hollandois les bruits qui couroient de ses débauches & de ses excès, fut l'ofre qu'il leur fit d'une belle femme en échange d'une des jonques.

Le même jour il vint encore à bord divers Guzarates & Abissins avec des rafraïchissemens. On en acheta peu, parce-qu'on avoit soupçon qu'il y en eût d'empoisonnés, & l'on avoit eu avis qu'il en avoit été déja envoié d'autres fois.

Le 5. l'Empereur revint à bord, avec toutes les choses qui étoient nécessaires pour emmener les jonques, aïant fait son compte qu'on les lui abandonneroit. Mais on lui fit la même réponce qu'on avoit déja faite. Il avertit qu'à Bantam on faisoit plus de préparatifs que jamais, & qu'on verroit bien-tôt une flote fondre sur les vaisseaux.

Le 6. il vint encore des gens donner avis que tout étoit prêt à Bantam, pour venir le lendemain les ataquer: que plusieurs Nobles & Oficiers de la ville devoient s'embarquer eux-mêmes pour animer les gens au combat: que les jonques, dont il a été déja parlé, devoient retourner en mer, pour atirer les chaloupes au large, & donner lieu de les in-

ſulter plus ſeurement.

Sur ces nouvelles, les Hollandois qui voioient qu'il n'y avoit ni profit ni honneur à eſpérer, quand même ils feroient un carnage extraordinaire de ces gens-là ; & que de leur côté ils pourroient perdre quelques-uns de leur troupe, perte qui leur ſeroit très-douloureuſe & très-conſidérable, levérent l'ancre au premier quart, & allérent dans une riviére nommée Tanjunjava, à huit lieuës Eſt de la ville de Bantam, qui leur fut montrée le lendemain de leur depart, par un Pilote côtier nommé Abdul, Guzarate de nation. Cette riviére étoit à la pointe la plus occidentale de la baie de Jaccatra, derriére quelques iſles.

Pendant qu'ils furent là mouillez ils reconnurent que la plus grande étenduë de l'iſle de Java étoit de l'Eſt à l'Ouëſt; que le terrein de cette côte n'étoit pas bon; qu'il étoit bas; qu'il y avoit diverſes anſes, golfes & enfoncemens, où ſe rendoient pluſieurs riviéres, & ſur leſquels on voioit différens villages; que dans la plupart de ces golfes il y avoit des baſſes & des bancs, comme devant Punctan & Tanhara, qui ſont des villages fort-peuplez, dont les habitans ont beaucoup de pirogues, qui, de Jaccatra & de toute la côte qui l'environne, navigent à Bantam.

Le 9. quelques Chinois, entre leſquels étoit le gendre du Maître de la mai-

ſon du comptoir, vinrent à bord du Maurice. Ils aportérent des pots d'eau-de-vie qu'ils avoient achetée à Jaccatra, & dirent qu'ils vouloien y retourner pour prendre encore d'autres rafaîchiſſemens. Ils aſſurérent auſſi qu'il y avoit là une jonque, chargée de noix muſcade, qui étoit venuë depuis peu des iſles de Banda.

Ce raport fut ſuſpect. On craignit qu'il n'eût été fait quelque trame pour ſe dédommager ou ſe vanger de ce que les cargaiſons des deux autres jonques n'avoient point été paiées, ne voiant pas d'aparence qu'elles puſſent l'être jamais.

L'eau-de-vie que les Chinois aportérent, ſe fait à Jaccatra, de coco ou noix des Indes, que ceux de Java nomment Calappas, & qui croiſſent en abondance à Jaccatra, d'où cette place avoit autrefois porté le nom de Sunda Calappa.

Le 14 une pirogue de Bantam vint à bord du *Maurice* pour épier ce qui ſe paſſoit, & tâcher de découvrir en quelle réſolution on étoit, ſous prétexte d'aporter des victuailles & des porcelaines à vendre. Les gens qui navigeoient cette pirogue tâchoient de perſuader que les cargaiſons de noix muſcades, qui étoient dans les deux jonques qu'on avit priſes apartenoient aux Portugais, qui avoient été contrains de les paier : qu'il avoit

été

été tüé des Portugais, & qu'entr' autres le Capitaine de la barque avoit été emporté d'un coup de gros canon ; & tout cela n'étoit que de purs mensonges.

Le même jour encore, il vint à bord de *la Hollande* une autre pirogue, avec quelques Chinois, & le même gendre du Maître de la maison du comptoir, qui selon les aparences cherchoient le paiement des cargaisons des deux jonques. Ce gendre fit présent de deux boucs à chacun des vaisseaux ; & aïant envoié les Chinois à Jaccatra, il les atendit à bord du *Maurice*.

Le 13. du même mois de Novembre, sur le soir, les vaisseaux arrivérent sous la ville de Jaccatra, qui est par la hauteur des 5. degrès 40. minutes, où ils moüillérent à environ demie-lieuë de la ville, sur sept brasses, fond d'argille. Tout le païs, ainsi qu'il a été dit, est bas & mauvais. Il y a divers enfoncemens dans la côte, & beaucoup d'isles tout le long.

Le 14. dès le matin, on vit venir à bord plusieurs pirogues, les unes avec des rafraîchissemens, & une de la part de la ville, où étoit le Sabandar même, qui ofrit de faire trouver dans la ville les choses dont on marqueroit avoir besoin, moiennant qu'on envoiât quelqu'un à terre, pendant l'absence duquel il demeureroit en otage. On choisit deux hommes, avec le Gendre du Maitre de la

la maison du comptoir de Bantam, pour aller avec le Sabandar, & voir si l'on trouveroit des épiceries à vendre.

La ville de Jaccatra étoit composée d'environ trois mille maisons serrées les unes contre les autres, traversée d'une belle riviére, & entourée d'une grande palissade. La plupart des habitans s'en étant fuïs de fraïeur, ou ne vit point d'aparence de faire aucun commerce, d'autant plus que toutes les marchandises, de quelque nature qu'elles soient, & de quelques endroits des lieux circonvoisins qu'elles viennent, se portent toutes à Bantam pour y être venduës, chargées & déchargées. Par cette raison les deux Hollandois, après avoir été bien-reçus & régalez dans la maison du Sabandar, qui parloit bon Portugais, s'en retournérent au soir à bord.

Ce qu'il y a de plus beau & de plus utile dans la ville de Jaccatra, c'est la riviére, qui a sa source fort-avant dans l'isle. C'est encore un avantage que le païs soit bien entre-coupé d'eaux, & fertile en toutes sortes de vivres & de fruits, dont les habitans amenérent le lendemain une grande quantité à bord, où l'on fit le prix avec beaucoup de douceur & de marques d'honnêteté, de part & d'autre.

Le Roi aïant été averti par le Sabandar de la venuë des vaisseaux Hollandois, se rendit à bord le 16. du mois, acompagné

pagné de quelques Gentis-hommes. Il étoit fort vieux, & l'on disoit qu'il étoit le pére du Rôi regnant. Il visita tout le vaisseau *la Hollande*, & en partant il remercia les Oficiers de l'honneur qu'ils lui avoient fait, & leur promit sa protection en toutes choses ; dequoi les Hollandois à leur tour lui firent leurs remercîmens.

Le 17. sur le soir, on laissa tomber l'ancre à six lieuës de Jaccatra, sous un village nommé Cravaon, qui est presque tout-habité par des pêcheurs, à-cause de la quantité du poisson qui se trouve à l'embouchure de la grande riviére surquoi ce village est situé. Le 22. ils découvrirent une jonque sur laquelle ils chassérent, sans la pouvoir joindre.

Le 27. ils virent un grand nombre de pêcheurs, qui revenoient du large & portoient à la côte. Ils dirent qu'ils étoient tout-proche de Japara. Le 29. ils virent proche d'une isle beaucoup de pêch[illegible] qui couroient au large, & qui leur f[illegible] entendre par signes de gouverne[illegible] de l'isle, ce qui leur fit conjecturer qu'il y avoit des habitations de ce côté-là. Cette isle étoit fort basse vers les bords de la mer, & le terrein y étoit semé d'arbres ; mais plus avant en terre on y voioit de hautes montagnes. Son nom étoit Kyrimaan Jaoa. Elle ne gisoit pas loin du continent.

Après avoir ainsi fait plusieurs traver-

tées avec beaucoup de peine & de chagrin, on mit, le 2. de Décembre, le cap sur le rivage, où l'on trouva des pêcheurs qui dirent qu'on étoit sur la côte qui est au-dessus de la ville de Tubaon. Ce païs est fort montueux & de facile connoissance, parce-qu'entr'autres il y a une fort haute montagne qu'on découvre en allant de l'Ouëst à l'Est, en forme de chapeau à large bord, sur le sommet de laquelle il y a un grand arbre qui s'élève au-dessus de tous les autres.

A l'Ouëst de cette montagne il y a un grand golfe, qui ressemble fort à une riviére. En continuant la même route on vit un autre golfe où un grand nombre de pêcheurs prenoit son cours, & où il y avoit quelques jonques à l'ancre; ce qui obligea les Hollandois d'y moüiller aussi.

Les habitans de la côte voiant là des vaisseaux ancrez, envoiérent une pirogue pour demander, D'où étoit le bord. Le temps fit que cette pirogue aborda le vaisseau *Amsterdam*, parce-qu'il étoit le plus proche du rivage. On reçut avec honnêteté ceux qui étoient dedans, & on les pria de demeurer à bord jusques au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre, comme des cloux de girofle, du macis & des noix muscades, que leurs jonques leur avoient aportées.

Ce païs est aussi fort-montueux, & a pour

a pour connoissances très-remarquables
trois montagnes longues & unies, en for-
me des grandes tables de festin. Les
Portugais les apellent Asmesas de Tu-
baon ; & les Malais, Batto Cillingh.
Il y a dans le païs, selon le raport des
habitans, trois villes situées proche l'u-
ne de l'autre, dont Tubaon est la plus
grande. Les deux autres s'apellent Ci-
daio & Surbaïa.

A trois lieuës de-là est une autre ville
nommée Joartam, où il y a beaucoup de
jonques qui navigent aux Moluques, à
Amboine, & à Banda ; d'où elles re-
viennent par Bantam pour y trafiquer les
marchandises dont elles sont chargées.

Sur l'invitation que firent les gens qui
étoient venus dans la pirogue, & pour
s'informer plus éxactement de toutes cho-
ses, on envoia un homme à terre acom-
pagné de ce même Abdul Guzarate,
dont il a été fait mention ci-dessus, [illegible]
parloit bon Portugais, Malais, [illegible]
langue de Java. Lors-qu'ils fu[illegible]
terre on leur amena deux chevaux to[illegible]
sellez & bridez, pour les mener à la
ville saluer le Roi, dequoi ils se défen-
dirent le plus honnêtement qu'il leur fut
possible.

Comme les insulaires remarquérent
qu'Abdul n'étoit pas de Java, ils lui de-
mandérent d'où il étoit. Il répondit qu'il
étoit natif de Bengale & qu'il demeuroit
à Bantam. Dès qu'il eut déclaré qu'il de-
meu-

meuroit à Bantam, on voulut l'arrêter prisonnier, pour marquer qu'ils n'étoient pas amis de cette ville-là, contre le Cipata ou Gouverneur de laquelle ils vomirent mille injures.

Mais quand le Hollandois eut dit qu'-Abdul s'étoit volontairement embarqué sur son vaisseau, ils s'apaisérent, & tous ensemble allérent trouver le Roi qui les reçut fort-bien, & dît que le lendemain il iroit lui-même visiter les vaisseaux Hollandois, & qu'il y meneroit des otages, afin-qu'on ne fît aucun scrupule de venir à terre. Il fit voir aussi un très-gros monceau de cloux de girofle, où il y en avoit bien soixante tonneaux, qu'il ofrit à vendre à un prix qui seroit raisonable. Ensuite les deux Envoiez prirent congé & retournérent à bord. Le Roi se nommoit Lella.

Entre les gens de la pirogue qui avoient invité les Hollandois à descendre à terre; il y avoit un Portugais renié, qui, se-[illegible] son dire, avoit été fait prisonnier à [illegible]acca dès l'âge de quinze ans, & trans-[illegible] Java avec d'autres Portugais prisonniers comme lui, depuis dix-sept ou dix-huit ans. Ce Renégat s'étoit aquis beaucoup de crédit dans ce païs-là, & étoit devenu un des principaux Oficiers de la ville de Surbaïa, où il commandoit plus de deux mille hommes.

Il ofrit aux Hollandois non-seulement de leur loüer des lamaneurs, mais de leur

leur en vendre pour en demeurer maîtres en propriété, afin de les conduire aux Moluques. Mais quelque beau-semblant qu'il fit on ne se fia point à ses paroles. On soupçonna même qu'il avoit été envoié là par les autres Portugais, pour faire quelque machination, & la suite fit bien voir que ce soupçon n'avoit été que trop véritable.

Le même jour Schellinger, Maître du vaisseau *Amsterdam*, reçut un présent du Roi, qui étoit d'un oiseau fort-rare, qui est apellé Eme à Java, dont la figure se trouve dans la planche où sont représentez la plupart des divers animaux qu'on voit en cette isle. Cet oiseau étoit presque une fois aussi-gros qu'un cigne. Il étoit noir, & toutes les plumes qui lui couvroient le corps étoient également noires, & assez semblables à celles de l'autruche. Il n'avoit ni langue, ni aîles, ni queuë. Il avoit sur la tête une écaille aussi-dure que celle d'une tortuë. Il avoit les piés longs, gros & for[illegible] & il savoit fort-bien s'en servir po[illegible] défence. Il frapoit & ruoit des piés de derriére comme un cheval. Il avaloit tout d'un coup ce qu'il vouloit manger, même une pomme aussi-grosse que le poing, & tout ce qu'il avaloit de la sorte il le rendoit de-même tout-entier. Ce qu'il y a de surprenant est qu'il avaloit des charbons de feu sans en être incommodé. Il avaloit tout-de-

même

même des morceaux de glace, qui servoient aparemment à le rafraîchir. Ce sont les isles de Banda qui produisent cette espéce d'oiseaux, & celui qui fut donné au Maître en étoit venu. Il fut aporté à Amsterdam comme une très-grande rareté ; & il échut à un des Interessez de la Compagnie qui en fit présent aux Etats.

Le lendemain, qui étoit le 5. de Décembre 1596. on fit des préparatifs sur les vaisseaux pour recevoir le Roi qui avoit promis d'y venir. On fit par-tout la parade ; les trompettes sonnérent des fanfares, & tous les pavillons voltigérent. Les habitans voiant cet appareil conçurent des soupçons, & le Roi envoia une pirogue à bord demander ce que cela vouloit dire, pourquoi on avoit mis tous les pavillons, & si l'on vouloit en user avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les pavil-[illegible]ns avoient été ainsi déploiez ? Que pour [illegible]l agissoit franchement & en ami, & [illegible] ne [illegible]étoit nullement de la ville de [illegible]m. On fit réponce qu'on n'avoit eu intention que de faire honneur au Roi, à la maniére du païs d'où l'on étoit, & la pirogue s'en alla faire son raport.

Peu après, le Portugais, dont il a été parlé, vint à bord du *Maurice*, & désira qu'on lui montrât quelques marchandises, entr'autres une cuirasse, & une

piéce

piéce de drap rouge, qu'il faisoit mine de vouloir acheter, & pour cet éfet il pria qu'on lui permît de les porter à terre, à quoi on ne voulut pas consentir. Cependant on vit deux jonques sur la côte, qui mirent à la voile, & semblérent vouloir courir au large; mais elles revirêrent bientôt. Leur intention étoit de voir si les chaloupes chasseroient dessus, & en ce cas on seroit allé ataquer les vaisseaux dépourvus de gens pour les défendre.

Sur le midi trois grandes pirogues, en forme de galiotes, bien-garnies d'hommes, vinrent à bord, savoir, trois au vaisseau *Amsterdam*, & trois à la pinasse.

Celles qui avoient abordé le premier vaisseau, y avoient amené deux bêtes dont on vouloit faire présent, & le Sabandar, qui conduisoit l'entreprise, passant à bord fit lui-même hisser, pour les enlever.

Pendant qu'une partie de l'équipage étoit ocupée à hisser, & l'autre à les regarder faire, sans aucun soupçon, un grand nombre de gens se jetta subitement dans le vaisseau. Renier Verhel, qui en étoit le Commis, demanda en Portugais au Sabandar, ce que ces gens venoient chercher? Le Sabandar voiant que l'ocasion étoit favorable fit de grands cris, tira son poignard & l'enfonça dans la gorge de Verhel. Les autres suivirent son exemple, ensorte que le Maître Jean Schellinger & la plupart de ceux qui étoient

étoient sur le pont, aïant été ataquez à l'improviste & sans armes, furent massacrez, ou mortellement blessez.

Les autres matelots qui étoient dans les bas se défendirent si courageusement, avec des espontons, des piques & des sabres, qu'ils tuérent une partie de leurs ennemis, montérent sur le haut pont, & écartérent tellement les autres avec un pierrier qu'ils tirérent, que ces traîtres furent contrains de quitter le bord. Pour les recevoir il y avoit tout-proche une pirogue, qui étant remplie de blessez & d'autres, fut coulée à fond d'un coup de petit canon. Les trois pirogues qui avoient abordé la pinasse voiant que les autres avoient manqué leur coup, n'osérent rien hazarder, & vinrent passer sous le beaupré de l'*Amsterdam*.

Les équipages des autres vaisseaux qui entendirent le bruit, & qui voiant les insulaires sauter précipitamment à bord, comprirent qu'il y avoit du desordre, se jettérent dans les chaloupes, & poursuivirent vivement les pirogues. Ils en joignirent une, sur laquelle ils firent un grand feu, & déchargérent ensuite leur furie à si grands coups de sabre, qu'il échapa trèspeu de ceux qui étoient dedans, dont on en tüa même plusieurs dans l'eau.

Les habitans du lieu, qui voioient comme on traitoit leurs gens, firent partir treize grandes pirogues armées, pour aller à leur secours: mais les vaisseaux

aïant fait feu sur elles, les contraignirent de s'en retourner.

Les Hollandois fatiguez du combat, firent quelques prisonniers, & retournérent à bord de *l'Amsterdam*, où le premier spectacle qu'ils eurent, fut le pont jonché des corps morts tant de leurs compagnons, que de leurs ennemis. Ce qu'il y eut de plus pitoiable fut la mort du garçon du Maître Cousin, qui avoit été aussi assassiné. Ces cruels insulaires, après avoir massacré ce misérable mousse, qui n'avoit que dix à onze ans, lui avoient donné plus de treize coups de poignard après sa mort. La vuë de ces objets & la barbarie de cette action transporta tellement les Hollandois, qu'ils poignardérent aussi à l'heure même les prisonniers qu'ils avoient.

Ces malheureux dirent, avant-que de mourir, qu'ils avoient suivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allez à Jaccatra, où ils avoient tâché de les surprendre par le moien de la jonque chargée de noix muscade : qu'ensuite ils étoient venus les atendre à Japara : qu'ils étoient arrivez le jour précédent devant Cidaïa, parce-que le Roi les avoit avertis que les Hollandois y étoient: que les deux jonques dont on avoit vu les mouvemens le matin, avoient été envoiées pour les atirer & pour les surprendre. Tel fut le succès de cette noire trahison.

Il

Pa. 363
Septentrio
Meridies
Occidens
Oriens
Borneo
Sumatræ
Chinabatam
Panagam
I. Lusupara
Streto de Sunda
Cariman
Laca
Lasem
Lubec
Agraciosa
Ranata
De Valgront
I. Baly
Sura
Palimban
Iuncalan
IAVA MAIOR
Mataran
Iava Minor
Milliaria germanica
IAVA
MAIOR

Il périt en cette ocasion près de cent-cinquante insulaires, & douze Hollandois. Le reste du jour fut emploié à jetter les morts à la mer. Les habitans firent aussi pêcher les leurs, & pendant qu'on s'ocupoit de part & d'autre à ce triste emploi, on ne laissa pas de faire encore quelques décharges sur ces traîtres.

Le jour qui précéda cette action, un Hollandois acompagné du même Guzarate étoit allé à terre, où il avoit vu le Roi qui avoit fait une cavalcade, monté sur un beau cheval, & magnifiquement vêtu. Il y avoit trente cavaliers autour de sa personne, qui portoient pour armes de longues piques, & beaucoup de gens à pié avec des sabres nuds au poing.

„ Avant-que de passer à la description „ de Bantam & des autres villes de Java ; à celle des mœurs, des vêtemens, „ & des autres qualités des habitans ; à celle des animaux, des arbres & des fruits „ qui y croissent ; on va parler de l'état de l'isle même, & de sa situation, & raporter ce que les journaux ont omis, afin que ce récit joint „ avec le texte, en puisse donner une plus „ parfaite connoissance.

„ L'isle donc qu'on nomme ordinairement Java, & quelquefois la grande „ Java, pour la distinguer d'une autre „ isle qui n'en est pas éloignée, & qui

Il périt en cette ocasion près de cent-cinquante insulaires, & douze Hollandois. Le reste du jour fut emploié à jetter les morts à la mer. Les habitans firent aussi pêcher les leurs, & pendant qu'on s'ocupoit de part & d'autre à ce triste emploi, on ne laissa pas de faire encore quelques décharges sur ces traîtres.

Le jour qui précéda cette action, un Hollandois acompagné du même Guzarate, étoit allé à terre, où il avoit vu le Roi qui avoit fait une cavalcade, monté sur un beau cheval, & magnifiquement vêtu. Il y avoit trente cavaliers autour de sa personne, qui portoient pour armes de longues piques, & beaucoup de gens à pié avec des sabres nuds au poing.

„ Avant-que de passer à la description „ de Bantam & des autres villes de Ja- „ va; à celle des moeurs, des vêtemens, „ & des autres qualités des habitans; à cel- „ la des animaux, des arbres & des fruits „ qui y croissent; on va parler de l'é- „ tat de l'isle même, & de sa situa- „ tion, & raporter ce que les jour- „ naux ont omis, afin que ce récit joint „ avec le texte, en puisse donner une plus „ parfaite connoissance. „

„ L'isle donc qu'on nomme ordinaire- „ ment Java, & quelquefois la grande „ Java, pour la distinguer d'une autre „ isle qui n'en est pas éloignée, & qui

„s'apelle la petite Java, gît Est-quart-„de-sud-est, proche de l'isle de Sumatra, „& a trois cents lieuës de circuit, au „raport de Paul de Venise. D'autres di-„sent qu'elle commence par les sept de-„grès de hauteur Sud, & s'étend à l'Est-„quart-de-sud-est jusqu'à cent-cinquante „lieuës qui font sa longueur. Pour „sa largeur, on n'a pu jusques-à-pré-„sent en avoir une connoissance cer-„taine.

„Quelques-uns se sont imaginé que „c'est un continent qui confine au con-„tinent méridional qu'on nomme, Ma-„gellanique, Terre Australe inconnuë, „ou, Terra del fuego, Terre de feu.

„Quoi-qu'il en soit on la met au rang „des isles. Aussi est-elle toute de la mê-„me fertilité que l'isle de Sumatra qui „en est voisine. Le savant Jules Cæsar „Scaliger appelle les deux isles de Java, „c'est-à-dire, la grande & la petite, un „Racourci du Monde, à-cause de la „grande abondance de tant de sortes de „fruits & de denrées qu'elles produi-„sent.

„En éfet l'une & l'autre raportent une „abondance extrême de grains, & de „fruits. Elles fournissent une infinité de „sortes de viandes, que les habitans sa-„lent, pour en faire commerce en divers „endroits. On y trouve dans les bois une „grande quantité de soie. Les montag-„nes y renferment de l'or, & l'on y

„voit

„ voit les plus belles émeraudes du monde. Elles produisent une multitude „ de poivre, de canelle, de gingembre „ & de casse. Enfin on peut avec raison les apeller des cornes d'abondance. „ Les habitans de la grande Java „ disent qu'il y a dans le païs une riviére, ou un ruïsseau, qui a la vertu de „ changer en pierre toutes les sortes de „ bois qui croissent dans l'isle.

Pour dire franchement la vérité, l'origine des habitans de Java est entiérément inconnuë. Lors-qu'on la leur demande à eux-mêmes, la plupart disent qu'ils sont originaires de la Chine, & que leurs Ancêtres ne pouvant suporter l'esclavage où les tenoient les Chinois, vinrent faire une peuplade dans cette isle. Si l'on avoit égard à leur phisionomie, qui a beaucoup de raport à celle des Chinois, on n'auroit pas de peine à croire ce qu'ils disent, car ils ont communément le front large, les jouës grandes, & de petits yeux, ainsi que les Chinois.

On pourroit confirmer ce qu'ils avancent sur ce point, par la considération de ce que Paul de Venise, qui avoit été au service des Tartares, dit que la grande Java leur paioit tribut, & que quand les Chinois se furent revoltez contre eux, ceux de Java ne voulurent plus aussi les reconnoître, ni relever de leur empire. Il y a encore aujourdhui un grand

nombre de Chinois qui demeurent à Bantam, afin de se soustraire aux rigoureuses loix qui sont établies à la Chine.

De quelque maniére que la chose soit, les habitans de Java ont depuis longtems leurs propres Rois. Il leur est arrivé à cet égard ce qui arrive d'ordinaire aux autres païs, quand il n'y a point de Souverain établi; c'est que plusieurs tâchent de se faire Rois. Ils ont eu la même destinée. Celui qui chez eux s'est trouvé le plus fort, s'est fait proclamer Roi; & c'est par cette voie que chaque ville de Java se trouve soumise à un Roi. Mais le Roi de Bantam est le plus puissant de tous. Au regard de l'Empereur, que tous les Rois de Java avoient acoutumé de reconnoître au-dessus d'eux, il y a déja plusieurs années qu'ils en ont secoüé le joug.

Pour parler maintenant de touts les villes de Java, au-moins de celles qui sont connuës, il faut commencer par le bout oriental de l'isle, & aller finir au bout occidental.

On trouve d'abord la ville de Balambuan, qui est célébre & enfermée de murailles bien-flanquées, & qui a son Roi, qui étoit assiégé dans la place lors-que les Hollandois étoient là, ainsi-qu'il en sera fait mention ci-après. Par le travers de cette ville est un isle nommée Bali, qui est belle & fertile, & qui forme le canal qu'on apelle le détroit de Balambuan. A dix

A dix lieuës de là, plus au Nord, est la ville de Panarucan, où demeurent beaucoup de Portugais & de naturels du païs qui sont Chrétiens. Elle a aussi son Roi qui est fort afectioné aux Portugais. Elle est murée, & a un bon port que les Portugais fréquentent. Le commerce qui s'y fait est d'esclâves, dont on transporte tous les ans une multitude à Malacca. On y débite aussi un peu de poivre long, & on y fait quelques-uns de ces habits de femmes, qu'on apelle Conjorins, en langue du païs.

Au-dessus de Panarucan, ou derriére, est une grande montagne ardente de souffre, qui s'ouvrit pour la premiére fois l'an 1586. mais avec une si grande violence qu'il en périt plus de dix mille personnes. Elle jettoit des pierres jusques dans la ville, & tous les environs furent pendant trois jours couverts d'une telle obscurité, à-cause de la fumée, qu'il fit toujours nuit. Les Rois de ces deux villes sont Païens.

Après Panarucan vient la ville de Passaruan, qui en est à six lieuës, & qui est aussi une belle ville, où passe une agréable riviére. C'étoit le Roi de cette place qui tenoit la ville de Balambuan assiégée lors-que les Hollandois étoient en ce païs-là. Voici la cause de cette guerre.

Le Roi de Passaruan, qui étoit Mo-re, ou Mahométan, aiant demandé en

mariage la fille du Roi de Balambuan ; elle lui fut envoiée avec une belle escorte. Dès la premiére nuit de ses noces, après-que le Roi de Passaruan eut consommé le mariage, il la fit massacrer avec toute sa suite, parce-qu'elle n'étoit pas de la même Réligion que lui, c'est-à-dire de celle des Mores. Ensuite il assembla son armée, & la mena d'abord devant Panarucan, qu'il crut surprendre ; mais son entreprise fut sans succès, & on défit une partie de ses troupes.

Avec celles qui lui restoient il alla mettre le siége devant Balambuan ; & éleva sur la riviére deux forts qu'il fit palissader, ensorte qu'il n'y pouvoit entrer ni vaisseaux ni barques. Il y avoit quatre mois que ce siége étoit formé, lors-que les Hollandois vinrent sur la côte, & la ville soufroit beaucoup par la disette de vivres.

Les marchandises qui se trouvent à Passaruan sont premiérement de fin & petit Garnitre, qui est un fruït à-peu-près semblable aux fraises. Les Marchands Quillins l'estiment beaucoup, parce-qu'ils en font des grains de chaplets, ou de bracelets. On y fait aussi des toiles de coton qu'on porte a Bantam, où on les échange pour des marchandises de la Chine.

A dix lieuës plus à l'Ouëst est la ville de Joartam, située sur une belle riviére,

re, avec un bon port, où les vaisseaux qui viennent des Moluques pour aller à Bantam, relâchent ordinairement, afin d'y prendre des rafraîchissemens. Elle est entourée d'une épaisse muraille.

La ville de Gerrici est située sur la même riviére, au côté occidental. Elle a un Roi à qui les autres Rois de Java n'ont jamais parlé que les mains jointes, de la même maniére que les esclaves ont coutume de parler à leurs maîtres. On charge dans ces deux derniéres villes une grande quantité de sel pour porter à Bantam, & en divers autres endroits.

La ville de Surubaïa suit celle de Gerrici. Elle a aussi une petite riviére, & un Roi qui est encore Souverain de la ville de Brandaon, située à six lieuës vers l'Ouëst. Ce Roi fait son séjour à Cidaïo, autre ville forte, enfermée de murailles bien-flanquées, mais il n'y a dans son port aucune défence contre la violence de la mer, si-bien que de gros tems on n'y peut demeurer à l'ancre.

A dix lieuës de-là, Nord-nord-ouëst, est la ville de Tubaon, qui a son Roi comme presque toutes les autres villes. Elle est située proche de Bantam, ville capitale de toute l'isle, ainsi qu'il sera dit plus amplement dans la Rélation du second Voiage aux Indes.

A cinq lieuës de-là, Nord-ouëst, est la ville de Caïaon, qui a son

à son Roi particulier ; mais il ne s'y fa presque aucun commerce par mer, non plus que dans la ville de Mandalicaon, où il n'y a de mariniers que des pêcheurs.

A cinq lieuës, Ouëst, est la ville de Japara sur une pointe qui s'étend trois lieuës en mer. Elle n'est enfermée que d'un palissade. Elle a une belle riviére & un bon port où l'on voit beaucoup de vaisseaux. Il y a longtems qu'elle a son Roi particulier, qui est fort-puissant sur terre & sur mer.

A vingt-cinq lieuës de Japara, & quarante-cinq de Bantam, est la grande ville de Matavaon, dont le Roi, ou Empereur, est le plus puissant Prince de Java, & menace souvent la ville de Bantam de la venir assiéger. C'est cet Empereur dont il a été parlé. Mais les desordres de sa vie lui ont fait perdre presque tout son crédit & son autorité.

A cinq lieuës de Japara, vers l'Ouëst, est la ville de Pati, & à trois lieuës plus loin est celle de Dauma, ville ceinte de bonnes murailles, dont l'Empereur est encore reconnu pour Roi. A trois lieuës plus loin est la ville de Taggal. Chacune de ces trois villes est arrosée d'une belle riviére. Elles sont toutes trois situées sur un golfe.

Après celles-ci vient la grande & belle ville de Charabaon, qui est enfermée d'une épaisse muraille, & ornée d'une agréable riviére qui y passe.

En-

Ensuite on trouve la ville de Dermaio, qui est aussi arrosée d'une riviére, de-même que la ville de Moncaon, entre laquelle & celle de Japatra est le grand bourg de Cravaon, dont il a été parlé, & d'où l'on commence à passer aux isles. Ces isles s'étendent au long & au large dans le port de Jaccatra, qui est un grand golfe, sur lequel on voit encore une autre ville Roïale, dont on n'a pas retenu le nom. Pour la ville de Jaccatra on en a fait mention.

Après avoir passé les canaux qui sont entre ces isles, on se rend enfin devant la ville de Bantam, dont le port est assurément le plus beau & le plus grand de tous ceux de l'isle de Java. Aussi s'y fait-il un plus grand commerce que dans aucune des autres villes ou isles voisines. C'est pourquoi on en va faire une plus ample description qu'on n'en a fait d'aucune autre place; & d'ailleurs comme on y a séjourné plus longtems, on a eu aussi plus d'ocasion de la bien connoître.

La ville de Bantam est située dans un bas païs, au pié d'une haute montagne, & pour y aborder il faut naviger environ vingt-cinq lieuës entre Sumatra & Java. Il y a de chaque côté de la ville une riviére qui l'arrose, & une autre au milieu; mais elles n'ont pas chacune plus de trois piés de profondeur, si-bien que les vaisseaux qui ont un plus grand tirant d'eau n'y peuvent entrer. On les ferme

toutes trois avec de gros roseaux au-lieu de barriéres d'arbres. Elle est là-peu-près de la grandeur qu'Amsterdam étoit autrefois. Elle n'est comparable ni en beauté ni en force à la moindre des villes de la Hollande.

Ses murs ont quatre piés, ou même, selon quelques-uns, une brasse d'homme d'épaisseur, & sont bâtis de brique rouge. Il n'y a ni remparts ni parapets; mais ils se flanquent d'espace en espace, à la portée d'un jet de pierre. A l'angle de chaque flanc on voit une piéce de canon sans aucun appareil, tant parce-que les habitans ne le savent pas bien manier, que parce-qu'ils en ont peur, & qu'ils n'ont de munitions nécessaires pour le charger que celles qu'on leur aporte de Malacca, où il y a un moulin à poudre. Tout leur canon est de fonte verte. Entr'autres ils ont beaucoup de pierriers; mais tout est à terre, ou sur des traîneaux, il n'y a ni afûts ni chandeliers.

Les portes sont fort-foibles: on les peut enfoncer & briser avec un levier, n'étant que de bois assez mince, sans serrure, ou aucune autre ferrure. Néammoins elles sont placées de telle maniére qu'il est difficile d'en aprocher, & d'ailleurs il y a toujours une forte garde.

Il n'y a point de tours aux portes ni aux murailles; mais pour tirer on monte sur certains échafauts à trois étages élevez sur de grands mâts & sur des pou-

tres,

vres, contre lesquels ils posent des échelles, & de-là ils se défendent fort-bien quand ils sont assiégez. Il y a quelque tems qu'aïant apris que l'Empereur de Mataraon vouloit venir les assiéger, on fit faire un courroir tout-autour des murailles, sur de hauts arbres, afin de pouvoir se mettre dessus, à une certaine hauteur, ensorte-que le reste de la muraille qui surmontoit le courroir, pût servir de parapet, & qu'on pût aussi tirer par-dessus.

On ne voit dans la ville que trois ruës en droite ligne, qui aboutissent toutes trois devant le palais qu'on nomme Pacebam. L'une tend du palais à la mer; la seconde, du palais à la porte de la campagne; & la troisiéme, du palais a la porte de la montagne. Elles ne sont point pavées, mais seulement sablées.

On peut aller par toute la ville sur l'eau, depuis un ruïsseau jusqu'à l'autre. Comme ces ruïsseaux ne sont pas grands, & qu'ils ne coulent pas avec assez de force pour emporter promtement toutes les ordures qu'on y jette sans cesse, & que d'ailleurs le terrein de la ville est fort marécageux, ils exhalent une mauvaise odeur; à quoi contribuë encore la coutume qu'ont les habitans de s'y aller laver, hommes & femmes, tout-publiquement; parce-qu'ils troublent continuellement le fond, & que la bouë montant au haut, entretient aussi toujours l'eau trouble & bourbeuse.

Chaque Gentil-homme, ou Grand-maître, a dans sa maison sa chapelle, nommée Mesquita. Mais il y en a une pour le Public devant le palais, du côté de l'Oüest, qui est passablement grande. Du côté de l'Est du même palais est l'arsenal, où l'on tient toutes les choses qui servent à la guerre. Au côté du Sud-est est l'apartement du jeune Roi, & tout-joignant est celui du Gouverneur, ou Chapate, & ensuite sont les écuries & d'autres maisons.

La ville est divisée en divers quartiers, sur chacun desquels il y a un Gouverneur établi pour Commandant, afin d'y veiller en tems de guerre, & en cas de feu ou d'autre accident. Chaque quartier est séparé des autres, & a son tambour particulier qui est gros comme un tonneau de trois pipes de vin, sur quoi ils battent avec un maillet de tisseran qui y est pendant, & cela lors-qu'il y a du desordre en ville. On bat aussi la diane tous les matins à la pointe du jour, puis on bat encore à midi, & au soir sur la brune. Il y a un pareil tambour dans la grande Mesquite. Quand on bat sur le plus grand de tous, ce qui ne se fait que lors-qu'il s'agit de quelque grande expédition, on voit en très-peu de tems dix mille hommes assemblez & sous les armes, parce-que le bruit en est entendu de loin, & que tout le monde est averti.

Ils

Ils y a de certains baſſins de cuivre de fonte, sur quoi ils frapent, & qui ſervent à leur muſique, & cela fait à-peu-près le même ſon que celui des cloches dans les clochers. C'eſt au bruit de ces baſſins qu'on fait les cris & proclamations publiques.

Il y a des ſentinelles à tous les coins des rues, qui font une garde éxacte. Sur le ſoir, tous les bateaux qui ſervent dans la ville, ſont ſerrez & ôtez du chemin, ſi bien qu'on ne s'en peut ſervir la nuit, & perſonne n'oſe aller par la ville. Cinquante hommes veillent toutes les nuits au palais devant la priſon, & dix à douze hommes devant chaque maiſon de Gentilhomme.

La plupart des maiſons ſont ſous des arbres de coco dont toute la ville eſt remplie. Elles ſont bâties de paille & de roſeaux, & ſoutenuës par quatre, huit, ou dix piliers de bois, bien-ouvragez de ſculpture. Par le haut elles ſont couvertes de feuilles de palmier, & toutes ouvertes par le bas, afin de recevoir plus de fraîcheur, car il n'y fait jamais froid. Pour les fermer pendant la nuit il y a des rideaux qu'on tire & qu'on atache.

Il n'y a ni chambres, ni greniers par le haut pour rienſerrer. On y voit ſeulement une grange ou magaſin de pierre, qui n'a qu'un étage ſans fenêtres, & qui eſt couvert d'un toit de paille. C'eſt là qu'ils tiennent tout ce qu'ils ont. Quand le

le feu prend, accident qui arrive fort souvent, ils couvrent ces toits d'arbres épais; & y sément du sable, afin-que le feu qui pourroit y sauter, demeure dessus. Les cloisons des chambres ou apartemens bas, sont faites de paneaux de roseaux épais, qu'on nomme Bambus, & qu'on fend plats comme des lattes. Ainsi les maisons se bâtissent facilement & à peu de frais.

A l'entrée des maisons des Gentis-hommes, ou des palais des grands Seigneurs, on trouve prémiérement un espace quarré, ou cour, qu'on nomme Pacebam. C'est-là que se tiennent les gardes dont il a été parlé. On y donne aussi audience à ceux qui la demandent, sous une hute couverte de roseaux, ou de feüilles de palmier.

Dans un des coins de cette cour est la Mesquita, ou Chapelle, où l'on va faire la priére du midi; & tout-proche est un puits où l'on prend de l'eau pour se laver. En entrant plus avant on trouve une porte & une allée étroite; où il y a plusieurs angles & recoins, où se tiennent les esclaves pour la défence de leurs maîtres, & afin-que pendant la nuit ils ne soient pas surpris par leurs ennemis; car étant tous fort-infidèles, & jugeant d'autrui par eux-mêmes, ils se défient de tout le monde.

Il y a dans la ville trois grandes places, où le marché tient tous les jours

& l'on y trouve de toutes sortes de choses à vendre, ainsi qu'il sera dit plus amplement dans un autre endroit. On voit encore beaucoup de maisons autour de la ville, & le long du rivage de la mer, dont la plupart sont habitées par des étrangers, comme Malais, Guzarates, Bengales & Abissins.

Les Chinois ont leur place particuliére du côté de l'Oüest, où les Portugais se sont joints à eux; & c'est là qu'on a aussi assigné la demeure des Hollandois. Ce quartier est défendu d'une bonne palissade du côté de terre, & par un marais, si-bien qu'il est difficile de le forcer. Il est arrosé d'un grand ruïsseau du côté de la ville, & si l'on y pouvoit faire des puits d'eau douce, on y bâtiroit aisément & à peu de frais, une forteresse, en abatant la muraille de la ville qui est de ce côté-là & tout-le-long du rivage, & se servant de la pierre pour cette construction. Il seroit fort à souhaiter que la nation Hollandoise eût prévenu les Portugais, ou qu'elle leur devint là supérieure; car alors non-seulement elle auroit le commerce des épiceries de Java, mais encore celui des Moluques, d'Amboine, de Banda, Timor, Solor, & des autres lieux.

Il a été déja dit que le marché tient tous les jours à Bantam en trois places, dont la plus grande est du côté oriental de la ville. Là se trouvent dès le matin, &

& souvent dès la pointe du jour, de Marchands presque de toutes nations, Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Peguans, Malais, Bengales, Guzarates, Malabres, Abissins, & de toutes les régions des Indes, pour faire leur commerce; & cette assemblée dure jusqu'à neuf heures, que chacun se retire.

En allant au marché, où l'on voit la grande Mesquite, qui est environnée d'une palissade, on trouve des femmes qui sont là assises avec des sacs, & une certaine mesure qu'on apelle Gantan, qui tient à-peu-près trois livres de poivre, poids de Hollande. Ces femmes achètent le poivre que les païsans aportent au marché, huit ou neuf caxas la mesure, ou le Gantan; trafic où elles ont une grande expérience.

Mais il s'y trouve aussi des Chinois qui sont encore plus fins; car ils vont au-devant des païsans, & leur demandent combien ils veulent vendre en gros toute la charge qu'ils ont? Cependant les Chinois, qui ont une certaine sorte de poids, à-peu-près tel que celui dont se servent ici les marchands de lin, pèsent le poivre, & sachant ce qu'il y en a, ils en font le marché, & le jettent dans un sac qu'ils ont aussi tout-prêt.

Quand on passe dans la palissade, on y trouve beaucoup de femmes des deux côtés qui ont à vendre de la betelle, de l'arec-

l'arecca, des melons-d'eau & des bananes. Après cela on en trouve d'autres qui font cuire une espéce de bignets, ou galettes, & les vendent tout-chauds. Quand on les a passées on vient à un endroit, au côté droit duquel on vend toutes sortes d'armes, comme des pierriers de fonte, des poignards, des fers ou pointes de javelot, des couteaux, & autres choses semblables. Ce sont les hommes qui les débitent, aussi-bien que le bois de sandal blanc & jaune. Au côté gauche de ce même endroit on vend du sucre, du miel, & de toutes sortes de confitures.

Tout-proche de ce lieu-là est le marché aux féves, où l'on en trouve de blanches, de noires, de rouges, de jaunes, de vertes & de grises, qu'on vend à la mesure, au prix de trois cents caxas le Gantan, peu plus ou peu moins. Ensuite est le marché à l'ail & aux oignons, au-travers duquel on a de la peine à passer; & devant ce marché se promènent les Marchands en gros, qui ont des toiles & d'autres marchandises à vendre. Là sont aussi les gens qui veulent emploier leur argent en assurances de vaisseaux qui sortent; & lors-que le vaisseau vient à bon port, ils retirent le double; mais s'il périt ils perdent leur somme.

A la droite de cette derniére place, est le marché aux poules, où se vendent aussi-

aussi les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets, & autres volatiles. Ici le chemin se sépare en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au marché aux herbes, & le troisiême à la boucherie. En allant aux boutiques des Chinois on trouve d'abord des joüailliers à main droite, qui sont Coracons & Arabes, & qui vous présentent quelques chetifs rubis, des hiacintes, & d'autres petites pierreries; & à main droite on voit des Bengales & d'autres qui étalent toutes sortes d'émaux & de merceries.

A l'opofite de ceux-ci sont les boutiques des Chinois, où il y a des soies de toutes couleurs, des étofes de soie, des damas, du velours, du satin, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines, & une infinité de gentillesses, dont il seroit trop long de faire le détail, & dont il y a deux ruës toutes garnies, chacune des deux côtés.

Quand on prend le second des trois chemins ci-dessus, on trouve à la droite les boutiques d'émaux des Bengales, & à la gauche le marché au linge pour hommes. Ensuite est le marché au linge pour femmes, dans l'enceinte duquel les hommes n'osent entrer, sur peine de grosses amendes.

Un peu plus loin, on a des deux côtés le marché aux herbes & aux fruits, où il s'en vend de diverses sortes qui sont

in-

inconnus en Europe. Ce marché s'étend jusques au bout des places, & en s'en retournant on trouve la poissonnerie. Un peu au-delà est la boucherie à main gauche, où l'on voit quantité de viandes, entr'autres du bœuf, du buffle &c. & plus loin encore le marché aux épiceries, où les femmes tiennent des boutiques qui en sont garnies de diverses sortes, aussi bien que de différentes drogues, de quelques-unes desquelles il sera parlé ci-dessous.

Après cela vient à la main droite le marché au ris, à la poterie, & au sel, & à la gauche le marché à l'huile & aux cocos, d'où l'on revient par son premier chemin, jusques à la bource ou place ou les Marchands s'assemblent & se promènent.

Ce chemin étant fait, on voit commencer le second marché à la place Roïale, ou Pacebam, où l'on vend les denrées pour vivre, & quelque poivre dont les habitans trafiquent avec les Chinois. Ce marché dure jusqu'à midi, & souvent même tout le jour. Après midi il tient encore un autre marché dans le quartier des Chinois, où se vendent aussi toutes sortes de denrées; & cela se pratique de cette sorte tous les jours, les Chinois y faisant fort-bien leur compte.

Les habitans du haut païs, ou du cœur de l'isle de Java, sont Païens, & suivent l'opinion de Pitagore, croiant que

que quand les hommes meurent leurs ames passent en d'autres corps. Par cette raison ils ne veulent manger de rien qui ait eu vie; ils ne tuënt aucuns animaux; au-contraire ils les élèvent, & en procurent la propagation. Le long de la mer, & particuliérement sur la côte occidentale, qui est la plus connuë, il y a bien quelques Païens; néammoins la plupart des habitans sont Mahométans; créance qu'ils n'ont embrassée que depuis cinquante ou soixante ans.

Ceux-ci ne reconnoissent que quatre Profètes, savoir, Moïse, David, Jesus Christ, & Mahomet de qui ils observent éxactement l'Alcoran. Ils ont leurs E'glises qu'ils apellent Mesquitas en leur langue, où personne n'entre qu'il ne se soit lavé. Ils font leurs dévotions avec beaucoup de recüeillement, en se tournant humblement vers le Soleil, & se prosternant diverses fois le visage jusqu'en terre; & ils entre-mêlent ces humiliations de certaines priéres qu'ils lisent à-peu-près comme les Moines disent leur Breviaire. La plupart de leurs Docteurs leur viennent de la Mèque, ville d'Arabie où est le sépulcre de Mahomet.

Ils ont par an deux tems de jeûnes, ou carêmes; le plus long commence le 5. d'Août & dure quarante jours. Le premier jour de chacun de ces carêmes les esclaves rendent leurs hommages à leurs Maîtres,

ves ; pour marque de servitude & de soumission. Ils leur prennent les piés, & leur passent les deux mains doucement depuis les piés jusques aux genoux ; ensuite ils les passent jusques au haut du visage & même jusques au derriére de la tête, puis ils ouvrent leurs mains & les séparent l'une de l'autre.

A la fin de leurs carêmes, ils célébrent une fête, qui est, pour ainsi dire, comme la fête de Pâques. Une des cérémonies de cette fête est d'être assis dans le milieu d'un cercle, & tout-plat à terre, comme font les tailleurs d'habits, & en cette posture ils mangent tous ensemble, les esclaves avec tout le reste de la famille, jeunes & vieux.

Lors-que la nouvelle Lune doit paroître, ils montent sur leurs maisons, ou sur des arbres, pour la voir, & en la voiant ils font de grands cris de joie. A Bantam un homme peut épouser pour le moins trois ou quatre femmes, & quelques-uns en ont jusqu'à huit, dix, ou douze, ce qui ne doit pas surprendre, puisque Mahomet permet dans son Alcoran la pluralité des femmes, & qu'en particulier on trouve à Bantam dix femmes pour un homme.

Outre leurs femmes légitimes, ils ont encore des concubines, qui sont comme les femmes de chambre de ces premiéres, faisant partie de leur cortége quand elles sortent. Les concubines peuvent cou-

cher-

cher librement avec les hommes, moïennant que la femme légitime le permette, en quoi elle s'aquiert beaucoup d'honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoi-que leurs méres soient esclaves achetées à prix d'argent: ils sont nez pour la femme légitime, ainsi-qu'Ismaël l'étoit à Sara; mais ces belles-méres s'en défont souvent par le poison.

Les jeunes enfans courent tout-nuds, hormis qu'ils ont un petit écusson d'or, ou d'argent, sur les parties naturelles, & entr'autres les filles, qui ont aussi des bracelets d'or ou d'argent. Quand elles ont ateint l'âge de treize ou quatorze ans, leurs parens sont obligez de les marier, s'ils ne veulent pas qu'elles mènent une vie débordée: car en cet âge-là les enfans savent déja se jetter dans le libertinage, ainsi que font parmi nous les filles débauchées.

Il y a encore une autre raison pourquoi on marie les enfans si jeunes, savoir, afin-qu'ils puissent hériter des biens de leurs péres & méres, & exclure le Roi de la succession. Car c'est un droit établi à Bantam, que quand un homme meurt le Roi prend sa femme, ses enfans & son bien, & se les aproprie, rendant la mére esclave. Pour prévenir l'éfet de cette loi, on marie les enfans, sur-tout ceux qui sont riches, à huit, neuf, ou dix ans, & même quelquefois plus jeunes.

La dot des femmes qu'on marie avec des gens de qualité, se monte à environ cent mille caxas, avec quelques esclaves, ainsi-qu'on le sut par un mariage qui se fit pendant-que les Hollandois étoient à Bantam. Car le Sabandar maria son second fils avec une fille qui étoit sa parente, & qui eut pour sa dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles, & trois cents mille caxas, qui se montoient à-peu-près à cinquante-six livres cinq sous monnoye de Hollande.

Le jour de la noce, le Marié, la Mariée, leurs parens & leurs esclaves, sont tous fort-bien ajustez, chacun selon son état. Dans les maisons des deux époux on voit quantité de javelines tout-debout, avec des houpes pendantes de coton blanc & rouge, à-peu-près comme les banderolles que nos cavaliers mettent quelquefois à leurs lances. On fait aussi un grand bruit de boîtes de pierriers qu'on fait tirer, car pour de la mousqueterie, ils n'ont pas beaucoup d'adresse à s'en servir.

L'après-dinée on amène au Marié un cheval tout-sellé, sur quoi il se promène par toute la ville jusques au soir, qu'il retourne à son épouse. Pendant sa cavalcade les esclaves qui lui ont été donnez en mariage, viennent à l'épouse chacun avec un présent, & lui aportent en même tems la dot environnée de divers ornemens. Au retour de l'époux

le festin se trouve préparé, où assistent ses parens & ceux de la mariée ; & lors-qu'ils s'en vont on conduit les époux sous un toit environné de rideaux, où ils se mettent au lit.

Les femmes de qualité sont fort étrôiment gardées, leurs fils mêmes n'osant par entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement, & quand elles sont dehors, quelque homme que le hazard fasse rencontrer devant elles, fût-ce le Roi-même, il est obligé de se retirer ; sinon il essuïe beaucoup d'injures. Si un homme, quelque grand Seigneur qu'il soit, désire leur parler, il ne le peut faire sans la permission du mari. Elles ont toute la nuit de la betelle auprès d'elles, & en mâchent, & une esclave leur grate la peau. Les femmes riches ne peuvent être distinguées des pauvres par leurs vêtemens, parce-que quand elles sortent elles ont toutes une grande piéce de toile, ou d'étofe de soie, autour du corps, qui les envelope, jusques au-dessus du sein, & par le milieu du corps elles sont ceintes d'un autre morceau de toile. Elles vont piés nuds, & n'ont rien sur la tête que leurs cheveux qui sont nouez par-dessus : mais lors-qu'elles doivent se trouver à quelque fête, ou à quelque cérémonie, elles y mettent une couronne d'or, & des braceletsd'or ou d'argent à leurs bras.

Elles sont fort-propres en leurs per-

son-

lonnes, & se lavent pour le moins cinq ou six fois par jour. Car elles ne vont jamais à leurs nécessités, ni de l'une ni de l'autre maniére, & n'ont point commerce avec leurs maris, qu'elles n'aillent aussi-tôt se mettre dans l'eau jusques au cou, se laver par-tout, & même nager publiquement, sans en avoir de honte.

Ces maniéres des habitans de Bantam rendent les eaux fort-mal-saines, parceque toutes sortes de malades, jusques aux verrolez, vont s'y baigner, & les Hollandois, qui s'amusoient à en boire s'en trouvérent très-mal, & perdirent même des gens par les maladies qu'elles leur causérent.

Les femmes sont fort paresseuses. Elles ne font rien tout le jour que demeurer assises. Ce sont les esclaves qui font tout l'ouvrage qui est à la maison. Les hommes sont aussi assis sur des nattes, au milieu de dix à vingt femmes, & mâchent de la betelle. Toutes les fois qu'ils font de l'eau une de leurs femmes va laver & froter l'endroit par où elle a passé, jusques-à-ce qu'ils marquent que c'est assez. Cette manœuvre plaisoit fort au Gouverneur, ou Chepate, & il en faisoit durer longtems la volupté, si-bien que souvent les afaires qui étoient alors sur le tapis en étoient retardées, ainsi qu'il fut dit aux Hollandois par des gens qui en étoient bien-informez.

C'est à-peu-près de cette sorte que les

hommes paſſent toute la journée, c'eſt-à-dire, à ſe divertir avec leurs femmes. Quelquefois leurs eſclaves viennent jouer de certains inſtrumens, à-peu-près comme ces anciens violons à trois cordes, qu'on apelloit rebecs. Elles ont auſſi de grands baſſins ſur quoi elles frapent en cadence, & au ſon deſquels les femmes danſent, non en ſautant beaucoup, mais d'une danſe unie, où l'on tourne ſouvent le corps, ou les épaules, ou les bras.

C'eſt principalement pendant une partie de la nuit qu'elles ſe divertiſſent à cet éxercice, & alors l'on entend dans les maiſons un grand bruit de baſſins & d'inſtrumens. Durant ce tems-là le mari ſe tient aſſis & contemple tout; & chacune de ſes femmes fait de ſon mieux, afin de lui donner dans la vuë, & de tâcher d'avoir ſon tour pour aller paſſer le reſte de la nuit avec lui.

Les Magiſtrats de Bantam tiennent publiquement leur aſſemblée dans le palais, pour rendre juſtice ſur les afaires des Particuliers; & cela ſe fait lors-que la plus grande chaleur du jour eſt paſſée. Il eſt permis à tout le monde d'y venir. Ceux qui ont quelque afaire ſont obligez d'y comparoître en perſonnes, & de plaider leur cauſe; ſi-bien qu'il n'y a rien à faire pour les Procureurs, ni pour les Avocats. Auſſi les procès n'y durent-ils pas ſi longtems qu'en Hollande.

On

On atache à un pôteau les criminels qui sont condamnez à la mort, & là on les poignarde. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre, ont cet avantage qu'ils peuvent se racheter par de l'argent qu'ils donnent au Maître, ou Seigneur du mort; ce qui se fait pour ne les pas chasser, & les Hollandois ont joüi du bénéfice de cette loi. Mais on n'a pas la même tolérance pour les habitans du païs.

C'est de nuit, à la clarté de la Lune, qu'on traite les afaires d'Etat, & qu'on y prend des résolutions. L'assemblée de ceux qui en ont la direction tient sous un grand arbre fort-large, & il faut qu'elle soit pour le moins de cinq cents personnes, pour y résoudre l'imposition de quelque nouveau droit, ou levée de deniers, sur la ville. On demeure sous cet arbre jusques-à-ce que la Lune se couche. Alors on se sépare, & chacun s'en va chez soi se coucher, ou se divertir avec ses femmes & ses concubines, jusques-à-ce que l'heure du repas vienne.

Après-qu'ils ont mangé ils donnent audience dans leurs maisons à ceux qui ont quelque chose à faire proposer au Conseil qui doit tenir la nuit suivante. Ensuite, lors-qu'ils se rassemblent, ils s'asséient à terre, & le Roi, ou le Gouverneur, s'assied au milieu de deux, ou de quatre des principaux, qui font un rang. C'est lui qui fait les propositions sur quoi il de-

demande avis, & pour savoir ce que chacun croit qu'on peut ou doit faire; il s'adresse tant aux plus considérables qu'aux moindres de ceux qui sont présens.

Quand il s'agit des afaires de la guerre on apelle au Conseil tous les Commandans & Capitaines, qui sont au nombre de trois cents; & si l'on conclut quelque entreprise, on établit chacun de ces trois cents sur une certaine partie du peuple qui lui obéït avec soumission. Lors-que le feu est quelque part, les femmes sont obligées de l'étiendre sans le secours des hommes, qui se tiennent tous sous les armes pour empêcher qu'on ne vole.

Si quelqu'un des principaux Seigneurs, qui sont ceux qu'on nomme Capitaines, veut aller à la Cour avec son train, il fait porter devant lui une javeline, ou deux, & une épée avec un fourreau de velours rouge, ou noir. A cette marque, aucun homme, ni aucune femme esclave qui se trouve dans la ruë, n'oseroit continuer à marcher, ni passer droit devant lui; mais dès-qu'on aperçoit les javelines, ou l'épée, il faut se mettre à côté & à genoux, jusques-à-ce que le grand Seigneur soit passé.

Tous les habitans de Bantam, sont fort-orgueilleux, & marchent avec une aussi grande pompe qu'il leur est possible, portant dans leurs mains une certaine sorte de mouchoir traversé de fil dor, & sur

sur la tête un turban de toile de Bengale, aussi-fin qu'est la toile de Cambrai. Quelques-uns portent un petit manteau de velours, ou de drap noir, ou rouge. Leurs poignards sont pendus à leurs ceintures par-derriére, ou par-devant, & c'est sur cette arme qu'ils se fient principalement.

Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boîte de betelle, l'autre un pot de chambre, & un autre un parasol qu'il tient sur la tête de son Maître. Ils vont tous piés nuds, & ce seroit une grande infamie si quelqu'un marchoit en chaussure : mais à la maison, ils ont des souliers de cuir rouge, qui se font à la Chine, à Malacca, ou à Achem, aussi-bien que les parasols.

Les habitans de Java sont naturellement infidèles, malins & meurtriers, n'épargnant personne quand ils en peuvent avoir le dessus. Lors-que deux hommes se sont battus, & qu'un d'entre eux a été tué, celui qui est demeuré vivant, sachant qu'il faut de nécessité qu'il soit défait, s'abandonne à sa fureur, & perce à droit & à gauche tout ce qui se trouve en son chemin, même les enfans pendans au sein de leurs méres, jusques-à-ce que le peuple s'étant atroupé ait pu le saisir, & le livrer entre les mains de la Justice. Mais il arrive rarement qu'on le puisse saisir en vie, par la fraïeur où l'on est d'en être poignardé, si-bien qu'on

le plus souvent il est à son tour percé de coups.

Ils sont si adroits au larcin, qu'ils y surpassent toutes les autres nations. Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort-longs, mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi-brun que les Bresiliens. Ils sont robustes & bien-faits de leur corps, puissans dans tous leurs membres. Ils ont le visage plat, les joües larges & élevées, de grandes paupiéres, de petits yeux, & peu de barbe.

Ils sont fort-soumis aux Puissances, & ne manquent point d'éxécuter leurs ordres, quand même ils seroient assurez que ce ne pourroit être qu'aux dépens de leur vie. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessez par leurs ennemis, ils ne craignent pas de retourner s'enferrer dans leurs armes, pour les fraper eux-mêmes, & se vanger, ainsi-qu'on l'a souvent vu & expérimenté.

On peut juger de-là qu'ils sont bons soldats, extrémement hardis, & même intrépides; mais ils ne savent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil. S'ils avoient cette adresse, il n'y auroit pas moien de les dompter. Leurs armes sont de longues javelines, & des poignards qu'ils nomment des Crisses, des sabres, & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes de pla-

plaques de fer jointes ensemble avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & comme s'ils étoient émaillez. Ils les portent ordinairement pendus à leurs ceintures. Le Roi en donne un à chaque enfant dès-qu'il est parvenu à l'âge de cinq ou six ans, & c'est alors qu'ils commencent à le porter.

Ils ne reçoivent point de solde, mais en tems de guerre on leur donne des habits, des armes, & la nourriture qui est de ris & de poisson. Ils sont la plupart domestiques, apartenant en propre à quelque grand Seigneur, ou homme riche: ainsi on les fait marcher, ou desarmer quand on veut. Ils sont propres principalement à faire une subite expédition, comme quand il s'agit d'aller ataquer quelques ennemis par surprise.

C'est en eux que consiste la plus grande richesse des principaux Seigneurs de Java, si-bien que celui qui posséde le plus d'esclaves est estimé le plus riche & le plus puissant. Ils sont rarement oisifs. Toujours ils ont quelque ouvrage à la main, & le plus souvent c'est du bois pour faire des poignées à leurs poignards. Ce bois est du sandal blanc & leger, qu'ils creusent fort-adroitement. D'autres fois on leur voit nétoïer leurs armes, qui sont presque toujours teintes ou frotées de poison, & si aiguës & si claires qu'elles coupent comme un rasoir.

Ils n'osent se reposer de jour, ni dormir de nuit, sans avoir leurs armes auprès d'eux. La nuit ils les mettent sous leur tête, & ne permettent pas qu'aucun autre y touche, de-peur qu'on ne s'en serve pout les ataquer. En éfet il n'y a riches ni pauvres qui ne soient capables de faire un tel coup. Ils sont tous maîtres passez en matiére de trahisons. Un frére ne voudroit pas parler à son frére sans avoir son poignard tout-prêt, & trois ou quatre javelines & bouclicrs à l'entrée de la maison. On voit même quelques pierriers de fonte dans les avant-cours, mais il y a rarement des munitions pour les charger.

Ils se servent aussi de certains canons, ou tuïaux, où ils souflent pour lancer de petites fléches empoisonnées qui sont dedans, au bout desquelles il y a deux coches, ou petites entailles, afin-que la pointe empoisonnée, qui est de dent de poisson, se rompe plus aisément, & qu'elle demeure dans le corps pour l'infecter davantage. En éfet elles l'enflamment tellement, & y engendrent une si grande corruption, que l'homme qui en est bleſſé ne sauroit longtems vivre. Néammoins il y a eu des Hollandois qui en aïant été blessez jusqu'à neuf fois, n'en ont pas eu plus de mal que si la blessure eût été faite avec un roseau ordinaire, dequoi les habitans, qui tiennent ces blessures pour mortelles, étoient extrémement surpris.

On

On a déja dit qu'ils n'avoient point d'adresse à se servir des fusils, dequoi voici une preuve. Un d'entre eux aïant été instruit par des Hollandois à tirer de cette arme, prit un de leurs mousquets, & étant sorti de la ville, rencontra un bœuf sauvage, dont il y en a beaucoup en ce lieu-là, le coucha en joue, & le tüa: mais en même tems le coup le fit tomber lui-même par terre, aussi-bien que le bœuf, & lui cassa deux grosses dents & la machoire inférieure. Cet accident fit qu'il n'eut plus d'envie d'aller à la chasse.

Derriére la ville de Bantam & la côte de Sunda, ou de la Sonde, au pié de la montagne qu'on nomme Gonon Besar, où croît le poivre, habitent de bonnes gens, qui demeuroient autrefois le long du mont Passaruan, situé au bout oriental de Java. Ce peuple se trouvant opprimé par le Roi qui dominoit sur eux, vint, il y a peu de tems, par la permission du Roi de Bantam, & sous certaines conditions, s'habituer sous le mont Gonon Besar, & y bâtit une ville qui fut apellée Sura; où leur Roi fait sa résidence avec une partie du peuple, & les autres se sont répandus en divers endroits circonvoisins; où ils ont bâti des villages.

Ce sont des gens qui vivent fort-paisiblement, & qui s'adonnent à cultiver la terre. Ils ne mangent rien qui ait eu

vie,. ſuivant en cela le ſentiment de Pitagore, & les maximes de vivre des Braménes. Tous les habitans de Java étoient dans ces mêmes maximes lors-que l'Alcoran de Mahomet y fut introduit, qui eſt tous les jours embraſſé de nouveau par quelques-uns.

Ils ſont fort-ſobres. Ils ne ſe marient jamais. Ils ſont vêtus de papier blanc fait d'écorces d'arbres, dont ils ſe mettent auſſi un morceau ſur la tête, ſe ceignant le corps d'un grand morceau de toile, & c'eſt là tout leur vêtement. D'ailleurs ils mènent une vie tout-à-fait philoſophique. Ils portent à Bantam du poivre & d'autres fruits à vendre.

Il y a encore des gens à Java qui cultivent la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des autres Seigneurs, païant en ris, ou en caxas, le prix de la ferme dont on eſt convenu avec eux. Quand le tems du bail eſt fini, & qu'ils ont ſatisfait aux conditions, ils peuvent librement s'engager ailleurs, & y aller demeurer. On les nomme Captivas del Rey, Les Captifs du Roi.

Outre cela les Gentis-hommes, les riches Bourgeois & Marchands ont leurs metaieries & maiſons de campagne hors de la ville, où ils tiennent des eſclaves qui les cultivent & les font valoir, aportant dans la ſaiſon à leurs Maîtres les diverſes ſortes de fruits qu'elles produiſent,

poivre

poivre, ris, cocos, avec des poules, des chévres, & d'autres revenus.

Les esclaves mêmes prennent quelquefois les héritages à ferme, & paient, par éxemple, pour châque arbre de coco quinze cents ou deux mille caxas. Mais ils doivent prendre garde à faire bien leur marché, ensorte-qu'ils ne puissent perdre, parce-que, quoi-qu'il arrive, il faut que le Maître soit paié.

Par cette raison ils aiment souvent mieux aller travailler à la journée, à quoi ils gagnent ordinairement huit cents caxas par jour, & ils sont nourris; oubien mille caxas sans la nourriture. Les autres qui servent leurs Maîtres ont la vie & le vêtement & rien de plus.

Il y en a d'autres encore qui travaillent six jours pour leurs Maîtres, puis six autres jours pour faire subsister leur famille, soit en allant pêcher, ou cultiver la terre, ou qu'ils sachent quelque métier. Mais ils doivent bien prendre garde à être fidèles, sur-tout en ce point; car s'ils sont surpris en malversation on les vend, où-bien on leur atache un billot de bois avec une chaîne qu'il faut qu'ils portent ou traînent toujours, oubien on leur donne quelque autre punition à-peu-près semblable.

Les femmes de leur côté sont assises dans la place du marché, & vendent toutes sortes de denrées pour gagner quelque

argent, devant donner par jour une certaine somme à leurs Maîtres. Les autres filent ou travaillent à tistre de la toile, si-bien qu'elles s'ocupent tout le jour à gagner la vie de leurs Maîtres & la leur.

Lors-qu'on veut vendre un esclave on le mène de maison en maison, & on le donne à celui qui en promet le plus. On les vend ordinairement chacun cinq Tardos, ou neuf livres. Les enfans qui viennent de ces esclaves apartiennent en pure propriété aux Maîtres, qui en peuvent faire ce qu'il leur plaît, hormis les tüer, à-moins que ce ne soit du consentement du Roi, ou du Gouverneur.

Les Marchands natifs de Bantam sont rusez, dissimulez & infidèles aux étrangers; mais ils sont plus retenus les uns envers les autres. Ils falsifient souvent le poivre, en y mêlant du sable noir & de petites pierres, afin de le rendre plus pesant. Ils trafiquent dans toutes les isles voisines, où ils portent ou vont querir diverses sortes de marchandises. Ils aportent de l'isle de Macassar & de celle de Sombaïa du ris qui se nomme Bras en Malais. Ils en achètent là le Gantan un santa de caxas, & ce Gantan fait trois livres, poids de Hollande; & ils revendent les deux ou trois Gantans, selon que la saison est, mille caxas, ou trois sous neuf deniers, argent de Hollande.

Il vient de Balambuan beaucoup de coco, dont on achète le cent sur le lieu mille caxas, & en le revendant à Bantam on en donne huit pour un santa, qui fait deux cents caxas. On en aporte encore quantité d'huile de coco, dans des pots de terre.

On amène de Joartam, Gerrici, Pati, Juama, & des autres lieux voisins, de gros sel dont les huit cents gantans se vendent ordinairement 150000. caxas, & à Bantam on en revend les trois gantans mille caxas. On transporte souvent ce sel en différens endroits de l'isle de Sumatra, où on le troque pour du lacca, du poivre, du benjoin, du coton, des écailles de tortuë, & d'autres marchandises.

Le sucre, le miel & la cire, viennent de Jaccatra, Japara, Cranaon, Timor, Palimbaon, & d'autres lieux encore, & se débitent tout-de-même à Bantam. Il y vient abondance de poisson sec de Cravaon & de Bandermachen. Crimata, place qui est au bout Sud-ouëst de l'isle Borneo, y envoie quantité de fer. On aporte la poix résine de Banica, qui est une isle fort haute, dont la ville capitale porte le même nom. Pera & Guéman, qui sont sur la côte de Malaga, proche de Cuda, fournissent de l'étaim & du plomb. Bali & Cambaïa, & les autres lieux voisins donnent le coton & les vêtemens qui en sont faits.

Les

Les Marchands qui font riches demeurent chez eux, & ne font point de voiages. Quand il y a des vaiſſeaux qui ſe diſpoſent à partir, ils donnent une ſomme d'argent à ceux qui les conduiſent, à-condition de retirer le double au retour; peu plus, ou peu moins, ſelon-que le voiage doit être plus court, ou plus long, dequoi l'on paſſe un contract, & ſi le vaiſſeau vient à bon port le prêteur eſt paié, & au defaut de paiement il faut que l'emprunteur donne ſa femme & ſes enfans en gage, juſques-à-ce qu'il ſoit ſatisfait, à-moins que le vaiſſeau ne fût péri, auquel cas le prêteur perd ſa ſomme.

On écrit ces contracts, & toutes les autres choſes, ſur des feüilles d'arbre, avec une ſorte de touche, ou un poinçon de fer, & quand l'écriture eſt faite on rolle les feüilles, ou ſi ce ſont des livres on les met entre deux planches, où on les relie fort-proprement & adroitement avec de petites cordes. Ils écrivent auſſi ſur du papier de la Chine de toutes couleurs, qui eſt très-net & très-fin.

Ils n'ont point d'imprimerie, mais ils écrivent fort-bien de la main. Leurs lettres, ou, pour mieux dire, les marques dont ils ſe ſervent, ſont au nombre de vingt, par le moien deſquelles ils peuvent exprimer toutes choſes. Ces caractéres ſont Malais, & c'eſt auſſi cette langue qu'ils parlent; langue qu'on

parle

parle & qu'on aprend facilement. Ceux qui la parlent sont entendus non-seulement dans toutes les Indes, mais même dans toutes les isles. Avec cela ils ont des écoles pour aprendre l'Arabe, qui est aussi en usage.

Les Persans, qu'on apelle à Java les Coracons, subsistent par le trafic des pierres & des drogues. Ce sont de braves Marchands, intelligens & doux, avec qui il y a plaisir de trafiquer. Ils sont même afectionez aux étrangers, & surpassent en maniéres honnêtes & obligeantes toutes les nations étrangéres qui sont à Bantam.

Le commerce des Arabes & des Peguans se fait presque tout par eau. Ils portent & raportent des marchandises d'une ville à l'autre, & en achètent beaucoup de celles de la Chine, qu'ils prennent en troc pour d'autres qu'ils amènent des isles.

Les Marchands Malais & ceux de Quillin font leur afaire de la bomerie, & de prêter leur argent à la grosse avanture. Les Guzarates, qui sont presque tous pauvres, servent ordinairement de mariniers, & ce sont eux qui prennent de l'argent à bomerie, qu'ils font souvent doubler, ou tripler.

Tous les gens de ces différentes nations sont vêtus d'une fine toile de coton, & ont des turbans à la tête. En arrivant à Bantam ils achètent une femme pour s'en

s'en servir aux usages du jour & de la nuit. Lors-qu'ils s'en retournent ils la vendent, mais s'ils en ont des enfans ils les emmènent, & laissent libre la mére qui peut se marier avec qui elle veut.

Tous les Chinois, ainsi qu'il a été dit, demeurent en un même quartier qui est environné d'une forte palissade & d'un marais. Là ils ont de plus belles maisons qu'il n'y en a par-tout ailleurs dans la ville. Ils sont fort-adroits & diligens, & entendent bien leurs interêts. Ils tiennent bonne table. Ils sont regardez à Java comme de grands usuriers, tout-de-même que les Juifs en Portugal, & dans les autres païs de l'Europe.

Ce sont eux qui achètent le poivre de la premiére main. Ils vont de village en village avec leur poids à la main, & commencent par peser ce qu'on leur présente à vendre, & ensuite ils font leur ofre, prenant bien garde au besoin d'argent qu'il paroît que les gens ont. Ainsi ils assemblent autant de poivre qu'ils peuvent, en atendant la venue des vaisseaux Chinois, à qui ils le revendent, en donnant ordinairement deux sacs pour un cati ou 100000. caxas, au-lieu qu'ils en ont eu huit sacs, ou plus, pour ce même prix.

Ces vaisseaux viennent tous les ans à Bantam au mois de Janvier, huit ou dix de compagnie, & sont du port chacun de cinquante tonneaux. C'est l'argent qu'ils apor-

aportent qui a cours dans toute l'isle de Java, aussi-bien qu'à Bantam, & dans les isles voisines. On le nomme Cas en Malais, & Pitis en langue de Java. C'est une monnoie de fort mauvais alloi, qui est un peu plus mince qu'un double : elle n'est que de plomb fondu parmi lequel il y a un peu d'écume de cuivre mêlée, ce qui la rend si fragile que quand on en laisse tomber un paquet, ou chapelet, on en trouve huit, dix & douze piéces, & même davantage de rompuës. Si on les laisse une nuit en de l'eau salée, elles se colent ensemble, desorte qu'il en rompt plus de la moitié.

Cette monnoie se fond à la Chine, dans la ville de Chincheo. Il en fut aporté à Java pour la premiére fois l'An 1590. par les raisons suivantes.

Wontai Roi de la Chine, voiant que le nombre des caxas qui avoient été monnoïez sous le régne de Huyien son prédécesseur, avoit rempli toutes les isles voisines, & que ses Sujets n'en savoient plus que faire, parce-qu'ils n'avoient point de cours à la Chine même, où l'on ne paioit rien en monnoie, mais seulement en certains petits morceaux d'argent qu'on pesoit contre des Conduri, on petites féves rouges, qui ont une plaque noire sur un côté; Wontai, dis-je, chercha une invention pour empêcher qu'ils ne fussent si-communs. Il les fit donc faire encore de plus mauvais alloi, afin-que se

cassant

caſſant plus aiſément il en périt de tem en tems une bonne partie.

Mais cette monnoie, au point où ell fut miſe, ne périſſant pas encore aſſe tôt, le Roi Hommion, ſucceſſeur d Wontai, en fit fondre encore de plu mauvaiſe, du tems que les Hollandoi étoient à Bantam. Voilà d'où vient qu les caxas ſont ſi-peu de choſe. Ils or un trou quarré au milieu, & l'on les enf le dans des cordons de paille par deu cents en chaque cordon. Ce cordon e nommé un Santa, qui vaut neuf deniers ou ſix dutes. Cinq ſantas atachez enſem ble font mille caxas, qu'on nomme u Sapocou. Les Hollandois en avoier douze ou treize milles pour une réale d huit.

On ne voit preſque plus des premie caxas, ils ſont tous péris, ou n'ont plu de cours à Java. Lors-que les nouveau caxas parurent, on en donnoit dix mill pour ſix ſacs de poivre; & maintenan quand les vaiſſeaux Chinois ſont arrive on en donne cent mille pour deux ſacs ou deux ſacs & demi tout-au-plus.

Ces vaiſſeaux aportent auſſi de la porce laine fine & de groſſiére; & dans le tem de leur arrivée on a cinq ou ſix plats d deux ſortes pour mille caxas; mais après la on n'en a plus que deux, ou trois, & enco re rarement. Ils aportent auſſi de bell ſoie à coudre, de diverſes couleurs, & de petites piéces d'étofes de ſoie de qua torz

torze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandises.

Pour le retour ils chargent, outre le poivre, tout le lacca qu'on aporte de la ville de Tolonbaon, où il y en a une grande abondance. Ils chargent l'Anil qui vient d'Anier dans des pots; du bois de sandal; des noix muscades; du clou de girofle; des écailles de tortuë, dont on fait à la Chine des cofres fort-bien travaillez; des dents d'éléphant, dont on fait de beaus siéges qui sont aussi estimez que s'ils étoient d'argent, & qui servent à porter les Mandarins & les Vice-rois.

Les Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de coco, & en font de bonne eau-de-vie, dont ils savent bien se servir. Ceux de cette nation que les Hollandois virent pendant leur séjour étoient de mauvaise mine. Ils avoient de grands yeux, la peau tenduë sur le visage, le front étendu, de longs cheveux noirs, aprochant de ceux des femmes de ce païs ici, si-bien que ceux qui n'ont point de barbe peuvent à-peine être distinguez des femmes; car ils lient aussi leurs cheveux sur la tête tout-tords ensemble, & mettent dessus un rets fort-fin, fait de crin de cheval, & ce rets est tellement tendu que les coches en demeurent imprimées sur le front.

Pour de la barbe ils n'en ont que vingt ou trente poils, ou bien-peu davantage; & ce qu'il

qu'il y en a vient de telle maniére qu'il semble qu'il y en ait une partie de tombée, & que ce ne soit qu'un reste qui soit demeuré. On parlera ci-aprés en son lieu de leur Réligion, de leur maniére de tenir leur ménage, de leurs mœurs, & de leurs autres qualités.

Tout le monde sait qu'il y a plus de six-vingts ans que les Portugais trafiquent dans les Indes. Aussi ont-ils des forteresses presque par-tout où ils ont connu qu'il y avoit du profit à faire. La plupart de ces forts sont à l'Oüest du détroit de Malacca. Mais ils n'en ont pu bâtir dans les isles qui sont à l'Est de ce détroit, ni à la Chine, ni au Japon. A l'égard des Indes ils s'y sont répandus par-tout; & ils font leur commerce & vont d'un lieu à l'autre avec des fustes, qui sont des bâtimens fort-legers.

Ils demeurent hors de la ville de Bantam, dans le quartier des Chinois, n'étant pas permis à aucune de ces deux nations de demeurer dans l'enceinte de la ville. Leur commerce est de poivre, de clou de girofle, de muscade, de bois de sandal, de poivre long, & d'autres drogues qui se trouvent dans les isles des Indes Orientales. Ils donnent en contre-échange des toiles & d'autres marchandises qui leur sont envoiées par leurs supérieurs qui demeurent à Malacca, la plupart n'étant que facteurs du Capitaine qui y est, ou de l'Archévêque de Goa,

ou

ou de quelques autres puissans négoçians.

Ils n'ont à Bantam ni Eglise, ni Oratoire ; mais ils en ont à Panarucan, où il y a plusieurs Noirs qui se sont fait Chrétiens. Ils sont vêtus d'une paire de haut-de-chausses longs à l'Indienne, tels qu'on en porte ordinairement en Perse ; mais ils vont piés nuds, toujours suivis d'esclaves, qui leur tiennent un parasol sur la tête.

On a quelques fustes, & quelques grandes galéres à Bantam, mais ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on les peut conserver. Elles se trouvent souvent toutes ébaroüies & entr'ouvertes, quoiqu'on les tienne sous de grands toits, pour tâcher de prévenir cet accident. On s'en sert particuliérement lors-qu'on veut faire quelque grande expédition, ou assiéger une place, comme on avoit fait cinq mois avant-que les Hollandois y arrivassent, qu'il y avoit une flote de deux cents voiles ; mais il faut un tems infini pour faire les équipemens.

Les galiotes de ce païs-là sont à-peu-près comme les galéres de celui-ci, hormis qu'elles ont une galerie à l'arriére, & que les esclaves, ou rameurs, sont seuls dans les bas, bien-enchaînez, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont, afin de pouvoir mieux combattre, & avec plus de liberté. Il y a quatre pierriers à l'avant, & en-tout deux mâts.

Les

Les Praos, ou Pirogues, servent de garde-côtes pour toutes les isles, afin de prendre garde aux pirates & aux autres accidens. Elles font bien aussi passer quelquefois des marchandises sans paier de tribut. Elles ont un pont fait en toit de maison, aussi-bien que les barques pour la promenade. Personne ne peut aller à l'arriére qu'en passant ce pont. Elles ont un grand mât & un mât d'artimon, où il y a par le haut & par le bas un long roseau. Les voiles sont d'herbes tissuës ensemble, ou de feüilles d'arbres.

Il y a six hommes à l'avant qui nagent quand il faut, & deux à l'arriére qui gouvernent, car elles ont deux gouvernails, un de chaque côté, & un roseau au milieu qui est amarré à l'arriére pardessous avec un corde. Toutes les jonques & les autres bâtimens de ce païs-là ont de semblables gouvernails.

Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelques-unes un mât de miséne, avec un grand mât & un mât d'artimon. Il y a un pont courant-devant-arriére, fait en forme de toit de maison, sous lequel on se met, pour être à-couvert de la chaleur du Soleil, de la pluïe & de la rosée. Il n'y a d'apartemens que la chambre du Capitaine, ou du Maître de la jonque. Il n'y a de voile à trait quarré à l'avant que la sivadiére. Le fond de cale est séparé en divers petits espaces où l'on arrime les marchandises, & où l'on entre

par

par les deux côtés. Dans ces eſpaces ſont les cheminées.

Les mariniers de Bantam n'ont point de cartes marines, & n'en connoiſſent pas l'uſage. Il y a peu qu'ils ſe ſervent de la bouſſole, & ce ſont les Portugais qui leur en ont découvert le ſecret. Autrefois ils ne diſtinguoient que huit rumbs de vent, à-cauſe qu'il y en a deux principaux qui y regnent la plus grande partie de l'année. L'un eſt le Nord-eſt, qu'ils nomment Ceilaon, & qui commençant au mois d'Octobre dure juſques à la fin de Mars, que les courans vont avec tant de rapidité vers l'Eſt, qu'en ce tems-là les Hollandois navigérent onze jours ſans pouvoir avancer. L'autre vent qui regne le reſte du tems eſt l'Eſt-ſud-eſt, qu'ils nomment Timor, & pendant qu'il ſoufle les courans portent à l'Oueſt avec autant de force qu'ils ont auparavant fait à l'Eſt.

Perſonne ne prend le gouvernail que les deux Pilotes, qui courent toujours terre-à-terre, ce qui fait qu'ils n'ont pas beſoin de cartes marines. Il y a une grande fabrique de ces ſortes de bâtimens à Bandermachen, ville ſituée dans l'iſle Borneo, où l'on en peut avoir pour un prix très-médiocre un tout-chargé des denrées du païs, qui ſont de la cire, du ris, du poiſſon ſec, & autres choſes ſemblables.

On fait un grand nombre de fuſtes, ou Cathurs, à Laſſaon, ville de Java, ſituée

entre Charabaon & Japara, où il y a du bois propre pour les constructions. Il y a une grande quantité de vaisseaux aux isles des Indes Orientales, mais ce ne sont presque tous que de petits bâtimens, si-bien que les plus grandes jonques que les Hollandois virent, ne portoient guéres plus de quarante tonneaux; mais celles de la Chine & de Pegu sont plus grandes.

Il y a encore à Java une sorte de petits bateaux, qui vont si vîte qu'on en est étonné. Ils sont faits d'un tronc d'arbre creusé, & sont fort-aigus par l'avant, & ronds par-dessous. De-peur qu'ils ne tournent sens-dessus-dessous on y met aux deux côtés deux gros roseaux, à environ une brasse du bateau, qu'on lie à deux bâtons, qui sont bien atachez à l'avant & à l'arriére du bâtiment. Par ce moien le bateau porte une si grande voile qu'on en est surpris en la voiant, & de ce que le vent ne fait point sombrer le bâtiment sous voiles. Mais quand cet accident arriveroit il n'y auroit pas grand risque, parce-que tous les gens du païs nagent bien.

Quand ils vont à la mer, ils prennent toujours leurs femmes avec eux. Ils s'étonnoient de ce que les Hollandois n'en avoient aucune dans un voiage de si long cours. Pour les gratifier ils leur en amenérent à bord une qu'on renvoia sur l'heure à terre, en les remerciant de leur vilain présent.

Les

Les animaux qui se trouvent dans l'isle de Java sont, premiérement des E'léphans qu'on aprivoise, & qu'on louë ensuite pour travailler. Les habitans disent qu'il y a aussi des Rhinoceros qu'on tient être grands ennemis des éléphans. Ils vendirent aux Hollandois des morceaux de la corne que le Rhinoceros a sur le nez, dont quelques E'crivains assurent qu'elle garantit de tout venin. On dit encore la même chose de tout ce qui vient de cet animal.

L'isle de Java est pareillement fertile en cerfs & en biches; mais on a de la peine à les prendre, à-cause de l'épaisseur des bois. Il faut les tüer à coups de fusil, arme que les habitans de l'isle ne savent pas manier. Ainsi les cerfs ont tout moien de multiplier, & en éfet il y en a tant qu'on les trouve à troupes dans les campagnes. Il s'en faut peu qu'il n'y ait autant de bœufs sauvages, de buffles, & de sangliers. Il y a aussi des bœufs, des vaches & des buffles domestiques qui fournissent du lait, & de belles chévres & des brebis.

Dans les lieux écartez on voit diverses espéces de guenons & des belettes, dont les arbres sont pleins, & qui divertissent fort les passans par leurs postures drolles. On y voit aussi voler quantité de beaux paons sauvages & de perroquets, & mille sortes d'autres oiseaux.

D'un autre côté il y a dans les riviéres

res beaucoup de crocodiles, qui ataquent les hommes lors-qu'ils sont dans l'eau, & qui les tirent à fond, ce qui fait qu'on ne passe les riviéres qu'avec crainte. Les Chinois ont le secret de prendre ces crocodiles, de les aprivoïser & de les faire engraisser, assurant que la chair en est fort-bonne.

De-plus on trouve à Java beaucoup de chats-civettes, qu'on y apelle *Castori*; mais les habitans ne connoissent pas bien l'usage du musc, comme on fait dans la Guinée. Aussi le musc est-il plus blanc, plus beau & plus pur, en ce dernier païs.

Il y a dans l'isle de Madagascar une infinité de Caméléons, que je range ici au nombre des animaux qui sont à Java. Les Hollandois trouvérent aussi une Salamandre en un arbre de la petite isle qui est dans la baie d'Anton Gil. Elle avoit deux empans de long, & un museau fort-pointu, de grands yeux, le dos & la queuë longs & unis, avec quatre grandes griffes étenduës, chose afreuse à voir.

A l'isle de Sainte Marie, on acheta des habitans deux petites bêtes de la grandeur des lapins, qui avoient aussi le museau aigu, & qui grognoient comme des pourceaux. Elles avoient le corps tout-hérissé de pointes comme les porc-épis, & les piés fort-courts. C'étoient de petits animaux bien-ardens. On les prenoit dant un canal d'eau salée qui est entre cette isle & une autre petite isle qui gît auprès.

A la

A la côte Sud-ouëst de Madagascar, on voit beaucoup de petits chats qui vivent de tamarindes, & qui se tiennent sur les palmiers qui les produïsent. Ils ont le corps long, le museau aigu, les piés courts, & une longue queuë tachetée.

Il y a deux sortes de poules à Java; les unes sont comme celles qu'on voit en ces païs-ici, & les autres sont des demi-poules d'Inde. Ces derniéres sont d'une espéce bien-étrange; elles sont si colères, & se battent les unes contre les autres avec tant de fureur, que souvent, par plaisir, les habitans atachent des lancettes aux argots des coqs, & les font battre jusques-à-ce que l'un ait tué l'autre; ce qui donne quelquefois lieu à des gageures de quelques milliers de caxas. Le propriétaire du coq qui a remporté la victoire, devient aussi par-là maître de celui qui est mort, & l'emporte pour le manger. Les Hollandois ont encore trouvé à Java des poules dont la chair & les os étoient tout-noirs, aussi-bien que leur plumage, & dont la chair étoit de bon goût.

„ On voit beaucoup d'éléphans en „ Ethiopie, & dans les Etats du Prête-„ jean, derriére l'isle Mosambique, où „ les Cafres, ou Noirs, en tüent sou-„ vent pour en vendre les dents aux Por-„ tugais. On en trouve aussi dans tou-„ tes les Indes, sur-tout à Pegu, où on va „ chasser avec de grandes troupes de gens

,, & des éléphans privez, pour prendre
,, les autres. Quelquefois on en enferme
,, jusqu'à des milliers, & l'on n'en prend
,, que quelques centaines, c'est-à-dire, au-
,, tant qu'on en a besoin, & on laisse é-
,, chaper le reste.

,, Ceux qu'on a pris, on les instruit
,, & on les réduit peu-à-peu par des me-
,, naces, par la faim, par la soif, & par
,, d'autres voies, jusques-à-ce qu'ils com-
,, mencent à entendre la voix qui leur
,, commande. Alors on les oint d'huile,
,, on les lave, & on leur donne tout ce
,, qui peut leur plaire; ce qui achève de
,, les rendre aussi-privez & aussi-soumis
,, que le sont les hommes, & l'on peut
,, dire à cet égard qu'il ne leur manque
,, que la parole.

,, Les meilleurs éléphans & les plus
,, intelligens qui soient au monde, sont
,, dans l'isle de Ceilon. C'est ce qui les
,, fait respecter de tous les autres élé-
,, phans, au-moins si l'on en veut croire
,, les Indiens qui assurent que la chose
,, est ainsi. Tous les tonneaux, sacs, pa-
,, quets, qui se transportent d'un lieu à
,, un autre, dans les Indes, sont voiturez
,, par des éléphans. Ceux qui en ont afai-
,, re conviennent de prix avec le maître,
,, & alors le nouveau maître monte sur
,, l'éléphant & va s'asseoir sur son cou,
,, lui met ses deux piés sous les oreil-
,, les, & avec un croc qu'il tient dans
,, sa main le pique sur la tête, entre les
deux

„deux oreilles où sont les testicules, qui „rendent ces animaux si-sensibles & si-aisez à domter.

„Lors-que l'éléphant est venu proche „du paquet qu'il doit porter, on lie le „paquet d'une corde, afin-qu'il puisse „être enlevé & balancé; puis à la voix „du maître qui parle alors, l'éléphant „prend la corde avec sa trompe, la fait „tourner avec ses dents, en tire le bout „dans sa gueule, & le porte ainsi pendant „jusques où l'on veut. Si c'est pour le „mettre dans un bateau, on amène sur „le bord de l'eau l'éléphant qui embarque le paquet; ou si c'est un tonneau il „va querir des pierres avec sa trompe, & les aïant mises dessous, il „pousse le tonneau avec les dents, pour „voir s'il est bien-ferme & s'il ne roulera point.

„La nourriture des éléphans est de „ris & d'eau. Ils se couchent pour dormir, & courbent leurs genoux & leurs „autres membres, ainsi que font les autres animaux à quatre piés. En Hiver, „lors-que les pluïes commencent à venir, „ils entrent en chaleur, & en même „tems en fureur, si-bien qu'on ne peut „plus les maîtriser. Alors on les emmène hors des villes, & on les atache „à quelque gros arbre, avec une forte „chaîne de fer qu'on leur met aux jambes, & on les laisse à l'air tant qu'on „voie passer leur fureur qui dure depuis

„le mois d'Avril jusqu'en Septembre.
„Quand cela est fait ils redeviennent si
„doux qu'on peut même passer sous leur
„ventre, pourvu-qu'on ne leur fasse point
„de mal. Mais ceux qui leur en font,
„ou qui les insultent, doivent bien pren-
„dre garde à eux, car ils n'oublient pas
„aisément les injures qu'on leur fait,
„si ce n'est après-qu'ils s'en sont yan-
„gez.

„Les habitans de Ceilon & de Pegu
„font la guerre avec des éléphans, aux
„dents desquels ils atachent des épées,
„& ils leur posent des tours de bois sur
„le dos, où ils mettent cinq ou six hom-
„mes, pour tirer avec des arcs, ou avec
„des mousquets. Ces animaux si-grands
„& si-robustes s'éfraïent à la vuë d'un
„chat, ou d'une souris, ou des fourmis
„des Indes. Peut-être ont-ils un instinct
„qui leur fait apréhender qu'ils n'entrent
„dans leurs trompes.

„Lors-qu'ils veulent s'accoupler le mâ-
„le monte sur une éminence, & la fé-
„melle se met un peu plus bas. Quand
„ils vont par un chemin les hommes les
„peuvent entendre marcher de loin, quoi-
„qu'on ne les voie pas, tant ils frapent
„fort du pié. On les entend tout-de-
„même par leurs battemens d'oreil-
„les.

„A l'ocasion ils peuvent courir pres-
„que aussi-vîte qu'un cheval. Ils sont
„orgueilleux & ambitieux. Mais ils se
„sou-

„ souviennent du bien qu'on leur a fait, „ & en ont de la reconnoissance, jusques-„ là qu'ils ne manquent point de baisser „ la tête, pour marque de respect, en „ passant devant les maisons où ils ont été „ bien traitez.

„ Pour les Rhinoceros que les Indiens „ nomment Abada, on en trouve beau-„ coup à Bengale & à Patane. Ils sont „ plus petits & plus bas que les éléphans, „ & ont sur le nez une corne courte, ai-„ guë par le bout, & plus épaisse auprès „ du nez, de couleur d'un bleu chargé, „ ou blanchâtre. Leur museau aproche de „ celui d'un pourceau. Toute la peau „ de leur corps est ridée, ce qui les fait „ paroître comme tout-couverts d'écail-„ les.

„ Quand ils veulent boire, tous les au-„ tres animaux qui se trouvent sur le lieu, „ les laissent faire & atendent qu'ils aïent „ bu. Ils ne peuvent boire que leur cor-„ ne ne soit toute plongée dans l'eau, à-„ cause qu'elle est si proche de leur gueu-„ le. Leurs cornes, leurs dents, leurs „ ongles, leur chair, leur peau, leur „ sang, leurs excrémens même & leur „ eau, tout en est estimé & recherché „ par les Indiens, qui y trouvent des re-„ médes pour diverses maladies. Les „ Rhinoceros pourroient bien être ces „ licornes dont les anciens Ecrivains ont „ tant parlé, & que jusqu'à-présent on „ n'a pourtant pu trouver nulle part.

„Les Anciens ont cru que les Camé-
„léons vivoient d'air & de vent. On en
„trouve beaucoup dans les Indes. Ils ne
„font de mal à perſonne. Pline a dit
„que le caméléon eſt de la figure d'un
„lion, quoi-qu'il ne ſoit pas plus grand
„qu'un lezard. Il a huit ou neuf travers
„de doigt de long, depuis la tête juſqu'à
„la queuë, & près de cinq doigts d'é-
„paiſſeur du haut de ſon corps en bas.
„Ses jambes ont trois doigts & demi de
„longueur. Sa peau eſt fort-inégale &
„remplie de petits nœuds. Il a l'épine
„du dos fort-aiguë.

„La couleur des caméléons change ſe-
„lon les objets auxquels il ſont opoſez,
„car naturellement elle eſt pâle tirant
„ſur le noir. Ils tournent les yeux in-
„ceſſamment, & très-vîte & n'ont point
„de paupiéres. L'expérience a fait con-
„noître qu'ils vivent de quelques mou-
„cherons qu'ils atrapent, & qu'ils ren-
„dent des excrémens.

„Il y a dans toutes les Indes, & aux
„iſles, une multitude incroiable de four-
„mis, qui font tant de mal, qu'il faut
„l'avoir vu & éprouvé pour le croire.
„On ne ſauroit laiſſer en chemin quoi-
„que ce ſoit, rien de précieux, ni vête-
„ment, ni toile, qui ne ſoit auſſi-tôt
„couvert de fourmis. Elles creuſent un
„pain tout-entier en un moment. Pour
„en éviter l'incommodité autant-qu'il eſt
„poſſible, les cofres & les armoires des
„Indi-

„ Indiens ſont élevez ſur quatre piés, ou „ piliers, & ſous chaque pié ils tiennent „ un vaiſſeau de terre, ou de bois, plein „ d'eau, & poſent les meubles enſorte „ qu'ils ne touchent pas à la muraille, „ & que même ils en ſoient aſſez loin; „ car ſans cela les fourmis gâteroient in- „ continent tout ce qui y ſeroit. Si mê- „ me on demeure un moment ſans met- „ tre ces vaiſſeaux pleins d'eau ſous les „ piés des meubles, où qu'on ne les rem- „ pliſſe pas quand l'eau ſe ſéche, on eſt „ aſſuré de trouver plein de fourmis tout „ ce qu'on a. Beaucoup de gens tiennent „ auſſi de ces vaiſſeaux ſous les piés des „ bois de lits, & des tables, pour ſe ga- „ rantir de ces inſectes. Ceux qui veu- „ lent avoir des oiſeaux & les empêcher „ d'être mangez par les fourmis, ſont „ obligez de les mettre tout-de-même ſur „ un long bâton, ou pié fait exprès, avec „ un vaiſſeau deſſous tout-plein d'eau, „ ſinon les oiſeaux ne demeurent pas long- „ tems en vie. Quand même ils ſeroient „ ſuſpendus en l'air, les fourmis iroient „ les trouver par la corde qui les tien- „ droit, quelque petite qu'elle fût. Il „ y a une ſeconde eſpéce de ces inſectes, „ qui ont preſque un doigt de long, & „ ſont rouges. Celles-ci rampent ſur la „ terre & endommagent beaucoup les ar- „ bres & les herbes. D'où il eſt aiſé de „ conclure qu'on doit regarder les unes „ & les autres comme une malédiction & „ un fleau.

Il croït à Java, & aux autres païs des Indes, entr'autres un certain arbre, qu'on nomme Faufel en Arabe, Pinan en Malais, Arrequero en Portugais, des fruits duquel on fait un grand commerce dans les Indes, sur-tout dans les lieux où il n'en croït point. Il ressemble assez au palmier, ou cocotier, mais il est un peu plus mince, & a ses feüilles étroites & plus courtes.

Son fruit est-à-peu-près semblable à la datte, en-sorte qu'on le peut bien regarder comme une datte sauvage. D'abord il est enfermé dans une cosse, jusques-à-ce qu'il commence à fleurir. Alors il s'ouvre, puis en meurissant les cosses tombent, & les fruits demeurent pendus à un grosse branche les uns étant plus gros, les autres moindres, & quelques-uns plats d'un côté & élevez de l'autre.

Ils n'ont pas de goût particulier, & cela veut dire qu'ils en ont peu; mais ils humectent extrémement la bouche, & la rendent rouge comme du sang & les dents noires. Pour les dents les Indiens ont la coutume de se les limer, & ils se servent d'une herbe qui les rend blanches comme l'ivoire. Les habitans de Java & les autres Indiens mangent ce fruit avec des feüilles de betelle, y mêlant de la chaux faite de coquillages brûlez d'huitres, mais en si-petite quantité que cela ne peut les incommoder.

La

La Betelle croît comme le poivre, comme les pois, ou comme le houblon, montant le long des arrequeros, ou des autres arbres. Sa tige est fort-mince & fort-fragile. Ses feuilles ont du raport à celles des citroniers, mais elles sont plus longues, & ont le bout plus pointu. Elles ont aussi quelques fibres qui les traversent. Celles qui sont les plus meures passent pour les meilleures, quoi-qu'il y ait des femmes qui aiment mieux celles qui sont moins meures, parce-qu'elles font plus de bruit en les mâchant.

On voit rarement des gens de Java, ou d'autres Indiens, sans qu'ils mâchent de la betelle & de l'arecca mêlez ensemble & avec de la chaux. Ils ne s'en abstiennent pas même en parlant au Roi & aux grands Seigneurs. Quand ils sont en visite les uns chez les autres, on aporte la betelle au milieu de la compagnie, & on en présente. Les Rois & les autres Seigneurs, soit qu'ils soient debout ou assis, soit qu'ils sortent, & en quelque lieu qu'ils aillent, sont toujours suivis, parmi les autres gens de leur train, de quelqu'un qui porte un chauderon d'argent, où est la betelle avec tout ce qui doit l'acompagner, comme un ou plusieurs areccas & des pincettes pour les rompre, parce-qu'ils se durcissent en meurissant & vieillissant; & avec une petite boîte pleine de chaux vive.

Lors-qu'un Ambassadeur vient à l'au-

diance d'un Roi, il le trouve ordinairement dans son lit, ou assis à terre sur un tapis, où l'un de ses Oficiers tient auprès de lui la betelle qu'il regarde & dont il mâche incessamment, crachant sa salive, & rejettant le marc dans un bassin d'argent qui est auprès de lui, ou qu'un autre Oficier soutient. Les plus grands honneurs qu'il fasse aux Ambassadeurs, c'est de les inviter à goûter de la betelle qu'il mâche.

Enfin les Indiens sont tellement acoûtumez à cet usage, qu'il leur semble qu'ils ne pourroient plus vivre s'il y falloit renoncer ; desorte que non-seulement le jour ils mâchent toujours de la betelle, mais ils le font encore la nuit quand ils se réveillent. Ils disent qu'elle leur fortifie l'estomac, qu'elle leur afermit les gencives, & qu'elle les empêche de vomir ; incommodité à quoi ils seroient sujets sans ce préservatif.

Ils assurent encore qu'elle est bonne contre la mauvaise odeur de l'haleine, & contre le scorbut. En éfet on ne trouve presque point d'Indiens qui soient ataquez de ces maladies, & quelque âgez qu'ils soient on ne les voit point sujets à la douleur de dents, & l'on ne remarque pas qu'ils aïent perdu de leurs dents.

Quand les femmes sont apellées à s'aprocher de leurs maris, elles y vont en mâchant de la betelle, d'autant-plus volontiers qu'elles croient qu'elle a une vertu qui excite. On

On en trouve à vendre à tous les coins des ruës, & en une infinité de boutiques, même sur les chemins quand on voiage & elle est toute-preparée, c'est à-dire que le mélange est tout-fait de tant de feüilles de betelle, avec un arecca & un peu de chaux. Il y en a aussi où l'on ajoûte un peu de cate pour en donner à ceux qui l'aiment. Ce Cate est un petit gâteau, ou comme un bignet, qui est fait d'un certain bois, ou arbre. Alors on prend premiérement un morceau d'arecca & un de cate, qu'on mâche un peu; ensuite on prend une feüille de betelle, dont on tire les filamens avec l'ongle du pouce, qu'on laisse croître exprès fort-pointu, & non-pas en rond, comme on les a dans ces païs-ici. Après cela on saupoudre ces fibres d'un peu de chaux, puis on rolle le tout ensemble & on le met dans la bouche. La salive qu'on crache en mâchant est comme un sang noir, & elle vient de l'arecca. L'humeur qui sort du reste, c'est ce qu'on avale.

Les femmes Portugaises se sont acoutumées à cet usage avec les Indiennes, & ne sont pas moins friandes de ce mets que les autres. Il y a hors du détroit de la Sonde, une isle qui s'apelle Pulo Sevessi, qui foisonne de betelle, cette plante y croissant par-tout naturellement & sans culture. Les habitans de Java l'y vont querir à pleines pirogues. Néanmoins comme elle est mouillée ils n'en peuvent pren-

prendre & la mettre en état qu'avec beau-coup de peine, parce-qu'elle est toute entortillée avec des orties, & que quand on l'en a séparée il faut au-moins trois jours pour la metre au point de la pouvoir transporter.

Il ne faut pas quitter le chapitre de l'arecca sans parler encore d'une de ses qualités qui a été omise. C'est qu'il y a des gens qu'il enivre, & qui, quand ils en ont mâché certaine quantité, sont aussi étourdis que s'ils avoient bu du vin tout le jour; & s'ils sortent en cet état, ils vont faisant des esses comme les plus grands ivrognes; mais cela passe bientôt.

L'isle de Java produit encore un certain fruit qu'on nomme Mangas, qui est excellent. Il croît sur des arbres qui sont à-peu-près semblables à des noïers, & qui ont beaucoup de branches, mais peu de feüilles. Ce fruit est de la grosseur d'une gros œuf d'oie. Il est un peu long, & de couleur d'un vert-jaune, tirant aussi quelquefois sur le rouge.

Au-dedans il a un gros noïau, où l'on trouve une amande assez longue, qui étant mangée cruë est amére, mais rôtie sur les charbons elle a le goût du gland aussi rôti. Elle est bonne contre les vers & contre le flux de sang. Les mangas meurissent dans les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, & il y en a une quantité extraordinaire.

Quand

Quand le fruït eſt ſain & bien nourri ſon goût ſurpaſſe celui des meilleures pêches. On en confit de verts dans de la ſaumure, avec de l'ail & du gingembre vert, & l'on s'en ſert comme d'olives, quoi-que leur goût ne tire pas tant à l'amertume, mais plutôt à l'aigreur. Etant ainſi préparez on les nomme Mangas d'Achar. Il y a une eſpéce de mangas ſauvages, que les Portugais apellent Mangas Bravas. C'eſt un venin très-ſubtil dont ils ſe ſervent pour s'empoiſonner les uns les autres; car pour peu qu'on en mange on meurt à l'inſtant, & juſques-à-préſent on n'a point trouvé de reméde contre ce venin. Ce funeſte fruït eſt d'un vert-clair, & un peu luiſant, plein d'un jus blanc. Il a peu de pulpe. Son noïau eſt couvert d'une écorce dure. Sa groſſeur eſt à-peu-près comme celle d'un coin.

Les Ananas ſont de très-beaus fruïts & des meilleurs qui ſe trouvent dans les Indes. Ils croiſſent proche de terre, ſur une herbe ou plante aiguë & fort-étenduë, dont les feüilles ſont aſſez ſemblables à l'Azevar ou Sempervive d'Eſpagne. D'abord ils paroiſſent verts, puis en meuriſſent ils prennent une couleur jaune, ou d'or, & un peu rouge. Ils s'ouvrent comme la pomme de pin, & à-cauſe de cela les Eſpagnols les ont nommez Pinas dans le Breſil, d'où ils ſont venus; mais ils ſont mous & aiſés à couper.

Ils sont jaunes en-dedans, & ont une odeur fort-agréable. Quand on les arrose de vin ils ont le goût de pêche. Si l'on en mange trop ils sont fiévreux parcequ'aïant extrémement de l'eau, ils rafraîchissent trop l'estomac. Leur eau est si acre, que si après avoir coupé un fruït on laisse une nuit le couteau sans l'essuïer, on le trouve le lendemain tout corrodé.

Le fruït a un petit paquet de deux ou plusieurs feüilles, qui prend lors-qu'on le plante, même quand il auroit demeuré quinze jours à sec sur la terre. Les Canarins l'apellent Ananasa; les Bresiliens, de chez qui il est venu, le nomment Nana, & dans l'isle Espagnolette, de-même que dans les autres quartiers de l'Amérique, on lui donne le nom de Jajama.

Il est de la grosseur d'un citron, ou d'un petit melon. Sa couleur est belle, & le goût en est bon. De loin on le prendroit pour un artichaut, mais il n'en a pas les feüilles piquantes. Les plantes qui le produïsent sont de la grandeur du cardon d'Espagne, & ont des racines à-peu-près semblables aux siennes. Chaque plante ne produit qu'un fruït qui est au milieu de la tige, avec quelques autres petits à côté, qui viennent quelquefois à maturité.

Il est de facile digestion, mais quand on en mange plus qu'il ne faut il échau-

te & cause des douleurs aux gencives, par le moien des petits filamens qu'il a. Il fleurit dans la saison du carême, où il est meilleur qu'en aucun autre tems. Sa figure est comme celle de la tête d'une quenoüille. Son eau a le goût du vin doux, ce qui fait qu'on ne se lasse point d'en manger. En éfet il surpasse en délicatesse tous les autres fruïts.

Il croît encore à Java un autre fruït qu'on nomme Samaca. Il est de la grosseur d'un citron, & de couleur de vert tirant sur le rouge. Il est d'un goût aigret & a beaucoup d'eau. Il a par-dedans des pepins noirs. Ses feüilles sont semblables à celles du citronier, hormis qu'elles sont un peu plus rondes. Le goût en est fort-agréable. On les confit dans le sucre, & l'on s'en sert comme des tamarindes contre les inflammations, & contre les fiévres chaudes.

On trouve aussi à Java beaucoup de Tamarindes, que les Portugais nomment Tamarinhos, qui est un fruït qui croît sur de grands arbres fort-étendus, dont les feüilles sont comme celles de la pimprenelle, mais un-peu plus longues. Les fleurs en sont d'abord rouges comme celles des pêchers & des amandiers; & ensuite elles deviennent blanches, & ont de longs filamens qui tirent de-dedans en-dehors, où le fruït se forme.

Lors-que le Soleil baisse pour se coucher, les feüilles s'assemblent autour du

fruït

fruit, pour le défendre de la froidure, & dès-qu'il recommence à paroître sur l'horison elles se r'ouvrent. D'abord le fruit est vert, mais quand il est sec & meur il devient d'un cendré tirant sur le rouge. Il est couvert de gousses vertes, à-peu-prés d'un doigt de longueur, de couleur brune, ou tanée. Il est aigret, & son goût a du raport à celui des prunes sèches.

En chaque gousse il y a trois ou quatre petites fèves, aussi de couleur de brun tané, qui en-dehors sont couvertes de ce qu'on apelle proprement Tamarinho, qui est une substance gluante, & qui s'attache aux doigts, dont les Indiens assaisonent toutes leurs compôtes. Aussi est-ce la meilleure sauffe qu'ils aient, & elle est chez eux ce que le verjus est en beaucoup d'endroits de l'Europe. Mais ceux qui en voient faire l'aprêt, en ont du dégoût, car on la presse entre les doigts, & on l'en voit tomber comme si c'étoit des nesfles pourries. Cependant le goût aigret & agréable qu'elle donne au ris, fait qu'on ne pense pas à la maniére de l'aprêt, & qu'on ne laisse pas d'en manger de bon apétit.

Les tamarindes croissent dans des lieux incultes. Les Médecins les emploient pour reméde contre les fièvres chaudes, contre le resserrement de ventre, & contre les chaleurs de foie & de reins. Quand on les laisse tremper une nuit dans

l'eau

l'eau, & qu'on en boit l'extrait au matin à jeun, ils lâchent le ventre doucement. On les confit dans le sel, ou dans le sucre, pour les envoier en Europe.

Il en croît une infinité au bout occidental de l'isle de Madagascar, où ils sont beaus & gros, & c'est l'aliment le plus ordinaire des habitans du lieu. Ils y ont le nom de Quille, & à Java celui de Sunda Assu. Leur nom de Tamarindes, ou Tamarinhos vient de l'Arabe, parce-qu'en cette langue les dattes s'apellent Tamar; & comme les Arabes leur trouvent plus de raport avec les dattes qu'avec aucun autre fruït, ils les nomment Tamarindi, pour dire, Dattes des Indes. Ceux de Malabar les nomment Puly, & les autres Indiens Ambily.

Les arbres qui portent ces fruïts sont presque comme des chateigniers, ou des noïers. Ils sont bien-feüillus & le bois en est fort & serré. On y voit pendre le fruït comme des gaïnes de couteaux, hormis que les gousses sont un peu courbées, & presque en forme d'arc.

Quand on veut transporter les tamarins, on les tire des gousses, & l'on en fait des boules grosses comme le poing, qui ne sont pas fort ragoûtantes à voir, & qui sont encore plus sales à manier. Ils sont à bon marché dans toutes les Indes, à-cause de la quantité qu'il y en a.

Il a été dit ci-devant, que la plante du poi-

poivre qui croît à Java, s'atacne & monte le long de certains gros roseaux qui les habitans de l'isle appellent Mambus, au-dedans desquels on dit que se trouve le Tabaxir, qui est une substance dont on va parler incontinent; mais que les Hollandois en aïant coupé plusieurs, n'y ont rien trouvé de pareil. La raison pourquoi les Mambus de Java n'ont point de Tabaxir, est inconnuë, peut-être pour n'avoir pas été bien recherchée.

Cependant il est certain que le long de toute la côte de Malabar, & sur-tout à Coromandel, Bisnagar & Malacca, il croît quantité de ces roseaux, qui ont au-dedans une matiére que les Indiens apellent Sacar Mambu, c'est-à-dire, Sucre de Mambu. Ce sucre est fort estimé des Arabes, des Perses & des Mores, qui le recherchent avec soin, & le nomment Tabaxir, ce qui veut dire en leur langue, Jus blanc, & comme de lait ou autre liqueur qui se caille.

Les roseaux, ou plutôt les arbres, qui produisent le Tabaxir, sont de la grandeur du peuplier, si-non tous, au-moins quelques-uns. Leurs branches s'élèvent tout-droit en haut. Leurs feüilles sont un peu plus longues que celles de l'olivier. Leur tronc est de la grosseur de la cuïsse d'un homme près du genou, & ordinairement aussi-haut que les plus hautes maisons qu'on voit dans les villes.

Les jointures ou nœuds du tronc sont

à un

à un empan & demi les unes des autres, & c'eſt entre chacune de ces jointures que s'engendre cette douce ſubſtance blanche & coägulée preſque comme de l'empois, quelquefois plus, & quelquefois moins. A-cauſe de ſa vertu médecinale on la vend ordinairement poids pour poids avec l'argent, en Arabie & en Perſe.

Les Indiens s'en ſervent contre un certain mal qui vient aux hommes dans la verge, & pour d'autres ſemblables maladies ſecretes. Ils l'emploient auſſi contre la fiévre chaude, la colique & le flux de ſang. On prend le tronc de l'arbre pour en faire certains petits bateaux, ou canots, où deux perſonnes peuvent tenir. En ce cas on laiſſe deux nœuds aux deux bouts, & on creuſe tout le reſte de ce qui eſt entre-deux.

Pour conduire ces bateaux, les deux hommes ſe mettent nuds, un à chaque bout, avec une petit aviron en chaque main, par le moien duquel ils vont vîte, même contre les courans. Ils ont l'erreur de croire que les bateaux faits de ces arbres ne ſont jamais ataquez des crocodiles, quoi-qu'ils s'en trouvent proches, & que cela n'arrive que trop aux autres bâtimens.

Le fruit que les Malaïs apellent Duriaon, & qu'on dit qui ne croît qu'à Malacca, & dans les lieux voiſins, ſe trouve pourtant à Java. L'arbre qui le porte

porte ſe nomme Batan. Il eſt auſſi-grand que les plus grands pommiers, & a le bois dur & compacte, l'écorce griſe, beaucoup de branches, & donne une quantité prodigieuſe de fruïts.

Ses fleurs, qu'on apelle Buaa, ſont d'un blanc jaunâtre. Ses feüilles ont une palme & demie de long, & deux ou trois doigts d'épais: elles ſont un peu fenduës autour, de couleur de vert-pâle en-dehors, & d'un fort-beau vert en-dedans.

Son fruït eſt à-peu-près auſſi-gros qu'un melon. Il eſt environné d'une écorce ſolide & garnie de petites pointes fort-aiguës. Il eſt vert en-dehors; & a des raies en-long comme en ont beaucoup de melons. Il a en-dedans quatre creux, en chacun deſquels il y a trois ou quatre coquilles, comme de petites boîtes, qui renferment chacune un fruït auſſi-blanc que du lait, auſſi-gros qu'un œuf de poule, & d'auſſi-bon ou même de meilleur goût que la gelée de ris, de blancs de chapons & d'eau-roſe qu'on fait en Eſpagne, & qu'on y nomme Manjar Blanco; mais il n'eſt pas ſi-mou, ni ſi-humide.

Ceux qui ſont jaunes, ou blancs, en-dedans, ont été gâtez par l'intempérie de l'air, ou par la pluïe. Ils ne durent pas longtems, & il faut les manger dès-que l'écorce commence à s'ouvrir. Il y a dans chaque fruït un noïau particulier auſſi-

gros

gros qu'un noïau de pêche, qu'on ne mange pas parce-qu'il fait mal à la gorge. Quand on n'est pas acoutumé à manger du duriaon, on ne s'en acommode pas d'abord, parce-qu'il a une odeur forte, comme celle des oignons cuits dans la braise. Mais en recompense il est d'un si bon goût, qu'on le tient pour un des meilleurs, des plus sains & des plus excellens fruits qui soient dans les Indes.

L'inimitié, pour ainsi dire, qui se trouve entre le Duriaon & la Betelle, est une chose singuliere & remarquable. S'il y a un vaisseau qui soit chargé, ou une maison qui soit pleine de duriaon, & qu'il y ait seulement une feüille de betelle mêlée parmi, tout le fruit se gâtera & pourrira incontinent. D'ailleurs, comme l'estomac se trouve avoir trop de chaleur & être trop chargé quand on a trop mangé de duriaon, il faut se mettre une feüille de betelle sur le creux de l'estomac, & aussi-tôt l'on sent que l'incommodité passe. Ainsi l'on ne craint pas d'en trop manger quand on a seulement quelques feüilles de betelle.

L'arbre nommé Lantor, dont il a été déja parlé, se trouve aussi à Java, & on y en voit beaucoup: Il est de la même nature que le cocotier. Ses feüilles sont de la longueur d'un homme de médiocre ou même de grande taille. Elles sont si unies qu'on peut écrire dessus avec un craïon, ou un poinçon: aussi les habitans

de l'isle s'en servent-ils au-lieu de papier, & ils en font leurs livres, comme on l'a dit ci-dessus. Il y a pourtant encore une autre sorte de papier, qui est fait d'écorces d'arbres ; mais on ne s'en sert que pour faire des envelopes.

Le Cubébe ne croît qu'à Java, sur la côte de Sunda, où on le nomme Cuciombi & Cumuc. Les autres Indiens l'apellent Cuba Chini, parce-qu'avant-que les Portugais trafiquassent aux Indes, c'étoient les Chinois qui alloient le quérir, & qui le transportoient dans les autres païs Orientaux dont tout le commerce étoit entre leurs mains, à l'exclusion des autres nations.

Ce fruit ne vient que dans des lieux incultes. La plante s'atache à des arbres, comme fait le poivrier. Il croît par grapes comme font les raisins, chaque grain aïant sa queuë particuliére. Les insulaires de Java l'estiment extrémement, parce-qu'on n'en trouve que chez eux ; & ils ne le vendent que boüilli, afin d'empêcher qu'il n'en vienne ailleurs. Cependant ils en ont une si grande abondance, qu'ils ne le vendent que six où tout-au-plus sept mille caxas le Baruth qui pèse cinquante-six livres. On s'en sert contre les rheumes d'estomac, & pour chasser la pituïte & débarasser la poitrine de phlegmes. Les Mores le prennent avec du vin, pour s'exciter à volupté. Il a d'autres qualités encore, dont on

ne

ne parle point, afin d'abréger ce récit.

Les Mangostans sont aussi d'excellens fuits, que l'isle de Java produit. Ils ressemblent fort aux prunelles qu'on voit ici dans les haies. Le goût en est tout-à-fait agréable.

L'herbe qu'on nommé Talasse en langue de Java, & Lalade en Malais, ne produit jamais ni fleurs ni fruits. Les insulaires se servent de ses feüilles en diverses maniéres, pour assaisonner leurs sausses. Ils en mangent aussi de vertes, croïant qu'elles ont la même vertu que le cubebe, pour exciter à la lubricité.

Il croït à Java, & en divers autres païs des Indes ; un fruit nommé Jaca, qui est aussi-long que les plus longues citroüilles, ou courges. Il est vert en-dehors, couvert d'une peau dure, & toute-hérissée de petites pointes, fort-semblable à la pomme de pin. En-dedans il est de couleur d'or. Il a beaucoup de noïaux, ou pignons, qui étant rôtis sur les charbons sont bons à manger, & arrêtent le flux de ventre. Il croït sur de grands arbres, & sort non-pas des branches comme la plupart des autres fruits, mais du tronc, à-fleur de terre.

Lors-qu'il est meur il a une odeur admirable, & il devient noir, avec une écorce dure. La pulpe qui est autour des pignons, a quelquefois le goût du melon, quelquefois celui de la pêche, quelquefois celui du miel, quelquefois

 celui

celui des plus excellens citrons. Elle est longue & a beaucoup d'eau, & est de dure digestion : on la rend même souvent comme on l'a prise. Les pignons, ou noïaux en sont plus gros que les dattes communes. Ils sont blancs en-dedans, & quand on les mange verts on les trouve comme terreux & d'un goût aigre ; mais ils engendrent beaucoup de vents. Quand on les fait boüillir, ou rôtir sur les charbons, ils ont un goût excellent, & excitent fort à la volupté ; usage pour lequel on s'en sert principalement.

Dans l'isle de Bali, dont on fera la description ci-après, on voit un fruit de la grosseur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort-rude, ce qui fit que les Hollandois lui donnérent le nom de Porc-épic. Il est astringent, & blanc en-dedans, & croît sur de grands arbres aussi-pressé que les grains de raisin le sont sur la grape, & il y en a une si grande quantité aux branches, que c'est une merveille qu'elles ne rompent pas. On les confit dans la saumure, ou dans le sucre, pour les porter sur mer & les conserver.

Dans l'isle de Ste. Marie on voit des fruits nommez Palmites, sur de hauts arbres sans branches, qui sont de couleur d'or en-dehors, fort-ressemblans aux ananas, & qui ont des pepins comme des grenades, dont le dedans est fort-doux, mais en-

de-

dehors ils sont fort-durs. Il y vient aussi des Mirabolans, de cette même espéce que les Indiens apellent Aretean, & qui sont nommez Chebulas par les Médecins & les Apotiquaires. Ils sont d'une couleur de roux-brun, & ont un assez gros noïau. Quand on en goûte ils mettent la bouche en feu comme si c'étoit du poivre.

On trouve aux Indes, particuliérement à Cambaïe, à Balagatte, à Malabar, & à Bengale, cinq sortes de Mirabolans, dont presque tous les arbres ressemblent en gros aux pruniers ; mais les feüilles sont différentes de celles des pruniers, & différentes entre elles selon les espéces. Les fruïts en général sont à-peu-près de la grosseur des prunes ; mais il y en a qui ont des angles, & d'autres qui sont plus ronds. Quand ils sont meurs leur goût aproche de celui des prunes qui ne sont pas tout-à-fait meures. On ne s'en sert que dans la Médecine. C'est ce qui fait qu'on n'a rien de particulier à en dire.

Dans la même isle de Ste. Marie, il y a encore un fruït rond, qui est comme un melon, & qui croît sur de grands arbres. Il a une coquille dure comme du bois, qui est pleine de petites fèves plates & gluantes qui donnent le cours de ventre. Outre cela on y voit une espéce de poires dont la pulpe est aussi gluante, & qui sont de couleur de cendre ; & encore un autre fruït qui vient dans les lieux incul-

tes, & qui a du raport aux pommes, étant assez doré en-dehors; mais en dedans il est plein de noïaux comme ceux des nesfles.

A l'entrée du détroit sur les côtes de Sumatra & de Pulo Carcatra, on trouve la casse qui vient aussi dans les lieux incultes en si grande abondance qu'on en peut charger plusieurs bâtimens. Elle croît sur des arbres hauts & fort étendus. Elle pend d'abord comme de longues cerises vertes, ou d'un gris-cendré; mais ensuite elle prend une couleur de brun-roux, & telle qu'on la voit dans la casse qu'on aporte en Europe. Les arbres qui la portent, ressemblent à de grands noïers, aussi-bien par le tronc que par les branches & par les feüilles, excepté que les fleurs sont d'un jaune presque couleur d'or, & qu'elles sentent fort bon. C'est de ces fleurs que sortent ces grosses & longues gousses qui renferment la casse.

La Canelle sauvage que les Portugais apellent Canela di Mato, & les Malais Cujumanis, croît aussi à Java, sur la côte de Sunda. Il s'en faut la moitié qu'elle ne soit aussi-bonne que la canelle fine. Il est défendu d'en faire entrer dans le Portugal. Cependant on ne laisse pas d'y envoier des vaisseaux qui en ont leur charge entiére sous le nom de canelle de Ceilon, afin-que le Roi en ait les droits sur ce pié-là, qui sont quinze ou seize mil-

rèses

reſes par quintal, ſoit que la marchandiſe ſoit bonne ou mauvaiſe.

La canelle ſauvage a peu de goût, & ce qu'elle en a eſt un goût de bois. L'écorce en eſt groſſiére & épaiſſe. Elle a peu de vertu. Il en croît auſſi dans l'iſle de Malabar, ſur des arbres plus petits que ceux de Ceïlon.

Java donne encore un autre fruit qu'on nomme Carcapuli, qui a un goût aigret. Il eſt de la groſſeur d'une ceriſe commune, & a quelques petits noïaux en-dedans. Il y en a de blancs, d'autres d'un rouge clair, ou d'un bel incarnat, & de quelque couleur qu'ils ſoient, ils ſont très-bons. Les arbres qui les produiſent ſont fort-ſemblables aux ceriſiers.

A Sunda on trouve une plante apellée par les Médecins *Coſtus Indicus*, par les Malais Pucho, & par les Arabes Coſt, ou Caſt. Ces coſtes ſont aſſez aprochans du Sureau, & fleuriſſent blanc. Leurs fleurs ont une odeur très-forte. C'eſt le bois & les racines qui ſont le vrai Coſtus. Il s'en fait un grand trafic en Perſe, en Turquïe, en Arabie, à Malacca, & en divers autres endroits. Le dedans en eſt blanc, & le dehors eſt gris.

Le *Calamus Aromaticus* croît auſſi à Sunda & dans les iſles voiſines. C'eſt proprement la tige, ou le roſeau, que l'herbe jette. Il a en-dedans une matiére ſpongieuſe, qui eſt jaunâtre, dont on ſe ſert contre les débilités de nerfs, & dont

les femmes Indiennes ſe ſervent en parti-culier contre les vapeurs. Quand le tems eſt rafraîchi on en fait auſſi prendre aux chevaux, avec de l'ail, du ſel, du ſucre & du beurre, mixtion qu'on nomme Arata, & qu'on tient qui a beaucoup de vertu pour ces animaux. Le roſeau de cette herbe eſt mince, & a beaucoup de nœuds. Il fend en éclats quand on le veut rompre, il eſt coriace ſous la dent, aſtringent, & d'un certain goût aigre mêlé d'amertume.

Le Zerumbet, qu'on nomme Cambor en langue de Java auſſi-bien qu'en Malais, croît auſſi à Sunda. Il reſſembleroit tout-à-fait au gingembre, ſi ſes feüilles n'étoient pas plus longues & plus larges que celles de cette derniére plante. La racine ſe coupe & ſe ſéche, ou ſe confit en ſucre: elle a plus de vertu & eſt de meilleur goût que le gingembre.

Le Galanga, que les Arabes nomment Calvegian, eſt de deux ſortes; l'un petit, qui ſent fort-bon, & qu'on aporte de la Chine aux Indes, d'où on le tranſporte en divers endroits. L'autre eſt plus grand, & ſe trouve dans l'iſle de Java, où il a le nom de Lanquas. Il s'en faut beaucoup qu'il ne ſente auſſi-bon que celui de la Chine. Il croît à un empan ou deux au-deſſus de la terre, ſur une petite plante qui vient ſans culture & d'elle-même, ſans qu'il ſoit beſoin de la ſemer.

Ses feüilles ſont comme la pointe, ou

le

le fer d'une lance, & sa fleur est blanche. Quelquefois les Indiens en plantent dans leurs jardins par curiosité. Ils en font de la salade, & l'emploient en divers remédes pour certaines maladies. Ses racines sont grosses & longues, & ont beaucoup de petits nœuds, de-même que le roseau. Elle est toute-rouge en dehors & en dedans. Elle sent bon & a le goût aigre comme le gingembre.

Le Fagara est un fruït de Java, gros comme le cubébe, ou comme le poivre à queüe. Il a une écorce tendre couverte d'une coquille noire bien-mince. Il n'y a dedans qu'un seul grain qui est fort-bon pour le rheume & pour les débilités d'estomac, aussi-bien que pour le cours de ventre.

Les Hollandois ont aporté la gomme nommée Tacamacca de la baie d'Anton Gil, où elle vient sur un grand arbre qui a des feüilles longues & étroites. Le fruït de cet arbre est gros comme une prune. Cette gomme sent très-bon & est fort-précieuse.

Entre les autres marchandises qui se vendent à Bantam, on y trouve de la Laque, ou Lack, qui est le nom usité parmi les Mores. On l'apelle Tieck à Pegu où s'en fait le plus grand débit. Voici dequelle maniére elle se fait. On voit à Pegu, & dans les autres endroits où l'on trouve la laque, de grandes fourmis aïlées, qui se jettent sur certains ar-

bres d'où coule une gomme qu'ils vont succer, & après avoir pris cet aliment ils rendent la laque sur les branches de ces arbres, comme les abeilles font le miel & la cire. Lors-que toutes les branches sont couvertes de cette matiére, les propriétaires des arbres les vont rompre, & les mettent sécher. Quand elles sont sèches la laque s'en sépare & demeure prise ensemble en forme de roseau.

En cet état, & lors-quelle vient de dessus les arbres, elle est d'un brun-roux. Mais les Indiens en font une poudre parmi laquelle ils mêlent telles autres couleurs qu'ils veulent, ou en font de petits bâtons comme on les vend en ces païs ici, & en France sous le nom de Cire d'Espagne, pour en cacheter des lettres. On en fait aussi divers autres ouvrages très-propres & fort-curieux.

Il croït à Java de gros Melons d'eau fort-beaus, & d'un goût agréable. Ils sont de couleur de vert-brun en-dehors, & blancs en-dedans, aussi-longs que nos grosses courges, ou nos citroüilles. Les Indiens s'en présentent les uns aux autres quand ils sont ensemble, pour se rafraïchir.

Le Benjoin est encore une production de cette isle. C'est une matiére qui est comme de l'encens, ou de la mirrhe, mais beaucoup plus précieuse; car on s'en sert à divers usages dans la médecine. Il en faut aussi pour faire les parfums & les pom-

pommes de ſenteur, qui ne ſe peuvent bien faire ſans benjoin.

Il croît ſur de hauts arbres fort-touffus, dont les feuilles ſont ſemblabes à celles des limons; & il en découle une ſorte de gomme. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre, & qui ſent très-bon. Il s'en faut beaucoup que le benjoin blanc qui vient des vieux arbres, ne ſoit ſi-bon que le noir; mais afin de tout vendre on les mêle enſemble.

Cette ſorte de gomme eſt nommée Lovan Jawy par les Mores, ce qui veut dire, Encens de Java. On fait dans les arbres & dans les buiſſons de leurs rejettons, des inciſions & des fentes pour en tirer plus de benjoin; parce-que c'eſt une des plus précieuſes marchandiſes qui viennent de l'Orient, & il ſurpaſſe en bonne odeur toutes les autres ſortes d'encens & de parfums.

Il ſe fait encore commerce de Camphre à Bantam, où on le nomme Caſur, & ailleurs Camphore. Il y en a de deux ſortes. La premiére vient de l'iſle Borneo, & c'eſt la meilleure. La ſeconde vient de Chincheo dans la Chine, mais elle eſt beaucoup au-deſſous de l'autre. Les arbres qui donnent le camfre ſont auſſi grands que des noïers. Il ſe forme une gomme au-dedans de leur tronc, qui en ſort en maniére de ſueur, par petites goutes groſſes comme des grains d'orge.

T 6 Le

Le camfre de la Chine vient en petites masses, & est à bon marché. Une livre de celui de Borneo se vend autant que cent livres de l'autre. Les Indiens savent les mêler ensemble fort-adroitement, & falsifier ainsi celui qui est le meilleur, de-même qu'ils falsifient presque toutes les autres marchandises, métier en quoi ils sont passez maîtres, & il faut avoir beaucoup d'expérience & de connoissance, pour ne s'y laisser pas attraper.

On trouve du bois de sandal rouge dans les bois de Java; mais le jaune & le blanc, qui valent beaucoup mieux, viennent des petites isles de Timor & Solor, qui sont à l'Est de Java. Les arbres de sandal sont comme les noïers. Ils portent un certain fruit qui ressemble fort aux cerises, & qui est d'abord vert, puis il devient noir; mais il n'a point de goût, & n'est pas estimé.

On fait un grand usage de sandal dans toutes les Indes, où les Indiens mêmes, les Mores, les Juïfs, & les gens des autres nations qui s'y trouvent, s'en servent également. On le broie ou-bien on le pile avec de l'eau, jusques-à-ce qu'il devienne en boüillie: ensuite on s'en oint, parce-que cela rafraîchit le corps, & lui donne une bonne senteur. Pour le sandal rouge, on s'en sert peu dans les Indes; mais on le transporte dans les autres païs, car il est aussi médecinal, quoiqu'il ait en toutes choses beaucoup moins de vertu que le blanc. L'isle

L'isle de Java produit encore le Gingembre en abondance. Cependant on n'y en fait point sécher. On le confit dans le sucre, où-bien on s'en sert comme d'herbe potagére. On en voit aussi beaucoup à la baie d'Anton Gil, où on le nomme Saquaviro. On le nomme Alia en Malais, & Ganti en langue de Java.

Son petit tronc, ou plutôt sa queuë, hors de terre, est de la grosseur d'un de ces petits roseaux qu'on voit en Hollande, & n'a que deux ou trois empans de haut. Ses racines sont proprement le gingembre qu'on mange vert dans les Indes avec les autres salades. On les confit aussi en miel, ou en vinaigre. Le nom de Gingembre est emprunté des Arabes, qui en nomment la racine Gingibil, de-même que font aussi les Turcs & les Perses.

Le fruit qu'on apelle Anacardium, ou Fruit du cœur, à-cause de la ressemblance qu'il a, sur-tout quand il est sec, avec un cœur d'homme, croît à Sunda & en divers autres lieux. Il est de couleur rouge. Les Portugais le nomment Fava de Malacca, parce-qu'il ressemble à la fève, quoi-qu'il soit un peu plus gros que ne sont le fèves en Hollande. Dans les Indes on en prend avec du lait pour se guérir de l'asthme, & contre les vers. On en sale comme des olives, & alors ils sont bons à manger à l'ordinai-

re. La matiére qu'ils ont en-dedans est aussi épaisse que le miel, & rouge comme du sang.

C'est à Sunda que croît la racine que les Portugais apellent Pao de Cobra, les Flamands, Bois de serpent, & les François, peut-être Serpentaire, ou Serpentine. Elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, fort dure, & amére. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, & ainsi préparée ils s'en servent beaucoup contre les fiévres chaudes, contre les morsures des serpens, & contre diverses autres sortes de venins. C'est de là que lui vient son nom.

Elle a été connuë d'abord par le moien d'un petit animal nommé Quil ou Quirpele, de la même grandeur & de la même figure que les furets qui font sortir les lapins de leurs trous. Les Indiens en ont plusieurs dans leurs maisons, par plaisir, & pour prendre les rats & les souris. Ces quirpeles sont naturellement ennemis des serpens, & les ataquent dès-qu'ils les voient. Dans ces combats il arrive qu'ils en sont souvent mordus, & aussitôt ils courent chercher cette racine, & s'en guérissent. Les Indiens s'étant aperçus de cette vertu, en ont aussi fait des expériences, & depuis ce tems-là on a tant fait d'état du Pao de Coëbra, que sa réputation s'est répanduë par-tout, & il s'en fait présentement un grand trafic.

Le

Le bois qu'on nomme du Latin, Bois d'aloës, en langue des Indes Calamba, en Portugais Pao d'Aguilla, croît particuliérement à Sumatra, Malacca, Cambaie Siam, & dans les autres lieux qui en sont voisins. Les arbres en sont comme des oliviers, & quelquefois un peu plus grands. Quand on les coupe le bois ne sent pas si fort d'abord, ni pendant qu'il est vert; mais à mesure qu'il séche sa senteur augmente. Le cœur de l'arbre & le bois qui est autour a plus d'odeur que celui qui est en-dehors.

On juge de sa qualité par son poids, le plus pesant étant le meilleur, & aussi par les veines noires qu'il a, & par la liqueur grasse qu'il rend lors-qu'on le fend en quatre morceaux. On en fait divers usages fort-singuliers, ce qui le rend précieux, aussi-bien que sa bonne odeur qui surpasse celle de tous les autres bois. Quand il est pilé, ou broïé, & qu'on le prend avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable. Il est admirable pour un estomac débile & rempli de pituite, qui ne retient pas assez les alimens. Il sert de reméde contre la pleuresie & contre le flux de sang.

Le bois que les Portugais nomment Aguilla Brava, ou Aguilla sauvage, vient aussi de Java; mais il n'a pas tant de vertu que le précédent. Les Indiens s'en servent pour brûler leurs Braménes, & les grands Seigneurs quand ils sont morts.

Etre

Etre brûlé sur un bûcher de ce bois, c'est parmi eux à-peu-près le même honneur que parmi nous d'avoir un magnifique tombeau de marbre.

Enfin on trouve à vendre à Sunda & à Bantam les drogues, épiceries & graines suivantes, dont on ne parle qu'en abrégé pour ne pas faire un trop long récit.

Le Podi est une sorte de farine ou de fleur de farine, dont on se sert contre le froid & contre les vents.

Le Caxumba, ou Flores, est une racine dont on assaisone les mets, & dont on teint les habits de coton.

Le Cajuapi est un bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu & l'on s'en frote le corps, tant pour la santé que pour la bonne odeur; car les Indiens aiment les parfums, & sont curieux de toutes les bonnes senteurs.

Le Cantior est un fruït de la nature des taupinambours & des trufles. Il y en a dans la Guinée en abondance & à bon marché.

Le Semparentaon est une racine amére qui a beaucoup de vertu. Elle croït à Sunda où elle se donne à bon marché.

Le Pontion vient de Malacca, mais il croït à Coromandel. On s'en sert contre la fiévre. Il est cher. Le caté en coûte bien 3000 caxas.

Le Gato Gamber est un fruït sembla-

ble aux olives, ou à l'arecca vert. Il croît à Cambaie, à Coromandel & à Sunda. Il est bon pour la douleur de dents.

Le [illegible]nti est une racine comme celle du gingembre, & par cette raison les habitans de Java lui donnent le même nom. On l'aporte de la Chine à Bantam où il est cher. Les Indiens s'en frotent le corps.

Le Sabani est proprement une graine de moutarde. On en trouve abondance à Sunda, & il y est à bon marché.

Le Dorini croît dans le même lieu: on en fait prendre aux enfans naissans.

Le Galam est une racine qui croît dans l'eau, & qui est fort rafraîchissante.

Le Tianco est un fruit que les Indiens pilent & prennent avec quelque liqueur, quand ils sont incommodez.

Le Madian, Maju, & Corassani, sont transportez de la ville d'Achem à Bantam. Les Indiens en prennent pour s'enivrer.

Le Spodiam est la cendre d'un certain arbre qui croît à Sunda, & qui s'y brûle. On ne s'en sert que pour s'en froter le corps.

Le meilleur Cumin, qui s'apelle Jentanieram en Malais, croît dans la Perse où on l'apelle Chirman. On l'aporte d'Ormus à Achem, & d'Achem à Bantam. On s'en sert beaucoup avec le

Madian

Madian, le Maju & le Daontuïo, ou Sept-feüilles, pour reméde contre les maladies apoplectiques & les rhumatismes, à quoi les Indiens sont sujets, & qui leur causent de grandes douleurs, parce-qu'ils sont presque toujours nuds.

Le Sari est une certaine fleur de farine dont il se frotent le corps, & qui les garantit du mal que leur feroient les mauvais vents.

Le Tagari, [illegible], & Sedowaïa, sont certaines racines que les Indiens broient, ou pilent, pour s'en froter le corps.

Le Sambaïa, qu'on nomme Geiduar à la Chine où il croît, est un fruit de la grosseur du gland, qui est rare & cher. On l'emploie en diverses sortes de maladies, sur-tout contre les morsures venimeuses, & contre d'autres poisons.

Le Jalave est le fruit d'un arbre: il est de la grosseur du précédent. On s'en sert dans les potions médecinales.

Le Paravas est une herbe rafraîchissante, chére & rare. On s'en sert quand on est échaufé.

Le Tomon-pute est une racine semblable au Galigan, ou Curcuma, hormis qu'il est blanc. On s'en frote le corps. Il est rafraîchissant & sain, & propre pour empêcher les chaleurs de foie.

On trouve encore à Sunda une plante dont les feüilles sont comme celles de l'arbre qui produit les tamarins, & sont amé-

res. Son fruit eſt comme des fèves de haricot, & fort-ſain.

Il croît à Sunda, à Madagaſcar & à la Chine une ſorte de petite fève, qui s'appelle en Malais Conduri, & Saga en langue de Java. Elles ſont petites & d'un beau rouge, & ont une plaque noire ſur le côté. Elles ſervent de poids pour peſer l'or, l'argent & les autres métaux. D'ailleurs elles ne ſont pas de grand uſage, parce-qu'elles ſont ameres, & quelques-uns croient qu'elles ſont venimeuſes.

Au détroit de la Sonde, dans l'iſle Pulo Cercan, croît une ſorte de noix, de la figure des noix de gale. D'abord on leur trouve le même goût qu'aux noiſettes; mais enſuite elles mettent l'homme dans un tel état qu'il paroît prêt à expirer. Les Hollandois les prirent pour la *Nux Indica* des Apoticaires; & en effet ils en firent l'épreuve, & trouvérent que ce l'étoit: mais ſi ceux qui en mangérent n'euſſent été promtement ſecourus, il y auroit eu beaucoup de danger pour eux.

Ils trouvérent à l'iſle du Mai, l'une des iſles du cap Vert, une grande quantité d'arbres ſemblables aux Sycomores, ou figuiers ſauvages. Leurs feüilles étoient un peu plus petites que celles du figuier. Les fruits étoient comme des figues, mais jaunes & petites, ſans aucuns grains, ou pepins, en-dedans. Le tronc de l'arbre, les branches, l'écorce, le

lait

lait qui étoit au-dedans, tout ressembloit au figuier. Les fruits ne viennent jamais à une parfaite maturité. Les arbres en sont chargez pendant toute l'année. Il n'y a point de semence dans leur fruit pour les multiplier : ils se multiplient par les jets que les racines poussent ; ou en les entant ainsi que les meuriers.

Le païs qui est proche du cap de Bonne-espérance, à la baie nommée Agoada Sam Bras, produit l'Azabar, ou la Sempervive, en si grande abondance qu'on y en voit des campagnes toutes couvertes. C'est une plante qui est de la hauteur d'un homme, si-bien que de loin on prenoit pour un terrein couvert d'hommes les champs qu'on en voioit remplis. C'est cette même herbe dont on fait dans l'isle de Sacotara, ou Zocotara, l'aloës qu'on nomme Sacotrin, ou Succotrin. On reconnoit qu'il est bon quand il est gras, sans ordure sans sable & sans petites pierres; qu'il est d'un roux clair & luisant, ou d'un jaune chargé; qu'il est solide & compacte; qu'il fond aisément, & qu'il a de l'amertume au goût. C'est un reméde contre le scorbut. Il purge la bile & la pituïte, & est fort-bon pour l'estomac.

APRE'S cette digression qu'on a jugée nécessaire, il faut reprendre la suite du voiage dont il s'agit. Les Hollandois voiant que le carnage qui avoit été fait de

part

part & d'autre, avoit mis fin à tout commerce avec les habitans de Tubaon, de Cidaio, & des autres villes voisines, qui étoient dans l'isle de Java, & qu'il n'y avoit point d'espérance de se vanger de la perfidie des Indiens, vu que leur troupe étoit si-fort diminuée, levérent l'ancre, & mirent la nuit à la voile, à la faveur du vent de terre. Ils allérent à l'isle de Madure, & moüillérent à la rade qui est au côté occidental de l'isle, aussi-bien que la ville capitale qui se nomme Arossabaia, où le Chérif, Evêque, ou Pontife, fait son séjour.

Le 6. de Décembre 1596. après avoir laissé tomber l'ancre sur sept brasses, fond d'argille, à-peine la manœuvre étoit-elle faite, qu'ils virent venir à leur bord deux pirogues, dont les équipages n'osoient se hasarder à passer dans les vaisseaux. D'ailleurs ils firent des ofres obligeantes de la part de leur Souverain, & dirent que si l'on vouloit demeurer quelque jours à leur rade ils viendroient aporter des rafraîchissemens, & trafiquer paisiblement & de bonne foi.

Au-reste ils étoient bien-informez de ce qui étoit arrivé devant Cidaïo ; car tous ces insulaires ont des pirogues en mer, qui vont & viennent sans cesse, & qui aportent des nouvelles de tout ce qui se passe.

Le lendemain il revint à bord de la *Hollande* une pirogue où il y avoit vingt-huit hommes qui dirent qu'ils avoient quelques épiceries à vendre, qu'on avoit sauvées d'un vaisseau qui avoit fait naufrage depuis un an. Cependant cela n'étoit pas véritable, car quelques autres de la compagnie aïant été interrogez au sujet de ces épiceries, ne savoient ce qu'on leur vouloit dire. Néanmoins on ne laissa pas d'envoier au Souverain du lieu un présent de deux miroirs.

,,Madure est une petite isle de forme ,,longue, qui git presque par le travers ,,de la pointe Nord-est de la grande Ja-,,va, & qui en est séparée par un canal ,,fort-étroit. Elle est très-fertile, & a-,,bondante en ris, si-bien qu'elle en four-,,nit à ses voisins qui le vont chercher. ,,Le fond en est si gras qu'on auroit pei-,,ne à en trouver un meilleur dans toute ,,la Hollande. Mais il est si souvent cou-,,vert d'eau, que les hommes & les buf-,,fles qui le labourent, y sont quelque-,,fois jusqu'aux genoux, & cela leur ar-,,rive encore lors-qu'ils sont ocupez à la ,,recolte du ris.

,,Cette isle est presque inaccessible aux ,,grands navires, à-cause des bas-fonds ,,dont elle est environnée. Ses habitans ,,ressemblent entiérement à ceux de Ja-,,va, tant par leurs ruses & leurs autres ,,qualités, que par leurs vêtemens, leurs ,,armes & tout le reste. Ils vivent la

,,plu-

,, plupart des pirateries qu'ils éxercent a-
,, vec de petits bâtimens, ſans que leurs
,, voiſins oſent s'y opoſer, parce-que Ma-
,, dure eſt comme leur grenier, & qu'ils
,, craignent de ſe le voir fermer.

,, Le [illegible] de Décembre, on vit venir de
,, l'iſle trois pirogues, dans la premiére
,, deſquelles étoit l'Interprète du Ché-
,, rif, qui demanda ſi le Roi & le Chérif
,, pouvoient venir à bord de l'*Amſterdam*,
,, & il préſenta en même tems quelques
,, chévres, du ris & d'autres rafraichiſſe-
,, mens. Le Pilote de ce vaiſſeau, qui
,, étoit encore fort-mal de la bleſſure
,, qu'il avoit reçuë au précédent combat
,, de Cidaïo, ſortit de la dunette pour
,, aller à la chambre du Capitaine, où
,, il eût percé la gorge de l'Interprète, a-
,, vec une baïonnette, ſi on ne l'en eût
,, empêché, aparemment pour ſatisfai-
,, re en quelque ſorte ſon deſir de van-
,, geance.

,, Cet incident & d'autres conſidéra-
,, tions firent qu'on ne voulut acorder à
,, l'Interprète ſa demande qu'à condi-
,, tion qu'on ne viendroit ni à bord de
,, l'*Amſterdam*, dont l'équipage étoit trop
,, diminué, ni à bord de la pinaſſe; mais
,, que ce ſeroit à bord du *Maurice*. L'In-
,, terprète s'en alla porter cette ré-
,, ponce à ſes Maîtres, qui cependant
,, s'avançoient dans les autres pirogues;
,, & ſoit que l'Interprète eût mal fait ſon
,, raport, ou qu'on eût quelque mauvais
,, deſ-

„ dessein , ils venoient droit à bord de
„ l'*Amsterdam*. Une des pirogues , o
„ pour mieux dire, une des fustes avoit
„ un pont , où il y avoit trois rangs d'hom-
„ mes assis les uns au-dessus des autres ,
„ & fort-serrez.

L'équipage de l'*Amsterdam* efraïé de voir venir une si nombreuse compagnie , fit une décharge de trois piéces de canon, ensorte-que ceux qui étoient sur la pirogue du Roi , où il y avoit une lanterne, tombérent morts les uns sur les autres. A ce signal la plus grande partie des équipages des quatre vaisseaux s'étant jettez dans les chaloupes & dans les canots, allérent si vigoureusement ataquer les pirogues , que de tout ce qu'il y avoit de gens dedans , il ne s'en sauva que vingt & une personnes , tant en vieux qu'en jeunes, & tout le reste fut fait prisonnier.

On trouva entre les morts le Chérif & le Roi qui avoit à sa ceinture un joiau d'or, garni de cinq pierreries qu'on lui ôta, & ensuite on le jetta à la mer avec le Chérif qui avoit eu les bras emportez.

Quand on eut mené les prisonniers à bord & qu'on les eut pensez , on les examina chacun en particulier. Quelques-uns avoüérent qu'on avoit eu intention d'ataquer le vaisseau , si l'on en eût trouvé une ocasion favorable ; mais cette confession fut suspecte , & l'on crut que la

crain-

sous une petite isle nommée Luboc, ou Leboc, ou la petite Madure, gisant par les 6. degrés 10. minutes, environ à douze ou treize lieuës de Java, & qui étoit entourée de deux autres plus petites isles.

Là ils virent vingt-deux hommes se promener sur le rivage, entre lesquels étoit le Commandant. Ils avoient avec eux un cerf qu'ils marquoient vouloir vendre; toutefois personne des vaisseaux ne mit à terre ce jour-là. Le Roi de Japara, à qui cette isle apartenoit, y avoit envoié depuis trois ans, c'est-à-dire, l'an 1593. environ cent hommes pour y habiter sous le commandement d'un Seigneur de sa Cour. Ces gens trouvérent que le fonds étoit bon, & ils le rendirent encore meilleur par le soin qu'ils prirent de le cultiver. Il étoit abondant en ris, poules, bêtail, chasse & oiseaux. A la pointe orientale il y avoit une petite Eglise avec des cocotiers, & c'étoit-là que les habitans faisoient leur séjour ordinaire.

Le 12. sur le midi, on fit nager une chaloupe vers le rivage, où les habitans l'atendoient. Ils donnérent des poules & des fruits pour du fer & pour du plomb, qui sont des marchandises dont ils s'acommodent bien.

Le 14. ils apareillérent & coururent la bande de l'Ouëst dans l'espérance de trouver sur leur route quelque rade com-

mode, pour y laisser un de leurs vaisseaux. En éfet les équipages étoient devenus trop foibles, & il n'y avoit point d'aparence que ce qui restoit de gens pût conduire ces quatre navires. Il n'étoient plus en-tout que quatre-vingts-quatorze hommes, tant sains que malades, boiteux & mutilez.

Le 25. ils se retrouvérent à la vuë de la même isle de Loc, dequoi ils furent étrangement surpris, aïant toujours navigé pendant onze jours, & toujours gouverné à l'Ouëst. Mais les vents d'Ouëst & de Nord-ouëst & la force des courans les avoient repoussez, de-sorte qu'ils furent contraints de remouiller sous cette isle.

Le même jour, c'est-à-dire, le 25 de Décembre 1596. Jean Mullenaar Maitre du vaisseau *le Maurice*, mourut d'une oppression, subitement & en moins d'une heure de tems. Le lendemain on fit venir à bord de ce vaisseau les Chirurgiens, qui se nommoient Jean Jansz, & Maitre Joost, pour visiter le mort en présence de tout le Conseil. Leur raport fut qu'ils croioient que le mort avoit été empoisonné, & ce fut aussi le sentiment de tous les assistans, à-cause des marques bleuës dont il étoit couvert, & que ses cheveux s'étoient séparez de sa tête; outre que le sang avoit coulé abondamment dans sa gorge, par la quantité du poison qui lui avoit été donné.

Cet accident excita un tel murmure parmi les équipages, & parmi quelques-uns des hauts Oficiers, que tous ceux qui auparavant avoient désiré d'aller aux Moluques, s'écriérent d'une commune voix que désormais il étoit tems de s'en retourner en Hollande.

Le 27. Corneille Houtman, qui fut soupçonné d'avoir empoisonné le Maître, fut mis aux fers par l'équipage de son vaisseau *le Maurice*. Ce qui donnoit lieu à ce soupçon étoit que Houtman & le mort s'étoient incessamment querellez pendant le voiage, & qu'ils s'étoient même battus: qu'ils s'étoient menacez l'un l'autre de se donner des coups de baionnettes, & qu'ils avoient couru l'un après l'autre pour cet éfet: qu'enfin Houtman, au-moins suivant un bruit qui s'étoit répandu parmi l'équipage, avoit dit qu'il voioit bien que jamais Mulenaar ne le laisseroit en paix, & qu'il falloit qu'il se mît en repos par le moien du poison.

Nonobstant tous ces adminicules & ces raisons, Houtman fut déclaré absous le 30. du mois, & renvoié jusqu'à nouvelle preuve. Mais cette Sentence n'éteignit pas les soupçons dans l'esprit de la plupart de ceux qui les avoient conçus.

Le Conseil aiant considéré que le vaisseau *Amsterdam* étoit fort-incommodé, qu'il faisoit eau en divers endroits, qu'il avoit beaucoup soufert sur les bas-fonds

de Jaccatra, & que pour le maintenir on étoit obligé de pomper incessamment, & de faire jusqu'à deux mille bâtonnées d'eau par quart, avoit résolu de l'abandonnér. Cette résolution fut mise à éfet le 1. de Janvier 1597. auquel jour tous les équipages travaillérent également à le décharger & à le dégréer; manœuvre qui dura jusqu'à l'onziéme du mois qu'on brûla le bâtiment. Ce fut une grande perte pour la Compagnie des Païs Lointains.

Pendant-que le vaisseau étoit en feu, les habitans s'en aprochérent avec leurs canots & leurs pirogues, & le remorquérent sur un banc, ou sur un rocher, pour en conserver la ferrure. Il en vint aussi plusieurs à bord des trois autres navires, où ils portérent divers rafraîchissemens en échange de cette ferrure, & afin-qu'on la leur laissât prendre. Entr'autres il y eut des gens dans un de ces canots qui demandérent pourquoi on avoit brûlé ce beau vaisseau, & pourquoi on ne l'avoit pas vendu au Roi, qui l'auroit paié autant qu'il auroit valu.

Le 12. les deux garçons qu'on avoit fait prisonniers sur la côte de Madure, s'échapérent du vaisseau *la Hollande*, & se sauvérent à la nage dans l'isle de Leboc pendant-que l'équipage étoit allé faire de l'eau. Le même jour, on leva l'ancre, dans le dessein d'aller au bout oriental de l'isle de Java, afin de s'y pourvoir de

tout

tout ce dont on pourroit avoir besoin sur la route, en s'en retournant.

Le matin du 18. on eut la vuë de la montagne enflammée qui est au-dessus de la ville de Panarucan, & qui jette une grosse fumée épaisse. On vit encore une autre grande montagne que les Portugais apellent Sierra do Pagode, à-cause d'une grande Pagode, ou Temple de Païens, qui y est. Au pié de cette montagne est une petite ville nommée Paçada, d'où on lui a donné aussi le nom de Sierra de Paccadra.

Le même jour ils embouquérent le détroit qu'on nomme de Balambuan, qui n'a pas tout-à-fait une demie-lieuë de large dans l'endroit où il est le plus étroit. A son Midi est l'isle de Bali, & à son Occident est celle de Java.

Le 21. ils vinrent si proche de la ville de Balambuan, qu'ils pouvoient fort-bien la voir. Le même jour deux pirogues nagérent à bord du *Maurice*, dans lesquelles entr'autres étoit un esclave d'un certain Moine Portugais. Cet esclave dit qu'il avoit été à Balambuan, où il y avoit famine à-cause de la durée du siége dont il a été ci-devant parlé dans la description des villes de Java; & que trois certains Portugais de Panarucan, qui étoient canoniers dans la ville, avoient perdu courage, & déclaré qu'ils ne pouvoient plus la défendre.

Les Hollandois aïant découvert un

nombre extraordinaire de voiles, dans un golfe, le long de la côte de Bali; un Gentil-homme qui étoit aussi dans une de ces pirogues, leur dit que cette flote s'étoit assemblée pour faire lever le siége de Balambuan; qu'il y avoit huit mille hommes embarquez; & qu'il y avoit encore d'autres bâtimens & d'autres troupes ailleurs.

Mais on n'ajoûta pas foi à ce raport; au-contraire on eut soupçon que c'étoient toutes les forces de l'isle de Java, qui s'étoient rassemblées pour ataquer les trois vaisseaux, & leur fermer le passage. Dans cette crainte on tint toutes choses en bon ordre, & l'on se prépara pour le combat, en cas de besoin.

Le 22. on alla moüiller sur la côte, environ à une lieuë Nord-ouëst-quart-à-l'Ouëst de la place assiégée. Là un Gentil-homme se rendit à bord, & fit le récit de l'état du siége. Entr'autres choses il dit que le Pére du Roi regnant vivoit encore, & que c'étoit un homme fort vieux, qui s'étoit retiré assez avant dans l'isle. Et comme ce Pére avoit parlé d'un vaisseau à-peu-près de la même fabrique que ceux des Hollandois, qui avoit été sur ces mêmes côtes depuis dix ans, on présuma que ce vieux Roi pouvoit être celui dont Sir Thomas Candish fait la description dans son Voiage, & dont il dit qu'il avoit alors plus de cent cinquante ans.

Du-

Durant tous ces derniers jours de navigation & de séjour, on eut sur ces côtes-là beaucoup de gros tems, des vents forcez, & une mer agitée. On demanda si le tems étoit, ou toujours, ou souvent, aussi mauvais qu'on le voioit ? Les habitans répondirent que cela étoit extraordinaire, & qu'il falloit que les Hollandois eussent amené le mauvais tems avec eux.

Le 25. du même mois de Janvier 1597. on aprit qu'en s'avançant un peu davantage au-delà du parage où les trois vaisseaux étoient moüillez, on trouveroit une riviére où l'on pourroit aisément se pourvoir de toutes les choses dont on auroit besoin. Sur cet avis on mit à la voile. Mais afin de ne se laisser pas tromper, on fit devancer la pinasse avec une chaloupe. On trouva la riviére, mais il y avoit si-peu d'eau qu'à-peine la chaloupe vuide y pouvoit naviger.

Sur le bord de cette riviére étoit un petit village d'environ soixante maisons, dont les habitans s'ocupoient à teindre des habits de coton de diverses couleurs, & à tistre fort-artistement des ouvrages qu'ils envoioient aux isles voisines, & dont ils faisoient un trafic capable de les faire subsister. Ces gens-là étoient vêtus avec plus de régularité & plus proprement que tous les autres qu'on avoit vus auparavant.

Ils ofrirent de trafiquer avec les Hollandois, & promirent d'en user bien. Mais

comme il n'y avoit pas en ce lieu-là une assez grande quantité de rafraîchissemens, & qu'on en vouloit davantage qu'il ne s'y en trouvoit, on remit à la voile, & le 27. du mois, à minuit, on remouilla sur vingt-cinq brasses, fond de sable noir. On crut alors être sur la côte d'une petite isle séparée, mais le lendemain on connût que c'étoit l'isle de Bali.

Le 30. on vit venir à bord une pirogue avec un Gentil-homme qui demanda de la part du Roi, d'où étoit le bord, & voulut qu'on le lui donnât par écrit? Pour cet éfet il avoit aporté une feüille de cocotier & un poinçon. On lui fit écrire qu'on venoit de Hollande, & qu'on désiroit de trafiquer honnêtement & paisiblement avec les gens du païs.

Le 4. de Fèvrier 1597. on mit à terre pour faire de l'eau. On y vit beaucoup de gens qui paroissoient revenir de quelque marché, emportant chacun quelque denrée ou marchandise qu'ils y avoient achetée, & entr'autres chassant beaucoup de bêtail devant eux.

Quelques-uns de ces gens-là étoient à cheval, & il y en avoit un qui étoit porté par quatre esclaves, sur une espéce de litiére, devant qui on portoit vingt longues javelines où pendoient de longues houpes rouges & blanches. Celui-ci envoia quelques fruits à ceux d'entre les Hollandois qui étoient à terre, & les pria que deux de leur troupe voulussent

aller

aller avec lui. Ils y consentirent à-condition qu'il laisseroit aussi deux de ses gens en otage.

Le 5. les Hollandois changérent de parage ; & allérent mouiller un peu plus au Nord. Ensuite ils renvoiérent les deux esclaves à terre pour faire aussi revenir leurs deux matelots. Mais quand le Seigneur du lieu eut ses esclaves, il ne voulut point renvoier les deux hommes qu'il avoit, parce que les vaisseaux avoient changé de parage, & qu'ils n'étoient plus dans l'étenduë de sa juridiction. Néanmoins après beaucoup de promesses qu'on lui fit, il y en eut un qui eut permission de passer au-travers du frein jusqu'au canot.

Il raporta que la personne qu'on avoit vu porter dans une litiére le jour précédent, étoit un Seigneur du païs, qui étoit mécontent de ce qu'on avoit changé de parage, & qu'à-cause de cela il avoit encore retenu un esclave Portugais, que les Hollandois lui avoient envoié pour leur servir d'Interprète, avec lequel l'autre matelot qu'il avoit aussi retenu, avoit été envoié le lendemain au Roi, dans la ville de Bali.

Ce Hollandois fit savoir par une lettre adressée au vaisseau *la Hollande*, que lui & l'esclave avoient été très-bien reçus du Roi. Pour retirer leur homme & leur esclave les Hollandois envoiérent à ce Roi vingt aunes de velours

à fleurs, des grains rouges, des verres de de cristal, des miroirs, & quelques autres choses. Aussi-tôt l'homme & l'esclave furent relâchez, & étant revenus à bord ils dirent que le Roi leur avoit fait ofre de tout ce qui étoit en sa puissance, & qu'il leur avoit fait présent de quatre pourceaux, & de deux fûtailles pleines d'eau.

Cependant le 9. du mois, *le Maurice* entra dans une grande baie nommée Padan, où les habitans de la côte dirent à l'équipage qu'il y avoit dix-huit ans qu'il étoit aussi venu là d'autres gens faits comme eux, qui aïant coupé une corde en cinq ou six morceaux, l'avoient ensuite rejointe. On présuma que ce pouvoit être Sir François Drake.

Le Roi vint au rivage, sur un chariot bien-travaillé, tiré par deux buffles qui avoient de beaus harnois. Ses Gardes marchoient devant lui avec de longues javelines & des traits dans des tuïaux, qui avoient tous la pointe dorée. Il désira qu'on lui fit une salve de l'artillerie, & on ne manqua pas de le satisfaire. Le lendemain il fit mener à bord quatre fûtailles pleines d'eau.

Ce Prince, ou Roi de Bali, est puissant, aimé & honoré de ses Sujets, & a une Cour & un train dix fois plus magnifique que n'est la Cour du Chepate ou Gouverneur de Bantam. L'équipage du *Lion Hollandois* aïant apris que le *Maurice*

étoit

C. de Porcus
Detroit de Baly
I Baly
Detroit de Ballabuan

étoit mouillé dans une si bonne rade, leva l'ancre & courut au Sud, pour doubler le cabo dos Porcos, ou le cap des Pourçeaux, qu'ils ne purent dépasser que le 12. du mois; & enfin ils rejoignirent les deux autres bâtimens, & laissérent tomber l'ancre sur vingt-cinq brasses, dans la même baie de Padan.

Cette baie mériteroit bien le nom de Baya Formosa, vu la qualité & quantité de rafraîchissemens qu'on y trouve. Elle gît par les 8. degrès 33. minutes de latitude Sud. La côte que *la Hollande* rangea en y allant, étoit le plus beau païs qu'on eût encore vu dans tout le voiage, ce qui fit qu'on le nomma la Jeune Hollande.

L'isle de Bali est à l'Est de la grande Java. Elle a de circuït environ douze lieuës d'Allemagne. Sa côte septentrionale est montueuse. Il y a au Sud un grand cap très-haut, qui court fort avant dans la mer. Le cap du Nord gît par les 8. degrès & demi de latitude Sud. La ville capitale porte aussi le nom de Bali. Le Roi y a un palais magnifique & spacieux, aussi-bien qu'en plusieurs autres places de l'isle.

Les habitans de cette isle si-extraordinairement peuplée, sont noirs, & ont des cheveux crêpus. Leur Roi éxerce sur eux un empire sévére & absolu. Ils sont Païens & adorent la premiére chose qui se rencontre au matin devant eux. Ils sont vêtus comme les Javanois & les au-

trés insulaires, avec qui ils ont encore cela de commun que les hommes ne portent point du tout de barbe; car aussitôt qu'il leur en croît quelque poil, ils le tirent avec un certain instrument fait exprès. On dit que ce sont les femmes qui ont donné lieu à cette coutume, parce-que quand elles voient des hommes barbus elles crient après eux, Au bouc, & s'en moquent.

Ils tiennent que de faire son eau debout, c'est imiter la maniére des chiens, & les hommes mêmes se baissent pour la rendre, comme font les femmes parmi nous. Ils ont chacun plusieurs femmes, & c'est par cette raison que leur isle est si-bien peuplée. Quoi-qu'ils vendent quantité d'hommes pour être transportez hors de l'isle, le nombre ordinaire de ce qu'il y reste de gens est encore de plus de six-cents mille personnes.

Leur plus commune ocupation est de cultiver la terre, & de tistre des étofes, ou des toiles; l'isle est fort-abondante en coton, outre celui qu'on y aporte de Sambaïa & des autres villes voisines. Il y a une grande abondance de gros & de menu bêtail, comme de bœufs, buffles, chévres, pourceaux, & même de chevaux; mais les chevaux sont aussi petits que ceux de France, & ont de la peine à porter un cavalier tout-armé. On en transporte peu hors de l'isle, ce qui fait qu'ils y multiplient beaucoup. Il n'y a que les

gens

gens du commun qui s'en ſervent pour aller d'un village à l'autre. Les grands Seigneurs ſe font porter, ou vont en chariot, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus.

L'iſle de Bali produit une grande quantité de ris, que le Roi ne laiſſe point tranſporter ailleurs. Ce qui en reſte, après la conſommation que les habitans en ont faite, on le porte chaque année dans les fortereſſes qui ſont ſur de hautes montagnes, & on le conſerve pour les années de ſtérilité, quand il en vient; ou pour les accidens qui peuvent arriver, comme ſont ceux que cauſe la guerre, où les ennemis ruïnent quelquefois les villes, & détruiſent tout ce qui eſt dans les campagnes; ou comme ſont ceux des innondations dans les bas païs.

On y trouve diverſes ſortes de volatiles, des poules, des canards, des paons, des tourterelles, & pluſieurs autres. Les fruits les plus communs ſont des cocos, des oranges, & des citrons, dont on voit des lieux incultes & des bois tout-remplis.

Il y a un autre fruit de la groſſeur d'une poire, avec une coquille fort-mince, preſque comme celle de la chateigne, mais qui n'a pas tant de pointes. Ce fruit eſt blanc en-dedans, d'un goût agréable, fort-ſain, & bon contre le ſcorbut. On le peut confire dans le ſucre, ou dans la ſaumure, & pourvu qu'on le laye en le tirant de la ſaumure, il perd

tout

tout le goût de sel qu'il avoit, & reprend sa premiére douceur.

Il y a encore un autre fruit qui croît en terre, & qui est de la grosseur d'une grosse noix ; mais il est plus dur & fort gros. On n'a pas remarqué que cette isle produise d'autres épiceries que le gingembre qui croît dans toutes les Indes, quoi-qu'elle produise diverses drogues ; comme le Galigan, le Doringui, le Canjor & le Bangue, & plusieurs autres.

La mer qui environne l'isle est fort poissonneuse, aussi-bien que ses eaux internes, & il y a dans l'une & dans les autres de gros & de petits poissons, qui sont d'un grand usage & fort-agréable pour l'entretien de la vie. Les habitans n'ont presque point de commerce par mer : ils n'ont que de petites pirogues pour aller aux côtes de Java porter les toiles & les autres ouvrages de coton qu'ils font.

Cette isle est une rade commune & un lieu de relâche, pour les vaisseaux qui vont aux isles Moluques, à Banda, Amboine, Macacer, Timor & Solor, & qui viennent tous y relâcher pour prendre des rafraîchissemens, à-cause de l'abondance & du bon marché des denrées. Les Chinois y viennent aussi quelquefois trafiquer, & y aportent des sabres & des porcelaines, qu'ils troquent pour des toiles de coton. Les petits caxas n'y ont point de cours ; il n'y a que les grands ; dont

Coste D'occident
Coste du Nort
S.t Helene

dont six mille y valent une réale de huit.

Les armes des habitans sont comme celles des Javanois. Il y a dans l'isle divers métaux, & entr'autres, du cuivre & de l'or. Mais le Roi ne veut pas permettre qu'on ouvre les mines d'or. Ceux des Hollandois qui furent auprès du Roi virent en son palais plusieurs vaisseaux d'or, ou dorez, pour boire, qui même étoient plus précieux qu'ils n'en avoient jamais vu, en quelque Cour qu'ils eussent été; quoi-que le Gouverneur de Bantam en fût aussi assez-bien pourvu.

Les plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi qu'à mains jointes. Il a sous lui un Gouverneur qu'on nomme Quillor, qui gouverne toute l'isle, ainsi-que fait le Grand Chancelier de Pologne, & tout ce qu'il fait est aprouvé. Sous lui sont divers autres grands Seigneurs, qui gouvernent chacun leur quartier au nom du Roi, & toutes choses se passent avec beaucoup d'union entre eux & avec le peuple.

S'il y a quelqu'un qui ose se revolter, il est aussi-tôt ataqué par tous les autres, & le moindre suplice qu'il doive atendre c'est d'être banni, comme il étoit arrivé dix ou douze ans auparavant. Un Prince du sang Roïal avoit conspiré contre la vie du Roi, & voulu le massacrer dans son palais, aïant pour cet éfet engagé beaucoup de gens dans ses interêts & dans sa conspiration. L'entreprise

aïant

aïant été découverte, tout les conspirateurs furent condamnez à la mort. Mais le Roi fut touché de compassion, & changea la peine capitale en un bannissement dans une isle deserte, où ils furent tous envoiez. Cette isle est au Sud-est de Bali, & se nomme Pulo Rossa, ou l'Isle Deserte. Les bannis y demeurent toujours, & sont sous la domination du même Roi; mais il ne leur est pas permis de retourner à Bali.

Ces éxilez ont cultivé Pulo Rossa: ils y ont bâti & l'ont peuplée, & ils y ont déja quantité de bêtail. Ils sont Païens de-même que les habitans de Bali, & ont cette mauvaise coutume que quand les maris sont morts on brûle plusieurs femmes avec eux sur le même bûcher, & celles qui y sont brûlées passent pour des femmes vertueuses, & qui ont bien aimé leurs maris. Ils croient fermement qu'elles les vont acompagner en l'autre monde, & dans cette pensée elles courent à ce suplice en danssant au son de leurs instrumens de musique, & prennent avec elles leurs plus précieux joiaux, pour s'en servir dans le lieu où elles seront transportées.

On tient que cette coutume a été autrefois introduite par un certain Roi, parce-que les femmes qui se lassoient de leurs maris, ou qui aimoient un autre homme, & même pour des causes plus legéres, ne craignoient pas d'empoisonner leurs maris. Pen-

Pendant-que les Hollandois étoient là, on leur dit qu'on devoit brûler le corps d'un grand Seigneur, & qu'il y auroit près de cinquante femmes qui se brûleroient avec lui. Ce spectacle ne peut rien avoir que de fort-afreux, & l'on en eut tant d'horreur que personne n'eut la curiosité d'y assister.

Pendant-que les Hollandois demeurérent moüillez dans cette baie, ils prirent soin de se pourvoir de tout ce qui pouvoit être nécessaire pour leur voiage. Ils allérent tous les jours à terre pour se prêter secours les uns aux autres à porter & traîner ce qu'il falloit. Mais les choses ne se faisoient pas avec toute la précaution, l'empressement & les égards que le commun des matelots auroit bien voulu qu'on eût marquez pour le général des équipages. En éfet quand on fut en mer il fallut qu'ils se contentassent de ris & d'eau, au-lieu qu'il ne manquoit rien aux Oficiers, ni rôti, ni bouilli, ni abondance de toutes sortes de fruits. Ce procédé causa de grands murmures, & beaucoup de division entre les équipages.

Le 20. de Fèvrier, une partie de l'équipage du *Maurice* aïant mis à terre, deux matelots, nommez l'un Emanuel Rodenburgh d'Amsterdam, l'autre Jaques Classen de Delft, s'étant avancez dans l'isle, criérent aux autres que s'ils étoient trop-longtems à revenir il ne faloit point les atendre. Depuis ce tems-

là

là on n'a jamais ouï parler d'eux, quoi-qu'on s'en soit enquis plusieurs fois. Un jour ou deux aprés leur fuïte ils envoiérent demander leurs habits, mais on les leur refusa. Il est certain qu'ils se retirérent volontairement; mais de savoir si dans la suite ils demeurérent volontairement, & s'ils n'auroient pas bien voulu retourner à bord, c'est ce qu'on ne put découvrir, puis-qu'ils ne parurent plus.

Le 26. de Fèvrier, après avoir apareillé, on leva l'ancre sur le midi, pour prendre la route du cap de Bonne-espérance par le Sud de Java. Ainsi on quitta les isles de Java & de Bali, savoir trois vaisseaux de compagnie, *le Maurice*, *la Hollande ou le Lion Hollandois*, & *le Pigeonneau, ou la Pinasse*. Les équipages qui montoient ces trois bâtimens étoient au nombre de quatre-vingts-neuf hommes, reste de deux-cents-quarante-neuf qui s'étoient embarquez en Hollande.

Outre ces quatre-vingts-neuf personnes, il y en avoit encore huit autres qu'on avoit prises sur la route, savoir, deux garçons de Madagascar, un Chinois, deux de Malabar, un qui se disoit natif de Malacca, un petit garçon d'environ huit ou neuf ans, natif de la ville de Joartam dans l'isle de Java, & Abdul de Guzarat, de qui il a été parlé plusieurs fois.

Le 28. tous les Officiers s'étant assemblez dans la chambre du Capitaine du vaisseau *la Hollande*, il y eut de hautes

paro-

paroles entre eux, parce-qu'ils s'imputoient les uns aux autres ce qui s'étoit passé devant la ville de Bantam. Les Commis disoient que les Maîtres & les Pilotes s'étoient retirez par fraïeur, & qu'ils les avoient laissez dans la peine & dans le danger. De leur côté les Maîtres acusoient les Commis d'être la cause de ce qu'on n'avoit point acheté de poivre, quoi-qu'ils eussent été conduits dans un bon port, & dans la ville du monde la plus propre pour ce commerce. Enfin ils ne manquoient pas de sujets de reproches à se faire les uns aux autres; & cela ne se passoit pas secrétement; car on parloit si-haut qu'il n'y avoit point d'endroit dans le vaisseau, d'où l'on ne pût entendre ce qui se disoit.

Le 24. d'Avril 1597. après avoir navigé pendant cinquante-sept jours, ils eurent la vuë du continent d'Afrique, que les Portugais nomment Terra do Natal, situé par les 33. degrès 15. minutes de latitude Sud. Les Caphres, ou Sauvages aïant découvert les vaisseaux, firent de grands feux & beaucoup de fumée.

Le 26. le vaisseau *la Hollande* s'écarta des deux autres, par la mesintelligence des Oficiers, & depuis ils furent un mois sans se rejoindre, ainsi-qu'il sera dit ci-après.

Le 30. on vit quantité de ces oiseaux à bec blanc qu'on a dit que les Portugais nomment Faisons, ou Fensons, qui sont fort-

fort-tachetez par le dessus du corps, & blancs par le dessous. Leur vuë est une marque qu'on aproche du cap de Bonne-espérance.

Le matin du 6. de Mai, les équipages des deux vaisseaux *le Maurice* & *le Pigeonneau* virent le cap d'Aguilhas, qui leur demeuroit derriére, Est-nord-est à eux, dont la basse pointe court bien-avant dans la mer. Le 7. ils crurent, selon l'estime, être à l'Ouëst du cap de Bonne-espérance, d'autant-plus qu'ils voioient floter les trombes de jonc dont il a été déja parlé. Le 8. & le 9. ils continuérent à les voir, & à en voir bien-plus qu'auparavant.

Ces deux vaisseaux aïant navigé jusqu'au 23. se trouvérent alors par la hauteur de l'isle Ste. Héléne; ce qui les obligea de prendre leur cours à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst. Le 25. ils reconnurent l'isle, qui étoit Nord-ouëst à eux, & qui leur parut fort-haute, à quatorze lieuës de distance où ils en étoient alors. Le lendemain matin ils s'en aprochérent jusqu'à quatre lieuës.

La pinasse s'étant mise de l'avant, & étant venuë sous le cap du Nord, pour entrer dans la rade, on y vit mouillées quatre grandes carraques Portugaises, qui y avoient relâché depuis peu, pour prendre des rafraîchissemens, selon la coutume. Car encore qu'il y eût de la part des Rois d'Espagne & de Portugal,

des défenses à qui que ce fût de s'habituer dans cette isle, elle ne laissoit pas d'être fort abondante en oranges, limons, citrons, boucs, chévres, pourceaux, poules de Barbarie, perdrix, cailles, & diverses sortes d'oiseaux. La mer y est aussi fort-poissonneuse, & l'isle produit plusieurs espéces d'herbes excellentes pour la santé.

Elle a environ de sept lieuës de tour. Le terrein en est cendreux & sec, si-bien qu'encore-qu'il y ait une grande quantité d'arbres, le bois n'en est propre qu'à brûler. Il y a des endroits où il se trouve un peu de soufre. Lors-que les Portugais la découvrirent, il n'y avoit ni animaux ni fruits, mais seulement une grande abondance d'eau douce, qui tombe des montagnes dans une valée, d'où elle coule dans la mer, & c'est là que les Portugais la vont prendre.

La verdure dont cette valée est couverte, fait qu'elle est si-remplie d'animaux & d'oiseaux, qu'on les peut tüer à coups de pierres, & quand il y viendroit encore deux fois autant de vaisseaux, ils y trouveroient toujours assez de rafraîchissemens. Cependant on peut dire que cela est surprenant, puis-que l'isle n'est point habitée, ni fréquentée que pendant le peu de tems que les Portugais y demeurent moüillez.

Il y a beaucoup de sel sur le rivage, ce qui est fort-commode pour saler des

ché-

chévres, des pourceaux & du poisson, & pour en faire provision dans les vaisseaux; de-sorte qu'il semble que la Providence de Dieu ait placé là cette isle pour servir de lieu de relâche, & comme de magasin, aux vaisseaux qui vont aux Indes, & qui ont besoin de se rafraîchir.

Le nom de Ste. Héléne lui a été donné parce-qu'elle fut découverte le 21. de Mai, jour que les Catoliques Romains ont consacré à la mémoire de l'Impératrice Héléne, mére du grand Constantin. C'est à-présent encore dans ce tems-là justement que les vaisseaux Portugais ont coutume d'y relâcher.

,,L'isle de Ste. Héléne gît par les 16. ,,degrés & un quart de latitude Sud, à ,,550. lieuës du cap de Bonne-espérance; ,,à 350. lieuës de la côte d'Angola; à ,,510. lieuës de la côte du Bresil; conti- ,,nens qui en sont les plus proches. Le ,,païs est fort-haut, & si-montueux qu'on ,,croit ordinairement, en le découvrant, ,,qu'il est couvert de nuäges.

,,Les arbres fruitiers que les Portu- ,,gais y ont portez, s'y sont multipliez ,,d'eux-mêmes, sans qu'on ait eu la pei- ,,ne d'en transplanter, ou de les pro- ,,vigner. Maintenant les valées en sont ,,pleines, & il y a des fruits pendant ,,toute l'année, les pluïes qui y tom- ,,bent par ondées cinq ou six fois le jour, ,,& le Soleil qui luït incontinent après, ,,causant cette fertilité.

„ Les bêtes & les oiseaux y sont par mil-
„ liers. Il y a tant de poisson qu'il sufit d'a-
„ voir un clou courbé pour en prendre au-
„ tant qu'on en a besoin, & il a si-bon goût
„ que tous ceux qui en mangent avouent
„ qu'ils n'en ont jamais mangé de meilleur.
„ En un mot c'est un paradis terrestre,
„ & les vaisseaux qui en revenant des In-
„ des s'écartent de cette route, & ne
„ peuvent relâcher à Ste. Héléne, ainsi
„ qu'il arrive quelquefois, soufrent &
„ en même tems perdent beaucoup, étant
„ contrains de relâcher à la côte de Gui-
„ née, & d'y atendre la pluïe pour faire
„ de l'eau ; ce qui fatigue extrémement
„ les équipages, & leur cause des mala-
„ dies.

„ Les Portugais y laissent ordinaire-
„ ment leurs malades, leur donnant du
„ ris, de l'huile, du biscuit & des épi-
„ ceries, car pour de la viande ils y en
„ trouvent assez. Ces malades y demeu-
„ rent jusques à l'année suivante, qu'il
„ y revient d'autres vaisseaux qui les pren-
„ nent. Ils ne séjournent pas longtems
„ dans l'isle sans guérir, car l'air y est
„ tempéré & très-sain. Le Roi de Por-
„ tugal ne veut pas permettre qu'on s'y
„ habituë, de-peur que les habitans n'en-
„ treprissent dans la suite de se gouverner
„ eux-mêmes, & de ne relever de person-
„ ne. Il aime mieux que chacun des na-
„ vigateurs y trouve sa commodité, que
„ de se mettre lui-même en danger de

„perdre cet avantage.

La pinasse aïant découvert ces carraques, tira une volée de canon pour donner avis au *Maurice* qu'il y avoit sujet de crainte. L'équipage en fut extrémement mortifié, parce-qu'on avoit espéré d'aller bien-tôt prendre des rafraîchissemens. Mais voiant que c'étoit un mal sans reméde, on amura les couëts, & l'on prit la route de Hollande.

Après avoir navigé deux horloges, en s'éloignant de Ste. Héléne, on découvrit un vaisseau, & l'aïant haussé, on le reconnut pout être *la Hollande*, qu'il y avoit un mois qu'on n'avoit vu. Cette rencontre donna autant & plus de joie qu'on n'avoit eu de chagrin d'avoir manqué l'auberge qu'on avoit cru trouver dans cette isle.

L'équipage de *la Hollande* raporta que le 16. du mois ils avoient vu deux petits bâtimens François, par la hauteur des 22. degrès 50. minutes, mais-qu'ils n'avoient pu venir à la porteé de le voix, parce-que la fraïeur avoit saisi les François.

Ils avoient aussi le 24. du même mois vu par prouë une carraque Portugaise, qui aïant reconnu qu'ils étoient Hollandois, avoit fait pavillon rouge, & leur avoit aussi-tôt envoié deux volées de canon; à quoi de leur côté ils avoient répondu de cinq volées. Ensuite chacun avoit continué sa route, savoir, la carraque

raque vers l'isle Ste. Heléne, où étoient deja mouillées trois autres carraques, qui aïant vu *la Hollande*, tirérent un coup de canon pour faire revenir leurs gens qui étoient à terre. En éfet lors-que le *Maurice* étoit à leur vuë, tous les gens des équipages paroissoient être à bord.

Les trois vaisseaux s'étant saluez à leur rencontre, prirent leur cours au Nord-ouëst, pour s'en retourner en Hollande, & eurent un vent fait d'Est-sud-est, Le 1. & le 2. de Juin ils virent plusieurs oiseaux, & en conclurent qu'ils n'étoient pas loin de l'isle de l'Ascension. Le 7. du même mois ils passérent au Nord de la Ligne E'quinoxiale, ce qui fut pour la premiére fois en deux ans de voiage.

„ Cette isle fut découverte le jour de „ l'Ascension, & c'est par cette raison „ qu'elle a été ainsi nommée. Elle gît „ par les 8. degrès, au Sud de la Ligne, „ & à 190. lieues Espagnoles, Nord-ouëst „ de l'isle de Ste. Heléne. Il n'y a ni „ eau douce, ni branche où feüille verte. „ Ses montagnes sont presque rouges, & „ de la même couleur que la terre rouge „ qu'on nomme Almagro en Espagne, „ à-cause d'une petite ville de ce nom, où „ on la trouve.

„ Il y a un beau rivage blanc au bord „ de la mer qui est encore plus poissonneuse que celle de Ste. Heléne; ce qui „ fait qu'on y voit toujours une multitu- „ de d'oiseaux, à-peu-près de la grosseur

„d'un oiſon. Ces oiſeaux volent à mil-
„liers & ſe jettent ſur les poiſſons qui
„viennent vers la ſurface de l'eau. Ils
„ſe laiſſent prendre à la main ; mais ils
„ont un goût mêlé de chair & de poiſſon,
„qui ne plaît pas. Le terrein de cette
„iſle eſt comme de la cendre, & aride
„ainſi-que celui de Ste. Heléne, & l'on
„n'y trouve aucunes bêtes.

Le 26. de Juin, on vit ſur le vaiſſeau *la Hollande* beaucoup de pouſſiére que le vent y faiſoit voler, ce qui fit préſumer qu'on n'étoit pas loin de l'iſle St. Antoine, qui eſt la plus occidentale de toutes celles du Cap vert, c'eſt-à-dire, de ces iſles que les Hollandois nomment les Iſles Salées, dont la deſcription a été faite au commencement de cette Rélation.

„Le Cap Vert eſt une pointe d'Afri-
„que, ou plutôt une montagne avancée
„dans la mer, que Ptolomée apelle Ar-
„linarium. Il fut découvert par les Por-
„tugais l'An 1474. au tems du Roi Al-
„fonſe V. Il eſt borné des deux côtés par les
„fleuves de Gambra & de Senega autre-
„fois apellez Stachiris & Garatus. Du
„côté de l'Oueſt il y a une iſle où l'on
„voit une multitude d'oiſeaux, dont les
„mariniers peuvent aller prendre les
„œufs.

„Cependant cette iſle eſt de dangereux
„abord, à-cauſe des rochers qui ſont ſous
„l'eau tout-autour. C'eſt pourquoi il
„vaut

„ faut mieux relâcher à une autre isle
„ qui est à trois lieuës de cette premié-
„ re, & qui est toute-deserte, sans
„ qu'il y ait rien à prendre que du bois
„ & de la pierre. La terre ferme est ha-
„ bitée par les Négres, qui trafiquent a-
„ vec toutes sortes de nations, ce qui fait
„ qu'ils savent diverses langues, & en-
„ tr'autres la Portugaise & la Françoise.
„ Ils sont la plupart tout-nuds, & n'ont
„ rien qui les couvre qu'un petit mor-
„ ceau de toile qu'ils mettent sur ce que
„ la honte naturelle fait cacher.

„ Mais les Commandans & les No-
„ bles se tiennent un peu plus honnête-
„ ment, & se distinguent par là du com-
„ mun. Ils portent un long vêtement de
„ coton, presque en forme de chemise
„ de femme, & qui est raié de bleu, à-
„ peu-près comme le coutil. Ils ont plu-
„ sieurs petits sachets de cuïr quarrez,
„ qui leur pendent aux bras & aux jam-
„ bes; mais jusques-à-présent on n'a pu
„ savoir d'eux ce qu'ils mettent dedans.
„ Ils portent autour du cou des coliers
„ de dents de chevaux marins, avec des
„ perles de verre entre-deux, qu'ils achè-
„ tent des Hollandois, ou des autres na-
„ tions. Sur la tête ils ont un bonnet
„ de la même étofe que l'habit.

„ Au-reste ce sont des gens prudens &
„ sages. Ils s'ocupent à cultiver la ter-
„ re, & subsistent de ce qu'elle leur pro-
„ duit, se contentant de ris & de quel-

„ques autres choses pour leur nourriture.
„Ceux qui sont plus riches que les au-
„tres gagnent leur bien à nourrir du bê-
„tail qui est fort-cher, parce-qu'il y en
„a peu dans le païs.

„Il y a beaucoup de forgerons qui en-
„tendent fort-bien leur métier. Le fèr
„y est extrémement estimé. Entr'au-
„tres ils ont de longues barres de fer for-
„gées comme des lances, dont ils se
„servent pour pêcher, & pour labou-
„rer la terre. Ils font aussi diverses
„sortes d'armes, comme des fléches,
„des dards, des javelines.

„Ils ont peu ou point-du-tout de con-
„noissance de Dieu, hormis ceux qui ont
„commerce avec les Chrétiens. Ceux-
„là sont un peu plus éclairez. D'ail-
„leurs ce qu'ils peuvent avoir de Réli-
„gion aproche de celle des Mahométans,
„car ils sont aussi circoncis. Ils sont
„fort adonnez à la volupté charnelle.
„Les hommes peuvent prendre autant de
„femmes qu'il leur plaît, & les femmes
„n'ont pas acoutumé de se contenter de
„leurs maris; mais sur-tout elles cou-
„rent après les étrangers.

„Les Portugais qui sont habituez en
„ce païs-là, ne reconnoissent pas le Roi
„d'Espagne pour leur Maître. Ils y vi-
„vent en liberté, & trafiquent avec tou-
„tes sortes de nations. Mais ils n'y ont
„pas aussi la moindre domination ni su-
„périorité que sur leur esclaves & sur
„leurs

„ leurs domestiques. Tout le comman-
„ dement est entre les mains des Gou-
„ verneurs de chaque village, qu'on nom-
„ me Algaiéres, & qui, dès-qu'il arri-
„ ve quelque vaisseau, se mettent aussi-
„ tot dans leurs petites barques, & se
„ rendent à bord pour se faire païer les
„ droits qu'ils ont coutume de lever.

Le 29. du même mois de Juin, les trois vaisseaux vinrent dans la mer nommée par les Portugais Mar de Sargasso, à-cause du Sargasso, ou Cresson, dont il a été ci-devant parlé, & dont elle est couverte Le lendemain ils passérent sous le Tropique du Cancre, qui est par les 23. degrès 30. minutes.

Le 10. de Juillet, un des garçons de bord du vaisseau *la Hollande*, montant au haut du perroquet d'artimon, pour manœuvrer un pavillon qui y étoit, & se trouvant déja presque tout-au-haut, tomba à la mer. Le vaisseau cingloit si vîte qu'il ne fut pas possible de secourir le mousse. Mais après-qu'il eut bien nagé, & qu'il se fut bien debattu, la pinasse qui étoit de l'arriére de plus de demie-lieue, se rencontra heureusement pour lui dans l'endroit où il étoit, & le sauva. Le 12. ils crurent, sélon l'estime, être proche des isles Corvo & Flores. Cependant comme ils ne voioient point terre ils prirent hauteur, & se trouvérent par les 37. degrès.

„ Corvo & Flores sont deux de ces isles
„ que les Espagnols ont nommées les

„ Açores, c'est-à-dire, les isles des Eper-
„ viers, parce-que lors-qu'on les décou-
„ vrit, on y en trouva beaucoup. (Les
„ Hollandois les apellent, *De Vlaamsche*
„ *Eilanden*, Les Isles Flamandes, parce
„ que les premiers habitans de l'isle Faïal,
„ qui est une des neuf Açores, étoient
„ des Païs-bas; & alors les peuples Occi-
„ dentaux comprenoient sous le nom de
„ Flamands tous les habitans des Païs-
„ bas.

„ La race de ces premiers habitans
„ s'est perpétuée dans cette isle jusques
„ à ce jour, & l'on peut reconnoître leur
„ origine à leur air, & à toute leur per-
„ sonne qui a beaucoup de raport aux airs
„ & à la figure de celles des Flamands.
„ Outre cela il y a dans l'isle un gros
„ ruïsseau, ou petite riviére, qui tombe
„ d'une montagne, le long duquel ces an-
„ ciens habitans demeurent, & ce ruis-
„ seau est toujours apellé par les Portu-
„ gais, A Ribera dos Framencos.

„ Les noms de ces isles sont, Tercére,
„ St. Michel, Ste. Marie, St. Georges
„ Gratiosa, Pico, Faïal, Corvo & Flo-
„ res. La principale est Tercére, qui a
„ environ quinze ou seize lieuës de tour.
„ Elle est haute & escarpée de divers ro-
„ chers qui la rendent presque imprena-
„ ble; car outre les hautes roches qui
„ l'environnent presque par-tout, il n'y
„ a pas sur le rivage le moindre endroit ac-
„ cessible, qui ne soit défendu d'une bon-
„ ne forteresse.

„ Il

„Il n'y a ni port, ni rade, où les
„vaisseaux puissent être à l'abri, que de-
„vant la ville capitale qui se nomme
„Angra qui a un port de havre, en for-
„me de Croissant, & les Portugais nom-
„ment un Croissant Angra. C'est de-là
„qu'est venu le nom de la ville. Sur
„les deux pointes de cet arc il y a deux
„mornes qu'on apelle Bresil, qui s'avan-
„cent beaucoup en mer, si-bien que
„de loin on diroit que c'est une isle par-
„ticuliére. Ces deux montagnes sont si
„hautes, qu'en tout tems, quand on est
„dessus, la vuë peut s'étendre jusqu'à
„dix ou douze lieuës, & par un tems
„clair & sérein jusqu'à quinze lieuës,
„ou plus encore.

„L'Eglise Cathédrale est dans cette
„ville, & le Gouverneur y fait aussi son
„séjour, avec tout le Conseil qui régit
„les Açores. A trois lieuës d'Angra est
„une autre ville nommée Villa da Praia,
„ou Ville du Rivage, parce-qu'elle est
„proche d'un grand rivage qui est de tel-
„le maniére que les vaisseaux n'en peu-
„vent guéres aprocher, ce qui fait qu'il
„y a peu ou point de commerce, ni de
„navigation. Aussi quoi-qu'elle soit mu-
„rée, & passablement bâtie, est-elle
„peu habitée.

„Les habitans subsistent des fruits de
„la terre qu'ils cultivent. On voit tout-
„autour de belles campagnes de blés, &
„tout le reste de l'isle est également

„ fertile & agréable. Les vins qu'on y
„ recüeille sont petits, & ne se conser-
„ vent pas ; c'est pourquoi ceux d'entre
„ les habitans qui sont riches, se pour-
„ voient de vins de Madére & de Ca-
„ narie.

„ L'isle est si-abondante en viande, en
„ poisson, & en toutes sortes de vivres,
„ qu'en quelque tems que ce soit, même en
„ tems de disette, il s'y en trouve assez
„ pour les habitans. Mais il y faut apor-
„ ter de dehors l'huile, le sel, la chaux
„ & toute sorte de poterie de terre. Elle
„ produit une infinité de pêches, de pom-
„ mes, de poires, d'oranges, de limons,
„ aussi-bien que diverses sortes d'herbes &
„ de plantes, & entr'autres la racine,
„ qu'on nomme Batatas, qui pousse à-
„ peu-près comme le sep de vigne, hor-
„ mis les feüilles qui en sont différentes.
„ Quelques-unes de ces racines sont du
„ poids d'une livre ; d'autres pésent un
„ peu plus, ou un peu moins. La quanti-
„ té qu'il y en a les fait mépriser des ri-
„ ches ; mais les pauvres gens s'en trou-
„ vent bien, parce-que c'est une bonne
„ nourriture, dont le goût est fort-doux,
„ & qui a beaucoup de substance.

„ On voit encore dans cette isle u-
„ ne racine épaisse comme les deux
„ poings. Elle est couverte de fibres
„ couleur d'or, qui au toucher sont aussi-
„ douces que de la soie. On s'en sert
„ pour faire des lits ; mais des gens a-
„ droits

„ droits & curieux en pourroient faire
„ de belles étofes. Il y a peu de chasse
„ & d'oiseaux, si ce n'est des canaries &
„ des cailles qui y sont à milliers, aussi-
„ bien que les poules communes & les
„ coqs-d'inde.

„ Il y a beaucoup d'endroits qui sont
„ montueux, & pleins de bois où l'on
„ peut difficilement passer, ce qui fait
„ en partie qu'on a de la peine à voiager.
„ Mais ce qui rend encore les voiages
„ plus pénibles est que très-souvent on
„ ne rencontre que des rochers, pendant
„ une lieuë ou une lieuë & demie de che-
„ min, & ces rochers sont si-raboteux
„ & si-aigus, qu'à-peine ose-t-on marcher
„ dessus, de-peur de se couper & les sou-
„ liers & les piés.

„ Nonobstant cette disposition du ter-
„ rein, ces roches sont presque toutes
„ plantées de vignes, & si couvertes en
„ Eté, qu'on ne les aperçoit point au-tra-
„ vers des branches de sarmens & des
„ pampres. Les seps poussent leurs ra-
„ cines dans les fentes qui sont entre les
„ roches, mais dans des fentes si-peti-
„ tes, qu'on s'étonne comment ils y peu-
„ vent trouver de la nourriture, d'au-
„ tant-plus qu'ils ne peuvent pas croî-
„ tre dans la bonne terre qui est en ce
„ lieu-là.

„ Les blés & les autres fruits que l'isle
„ produit ne durent tout-au-plus qu'un
„ an. Pour le blé, si on le tenoit qua-

„ tré, mois ou même moins de tems, sans
„ l'enterrer, il feroit tout-corrompu.
„ Afin de prévenir cet accident, chaque
„ habitant a son puits particulier au bout
„ de la ville, creusé en terre, sans beau-
„ coup de façon, rond par le haut, de lar-
„ geur justement à y faire entrer un hom-
„ me. Cette ouverture se ferme d'une pier-
„ re qui est taillée comme un couvercle,
„ & qu'on séelle. Il y a des puits qui
„ sont si-grands qu'ils tiennent deux ou
„ trois lastes de blé, le laste pris pour
„ 108. boisseaux, mesure d'Amsterdam,
„ dont chaque boisseau de froment pèse
„ quarante livres, ou peu plus.

„ C'est au mois de Juillet qu'on ren-
„ ferme le blé dans ces puits, & après ce-
„ la on couvre encore de terre la pierre
„ qu'on met sur l'ouverture. Mais à
„ Noël on le retire, & on le reporte dans
„ les maisons, quoi-que ce ne soit pas
„ une nécessité; car il y a des gens qui le
„ laissent là plus longtems, & lors-qu'ils
„ vont l'en tirer il se trouve aussi-bien
„ conditioné qu'il étoit quand on l'y a-
„ voit mis.

„ Les bœufs de cette isle sont les plus
„ grands & les plus beaus de toute l'Eu-
„ rope. Ils ont des cornes prodigieuse-
„ ment grandes. Ils sont si-doux & si-
„ privés, que quand entre mille qui se-
„ roient ensemble, un Maître viendroit
„ apeller le sien par son nom, car ils ont
„ chacun leur nom particulier ainsi-que
nos

„nos chiens, le bœuf ne manqueroit
„pas d'aller à lui.

„Il semble que l'isle soit creuse en-de-
„dans; car quand on marche sur les ro-
„ches, on entend le dessous resonner,
„& rendre un son, ou bruit, comme si
„c'étoit une cave; & d'ailleurs elle est
„fort-sujette aux tremblemens de terre,
„de-même que la plupart des autres isles.
„On y trouve, ainsi-que dans l'isle St.
„Michel, des endroits par où il sort tous
„les jours de la fumée, & autour des-
„quels la terre est toute brûlée. C'est
„encore un fleau qui est commun à la plu-
„part des isles, qui ont chacune leurs
„montagnes de souffre.

„Il y a des fontaines si-chaudes qu'on
„y peut faire cuïre un œuf, comme on
„feroit dans un chauderon d'eau pendu sur
„le feu. A trois lieuës d'Angra on voit
„une fontaine qui a la vertu de pétrifier
„avec le tems le bois qu'on y jette; & ce-
„la se voit dans un arbre qui est planté
„au bord, dont la moitié des racines,
„qui est dans l'eau, est changée en des
„pierres aussi-dures que de l'acier; &
„l'autre moitié, qui est hors de l'eau,
„demeure bois, tel que sont les racines
„des autres arbres.

„Cette isle fournit aussi de beau bois,
„sur-tout du bois de cédre qui y est si-
„commun, qu'on en fait des charettes
„& des chariots, & qu'on s'en sert à
„brûler. L'isle de Pico, qui est à dou-

„ze lieuës de Tercére, produit un bois
„qu'on nomme Teixo, qui est aussi dur
„que du fer, & qui étant mis en œuvre,
„a tout-à-fait la couleur du camelot rou-
„ge, & le même lustre. Il a encore cet-
„te qualité que plus il est vieux plus il
„est beau, & cela le rend tellement pré-
„cieux que personne n'oseroit en abatre,
„si ce n'est pour le Roi, ou par la per-
„mission de ses Oficiers.

„Le principal commerce de Tercére
„est de pastel, dont il y en a quantité. Les
„passages des flotes de Portugal & d'Es-
„pagne qui vont aux Indes, au Bresil,
„au Cap Vert, en Guinée, & en d'au-
„tres païs, aportent aussi du profit aux ha-
„bitans de cette isle, où d'ordinaire elles
„viennent prendre des rafraichissemens.
„C'est une ocasion qui non-seulement
„leur est favorable, mais encore à tous
„les habitans des autres isles voisines,
„qui aportant leurs manufactures & leurs
„autres marchandises & denrées en cel-
„le-ci, s'en défont, & en accommodent
„les marchands qui passent.

„A sept ou huit lieuës, Sud-est, de
„Tercére, gît l'isle St. Michel, qui a
„près de vingt lieuës de long, & plu-
„sieurs villes & bourgs. Sa ville capi-
„tale s'apelle Punta Del-guda. Il s'y
„fait encore un plus grand commerce de
„pastel qu'à Tercére, parce-qu'il y en a
„plus qu'en aucune des autres isles, si-bien
„qu'il s'y en fait tous les ans plus de
„deux

„ deux-cents-mille quintaux, chaque quin-
„ tal compté pour cent livres, poids
„ de Hollande. Il y a aussi beaucoup de
„ terres labourables, ce qui fait qu'elle
„ fournit quelquefois du blé aux isles
„ voisines. Il n'y a non-plus ni havre,
„ ni riviéres, ni abris, ou plutôt il y en
„ a encore moins qu'à Tercére.

„ A douze lieuës, Sud, de Saint Mi-
„ chel, est l'isle de Ste. Marie, qui
„ a dix ou douze lieuës de circuit. Il ne
„ s'y fait aucun commerce que de terre-
„ à-potier qu'on y envoie querir des
„ autres isles: mais il y a la même a-
„ bondance de vivres que dans les deux
„ isles précédentes.

„ A sept ou huit lieuës, Nord-nord-
„ ouëst, de Tercére, git la petite isle Gra-
„ tiosa, qui n'a que cinq ou six lieuës de
„ tour: mais elle abonde en fruïts & en
„ vivres, & est fort-agréable.

„ L'isle de St. Georges est à huit ou
„ neuf lieuës, Nord-ouëst, de Tercére.
„ Elle a douze lieuës de long, & deux ou
„ trois lieuës tout-au-plus de large. Elle
„ est sauvage & montueuse, & donne
„ aussi un peu de pastel. Les habitans,
„ pour subsister, cultivent la terre &
„ nourrissent du bêtail. On y trou-
„ ve beaucoup de bois de cédre, qu'on
„ vend à Tercére aux Menuïsiers & à
„ d'autres manœuvres, qui y font à-cau-
„ se des ocasions qu'ils ont de se défaire
„ de leurs ouvrages.

„ A se

„A sept lieuës, Ouëst-sud-ouëst de „St. Georges, est l'isle Faïal, qui a dix-„sept ou dix-huit lieuës de tour, & qui „après Tercére & St. Michel est la meil-„leure des Açores. Elle est aussi fort „abondante en bêtail, en poisson, & en „diverses sortes de denrées, si-bien qu'on „en envoie souvent des caravelles char-„gées à Tercére & ailleurs. Il y a en-„core beaucoup de pastel dont il se fait „un commerce raisonable.

„Sa ville capitale est Villa Dorta. La „plupart des habitans de l'isle sont ori-„ginaires des Païs-bas, mais ils parlent „présentement la langue Portugaise, „parce-qu'à succession de tems ils se sont „mêlez avec les Portugais. Ils ont de „l'afection pour les Flamands, & en „général pour tous les étrangers, avec „qui ils en usent bien.

„A trois lieuës, Sud-est, de Faïal, qua-„tre lieuës, Sud-ouëst, de St. Georges; „& douze lieuës, Sud-ouëst-quart-à-„l'ouëst, de Tercére, gît l'isle Pico, „ainsi nommée à-cause d'une haute mon-„tagne qui y est, qu'on apelle Pic, & „dont quelques-uns croient qu'elle sur-„passe en hauteur le Pic de Téneriffe. „Les habitans subsistent aussi du raport „que fait la terre qu'ils cultivent, & du „bêtail qu'ils entretiennent. L'isle est „fertile en diverses sortes de vivres, & „produit de meilleur vin que toutes les „autres Açores. Elle a environ quinze „lieuës de circuit.

„De

„ De Tercére à l'isle de Flores, qui est „ à l'Oueſt, il y a ſoixante & dix lieuës; „ & à environ une lieuë au Nord de Flo- „ res, eſt la petite isle de Corvo, qui n'a „ que deux ou trois lieuës de tour. Ces deux „ isles ſont préſentement miſes au nom- „ bre des Açores, & ſont ſous la direc- „ tion du même Gouverneur; quoi-qu'à „ proprement parler elles ne doivent pas „ être comptées parmi les isles qui por- „ tent ce nom. Flores a environ ſept „ lieuës de circuit. Elle donne du paſtel „ & eſt abondante en vivres.

„ Toutes ces isles ſont habitées par des „ Portugais, mais les forteresses ſont ocu- „ pées par des troupes Eſpagnoles, ſans „ néammoins que ce ſoit aux frais des Por- „ tugais, ni qu'ils en ſoufrent aucune in- „ commodité. En éfet les ſoldats y ſont „ tenus ſous une ſi étroite diſcipline, qu'il „ n'y en a pas un qui puiſſe ſortir & aller „ à la campagne ſans congé.

„ Les vents ſont ſi-forts & l'air eſt ſi- „ corroſif preſque dans toutes ces isles, „ & particuliérement à Tercére, qu'ils „ gâtent & rongent en peu de tems les „ pierres des maiſons & le fer même, & „ les réduiſent en pouſſiére. Pour leur „ réſiſter on fait ordinairement les fron- „ tiſpices d'une pierre qui ſe tire ſous „ l'eau de la mer, par le rivage, parce- „ qu'elles ſont plus dures.

Le 5. d'Août, on crut, ſelon l'eſtime, que „ les trois vaiſſeaux étoient dans la Manche d'Angle-

d'Angleterre, par la hauteur des 3.. degrès. Le 9. ils se trouvérent dans le Pas de Calais & de Douvres, où ils rencontrérent un navire de convoi d'Amsterdam, qui leur fournit, à leur grand besoin, de la biére, du fromage, & du biscuit; faveur qui fut préjudiciable aux équipages, parce-qu'aussi-tôt l'enflure que la plupart avoient aux jambes augmenta. Ce navire fut le premier vaisseau Hollandois que les autres eussent vu sur leur route.

Le 10. ils découvrirent les côtes de Hollande, qu'il y avoit vingt-neuf mois qu'ils n'avoient vuës. Le même jour ils furent obligez de laisser tomber l'ancre devant Petten à-cause du gros tems. Il y avoit alors dix mois & demi qu'ils n'avoient moüillé en aucun parage.

Le lendemain *le Maurice* & la pinasse firent voiles vers le Texel, où les lamaneurs les pilotérent dedans. L'équipage de *la Hollande* étoit si-foible qu'il ne put faire la manœuvre de lever l'ancre. Sur le soir, le vaisseau fut battu d'une grosse tempête. Il fallut couper son mât, & il se vit cent fois en danger de faire naufrage. Ce gros tems dura jusqu'au 14. & alors aiant cessé, les lamaneurs se rendirent à son bord & aidérent à lever les ancres; de-sorte qu'après tant de périls & de disgraces, il fut heureusement aussi conduit dans le port.

Des

DES POIDS, DES MESURES *& de la Monnoie des Indes Orientales.*

A Malacca, Achem, & dans les lieux voisins, on pèse par Bahars, dont il y en a de deux sortes, le grand Bahar, & le petit. Dans le grand Bahar il y a deux-cents Cates. Dans un Cate il y a vingt-six Taïels, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal, chaque Taïel étant d'une once & demie, un peu foible. C'est à cette sorte de poids qu'on pèse le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacca, le macis, le sucre, les mirabolans, le bois de sandal, l'indigo, l'alun, & diverses autres marchandises.

Le petit Bahar contient aussi deux cents Cates; mais chacun de ces Cates n'est que de vingt-deux Taïels, ou trente-deux onces & un huit; car à ce petit Bahar le Taïel contient une once & demie bien-forte. C'est à ce poids qu'on pèse l'argent vif, le vermillon, le cuivre, le fer blanc, l'étaim, le plomb, l'ivoire, la soie, le musc, l'agalia ou civette, l'ambre, & le camfre.

Mais dans le continent des Indes, le camfre, la casse, le bois d'aloës, la rubarbe, le nard, se pèsent par Faratèles, chaque Faratèle faisant un Arroba, ou deux livres, poids de Lisbonne. Le safran

fran se vend à un autre poids qui se nomme Alméne, & qui est aussi de deux livres.

A la Chine on pèse tout-de-même par Bahars, dont chacun est de trois cents Cates, qui n'en font que deux cents de Malacca. Chaque Cate de la Chine contient seize Taïels, mais il n'en contient à Malacca que quatorze, c'est-à-dire, vingt & une once de Portugal. Un Taïel pesant une réale & demie de huit, contient dix Mases, & une Mase dix Conduris. C'est à ce poids que les Chinois pèsent l'argent quand ils en reçoivent pour des marchandises, parce-qu'ils nont point de monnoie, & ils coupent les réales de huit & tout l'argent en petits morceaux.

A Bantam, & dans toute l'isle de Java, & les isles voisines, le Taïel ne contient que huit Mases, & deux réales de huit pèsent sept Mases.

On se sert encore d'un autre poids qui se nomme Mao, ou Main, qui contient seulement douze Cates, & c'est au petit poids de vingt-deux Taïels par Cate. Mais à Cambaie & dans les Indes il contient vingt-sept Taïels, & l'on y pèse toutes les denrées qui servent à la vie.

On se sert aussi à la Chine d'un poids qu'on nomme Picol, qui est de soixante-six Cates & trois quarts, si-bién que trois Picols & un Bahar pèsent deux-cents Cates. C'est à ce poids qu'on pèse la soie.

Dans

Dans l'Europe on pèſe les diamans, les rubis, & les autres pierres précieuſes, par Quillates, dont chacune pèſe quatre grains. Mais dans les Indes on les pèſe par Mangalis, dont chacun eſt de cinq grains. Pour les émeraudes on les pèſe par Cates de trois grains chacun.

Les Apotiquaires ſe ſervent d'un petit poids nommé Métricol, qui eſt la ſixième partie d'une once; & Mitricoli, qui eſt la huitième partie d'une once. C'eſt tout ce qu'on a pu aprendre à l'égard des poids.

Aux Indes, à Cambaie & à Bengale, on ſe ſert d'une meſure nommée Candijl, ou Candile, à laquelle on vend le ris & les autres grains. Elle tient environ quatorze boiſſeaux, du poids de cinq cents livres. C'eſt par cette meſure qu'on jauge les vaiſſeaux, & l'on dit, Un vaiſſeau du port de tant de Candiles.

A Java, & dans les lieux voiſins, il y a une autre meſure plus petite, qu'on nomme Cantan, qui tient environ trois livres de poivre, ainſi-qu'il a été dit ci-devant. Le ſac qu'on nomme Baruth, en contient dix-ſept livres, qui pèſent cinquante-quatre & quelquefois cinquante-ſix livres, poids de Hollande. On a encore une autre meſure nommée Gedeng, à laquelle on meſure tous les grains. Elle tient environ quatre livres.

La meſure dont on ſe ſert pour vendre les velours, les draps, les toiles, & les autres

autres marchandises d'Occident, [illegible] Couodo de Portugal, qui est de deux aunes & un quart mesure de Hollande. Pour les manufactures du païs même on les vend par piéces & par demies piéces, qui doivent avoir chacune une certaine mesure déterminée, qui est de quatorze à quinze aunes la piéce, à la Chine de-même que dans les autres lieux.

Au regard des monnoies, on compte dans les Indes, à Goa, & sur la côte de Malabar, par Pardaos Xérafins, qui est une monnoie d'argent, mais de mauvais aloi. On la bat à Goa, & elle a d'un côté un Sébastien, & de l'autre un paquet de quatre fléches. Elle vaut trois testons, ou trois cents Reys de monnoie de Portugal.

On y compte aussi par Tangas, qui ne sont pas de la monnoie proprement & en espéce, mais, pour ainsi dire, on se sert de cette sorte de compte comme on fait en Hollande quand on y parle de livres, de schellings ou piéces de six sous, de sous, de deniers &c. Un Pardao Xérafin, par éxemple, est de quatre Tangas de bon aloi, & de cinq Tangas de mauvais aloi; car on a deux maniéres de compter, savoir, par monnoie de bon aloi, ou de mauvais aloi.

On parle encore par Vintins dans les comptes, quoi-qu'on ne s'en serve pas en espéce. Quatre Vintins de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les

Basa-

Basarucos sont du plus bas aloi. On les fond de mauvais étaim. Quinze bons Basarucos, ou dix-huit mauvais, font un Vintin, & les trois valent deux Reys de Portugal; si-bien qu'il entre trois-cents-soixante & quinze Basarucos dans un Pardao Xérafin.

Il se fait souvent de grandes falsifications dans les Pardaos Xérafins, quoique ce soit la monnoie qui ait le plus de cours dans les Indes. Pour la reconnoître on trouve aux coins des ruës certains Chrétiens Indiens qui s'y tiennent exprès, & qui pour peu de salaire visitent l'argent qu'on reçoit. Ils sont si-adroits en ce métier, que même en le comptant & le faisant passer dans leur main, ils en connoissent précisément la valeur; & sans le froter à la pierre de touche, même sans le manier davantage, ils distinguent une piéce fausse entre mille. Mais pour les Hollandois, quoi-qu'ils maniassent les piéces, & qu'ils les tournassent & retournassent mille fois, il leur étoit impossible de distinguer les fausses entre les bonnes: néammoins ils les reconnoissoient à leur son, en les jettant sur table, ou par terre.

Ces fausses piéces se fabriquent dans le continent par les Indiens Païens, qui trompent ainsi les autres; de-sorte-que personne n'ose recevoir d'argent, quand ce ne seroit qu'un demi Pardao; sans le faire voir aux Xaraffes, qui est le nom

qu'on

qu'on donne à ces gens qui éxaminent les monnoïes, & qui, pour un salaire très-médiocre, sont obligez de garantir celle qu'ils ont visitée. Ce sont ces mêmes gens qui changent l'argent, & qui vous fournissent les espéces dont vous avez besoin. Si vous leur présentez un Pardao à changer il vous donnent souvent trois ou quatre basarucos, ou même huit ou dix, par-dessus le prix ordinaire, & ils subsistent commodément par cette sorte de négoce.

On a encore aux Indes une monnoie nommée Fanos, dont vingt font un Pardao; & une autre apellée Larrins, qui vient de Perse, où elle est fabriquée dans la ville de Lar. Elle est longue, à-peu-près comme si c'étoit un épais fil d'argent plié en double. Elle a d'un côté une marque de Perse, & est d'un argent pur & fin, sans alliage. La piéce vaut cent-cinq ou cent-huit basarucos, selon que le change est plus ou moins haut.

Outre cela il y a une monnoie qu'on nomme Pagodes. On en trouve de deux ou trois sortes, qui valent toujours plus de huit Tangas. Elle se fabrique à Narsinga, Bisnagar, & dans les lieux voisins, par les Indiens Païens, qui y gravent, sur un des côtés, la figure d'une idole faite comme on représente le Diable, & assise sur un siége; & sur l'autre côté un Roi dans un char de triomfe tiré par un éléphant.

Ses

Les Sichini ou Ducats de Venise, dont il en passe quantité par Ormus aux Indes, & les autres Ducats qui se fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux Pardaos Xérafins.

Les St. Thomas, qui sont une monnoie ainsi nommée à-cause d'un St. Thomas qui est sur l'un de ses côtés, & d'une longue croix qui est sur l'autre, valent toujours plus de sept Tangas, & quelquefois jusques à huit.

Il n'y a de toutes les monnoies d'Espagne que les Réales de huit qui aïent cours aux Indes, où on les apelle Pardaos de Réales. Ordinairement dans le tems que les vaisseaux arivent elles valent quatre cents-trente-six Reys de Portugal, & ensuite elles haussent au change, quand on en cherche pour envoier à la Chine, mais elles ne baissent jamais davantage.

Quand on vend & qu'on achète il faut toujours convenir de l'espéçe de monnoie en laquelle se feront les paiemens ; si ce sera en Pardaos Xérafins, en Pardaos de Réales, ou en Pardaos d'or. C'est tout-de-même que dans quelques endroits de l'Italie, où l'on fait différence entre un Scudo d'oro & un Scudo di moneta

Si l'on vend ou si l'on achète des perles, des pierreries, de l'or, de l'argent & des chevaux, on ne nomme seulement que le nombre des Pardaos qu'on doit donner pour le prix, parce-qu'en ce cas

on entend toujours des Pardaos de six Tangas. Mais pour toutes les autres marchandises, si l'on ne spécifie rien, & qu'on ne parle que de Pardaos en général, ce ne sont que des Pardaos de cinq Tangas.

On parle aussi quelquefois par Pardaos de Larrins, & en ce cas il faut cinq Larrins pour faire un Pardao.

Il y a d'autres sortes de monnoies qui n'ont cours que dans les Provinces où elles sont fabriquées. A Bengale on se sert au-lieu de Balarucos, ou doubles, d'une sorte de petites coquilles, ou d'amandes, ainsi que quelques-uns l'ont écrit.

RE'LATION
DU SECOND VOIAGE
DES
HOLLANDOIS
AUX INDES
ORIENTALES

RE'LATION DU SECOND VOIAGE DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

Fait par une flote de huit Vaisseaux, l'An 1598. sous le commandement de l'Amiral Jaques Cornelisz van Neck, & du Vice-amiral Wybrant van Warwyk, suivant le Journal qui en a été publié, & d'autres instructions qui ont été tirées des Ecrits de quelques Auteurs.

LEs Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales firent équiper l'An 1598. six vaisseaux & deux yachts, pour les envoier aux Indes. Le premier se nommoit *Le Maurice*, monté par l'Amiral Jaques Cornelisz van Neck d'Amsterdam, par Govert Jansz en qualité de Maître, & Corneille Heemskerk en qualité de Commis.

Le second vaisseau se nommoit *Amsterdam*, monté par le Vice-amiral Wybrant van Warwyk aussi d'Amsterdam,

& par Corneille Jansz Fortuyn, en qualité de Maître.

Le nom du troisiême étoit *la Hollande*, monté par Simon Lambertsz Mau en qualité de Maître, ou Capitaine, & Uyte Nyn en qualité de Commis.

Le quatriême portoit le nom de *Zélande*, & étoit monté par le Maître, ou Capitaine, Nicolas Jansz Melk-nap.

Le cinquiême s'apelloit, *Gueldres*, monté par le Maître Jean Bruyn, & par le Commis Hans Hendriksz Bouwer.

Le sixiême se nommoit *Utrecht*, monté par Jean Martsz.

Le grand yacht avoit le nom de *Frise*, monté par le Maître Jean Cornelisz, & par le Commis Wouter Willekens.

Le petit yacht se nommoit *Overissel*, monté par le Maître Simon Jansz Hoen, & par le Commis Arent Harmansz van Alkmaar.

Tous ces vaisseaux ensemble étoient montez de cinq-cents-soixante hommes d'équipage, qui passérent en revuë le 9. de Mars.

Ils partirent du Texel le 1. de Mai, par un vent de Sud-est, & le 15. ils eurent la vuë de l'isle de Madére, & des petites isles qui sont autour, que les Portugais apellent Desertes, & que les mariniers Hollandois nomment Sarters, ou Sartres.

Le 17. ils dépassérent les isles Canaries, & entr'autres Gomera & Palma ; & le

23.

23. les isles du Cap-Vert, où les Isles Salées, & particuliérement l'isle du Mai & de San Jago.

Le 1. de Juin on pêcha une tortuë qui pesoit cent-quarante-trois livres, poids de Hollande. Le 8. ils passérent la Ligne E'quinoxiale. Le 25. ils dépassérent les bancs du Bresil, qui gisent par les 18. degrès de latitude Sud.

Le 24. de Juillet, ils se trouvérent par la hauteur du cap de Bonne-espérance, c'est-à-dire, par les 35. degrès de latitude Sud. Le 27. ils virent floter de grands troncs d'arbres & des racines de vingt à vingt-cinq brasses de long, & voler beaucoup d'oiseaux, ce qui est une marque assurée qu'on n'est pas loin du cap.

Le 28. après une grande tempête, on vit à un mât de hune un feu St. Elme, qui luisoit aussi-clair que si c'eût été une chandelle. Le 31. ils reconnurent la côte du cap de Bonne-espérance, & le 24. celle de St. Laurens, autrement Madagascar, sous le cap de laquelle isle ils mouillérent le lendemain. Ce fut pour la premiére fois qu'ils laissérent tomber l'ancre depuis leur depart du Texel. Le 29. ils doublérent ce cap, & le lendemain le cap Julien.

Le 17. de Septembre, ils virent une isle que les Portugais nomment l'isle de Cerne. Cette vuë donna beaucoup de joie à tous les équipages qui crûrent aller trouver de l'eau & d'autres rafraîchissemens

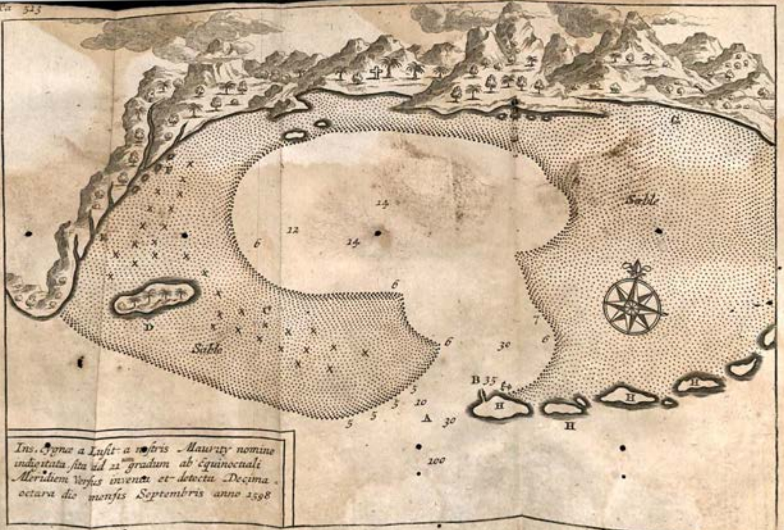
dont ils avoient besoin, parce-que la maladie du scorbut commençoit à les ataquer.

Le 18. au matin, on fit nager deux canots vers terre, dont un découvrit un beau port, bien-clos, & qui pouvoit contenir plus de cinquante vaisseaux à l'abri de tous les vents, avec un fond de bonne tenuë.

Les équipages qui avoient été dans la chaloupe, étant revenus à bord sur le soir, aportérent huit ou neuf gros oiseaux, & un grand nombre de plus petits, qui s'étoient laissez prendre avec la main. Ils avoient aussi trouvé de bonne eau qui couloit des montagnes; de-sorte qu'on peut dire que ce port est le meilleur où l'on puisse relâcher, & le plus commode pour trouver des rafraîchissemens.

Le 20. la plus grande partie des équipages descendit à terre, où le Pasteur du vaisseau Vice-amiral fit un Sermon, & ensuite une priére d'actions de graces à Dieu, pour les avoir heureusement conduits dans un port tel qu'ils le pouvoient souhaiter. En éfet s'ils n'eussent trouvé ce lieu de relâche, il y auroit eu, humainement parlant, beaucoup de gens qui n'auroient jamais fait le récit des avantures de ce voiage.

Cette isle fut alors nommée l'Isle Maurice, par une raison qui est si connuë, qu'il n'est pas besoin de la raporter ici. Le 21. du même mois de Septembre, ils


Ins. Cygnæ a Lusit- a nostris Maurity nomine
indigitata, sita ad 21um gradum ab æquinoctiali
Meridiem Versus inventa et- detecta Decima
octava die mensis Septembris anno 1598
Sable
Sable
D
A
B
H

ils allérent descendre dans un autre endroit de l'isle, pour voir s'il y avoit des hommes; mais ils n'en trouvérent point. Ils y prirent une multitude d'oiseaux, qui demeuroient dans leurs places, quand on s'aprochoit d'eux, sans faire le moindre mouvement pour s'envoler, si-bien qu'on continuoit à les prendre avec la main; ce qui acheva de persuader que l'isle étoit deserte.

Le 27. un certain Indien, qui avoit été amené de Madagascar au premier voiage, embrassa la Réligion Chrétienne, & se fit batiser sous le nom de Laurens.

Le 29. on alla encore visiter un autre endroit de l'isle, où il y avoit beaucoup de cocos, mais on n'en raporta point de nouvelles que l'isle fût habitée.

L'isle de Cerne, ou l'isle Maurice, est d'environ quinze lieuës de circuit. Elle a un fort-beau port, ainsi-qu'il a été dit, devant l'entrée duquel il y a plus de cent brasses de profondeur. Le païs est haut & montueux. Les montagnes sont verdoïantes d'arbres, la plupart sauvages, & du-reste il y a quelques palmiers, & des palmites parmi les autres; mais ceux qui se trouvent dans les valées sont de beaucoup les plus beaus.

Les montagnes sont si-hautes, que le plus souvent elles sont couvertes de nuäges, & quelquefois tellement environnées de fumée qu'à-peine les peut-on voir. Le fonds est pierreux presque par-

tout ; néammoins il est fertile en arbres sauvages, qui croissent si-serrez les uns contre les autres, qu'on a de la peine à passer entre-deux.

Le bois de ces arbres est la plus belle ébéne qui se voie. Elle est aussi-noire que le goldron, & aussi-unie que l'ivoire. Il y a d'autre bois qui est d'un beau rouge, & d'autre encore qui est aussi jaune que de la cire. On a pris soin d'en aporter des trois sortes en Hollande, où il a été trouvé tout-à-fait beau. L'écorce en est verte par-dehors, & fort-épaisse ; & c'est sous cette écorce qu'est l'ébéne.

Il y a dans l'isle quantité de palmites, qui fournirent alors de bons rafraîchissemens à la flote. Ils sont à-peu-près comme les cocotiers, mais au haut de l'arbre il y a une grosse tête qu'on coupoit, & l'on y trouvoit une certaine moëlle, qu'on tiroit pour la manger. On la mettoit quelquefois en salade, & alors elle servoit de purgatif. Elle étoit aussi-blanche & aussi-douce qu'un navet, mais en la coupant elle étoit cassante.

On fit des hutes dans l'isle, & quand on y eut porté les malades qui étoient sur les vaisseaux, ils reprirent bien-tôt leur premiére santé ; d'où l'on pouvoit inférer que l'air y étoit fort-sain.

La mer y est si-poissonneuse qu'en pêchant on prenoit d'un coup de seine un demi-tonneau de poisson, & à-peine pouvoit on retirer la seine tant elle étoit chargée.

On

On ne voit point de semblables poissons dans les mers des Provinces Unies, hormis les anguilles & les perches, dont néanmoins il s'en trouve peu dans cette mer-là. Entr'autres on prit une raie qui servit pour deux repas entiers à tout l'équipage d'un vaisseau.

On y vit aussi une fort-grande quantité de tortuës, dont quelques-unes étoient si-grosses que quatre matelots pouvoient se mettre dessus, & elles ne laissoient pas de faire leur chemin. Les écailles étoient si-grandes, que six hommes pouvoient s'asseoir dans une seule.

Il y a une multitude d'oiseaux, particuliérement de tourterelles, dont les matelots en prirent jusqu'à cent-cinquante dans une seule après-dinée; & s'ils en avoient pu emporter davantage, ils en auroient pris avec la main, ou tüé avec un bâton, autant qu'ils auroient voulu. Ils trouvérent aussi beaucoup de hérons, mais il n'y eut pas moien d'en prendre; ils s'envolérent aussi-tôt, & se perchérent sur des arbres, où on ne les vit plus.

Il n'y a des oies sauvages qu'en petit nombre, mais les perroquets gris s'y voient en quantité. Sur-tout on y trouve certains oiseaux aussi-grands que des cignes, qui ont de grosses têtes, & une peau sur la tête, qui est comme un capuchon. Ils n'ont point d'aîles, mais en leur place ils ont trois ou quatre plumes

noires, & au-lieu de queuë ils ont quatre ou cinq petites plumes grisâtres & frisées. Les Hollandois les nommérent *Walg-vogels*, Oiseaux de dégoût, tant parce-que plus on les fait cuire & plus toute leur chair durcit & est coriace, hormis celle de l'estomac qui est assez bonne, que parce-que les tourterelles dont ils avoient en abondance, & qui étoient excellentes, leur donnoient du dégoût pour ces autres oiseaux.

Cette isle, où l'on ne trouva ni hommes, ni bêtes à quatre piés, est néanmoins d'une aussi-grande commodité, pour fournir des rafraîchissemens à ceux qui vont aux Indes, que l'est l'isle de Ste. Héléne pour ceux qui en reviennent. On y trouva environ trois cents livres de cire sur quoi il y avoit des lettres Grécques, un pont-volant de vaisseau, une barre de cabestan, & une grande vergue; d'où l'on inféra que quelque navire avoit fait naufrage proche de l'isle.

Le Vice-amiral y fit pendre à un arbre un certain ouvrage, ou compartiment de bois, par où ceux qui pourroient passer là dans la suite, reconnoîtroient qu'il y étoit venu des Chrétiens: car il fit graver sur ce bois les armes de Hollande, de Zélande & d'Amsterdam, avec ces paroles, Christianos Reformados, Chrétiens Réformez.

Il y fit aussi enfermer de pieux, dans une rase campagne, un espace quatre

fois aussi-grand que la place du Dam, qui est devant l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam, où il fit semer & planter des fruits, & diverses autres choses, comme dans un jardin, afin de voir si ces plantes y croîtroient bien. Il y laissa aussi quelques poules dans cette même vuë, & afin-que les vaisseaux qui pourroient y relâcher, trouvassent diverses sortes de rafraîchissemens.

„IL EST BESOIN d'éclaircir ici une „chose qui n'est pas expliquée dans le „Journal qu'on donne au Public. C'est que „les huit vaisseaux qui étoient partis de „flote de Hollande, & qui avoient tou„jours navigé de compagnie, jusques par„delà le cap de Bonne-espérance, fu„rent séparez par une grande tempête, „le 8. d'Août 1598. Il y en eut cinq qui „demeurérent ensemble, savoir, *Amster„dam*, *Zélande*, *Gueldres*, *Utregt*, & le „grand yacht nommé *Frise*. Ce furent „ces cinq qui relâchérent à l'isle Mau„rice, & qui y firent quinze jours de „séjour.

„Les trois autres, savoir, *le Maurice*, „*la Hollande*, & le petit yagt *Overissel*, „qui avoient été séparez des cinq pre„miers, relâchérent à l'isle Ste. Marie, „& de là ils continuérent leur route vers „Bantam. On va donc présentement „faire le récit de ce qui leur arriva sur „cette route, & au retour ; puis-après

„ on reprendra le fil de la narration de
„ ce qui regarde les cinq premiers vaiſ-
„ ſeaux, qu'on vient de laiſſer à l'iſle
„ Maurice.

CES TROIS VAISSEAUX étant arrivez à l'iſle de Ste. Marie, y firent priſonnier le Roi, ou Phulo, qui donna une vache & un veau pour ſa rançon. Ils n'y trouvérent point de rafraîchiſſemens, à-cauſe que la ſaiſon n'y étoit pas propre, & que les orangers étoient en fleur. Ils eurent pourtant encore paſſablement des cannes de ſucre & des poules.

Pendant-qu'ils étoient là moüillez ils virent un ſpectacle qui leur fut extraordinaire. Il y avoit dans un canot certains Indiens, qui aïant aperçu une baléne, nagérent à elle, & lui jettérent un harpon, qui étoit amarré a une longue corde faite d'écorce d'arbre. La baléne ſe ſentant bleſſée fuït au-travers de l'eau, & les Indiens lui filérent la corde de toute ſa longueur. Alors n'aïant plus rien à lâcher, la baléne entraîna le canot, qui rouloit & étoit agité de la même maniére qui ſi ce n'eût été qu'une paille. Mais les Indiens ne s'en mettoient pas en peine, parce-qu'en cas qu'il ſe fût renverſé, ils n'auroient eu qu'à nager, & en nageant ils auroient bien ſû le retourner.

Quand cette manœuvre eut duré un tems aſſez conſidérable, les forces de la baléne

baléne se trouvérent épuïsées, & alors paroissant à fleur d'eau, les Indiens la tirérent vers le rivage, & pendant le bas de l'eau ils la bonifiérent, & chacun en prit sa part. Néammoins comme ils ne prirent pas tout, les Hollandois en auroient pu avoir une partie, s'ils n'eussent vu que ce n'étoit que du lard dont ils ne se soucioient pas.

De-là ils allérent à la grande baie d'Anton Gil, où ils firent de l'eau. L'Indien nommé Madagascar, qu'ils avoient emmené au premier voiage, auroit bien pu cette fois demeurer en son païs, s'il l'avoit voulu. Mais il dit qu'il n'en avoit pas la moindre envie, qu'il seroit inconnu dans le lieu proche duquel on étoit, & qu'il aimoit mieux vivre & être vêtu à la maniére des Européens, que d'être là tout-nud.

Ils ne séjournérent que cinq jours dans cette baie, où ils ne trouvérent presque point de rafraîchissemens, à-cause de la guerre qui étoit entre les Rois du païs, dont l'un aïant été defait, les habitans mêmes se trouvoient destituez de tout, & réduits à périr de misére & de faim.

Ils remirent donc à la voile après ces cinq jours, & aïant eu le vent favorable, ils vinrent moüiller le 26. de Novembre 1598. devant Bantam. Aussi-tôt Corneille Heemskerk Commis du vaisseau Amiral, descendit à terre, & alla rechercher la faveur & l'amitié des habitans,

tans, leur ofrant de trafiquer honnêtement & paisiblement avec eux.

D'abord ils crurent que c'étoient les mêmes gens qu'ils avoient vus l'année précédente, & qui avoient toujours tenu la mer depuis ce tems-là. Sur ce fondement ils les prirent pour des pirates d'autant-plus que les Portugais avoient pris soin de le leur persuader dès le tems que les premiers vaisseaux y avoient été.

Les Hollandois firent tous leurs éforts pour se disculper, & pour cet éfet ils envoiérent dans la ville le Guzarate Abdul qu'ils avoient autrefois emmené. Celui-ci aiant adouci les habitans, obtint enfin audience. On y alla, & l'on porta des présens au Roi, qui étoit un jeune enfant. Le Cipate, Chepate, ou Gouverneur qui tenoit sa place les reçut en son nom avec beaucoup d'honnêteté.

Les présens consistoient en une coupe dorée, quelques piéces de velours & d'autres étofes de soie, de beaux verres & des miroirs dorez. En même tems on présenta les Patentes avec le seau des Etats Généraux & du Prince Maurice, qui furent reçuës avec beaucoup de respect & une inclination jusqu'à terre.

Après cette cérémonie on commença à trafiquer, avec les habitans de Bantam, & cela se fit avec tant de succès, qu'au bout de cinq semaines les trois vaisseaux eurent presque leur charge entiére.

Un

Un mois après leur arrivée devant Bantam, les cinq autres navires de leur compagnie y vinrent aussi moüiller, étant tous en bon état, & y aïant peu de gens malades parmi les équipages. Ces deux gros de vaisseaux se voiant rejoints, en marquérent leur joie en arborant leurs pavillons & leur girouëttes, & par des salves d'artillerie. Les Oficiers se régalérent aussi les uns les autres à la maniére du païs.

Dès-que les cinq vaisseaux eurent laissé tomber l'ancre, il vint à leur bord plusieurs pirogues avec des rafraîchissemens, qu'ils troquérent pour de la vaisselle d'étaim, recevant pour une cuilliére autant de vivres qu'un homme ou deux en pouvoient manger en un jour.

Il n'avoit pas été avantageux aux trois premiers navires qu'Abdul eüt déclaré que ces cinq étoient encore sur la route, & qu'ils devoient être suivis de quelques autres qui venoient de Zélande. Cela fut cause qu'on leur tint le poivre cher, & qu'on leur en vendit d'abord les cinquante-cinq livres trois réales de huit, & peu après quatre réales. C'étoit même en réales qu'on vouloit être paié: on ne paroissoit pas fort empressé pour les marchandises qui étoient à bord.

Avec les trois premiers vaisseaux, on en chargea encore un quatriême pour la Hollande, savoir, le grand yagt *Frise*. Lors-qu'ils eurent leur cargaison ils firent.

rent publier qu'ils étoient prêts à partir, afin-que chacun vint recevoir son paiement.

Ainsi après avoir fait une bonne provision de ris, & de toutes sortes de rafraîchissemens, ils mirent à la voile le 11. de Janvier 1599. & allérent faire de l'eau sur la côte de Sumatra, parce-que l'eau de Bantam devient bien-tôt blanche, & qu'il s'y engendre des vers.

A Sumatra ils troquérent des couteaux, des miroirs, des cuilliéres, des aiguilles, des sonnettes & d'autres merceries, pour des fruits, comme des melons, concombres, oignons, aulx, & même pour du poivre qui étoit excellent.

Quelques jours avant leur depart de devant Bantam, les autres quatre vaisseaux qui étoient destinez pour les Moluques, avoient pris congé d'eux, & avoient mis la nuit à la voile. A leur séparation ils se firent tant de salves, & il y eut tant de décharges d'artillerie que toute l'isle de Java en retentissoit, & les habitans de Bantam furent sur pié toute la nuit, ne sachant que penser, ni ne pouvant s'imaginer dequoi il s'agissoit. Mais quand ils apriront le depart des quatre vaisseaux qui allérent aux Moluques, ils en furent fort-contens, n'aïant pas été trop-aises de voir ces huit vaisseaux ensemble à leur rade.

Les quatre navires qui s'en retournoient dans les Provinces Unies, aïant fait voi-

les de Sumatra, se rendirent heureusement & assez promtement à Ste. Héléne, où ils relâchérent pour prendre des rafraîchissemens. Ils trouvérent, à la vérité, dans cette isle une grande abondance de beaucoup de choses, ainsi-que Jean Hugues Linschot l'a écrit. Entr'autres il y avoit quantité de chévres, de boucs, de sangliers, de faisans, de pigeons, &c.

Mais comme beaucoup de vaisseaux y vont relâcher, & qu'il descend à terre des gens qui chassent & qui tirent, tous les animaux y sont tellement éfaroûchez & difficiles à trouver, qu'on a de la peine à s'en pourvoir autant qu'on voudroit. D'ailleurs quand les chévres sont blessées elles s'enfuïent sur des montagnes escarpées, où il n'est pas possible d'aller les querir. On ne put non-plus prendre autant de poisson qu'on en auroit voulu. Il n'y eut que de l'eau dont on fit une provision assez grande, pour n'en manquer pas jusques-à-ce qu'on fût en Hollande.

On laissa dans cette isle le Contre-maître du grand yacht, qui se nommoit Pierre Gijsbrechtsz, parce-qu'il avoit osé fraper le Maître. Néammoins on lui laissa une certaine quantité de pain, d'huile de ris, des hameçons pour pêcher, de la poudre & un fusil.

Le 19. de Juin 1599. ils vinrent terrir au Texel, sans qu'il leur fût arrivé aucun accident sur la route, & aïant toujours

jours eu un tems favorable ; ce qui leur fut un grand sujet de rendre graces à Dieu. Leur cargaison étoit de quatre cents lastes de poivre, cent de cloux de girofle, certaine médiocre quantité de fleur de muscade, de noix muscade & de canelle. Ce voiage tant d'allée que de venuë n'avoit duré que quinze mois, quoiqu'il fût de huit mille lieuës.

A leur retour les Directeurs s'en allérent au Texel donner les ordres nécessaires, & le Commis Corneille Heemskerk, acompagné de Henri Buyck s'en alla porter au Prince Maurice les présens que le Roi de Bantam lui envoioit.

Le 27. de Juillet, l'Amiral & le vaisseau *la Hollande* arrivérent devant Amsterdam, parmi les fanfares des trompettes; & la ville de son côté donna toutes les marques de joie qu'on a coutume de donner en pareille ocasion.

IL S'AGIT Maintenant de marquer quel fut le succès du voiage des quatre autres vaisseaux, savoir, *Amsterdam*, *Zélande*, *Gueldres* & *Utregt*, que commandoient Wijbrant van Warwijk comme Amiral, & Jaques Heemskerk comme Vice-amiral.

Ils avoient fait voiles le 8. de Janvier 1599. de devant Bantam, pour aller aux Isles Moluques, & le 13. ils avoient moüillé devant la ville de Jaccatra, à une lieuë de terre. Dès-qu'ils eurent laissé tomber l'ancre, le Sabandar de Jaccatra se ren-

di

dit à bord dans une petite pirogue, & demanda ce qu'on cherchoit. Le Vice-amiral répondit qu'on s'étoit mis à l'ancre pour acheter des rafraîchissemens.

Les insulaires aïant déclaré qu'ils en vendroient volontiers, & qu'il y en avoit assez dans le païs, présentérent des fruïts nommez Mangas, dont la description a été faite dans le premier Voiage. Pour paiement le Vice-amiral leur donna un petit miroir, & quelques verres de peu de valeur.

Après avoir remis à la voile, & avoir été quatre ou cinq jours en mer, les vaisseaux furent repoussez à la côte, & vinrent la nuit du 21. au 22. du mois devant la ville de Tubaon, ou Tuban. Dès le matin du 22. on envoia deux chaloupes à terre, qui revinrent sur le soir, & amenérent à bord un des Seigneurs de la Cour, qui étoit un Renégat Portugais. Il s'entretint avec l'Amiral, & lui dit que s'il vouloit séjourner trois ou quatre mois sur cette côte, il pourroit aisément pendant ce tems-là trouver la charge des vaisseaux. Le 23. on renvoia des gens à terre, qui aïant porté au Roi quelques petits présens, retournérent au soir à bord, avec dix-neuf sacs de ris, que le Roi leur avoit donnez par reconnoissance.

Le matin du 24. deux chaloupes retournérent au rivage, pour recevoir le Roi qui avoit dit qu'il vouloit visiter les vaisseaux. Le Vice-amiral étant allé

au-

au-devant de lui, le Roi le mena dans son palais, & lui fit voir toutes ses femmes, ses filles, & ensuite ses chevaux, qui étoient beaus & bien-entretenus.

Sur le midi le Fils du Roi vint à bord avec le Vice-amiral, le Roi n'aïant pas voulu être de la partie. Le Prince s'en retourna vers le soir, & en partant on lui fit une salve de seize coups de gros canon, dequoi il fut fort-satisfait. On le pria beaucoup de boire & de manger, mais il déclara que sa Religion ne lui permettoit pas de le faire.

La ville de Tuban est belle & fort-marchande. Elle est murée & a des portes de bois très-bien-faites à la maniére du païs. L'on peut dire que c'est la plus belle ville qui soit dans l'isle de Java. Son Roi, selon le raport des habitans, est le plus puissant Roi de toute l'isle. Il peut en vingt-quatre heures de tems mettre sur pié plusieurs milliers d'hommes, tant cavalerie qu'infanterie.

Il fait une fort-grande figure. Sa Cour est grosse y aïant beaucoup de Noblesse dans ses Etats pour la composer. Il étoit d'une taille médiocre, mais grossiére. Il se plaisoit fort en la compagnie des Hollandois.

Un jour qu'ils allérent à terre, le Prince se rendit sur le rivage, assis sur son éléphant, les jambes croisées, comme les

croi-

croiſent les tailleurs d'habits. Il étoit là ſous un couvert en forme de petit château, où il y avoit une cloiſon à côté, & un toit au-deſſus de ſa tête, pour le garantir de la pluïe & du Soleil. Il avoit une ſorte de pourpoint de velours noir, avec des manches larges, & ceux qui l'acompagnoient étoient armez de fuſils & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grands fers par le bout. Celui qui menoit l'éléphant, ſe ſervoit d'un petit croc pour le faire aller où il vouloit, & il le faiſoit aller preſque auſſi-vîte qu'un cheval. Le Roi le fit aprocher des chaloupes & s'avança de deſſous ſon château pour parler aux Hollandois qui y étoient.

Quand ils furent à terre le Roi alla au-devant d'eux & les mena dans ſon palais, qui eſt fort-vaſte, & où il y a beaucoup d'apartemens. D'abord ils montérent par un degré de ſept marches, & paſſérent par une porte étroite, quoique pourtant plus large que les portes communes; car il faut remarquer que toutes les portes de ce païs-là ſont fort-baſſes & fort-étroites. Enſuite ils allérent dans le principal palais, dont les murailles étoient de brique & le pavé de carreau commun, tel qu'eſt celui de Hollande.

Mais avant-que d'entrer dans ce principal palais, ils virent les éléphants du Roi, qui ſont chacun ſous ſon petit toit

parti-

particulier soutenu par quatre piliers. Au-milieu de l'espace qui est sous ce toit, il y a un grand pieu à quoi l'éléphant est ataché par une chaîne qui tient à l'un de ses piés de devant.

Le plus grand de ces éléphans est si-méchant & si-felon qu'il a tüé plusieurs personnes. Toutes les fois qu'on lui commande de tüer quelqu'un, il le fait aussitôt; puis il prend le corps, il le met sur son dos, & le va jetter aux piés du Roi. Il est puissant & robuste, & aussi-haut que deux hommes l'un sur l'autre. C'est lui qui porte le Roi quand il veut aller à la guerre. La moitié de sa trompe est blanche & quand il va au combat il y tient une arme, dont il se sert avec autant d'adresse qu'aucun homme sauroit faire.

Il y avoit douze autres éléphans plus petits que celui-là, quoi-qu'ils fussent des plus beaus qu'on voie ordinairement.

Tous les jours ils sont menez chacun en particulier, dans un canal, proche du palais, où on les lave. Ceux qui les gouvernent ont soin de leur aprendre à se coucher, à se tourner, & à faire divers mouvemens, postures & autres choses qu'on veut qu'il sachent.

Lors-que les Hollandois furent entrez au palais, on leur fit voir d'abord un apartement, où étoit le bagage du Roi, qu'on tenoit dans des caisses entassées jusques à trois les unes sur les autres, & tout l'apartement en étoit plein. Quand le Roi

va

va quelque part, tout ce bagage le ſuit.

Tout-proche de cet apartement eſt celui des coqs de jouſte, dont chacun eſt dans une cage, à-peu-près comme les cages où l'on tient des allouëttes en Hollande, hormis que les bâtons dont elles ſont faites, ont près de deux doigts d'épaiſſeur. Il y a des gens commis pour en prendre ſoin, pour leur donner à manger, & les faire battre enſemble. Cette maniére de les tenir ainſi enfermez à part, les rend encore plus vifs & plus coléres. Il en eſt de-même que des chiens qu'on tient à l'attache. Auſſi ſe battent-ils avec tant de furie, que ceux qui les voient faire en ſont ſurpris.

Enſuite on trouve les perroquets, qui ſont non-pas tels que ceux qu'on aporte ordinairement en Hollande, mais beaucoup plus beaus, & pas fort-grands. Les Portugais les nomment Noiras. Ils ont un rouge vif & luſtré ſous la gorge & ſous tout le corps, & comme une plaque d'un beau couleur d'or ſur le dos. Leurs aîles ſont mêlées de vert & de bleu, & ſous les aîles on leur voit un bel incarnat.

Ils ſont ſi-recherchez dans toutes les Indes, quoi-que néammoins plus en certains lieux qu'en d'autres, qu'ils valent la piéce depuis huit juſqu'à dix réales. Les Hollandois en ont aporté un de cette eſpéce tout-vivant à Amſterdam, qu'il faut qu'ils aient vendu cent-ſoixante

te & dix livres, pour y avoir trouvé leur compte, & encore n'étoit-il pas des plus beaus.

Jean Huygens a écrit que les Portugais ont souvent entrepris d'en transporter en Europe, sans avoir pu y réüssir, à-cause de la délicatesse de ces oiseaux. Ils sont familiers & caressans, & ils reconnois-sent si-bien & si-particuliérement leurs maîtres, & savent tellement les flater, que cela est digne d'admiration. Ils leur nétoïent la tête cheveu à cheveu, & la barbe poil à poil. Ils leur mettent le bec dans la bouche & dans les oreilles sans leur faire de mal; mais pour les étrangers qui s'en aprochent, ils les piquent & les mordent comme feroïent des chiens en colére.

Après cela le Roi conduisit les Hollandois dans le chenil où les chiens étoient atachez chacun à part, & chacun avoit son maître particulier qui l'instruïsoit, soit pour la chasse, soit pour d'autres éxercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande? On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi-grands qu'étoient ses petits chevaux, & si-furieux qu'ils tenoïent tête à un homme, & que même quelquefois ils étoient plus forts que les hommes, & les tüoient.

Il demanda si les chevaux y étoient bien-grands? On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi-grands que ses petits éléphans, dequoi il se prit à rire, croïant qu'on

qu'on railloit. Mais quand il connut qu'on parloit sérieusement, il pria qu'on lui amenât un des plus grands chevaux, & un des plus grands chiens; mais on lui dit qu'on ne croïoit pas que la chose fût possible.

En sortant de l'apartement ou palais du Roi, on les fit passer par une porte étroite, & sur un pont de pierre, & ils allérent dans l'endroit de la ménagerie où étoient les canards, qui sont semblables à ceux de Hollande, hormis qu'ils sont un peu plus gros, & blancs pour la plupart. Il y en avoit une grande quantité, & ils étoient sous un toit qui les défendoit de l'ardeur du Soleil. Leurs œufs sont une fois aussi-gros que des œufs de poule.

De ce lieu le Roi les fit passer par une porte étroite dans l'apartement de quatre de ses femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui, & se tinrent proche de la porte. Il avoit six fils & deux filles de ces quatre femmes. Quand on fut entré dans la chambre on vit les deux plus jeunes de ces femmes qui regardoient de derriére une natte. Elles sont toutes servies par de vieilles esclaves. Au-dehors de cet apartement étoient assises quelques-unes des concubines du Roi, vêtuës d'une fine toile de coton.

Après cela ils furent conduits par une très-petite porte étroite, où un gros homme auroit eu de la peine à passer, dans

un lieu qui étoit séparé d'une muraille, où parurent la plupart des concubines du Roi, assises par ordre, & vêtuës comme ces premiéres. Leurs chambres sont autour de cette muraille de séparation, & les moindres servent celles qui sont les plus considérables, c'est-à-dire, selon la part qu'elles ont dans les bonnes graces du Roi. De cet apartement ils passérent encore dans un autre, qui étoit ocupé tout-de-même par des concubines, si-bien qu'en-tout il n'y en avoit pas moins de trois cents.

Les Hollandois visitérent ce palais deux fois, en divers tems. La seconde fois ils étoient en plus grand nombre que la premiére, & à-cause de cela, quand ils eurent vu tout ce qui vient d'être marqué on leur montra une petite porte, par où ils sortirent du palais intérieur, hormis trois d'entre eux que le Roi mena dans la chambre des tourterelles où il couchoit.

Dès-qu'ils y furent entrez le Roi alla se coucher sur une coite, ou matelas d'étofe de soie, rempli d'oüate, avec des coussins tout-de-même. Le lit, ou ce qui tenoit lieu de lit, étoit en forme d'autel, de pierres grises qui s'élevoient au-dessus du plancher, & qui étoient taillées en sculpture par-dehors. Le haut suquoi étoit posé le matelas, étoit un peu plus large que le bas, & il étoit de la même pierre, afin d'être plus frais.

On

On étendit une natte devant les trois Hollandois, qui s'assirent dessus tout-plat à terre, à la maniére du païs. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince, ou leur Maître ? Ils firent une ample réponce par l'entremise de l'Interptète. Mais il écouta volontiers & avec plaisir ce qui regardoit la guerre, & le récit qu'ils lui firent de celle qu'ils avoient depuis si-longtems soutenuë contre les Espagnols, des armées de terre & de la quantité de cavalerie & d'infanterie que l'Etat entretenoit, & sur-tout de ses forces maritimes. Toutes ces choses lui donnérent beaucoup d'admiration.

Pendant cette conversation, il vint une vieille esclave, qui aporta sur son dos une des filles du Roi, & la mit à terre devant son lit. Cette Princesse avoit de gros bracelets d'or émaillé. Elle se tint auprès du lit du Roi son pére, où elle joüoit avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit toute ouverte, ainsi-que le sont presque toutes les maisons de l'isle de Java, afin de recevoir de la fraîcheur; ne se fermant qu'avec des rideaux qu'on tire quand on veut.

Les tourterelles étoient en des cages penduës dans la chambre, dont les perchoirs étoient de boules de verre de diverses couleurs, enfilées en des bâtons, ce qui faisoit un objet agréable. Le lit du Roi étoit tout-entouré de ces cages.

Ce Prince voulut aussi que les Hollan-

dois vissent les sept écuries de ses chevaux, dans chacune desquelles il n'y avoit qu'un seul cheval ataché. Elles n'étoient fermées par les côtés qu'avec des bâtons, ou perches, qui prenoient du haut au bas; & en-dessous il y avoit des treillis par où passoit l'ordure des chevaux, qu'on emportoit aussi-tôt, si bien qu'il y avoit une infinité de maisons bourgeoises, qui sans doute n'étoient pas tenuës si proprement que ces écuries.

Les chevaux n'étoient pas grands, mais ils étoient beaus, & couroient bien. Ces animaux sont estimez dans les Indes, comme y étant assez rares. Leurs harnois sont magnifiques selon la mode du païs, car si on les voioit en Europe, ils paroîtroient bien-extraordinaires, quoique néammoins ils pourroient passer pour beaus.

Entre les autres habitans de la ville de Tuban, il y a beaucoup de Noblesse qui fait trafic de soies, de camelots, de toiles de coton, & de certains petits vêtemens qu'on se met sur le corps, & qui se fabriquent en ce lieu-là. Ils chargent leurs jonques de poivre, & les mènent à Bali, où ils le troquent, & leurs autres marchandises aussi, pour des habits de chétive & grossiére toile de coton, dont il y a une grande manufacture en cette isle.

Ce trafic étant fait, ils s'en vont à Banda, à Ternate, aux isles Philippines, & dans

dans les autre païs qui en sont voisins, où ils troquent encore ces chétifs vêtemens, pour de la fleur de muscade, des noix muscades, & du clou de girofle; & aïant leur cargaison ils s'en retournent.

Le commun peuple s'entretient par le moien de la pêche, & du bêtail qu'ils nourrissent, car on en élève beaucoup en ce lieu-là. On le met dehors au matin, & on va le querir au soir.

Ils ont un vêtement autour du corps, mais ils sont nuds par le haut, & ils portent un poignard à leur ceinture. Les Gentis-hommes portent souvent un petit justaucorps de camelot, & en font une grande parade, aussi-bien que de leurs armes dont ils se font tout-fiers.

Ceux qui le portent beau ont beaucoup d'esclaves qui se tiennent toujours auprès d'eux, jusques-là qu'à-peine font-ils seulement quelques pas au-delà de leur porte, sans avoir dix ou douze domestiques à leur suite. Quelque part qu'ils aillent ils se font porter après eux un cofre où il y a de la betelle, qu'ils mâchent avec de la chaux & des noix vertes tout-ensemble, & quand ils en ont exprimé tout le suc ils jettent le marc.

Ils prennent beaucoup de plaisir à posséder des chevaux, & ceux qui en ont en sont fort-fiers. Ils leur mettent de riches selles, les unes de velours, les autres de cuïr d'Espagne, surquoi ils font peindre d'afreuses figures de dragons & de Diable-

bles, dont la plupart sont dorées, faites à-peu-près comme les selles dont on se sert en Europe, hormis qu'elles ne sont pas si-hautes par-derriére.

Les brides sont garnies de pierreries & sont blanches comme de l'albâtre. Les mords ne sont pas moins précieux à proportion. Les bossettes sont ordinairement d'argent, & quelques-unes sont dorées: il y en a aussi de cuivre, chacun se réglant selon sa condition.

Ils vont souvent hors de la ville, à cheval, deux ou trois de compagnie, ou davantage, se provoquant les uns les autres à la course, & à faire faire des voltes à leurs chevaux, afin de voir lequel d'entre eux a plus d'adresse à les manier; & cela se fait d'une maniére agréable & divertissante.

Ils ont ordinairement une javeline d'un bois fort-mince & fort-leger, dont ils savent se servir fort-adroitement dans leurs tournois & carrousels, où ils paroissent si vifs, qu'il semble qu'ils aïent éféctivement querelle ensemble. Quand celui qui est derriére peut s'aprocher de celui qui est devant lui, & le devancer dans une course, il baisse sa javeline, & passe le long de l'autre; puis il donne de l'éperon à son cheval, & le fait courir de toute sa force. Un autre qui étoit derriére survient & fait tout-de-même à l'égard de celui qui a devancé, ou tâche de le faire, & ce manége dure jusques-à-ce

que

que les chevaux soient tout-à-fait las.

On fit un pareil tournoi le 23. de Janvier 1599. en présence des Hollandois, & à leur ocasion, pour leur faire honneur. Il se fit dans la place du marché où joustérent un grand nombre de Seigneurs, le Roi lui-même étant présent, quelquefois à cheval, & quelquefois sur son éléphant. Il avoit alors pour vêtement autour de son corps une toile avec un petit manteau de velours noir, & son poignard à sa ceinture, dont la poignée étoit d'or, avec une figure de Diable gravée dessus.

Ceux qui devoient courir avoient plusieurs chevaux auprès d'eux, & quand ils en avoient lassé un ils en reprenoient un autre tout-frais. Enfin on ne peut pas s'empêcher de dire que ce spectacle, quoique donné à la maniére de ce peuple-là, avoit quelque chose de magnifique, & qu'il y avoit beaucoup de plaisir à le voir.

Le 24. de Janvier 1599. le Vice-amiral & le *Zélande*, mirent à la voile. Pour les deux autres, ils furent obligez de demeurer encore devant Tuban, afin d'embarquer des bestiaux & du ris qu'ils avoient acheté du Roi. Mais dès le 26. ils suivirent les autres, & allérent mouiller l'ancre entre Java & la petite isle de Madure, dont il a été fait mention dans le premier Voiage.

Le 27. ils laissérent tomber l'ancre

devant une petite ville nommée Joartan, dont il a été aussi parlé ci-devant. Là on mit à terre pour chercher un Pilote côtier qui voulût conduire les vaisseaux aux Moluques; mais on n'en put trouver. Le 28. quelques Hollandois retournérent à terre, d'où ils amenérent le Sabandar à bord. L'après-dînée le Frere du Roi y vint aussi, & aporta un présent au Vice-amiral. Dans ce même tems on entretint un Allemand qui s'étoit habitué en ce païs-là, & qui faisoit un grand négoce de poivre, de noix muscades, & de cloux de girofle.

Le 30. on fit acommodement avec un Pilote. La nuit suivante, un bateau vint à bord du Vice-amiral, avec des gens qui aportérent nouvelles qu'à Madure on avoit retenu prisonniers environ quarante hommes tant de l'Amiral que du vaisseau *Utregt*, & qu'ils étoient arrêtez dans une ville nommée Arosabaia, petite mais bien-forte.

Le 31. le Renégat de Tuban aporta au Vice-amiral un beau présent de la part du Roi. C'étoit un poignard & deux belles javelines. La poignée du poignard étoit d'or, garnie de pierreries, & la propre figure du Roi y étoit gravée. Il valoit plus de cinq cents livres. La lame étoit faite & trempée à la maniére du païs.

Le 1. de Février 1599. les quatre vaisseaux se rejoignirent devant Madure. On y avoit

y avoit mené le Renégat afin-qu'il s'emploiât à la délivrance des prisonniers. Cependant son intercession fut sans éfet, parce-que le Roi vouloit éxiger une trop grosse rançon. On prit donc le parti de les retirer par force, mais les moiens dont on se servit n'eurent pas plus de réüssite. Pour faire mieux entendre cette afaire il sera bon de la déduire depuis son commencement.

Pendant-que les deux vaisseaux *Gueldres* & *Zélande* étoient encore moüillez devant Joartan, l'Amiral & *Utregt* avoient pris leur cours vers la pointe occidentale de Madure, & avoient moüillé devant la petite ville d'Arosbaïa, place forte, dont les murailles sont épaisses aussi-bien que les portes, & munies de plateformes où les habitans font la garde toute la nuit, & par le moien desquelles ils se défendent fort-bien, quand ils sont ataquez de leurs ennemis.

Dès-qu'ils eurent laissé tomber l'ancre, ils envoiérent une chaloupe & un canot avec des gens, pour acheter du ris & d'autres rafraîchissemens. La chaloupe aïant sa charge de ris toucha, parce-que l'eau avoit baissé, & il fallut qu'elle demeurât sur sa foüille toute la nuit. Pour le canot, il se rendit à bord, où l'on fit raport de ce qui étoit arrivé.

Cependant il y eut un des Seigneurs de la Cour qui alla porter ses plaintes au Roi, & lui remontra que ses esclaves

avoient été tüez par des gens de cette même nation dont les vaisseaux étoient à l'ancre ; ce qui en éfet pouvoit être arrivé l'année précédente, par les gens de l'équipage du vaisseau *Amsterdam*, ainsi qu'on le peut voir dans le premier Voiage, qui précéde celui-ci en ce livre.

Le lendemain matin on dépêcha un canot pour aller voir en quel état étoit la chaloupe, & d'où ce retardement pouvoit procéder. Les gens de la chaloupe dirent qu'ils atendoient un ou deux bœufs dont le Roi vouloit faire présent à leur Commandant. Sur ce raport ceux qui étoient dans le canot voulurent retourner à bord, pour en porter la nouvelle. Mais quand ils furent à la barriére, on les renvoia auprès de la chaloupe.

Ce traitement leur donna lieu d'ôter le pavillon de la chaloupe, afin-qu'on connût dans les vaisseaux qu'il y avoit du desordre. Mais les insulaires remirent le pavillon, pour atirer les vaisseaux & s'en rendre maîtres. Sur ce retardement de la chaloupe & du canot, le Commis Schuermans & quatre autres s'embarquérent dans un autre canot, pour aller voir ce qui arrêtoit les équipages.

Dès-qu'il furent proche du rivage on alla les prendre, & on ôta le chapeau & l'épée de Schuermans. Tous les autres furent aussi en même tems desarmez. Ensuite on leur ôta leur argent, & on en conduisit quelques-uns dans une petite

mai-

maison où on les dépoüilla, puis-après on les remena dans la chaloupe, d'où le Roi avoit fait enlever deux pierriers, les épées, les bandouliéres, & quelques mesures ou fournimens de poudre.

Ceux qui avoient été ainsi arrêtez obtinrent du Roi la permission d'envoier à bord trois d'entre eux pour avertir les équipages de ce qui se passoit, sous condition qu'ils reviendroient dans leur prison, à quoi ils ne manquérent pas. Sur cette nouvelle l'Amiral envoia un canot à Joartan, pour la communiquer au Vice-amiral. Les insulaires de Madure chassérent sur ce canot avec une galére, & ils se promettoient bien de le joindre ; mais la chaloupe du vaisseau *Utregt* étant allée à son secours, la galére fut contrainte de se retirer, & de lui laisser la route libre.

Le Vice-amiral, aïant reçu cet avis ainsi-qu'on l'a vu, leva l'ancre, & alla joindre les vaisseaux qui étoient devant Arosabaïa. Après sa venuë il se fit diverses négociations, & on s'envoïa des lettres de part & d'autre pendant plusieurs jours. La rançon que les insulaires demandoient paroissoit excessive. Ils vouloient avoir pour la délivrance de leurs quarante prisonniers, les deux plus grosses piéces de canon qui fussent à bord de l'Amiral, plusieurs piéces de drap & de velours, & mille piéces de huit.

L'Amiral ne put acorder cette de-

mande. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas en son pouvoir de disposer du canon; mais que si l'on vouloit se contenter d'une raisonable somme d'argent, il étoit prêt de la donner. La négociation demeura sur ce pié-là pendant trois ou quatre jours, mais plus elle tiroit en longueur, plus les insulaires étoient froides & intraitables.

Néammoins l'Amiral de Madure qui vouloit gratifier les Hollandois, fit ensorte qu'on relâcha huit ou neuf hommes avec le canot qui se rendit à bord; mais à-peine furent-ils partis que les insulaires se repentirent de cette complaisance, & firent conduire le reste de leurs prisonniers dans un bourg, où ils furent étroitement gardez. Le lendemain ils furent menez presque tous, c'est-à-dire, hormis le Commis, le Pilote & quelques autres, dans une caverne, ou une espéce de basse-fosse, qui étoit sur le haut d'une montagne, où l'on avoit aussi autrefois tenu des Portugais prisonniers. Là ils n'eurent que des feuilles d'arbres pour se coucher, ni à manger que ce qu'un Garde du Roi leur alloit querir dans les villages voisins.

L'Amiral Hollandois aïant tenu conseil avec tous les Commis & les Maîtres de vaisseau, sur ce qu'ils avoient ouï dire que les prisonniers étoient encore dans leur chaloupe, & ne sachant pas que depuis ils avoient été liez & emprisonnez,

il fut résolu qu'on feroit une entreprise pour les délivrer. La chaloupe étoit encore à l'entrée du port, & ils crurent qu'ils en pourroient enlever leurs gens par adresse, en quoi ils se trompérent fort.

Pour éxécuter leur dessein, ils armérent trois chaloupes & trois canots de cent-cinquante hommes. Comme ils aprochoient de terre ils virent une fort grande multitude de gens devant la ville, & deux Portugais avec de petites banniéres de paix, qui vinrent au-devant d'eux, pour leur dire que les habitans vouloient s'acommoder avec eux. Cependant ce n'étoit qu'une feinte, afin de donner loisir aux insulaires de se mettre en état de défence.

Sur cette proposition il y eut vingt mousquetaires qui sautérent à terre; mais on tira sur eux de toutes parts, & il en demeura trois ou quatre étendus sur la place. Le Vice-amiral rapella les autres à bord de sa chaloupe, afin-que toutes les chaloupes entrassent à la fois, ainsi qu'elles firent.

Les chaloupes & les canots étant venus tout-proche de la ville, les habitans allérent faire une sortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Les Hollandois s'en étant aperçus, détachérent aussi-tôt deux canots pour aller à la barriére, & s'en assurer, parce-que si les habitans se fussent rendus maîtres de la pointe où elle étoit, les autres se-

roient

roient demeurez & pris comme dans un filet.

Pendant-qu'on escarmoûchoit ainsi de part & d'autre les insulaires chargérent touts leurs pierriers, & les firent tirer. Ils tirérent aussi de leurs fusils, & avec leurs arcs, & les fléches tomboient aussi épais que si c'eût été une pluie. Mais le plus fort de leur espérance étoit qu'ils forceroient les Hollandois à consumer toute leur poudre, & qu'après cela ils en auroient bon marché. Cependant ils furent trompez dans leur atente, tant par la prévoïance de leurs ennemis, qui n'avoient pas résolu de se laisser réduire à cette extrémité, que parce-qu'il s'éleva une grosse tempête, & que l'eau devénoit trop basse; accidens qui les contraignirent de retourner à bord, même plûtôt qu'ils n'avoient résolu.

A-peine avoient-ils fait un peu de chemin, que la chaloupe de l'Amiral, qui étoit armée de trente-six hommes, tourna sens-dessus-dessous. Le canot du vaisseau *Zélande*, ou il y avoit treize homme, eut le même sort, tant la mer brisoit avec violence. Ce qu'il y avoit encore d'affligeant étoit que les autres bâtimens ne pouvoient secourir aucun de ceux qui étoient tombez à la mer, parce-qu'ils avoient eux-mêmes assez d'afaires à se maintenir. Ainsi il périt plusieurs hommes, les uns qui se noïérent, les autres qui furent tuez par les insulaires.

Ceux

Ceux qui eurent le bonheur d'être jettez du côté où se trouva le Renégat de Tuban, eurent la vie sauve par son intercession, & furent seulement faits prisonniers. Dès-qu'ils furent à terre on les fit mêttre à genoux, & on leur mit une poignée de sable sur la tête, pour marque qu'on leur avoit donné la vie. Mais pour ceux qui furent jettez de l'autre côté il n'en réchapa pas un. On les massacra tous, sans faire grace à personne. La fureur de leurs ennemis fut même si-grande, qu'il y en eut qui se jettérent dans l'eau pour aller les y tuer. Il ne demeura donc que vingt-cinq hommes en vie, savoir quinze de l'équipage de l'Amiral, un de celui de Jean Martsz, qui étoit dans la même chaloupe, & neuf du navire *Zélande*.

Dès le même soir les prisonniers traversérent la ville, & furent menez dans une maison. On mit aux fers le Trompette & le Caporal, & tous les autres furent liez ensemble, quoi-qu'il y en eût trois qui se trouvoient dangereusement blessez. Pour leurs compagnons, qu'ils avoient cru aller délivrer, ils avoient été séparez en deux troupes, & transférez en deux divers endroits.

Le 6. de Fèvrier, les derniers prisonniers furent aussi transférez. Par le chemin ils rencontrérent tous leurs compagnons, hormis six, c'est-à-dire, ceux qu'on avoit arrêtez les premiers, qu'on

qu'on conduisoit aussi en d'autres prisons, & ces derniers allérent prendre leur place dans la caverne, où on leur donna des gardes. Quand ils y furent arrivez le Trompette & le Caporal furent ôtez des fers.

Le 7. ils furent tirez de cette basse-fosse & remenez dans la ville. Là le Trompette & le Caporal furent conduits, chacun en particulier, devant le Roi, qui dît au Caporal que s'il vouloit demeurer auprès de lui, il lui donneroit deux de ses femmes, & lui feroit beaucoup d'autres gratifications. Il répondit que son intention étoit de se rembarquer avec ses compagnons, & qu'il espéroit que son Capitaine le retireroit de sa captivité, au-moins s'il étoit possible.

Après cela on les remit tous ensemble, & on leur fit encore traverser la Ville. Lors-qu'ils furent à la porte ils y trouvérent les autres premiers prisonniers si-bien qu'ils étoient ensemble au nombre de cinquante & un. On les fit tous passer dans une petite isle, où ils furent gardez à vuë jour & nuit.

Le 8. du même mois on commença à traiter de leur rançon, & enfin on en convint à deux mille piéces de huit, à condition que s'ils ne venoient pas tous à la fois, on paieroit à proportion du nombre qui seroit renvoié, soit en draps, ou en argent, au choix des insulaires. Le 14. tous les prisonniers se retrouvérent à bord,

bord, excepté un qui demeura volontairement à terre, & un autre matelot non prisonnier qui y demeura aussi en cachette, tous deux contre le gré de l'Amiral. Le même jour le vaisseau *Utregt* tira trois coups de canon pour marque que tous les équipages étoient à bord, & sur le soir tous les quatre vaisseaux mirent à la voile.

Le matin du 3. de Mars 1599. ils entrérent dans le détroit d'Amboine, qui est tout-à-fait étroit, & quand ils y furent il survint un grand calme, pendant lequel la force du courant les repoussa hors du canal. Le soir ils vinrent sur la côte de l'isle d'Amboine, devant une petite ville nommée Itou, ou Iton.

L'isle d'Amboine est une des Moluques, gisant à vingt-quatre lieuës Nord-ouëst de Banda. C'est une isle fertile en cloux de girofle & en diverses sortes de fruits, comme oranges, limons, citrons, cocos, bananes, cannes de sucre, & divers autres qui se donnent à si-bon marché qu'on en est surpris. Les habitans sont de pauvres gens, aussi-mal vêtus que ceux des autres Moluques & de Banda.

Ils n'ont point d'autre commerce que celui des cloux, qu'ils savent bien conduire pour leur profit. Leurs principales armes sont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut qui est fait comme un harpon, & qu'ils lancent avec beaucoup de vigueur & de justesse, jusque

ques-là qu'ils peuvent viser droit & donner dans une piéce de trente sous. Ils ont aussi des boucliers & des sabres dont ils se servent à la guerre.

Les plus pauvres d'entre eux portent ordinairement un couteau à la main pour faire leur ouvrage. Ils font de grands gâteaux, ou galettes, de ris, de sucre, & d'amandes séches, qui sont excellens, & qui arrêtent même le cours de ventre. Ils les vont vendre ou troquer dans les villes voisines. Le ris leur est d'un grand usage. Entr'autres ils en font de grands pains, à-peu-près comme des pains de sucre, dont ils mangent à leurs repas.

Ils navigent avec des galéres, & ils en font tout-fiers. Elles nagent fort vite, & sont de la figure d'un dragon. Elles portent des pavillons & de petites flammes pour ornement.

Les Hollandois eurent ocasion & loisir de les considérer, lors-que leur Amiral fit le tour de leurs vaisseaux, avec trois de leurs plus belles & meilleures galéres qu'ils nommoient caracores. Elles étoient montées de forts équipages, & de tout ce qui leur sert à la guerre & à la mer.

Dans cette volte qu'il fit, il donna toutes les marques possibles de réjoüissance. Les équipages chantoient : ils frapoient sur des bassins de cuïvre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous l'un de leurs bras, pendant-que de l'autre main ils bat-

battoient dessus, en faisant acorder le son avec celui des bassins. Les esclaves chantoient en même tems, & leurs voix s'acordoient aussi avec ce son ; & ils rangeoient à ces acords ; ce qui avoit de l'agrément & donnoit du plaisir.

Chacune des caracores étoit montée de trois pierriers, dont ils firent une décharge en l'honneur des étrangers. Les Hollandois firent aussi leur salve, avant-que de laisser tomber l'ancre. Mais toutes ces maniéres obligeantes ne les empêchérent pas de faire bon quart ; d'autant-plus qu'ils surent que les insulaires avoient fait la garde toute la nuit sur le rivage, & qu'ils y virent toujours du feu, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre.

L'Amiral de l'isle étant allé à bord des vaisseaux Hollandois leur demanda le sujet de leur venuë, & quel étoit leur dessein ? Ils répondirent qu'ils cherchoient à trafiquer, & que pour cet éfet ils avoient aporté diverses sortes de marchandises. Il en parut fort-aise, & dit que si l'on vouloit descendre à terre, il y auroit lieu de s'acorder.

Sur cette ofre le Vice-amiral s'en alla le lendemain trouver les insulaires, qui le reçurent bien, & le menérent sous une tente de voiles de vaisseaux, qu'ils avoient tenduës & atachées à des arbres. Là ils s'entretinrent tous ensemble pendant plus de trois heures.

„ Quelques-uns mettent l'isle d'Amboi-

„ ne

„ne au nombre des Moluques, parce-
„qu'elle produit aussi du clou de girofle,
„& qu'ils ne veulent pas qu'il en croisse
„ailleurs qu'aux Moluques. Mais il faut
„savoir que les trois isles que Ptolomée
„nomme Sindas, qui sont Célébe, Gi-
„lolo & Amboine, & celles que les Por-
„tugais nomment Moluques, ne sont pas
„éloignées les unes des autres. Les Mo-
„luques mêmes, selon les anciens Cos-
„mografes, étoient comprises sous les Sin-
„des, si-bien qu'il a pu se faire que le
„clou de girofle ait été aporté des isles
„voisines à Amboine, où les habitans
„ont apris peu-à-peu la maniére de le
„cultiver.

„Autrefois Amboine étoit une isle in-
„culte & infertile, dont les habitans
„étoient d'insignes pirates & antropofa-
„ges. Il y a eu même des E'crivains qui
„ont dit, que lors-que les Péres étoient
„parvenus à un grand âge, ou qu'ils
„étoient ataquez de quelque maladie in-
„curable, ils les tüoient, & s'en fai-
„soient festin les uns aux autres.

„Cette isle fut découverte par les Por-
„tugais environ l'an 1515. sous le com-
„mandement d'un nommé Antoine Ab-
„reo, qui y fit dresser une colomne
„triomfale, en mémoire de cette dé-
„couverte, C'est par cette raison que
„les Portugais ont marqué un si-grand
„ressentiment de ce que les Hollandois
„avoient traité alliance avec les habitans
„d'Am-

„ d'Amboine, & qu'ils avoient enfin atiré à eux le commerce de cette isle & celui de toutes les Moluques.

„ Pour empêcher leurs progrès les Portugais mirent en mer, l'An 1601. une flote de trente vaisseaux, tant grands que petits, sous le commandement d'André Furtado de Mendosa, pour aller ataquer les bâtimens Hollandois qui négocioient sur les côtes de ces isles. Ils se promettoient qu'après qu'ils auroient ruïné & détruit les Hollandois ils contraindroient les insulaires qui tenoient leur parti, à l'abandonner & à ne trafiquer qu'avec eux.

„ Mais il y avoit alors dans le port de Banda cinq grands navires Hollandois, qui, après un sanglant combat, mirent les Portugais en fuïte, Ceux-ci pleins de dépit & de rage, s'en allérent à Iton, ville capitale d'Amboine, & en massacrérent inhumainement tous les habitans. Ensuite ils arrachérent tous les girofles, afin-que les Hollandois n'en pussent plus tirer aucun avantage. Après cela ils fortifiérent de nouveau le retranchement qu'ils y avoient, & y établirent une telle garde qu'ils espérérent qu'au-moins les Hollandois seroient entiérement exclus de cette isle.

„ Les avis de ce qui s'étoit passé étant venus en Hollande, on équipa une flote de douze vaisseaux, pour envoier aux Moluques, sous le commandement

„ d'Etien-

„d'E'tienne Verhagen, qui moüilla l'an„cre le 21. de Fèvrier à la rade d'Am„boine. Aussi-tôt il fut résolu d'ataquer „le fort des Portugais. Avant-que de „procéder à l'ataque le Gouverneur du „fort leur envoia deux de ses gens pour „demander sur quel fondement ils ve„noient se présenter devant ce fort, dont „la garde lui avoit été commise par le très„puissant Roi d'Espagne. Le Général „Hollandois répondit, qu'il étoit envoié „par les E'tats Généraux des Provinces „Unies & par le Prince d'Orange, pour „réduire le fort & toute l'isle sous leur „pouvoir.
„Après cette déclaration, on fit les a„proches, où le Gouverneur aïant recon„nu les forces de ses ennemis, quoi„qu'il s'étonnât de leur hardiesse, perdit „courage, & capitula sans faire aucune „résistance, & sans tirer un seul coup. „Les conditions furent que les Portugais „sortiroient avec leurs armes, & que ceux „qui seroient mariés & voudroient de„meurer, prêteroient le serment de fi„délité aux E'tats Généraux & au Prin„ce. Il y en eut qui le prêtérent, & ils „demeurérent.
„Le Général Hollandois étant entré „dans le fort, y fit arborer le pavillon „du Prince, & fit donner à environ six „cents Portugais qui y étoient, deux bâ„timens qu'on avoit auparavant pris en „mer, afin qu'ils pussent aller où ils vou-
droient.

„ droient. Ensuite on fit quelques salves „ du canon : on pourvut le fort des muni- „ tions nécessaires ; & l'on y établit Fré- „ deric Houtman pour Gouverneur. On „ y trouva trente piéces de canon & beau- „ coup de munitions de bouche & de guer- „ re, ce qui rendit la victoire encore „ plus complète.

Le 6. de Mars, le Vice-amiral Hollandois descendit de nouveau à terre avec trois Sous-commis, pour parler au Capitaine, & demander s'il pouvoit trouver en cette isle la charge de ses vaisseaux. Les Commandans de l'isle vinrent au-devant de lui, & lui aïant fait de grandes révérences à leur maniére, lui dirent qu'il trouveroit dequoi charger deux vaisseaux, ce qu'on entendit avec beaucoup de joie.

Après midi le Vice-amiral revint à bord, & y amena le Frére du Roi de Ternate, & un grand nombre de Noblesse du païs, qui venoient visiter les vaisseaux, & qui admirérent la maniére dont ils étoient pourvus de tout. Le 8. ils acordérent une maison aux Hollandois pour y porter des marchandises ; mais comme elle n'étoit pas en trop bon état, les Charpentiers y firent quelques réparations.

„ Le Conseil de la flote voiant que se- „ lon le dire des insulaires, on ne trou- „ veroit la charge que de deux bâtimens, „ prit la résolution de séparer les quatre „ vaisseaux. En éxécution il fut ordon- „ né que les navires *Zélande* & *Gueldres*

„ iroient à Banda, & qu'*Amsterdam* &
„ *Utregt* demeureroient à Amboine. Ainsi
„ l'on va maintenant suivre la route des
„ deux qui prirent leur cours vers Banda,
„ pour revenir ensuite aux deux autres qui
„ après avoir séjourné devant Amboine,
„ s'en allérent aux isles Moluques; & par
„ ce moien on aura rendu compte de tou-
„ te la navigation des huits vaisseaux qui
„ étoient partis de flote de Hollande.

Le 11. de Mars 1599. les vaisseaux *Zelande* & *Gueldres* partirent après midi d'Amboine, & firent voiles vers l'isle de Banda dont ils eurent la vuë le soir du 14. & qui leur demeurérent au Sud-est. La nuit suivante ils vinrent à Pulo Setton, qui gît au bout, Nord-ouëst, de Banda, à environ cinq lieuës. Cette isle est inhabitée, & personne même n'ose y aller, parce-que le Diable y habite, au-moins les insulaires voisins le croient ainsi, selon-que le raportérent les lamaneurs qu'on avoit pris à bord; & ils le craignent tant, que quand leurs vaisseaux aprochent de l'isle, ils croient que jamais ils ne l'auront assez-tôt dépassée.

Plein de cette crainte le lamaneur prit une gaffe & s'en alla vers l'avant du vaisseau, poussant de toute sa force pour dépasser plus vîte cette dangereuse terre. Quand il fut las de pousser il mit la gaffe devant lui, & il ne voulut point s'en désaisir, ni permettre qu'on la reprît que l'isle ne fût passée. Lors-qu'on faisoit peu de

Pulorin
Pulorway
Nera
Ortattan

Labetack
Wayer
Gunnanappi
Pulorin
Puloway
Nera
Lontoer
Ortattan

de bruit le Pilote chantoit & sifloit pour flater & adoucir l'ennemi, si-bien-qu'il étoit aisé de connoître que ce peuple-là étoit de legére croïance.

Le 15. ils reconnurent encore deux petites isles gisant à une lieuë & demie, Sud-ouëst, de Banda, l'une nommée Pulo Way, l'autre Pulo Rim; & le soir ils ancrérent dans la riviére de Banda. Dès-qu'ils eurent mouillé l'ancre ils virent venir à leur bord plusieurs pirogues, par où ils seurent qu'ils trouveroient sufisamment dequoi charger; & on leur aporta en même tems une montre de fleur de muscade, de noix & de cloux.

Le 16. il vint un Sabandar à bord pour parler avec l'Amiral, & un autre le 17. qui étoit Sabandar de la petite ville d'Ortattan, à qui les Hollandois aïant voulu faire un présent il le refusa, & dit qu'il reviendroit le lendemain. En éfet il revint, & il fut convenu, que pour tous droits d'ancrage, doüanes, permission de trafiquer, vendre & revendre, & d'ocuper une maison, les Hollandois paieroient quatre bares, ou quintaux de Banda, de fleur de muscade. Cette convention étant faite, on envoia dès le lendemain les Charpentiers reparer une maison à Ortattan, & le 23. on y transporta des marchandises.

Le 23. le Vice-amiral navigea de l'autre côte de l'isle vers une petite ville nommée Nera, où il loüa encore une mai-

ſon, parce-qu'il y avoit plus de chalandiſe qu'à Ortattan, à-cauſe des Javanois qui y demeuroient, & qui y faiſoient un grand trafic.

Le 28. du même mois de Mars juſques au 2. d'Avril inclus, on fut ocupé à vendre & à acheter, & l'on ſe pourvut d'une groſſe partie de noix & de fleur de muſcade.

Le 4. d'Avril 1599. on reçut des lettres d'Amboine, qui marquoient que l'Amiral Warwijck n'y trouvoit pas dequoi faire ſa charge, parce-que les habitans étoient en guerre contre les Portugais. Ceux-ci poſſédoient encore en ce tems-là le fort dont il a été parlé ci-deſſus, qui étoit vers le bout occidental de l'iſle, d'où ils incommodoient beaucoup les habitans, & ſur-tout alors, dans le deſſein de chaſſer ou de faire retirer les Hollandois.

Le 5. les habitans de Nera ôtérent le poids aux Hollandois, & leur interdirent le commerce, à-moins qu'ils ne fiſſent acord avec les Nobles, qui vouloient qu'on les reconnût auſſi, & qu'on leur fit des préſens. Sur cela le Commis du vaiſſeau *Zélande* étant allé à terre convint avec la Nobleſſe, & lui aïant paié ſoixante livres de fleur de muſcade, le poids leur fut rendu, avec permiſſion de trafiquer comme auparavant.

Pendant tout le reſte du mois d'Avril & quelques jours du mois de Mai, on eut aſſez

aſſez d'afaires à débarquer des marchandiſes, & à les troquer pour des noïx & de la fleur de muſcade, & du clou de girofle. Les marchandiſes de Hollande étoient fort-recherchées & s'enlevoient dès-qu'elles paroiſſoient, ſi-bien-qu'il n'y en avoit pas pour tout le monde qui en déſiroit. Depuis le matin juſques au ſoir on ne faiſoit que peſer à deux balances, & quelquefois dans un jour on recevoit un laſte entier d'épiceries, & juſques à deux laſtes, c'eſt-à-dire, quatre tonneaux, quoiqu'on ne les eût peſées que par petites parties & au petit poids.

Ils achetoient la bare de fleur de muſcade, qui peſoit cent livres, poids de Banda, & cinq-cents-vingt-cinq livres, poids de Hollande, ſoixante réales de huit: la bare de clou de girofle, quarante-cinq réales: la bare de noix muſcade, ſix réales. Mais ces marchandiſes ne demeurérent pas longtems à ce prix. Les inſulaires s'aviſérent bien-tôt de les enchérir.

Le 8. de Mai 1599. un ſerpent d'onze piés de long, aïant paſſé par un des écubiers du vaiſſeau *Zélande*, y fut tüé & mangé.

L'iſle de Banda gît à 41. degrè & demi de hauteur Sud, & à vingt-quatre lieuës d'Amboine. Elle communique ſon nom à deux autres petites iſles qui ſont auprès. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle eſt de la figure d'un fer de che-

tal, & qu'elle s'étend du Nord au Sud, iiant de longueur trois lieuës, peu plus ou peu moins, & une lieuë de largeur. Elle est extraordinairement abondante en noix & en fleur de muscade, & elle surpasse en ce point toutes les autres isles.

La ville de Nera est la capitale de l'isle. Les habitans de cette place sont toujours en guerre avec ceux d'une autre petite ville nommée Labbetacca, qui en est à une petite lieuë. L'origine de cette guerre qui avoit déja duré plusieurs années, venoit de ce que les Labbetaccres avoient abatu quelques arbres dans le territoire de Nera. Par cette seule raison ils étoient tellement animez les uns contre les autres, qu'ils ne se faisoient point de quartier. Ils s'assommoient les uns les autres comme des chiens, quand ils se rencontroient, ainsi que les Hollandois l'ont souvent vu.

Entre les autres combats qu'ils se sont livrez de part & d'autre, il s'en donna un le 5. de Juin 1599. en cette sorte. Les Labbetaccres vinrent devant Nera avec huit galéres, ou caracores, où ils se battirent contre les habitans de cette derniére ville, en tuérent quelques-uns & en blessérent beaucoup. Ceux-ci chagrins de cet afront épiérent l'ocasion, & dès le matin du 17. du même mois, partirent acompagnez & renforcez de ceux de Lontoor & de Pulo Wai, & navigérent a-
vec

vec cinq galéres vers une petite isle nommée Wayer, dont les habitans alloient veiller la nuit à Labbetacca, parce-qu'ils en tenoient le parti.

Ceux de Nera aïant mis à terre dans l'isle de Wayer, massacrérent tous les gens qu'ils y trouvérent, & en emportérent les têtes toutes enfilées en des cordes, pour marque de triomfe, aïant aussi, dans cette même vuë, arboré tous les pavillons & les flames, & tiré plusieurs coups de leurs pierriers. Entre le peu de prisonniers qu'ils firent, il y avoit une femme, qu'ils fendirent du haut au bas, par le milieu du corps, avec un sabre ; & pendant cinq ou six jours ils se promenérent fiérement, & firent voir sur eux leurs sabres teints du sang de cette misérable créature, s'aplaudissant & se trouvant couverts de gloire pour le succès de cette belle expédition.

Néammoins ils enterrérent enfin les têtes qu'ils avoient aportées, non sans assez de cérémonies qu'ils pratiquérent en cette maniére. Les têtes furent passées dans une perche, & portées en cet état devant la maison du Sabandar, sous un grand arbre où il y avoit une grosse pierre, sur quoi elles furent mises, afin-que chacun pût voir les preuves du grand exploit de guerre qui avoit été fait contre les ennemis.

Après-qu'elles eurent demeuré là près d'une heure, elles en furent ôtées, & on

les mit dans un morceau de toile de coton blanc, & ensuite dans un grand plat, pour être portées en terre, auquel enterrement il fut brûlé beaucoup d'encens, selon la coutume.

Les galéres dont il a été parlé ci-dessus, sont fort-foibles de bois. Les piéces en sont liées ensemble avec de cordes. Les côtes sont à une brasse de distance les unes des autres, & on prend garde en bordant le bâtiment que toutes ces côtes, qui tiennent les bordages, s'acordent bien ensemble, & viennent l'une sous l'autre, pour former le gabarit ; & pour les joindre & en faire la liaison on met deux taquets, ou piéces de bois, aux deux côtés de chaque endroit où les côtes du gabarit portent quarrément l'une sur l'autre, ce qui sufit pour les lier & pour les afermir.

On ne se sert point de brai ni de goldron. On prend des écorces des plus grosses noix des Indes, caleppas, ou cocos, & on les bat avec un maillet pour les réduire en étoupe, & en calfater le vaisseau. Ensuite on frote les coutures d'une composition de chaux mêlée avec certaines autres matiéres qui la rendent propre à cet usage, & qui la mettent en état de n'être pas détrempée & ôtée par l'eau.

Quand ces galéres mettent à la mer pour aller éxécuter quelque entreprise, il se fait un si-grand bruit de cris, de hurlemens, de sons de tambours, & de retentis-

tentissemens de bassins sur quoi l'on frape, qu'on diroit que ce sont des gens furieux & hors de leur bon sens. Les Nobles qui sont sur le haut de la galére, font des sauts périlleux, & gesticulent avec leurs armes, & celui qui saute le mieux est le plus admiré.

Aux deux côtés de la galére, il y a comme une galerie, ou un petit toit de roseaux qui fait saillie en-dehors, & touche presque à l'eau. C'est là-dessus que sont les esclaves, deux ou trois par rang pour nager. Les rames sont proprement des pelles de bois, qu'ils font passer par-dessus leur tête pour ramer, jettant ainsi l'eau à côté; & cependant ils chantent de toute leur force, battent la caisse, & frapent quelquefois sur leurs bassins.

Cette maniére de nager donne tant d'aire à leurs bâtimens, qu'ils avancent autant qu'un navire pourroit faire par un bon vent. Il y a ordinairement sur chaque galére deux pierriers, dont ils savent passablement se servir, ensorte qu'ils se défendent fort-bien contre leurs ennemis.

Les habitans de Banda & des isles voisines, sont présentement presque tous Mahométans, croïance à laquelle ils paroissent fort-atachez. Jamais ils ne reviennent de la garde, ni n'y vont, qu'ils n'aillent faire leurs priéres dans leur temple, & ils n'y entrent point sans avoir

lavé leurs piés. Pour cet éfet il y a toujours de grands pots devant la Mosquée, où ils tiennent de l'eau. Quand ils se sont lavez ils entrent dans la Mosquée ; ils font leurs priéres, ou plutôt ils crient à si-haute voix, qu'on les peut au-moins entendre de la derniére des vingt maisons voisines. Ordinairement ils répétent chaque parole deux ou trois fois, & sur la fin de la priére ils se passent la main sur le visage.

Ils font encore d'autres priéres à basse voix d'une maniére toute extraordinaire. Car premiérement ils étendent une natte à terre, & vont se mettre dessus, puis ils lèvent deux ou trois fois les yeux au ciel, & ensuite s'agenoüillent, & posent deux ou trois fois leur tête sur le pavé. Cette maniére de prier, ils la pratiquent souvent, même dans leurs maisons, & quelquefois aussi en public, sur leurs caracores, au bord de la mer, dans les chemins & dans les ruës.

Ils font souvent des festins dans leurs E'glises, où chacun porte son plat ; & ils mangent tous ensemble. Ils pratiquent aussi quelquefois la même chose dans un bois qui est au milieu de l'isle, sur une montagne, où ils s'assemblent environ cent personnes. Cette assemblée tient d'ordinaire quand ils veulent conférer ensemble des afaires de leur E'tat, ou de celles de leurs alliez, comme de Pulo Rim, de Pulo Wai, & de Lontoor. Lors-que ceux-

ceux-ci viennent avec leurs galéres à Nera, pour aller combattre leurs ennemis communs, on leur fait une bonne réception, & on les régale de cette sorte.

Premiérement ils s'asséïent tous au milieu d'une ruë, & l'on sert à chacun sur une feüille de banane, ou figuier des Indes, qui sert d'assiette, un morceau de pain qu'on nomme Sagu, avec du ris boüilli, sur quoi on a jetté un peu de boüillon de viande dans une feüille pliée, qui sert de plat. Ils prennent ce mets à pleines mains & se le jettent dans la bouche, comme feroient des bêtes. Pendant le repas il vient sur la scéne un couple de Nobles, qui, pour divertir la compagnie, font un combat entre eux qu'ils acompagnent de sauts & de bonds, sans s'arrêter un seul moment; & quand ils sont las il en revient un autre couple prendre leur place, & cela dure jusqu'à la fin du repas.

A-cause de l'animosité que ces insulaires ont les uns contre les autres, ainsi qu'il a été dit, ils font une garde fort éxacte en des bois qui sont le long du rivage, & épient leurs ennemis pour tâcher de remporter quelque avantage sur eux. Leurs armes sont un bouclier de quatre piés de long, & un grand sabre fort-lourd, qu'ils nomment Padang, dont ils savent bien se servir; d'autant-plus que les péres aprennent aux enfans dès leur bas-âge, l'usage des armes. Les poig-

nées de ces sabres sont étamées, à-peu-près de la même maniére qu'on dore ici les épées.

Ils ont aussi des fusils & des pierriers de fonte. Quand ils vont à quelque expédition militaire, chacun porte deux javelines, d'environ une brasse & demie de long, qu'ils lancent juste où ils visent, & avec quoi ils peuvent percer un homme d'outre-en-outre. Lors-qu'ils ont lancé leurs javelines, ils prennent leurs sabres, & le tiennent dans la main derriére leur bouclier.

Il ont encore une arme faite comme un petit harpon, qui est fiché dans un bâton où il y a une petite corde atachée: ils jettent ce harpon en forme de fléche à l'ennemi, & le retirent par le moien de la corde. Ils font beaucoup de cas de leurs casques, qui sont faits comme des crêtes de coq, & ont au-dessus ordinairement un manucodiata, ou oiseau de paradis, au-lieu de plumes, croiant que cet oiseau contribuë à leur conservation.

Il y a des Nobles qui ont aussi une cuïrasse, & ceux-là se tiennent assurez qu'on ne les sauroit blesser. En général ils sont de bons hommes de guerre, & vont hardiment aux coups. Ils sont implacables, & s'ils tenoient le dernier de leurs ennemis en leur pouvoir, il est certain qu'ils ne lui feroient pas grace.

Entre les divertissemens & les exercices de ces insulaires, un des plus grands

qu'ils aïent eſt celui de joüer des balles. Voici comme ils s'y prennent. Ils ſe mettent en rond, & l'un d'entre eux eſt au milieu du rond, d'où il jette la balle que tous les joüeurs ſe renvoient de l'un à l'autre, le tout avec le pié, ſans que les mains y interviennent en aucune façon, & ils la font ſauter tout-auſſi-haut qu'on pourroit la jetter avec la main.

Les balles dont ils joüent ſont toutes-rondes comme une ſphére, & faites des barbes qui ſortent du haut des roſeaux, qu'ils treſſent enſemble. Ceux qui manquent leur coup, & qui ne les peuvent toucher & renvoier du pié, ſont expoſez à la riſée, & même au mépris. Il y en a qui ont l'adreſſe de ſauter en l'air & de renvoier la balle pendant le ſaut. D'autres tournent continuellement, & prennent pourtant ſi-bien leur tems qu'ils la renvoient en tournant.

Quand quelqu'un des parens des inſulaires de Banda eſt mort, les femmes crient de toute leur force, dans la perſuaſion que ces cris pourront réveiller ou réſuſciter le mort. Mais quand ils ne produiſent aucun éfet, & qu'on voit que la perſonne eſt morte ſans reſſource, on prépare un grand feſtin, où ſont invitez tous les parens & tous les meilleurs amis du défunt, & ceux qui ont aſſiſté à l'enterrement qui ſe fait à-peu-près de la même maniére qu'en Hollande, hormis qu'au-lieu qu'ici le drap mortuaire

est noir, on se sert à Banda d'une fine toile blanche de coton. Le corps est porté sur les épaules, précédé par les hommes, & les femmes le suivent.

Quand le corps est enterré, on fait brûler de l'encens jour & nuit sur sa fosse; & de nuit il y a aussi une lampe ardente suspenduë sous un petit couvert qu'on fait au-dessus du tombeau. Le soir & le matin les habitans, nobles & roturiers, vont faire leurs priéres sur le tombeau; & toutes ces choses durent & s'entretiennent pendant un assez long tems. On leur demanda ce qu'ils croioient que leurs priéres pouvoient opérer? Ils répondirent qu'ils les faisoient pour empêcher que le mort ne résuscitât, croiant fermement que cela ne manqueroit par d'arriver, si ces priéres n'y mettoient obstacle.

Les gens vivent longtems dans cette isle. Les Hollandois y virent souvent un homme âgé de cent-trente ans, & ils y en virent plusieurs autres qui aprochoient de son âge, & qui le suivoient par degrès. Les hommes ne font presque que se promener, & les femmes travaillent. Outre la besoigne du ménage, elles s'ocupent sans cesse à faire sécher les noix muscades, ou à les tirer de la coque. Ainsi c'est leur ouvrage qui donne lieu au trafic qui s'en fait dans cette isle, où il n'y a presque pas d'autre commerce.

Ce fruit si estimable & si recherché, ne

ne croît en aucun autre lieu du monde, qu'on ait seu jusques-à-présent, que dans cette isle, & en quelques autres petites isles voisines, qui sont Ortattan, Gunnanappi où il y a une montagne ardente, Wayer, Pulo Way & Pulo Kim. Il en meurit trois fois l'année, savoir, aux mois d'Avril, d'Août & de Décembre. Celles qui se recueillent en Avril sont les meilleures, & la recolte en est aussi plus abondante que dans les autres mois.

L'arbre qui les porte aproche assez du pêcher. Ses feüilles sont pourtant plus courtes & plus rondes. Le fruit est d'abord couvert d'une écorce épaisse, à-peu-près comme une écale de noix. Quand il meurit cette écale s'ouvre, & on voit dedans une envelope mince, qui est comme un petit rets qui couvre la noix. Les Hollandois l'apellent Foeli, Fouli, ou Fleur de muscade.

Après cette envelope on en trouve encore une autre, qui est plus dure, & qui ressemble assez aux coques des noix. Elle est noirâtre, & en l'ouvrant on y trouve la noix.

D'abord la fleur de muscade est d'une belle couleur écarlate, mais quand le fruit est tout-à-fait meur, elle se détache de la coque, & prend la couleur qu'on lui voit en ces païs ici, qui est presque orangée. On prend le fruit tout-entier, tel qu'il vient de l'arbre, pour en faire des conserves avec le sucre, & cette

sorte

ſorte de confiture eſt beaucoup eſtimée dans les Indes, auſſi eſt-elle la plus excellente qui s'y faſſe. On en confit encore dans le ſucre, qu'on porte dans l'Aſie & ailleurs.

Les habitans de Banda donnent aux noix le nom de Palla, & à la fleur de muſcade celui de Bana Palla. Il y a deux ſortes de noix les unes longues qu'on nomme mâles, & les autres rouges qui ſont meilleures & ont plus de goût. Les noix muſcades, fortifient le cerveau & la mémoire, réchauſent l'eſtomac, chaſſent les vents, rendent l'haléne douce, font uriner, & arrêtent le cours de ventre. En général elles ſont bonnes pour toutes les douleurs de tête & ataques de cerveau, pour les douleurs d'eſtomac, pour le foie, & pour les ſuffocations de matrice.

Si les noix ſont propres à tous ces uſages, l'huile qu'on en tire y eſt encore meilleure. La fleur de muſcade eſt un reméde ſpécifique pour les eſtomacs froids & débiles; elle aide beaucoup à la digeſtion; elle conſume les mauvaiſes humeurs & chaſſe les vents. Elle demeure longtems ſaine, & conſerve ſa vertu pendant plus de neuf ans. On fait une emplâtre merveilleuſe de fleur de muſcade, ou de noix qu'on pulvériſe, & on les détrempe avec de l'eau-roſe, puis on aplique l'emplâtre ſur l'eſtomac qu'elle fortifie extrémement.

Com-

Comme ce fruit si précieux ne croît qu'à Banda, & dans les petites isles voisines, à l'exclusion de tous les autres païs du monde, il y a toujours à Nera, & dans les autres petites villes qui sont dans cette isle, des Marchands de Java qui en font un grand négoce. Il y en a aussi de Malacca, de la Chine, & de divers autres endroits des Indes.

Quand ils arrivent dans l'isle, ils commencent par acheter une femme qui fait leur ménage, & leur prépare à manger, pendant tout le tems qu'ils y séjournent, & qu'ils font leurs achats & ventes; ce qui dure ordinairement deux ou trois mois. Lors-qu'ils s'en retournent ils laissent la femme en liberté de faire ce qu'elle veut, jusques-à-ce qu'ils reviennent, ou-bien ils la revendent s'ils en trouvent l'ocasion.

„La Compagnie à présentement, c'est-„à-dire, lors-que la présente Rélation „fut mise au jour, deux forts dans cette „isle, savoir, le fort de Nassau & le Bel-„gique, sous lesquels les vaisseaux peu-„vent ancrer à la portée du mousquet, „ou même plus avant, sur sept, huit, „& dix brasses de profondeur. Il n'y a „dans l'isle que des villes détruites, & „il n'y croît aucuns autres fruits que des „cloux de girofle.

„Le païs est fort montueux. Il n'y a „point de Roi. La Régence est une sorte „de République, dont la plupart des „afai-

„ afaires sont entre les mains des Prêtres, „ Ecclésiastiques, ou Réligieux Mahomé- „ tans, qui sont sévéres tant dans les „ afaires ecclésiastiques que politiques. „ Il n'y a dans toute l'isle qu'onze ou „ douze mille ames, & pas plus de qua- „ tre à cinq mille hommes de défence.

„ Le commerce qui s'y fait consiste en „ diverses sortes de vêtemens qui vien- „ nent de la côte de Coromandel, & en „ ris, porcelaines, velours, armoisins, „ damas, draps rouges. Les vivres & „ munitions pour les forts & pour les ha- „ bitans y sont portez d'ailleurs, com- „ me de Grisick & Macaser. Le peuple „ a du courage, & ne se laisseroit pas „ aisément domter, si l'on ne savoit le „ réduire par la nécessité où on le met en „ prenant toutes les jonques qui vont lui „ porter des vivres.

Le 2. de Juillet 1599. le Vice-amiral descendit à terre, & parla aux Sabandars & aux autres Nobles. En prenant congé d'eux il leur recommanda les gens qu'il avoit résolu de laisser dans l'isle, & les pria de les prendre sous leur protection. Il leur fit aussi quelques présens.

Le 5. les deux vaisseaux mirent à la voile. On laissa vingt hommes à Banda, pourvus de marchandises & d'argent, afin d'acheter des noix & de la fleur de muscade, & de les tenir prêtes pour être embarquées dans les vaisseaux qui viendroient.

Le 8.

Le 8. de Décembre 1599. sur le midi, ils mouillérent à la rade de Ste. Hélene, où ils demeurérent jusques au 1. de Janvier 1600. Le 15. du mois d'Avril ils laissérent tomber l'ancre sous Douvres, où le Vice-amiral reçut des lettres de Londres. Ensuite ils vinrent au Texel, puis devant Amsterdam, où les noix muscades furent mises dans des sacs en présence de tout le peuple qui acouroit en foule, & portées dans les magasins. Elles étoient si-belles & si-saines qu'on en tira de l'huile, & l'on peut dire que jamais on n'en avoit amené de telles de Lisbonne. Aussi leur bonne senteur parfuma-t-elle toutes les maisons voisines.

„IL FAUT maintenant revenir aux „deux autres vaisseaux, savoir, *Amster-* „*dam* & *Utregt*, qui ont été ci-devant „laissez sur la côte d'Amboine.

Le 15. de Mars 1599. pendant-que ces vaisseaux étoient moüillez devant Amboine, il y arriva deux jonques de guerre de Java, remplies de soldats que les habitans d'Amboine avoient apellez à leur secours, pour tâcher de se rendre maîtres du petit fort que les Portugais y ocupoient, parce-que ceux-ci leur faisoient tous les jours quelque nouvelle insulte. Ces troupes auxiliaires furent reçuës en triomfe & avec beaucoup de joie.

Le 20. les Hollandois étant allez à terre avec leurs fusils, tüérent des pi-

geons

geons aussi-gros que nos canards. Le 10. d'Avril, ils conclurent leur marché avec les insulaires, pour le clou de girofle, à trente-cinq piéces de huit pour la bare, qui pèse cinq-cents-cinquante livres, poids de Hollande. Le 21. ils firent encore un autre marché, savoir, qu'ils auroient pour chaque casque deux cents cinquante livres de clou.

Le 23. les Portugais aiant tenté une entreprise sur une certaine petite ville d'Amboine, ne purent y réüssir, & y perdirent deux hommes. Dès-que les insulaires furent avertis de leur marche, ils s'assemblérent, & allérent au secours de la place. Il y eut quatre Hollandois, qui, du consentement du Vice-amiral, allérent avec eux, & s'embarquérent dans la pirogue du Frére du Roi de Ternate. Jamais faveur n'a été mieux reçuë que le fut celle-ci de la part des gens du païs. Ils regardérent presque comme un miracle que les Hollandois voulussent combattre pour eux, & qu'ils osassent se déclarer ennemis du Roi d'Espagne & des Portugais.

Cependant on continuoit le commerce à Amboine, où l'on échangeoit des marchandises pour du clou de girofle. Mais il s'y en trouvoit peu. Pour du ris, il y en avoit une si-grande abondance, que les insulaires en donnoient quinze ou seize livres pour un petit miroir de neuf deniers, & ils en donnoient à proportion pour d'autres marchandises. Enfin ils

mirent

mirent à la voile, & prirent leur cours vers les Moluques, emmenant avec eux un certain Gentil-homme qui se faisoit passer pour frére du Roi.

Cet homme leur conta que le Pére de ce Prince avoit eu plus de soixante & dix femmes, outre ses concubines, & que le Roi regnant avoit quarante femmes. Le 22. de Mai, ils mouillérent l'ancre sur quinze brasses, devant l'isle de Ternate dont le Roi vint le 28. près des vaisseaux Hollandois, mais il ne passa pas à leur bord. Au contraire, il invita l'Amiral à passer dans sa caracore, où ils s'entretinrent tous deux longtems, par le moien d'Interprètes, ce qui fit espérer que le Roi entreroit dans les vaisseaux. Mais enfin il ne voulut pas y consentir, alléguant d'abord pour excuse que l'échelle n'étoit pas commode, & qu'il ne pourroit y monter. On la fit aussi-tôt couvrir de drap; mais quand cela fut fait il dit qu'il étoit trop tard, & que le tems de faire sa priére étoit venu, puis-que le Soleil étoit prêt à se coucher.

Le lendemain il revint aux vaisseaux, avec trente-deux caracores fort-propres & bien-équipées, étant montées de plus de cent pierriers de fonte. Tous ces bâtimens firent trois fois le tour des vaisseaux d'une maniére triomfante, en faisant de grands bruits, tant par leurs chants, qu'avec des bassins sur quoi ils frapoient, & avec de longs tambours.

Les

Les Hollandois voiant tous ces mouve-
mens, & l'état où étoient ces vaisseaux, &
ne sachant à quoi cela pourroit aboutir,
tinrent aussi leur canon paré, de-même
que les mousquets, les piques & les au-
tres armes. Une partie des équipages fut
placée dans les bas des navires, & le
reste sur les hauts, afin-que tout fût en
état, si les insulaires vouloient entre-
prendre quelque chose contre eux. Mais
il n'y eut encore que la caracore du Roi
qui aprochât. Cependant il refusa tou-
jours de passer à bord, n'y envoiant qu'un
de ses Capitaines, qui tint quelques
discours avec l'Amiral, par l'entremise
d'un Interprète.

A chaque côté de la caracore Roiale,
il y avoit en équilibre une galerie, toit,
ou avancé de roseaux, presque comme un
échafaut, sur quoi étoient les esclaves qui
ramoient deux par rang, & il y en avoit
encore quelques autres au-dedans du bâ-
timent. Leurs rames étoient comme des
pelles de bois, de-même que celles des
insulaires de Banda dont il a été parlé.
En ramant ils ont leurs armes auprès
d'eux; savoir, leurs boucliers à leur
côtés, & leurs longues javelines devan
eux.

Quelques-uns de leurs pierriers avoie
trois volées qui pouvoient tirer toutes à
fois; mais on ne vit pas qu'ils fissent u
grand usage de cette artillerie, ni qu'i
en tirassent beaucoup. Chaque bâtime
étoi

étoit monté d'environ deux cents hommes, armez à leur mode, aiant peu de fusils parmi leurs armes, & sachant très-peu s'en servir.

Sur le soir les vaisseaux furent encore abordez d'une caracore où étoit le Roi, & d'une autre qui l'acompagnoit, & où étoit embarquée une petite pirogue. Le Roi lui aiant ordonné de déborder & de s'afarguer, elle alla mettre sa pirogue à la mer pour la laisser aller à la dérive. Alors le Roi pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon sur la pirogue. Le coup porta, & le Roi fit connoître que cela lui avoit donné beaucoup de plaisir, & dit que si ce coup avoit été tiré sur la caracore, il l'auroit sans doute percée.

Le jour suivant ce Prince envoia une caracore à bord, pour donner avis qu'il venoit lui-même. En éfet il étoit lui quatrième dans une petite pirogue qui étoit amarrée à la caracore, de quoi les Hollandois n'avoient aucun soupçon. Il ne voulut point encore passer à bord des navires, mais il entra dans sa caracore, d'où il fit diverses questions fort extraordinaires & qu'il seroit trop long de raporter ici.

Le dernier de Mai il se fit un bruit & un tintamarre épouvantable dans le vaisseau *Utregt*, qu'on prit pour des éfets de sortiléges, & pour des esprits qui revenoient; & le desordre fut si grand, que les Oficiers furent contrains de sortir. Cela se passa sur le minuit. Le 2.

Le 2. de Juin 1599. les Hollandois allérent à terre, & firent des présens au Roi. Le soir du 12. ce Prince retourna proche des vaisseaux, mais il ne passa point à bord. Il demanda un mousquet doré qu'on lui donna; mais autant qu'on le pût comprendre, il prétendoit que le prix en seroit déduit sur les droits qui lui étoient dûs.

Le 18. les insulaires commencérent à porter à bord des cloux de girofle, qu'on troqua pour de petits morceaux de verre, tels qu'en ont les Charlatans pour leurs tours de passe-passe, & dont la piéce valoit peut-être un liard. Pour six cents piéces ils donnérent une bare de clou, du poids de six-cents-vingt livres.

Le 9. de Juillet on fit prix de la bare du clou à cinquante-quatre réales de huit. Cette bare pése à Ternate six cents livres, & cinq cents livres seulement à Amboine.

Selon le dire des habitans de Ternate, le isles Moluques raportent par an la quantité de clou de girofle qui suit, savoir; Les isles de Ternate & Tidore chacune mille bares; l'isle Bassian deux mille bares; & l'isle Motier six ou sept cents bares.

Enfin le 25. du même mois de Juillet, le Roi vint à bord, & passa dans *l'Amsterdam* qu'il visita par-tout. Il pria l'Amiral de vouloir laisser quelques-uns de ses gens dans son isle. Tout ce qu'il voioit dans le navire lui plaisoit & l'acommo-

doit,

loit, même jusqu'à un souflet qu'il trouva dans la cuisine. Il le prit aussi-tôt & commença à soufler de toute sa force dans sa propre bouche, comme s'il eût été fou.

Le 28. il se rendit encore à bord, & fit une nouvelle visite du vaisseau, aussi exactement que s'il eût voulu l'acheter. Cependant sa principale vuë étoit de retenir quelques-uns des Hollandois auprès de lui. Mais il ne se trouvoit personne qui eût envie d'y demeurer.

Le 23. d'Août il y revint encore, & fit des propositions pour la vente du clou de la nouvelle recolte qui se préparoit. Cette ocasion lui donna lieu d'obtenir ce qu'il avoit souhaité ; car on laissa dans son isle cinq hommes, & un jeune garçon pour acheter, au desir du Traité qui fut conclu, ou pour troquer, & garder l'emplette qui se feroit jusqu'au retour des vaisseaux Hollandois. Entre ceux qui y demeurérent il y eut François Van der Does, cousin de Guillaume Verdoes, grand Bailli d'Amsterdam.

Le Clou de Girofle, ce fruit précieux, que tout le monde appéte & recherche, ne croît nulle part ailleurs que dans l'isle d'Amboine & aux isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, ainsi qu'il sera dit plus amplement ci-après ; & encore dans l'isle Meao, qui est pour le moins à onze lieuës de Ternate, & à Cinomo, Cabel, & Marigoran. La plupart

des Indiens le nomment Calafur, & les habitans des Moluques, où il croit, l'apellent Chimke.

Les arbres qui le produïsent aprochent fort de nos lauriers, tant par leur grandeur que par leur figure. Les feüilles même sont presque semblables, hormis que celles des giroffles sont un peu plus étroites, à-peu-près comme celles des amandiers, ou des saules. Le goût du clou se trouve aussi dans les feüilles & dans le bois.

Ces arbres ont beaucoup de petites branches, & une quantité prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou, sans qu'il en manque une seule. Les fleurs sont d'abord blanches, ensuite elles deviennent vertes, & enfin rouges & assez dures, & elles sont alors proprement le clou. Pendant-que les fleurs ou les cloux sont verts ils ont une odeur qui surpasse toutes les plus excellentes odeurs qui soient au monde.

Quand ils sont secs leur couleur est d'un brun-jaunâtre, & quand ils sont cueillis ils deviennent d'un noir de fumée. On ne les cüeille pas un à un, avec la main, comme on fait baucoup d'autres fruits; on atache un corde à la branche, & on l'arrache avec force ; ce qui ne se fait pas sans incommoder les arbres : aussi portent-ils peu de fruïts l'année suivante, mais en recompense ils en produïsent bien davantage la seconde année. Quelques-uns

uns battent les arbres avec des roſeaux, après avoir bien nétoïé tout l'eſpace qui eſt deſſous, & les cloux tombent à terre. Il y en a ordinairement plus que de feüilles.

Ils pendent aux arbres par de petites queuës, dont la plupart y tiennent encore quand ils sont tombez. On les vend ſur le lieu avec ces queuës, les inſulaires des Moluques amaſſant enſemble tout ce qui tombe de l'arbre, & le livrant de la même maniére. Les Indiens ne les trient point non-plus. On les vend preſque par-tout mêlez avec leurs queuës, avec la poudre ſur quoi ils ſont tombez, & avec les autres ordures qui s'y ſont mêlées. Mais ceux qu'on tranſporte en Portugal, en Hollande, & en d'autres païs de l'Europe, ſont tout-nets.

Ceux qu'on laiſſe aux arbres deviennent épais, & ſont apellez la mére du clou. Les Javanois eſtiment bien-plus ceux qui y ſont demeurez un an, & en Hollande on aime mieux les plus petits. On ne ſe donne point la peine de planter les girofles; les cloux qui tombent, & qui ſe répandent en divers endroits, en produïſent aſſez, & les fréquentes pluïes les font croître ſi-promtement, que dès-qu'ils ont huit ans ils donnent du fruit, & ils durent cent ans.

Certains Auteurs ont écrit qu'ils ne croiſſent pas bien quand ils ſont trop proche de la mer, ni auſſi quand ils en ſont

plus éloignez que la portée d'un pierrier. Mais les équipages des vaisseaux Hollandois dont il s'agit ici, têmoignent qu'il y en a fort-loin de la mer, & qu'ils viennent bien dans toutes ces isles, sur les montagnes, de-même que dans les valées.

La saison où ils meurissent, est depuis la fin d'Août jusqu'au commencement de Janvier.

Il ne peut rien croître autour des girofles, ni herbe, ni verdure, parce-qu'ils atirent par leur chaleur toute la nourriture & l'humidité de la terre. Les cloux sont aussi extrémement chauds. Si l'on en met un sac sur un vaisseau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau sera diminuée, & néanmoins les cloux n'en seront pas pires. Si on les nétoie dans une chambre close, ou dans une grange, où il y ait une cruche avec de l'eau, quelque éloignée qu'elle soit des cloux, la cruche sera vuide en deux jours par la chaleur qu'ils auront produite en l'air.

La soie grége de la Chine a la même vertu, car si on la met dans un endroit, un pié ou deux au-dessus de terre, & qu'on arrose d'eau le pavé jusqu'à en être tout-couvert sans toutefois que l'eau touche la soie, il se trouvera le lendemain matin que la soie n'aura pas manqué d'atirer toute l'eau. Les Indiens se servent de cette ruse afin-que la soie en pèse davantage, quand ils en veulent livrer, & cela est si-imperceptible qu'on n'en connoît rien.

On

On confit les cloux dans le sucre, & cette confiture est excellente. On en confit aussi dans le sel & dans le vinaigre. Plusieurs femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher du clou afin-que leur haléne ait meilleure odeur, & les Portugaises les imitent. Quand les cloux sont encore verts, on en distille une eau qui est médecinale, & qui a une senteur merveilleuse. On en met quelques goutes dans les yeux, & l'on tient que cela fortifie la vuë.

La poudre de clou de girofle mise sur la tête en fait cesser les douleurs causées par le rheume. Le clou fait beaucoup uriner, aide à la digestion, est bon pour le cours de ventre, & étant avalé en du lait a la vertu de faire dormir. Il a encore diverses autres propriétés qu'il seroit trop long de raporter ici.

L'isle de Ternate ne produit des vivres que fort-médiocrement. Il n'y a point d'autres bestiaux que quelques cabris. Il n'y croït ni ris ni aucuns autres grains propres à faire du pain. Mais il y a un certain arbre qu'on abat, & quand on l'a fendu, on prend un maillet fait d'un épais roseau, & on frape sur sa moëlle qui rend une substance à-peu-près semblable à la scieure de bois, & de cette substance on fait du pain qui se nomme Saga en langue du païs.

Ce pain est fort-blanc. On ne le fait que de la grandeur de la paume de la main

en quarré. Les habitans de l'isle en font leur principal commerce. Tout ce qu'on vend & qu'on achète se paie avec du pain.

Des branches de l'arbre dont il s'agit, qu'il faut couper adroitement, il coule un jus nommé Tuacan, qu'on boit, & qui est de bon goût & très-sain.

Cette isle n'est pas non-plus poissonneuse. En recompense elle abonde en cocos & en bananes. Il y a aussi quelques oranges & des limons, mais surtout une quantité prodigieuse de cloux de girofle. Les insulaires ne vendent le vin de palmier qu'en cachette, parce-que leur Loi défend de boire du vin. Quand les Hollandois en vouloient boire & se divertir, ils s'en alloient secrétement en quelque maison où ils savoient qu'il y en avoit, & qu'on leur en donneroit, car quoi-qu'il n'y ait ni hôtelerie, ni cabarets, comme à Bantam, ce que chacun a chez soi est toujours à vendre, & on peut le demander hardiment, ou pour de l'argent, ou par troc.

Il y en a qui n'ont point entendu parler d'argent, mais ceux qui connoissent un peu l'argent de Portugal, l'aiment beaucoup. Le poisson & les autres choses qu'ils aprêtent à leur maniére pour manger, sont de fort-bon goût, à-cause des épiceries qu'ils y emploient.

Ils ont peu de poules, & beaucoup de beaux perroquets, qui sont rouges sur le dos, avec de petites plumes jaunes sur le devant

devant des aîles. Ils sont un peu plus petits que ceux des Indes Occidentales, mais ils aprennent bien à parler. Le Chirurgien du vaisseau *Amsterdam* en avoit un qui en entendant chanter un coq chantoit tout-de-même ; en entendant miauler un chat, il miauloit tout-de-même ; quand on crioit, Coq, il faut servir, il crioit de-même, & il proféroit ces mêmes mots, & une infinité d'autres choses. Son Maître l'auroit pu vendre cent-cinquante livres à Amsterdam, & on en peut avoir un sur le lieu pour une bouteille de verre de quatre sous.

Il y a dans l'isle quantité d'oiseaux de paradis, si-bien qu'on en pouvoit avoir un pour un miroir de huit sous. Les Portugais nomment cette sorte d'oiseaux Paxaros del Sol, ou, Oiseaux du Soleil. On les nomme aussi Manucodiata, ou, Oiseaux de Dieu. Quelques-uns ont écrit que personne n'en a vu de vivans, & qu'ils viennent tomber morts dans ces isles. On a dit aussi qu'ils vivent de l'air; qu'ils ne viennent jamais à terre ; qu'ils volent droit vers le Soleil ; qu'ils n'ont point de piés, mais seulement une tête & un corps, & que tout le reste est queuë.

D'autres assurent que tout cela n'est point véritable ; qu'ils ont deux piés aussi-bien que les autres oiseaux ; & que le bruit qui s'est répandu du contraire vient de ce que ceux qui les prennent, leur

ôtent les piés, & ne leur laissent que la tête, le corps, & une partie de la queue qui est couverte de plumes admirables. Ensuite quand on les a fait sécher au Soleil il ne leur paroît plus du tout de marques de piés. C'est ce qui a fait croire qu'ils n'en ont point.

Ces insulaires aiment extrémement les belles couleurs, & sur-tout le rouge cramoisi, & le pers. Ils tirent le plus souvent de Bantam les choses dont ils ont besoin. Tous les païs des Indes Orientales sont habitables : mais les Isles de Ternate & de Banda le sont plus que celles d'Amboine, la chaleur étant insuportable dans cette derniére ; quoi-que d'ailleurs ce soit un beau & bon païs.

Il y a beaucoup d'amandiers à Ternate dont le fruït est plus gros que celui de nos arbres. Leur coques sont très-dures, & l'on a de la peine à les casser avec un maillet. Elles sont d'un bon usage pour les forges des forgerons, parce-que le feu est extraordinairement âpre. Il y a dans chaque coque deux ou trois amandes de figure longue. Il y croît aussi du Tabac, mais non-pas si-bon que celui qui vient des Indes Occidentales. Les esclaves en servent & en ont toujours avec eux, estimant qu'il les rafraîchit & les restaure.

Les habitans de Ternate sont d'une humeur douce, mais ils ont du penchant à mandier. Cet esprit de gueuserie réside jusques dans le Roi & dans toute sa Cour.

Ils

Ils ont une grande aversion pour le vol, & quiconque en est trouvé coupable est puni du suplice de la corde. Pendant-que les Hollandois y étoient un jeune garçon d'onze à douze ans aïant dérobé peut-être deux feuilles de tabac, fut mis en prison, & ensuite condamné à être conduit, les mains liées deriére le dos, par toutes les ruës de la ville, où une multitude d'enfans le suivoit, en criant de toute leur force, Au Voleur. Ils haïssent fort les Portugais, & ne font point de quartier à ceux de Tidore qui est aussi une des isles Moluques, gisant à une portée de petit canon de Ternate, que les Portugais possédent.

Le 20. de Juillet 1599. les Hollandois étant encore moüillez devant Ternate, les habitans de cette isle s'embarquérent pour passer à Tidore, où ils ataquérent un village, & y tüérent trois hommes. Ils en raportérent en triomfe quelques épées & des boucliers, où ils avoient pendu les oreilles de leurs ennemis morts, & amenérent quarante-trois prisonniers, & entr'autres le neveu du Roi de Tidore, fils de son frére. C'étoit un jeune homme âgé de vingt & un an, qui fut conduit devant le Roi de Ternate, où aïant été oüi, on lui mit la corde au cou & on l'emmena hors du palais.

Lors-qu'il fut sur le bord de l'eau on lui dit de se laver les mains, & comme il se courba pour le faire, on lui donna

un grand coup de ſabre ſur le dos qui le jetta par terre. Enſuite on lui donna un autre coup qui le fendit juſqu'au poumon & au foie, & on atacha ſon corps à une petite pirogue qu'on laiſſa aller à la dérive ſur la mer.

Leurs principales armes ſont des javelines de bois, ou de roſeaux, qu'ils lancent fort-droit avec la main, & qui vont fort-vîte ; & dés ſabres avec des boucliers faits d'un morceau de bois comme un bout de planche. Quelques-uns ſe ſervent de mouſquets & de fuſils, mais très-rarement, car ils n'ont que ceux qu'il peuvent tirer des Portugais.

Ils ont auſſi certains gladiateurs, qu'ils nomment Bakeleïers. Ceux-ci portent ſur la tête un caſque avec un oiſeau de paradis au-lieu de plumes. Lors-qu'ils combattent, ils ne ſe tiennent que ſur un pié, pour être prêts à faire un ſaut, & quand l'un fait ſon ſaut vers l'autre, ce dernier en fait un en reculant fort-loin, l'un & l'autre ſautant & demeurant toujours ſur un ſeul pié. Ces ſauts ſe font avec tant d'adreſſe & de promtitude, qu'on les voit faire avec plaiſir.

Ils ne ſont pas moins glorieux qu'adroits. Ils ne ceſſoient pas de provoquer les Hollandois à s'eſcrimer contre eux, & ofroient de ſe battre un contre ſix. Enfin un des Hollandois ofrit de ſe battre ſeul à ſeul avec l'épée & le poignard, mais le parti ne fut pas accepté ;

l'in-

l'insulaire ne voulut combattre qu'avec son sabre, qui étoit fait à-peu-près comme ceux des Turcs, hormis que ceux de ces gens-là sont par le bout aussi-larges que la main; & ils tiennent dans leur main gauche un long bouclier.

Pour vêtemens ils ont un court justau-corps de coton, & un haut-de-chausses de même, ou-bien de soie, qui est fort-large par le bas. Quand les femmes vont par les ruës, elles ont sur la tête une cape de toile de coton, pour se garantir du Soleil. Leurs habits sont aussi de coton de diverses couleurs.

L'isle de Ternate a environ huit lieuës de tour. Le terrein y est haut. L'eau douce, qui y est fort-bonne, se puïse dans des puits. La ville de Gammalamma, où le Roi tient sa cour, est située sur le rivage de la mer, ne contenant qu'une ruë, tout-le-long de l'eau, qui est à-peu-près de la longueur dont étoit anciennement Amsterdam, depuis la porte de Harlem d'alors, jusqu'à la Reguliers-porte. Cette ruë n'est point pavée.

La plupart des maisons sont bâties de roseaux. Les autres le sont de bois de-même que l'Eglise. Il n'y a point de rade pour mouiller devant la ville, parce-qu'il y a trop-peu de profondeur, & que le fond est pierreux. Sur ces bancs & ces basses qui y sont, les pêcheurs vont de basse eau pêcher de petit poisson

qui se tient dans des creux entre les pierres. Quand ils en veulent pêcher de gros, voici comment ils s'y prennent.

Ils en pêchent d'abord de petits avec diverses sortes de filets. Ensuite ils mettent debout à l'avant du bâtiment un grand roseau, au haut duquel il y a un trou, par où ils passent une corde; & au bout de cette corde est ataché un hameçon, & au-dessus de l'hameçon une feüille, afin que le vent le fasse voltiger en avant. A l'arriére est assis un homme qui jette les petits poissons à l'avant pour atirer les gros & les prendre.

Ils se servent aussi d'un pannier qu'ils font descendre à fond, & après-qu'il y a été quelque, tems ils regardent s'il y a du poisson pris. S'il y en est entré, un des gens qui sont dans le bateau plonge & va querir le pannier. On doutera peut-être qu'il soit possible qu'on voie s'il y a du poisson dans un pannier qui est souvent à quinze, seize, ou dix-sept brasses dans l'eau. Je répons que l'eau est si-claire dans ces parages, qu'on peut fort-aisément discerner les ancres en des endroits très-profonds, & voir nager les poissons. Je dis même que par-tout où il y a fond on le découvre, & que le fond semble souvent n'être qu'à un ou deux piés de profondeur.

Les habitans ont fait devant le port une jettée de pierre, avec une entrée au bout, a-peu-près de la forme de l'estacade qui est

devant Amſterdam, afin de ſe mettre à-couvert des ſurpriſes. Les Hollandois furent obligez d'aller ſe mettre à la rade entre Ternate & Tidore, devant un bourg qui ſe nomme Telingamma.

A une demie-lieuë de ce bourg eſt une petite ville nommée Maleïo, enfermée de murailles de pierres ſèches, d'une raiſonable hauteur, pour la garantir de l'invaſion de Portugais.

La Roi qui regnoit à Ternate, étoit un gros homme quarré, âgé d'environ trente-six ans, d'humeur gaie, fort-curieux d'aprendre ou de voir quelque choſe de nouveau, aimant beaucoup à faire lui-même ce qu'il voioit que les autres faiſoient.

Un jour que pour lui faire honneur les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fuſées, il en fut charmé, & revint le lendemain à bord pour aprendre à en faire, & a en jetter auſſi. Dès-qu'il crut le ſavoir, il s'en fut y travailler, & s'étant imaginé qu'avec deux pleines mains de poudre il pourroit faire crever un grand arbre, ou une poutre, il ne ſe donna point de repos qu'il n'en eût fait l'épreuve en cette maniére.

Il y avoit une poutre devant ſon palais. On y perça un trou au milieu, de deux doigts de large, avec une tarriére; on l'emplit de poudre, & l'on mit un tampon par-deſſus, où l'on fit une lumiére, par le moien de laquelle on y mit

le feu. La poutre se fendit en droit fil & se sépara doucement du haut au bas, ce qui donna beaucoup de plaisir au Roi.

Ce Prince étoit un brave guerrier. Il ataquoit vigoureusement ses ennemis, & n'épargnoit nullement sa personne. Cela parut à l'expédition qu'il fit contre les habitans de Tidore, où on le vit se jetter & courir dans l'eau pour aller à sa caracore, & ensuite il agit avec tant d'ardeur, qu'on n'en peut pas marquer davantage.

Il se plaisoit fort sur l'eau, & y passoit la plupart du tems, dans sa galiote, où il y avoit un lit doré. Il n'étoit jamais oisif, & il s'ocupoit sans cesse de quelque maniére que ce fût. Souvent il envoioit querir le Pilote de l'Amiral, qui lui feüilletoit le livre de Jean Huygens, & lui faisoit entendre, autant-qu'il lui étoit possible, les explications qui sont à chaque figure, à quoi le Roi prenoit un plaisir singulier, ne se lassant jamais de faire des questions.

Quoi-qu'il en usât fort-familiérement avec les Hollandois, il gardoit admirablement son rang & sa gravité avec ses Sujets, de qui il étoit fort-respecté. Les Seigneurs de sa Cour, les Capitaines, les Ambassadeurs, ne se présentoient devant lui que les mains jointes & élevées au-dessus de leurs têtes, d'où ils les baissoient doucement & peu-à-peu; puis ils les élevoient de nouveau, & les baissoient encore de-même continuellement,

tant-qu'ils étoient en sa présence, & qu'ils parloient à lui.

Les Seigneurs de la Cour sont vêtus d'étofes de soie, ou de coton. Leurs hauts-de-chausses sont larges par le bas, & faits à peu-près comme ceux des Portugais. Leurs pourpoints sont de coton, ou des étofes d'écorces d'arbre, qu'on travaille tout-à-fait bien dans cette isle. Ce sont de braves gens, d'un beaucoup meilleur naturel, de plus de capacité, plus constans & plus fidèles que ceux de Java. Tous les Capitaines sont gens âgez, à barbes grises, & vénérables.

Le Roi a environ trente caracores, dont quelques-unes sont montées de quatre pierriers, & d'autres de six, il y en a qui ont quarante rameurs, d'autres cinquante, & d'autres soixante. Il avoit quelques femmes dans chacun de ses bourgs, & en avoit bien quarante en tout; de-sorte qu'en quelque endroit qu'il arrivât il trouvoit un palais garni & un ménage prêt.

Il faisoit paroître beaucoup de dévotion, ne manquant jamais d'aller à l'Eglise, au jour de Sabbat qui se célébroit dans sa Réligion. En y allant il étoit précédé d'un jeune garçon qui conduisoit un chevreau pour le sacrifice, & portoit un sabre sur son épaule; & qui étoit suivi d'une troupe de gens de guerre, derriére lesquels marchoit un Prêtre avec un encensoir à la main. Après le Prêtre mar-

choit

choit le Roi à qui on tenoit un parasol sur la tête, & qui étoit suivi d'une autre troupe de soldats, avec leur enseigne dé-ployée.

Il y a devant la Mosquée des pots rem-plis d'eau, où l'on se lave les piés & les mains avant-que d'entrer. Quand on est entré on étend un tapis, ou un morceau d'étofe, sur le pavé, où l'on s'agenouille, de-même qu'il a été déja dit qu'on fait à Banda. Celui qui vient là au-devant du Roi, s'aproche avec les mains jointes, & en s'inclinant jusques-à-ce qu'il soit passé.

Il y a dans la Mosquée une chaire fai-te comme celle d'un Prédicateur, ten-duë d'une étofe blanche. On y voit aussi un instrument fait à-peu-près comme un tambour, sur quoi l'on bat avec une ba-guette, quand on veut apeller le monde, ce qui se fait le Vendredi qui est le jour d'assemblée & de dévotion. Quand le peu-ple est assemblé le Prédicateur vient. Ce Prédicateur est aussi Maître d'école. Les Hollandois ont été chez lui & dans son école, & ont vu devant la maison une planche pendante où étoient les carac-téres dont on se sert pour écrire, qui sont comme des piés de mouches, & des griffes, ou des serres d'oiseau; & qui paroissent fort-étranges.

Il y a un bâtiment fort-élevé où pend une cloche sans battant, sur quoi l'on frape quand il survient quelque accident public,

publiç, ou quelque alarme. Dès-qu'on la frape, tous les habitans de l'isle s'assemblent, & se tiennent sous les armes; & s'il s'agit de ce qui regarde la mer, on met incontinent à la mer quarante caracores. Le Roi a aussi beaucoup de canons de fonte en son palais, & l'on voit quantité de boulets, autour des canons, mais on ne sait point s'il y a de la poudre.

Lors-qu'il y a éclipse de Soleil, ou de Lune, les insulaires font de grands hurlemens, persuadez qu'ils sont que leur Roi, ou quelqu'un de ses plus proches, ou de ses principaux Oficiers, doit mourir. Que si l'éclipse passe sans qu'aucun de ces accidens arrive, ils font une grande fête, à leur maniére, & le lendemain une espéce de procession, où ceux qui vont les premiers portent des vases de porcelaine: ceux qui les suivent portent des javelines, des hallebardes, des mousquets & des fusils, & après ceux-ci on porte trois lampes de la même figure qu'en Hollande on peint les raisins de la Terre de promission.

A la suite de ces porteurs de lampes vient un jeune garçon vêtu d'habits roiaux, devant lequel marche un autre garçon qui porte un éventail doré, & derriére lui marchent plusieurs femmes, de tous âges, fort-bien ajustées à la mode du païs. Toute cette cérémonie se fait pour se réjoüir de ce qu'il n'est mort per-

sonne

sonne de ceux pour qui l'on avoit craint que l'éclipse ne fût un sinistre présage.

Les Hollandois virent célébrer cette fète le 6. d'Août 1599. qu'il y eut éclipse de Lune, à huit heures du soir. Quand on dit aux insulaires qu'il y en avoit parmi eux, qui savoient justement quand il devoit y avoir éclipse de Soleil, ou de Lune, ils regardoient cela comme un miracle, & ne pouvoient croire que la chose fût possible.

Les habitans de Ternate, & ceux des autres villes voisines sont Mahométans. Ils circoncisent leurs enfans, & la cérémonie s'en fait avec beaucoup de pompe. On fait premiérement marcher six ou huit hommes, deux-à-deux, avec leurs fusils chargez, & la méche allumée dans la main. Deux autres les suivent qui portent un bâton où pend une grande feuille d'oripeau, ou de quelque autre chose de ce qui brille le plus à leurs yeux, & deux autres encore vont après ceux-ci qui tiennent chacun une javeline dans leur main par le bout. Après eux marche la femme qui porte l'enfant à la Mosquée, qui est suivie de quatorze ou seize autres femmes. Quand on arrive à la Mosquée on fait une décharge des fusils, & lors-que là circoncision est faite toute la compagnie s'en retourne dans le même ordre.

Ils ne boivent point de vin, & la raison qu'ils en rendent est aussi fabuleuse que ridicule. Dieu, disent ils, envoioit tous

tous ſes jours à Mahomet deux de ſes Anges nommez Harot & Mirot, qui lui aidoient dans toutes les choſes qui devoient ſervir à l'établiſſement de ſa Réligion. Un jour ils furent tous trois invitez à un feſtin chez une fort-belle femme, qui avoit à parler avec eux. Ils y allérent & elle leur fit tant boire de vin qu'ils s'enivrérent tous trois. Elle leur ofrit alors de coucher avec eux, ſous condition qu'ils lui aprendroient auparavant une priére qui pût la faire monter au Ciel, & redeſcendre enſuite ſur la terre. Lors-qu'elle fut au Ciel, Dieu à qui le péché qu'elle avoit commis n'étoit nullement caché, commanda aux Anges de la prendre par les cheveux, & de la tranſporter dans une caverne, qui étoit proche de Babilone, où elle devoit demeurer ſuſpenduë juſques au jour du Jugement. Or comme le vin avoit donné ocaſion à ce péché, Mahomet en défendit l'uſage à l'avenir.

Les iſles Moluques ſont au nombre de cinq, ainſi-qu'il a été déja dit, ſavoir, Ternate dont on vient de faire la deſcription, Tidore, Maſſian, Moticra, Baſſian. Outre ces cinq qui produiſent le clou de giroſle, il en croît encore dans celles de Meao, Marigoran, Sinomo, Cabel, & Amboine; mais on ne fait pas tant d'état de celui qui vient dans ces derniéres, & il n'eſt pas à comparer à l'autre. Toutes ces iſles, ſavoir les cinq Moluques,

& les cinq autres sont sous la domination du Roi de Ternate, hormis trois, savoir Tidore, Bassian & Marigoran, qui étoient du parti des Portugais.

Meao est à l'Ouëst de Ternate, & a un bon havre, où les insulaires de Mindenao, qui est une grande isle peu éloignée de ces autres, avoient coutumé de demeurer à l'ancre, pour être à couvert des insultes des Portugais. C'est dans cette isle de Meao que le Roi de Ternate fait fabriquer ses caracores, & préparer toutes choses pour leur armement.

Le Roi de Bassian tient sa Cour dans l'isle de Marigoran. C'étoit en l'isle de Tidore que consistoient les principales forces que les Portugais avoient alors dans les isles Moluques. Le Roi de Tidore étoit oncle du Roi de Ternate, qui est le plus considérable de tous les Rois de ces isles, quoi-qu'on tire plus de marchandises de Massian que d'aucune autre.

La haine des habitans de Ternate contre les Portugais est irréconciliable, parce-que trente-quatre ans avant la venuë des Hollandois, ils avoient tirannisé le Roi, pére du Roi alors regnant, d'une maniére tout-à-fait étrange, ainsi-qu'il sera dit plus amplement ailleurs. Cette conduite les avoit fait chasser d'abord de la ville de Gammalamma, & ensuite de toute l'isle de Ternate.

L'on y voit encore des restes de leurs édifices; comme le château où le Roi fait

fait son sejour, l'Eglise de St. Paul, un convent de Dominicains tombé en ruine, un bastion revêtu de pierre, & trois ou quatre maisons qui en sont construites.

Les Chinois qui trafiquoient autrefois à Ternate, en avoient été chassez par les querelles que les Portugais leur avoient faites, & il y en venoit très-peu alors. Pour les insulaires de Mindenao ils étoient en alliance avec le Roi de Ternate, & ne haïssoient pas moins que lui les Portugais, contre lesquels ils se prêtoient mutuellement secours, & qui tenoient leurs principales forces dans les Philippines.

„ Les habitans des Isles Moluques sont „ fort-fainéans, & aiment leurs com„ modités & leurs plaisirs, si-bien qu'on „ voit rarement personne travailler, si „ ce ne sont les valets ou les escla„ ves. C'est à cette quantité prodigieu„ se de cloux de girofle, qui sont si-pré„ cieux, qui ne croissent nulle part ail„ leurs que dans ces petites isles, & que „ tout le monde recherche, qu'ils doi„ vent ce loisir & les moiens qu'ils ont de „ subsister; car il n'y a parmi eux ni au„ tre commerce, ni gens de métier, & „ ils ne se mettent en peine de rien. Pour „ tous meubles ils n'ont que des pots, des „ poêles, & une ou deux nattes d'écor„ ces d'arbres, surquoi ils s'asséient & „ se couchent.

„ Leurs esclaves bâtissent leurs mai-

„ sons

„ fons de bois & de roseaux, sans y em-
„ ploïer aucune autre matiére, non pas
„ même autant qu'il y en a dans un clou.
„ Leurs habits sont assez bien faits &
„ honnêtes, mais ils sont d'étofes légéres,
„ & de peu de valeur. Ils n'ont pourtant
„ pas besoin d'en mettre deux ou trois
„ l'un sur l'autre, parce-qu'ils habitent
„ sous la Ligne équinoxiale, ou fort
„ près, où il ne fait jamais froid.

„ Ainsi les habits qu'ils mettent ne
„ servent pas à les garantir du froid,
„ mais bien du Soleil qui les oblige de
„ se vêtir, s'ils ne veulent que leur peau en
„ soit toute-rôtie. Les jeunes gens por-
„ tent sur leurs têtes des morceaux de toi-
„ le de coton tressez & passez en forme
„ de couronne, & les jours de fêtes ils
„ les ornent de fleurs.

„ Les hommes parfument leurs habits,
„ afin-que la bonne senteur en plaise à
„ leurs femmes. Ils épousent autant de
„ femmes qu'ils veulent, & ils ne laissent
„ pas d'en être très-jaloux, jusques-là
„ qu'ils ne mènent personne dans leurs
„ maisons, de-peur qu'on ne les voie.
„ Quand un homme veut se marier, il ne
„ voit point la femme qu'il doit prendre,
„ jusques-à-ce que le mariage soit conclu
„ entre les parens réciproques. Alors on
„ lui mène la fille dans sa maison, & il
„ faut qu'il la prenne sans l'avoir jamais
„ vuë auparavant.

„ Les femmes sont d'une taille médio-

cre

„ cre. Leurs cheveux ſont treſſez & les „ treſſes rangées autour de leurs têtes, les „ bouts ſe rendant par-derriére, où ils „ ſont atachez d'un bouton, afin-qu'il n'y „ ait aucun ornement. Néammoins el- „ les ne laiſſent pas d'être de bonne hu- „ meur & vives, & avec quelque ſoin „ qu'on les garde, on ne peut les empê- „ cher de faire des infidélités à leurs ma- „ ris.

„ Leur ouvrage eſt de tiſtre de la toi- „ le, & de filer du coton qui eſt en a- „ bondance dans leur païs. Celles qui ſont „ pauvres ſe tiennent dans la place du „ marché à vendre du poiſſon ſec & de „ frais, des poules, des bananes, des „ roſeaux de ſucre, du gingembre vert & „ d'autres denrées. On voit peu d'autres „ femmes que celles-là dans les ruës.

„ Les habitans des Moluques ſont bons „ ſoldats: on peut même dire qu'ils n'ont „ pas leurs pareils dans toutes les iſles. „ Ils ſavent fort-bien ſe ſervir de leurs „ armes, & eſtiment que c'eſt une grande „ honte pour eux que de fuïr devant leurs „ ennemis. Mais quand ceux-ci ſont les „ plus forts, ils tiennent pour un grand „ honneur de mourir en combattant, & „ qu'un homme ſeul faſſe tête à deux „ ou à trois.

„ Ils ne poſſédent point d'argent. Tou- „ te leur richeſſe conſiſte en cloux de gi- „ rofle. Il eſt vrai qu'avec cette mar- „ chandiſe ils peuvent avoir toutes les

choſes

„ choses dont ils ont besoin. Leur lan-
„ gue n'a aucun raport avec celle des au-
„ tres Indiens, mais ils se servent des ca-
„ ractéres Arabes pour écrire.
„ Ces insulaires furent découverts par
„ les Portugais l'An 1515. sous le com-
„ mandement de Francisco de Serra. En-
„ suite l'An 1520. Ferdinand Magella-
„ nez, ce grand homme de mer, aiant
„ reçu quelque petit mécontentement
„ d'Emanuel Roi de Portugal, son Prin-
„ ce, fut le premier qui y alla au nom de
„ l'Empereur Charles-quint. Il y tou-
„ cha par l'Ouëst, par le détroit de mer
„ qu'il y découvrit, & à qui l'on a don-
„ né son nom, *Fretum Magellanicum*,
„ Le détroit de Magellan.

„ Le Roi de Ternate posséde presque
„ toutes ces isles. Tidore & Bassian ont
„ pourtant leurs Rois particuliers. Ce-
„ lui de Ternate éxerce sur ses Sujets un
„ empire si-absolu, que lors-qu'il veut
„ aller à la guerre il faut qu'ils le sui-
„ vent à leurs propres dépens, & sans
„ solde.

„ Il n'y a presque point de bestiaux
„ dans cette isle. On n'y voit que quel-
„ ques bufles, & encore moins de ché-
„ vres. Mais il y a beaucoup de san-
„ gliers, les habitans ne les détruïsant
„ point à-cause de leur Loi qui leur dé-
„ fend d'en manger. Il y a une montag-
„ ne ardente qui jette beaucoup de feu
„ & de cendres, particuliérement au
Prin-

„ Printems & en Automne, lors-que le „ vent de Nord soufle. Dans les autres „ saisons de l'année on peut la visiter, mais „ il est difficile d'y monter sans cordes, „ & sans d'autres aides & préparatifs.

„ Les Moluques furent le sujet d'un „ grand différent entre les Espagnols & „ les Portugais l'An 1520. ci-dessus mar- „ qué, & les années suivantes. Les Por- „ tugais firent tant qu'ils en chassérent „ ces premiers, & qu'ils s'y établirent „ seuls. Mais ensuite ils en furent eux- „ mêmes chassez. Les insulaires les haïs- „ soient extrémement, & les Hollandois „ qui les trouvérent dans cette disposi- „ tion seurent en profiter. Ils les ani- „ mérent encore, & leur donnérent du „ secours, si-bien qu'enfin les Portugais „ furent contrains de céder, & de se re- „ tirer. Par ce moien tout le commerce „ des Moluques est tombé entre les mains „ des Hollandois, qui se sont rendus „ maîtres de ces isles, quoi-qu'il y en „ ait encore où il semble qu'ils ne le soient „ pas tout-à-fait. Mais ce reste de pou- „ voir que les insulaires paroissent con- „ server, n'est qu'une ombre, qui se dis- „ sipera dès qu'on voudra, & qui seroit „ déja dissipée s'il en eût été besoin. Les „ ports & le commerce sont entiérement „ entre les mains des habitans des Pro- „ vinces Unies, & bien-loin que les in- „ sulaires puissent les leur enlever, ils „ s'y sont tellement fortifiez qu'il n'y a

„pas même aparence qu'aucune Puissan-
„ce etrangére pût en venir à bout.

Comme les Hollandois laissoient cinq hommes à Ternate, dequoi le Roi étoit fort-content, ainsi qu'on l'a déja marqué, il alla les conduire à leur depart, & leur donna beaucoup de témoignages d'afection, disant que c'étoit Dieu qui avoit amené dans son païs des gens qui s'accommodoient si-bien avec lui.

Quand ils lui eurent dit que les Portugais & leur Roi avoient fait assassiner dans son palais & percer d'un coup de fusil le Prince qui étoit à la tête de leur Etat, il leur dit de son côté, que les mêmes Portugais s'étoient saisis de son prédécesseur, qu'ils l'avoient haché en piéces, salé, & transporté à Malacca; outrage qui l'obligeoit lui & ses successeurs après lui à en rechercher la vangeance.

En se séparant il désira qu'on lui fît une salve de toutes les bordées du canon, & il têmoigna y prendre beaucoup de plaisir. Il avoit auprès de lui un Portugais renié, homme adroit & rusé au dernier point, de qui l'on tâcha d'aquérir la faveur avant-que de se retirer, afin-qu'il protégeât les gens qu'on laissoit.

Le 19. d'Août 1599. les deux vaisseaux *Amsterdam* & *Utregt* levérent l'ancre, & partirent de Ternate. Le 30. ils reconnurent l'isle d'Oba, & touchérent le 6. de Septembre à son bout occidental. A l'Ouëst d'Oba il y a tant d'isles qu'on ne

peut pas même les compter. Mais il y a aussi tant de bancs que les vaisseaux s'y trouvérent embarassez. Ces isles gisent par deux degrès Sud de la Ligne. Le 10. du même mois, il fut vendu à bord de *l'Amsterdam* un fromage du poids d'environ sept livres, pour lequel on donna douze florins dix sous.

Le [illegible] de Novembre 1599. après avoir soufert beaucoup de faim & d'autres incommodités, on vint toucher à Jaccatra, où dès la nuit même il fut aporté du ris à bord. On rendit graces à Dieu de ce qu'il lui avoit plu de délivrer les équipages d'un fleau tel qu'est la faim. Le 16. ils allérent mouiller devant la riviére d'eau douce, où ils firent de l'eau, & achetérent des Chinois quantité d'arecca & de ris, à cinq deniers la livre, monnoie de Hollande.

Le 17. ils firent voiles vers Bantam, & sur la route ils raisonnérent avec deux vaisseaux de Zélande nommez *la Barque-longue* & *le Soleil*, qui avoient été huit mois à la rade de Bantam. Ils y avoient trafiqué si-heureusement, & si-bien troqué toutes leurs marchandises, qu'enfin faute d'argent, ils avoient été obligez de mettre en vente jusqu'aux siflets des Quartiers-maîtres, sans néammoins avoir beaucoup avancé leurs afaires ; car tous les deux navires n'avoient chargé que six-vingts tonneaux de poivre & de clou, & leurs équipages étoient afoiblis de cinquante-cinq hommes.

Le 19. ils terrirent à Bantam, où ils furent agréablement reçus. Le [illegible] Décembre, le vaisseau *Utregt* commença à charger du poivre, dont on ach[illegible] sac d'abord quatre piéces & demie de huit, puis-après quatre piéces & le [illegible] pése plus de cinquante livres. Pour la fleur de muscade, elle coûtoit quatre-vingts piéces de huit la bar[illegible], & [illegible] soixante-cinq piéces.

Le 15. de Janvier 1600. l'Amiral Warwijck étant descendu à terre, alla porter des présens aux Seigneurs de Bantam, & eut avec eux un assez long entretien touchant le commerce, où toutes choses se passérent avec une satisfaction réciproque. Ils se firent des remercimens de part & d'autre, & se séparérent en se donnant des marques d'estime & d'amitié. Entre autres choses, l'Amiral fit présent au Gouverneur de le chaloupe dans laquelle il étoit allé à terre, & qui étoit tenduë de drap écarlate, & montée de deux pierriers. Mais les insulaires ne la pouvoient bien gouverner.

Le 21. les vaisseaux mirent à la voile, & prirent la route de Hollande. Le 16. de Mai ils eurent la vuë de l'isle Ste. Héléne, & le lendemain ils y virent une carraque sur la côte. C'étoit la carraque de l'Amiral de la flote Portugaise. Elle alla moüiller à la rade de la troisiéme valée, où il y avoit déja trois autres carraques. Ainsi les Hollandois furent o-

bligez

obligez de moüiller à l'ancienne rade, qui est à la premiére valée, quand on vient par la pointe Nord-oüëst. Là ils se trouvent à la portée d'un petit canon des Portugais.

Le même soir il vint encore une autre caraque à la rade, tout-proche de la pointe Nord-oüëst, si-bien qu'on raisonna avec l'équipage, qui aïant apris que les vaisseaux qu'ils voioient étoient Hollandois, remit à la voile, & prit le large.

Le 18. quatre hommes étant allez à terre pour faire de l'eau, les Portugais qui avoient posé des sentinelles, les en empêchérent; de-sorte que le 22. qui étoit le jour de la Pentecôte, ils levérent l'ancre, & le 30. ils reconnurent l'isle de l'Ascension, où ils mirent dès la nuit même des gens à terre. Mais aïant visité l'isle, ils n'y trouvérent pas plus d'eau qu'il en faut pour desaltérer un homme, tout le terrein n'étant proprement qu'un rocher si-brûlant, qu'on le peut prendre pour du charbon de forge.

On y vit des pourceaux, & l'on ne pouvoit pas s'imaginer comment ils y pouvoient subsister, & où ils trouvoient dequoi vivre, puis-qu'il n'y a ni arbres, ni feuilles, ni herbes. Pour des mouëttes, il y en avoit en abondance, qu'on tüoit avec un bâton, & l'on y en pouvoit trouver pour sufire à un grand

nombre de personnes, pendant un long espace de tems. On y prit aussi des tortuës qui furent portées à bord. Elles étoient extrémement grandes, & l'on jugeoit qu'il y en avoit qui pesoient jusques à quatre cents livres.

Le soir du dernier de Mai, on remit à la voile, & enfin les deux vaisseaux, nonobstant les maladies dont les équipages étoient travaillez faute de rafraichissemens, terrirent au Texel, où *ils* furent déchargez, & vinrent ensuite à Amsterdam. Ainsi les huit vaisseaux, par la grace de Dieu, arrivérent tous à bon port, les uns après les autres.

RELATION
DU VOIAGE
DE CINQ VAISSEAUX
DE
ROTTERDAM
AU
DETROIT DE MAGELLAN.

RELATION D'UN VOIAGE DE CINQ VAISSEAUX DE ROTTERDAM

Partis le 27. de Juin de l'An 1598. pour aller au détroit de Magellan, d'où le Capitaine SEBALD DE WEERT *qui montoit le Vaisseau* LA FOI, *mit à la voile pour le retour le 21. de Janvier 1600. & rentra dans la Meuse le 13. de Juillet de la même Année 1600.*

LEs Habitans des Provinces Unies étant persuadez que la navigation aux Indes contribuëroit beaucoup à la prospérité de l'Etat & des Particuliers, prirent la résolution d'envoier des vaisseaux au Détroit de Magellan. Pour cet éfet on en équipa cinq à Rotterdam, dont l'un, qui se nommoit *L'Espérance*, étoit du port de cinq cents tonneaux, & avoit cent-trente hommes d'équipage, étant monté par Jaques Mahu, qui commandoit cette petite flote en qualité d'Amiral.

Le second, qui se nommoit *L'Amour*, étoit

toit de trois cents tonneaux, & avoit cent-dix hommes d'équipage, étant monté par Simon de Cordes, en qualité de Vice-amiral.

Le troisiême, qui se nommoit *La Foi*, étoit de trois-cents-vingt tonneaux, & avoit cent neuf hommes d'équipage, & pour Capitaine Girard van Beuningen. Le quatriême avoit le nom de *La Fidelité*, & étoit du port de deux-cents-vingt tonneaux, monté de quatre-vingts-six hommes d'équipage, & commandé par le Capitaine Jurien van Bockholt. Le cinquiême étoit un yacht, qui se nommoit *Le Joïeux Message*, du port de cent-cinquante tonneaux, monté de cent-douze-hommes d'équipage, sous le commandement du Capitaine Sebald de Weert.

Tous ces vaisseaux étoient pourvus des munitions nécessaires, tant de bouche que de guerre, de canon, d'argent, de marchandises, & de tout ce qu'il faloit pour un voiage de si-long cours.

Le 27. de Juin 1598. la flote sortit de la passe de Goerée. Mais elle fut contrariée par le vent, & contrainte de demeurer à l'ancre sous Duins à la côte d'Angleterre, jusques au 15. de Juillet que le vent aïant changé & s'étant rendu favorable, elle remit à la voile. Cependant comme il s'étoit consumé des vivres, les Commandans eurent soin d'en faire reprendre d'autres, afin de n'en pas manquer.

D'abord les vaisseaux eurent le vent en

poupe, & enſuite il fut variable, quelquefois favorable & quelquefois contraire, avec du gros tems. Pendant cette route il ne ſe préſenta rien de remarquable juſques au ſoir du 10. d'Août, qu'on découvrit par la hauteur du cap de St. Vincent quatre voiles, dont l'une étoit une barque Eſpagnole. On crut alors que tous les quatre bâtimens étoient de la même nation, & auſſi-tôt on porta ſur eux.

Dès-qu'ils ſe furent aperçus de la manœuvre des Hollandois ils ſe ſéparérent, & prirent chaſſe deux de chaque côté. Le Général Hollandois aïant fait force de voiles pour chaſſer ſur eux, vint à la portée du canon du plus grand vaiſſeau, & lui envoia une volée pour le faire amener. Enfin il joignit, durant la brune, leur Amiral qui étoit à bord d'un yacht, ſur lequel il avoit fait chaſſer ſa chaloupe. Mais aïant reconnu que c'étoient des Anglois il les quitta & continua ſa route, croiant être ſuivi du reſte de ſes vaiſſeaux.

Cependant Sebald de Weert, Capitaine du grand yacht Hollandois, qui vers le ſoir avoit reçu ordre du Général de chaſſer ſur le Pavillon des quatre vaiſſeaux étrangers, avoit vu que ſon Général lui-même avoit auſſi tiré deſſus, & que l'autre lui avoit répondu. Enſuite il vit que le Général reviroit ſans faire aucun ſignal, & il n'en put deviner la raiſon, s'imaginant que c'étoit pour chercher ſa chaloupe qu'il avoit vu mettre à la mer,

& qui ne pouvoit le rejoindre à-cause de la brune.

Ainsi au-lieu de suivre son Amiral, il marcha dans les eaux de l'Anglois, & lui aïant gagné le vent, il lui envoia sa bordée pour le faire amener, continuant à tirer, jusques-à-ce que vers le point du jour le Vice-amiral Simon de Cordes & le Capitaine Bockholt venant le renforcer, ils contraignirent le vaisseau étranger de baisser les voiles. Aussi-tôt ils mirent une chaloupe à la mer & envoiérent enlever le Commandant de ce vaisseau.

Le jour étant venu, & le Général Hollandois ne se voiant point suivi des siens, alla lui-même les rejoindre. Alors il fit venir à son bord le Commandant étranger qui avoit été enlevé, & lui fit beaucoup d'excuses de cet accident qui étoit arrivé contre son intention, & à-cause de la barque Espagnole qui avoit donné lieu de croire que tous les vaisseaux étoient de la même nation.

Néanmoins le Général auroit bien pu en user autrement, vu-que l'Amiral de ces vaisseaux étoit une barque de Médenblick, que les Anglois avoient prise. Il est vrai qu'ils dirent que c'étoit parce-qu'on y avoit trouvé des marchandises de contrebande; raison que le Général voulant bien admettre pour bonne, il reprit seulement les matelots Hollandois qui l'en requirent, & laissa passer les vaisseaux avec leurs équipages. On

On distribuoit de si-grosses rations de biscuit que les équipages ne le pouvant consumer en remplissoient des tonneaux & des cofres. Les Oficiers s'en étant aperçus on tint Conseil, & on diminua les rations, les réduisant à une demie-livre de biscuit par jour, pour chaque homme, & à trois petites mesures de vin, qui faisoient trois cannes par chaque plat de huit hommes. Mais les potages, le poisson & la viande continuérent à être distribuez comme à l'ordinaire.

Le 19. du même mois de Juillet, pendant le premier quart, par un vent de Nord-est, il y eut quatre vaisseaux qui se trouvérent affalez à la côte de Barbarie, par non-vuë, n'étant plus que sur douze brasses de profondeur lors-qu'on eut connoissance de la terre. Le vent étoit forcé, & comme ils ne pouvoient reprendre le large, ils furent contrains de moüiller sur sept, huit & dix brasses de profondeur, hormis le Capitaine van Beuningen qui jetta l'ancre sur cinq brasses, & dont le vaisseau n'étant que sur quatre brasses & demie, fut en grand danger. Mais quand le jour fut venu, il fit jetter une ou deux ancres de toüei, & envoia deux hommes à la nage pour dégager un de ses cables, qui tenoit à un rocher; & enfin tous les vaisseaux s'alarguérent, & & continuérent leur route. Pour l'Amiral il avoit tenu la mer toute la nuit, & n'avoit point laissé tomber l'ancre, parce-

ce-qu'il avoit découvert la terre assez à tems.

La non-vuë des Pilotes aïant exposé la plus grande partie de la flote à un tel danger, l'Amiral fit venir à son bord tous les hauts Oficiers & les Maîtres. Là il fut résolu que chacun se feroit raporter le pointage de son Pilote deux fois, ou du-moins une fois la semaine, avec les cartes, afin de les conférer ensemble.

Le dernier d'Août, ils eurent la vuë de Sant Jago, l'une des isles du cap Vert. Le 1. de Septembre ils mouïllérent sous l'isle du Mai, hormis l'Amiral qui ne vouloit pas qu'on s'y arrêtât, parce que la mer y brisoit trop-fort. Les Capitaines Beuningen & Bockholt étant allez à terre avec quelque-uns de leurs gens, n'y trouvérent point d'eau, ou bien-peu. Ils marchérent toute la nuit pour chercher du monde, & n'aïant découvert qu'un vieux Portugais, ils l'amenérent à bord, avec quelques boucs qui étoient si maigres qu'ils ne valoient pas la peine qu'on avoit prise pour les avoir.

Le vieux Portugais aïant été interrogé au sujet de l'état & de la situation de la ville de Sant Jago, fit voir beaucoup de difficulté à l'ataquer. Il dit qu'il y avoit cinq cents Portugais & quinze cents Négres, tous armez de fusils.

Après midi l'Amiral aïant fait le signal de partance, tous les vaisseaux mirent le cap sur l'isle de Sant Jago, & en rangeant la

côte

côte ils virent au-delà d'une pointe de terre le haut du mât d'un bâtiment qui étoit à la rade de Praïa.

Quand ils eurent doublé la pointe, & qu'ils furent à la rade, ils y trouvérent un gros bâtiment & deux petits. Le plus grand étoit de Hambourg. Le Maître se nommoit Herman Webbe, & il étoit destiné pour le Bresil.

La flote aïant ancré derriére & à côté de ce gros bâtiment, le Vice-amiral envoïa sa chaloupe & le Capitaine de Weert son canot aux deux autres petits, où il n'y avoit personne. L'un étoit une vieille barque, qui avoit servi à transporter des Négres, où il n'y avoit rien-du-tout qu'environ deux pipes d'eau, un peu de mil, & un pot de terre plein de vin.

L'autre petit bâtiment étoit du port d'environ trente tonneaux, destiné pour transporter un Évêque à S. Thome. On y trouva quelques utensiles; mais tout le reste avoit éte sauvé à terre, ou porté à bord du Hambourquois.

Le Maïtre Herman Webbe aïant été mandé à bord de l'Amiral, fut interrogé touchant l'état de la forteresse; mais en même tems on lui fit entendre le sujet de la venuë de la flote, & qu'on n'avoit pas dessein de faire des actes d'hostilité; qu'on ne vouloit que faire de l'eau, & acheter des rafraîchissemens pour les malades. Ainsi on le pria de donner l'habit

bit d'un de ſes matelots à François Vejuis Ecrivain du Vice-amiral, afin qu'ils allaſſent enſemble au fort, faire cette déclaration au Commandant ; & qu'ils raportaſſent inceſſamment réponce, faute dequoi on prendroit d'autres meſures.

Le Hambourquois aïant obéi, & étant allé au fort, revint à bord ſur le minuit, & dit qu'on lui avoit répondu qu'on ne pouvoit croire que l'intention de la flote fût telle qu'on le déclaroit ; que la priſe qu'on avoit faite des deux petits bâtimens marquoit trop le contraire ; mais que d'ailleurs on ne pouvoit rien faire en l'abſence du Gouverneur qui étoit dans la ville de Sant Jago, à deux lieuës de-là, & qui avoit expreſſément défendu d'acorder à qui que ce fût ce qu'on demandoit alors. Ils ajoûtérent qu'ils prioient qu'on atendît qu'il fût jour, & qu'ils alloient envoier tout-à-l'heure un cavalier à Sant Jago pour avertir le Gouverneur & recevoir ſes ordres.

Le Conſeil de guerre ne jugea pas à propos de donner ce delai, de-peur qu'on ne s'en ſervît à faire venir des gens de St. Jago pour défendre le fort. Auſſitôt le Capitaine Beuningen & le Sergent Major Rombaut Hooghſtoel s'embarquant avec cent-cinquante hommes, dans les chaloupes & les canots, allérent deſcendre à terre, où ils rangérent leurs gens en ordre. Enſuite on mar-

cha vers le fort avec deux enseignes déploiées, & pour y arriver il fallut monter environ cent soixante & quinze pas.

Du côté du rivage le fort avoit un parapet de grosse pierre, de plus de quatre piés de large. L'entrée en étoit si étroite qu'à-peine deux hommes y pouvoient passer à la fois, & il étoit escarpé tout-autour, si-bien que six hommes vigoureux auroient pu le défendre contre mille, en leur jettant seulement des pierres, & sans crainte d'être ofensez de ceux qui seroient au pié.

Nonobstant ces difficultés le Capitaine fit avancer ses gens jusques à une petite E'glise, d'où l'on auroit fort incommodé les ataquans, si l'on y eût fait poster dix ou douze hommes. Après cela on continua de monter, & de tirer sur ceux qui gardoient le fort, & qui étant saisis de fraïeur ne tirérent que neuf ou dix coups, dont ils blessérent deux de leurs ennemis, puis ils prirent la fuïte, & abandonnérent la place, d'où ils avoient déja auparavant emporté tout ce qu'ils avoient pu.

Ainsi les Hollandois s'en étant emparez sans résistance, & n'y aïant trouvé personne, y passérent la nuit suivante, après avoir posé de bonnes sentinelles par-tout où il en fut besoin. Le lendemain matin on découvrit sur les hauteurs des troupes Portugaises, infanterie & cava-

cavalerie ; & comme le fort étoit ouvert du côté du terrein qui étoit uni, le Capitaine Beuningen envoia demander au Général un renfort de monde, & provision de plomb & de poudre ; surquoi le Capitaine de Weert fut commandé pour y aller avec soixante hommes.

Beuningen, qui avoit trouvé dans la place trois petits canons de fer, en fit planter un à chaque avenuë, & y fit faire des retranchemens avec des bancs, des cofres, des chaises, & autres piéces de bois, afin d'empêcher les chevaux d'entrer.

Nonobstant toutes ces précautions, & le bon état où l'on s'étoit mis, on n'avoit pas dessein d'en venir aux extrémités, ni de consumer là un tems qu'on prétendoit emploier ailleurs plus utilement. Dans cette vuë on chercha les voies de parlementer, & de tâcher d'obtenir sans violence les choses dont on avoit besoin. Pour cet éfet on jugea que la valée voisine seroit un lieu commode.

Le Jués, ou Juge du fort, aïant paru à cheval avec une petite banniére de paix pendante à sa lance, les deux Capitaines Beuningen & de Weert s'avancérent au-devant de lui, & entrérent en conférence. On se plaignit & l'on se fit des reproches de part & d'autre. Les Capitaines Hollandois dirent qu'ils étoient pressez de la nécessité qui n'a point de loi, & que

que si l'on ne vouloit pas leur vendre les choses dont ils avoient besoin, ils se verroient contrains à les prendre par force: qu'ils prioient les Portugais de se déterminer promtement & de leur dire à quoi ils devoient s'en tenir, & si l'on vouloit leur fournir pour leur argent ce qu'ils demandoient, ou les contraindre à s'en pourvoir par d'autres voies.

Le Juge leur fit réponce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rien promettre sans la permission du Gouverneur, qu'il ofroit de s'en aller sur l'heure à Sant Jago, & de revenir promtement dire ce qui seroit résolu.

Le Vice-amiral étant aussi allé à terre, & aïant été informé de ce qui se passoit, écrivit au Gouverneur, & envoia son page qui parloit Portugais, avec le Juge, sous promesse que celui-ci fit de le ramener le même jour.

La lettre portoit que la flote se trouvant dans une nécessité absoluë de faire de l'eau, & aïant besoin de quelques autres rafraîchissemens, elle ne pouvoit pas se dispenser de pourvoir à ses besoins, puisqu'elle étoit en lieu propre pour celà: qu'on n'avoit aucune intention de retenir les deux petits bâtimens qu'on avoit pris à la rade: que les aïant trouvez vuides, & même sans qu'il y eût personne dedans, on s'en étoit assuré comme pour otages: que c'étoit dans la même vuë qu'on s'étoit emparé du fort, & dans l'espé-

l'espérance d'y trouver ce que les Portugais n'avoient pas voulu leur acorder : que s'ils vouloient rendre une réponce promte & favorable, on promettoit de restituer les deux bâtimens, & tout ce qui auroit été pris dans le fort : qu'à faute de ce faire on seroit forcé d'aller jusqu'à Sant Jago chercher les choses qu'on leur auroit refusées.

Sur le midi, après-que le page fut parti, le Général acompagné du Capitaine Bockholt étant aussi allé visiter le fort, descendit avec tous les Capitaines dans la valée qui étoit pleine de cocos. Ils y virent les Portugais & se familiarisérent de telle sorte ensemble, que ceux-ci promirent aux Hollandois de leur porter la nuit dans le fort des oranges, des limons, des grenades & d'autres fruits.

Il y en eut entr'autres un nommé Fydalgo, qui parut fort-bien intentioné. Il passa même à bord du vaisseau du Capitaine Beuningen, qui fatigué du travail de la nuit précédente alloit se reposer, & aïant été bien régalé de ce Capitaine, il lui promit toutes sortes de rafraîchissemens, tant de viandes que de fruits, pourvu qu'on envoiât secrétement deux ou trois chaloupes à son habitation qui étoit à deux lieues de-là : mais les chaloupes y étant allées le lendemain, ne trouvérent rien de ce qu'il avoit promis.

Sur le soir le Général, le Vice-amiral

& le Capitaine Bockholt retournérent à bord, laissant la garde du fort au Capitaine de Weert avec trois cents hommes. Le lendemain, qui étoit le 4. de Septembre, on vit paroître beaucoup de monde sur les hauteurs, & comme le page, qui avoit porté la lettre au Gouverneur de Sant Jago, n'étoit point revenu, on se tint sur ses gardes jusques à midi que ce garçon revint acompagné de trois cavaliers qui aportérent aussi une lettre de la part du Gouverneur, où il se plaignoit extrémement du procédé des Hollandois.

Il disoit qu'ils en avoient usé d'une étrange maniére pour des gens qui se déclaroient amis: que s'ils se fussent comportez comme tels ils auroient obtenu les choses dont ils avoient besoin, facilement, & avec plus d'agrément & moins de peine que par la voie qu'ils avoient prise: qu'il ne pouvoit croire qu'ils fussent Chrétiens, parce-que des Chrétiens n'auroient pas pillé une Eglise: que néammoins il se persuadoit, que cette action n'étoit l'éfet que de l'insolence des soldats, & que le Capitaine n'en avoit point eu connoissance, puis-qu'il avoit fait rendre l'argenterie quoi-que brisée; que cette restitution lui donnoit aussi lieu d'en user avec honnêteté: mais qu'il ne pouvoit rien leur livrer au lieu où ils étoient, & qu'il faloit qu'ils allassent à Sant Jago, ainsi que le feroient connoître

tre les gens qu'il envoioit, qui expli-
queroient plus au long ses intentions.

Pendant-que le Capitaine de Weert conféroit avec eux, le Vice-amiral & Bockholt étant revenus, & les aïant entendus, ils résolurent tous de renvoier un de ces cavaliers au Gouverneur avec une nouvelle lettre. Ils lui remontrérent qu'ils ne pouvoient sans trop d'incommodité abandonner le fort, & conduire la flote devant Sant Jago: qu'ils enverroient prendre de l'eau avec leurs chaloupes, & qu'il pouvoit bien leur livrer au lieu où ils étoient le reste de ce qu'ils demandoient: qu'ils lui donneroient des otages jusqu'à la restitution des deux petits bâtimens, & de tout ce qui étoit dedans, ou de la valeur; qu'ils le prioient encore une fois de leur faire promtement réponce, parce-qu'ils ne pouvoient plus perdre de tems en allées & en venues, & qu'ils se trouvoient pressez de pourvoir à leurs besoins.

Le Général étant retourné à terre après midi, fut abordé vers le soir par quelques Portugais, entre lesquels il y avoit un Prêtre, qui venoient de la part du Gouverneur. Mais comme il étoit déja tard, le Général les pria de passer à son bord, pour visiter les vaisseaux, & pour conférer ensemble. Les Portugais voiant sa franchise acceptérent l'ofre.

La réception qu'on leur fit les aïant engagez à demeurer toute la nuit à bord,

on

On fit la convention le lendemain 5. de Septembre. Les Portugais consentirent à tout ce qu'on requéroit d'eux, à condition que la flote se rendroit devant Sant Jago, parce, disoient-ils, qu'il n'y avoit pas moien de faire autrement, ni de livrer ailleurs ce qu'on désiroit.

Le Général qui ne vouloit point perdre de tems, & qui vouloit aussi éviter d'en venir aux extrémités, y donna les mains, moiennant qu'il eût des otages pour les châloupes qu'il enverroit.

Cet acord étant ainsi conclu, ils retournérent tous à terre, & le Général abandonnant le fort renvoia tous ses gens sur les vaisseaux, les faisant passer en ordre, avec quatre enseignes déploiées, devant les Portugais qui ne savoient quelles gens c'étoient, parce-qu'ils les entendoient parler diverses langues.

Le 6. de Septembre, aprés midi, on leva les ancres pour arriver dès le soir même à la rade, ce qui ne réüssit pas, par bonheur pour les Hollandois. Les Portugais, qui les avoient atirez par de belles paroles & par de feintes promesses, avoient planté tout leur canon de maniére qu'ils auroient pu faire périr les vaisseaux.

Mais le vent qui fut contraire à leur route, leur fut favorable en éfet, & fut la cause de leur conservation, ou plutôt il fut un instrument dont Dieu se servit pour les garantir. Il força tellement qu'ils ne purent

entrer dans la rade, ni se tenir joints. Les Capitaines Beuningen & de Weert qui étoient demeurez ensemble jusques au jour, ne virent plus les autres. Mais ils découvrirent sous l'isle du Mai deux petits bâtimens sur lesquels ils chassérent. Lors-qu'ils les eurent joints ils trouvérent que c'étoient les mêmes qu'ils avoient arrêtez à Praïa, & qu'on n'avoit pu retenir avec le reste de la flote, parce-qu'ils étoient tout-desemparez.

D'un autre côté le Général, le Vice-amiral & le Capitaine Bockholt, qui étoient aussi demeurez ensemble, n'aïant pu non-plus gagner la rade, le Vice-amiral détacha sa chaloupe armée de douze hommes avec son page, pour porter une lettre au Gouverneur, & lui donner avis que n'aïant pu se rendre devant Sant Jago, la flote alloit retourner à Praïa, où elle espéroit l'éxécution de l'acord qui avoit été fait.

L'équipage de la chaloupe trouva tous les habitans en armes, & les batteries au bord de l'eau. Il étoit déja tard, & ils furent tous conduits dans une maison proche du lieu où ils abordérent. Le page seul fut mené au Gouverneur, qui étoit fort chagrin de ce que ce son coup avoit manqué, & qui croioit que les deux petites barques avoient été volontairement abandonnées à la mer, quoi-que le gros tems lui en eût deu faire connoître la cause.

La chaloupe fut retenuë toute la nuit, à-cause de la brune ; mais on la renvoia le lendemain matin, avec ordre de déclarer à la flote qu'elle n'avoit que faire de venir, & qu'il n'y avoit là rien à esperer pour elle que de la poudre & du plomb.

Le Général aïant apris cette nouvelle fit rentrer les trois vaisseaux à Praia, pour y atendre les quatre autres qui étoient encore au large. Aussi-tôt le Vice-amiral descendit à terre menant avec lui les futailles des trois bâtimens pour les remplir d'eau. D'abord il monta vers le fort & les Portugais le voiant venir s'enfuïrent encore.

Lors-qu'il fut entré dans la place, il vit que les trois piéces de petit canon qu'on y avoit laissées, avoient été enlevées, & que les retranchemens des avenuës étoient abatus. Il posa par-tout des sentinelles & fit de nouveau ocuper le fort par ses gens, laissant son Sergent Major pour les commander ; puis il descendit pour faire hâter ceux qui emplissoient les futailles.

De leur côté les Portugais ne s'endormoient pas. Trois ou quatre d'entre eux étant à cheval chasserent devant eux du bêtail dans la vallée, où il y avoit une embuscade dans laquelle ils prétendoient atirer ceux qui voudroient enlever ce bêtail. Mais le Vice-amiral, qui se douta de leur ruse, & qui faisoit sa principa-

le afaire de l'aiguade, retint ses gens pour achever cét ovrage si nécessaire, & déconcerta le dessein des ennemis.

Ceux-ci, au nombre d'environ deux cents hommes à cheval, qui avoient chacun un fusil derriére soi, montérent sur une hauteur, & s'avancérent vers le fort qui étoit ouvert de ce côté-là, afin de livrer l'assaut à ceux qui le gardoient. Ils passérent jusques à la grande place, où le Sergent Major leur fit tête & se défendit vaillamment.

Le Vice-amiral aïant eu avis de ce qui se passoit, laissa quelques-uns de ses gens pour la garde de ses tonneaux, & mena promtement les autres au fort. Là il ataqua vigoureusemeut les ennemis, & les aïant repoussez il les fit retirer, & eut l'honneur d'avoir conservé la place avec si-peu de gens contre tant de cavalerie. Ensuite il eut tout loisir de faire de l'eau sans qu'on y aportât aucun obstacle.

Cependant le Général qui avoit vu l'escarmouche, avoit envoié un renfort à terre avec son enseigne. Mais aussi-tôt après il fit réflexion, que les deux autres vaisseaux qui étoient encore au large, & qui faisoient toujours leurs bordées pour entrer dans la rade, sans y pouvoir parvenir, seroient peut-être enfin emportez hors de vuë. Il considéra aussi qu'il n'avoit point de tems à perdre, que l'aïr étoit mal-sain, que les maladies augmen-

mentoient parmi les équipages, & qu'il se trouvoit lui-même ataqué de la fiévre.

Sur ces réflexions il rapella le Vice-amiral & tous ses gens, qui retournérent à bord, après avoir mis le feu en quelques maisons; & le 9. de Septembre on remit à la voile pour aller rejoindre en mer les deux autres vaisseaux. Le soir de ce même jour le Général envoia sa chaloupe dans une baie où l'on voioit des bestiaux, & d'où elle amena un bœuf, l'équipage n'aïant pas jugé à propos de s'enfoncer plus avant dans le païs.

Le 10. on quitta l'isle de Sant Jago, & on mit le cap sur l'isle de Brava qui est deserte, pour y aller faire de l'eau. Sur la route on découvrit un grand vaisseau qui prit son cours derriére l'isle del Fuego. Les habitans de cette isle tirérent deux coups de gros canon, mais on ne sut point à quel dessein ils l'avoient fait.

Le 11. après midi on vint sous l'isle de Brava, où les ancres ne purent mordre dans le fond qui étoit de roches aiguës; si-bien qu'on courut toute la nuit bord sur bord, jusques au lendemain matin qu'en rasant la côte on trouva de l'eau douce. Mais elle étoit extrémement difficile à faire, parce-que le fond n'étoit pas de bonne tenuë; néanmoins les chaloupes de Beuningen & de Bockholt

trouvérent moien d'aller à terre avec les fûtailles vuides qui furent remplies ; & de retourner à bord, quoi-que ce fût pendant la nuit, & que les vaisseaux fussent toujours sous voiles.

Cependant de Weert s'étant embarqué dans les chaloupes de l'Amiral, s'en alla dans une petite baie de sable ; où il descendit à terre, & faisant un grand tour pour chercher de l'eau il vit descendre vers lui quelques Portugais & des Négres. Il leur parla de loin, parce-qu'ils ne voulurent pas aprocher tout-à-fait, & les pria de lui montrer une aiguade, & de lui vendre des fruits s'ils en avoient. Ils répondirent que les vaisseaux Anglois & les François venoient assez souvent faire de l'eau là tout-proche, mais qu'ils demeuroient toujours sous voiles.

Au regard des rafraîchissemens, ils dirent qu'ils n'en avoient point ; mais qu'on en trouveroit sufisamment à l'isle del Fuego, & que d'ailleurs ils n'auroient osé en donner sans la permission de leur Commandant qui faisoit son séjour sur la montagne ; & après cela ils se retirérent.

De Weert aïant visité divers endroits trouva enfin quatre ou cinq petites maisons en décadence, dont la porte de l'une étoit bouchée de pierres. Il commanda qu'on l'ouvrît, & il trouva la maison pleine d'une espéce de gros mil, qu'on apelle en Hollande froment de Turquie.

Il

Il demeura lui-même avec trois de ses gens pour la garder, & renvoia la chaloupe à bord, pour en donner avis au Général, craignant que les Portugais ne vinssent pendant la brune pour emporter le mil.

Mais par bonheur le petit bâtiment de l'Evêque de S. Thome, qu'on avoit pris à Praïa, étant entré dans la baie, & y aïant moüillé, de Weert y fit transporter le mil, à quoi l'on passa toute la nuit, parce-qu'on n'avoit que huit hommes pour y travailler, & qu'il n'y avoit point de sacs, faute dequoi ils se servirent de leurs hauts-de-chausses. Ils prirent aussi dans ce même endroit deux grosses tortuës, qui avoient chacune plus de six cents œufs dans le corps, dont ils firent bonne chére.

Les Portugais & les Négres aïant eu connoissance dès la nuit même qu'on emportoit leur mil, descendirent de la montagne & firent grand bruit. Mais de Weert qui n'avoit que deux fusils ne voulut pas les laisser aprocher, & tira sur eux, ce qui les fit arrêter.

Quand le mil eut été porté à bord, le Capitaine & ses gens s'y rendirent aussi, pour prendre du repos. Le lendemain de Weert étant retourné à terre, les Portugais descendirent encore pour parler à lui. Ils se plaignirent de ce qu'on avoit enlevé leur mil sans aucune raison, disant qu'il ne leur restoit point d'autres

vivres, & qu'ils se voioient réduits à mourir de faim. Le Capitaine répondit qu'il étoit bien assuré que ce qu'ils disoient n'étoit pas véritable; qu'il savoit que ce mil étoit dans ce lieu proche de la rade, pour être envoié à Sant Jago; qu'il n'y avoit aucune aparence que faisant leur demeure sur la montagne, ils tinssent leurs provisions sur le rivage de la mer; que toutefois il n'avoit pas dessein de prendre leur mil sans le paier, & qu'il étoit prêt de le paier plus cher qu'on ne l'auroit paié à St. Jago, moiennant qu'ils lui montrassent une aiguade; qu'ils pouvoient fort-bien s'excuser envers le Gouverneur de Sant Jago, qui commandoit dans toutes ces isles, & dire qu'on leur avoit enlevé le mil par force; & que sous ce prétexte ils pouvoient même retenir pour eux l'argent qu'ils en auroient.

Les Portugais paroissant goûter ces raisons, promirent de montrer une aiguade à l'autre côté de l'Isle, où il faloit aller pour cet éfet, & ils dirent qu'ils feroient un signal avec du feu; mais cette résolution ne fut pas éxécutée. C'étoit néammoins sous cette condition qu'ils s'etoient séparez les uns des autres.

De Weert s'étant rendu à bord, trouva que l'Amiral étoit beaucoup plus mal qu'auparavant, & qu'il avoit fait assembler le Conseil, parce-qu'il ne jugeoit pas qu'on deût faire un plus long séjour dans ces para-

parages. Il remit aussi le commandement entre les mains du Vice-amiral qu'il voulut qu'on reconnût, & ordonna que son vaisseau porteroit de jour le pavillon, & de nuit le feu.

Le Vice-amiral, après avoir pris l'avis des autres Capitaines, se fit faire rapport de la quantité d'eau qui étoit en chaque bâtiment, & il fut ordonné que ceux qui en étoient le mieux pourvus en feroient part aux autres, & que les rations en seroient diminuées. Mais comme on ne pouvoit en faire de trois ou quatre mois, sans un trop grand retardement, on recommanda de recüeillir l'eau de pluie & de la ménager autant qu'il seroit possible. On diminua encore les rations de vin d'un tiers, & parce-que la plus grande partie de l'équipage de l'Amiral étoit malade, on conclut qu'en cas de besoin chaque vaisseau prendroit trois ou quatre de ces malades, & donneroit en leur place autant de gens sains.

Le 15. de Septembre la flote courut la bande du Sud-est, par un vent de Nord-est. Le 22. l'Amiral tira une volée de canon & arbora l'enseigne de poupe pour signal aux Capitaines de venir à son bord. Ils trouvérent le Général extrémement mal, & hors d'espérance. Il avoit une fiévre ardente aussi-bien que Daniel Resteau son Commis, & l'un & l'autre moururent la nuit suivante qui fut du 23. au 24. de Septembre, l'un sur le minuit,

& l'autre trois heures après.

La perte du Général fut sensible à toute la flote. Il étoit doux & honnête, & prenoit grand soin de tous ses gens. Il fut mis dans un cercüeil demi-plein de pierres, & jetté à la mer avec les cérémonies ordinaires. Ensuite on y jetta aussi le corps du Commis qui étoit un jeune homme en état de rendre beaucoup de service à la Compagnie.

Le Conseil s'étant assemblé on ouvrit les lettres que les Directeurs & les Interessés avoient consignées pour y avoir recours en pareil cas, & l'on trouva que le Vice-amiral Simon de Cordes devoit succéder au Général Jaques Mahu s'il venoit à mourir. Ainsi le Vice-amiral fut reconnu pour Amiral, van Beuningen pour Vice-amiral, Sebald de Weert pour Capitaine du vaisseau *la Foi* en la place de van Beuningen, & Dirck Gerritsz China d'Enckhuise pour Capitaine du yacht en la place de Sebald de Weert.

Le 28. le nouveau Général étant encore à son ancien bord fit le signal de venir à bord. Ensuite il se fit mener à tous les vaisseaux pour prendre le serment des Oficiers, & pour établir chacun des nouveaux Capitaines dans le vaisseau qui leur étoit destiné. Le 29. il passa à bord du vaisseau Amiral, & chaque Capitaine alla aussi monter son nouveau bâtiment, changement qui ne se fit qu'au grand regret des équipages, qui étoient fort contens de leurs Oficiers.

Après

Aprés cela les vaisseaux prirent leur cours au Sud-ouëst-quart-au-sud ; & au Sud-sud-ouëst jusques au 4. d'Octobre qu'ils firent l'Ouëst-sud-ouëst, & le 6. ils coururent à l'Est-sud-est.

Le même jour le vaisseau *La Fidélité* fit un signal pour apeller les Capitaines à son bord, où le Capitaine Bockholt étoit fort-mal. Mais comme le vent forçoit, il n'y eut que le Vice-amiral qui allât le visiter. Depuis ce tems-là le scorbut regna tellement par-tout, & particuliérement à bord de l'Amiral, que la plupart des gens des équipages en étoient ataquez.

Cette considération obligea le Général à faire célébrer un jour de priéres extraordinaires sur tous les vaisseaux, pour implorer la miséricorde de Dieu, & lui demander une heureuse issuë. La disette d'eau étoit une de leurs grands fleaux, & ils étoient alors à un degré trois quarts de latitude Sud.

Enfin la maladie du scorbut gagnoit toujours, & l'Amiral avoit à son bord si-peu de gens en santé qu'à peine suffisoient-ils pour manœuvrer les voiles. Il y avoit aussi trente, quarante & jusqu'à soixante & dix malades sur les autres vaisseaux, si-bien que le 2. de Novembre on fut obligé de tenir un Conseil où il fut résolu qu'on iroit relâcher à quelque isle pour y prendre des rafraîchissemens.

On porta donc le cap sur l'isle d'Anno-

bon, ou Nobon, où l'on espéroit trouver de la viande, & des oranges. Dès la nuit même l'Amiral, qui étoit assez de l'avant, tira un coup de canon, pour signal qu'il voioit terre, nonobstant que selon l'estime de la plupart des Pilotes on en deût être à cent lieuës, & que d'autres en crussent être à six-vingts lieuës, & d'autres à deux cents.

Lors-que le coup fut entendu des autres vaisseaux ils découvrirent aussi les terres, & toute la flote laissa tomber l'ancre sur la côte de Manicongo, par la hauteur d'environ trois degrès de latitude Sud. Là on perdit le petit bâtiment de l'Evêque de St. Thomé avec onze homme sains & vigoureux, & on ne les revit plus. Quelques-uns crurent qu'ils avoient deserté; d'autres, qu'ils avoient échoüé & péri. Mais enfin on aprit qu'après avoir longtems erré sur la mer, ils avoient touché au cap de Lopes Gonsalves, & qu'y aïant abandonné leur bâtiment, ils avoient passé à bord du vaisseau de Balthasar Moucheron, qui alloit dans l'Amérique.

Le matin du 4. de Novembre, les Capitaines s'étant rendus à bord de l'Amiral, le Vice-amiral fut commandé pour aller à terre avec sa chaloupe & son canot, afin de reconnoître le païs, & s'il y avoit quelque rade propre à moüiller l'ancre. En aprochant du rivage il trouva que la mer brisoit par-tout si-fort que la

chaloupe eut beaucoup de peine à franchir les lames. Ensuite il passa la nuit à chercher tout le long du rivage, sans y rien découvrir que des arbres.

Le lendemain étant retourné à bord de l'Amiral, & aïant fait son raport, on résolut d'aller au cap de Lopes Gonsalves, qui gît par la hauteur d'un demi degré de latitude Sud. Ils étoient ancrez dans un fond de très-mauvaise tenuë, où la plupart des vaisseaux chassérent sur leurs ancres, quelques cables filérent bout pour bout, & une des pattes de l'ancre du vaisseau *la Foi* se rompit.

Le 6. à la pointe du jour, on remit à la voile, & l'on navigea terre-à-terre, moüillant toujours pendant la nuit.

Le 9. on vint sur la côte de Guinée où l'on trouva des Négres à qui l'on parla, & on leur donna quelque verroterie : mais la quantité de gens qu'ils virent les aïant épouvantez, & leur aïant fait craindre d'être [illegible]ez, ils s'enfuïrent la nuit.

Dès que le Général eut trouvé un endroit propre à mettre les malades il les y fit porter, & chaque Capitaine y eut son quartier particulier. Le commandement de cette espéce de petit camp fut donné au Capitaine Bockholt, à qui on laissa un nombre de gens en santé pour le défendre.

Le lendemain le Général envoïa le Vice-amiral van Beuningen, avec quelques merceries & de la ferrure, vers le Roi du païs, pour avoir des vivres ; mais il

revint le 12. sans aporter qu'une poule & quelques fruïts nommez platanes, ou bananes. Ainsi il fallut se passer d'herbages, tels qu'on en trouvoit dans la campagne, savoir du cresson, du pourpier de mer, & d'autres semblables. Il y avoit aussi de petites pommes sauvages sans odeur & sans goût. Pour du poisson, on en prenoit tant qu'on vouloit, & plus qu'on n'en pouvoit manger.

Le 20. le Vice-amiral fut ataqué d'une fiévre ardente, qui fit desespérer de sa vie; mais quoi-que la maladie fût longue il recouvra enfin sa santé.

Le 23. on vit venir à la rade la chaloupe de Dirck Ericksoon, dont le Pilote étoit François & avoit demeuré longtems avec les Négres, même au service du Roi, si-bien qu'il entendoit un peu leur langage. Ce Pilote aïant promis aux Hollandois de leur faire obtenir du Roi toutes les choses dont ils auroient besoin, le Général envoia deux chaloupes & le Capitaine de Weert avec lui, pour parler à ce Prince.

Le Roi aïant été averti par le Pilote François de la venuë des Hollandois, se mit dans l'état le plus magnifique qu'il lui fut possible pour les recevoir. Quand de Weert fut entré avec sa suite il le vit assis sur une petite selle semblable à celles des Cordonniers, à-peu-près de la hauteur d'un pié, avec une peau de mouton étenduë sous ses piés, vêtu d'un habit

bit de drap violet bordé d'or faux, sans doublure, & qui paroissoit être un vrai habit de Pilote. Il n'avoit ni chemise, ni chausses, ni souliers; mais on lui voioit sur la tête une espéce de capuchon, ou bonnet, jaune rouge & bleu.

Il avoit poudré de cendre son visage afin qu'il parût plus blanc, mais sous ce fard si-rare on ne laissoit pas d'apercevoir sa noirceur en divers endroits. Pour ornement Roïal il avoit autour du cou un fil de petites boules, ou grosses perles, de verroterie. Ses Gentis-hommes étoient assis en rond autour de lui. Ils avoient la tête couverte de plumes de coq, & la peau toute-peinte en rouge.

Il y avoit proche du Roi un autre petit siége avec une petite natte dessous, pour le Capitaine qui le venoit visiter, & qui l'aïant salüé à la mode du païs s'assit auprès de lui. Il lui fit déclarer le sujet de sa venuë par le Pilote, & fit faire des plaintes de ce que sans aucune raison les habitans avoient quitté les lieux de leur demeure, & s'en étoient fuïs. Il fit dire que les Hollandois étoient venus comme amis pour trafiquer, & que chacun pouvoit s'en retourner chez soi sans crainte; qu'on vouloit traiter alliance avec eux, venir souvent visiter le Roi, aporter les chosès dont les habitans du païs auroient besoin, & demander celles qui accommoderoient les équipages & les malades, comme des fruits, des poules, des mou-

tons, des boucs ; ofrant de donner en échange telles marchandises que les Négres désireroient de celles qui étoient dans les vaisseaux.

Le Roi aïant ouï cette harangue, fit sa réponce, & dît, que la venuë des Hollandois lui étoit agréable, & qu'il leur feroit donner les choses dont ils avoient besoin. Ensuite il mena de Weert dans son palais Roïal, qui étoit un peu moins beau que ne le sont les étables de nos vaches. Là le Roi lui donna un cabri & des bananes en échange de quelques morceaux de toile & de fer.

Cependant on prépara quelque chose pour manger, & en atendant le Capitaine fit sonner cinq trompettes, & joüer les joüeurs d'instrumens. Le Roi y prit beaucoup de plaisir, mais le Capitaine en auroit eu davantage à manger, si on lui en eût présenté.

Après un long tems les femmes du Roi, aportérent dans un plat de bois des bananes rotis, & du poisson fumé, ou plutôt des morceaux d'un cheval marin dont le Roi mangea fort-sobrement, & le Capitaine encore plus-sobrement, comme n'étant pas accoutumé à cette sorte de mets. Ensuite on présenta du vin de palmier, bruvage qui d'abord n'accomode pas trop aussi ceux qui n'ont pas coutume d'en boire.

Le Roi pressa souvent le Capitaine de manger, & enfin le plat aïant été emporté

porté il ne fut servi rien de plus. Cette sobriété déplut à de Weert, & le surprit d'autant-plus qu'il voioit que le Roi étoit puissant de sa personne, sain & en meilleure disposition que ne sont ordinairement ceux qui vivent dans l'abondance, & qui ont toutes sortes de mets.

Le Capitaine qui n'avoit point mangé depuis un jour & demi, fit dire au Roi par l'Interprète, qu'il désiroit lui faire aussi goûter des vivres qu'il avoit aportez, comme devant être une nouveauté pour lui. Aussi-tôt il fit étendre une serviette, & l'on mit dessus à-peu-près autant de vivres qu'il en avoit été servi de ceux du Roi, savoir, un morceau de pain, un de viande fumée, & un de fromage, avec une bouteille de vin d'Espagne. Le Roi trouva le tout fort-bon, & il en mangea & but tant, qu'il fut obligé de se retirer & d'aller dormir.

Pendant qu'il reposoit, le Capitaine se promena dans le village, ou la ville, qui étoit d'environ deux cents maisons. Quand le soir fut venu, ne voiant point paroître le Roi, il voulut s'en retourner avec ses gens à son canot, pour y passer la nuit. Comme il les rassembloit on vit une grosse troupe de Négres armez de leurs arcs & de leurs fléches, qui ocupoient le chemin, & ne vouloient pas les laisser passer.

Le Capitaine qui n'avoit point d'autres armes que son épée, fut fort-surpris,

pris, & fit demander ce que cela vouloit dire. On répondit que c'étoit parce-qu'un de ses gens avoit commis quelque violence dans une maison. De Weert requit qu'on le lui montrât, & promit de le faire châtier sur l'heure. Mais ce n'étoit là qu'un prétexte qu'ils prenoient pour leur émute. La véritable cause étoit qu'ils craignoient que les Hollandois ne vinssent la nuit, & qu'ils n'enlevassent le Roi & une partie du peuple.

Le Capitaine s'en étant aperçu retourna au palais, où on lui dit que le Roi n'y étoit pas, ce qui lui fit apréhender que les Négres n'eussent quelque mauvais dessein, & sur ce soupçon il se disposoit à s'ouvrir par force le chemin à son canot.

Tout ce bruit aïant réveillé le Roi, il sortit tout-nud, & querella ses gens, qui ne parurent pas s'en mettre beaucoup en peine. De Weert lui aïant apris la cause de ce tumulte, le Roi désira qu'il demeurât auprès de lui; à quoi le Capitaine consentit à-condition que son équipage, ou du-moins une partie, s'en iroit au canot; & pour lui, il demeura dans le village avec huit ou dix hommes.

Néammoins les Négres ne pouvant se rassurer, ne voulurent pas permettre que de Weert demeurât auprès du Roi. Ils le menérent dans une autre maison, autour

tour de laquelle ils firent la ronde toute la nuit.

Au matin le Capitaine étant à la porte de cette maison, dans le dessein d'aller trouver le Roi, une vieille femme s'aprocha de lui, le regardant fixement. Elle portoit une boîte couverte d'un cuir qui y étoit ataché lâche, en forme de cuir de souflet, & qui pouvoit s'étendre & se rétrecir de-même. Avec cette boîte dans la main, elle fit trois tours autour du Capitaine, en marmotant quelques mots, & frapant chaque fois sur le cuir étendu de la boîte, d'où il sortit de la cendre, ou de la poussiére, qui vola sur le corps de de Weert. On ne seut point qu'elle étoit son intention, ni ce qu'elle prétendoit opérer par là; mais le Capitaine & les Négres en rirent, & s'en moquérent également.

Enfin les Négres aportérent les choses qu'ils vouloient troquer, qui furent des bananes, deux boucs, & trois ou quatre poules. Le Capitaine s'en étant accommodé & voiant qu'il n'y avoit plus rien à prétendre, parce-que ces gens-là, heureux en ce point, ne faisoient état de rien que de ce qui pouvoit servir à les nourrir, prit congé du Roi, & s'embarqua pour retourner à son bord. Mais pendant qu'il avoit été là, quelques-uns de ses soldats étant allez chasser dans les bois, avoient tué un sanglier, deux buffles & quelques oiseaux, qui furent distribuez aux malades.

Le

Le Général alloit tous les jours à terre, & visitoit soir & matin les quartiers l'un après l'autre, pour savoir en quel état étoient les malades, & comment ils étoient traitez, prenant soin de les consoler & de leur donner courage. Le 4. de Décembre on vit venir à la rade un vaisseau nommé *Le More*, qui venoit d'Ilha del Principe, & le lendemain l'yacht de Laurens Christien qui en venoit aussi.

Pendant le séjour des malades à terre il y en eut qui se rétablirent; mais d'un autre côté plusieurs qui étoient encore en bonne santé tombérent malades, parce-que cet air étoit fort-mal-sain. Ainsi le Général fut d'avis de se retirer, après avoir perdu seize hommes qui y moururent; & le 8. de Décembre tout le monde se rendit à bord. Le même jour le Capitaine de Weert fut aussi ataqué d'une fiévre ardente, qui le retint plus de deux mois au lit.

Le 9. la flote prit son cours vers l'isle d'Annobon, à-cause des maladies qui continuoient, & qui même augmentoient encore. Le 16. après midi on moüilla sous cette isle. Le Général aïant détaché deux chaloupes pour aller à terre avec le Capitaine Dirck Gerritsz on vit venir des Portugais & des Noirs sur le rivage, qui s'oposérent à la descente. Néammoins le Capitaine leur aïant crié, que ses gens venoient comme amis

mis, & seulement pour acheter des rafraîchissemens, & bien paier, on leur promit de leur en donner. Mais comme il étoit tard & qu'on ne pouvoit en si peu de tems aller parler au Gouverneur, ils désirérent que les Hollandois atendissent jusqu'au lendemain qu'ils pourroient revenir, & qu'on leur aporteroit les choses dont ils auroient besoin.

Le matin du 17. le même Capitaine aïant fait nager deux chaloupes vers terre, on vit sur le bord de la mer des gens armez de fusils qui lui criérent de ne pas aprocher, ou qu'il lui en prendroit mal, & qu'on le regardoit lui & ses gens comme ennemis. Sur cet avis le Général fit promtement armer toutes les chaloupes pour aller à terre sous la conduite du Capitaine Bockholt, & du Sergent Major, avec les enseignes déploiées. Deux chaloupes prirent à main gauche & le gros à main droite, marchant toutes en ordre.

Les Portugais & les Négres, qui avoient vuidé leurs hutes pendant la nuit, y mirent alors le feu, & abandonnant leur fort se retirérent sur les montagnes. L'accès du rivage étant libre le Général fit porter le lendemain les malades à terre.

Les matelots qui désiroient ardemment de manger des fruits, sachant qu'il y en avoit quantité dans l'isle, entr'autres des bananes & des oranges, en alloient cher-

cher

cher sans aucune précaution. Les Portugais qui les épioient, en tuoient toujours quelqu'un. Le 19. du même mois de Décembre ils en massacrérent un qu'ils exposérent sur le grand chemin, exprès & par insulte.

Le Général voiant ce desordre fit défences que personne ne se séparât du gros pour aller chercher des fruits, sans en avoir permission. Mais ces défenses n'aïant pas été bien observées, au grand préjudice de ceux qui s'en étoient dispensez, il fit dresser un gibet pour donner de la terreur à ceux qui seroient tentez de lui desobéïr.

Ensuite il envoia un parti de gens bien armez pour tâcher de faire des prisonniers. Au-lieu d'hommes ils amenérent dans leur camp vingt-sept bêtes à cornes, dont la vuë donna plus de joie que n'auroit fait celle d'autant d'ennemis pris. Cependant la négligence fût si grande, qu'on laissa échaper une partie de ce butin, quelque précieux qu'il fût.

Le 24. le Général aiant détaché cent-cinquante hommes, pour s'avancer dans le païs, & jusqu'à la montagne, ils y trouvérent les Portugais retranchez, qui tombérent sur eux à l'improviste, & leur causérent beaucoup de desordre. Toutefois ils montérent toujours, & en montant ils trouvérent deux chemins; ce qui les obligea de se diviser en deux troupes, qui montérent l'une d'un côté, & la

la seconde de l'autre côté, avec beaucoup de fatigue, vers le haut de la montagne qui étoit fort-escarpée.

Lors-qu'ils furent un peu plus haut, les Portugais firent des décharges sur eux, & roulérent de grosses pierres. L'Enseigne du Capitaine de Weert, nommé Jean Jansen Klock, qui étoit à la tête de sa troupe, fut d'abord étendu sur la place d'un coup de fusil, & quelques autres furent cruellement blessez des pierres. Cependant ils ne se rebutérent point. Ils montérent courageusement, & chaque troupe de son côté aiant mis les ennemis en fuite, ils prirent le fort.

Lors-qu'ils y furent entrez ils trouvérent un tonneau de biscuit caché en des herbes, deux fromages de Hollande, & quelques pots de terre pleins de vin d'Espagne. Il y avoit là deux maisons remplies de coton, où ils mirent le feu; puis ils s'en retornérent à leur campement.

L'air de l'isle d'Annobon se trouvant autant & plus mal-sain que celui de la Guinée, les maladies augmentérent encore parmi les équipages au-lieu de diminuer. Cet accident aiant fait prendre la résolution de remettre à la voile, le 2. de Janvier 1599. on enterra les morts; on mit le feu aux hutes & dans l'Eglise; & le lendemain on fit voiles vers le détroit de Magellan, avec dessein

sein de ne relâcher plus ailleurs. Le 22. du même mois on dépassa les bancs, ou rochers, du Bresil, que les Portugais nomment Abrolhos.

Le 9. de Mars, un des matelots du Vice-amiral, qui avoit plusieurs fois forcé de nuit l'armoire du Cuïsinier, & pris du pain, fut condamné en plein Conseil, & pendu au mât de beaupré, pour donner éxemple aux autres. En ce tems-là les malades commencérent à se porter mieux, & l'apétit leur revint tellement que leurs rations ne leur pouvoient plus sufire. Les Capitaines furent même obligez de se trouver présens aux repas, afin de les faire manger avec règle ; car au-lieu de manger ils devoroient, & ils portoient à la bouche leur potage si-chaud, & avec tant de précipitation, qu'ils étoient contrains de le rejetter.

Le 12. la flote étant proche de Rio de Plato, la mer parut aussi rouge que du sang. On y puïsa de l'eau & on la trouva pleine de petits vers rouges, qui en les prenant sautoient des mains comme des puces. Quelques-uns croient que ce sont les baleines, qui en certaines saisons de l'année jettent ces vers de leurs corps ; mais ils n'en ont aucune certitude.

Huit jours après il mourut à bord du vaisseau *La Fidélité* un matelot Anglois, d'une maniére extraordinaire. Il mangeoit de bon apétit à la gamelle, quand tout-

tout-d'un-coup il tomba sur son dos, aïant la vuë effarée, la bouche pleine d'écume, sans proférer une seule parole, & étant demeuré quelques heures en cet état il expira.

Deux jours après, un jeune homme d'Utregt fut ataqué d'une maladie à-peu près semblable. La nuit, comme il revenoit de son quart, s'étant écrié tout-d'un-coup, on courut à lui. Il jettoit des regards afreux sur les gens, & tâchoit de les mordre, de les égratigner & de les jetter par terre. On le porta dans sa cabane, où il fut trois jours sans boire & sans manger.

Le quatriême jour il commença à marmoter quelques paroles entre les dents: on lui présenta un biscuit qu'il regarda d'un air effaré, & l'aïant pris avec beaucoup d'ardeur, il le mangea, ou plutôt il le devora. Depuis ce tems-là il alla toujours en empirant, jusques-a-ce qu'on fût arrivé dans le détroit, où il mourut misérablement, ne se pouvant aider ni nétoïer, de-sorte que le froid étant fort-âpre, & aïant beaucoup d'humidités autour de lui, les piés lui gelérent, & il les lui fallut couper.

Le 6. d'Avril les vaisseaux embouquérent dans le détroit. Sur le soir ils mouïllérent sous la plus petite des deux isles des Pinguins, qui gît à quatorze lieuës de la bouque. On y vit quantité de ces oiseaux qu'on nomme Plongeons parce

parce-qu'ils plongent sous l'eau & y vont chercher leur nourriture. On en tua treize ou quatorze à coups de bâton, & on en auroit pris assez pour en pourvoir toute la flote, sans qu'on ne voulut pas y perdre le tems, ni négliger l'occasion du vent qui étoit favorable.

Le 9. on remit à la voile, & le lendemain le Général envoia cinquante hommes à terre, afin de voir s'il y avoit des hommes ou des bêtes. Ils marchérent bien trois lieuës le long du rivage, & s'en retournérent sans avoir rien découvert.

Le 13. on entra dans une belle baie, qui étoit a vingt & une lieuë de la bouque. Les Anglois l'appellent Mossel-baie, ou Baie des Moules, à-cause de la grande quantité de moules qu'on y trouve. On y fit de l'eau & du bois, y aïant abondance de l'un & de l'autre.

Le 17. on navigea entre deux côtes si élevées, qu'il sembloit qu'on n'alloit point trouver de passage, tant les rochers étoient serrez de chaque côté, & s'aprochoient les uns des autres par le haut. Ils étoient presque tout-couverts de néges.

Le 18. on laissa tomber l'ancre dans une baie qui étoit au Nord, par les 54. degrès, qui se nommoit la grande Baie, ainsi-qu'on l'aprit dans la suite. Au milieu de cette baie gisent trois petites isles dont la plus petite gît à l'Est. Là on

auroit pu nétoïer les vaisseaux, s'il en eût été besoin, parce-que le fond de toute la baie est d'un beau sable, & que l'eau y monte raisonablement.

Il croit dans ces lieux-là quantité d'arbres qui ressemblent fort au laurier, mais ils sont beaucoup plus hauts. L'écorce en est plus amére & a un goût aussi-fort que celui du poivre. On y trouve abondance de moules, ainsi qu'il a été dit, dont quelques-unes sont aussi longues qu'un empan, & quand elles sont cuites la chair de trois de ces plus grandes pèse une livre entiére. On y voit aussi assez d'oies & de canards.

Le vent étant devenu contraire, les vaisseaux demeurérent là mouillez jusques au 23. d'Août, sans néammoins qu'on ôtât les voiles des vergues, afinque les bâtimens fussent toujours parez. Cependant la saison de l'hiver les faisoit beaucoup souffrir. On perdit plus de cent hommes, & entr'autres le Capitaine Bockholt, à qui Balthasar de Cordes succéda.

Outre cela les tempêtes étoient fort-fréquentes. A-peine l'une avoit cessé que l'autre recommençoit. Il y en eut de si-violentes que quelques vaisseaux chassérent sur quatre ancres, si-bien que les équipages étoient toujours en mouvement, & ils avoient assez d'afaires à se maintenir. Mais il leur falloit encore aller tous les jours à terre, par la pluïe,

 par

par la nége, par la grêle, soit pour faire du bois, ou de l'eau, ou pour chercher des moules, ou d'autre vivres tels qu'ils en pouvoient trouver; exercices qui les fatiguoient extrémement.

De plus, la faim s'en mêloit aussi. Ils étoient dans un climat froid, où les estomacs demandoient plus de vivres qu'ailleurs, jusques-là qu'ils étoient presque insatiables. Ils sembloient devorer tout ce qu'ils trouvoient. Les moules, certaines racines d'herbes, ils les mangeoient toutes cruës, ne pouvant atendre qu'on les fit cuire.

La plupart même manquoient de vêtemens, de couvertures & d'habits de bord, pour suporter la fatigue du quart, ne s'en étant pas assez pourvus, parcequ'ils s'étoient imaginé qu'ils alloient dans un païs chaud, où il leur faudroit être nuds plus de la moitié du tems; & ce defaut leur fit soufrir de grandes incommodités.

Pour y supléer en quelque sorte, le Général fit ouvrir quelques caisses de drap, & en distribua. Il prit aussi la peine, de-même que les autres Capitaines, chacun à son bord, de se tenir auprès des matelots, le bâton à la main, pendant-qu'ils mangeoient, parce-qu'ils vendoient leurs rations si-cher que quelques-uns aimoient mieux s'en passer, & remplir ensuite de moules & d'herbes cruës leurs estomacs affamez; ce qui leur cau-

soit

soit l'hydropisie, & les faisoit mourir en languissant, quoi-qu'ils eussent saines toutes les parties internes.

Enfin on fut contraint de veiller d'une façon particulière sur la distribution des vivres, & sur leur consommation. Aussi y fut-on si éxact, que le 22. d'Avril deux matelots du yacht furent condamnez à la mort, pour être la nuit entrez par bris dans le fond de cale, & y avoir pris de l'huile. Néammoins il n'y en eut qu'un qui fut pendu dans l'isle qui étoit le plus à l'Est, où l'on avoit fait dresser un gibet, & l'autre en fut quitte pour le fouët.

Le 7. de Mai, le Vice-amiral fut détaché avec deux chaloupes, pour aller à une isle qui gisoit vis-à-vis de la Baie Verte, chercher des chiens marins. Il y trouva sept canots avec des Sauvages, qui avoient dix ou onze piés de haut, autant qu'on le pouvoit remarquer, étant de couleur rousse, & aïant de longs cheveux.

Dès-qu'ils virent les chaloupes ils s'enfuïrent à terre, d'où ils jettérent une si grande quantité de pierres que les Hollandois n'osérent s'aprocher davantage. Quand ils remarquérent qu'on ne s'avançoit plus, ils se rembarquérent tous dans leurs canots, & les firent nager vers les chaloupes avec de grands cris.

Le Vice-amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, puis aïant commandé

à ses gens de faire une décharge sur eux, il en fut tué quatre ou cinq, dequoi les autres épouvantez reprirent la fuite vers terre. Là ils arrachérent de leurs propres mains quelques arbres, qui de loin paroissoient être de l'épaisseur d'un empan, & en firent des retranchemens, amassant auprès d'eux toutes sortes de choses propres à jetter. Mais le Vice-amiral abandonna ces hommes sanguinaires à leur propre fureur, & aima mieux s'en retourner à bord que d'aller les combattre.

Le 26. du même mois de Mai quelques matelots s'en allérent chercher des moules, des racines d'herbes & d'autres semblables vivres. En cherchant ils s'écartérent assez loin les uns des autres, & alors une troupe de Sauvages sortant d'un bois les ataqua inopinément, en tua trois, & en blessa deux dangereusement. Ils déchirérent inhumainement ceux à qui ils ôtérent la vie, & ils auroient traité de la même sorte ceux qu'ils blessérent, s'ils n'eussent été dégagez par le Capitaine de Cordes.

Tous ces Sauvages étoient entiérement nuds, hormis un qui avoit une peau de chien marin atachée autour du cou, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des fléches d'un bois fort-dur, qu'ils lançoient vigoureusement & fort-droit avec la main. La pointe étoit faite comme un harpon, & demeuroit dans le corps de ceux qu'elle atteig-

noit,

oit, n'étant atachée au bout de ce long bois
'avec des boïaux de chiens marins; & ce
toit qu'avec beaucoup de peine qu'on la
avoit retirer, parce-qu'elle entroit fort-
ant, jusques-là qu'il y en eut une qui
a quatre justaucorps & camisoles, &
bien-avant dans le creux de l'esto-
le celui à qui elle fut lancée, néan-
ns il en fut bien-tôt guéri.

Pendant-que la flote fut en ce parage le Général fit mettre sa chaloupe sur le chantier, pour la faire construire en pinasse. Elle fut nommée *Le Postillon*, & eut pour Maître le second Pilote de l'Amiral qui s'appelloit Gilles Jansz.

Le Capitaine de Weert n'aïant plus de provisions pour les potages, & étant obligé de donner du biscuit pour en faire, descendit à terre le 17. de Juillet pour prendre des chiens marins. Tandis-qu'il y étoit il s'éleva une si furieuse tempête du Nord-ouëst, qu'il fut contraint d'y demeurer deux jours & deux nuits; mais enfin il se rendit à son bord sans avoir rien pris.

Le 18. du même mois, le vent continuant de soufler avec violence, l'Esquiman du Vice-amiral, nommé Dirck le Grand, faisant quelque chose dans l'éperon, tomba à la mer, au-travers des courbatons. Comme il nageoit fort-bien il fut longtems sur l'eau criant de toute sa force au secours; mais il ne fut pas possible de lui en donner. La tourmente

étoit si-grande que personne n'osoit se
zarder dans la chaloupe, & cet info
né périt ainsi, aux yeux de toute sa
pe qui n'y pouvoit aporter de reméd

Le 2. d'Août le Général fit aller les équipages à terre, & quoi-qu'i extrémement négé, il voulut que teur fit un Sermon public, pour cier Dieu de ce qu'il les avoit con pendant un si-long & si-pénible voiage, & lui demander encore son secours pour l'avenir. Les peines qu'ils soufrirent en hivernant dans cette baie, alors nommée la Baie Verte, la disette où ils se trouvérent, la perte qu'ils y firent de plus de six-vingts hommes, leur fit venir la pensée de la nommer la Baie de Cordes, en mémoire de tous ces accidens qui leur étoient arrivez sous le Général de ce nom.

En éfet avec la faim & le froid ils y furent encore exposez à toutes les injures de l'air, aux vents, à la pluie, à la nége, à la grêle, & à tout ce qu'on peut s'imaginer de plus rude. Ces soufrances durérent jusques au 23. d'Août, qu'ils quittérent cette baie, & firent voiles par un vent de Nord-est; mais dès le lendemain matin ils furent pris de calme, & contrains de moüiller dans une autre grande baie qui étoit au Sud.

Pour perpétuer la mémoire d'un voiage si-extraordinaire & si hasardeux, dans un détroit où aucune autre nation n'avoit encore entrepris de faire passer de si-grands

grands vaisseaux, & en si-grand nombre; le Général établit alors une espéce de Confrairie, ou d'ordre de Chevalerie, où furent admis les six principaux Oficiers de la flote. Dans cette cérémonie ils s'engagérent tous par serment, de ne consentir jamais à rien qui fût contre leur honneur, dans quelques perils, extrémitez, ou crainte de mort qu'ils pussent se trouver; ni à rien qui pût tourner au desavantage de leur Patrie, ou préjudicier au voiage qu'ils avoient commencé, & qu'ils espéroient achever. Ils protestérent d'exposer librement leur vie, contre les ennemis de leur nation, & de faire tous leurs éforts pour porter & faire triomfer les armes des Hollandois dans les païs d'où le Roi d'Espagne tiroit les trésors qu'il emploioit depuis tant d'années à faire la guerre aux Païs-bas, & à les oprimer.

Cette cérémonie se fit à terre, sur la côte orientale du Détroit, de la maniére que le lieu & l'ocasion le purent permettre, & la Confrairie fut nommée du Lion Déchaîné. On fit aussi écrire les noms de ceux qui y étoient entrez sur une table qu'on posa dans le même lieu, sur un haut pilier, afin-que quand il y passeroit des vaisseaux on la pût voir, & la baie fut nommée la Baie des Chevaliers.

Le 28. la flote sortit de cette baie, & entra dans une autre petite qui en étoit à

demie-lieuë, où l'on retomba dans le calme. Alors de Weert fut détaché avec sa chaloupe, par l'ordre du Général, pour aller ôter la table qui avoit été élevée à la baie des Chevaliers, afin de la transporter dans un autre endroit, où l'on jugeoit qu'elle seroit mieux placée.

Mais comme il croioit doubler la pointe de la baie, il aperçut plus de 80 Sauvages, qui étoient assis à terre, & qui avoïent proche d'eux huit ou dix canots, ou iols. Lors-qu'ils virent la chaloupe ils firent de grands cris & des signaux pour inviter les matelots à descendre à terre. Le Capitaine, qui ne se trouvoit pas assez fort de monde, aima mieux s'en retourner à bord.

Les Sauvages le voiant prendre cette route, passérent avec une vitesse extrême au-travers des collines, des vallons, des halliers, tout le long du rivage pour le suivre, criant toujours & faisant des signes afin d'atirer l'équipage. Le Général aïant été informé de cette avanture, fit incontinent armer trois chaloupes, qui aïant nagé au rivage ne trouvérent plus rien, les Sauvages aïant pris la fuite.

Mais s'ils ne trouvérent plus ces hommes cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, ils virent des marques de leur brutalité dans les cadavres des Hollandois qui avoient été enterrez en ce lieu-là, & qu'ils avoïent tirez de leurs sépultures, & inhumainement défigurez. Entr'autres ils avoient

avoient fait une grande taille dans la jouë du corps du Chirurgien du Général, & qui avoient écrasé la tête avec une massuë, lancé une fléche par le côté jusqu'au cœur, coupé les parties, & l'avoient ainsi traîné dans l'eau, d'où on le retira pour le remettre en terre. Le Maître-valet d'eau avoit aussi été enlevé de sa sépulture, mais son corps ne fût point trouvé. Pour la table qu'on alloit chercher, on n'en vit plus que les morceaux: les Sauvages l'avoient mise en piéces.

Au commencement de la nuit du 3. de Septembre, les vaisseaux débouquérent du détroit de Magellan, & entrérent dans la mer du Sud par un tems favorable. Le 5. & le 6. ils coururent encore, par un vent de Nord-est, à l'Ouëst-quart-de-Nord-ouëst, étant demeurez ensemble tous six, en y comprenant le postillon, jusques au 7. du même mois, qu'ils eurent un vent à perroquet.

Cependant ce bon vent ne dura guéres. La mer qui dans ces parages s'agite en un moment commença bien-tôt à s'élever, si-bien que le Vice-amiral fut obligé de mettre côté en-travers, pour haler sa chaloupe à bord, & le vaisseau *la Fidélité* fit aussi la même manœuvre.

Pour le Capitaine de Weert, il marchoit dans les eaux de l'Amiral qui étoit de l'avant; mais à-cause d'un accident qui arriva au grand yacht, qui étoit au vent du vaisseau *la Foi*, il fut aussi con-

traint de mettre côté en-travers, & de serrer ses voiles pour se laisser aller à la dérive avec l'yagt, & avec *la Fidélité* qui perdit sa chaloupe.

Au regard de l'Amiral il étoit toujours demeuré à la même voilure, parce-qu'il croioit que c'étoit la brume qui empêchoit la garde au mât de voir les autres vaisseaux, étant persuadé qu'ils le suivoient. Mais le Vice-miral qui vint auprès d'eux serra aussi ses voiles. Incontinent après, la brume devint si-épaisse, qu'ils ne pouvoient plus se voir les uns les autres, quoi-qu'ils demeurassent encore joints.

Le 8. du même mois de Septembre, les deux yachts s'écartérent des trois vaisseaux; mais ceux-ci dérivérent encore ensemble jusques au lendemain, que le Vice-amiral fit le signal de faire des voiles, espérant que les deux yachts seroient de l'avant. En éfet ils découvrirent les vaisseaux deux ou trois heures après, & les atendirent avec beaucoup de joie.

Lors-qu'ils furent rejoints Dirck Gerritsz envoia *le Postillon* pour demander les Charpentiers du Vice-amiral. On ne put les lui envoier, parce-qu'ils étoient malades: mais ceux des Capitaines de Weert & de Cordes y allérent, dequoi leurs vaisseaux *la Foi* & *la Fidélité* reçurent un grand prejudice, ne les aïant plus revus depuis, à-cause du vent qui le 10. du mois devint

devint tout-à-fait contraire, & les prit par prouë.

La mer aïant alors recommencé à se grossir, l'yacht serra de nouveau ses voiles sur le soir, aussi-bien que le vaisseau du Vice-amiral qui étoit de l'avant. *La Foi & la Fidélité* qui virent cette manœuvre se laissérent aussi aller à la dérive. Mais pendant le plus brun de la nuit, l'yacht & le Vice-amiral, si l'on en croit le raport d'un matelot nommé Theunis Theunisz, firent de nouveau servir leurs voiles, sans faire aucun signal, au-moins qui ait été vu ou entendu à bord de *la Foi* & de *la Fidélité*, qui continuérent à se laisser dériver, dans la persuasion où étoient leurs Oficiers que *l'Amour* & l'yacht faisoient la même manœuvre.

Lors-que le jour fut venu, & que les Capitaines de ces deux prémiers vaisseaux ne découvrirent aucune voile, ils furent fort-afligez. De Weert se trouva tout-étonné de se voir avec deux vieux Pilotes seulement, & sans Maître; avec peu de gens d'equipage, & dont encore la santé & la vigueur étoient beaucoup diminuées par le froid & par les humidités à quoi ils avoient été exposez, ne pouvant se remettre quoi-qu'ils eussent du feu jour & nuit, & qu'ils se tinssent auprès, autant qu'il leur étoit possible.

Le 16. le vent de Nord-est causa une si terrible tempête que les deux vaisseaux

furent contrains d'aller à mâts & à cordes, étant à tout moment en danger d'être renversez sens-dessus-dessous, ou à se voir enfoncer les côtés. La galerie du vaisseau *la Foi*, s'étoit déja séparée de plus d'un pouce, & les coups de mer donnoient tellement sur le pont de *la Fidélité*, que l'équipage y étoit dans l'eau jusques au genou.

Le même accident arriva encore à l'autre. Il s'y fit une voie d'eau, & l'eau y entra d'une si grande force, qu'il faloit pomper jour & nuit, & encore avoit-on assez de peine à le maintenir. Enfin après beaucoup de recherches & de visites on découvrit la voie d'eau, & on la boûcha.

Ces deux vaisseaux furent vingt-quatre jours en ce triste état dans la mer du Sud, navigeant toujours à sec, ou avec très-peu de voiles. Avec cela les matelots n'étoient pas contens & se plaignoient, quoi-qu'ils eussent chacun deux onces de poisson, par jour & raisonablement du biscuit. Mais cela ne leur sufisoit pas. La faim ne laissoit pas de les presser. Ils avoient eu dans le détroit des moules à foison; leur estomac s'y étoit acoutumé, & ils avoient de la peine à s'en passer. Ainsi les Capitaines avoient assez d'afaires à les exhorter, & à leur faire prendre patience.

La nuit du 26 de Septembre, ils se trouvérent affalez à la côte, au Nord du

du

du détroit, par non-vuë, croiant par leur estime être encore à vingt lieuës de terre. Au matin l'équipage de *la Foi* aïant connoissance de la terre, se vit dans un péril extrême. Le vent poussoit leur vaisseau à la côte, & ils voioient deux rochers droit devant eux, contre lesquels il falloit nécessairement donner, ou les doubler, car il n'y avoit nul moïen d'arriver. Dieu leur fit la grace de doubler un de ces rochers; mais en le doublant ils en aprochérent si-près, qu'ils crurent fermement aller périr, & que l'impétuosité des houles alloit pousser le vaisseau contre cet écüeil.

La Fidélité, qui étoit beaucoup de l'avant, & qui avoit mis côté en-travers, n'avoit pas été dans le même péril à l'égard des rochers, parce-qu'aïant de bonne heure découvert la terre, on avoit aussitôt mis à l'autre bord.

Lors-qu'ils eurent la vuë des terres, ils étoient à trois lieuës au-dessus du détroit; & comme le vent d'Ouëst qui soufloit, ne leur laissoit aucune espérance d'alarguer, les deux Capitaines prirent ensemble la résolution d'embouquer encore dans le détroit, pour y chercher une bonne rade, où ils pussent atendre que le vent leur devint plus favorable. Ils se persuadoient que si le beau tems revenoit ils pourroient encore suivre le reste de leur flote qui n'auroit pu avancer beaucoup, vu-qu'on avoit arrêté qu'on feroit, en cas de be-

soin, jusqu'à deux mois de séjour à l'isle de Sainte Marie, pour atendre les vaisseaux qui seroient demeurez de l'arriére.

Sur le soir ils vinrent à la pointe méridionale de la bouque du détroit, & furent portez par les courans jusqu'à six ou sept lieuës dans le détroit même, où ils mouillérent l'ancre dans une bonne baie, & eurent un tems passable jusqu'au dernier jour de Septembre, qu'on vit venir des grains du Sud-oüest, qui le 1. d'Octobre les contraignirent de se mettre sur trois ancres.

Comme l'Eté aprochoit, ils espérérent que le tems changeroit & qu'il deviendroit plus beau; mais ils se trompérent, & dans les deux mois suivants à-peine eurent-ils un beau jour pour sécher leurs voiles. Ils nommérent cette baie la Baie des Soucis, parce-qu'ils y passérent vingt jours dans un chagrin & dans une peine extrême, étant obligez d'aller à terre incessamment, pour y chercher d'assez mauvaise nourriture, qui, hormis quelques oiseaux, n'étoit que de moules & de limaçons qu'ils trouvoient colez contre les rochers.

Le 18. du même mois d'Octobre, ne pouvant plus subsister en ce parage, les deux vaisseaux mirent à la voile & passérent une lieuë plus avant dans le détroit, où ils virent une baie qui leur parut meilleure que celle qu'ils venoient de quitter, &

& ils y moüillérent sur la côte. Mais le 2. ils y furent battus d'une tempête si extraordinaire, qu'ils crurent absolument aller périr. Néammoins Dieu les regarda d'un œil de compassion, & l'orage commença à s'apaiser vers la pointe du jour.

Cependant l'exercice journalier des équipages étoit de s'en aller à terre chercher des vivres quand l'eau étoit basse, & faire de l'eau & du bois quand la mer avoit monté, si-bien qu'ils n'avoient pas le tems d'être oisifs, ni de se sécher, quoi-qu'ils eussent du feu jour & nuit. Ils ne purent même, pendant près de neuf mois qu'ils passérent dans le détroit, trouver l'ocasion d'ôter les voiles des vergues; car encore qu'ils les étendissent pour les faire sécher toutes les fois que le tems sembloit le vouloir permettre, le beau tems ne duroit jamais assez pour cet éfet.

Enfin la durée & l'incommodité du froid, de l'humidité & de la faim, rebutérent tellement quelques-uns des matelots du Capitaine de Weert, qu'ils en vinrent à feindre d'être malades pour ne rien faire, ce qui fâcha beaucoup ceux qui étoient encore de bonne volonté. Ainsi tous ensemble commencérent à murmurer, & à dire qu'il falloit se disposer au retour. Ils importunoient même tous les jours le Capitaine, qui réfutoit leurs raisons le plus doucement qu'il lui étoit possible, les conjurant de se donner patience,

& d'atendre comment il plairoit à Dieu de disposer d'eux. Mais il leur déclara hautement, que pendant-que le tems seroit si-fâcheux, ils ne devoient point faire leur compte de partir, à-moins que les équipages des deux vaisseaux ne fussent réduits à un si-petit nombre, qu'il n'y en eût plus que pour emmener le moindre des deux, & qu'alors on mettroit le feu dans l'autre.

Peu de tems après le même Capitaine de Weert fut averti par le Capitaine Balthasar de Cordes, qui montoit le vaisseau *la Fidélité*, que ses Oficiers faisoient fondre le cœur aux gens de son équipage, comme s'il ne restoit plus aucune espérance de salut. De Weert alla leur parler à tous dans leurs cabanes, & emploia prières & menaces pour les porter à n'inspirer plus de pareils mouvemens aux matelots, & à ne leur rien dire qui pût leur faire perdre courage.

Les Oficiers s'excusérent & dirent que c'étoit eux-mêmes qui étoient obligez de suporter tous les jours les fâcheux discours des matelots : qu'ils disoient qu'on les vouloit faire périr de faim ; qu'ils n'étoient plus en état de soufrir les incommodités du froid & de l'humidité dont ils étoient sans cesse penétrez ; qu'ils avoient dessein de s'emparer de la chaloupe, dès-qu'ils seroient repassez dans la mer du Sud , & d'abandonner le vaisseau , par où la perte de tous ceux qui y resteroient seroit infaillible.

Sur ces avis le Capitaine parla en général à tout l'équipage, & leur dit que le premier qui recommenceroit à tenir de semblables discours seroit puni de mort, pour servir d'exemple aux autres. Sa fermeté apaisa la mutinerie pour cette fois, & inspira un peu de courage à ceux qui en avoient besoin. Mais cette bonne disposition ne dura pas longtems, & sans les soins & les persuasions du Maître du vaisseau *la Fidélité*, qui se trouvoit souvent à bord de *la Foi*, ce dernier vaisseau auroit été plusieurs fois en état de donner à la côte, par l'infidélité de ceux qui étoient mal-intentionez, quoi-qu'ils ne voulussent pas passer pour tels. Car quand il falloit ou virer au cabestan, ou filer du cable, ils faisoient ces manœuvres d'une telle sorte, qu'ils nuisoient au-lieu de servir, & il en pouvoit arriver des accidens très-fâcheux.

C'étoit dans ce misérable état qu'ils attendoient le retour du beau tems, les pluies tombant sans cesse sur eux, & les orages ne leur laissant aucun repos. Il s'échapoit quelquefois des rafales si-violentes des montagnes, qu'on croioit qu'elles alloient faire tourner les vaisseaux sens-dessus-dessous. En éfet s'ils eussent été mouillez en quelque endroit où ils eussent été exposez aux battures & aux coups de mer, il n'y auroit point eu d'ancres qui eussent pu les retenir: mais la mer étoit si unie qu'ils n'avoient que le vent à craindre.

Les murmures de l'équipage venoient en partie de ce que quelques-uns avoient avisé par leur compte qu'il ne pouvoit y avoir sufisamment de biscuit pour le retour, & qu'il s'en faudroit beaucoup qu'il n'y en eût sufisamment si on le consumoit par un séjour plus long. Le Capitaine en aïant été averti, s'en alla visiter la soute, & en sortant il afecta un air gai, & dit qu'il y avoit encore des provisions pour huit mois, quoi-qu'en éfet il n'y en eût pas pour quatre.

Par cette même considération, qui poussoit les matelots à vouloir partir, il avoit résolu d'atendre que le vent fût favorable, quand même il auroit fallu demeurer là encore un an; & en cas que le bonheur d'un changement de tems n'arrivât point, il se proposoit d'aller plutôt aux Indes Orientales chercher la flote.

Enfin après avoir demeuré dans le détroit jusqu'au 2. de Décembre, le vent se rangea au Nord-est, & aussi-tôt on leva les ancres. Mais quand on eut apareillé, & qu'on voulut faire voiles, il n'y eut pas moien d'alarguer, à-cause des tourbillons de vent qui se formoient entre la hauteur des terres & le creux de la baie. Le vaisseau *la Foi* fut poussé si-près de terre, qu'un homme auroit pu tenir un de ses piés sur la galerie, & l'autre sur terre, si-bien qu'il se trouvoit dans une extrême danger, & il seroit péri sans doute

doute si le vent eût continué : mais par bonheur alors il n'en faisoit point.

Le lendemain, l'orage cessa tout-à-fait, & au commencement du jussant les deux vaisseaux sortirent de cette baie, qu'ils nommérent la Baie Close ; mais ils en sortirent sous de mauvais auspices, car depuis ce tems-là ils ne remouillérent jamais l'ancre ensemble ; & ce même jour ils mouïllérent trois lieuës plus sous le vent qu'ils n'avoient fait, & à une lieuë l'un de l'autre.

Le 8, ils furent battus d'une tempête encore plus terrible que toutes les précédentes. Le vent fut si-extraordinaire qu'il faisoit élever les houles plus haut que les mâts, & cet orage dura deux jours. Le 10. après midi, le vent aïant diminué, de Weert s'embarqua dans sa chaloupe pour aller à bord du vaisseau *la Fidélité* ; mais quand il eut doublé la pointe il ne vit rien, ni n'aperçut aucune marque de naufrage, soit planches, ou mâts, ou quelque autre chose qui flotât, & il s'en retourna rempli de douleur & de tristesse.

Le lendemain il se fit nager vers un golfe, où il découvrit un mât vers une basse pointe. La tristesse fit alors place à la joie. Il se rendit à bord, & fit connoître les sentimens qu'il avoit eus. Il croioit reprendre son canot ; mais il fut obligé de le laisser encore, afin qu'il servit à draguer l'ancre & les cables que le vais-

vaisseau *la Fidélité* avoit perdus. Enfin de Weert prit congé pour s'en retourner à son bord; mais il ne croioit pas le prendre pour jamais, ni que ce fût la derniére fois qu'il verroit le Capitaine de Cordes.

Ces fréquentes & longues tempêtes, avec toutes les autres incommodités dont il a été parlé, aïant de nouveau rebuté l'équipage, qui demeura persuadé qu'il n'y avoit aucune espérance d'avancer, ni de reculer, & qu'il faudroit enfin périr faute de vivres, le Capitaine de Weert invita le lendemain, qui étoit un Dimanche, tout ce qu'il avoit de gens en santé, à un festin qu'il leur fit d'oies, de canards & d'autres oiseaux qu'on avoit tués. Pendant ce repas il prit ocasion de leur faire de nouvelles exhortations, de leur remontrer que Dieu n'abandonne point ceux qui ont recours à lui, & de les remercier de leur fidélité & des services qu'ils avoient rendus jusques alors.

Cette harangue produisit son éfet. Les matelots reprirent courage, & nagérent vers la pointe, Ouëst, de la baie, pour aller, comme à l'ordinaire, chercher quelques vivres. Quand ils eurent doublé la pointe, ils virent trois canots conduits par des Sauvages, qui aïant découvert la chaloupe sautérent à terre, & s'en allérent grimper comme des singes contre les montagnes. On ne trouva dans les

les canots que de jeunes plongeons, des hameçons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles qu'ils y laissérent.

Ensuite ils allérent à terre, afin de voir si les Sauvages n'y avoient rien caché. Ils aperçurent au pié de la montagne une femme avec deux petits enfans, qui faisoit tous ses éforts pour se sauver. Mais elle fut prise avec ses deux enfans, & conduite dans un canot, & de-là à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse, ou d'émotion. C'étoit une femme d'une taille médiocre, qui avoit un grand ventre pendant, de couleur rousse, aïant un air farouche, des cheveux courts qu'elle s'étoit coupez jusques aux oreilles, selon leur coûtume, avec des coquilles de moules, au-lieu de couteau, ou de ciseaux. Pour les hommes ils se laissent croître les cheveux, & ne les coupent point.

Pour ornement elle avoit des coquilles de limaçon penduës au cou, & par-derriére une peau de chien marin qui lui couvroit les épaules, & qui étoit atachée sous sa gorge avec des cordes de boïaux. Le reste de son corps étoit nud. Les mammelles lui pendoient comme des pis de vaches. Elle avoit la bouche grande, les jambes tortuës, & les talons fort-longs.

Comme elle ne voulut point manger de viande cuite, on lui donna des oiseaux

qui

qui étoient dans les canots qu'elle prit, & en aïant tiré les plus grandes plumes, elle les ouvrit avec des coquilles de moules, commençant à les couper derriére l'aîle droite, puis au-dessus de l'estomac & entre les deux cuisses jusques au derriére. Ensuite elle les vuida, & jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais elle passa le foie sur le feu, & le mangea encore si-cru, que le sang en couloit le long de ses lévres.

Après cela elle vuida le gisier, & lui aïant tourné le dedans en dehors, elle en mit un bout en sa bouche, & tint l'autre en sa main gauche, le nétoïant deux ou trois fois de sa main droite, où elle avoit un peu de raclure de bois, dont il y a toujours provision dans les canots, & en aïant un peu échaufé ce gisier, elle le mangea. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents, mordant dedans ensorte que le sang lui couloit sur le sein. Ses enfans firent de-même, & mangérent des oiseaux tout-crus. L'un, qui étoit une fille, avoit quatre ans, & l'autre n'avoit pas plus de six mois; néammoins il avoit beaucoup de dents, & pouvoit déja marcher seul.

Cette maniére de manger étoit acompagnée d'un air fort-sérieux, sans que la femme fit jamais le moindre souris, quelques éclats de rire que fissent les matelots. Quand son repas fut fait elle se mit sur les talons, en la posture d'une gue-

guenon, & regardant à-peu-près de-même. Pour dormir elle se retira toute en un monceau, si-bien que les genoux lui touchoient au menton, & elle avoit son plus jeune enfant entre ses bras avec sa bouche à la mammelle.

On retint cette femme deux jours à bord, mais le 14. lors-que le gros tems cessa, le Capitaine la fit remener à terre, après lui avoir fait donner une robe qui avoit des demi-manches, & qui lui descendoit aux genoux, avec un bonnet sur sa tête, & quelques grains de verroterie autour du cou & des bras. Outre cela il lui fit présent d'un petit miroir, d'un petit couteau, d'un clou, d'une alesne, & de quelques autres bagatelles, dont elle fut fort-contente.

On vêtit aussi son plus jeune enfant d'une robe verte, & on l'orna de grains de verroterie. A l'égard de sa fille de quatre ans on la retint, pour l'amener à Amsterdam où elle est morte. Cette circonstance ne plut pas à la mére, & elle parut en être fâchée. Néammoins elle s'embarqua volontairement dans la chaloupe, sans faire de résistance, ni d'autres éforts pour emmener son enfant.

On alla la mettre à terre à une lieuë du vaisseau, à l'Oüest, qui étoit l'endroit qu'elle indiquoit. Les matelots y trouvérent du feu, des armes, & quelques utensiles; ce qui fit connoître que les Sauvages ayant découvert la chaloupe s'en

étoien

étoient fuïs. Quoi-qu'il en fût, ils n'en virent aucun, & ils s'en retournérent à bord.

Dès-qu'ils y furent paſſez, l'orage revint avec tant de violence que les cheveux en hériſſoient dans la tête. Les flots s'élevoient juſques au-deſſus des mâts, & les coups de mer donnoient avec tant de force contre les côtés du vaiſſeau, que c'étoit une merveille qu'ils ne le fiſſent pas renverſer. Cependant il ſortit encore de cette baie, qui fut nommée la Baie Malheureuſe, & cette ſortie fut regardée comme un éfet miraculeux de la puiſſance de Dieu.

Le lendemain étant dans le canal, & y aïant laiſſé tomber l'ancre ſur le ſoir, on fut [illegible] la voir auſſi-t[illegible] ſans bouée, & le gros tems ne permettoit pas qu'on y en pût aller amarrer une. Cet incident fit réſoudre l'équipage à prendre vent arriére, pour s'en aller dans la baie de Cordes, qui étoit à-peu-près au milieu du détroit, & quatorze ou quinze lieuës ſous le vent du parage où ils étoient, parce-qu'ils en connoiſſoient le fond, & ils comptoient d'y pouvoir parer leur ancre.

Ainſi ils rangérent la côté méridionale, afin de pouvoir être vus du vaiſſeau *la Fidélité*. Lors-qu'ils furent devant la baie où il devoit être ancré, ils tirérent une volée de canon pour avertir le Capitaine, & ils crurent avoir auſſi entendu ſa réponce, & qu'il avoit tout-de-mê-

même tiré un coup. Dans cette penſée ils continuérent leur route, eſpérant qu'il les ſuivroit.

Cependant quoi-qu'ils ne portaſſent de voiles que la miſéne à mi-mât, la force du vent leur faiſoit faire tant de chemin, qu'ils furent obligez de mettre à la touë leur chaloupe amarrée au vaiſſeau avec deux groſſes hanſiéres, pour rallentir un peu ſa courſe; mais la force de ces deux cordes ne put tenir centre la violence des hôules, elles furent rompuës, & l'on ne revit plus la chaloupe.

Après cet accident l'équipage ſe vit rélégué dans la baie de Cordes, ſans pouvoir aller chercher dequoi vivre. Le lendemain, qui étoit le 16. de Décembre, on découvrit une chaloupe à l'Oüeſt qui nageoit vers le vaiſſeau. Quelques-uns s'imaginérent que c'étoit la chaloupe du Capitaine de Cordes. D'autres crurent que c'étoit celle de quelque vaiſſeau de flote, qui étoit revenu dans le détroit; d'autres que c'étoit une chaloupe Angloiſe; & d'autres qui recontrérent plus juſte, que c'étoit celle d'Olivier de Noort qu'il avoit détachée pour aller au-devant du vaiſſeau *la Foi*; aïant vu venir ce vaiſſeau de derriére une pointe, où il étoit moüillé, à trois lieuës de-là.

Cette rencontre ineſpérée réjoüit beaucoup l'équipage, qui ſe promit que ce Général leur donneroit du ſecours. Le Capitaine reçut avec beaucoup de ca-

reſſes les gens de la chaloupe, qui étoient ſains & frais, & qui lui dirent, entre autres choſes, qu'ils avoient pris plus de deux mille oiſeaux dans la grande iſle des Pinguins. Cette nouvelle fit venir l'eau à la bouche de tous l'équipage de *la Foi*, & il n'y en eut pas un qui ne déſirât de tout ſon cœur d'être dans cette iſle. Il y en eut même beaucoup qui entreprirent de dire au Capitaine qu'il y faloit aller, qu'on y pouvoit atendre le vent tout-de-même qu'en un autre endroit, & qu'on ne s'éloigneroit que de la distance d'une heure de chemin. Mais le Capitaine déclara qu'il ne ſe vouloit nullement ſéparer du Général.

Le lendemain le Général lui-même alla le viſiter, & le jour ſuivant toute la flote ſe rendit auprès de lui. Le 2[illegible] le vent s'étant rangé au Sud-oueſt, tous les vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, auſſi celui du Capitaine de Weert, mirent à la voile.

Après avoir navigé deux ou trois heures, de Weert pria le Général de lui prêter ſa chaloupe & trois ou quatre de ſes gens, pour ſe mettre de l'avant, & aller avertir le Capitaine de Cordes, afin qu'il apareillât & ſe tint tout-prêt à faire voiles avec les autres vaiſſeaux, quand ils paſſeroient. Le Général y étant conſenti, & de Weert navigeant le long d'une petite iſle, dont il avoit déja une autre fois fait le tour, il y aperçut deux feux. Comme on n'avoit point vu de au-

Sauvages dans cette isle, il se persuada que c'étoient des gens de l'équipage du Capitaine de Cordes, & fit nager la chaloupe vers terre. Mais il n'y trouva personne, & en étant retourné à son bord il continua sa route avec la flote.

Son vaisseau, qui étoit fort-sale, ne pouvoit faire ses bordées comme les autres. Quand il fut par la hauteur de la baie des Chevaliers, le jussant étant venu, il se vit contraint de retourner dans son ancienne place. Le lendemain, les autres étant encore si-proches de lui qu'un coup de canon auroit pu porter jusqu'à eux, le même accident lui arriva; & comme il falloit qu'il passât par un endroit fort-étroit, & dans lequel se rencontroient deux courans, l'un qui venoit de l'Est du détroit, & l'autre de l'Ouëst, qui se joignant ensemble formoient un ras, le vaisseau faisoit chapelle toutes les fois qu'il en aprochoit.

Le 24. de Décembre, l'équipage fit de nouveaux éforts pour doubler la pointe derriére laquelle la flote étoit ancrée; mais ils ne purent jamais avancer au-delà de la pointe, & lors-que le flot venoit il les repoussoit dans le même endroit qu'ils avoient quitté. Le Capitaine voiant qu'il étoit impossible de naviger ni de louvoier debout au vent, résolut d'atendre qu'il eût changé, afin de n'achever pas de fatiguer inutilement son équipage.

Mais le Général, quoi-qu'il eût aussi vent par prouë, ne laissa pas de mettre à la voile, pour aller chercher une rade plus commode. Ce mouvement fit que de Weert perdit la flote de vuë, quoi-qu'elle ne se fût pas fort-éloignée, parce-qu'elle alla moüiller derriére une hauteur qui la cachoit.

De Weert aïant perdu l'espérance de la rejoindre, & voiant qu'il ne pouvoit subsister sans chaloupe ni canot, résolut de faire tirer une grande chaloupe qu'il avoit en fagot dans le fond de cale, & il en fit ramasser toutes les piéces dès le même jour, qui étoit celui de Noël, pour la faire aussi-tôt construire. Mais le lendemain il suspendit l'ouvrage, parce-que le vent s'étant fait Nord, il espéra que [illegible] gagneroit la petite baie qui étoit une lieuë au-dessus de la baie des Chevaliers, & qu'il y feroit construire la chaloupe avec plus de commodité & de sureté.

Mais la force du vent le contraignit de r'entrer dans la baie de Cordes, qui étoit à cinq lieuës, où, le 26. & le 27. du mois, son vaisseau fut battu d'une si cruelle tempête que l'équipage desolé recommença à murmurer, d'autant-plus qu'il y avoit quinze jours qu'ils n'avoient eu de moules, & qu'ils avoient été obligez de se contenter d'un peu de biscuit & d'huile.

Le Capitaine voiant qu'ils [illegible]ient [illegible] hau-

hautement, les assembla tous dans sa chambre, & tâcha de les adoucir, les priant de dire chacun son sentiment l'un après l'autre, sur ce qu'ils estimoient qu'il y avoit à faire. Les avis se trouvérent fort-différens. Les uns conseilloient d'aller à Rio de Plata, & de se mettre dans la nouvelle chaloupe en abandonnant le vaisseau, disant qu'on déclareroit aux Portugais qu'on avoit été contraint de l'abandonner, parce-que les Anglois chassoient dessus. D'autres vouloient qu'on allât se rafraîchir à Sainte Héléne, sans considérer qu'il n'y avoit pas moien de gagner cette isle par l'Ouëst.

Le Pilote Jean Outgertsz étoit d'avis qu'on tâchât de se rendre dans le golfe de Guinée, ou sur la côte d'Or, où il étoit connu, y aïant fait cinq voiages. Toutes ces propositions n'étant pas du goût du Capitaine, il dit qu'il n'y avoit pas lieu de rien conclure qu'il n'en eût conféré avec le Capitaine de Cordes. Mais il donna ses ordres pour construire incessamment la chaloupe, & s'y étant embarqué le premier de Janvier 1600. il la conduisit lui-même sur le rivage pour la faire encore mieux calfater.

Après midi aïant doublé la pointe occidentale il découvrit les deux chaloupes du Général Olivier de Noort, qui aïant été repoussées dans la baie des Chevaliers, venoient voir si le vaisseau *la Foi* étoit en-

core dans la baie de Cordes. Il aporta un morceau de glace épais de trois ou quatre piés, & il en avoit [illegible] plusieurs brasses d'épaisseur. Cependant on étoit alors au milieu de l'Eté, & les Sauvages alloient tout-nuds.

Le lendemain le Général s'en retourna, & promit d'envoier sa chaloupe faire recherche du vaisseau *la Fidélité*. Le Capitaine envoia aussi la sienne avec son Enseigne & un de ses Pilotes pour la même fin; & comme ils devoient passer devant la flote, il les chargea d'une lettre pour le Général, qu'il prioit de lui donner du biscuit pour deux mois. La chaloupe revint le 5. de Janvier, aiant nagé au vent pendant quatre jours, sans avoir pu faire [illegible] cinq lieuës. La réponce du Général fut qu'il ne savoit s'il y avoit même assez de biscuit pour sa flote, & qu'il n'y avoit pas moien d'en donner, ne pouvant prévoir quelle seroit la durée de son voiage.

Cette réponce aïant fort-afligé [illegible] Weert, qui d'ailleurs n'avoit plus d'espérance de rejoindre le Capitaine de Cordes, il prit la résolution de retourner à l'isle des Pinguins, pour tâcher d'en faire provision de cinq ou six milliers, & d'être en état de suivre la flote, si le bon vent venoit. En partant il écrivit une lettre au Capitaine de Cordes, qu'il laissa au pié d'un arbre où le Général Olivier avoit aussi fait marquer la date du jour que sa flote y avoit pa[illegible] [illegible] y fit

cloüer une planche surquoi étoit écrit, *Cherchez ... é de cet arbre.*

Le ... de Janvier 1600. le vaisseau prit la route de l'isle des Pinguins, & le 12. il moüilla sous la plus petite. Aussi-tôt le Capitaine mit à terre avec trente hommes qui lui restoient en pleine santé, hormis les Pilotes qui demeurérent à bord avec les autres. En aprochant de terre ils virent une prodigieuse quantité d'oiseaux, & ils ne laissérent que trois des moindres matelots dans la chaloupe, pour s'en aller tous en tuer autant qu'il leur seroit possible.

Pendant qu'ils y étoient ocupez le vent devint si violent, & la mer si grosse, que la chaloupe fut poussée contre le rivage, & fut tellement remplie d'eau avant que les matelots y pussent être r'entrez ... jettée si avant sur les rochers ... tout l'équipage ne pouvoit plus la vui... l'eau ni la tirer à terre. Enfin el... ranlée par les coups de mer & ... par les c... qu'elle donnoit, que les c... otés en furent enfoncez, & on crut qu'ell... seroit brisée en piéces.

Dans cette ... extrémité l'équipage voioit la mort pré... sente à ses yeux. Il n'y avoit plus de m... oien de retourner à bord. On n'avoit ni ... Charpentiers, ni outils, ni provisions ... ni bois, car il ne croit point de bois d... s cette isle. On étoit moüillé depuis l... iés jusques à la tête, chacun s'étant m... dans l'eau jusques aux épaules pour reti... er la ... oupe, & l'on étoit tr... roid.

Enfin quand l'eau eut baissé, la chalou-
pe étant demeurée à sec, on trouva une
hache, une erminette, deux repoussoirs
& quelques cloux, ce qui redonna quelque
espérance de salut. Mais comme il fut
impossible d'achever de tirer le bâtiment
à terre avant la nuit, on fut obligé de le
laisser & de prendre patience jusqu'à-ce
qu'il fût jour. Ainsi il fallut passer la nuit
à l'air, & l'on prit les planches de la
chaloupe qui avoient été rompuës, pour
faire du feu. On mangea quelques oiseaux
demi-rôtis, sans pain, & pour faire ce
repas on trouva si-peu d'eau qu'à peine
put-on étancher une partie de sa soif.

Dès-que le jour fut venu chacun tra-
vailla de toute sa force, si-bien que dans
[illegible] jour le côté de la chaloupe qui étoit
[illegible] accommodé, fut reparé & re-
[illegible] it. Le lendemain l'autre côté
[illegible], & quatre hommes tra-
[illegible] ser l'eau avec des seil-
[illegible] à en pu[illegible] sécher. Ensuite on
leaux, afin de la faire [illegible] ins, & sur le
y mit environ 450. ping[illegible] c'est-à-dire le
soir on se rendit à bord, c[illegible] étoit pa[illegible]
soir du troisiême jour qu'on en[illegible] on avo[illegible]

En chassant aux *pinguins*, [illegible] une femme
trouvé dans un de leurs creux [illegible] achée de-
Sauvage, qui s'y étoit tenuë [illegible] oit dans
puis le tems que l'équipa[illegible] icr avoit
l'isle. Lors-que le Généra[illegible] Sauvages qui
fait descente en cette isle, le[illegible] hommes,
y étoient aïant tué [illegible] inez h[illegible]
il les avoit [illegible]

femme à qui avoit pourtant été blessée , & qui faisoit voir les cicatrices de ses plaies.

Elle avoit le visage peint, & autour de son corps une espéce de manteau fait de peaux de bêtes & d'oiseaux , assez artistement cousuës les unes aux autres, qui lui descendoit jusqu'aux genoux. Ses parties naturelles étoient aussi couvertes d'une petite peau, si-bien que les Sauvages de la partie septentrionale du détroit paroissent être un peu plus modestes & plus traitables que ceux de la partie méridionale.

Elle étoit de grande taille & puissante à proportion. Elle avoit les cheveux coupez assez courts, au-lieu que les hommes, tant au Nord qu'au Sud , les ont d'une longueur éfroiable, ainsi-qu'o[illegible] au cadavre d'un de ceux qui avoi[illegible]uez, qui avoit encore de belles [illegible] p[illegible]ur la tête & autour du corps [illegible]. Leurs a[illegible]s sont [illegible]s arcs & des fléc[illegible]. Leurs a[illegible]s sont les il y a une [illegible]ies, au bout d[illegible]squelles qui est joi[illegible]erre à fusil bien-du[illegible], & [illegible]Capitai[illegible]te avec beaucoup d'adresse. [illegible]ette femm[illegible]ne fit donner un couteau à fit entendr[illegible]e, qui, par reconnoissance, lui coup plus [illegible]e qu'il y avoit encore beau- des deux [illegible]d'oiseaux dans la plus grande elle étoi[illegible]s. On la laissa dans celle où être transpo[illegible]uoi-qu'elle eût bien voulu [illegible]é au continent.

Les Pin[illegible] nommez, no

l'Auteur de ce présent Journal ; mais parce-qu'ils ont la tête blanche. Le mot de *Pinguijns* est Anglois, & a cette signification, ainsi-qu'on le void dans le Voiage de Sir Thomas Candish. Les vieux pèsent depuis 12 jusqu'à 16. livres, & les jeunes depuis 8. jusqu'à 12. Ils sont noirs sur le dos, & blancs sous le ventre. Quelques-uns ont autour du cou une lisiére blanche qui leur fait comme un collier, si-bien qu'ils sont à-peu-près demi-blancs & demi-noirs.

Ils ont la peau presque semblable à celle des chiens marins, & aussi épaisse que celle d'un sanglier. Leur bec est aussi-grand que celui d'un corbeau mais non-pas si-crochu. Ils ont le cou court [illegible] épais, & le corps aussi-long que celui [illegible] [illegible], mais moins large. Au-[illegible] ils ont deux nâgeoires pen-[illegible] [illegible]ertes de plumes, avec quoi ils [illegible] grande force. [illegible] d'une [illegible] ent dans l'eau, Ils [illegible] ont le plus fo[illegible] si ce n'est dans [illegible] vien[illegible]ent rarement à terr[illegible]r. Ils se tien-[illegible] le tems qu'ils veulent cou[illegible] quatre [illegible]nent ordinairement trois ou [illegible]s piés so[illegible] semble dans un creux. Leu[illegible] des oies, noirs, & faits comme ceux [illegible]rchent de-[illegible] quoi-que moins larges. Ils m[illegible] ageoires, bout, laissant pendre le[illegible] sorte que comme si c'étoient des br[illegible] [illegible]our des Pig-[illegible] de loin on les prendroit [illegible] mées.

Ces oiseaux [illegible] [illegible]in,

& cependant quand ils sont cuits ils n'en ont point du-tout le goût : ils sont excellens à manger. Ils font leurs creux dans les dunes, fort-avant en terre, tout-de-même que les lapins, & le terrein est par-tout si-rempli de ces trous, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux, & quand il s'y trouve des pinguins ils vous mordent aux talons.

Le 15. du même mois de Janvier, le vaisseau s'avança vers la grande isle des Pinguins, qui gît à une lieuë de l'autre, afin de prendre plus d'oiseaux. En éfet on y en trouva une si prodigieuse quantité, qu'il y auroit eu dequoi en pourvoir plus de 25. vaisseaux, & l'on en prit plus de 900. en deux heures.

Le lendemain pendant-qu'on étoi[illegible]
pé à les acommoder & à [illegible]
s'éleva une tempête du Nor[illegible]
emporta le vaisseau hors de [illegible] ,
& si-loin que le Capitai[illegible] y
pouvoir retourner [illegible] ne
les rations furen[illegible] on
de biscuit pa[illegible]

Cependa[illegible]
di, on reg[illegible]
posoit à y[illegible]
ça avec [illegible]
à-fait la[illegible]
débouquer [illegible]
de la mer n[illegible]
d[illegible]

ſe relâchat & ne ſortît de ſon lieu. Enfin l'ancre quitta le fond & cha... alors pour tâcher de ſauver le vaiſſeau, on coupa le cable, & par ce moien on demeura ſous voiles, non ſans beaucoup de chagrin d'avoir perdu cette ancre, puiſqu'il n'en reſtoit plus qu'une.

Par cette circonſtance le Capitaine ſe vit forcé à prendre le parti de ſe mettre en route, & d'abandonner tout-à-fait le détroit. En éfet il débouqua le matin du 21. de Janvier 1660. par un vent de Sud-ouëſt, qui ſautoit quelquefois à l'Eſt-nord-eſt & à l'Eſt-quart-de-nord-eſt, après avoir fait neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour dans ces parages.

Après midi, quand on fut au large, ...bandonna la chaloupe à la mer, par...
...torts de la tempête l'avoient
...état de ſervir. Le matin du
...a ſous le vent de trois pe...
t... ſont point encore mar-
q... On les nomma le...
i... giſoient à 60.
...la hauteur de
...On y vit le...
...déſiré d'...
...t plus ni ca-

...t nommé
...Bruxelles
...e la corde
...bris dans...
...de

terre plein de vin, & un petit sac de ris. Sur le point de l'éxécution tout l'équipage … de compassion intercéda pour lui, & on lui acorda la vie, sous condition toutefois qu'à l'avenir on ne feroit plus de pareille requête, si quelqu'un venoit à commettre une faute semblable.

Le 3. du mois, sur le soir, le même Nicolas de Blieck fut acusé par le Prévôt de s'être ivré, & que par conséquent il faloit qu'il se fût encore servi de voies défenduës pour avoir du vin. En éfet, il avoit entré dans le fond de cale, & pris des vivres non-seulement pour son besoin, mais il en avoit fait excès. Cette fois il fut pendu au bout de la vergue de miséne le 1. de Mars, & son corps fut jetté à la mer avec la corde au cou.

Le 15. de Mars, … Ligne Equinoxiale, … hauteur on se trouva pa… tes. On commença ce… tribuer plus de … avoit plus qu'… les malades.

Le 28. o… sur la côte… loit beauc… où l'on c… Capitain… qu'ils a… L'équipa… qu'ils voi…

éfet le Capitaine qui n'avoit ni chaloupe, ni canot, & à qui il restoit seulement une ancre, ne voulut pas permettre qu'on mît à terre ; & aïant fait son compte qu'il avoit encore du biscuit pour quatre mois, à un quateron par jour pour chaque homme, & deux onces de ris, il fit revirer & prit le large.

La nuit du 1. d'Avril, on découvrit du feu sous le vent, & l'on crut que c'étoit un vaisseau : mais le jour étant venu on vit que c'étoit à terre, & qu'on avoit été porté bien-près de la côte par les courans. Dans ce même tems la provision de pinguins se trouva finie. Chaque homme en avoit eu jusques alors un demi par jour. Ainsi il auroit fallu se contenter de

ration de biscuit & de ris, si
Dieu ne leur eût fait
& poissons, tomins, &
lus de semaines qu'ils
n sur cette côte, sans
r des calmes.
t combien de
, & craig-
ne le con-
fit conf-
le grosses
s le vaif-
e fut fait
& par